MERCURE

DE

FRANCE,



JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME CINQUANTE-UNIÈME.



A PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Haute-feuille, N°. 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1812.

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLVIX. — *Samedi 4 Avril* 1812.

POÉSIE.

FRAGMENT D'UNE ÉPITRE SUR LE PAYSAGE.

. . . .

Quel sujet plus fécond enfanta des tableaux ?
La campagne jamais au peintre n'est stérile :
C'est elle qui forma Raphaël et Virgile.
Elle te transportait, ô chantre de Daphnis !
Quand ton cœur, enivré des vertus d'Amasis,
Soupirait le bonheur des scènes pastorales
Et portait dans les arts les mœurs patriarchales !

Honneur au sage, aimé du Dieu de l'Hélicon,
Qui, libre du fardeau de la protection,
Aux arts indépendans doit toute sa fortune,
Redoute des emplois la carrière importune,
Des champs consolateurs chérit l'obscurité,
Et seul, marche dans l'ombre à l'immortalité !

Brûlant de ce beau zèle, à l'abri de l'Envie,
L'étude me conduit aux bornes de la vie.
Je me plais au milieu des fertiles guérets :
Parmi ces peupliers, près de cet antre frais,

Où doucement murmure une onde fugitive :
Sous ce myrte odorant, la Naïade craintive
Sur l'Amour qui sommeille effeuille quelques fleurs ;
Il sourit à la nymphe, et, de ses traits vainqueurs
Elle va, trop crédule, être à jamais atteinte :
Sur son front virginal la pudeur est empreinte ;
Mais à quoi tient, hélas ! son fragile bandeau !
O muse, dans mes mains arrête le pinceau......

Ainsi je vois par-tout la nature éloquente ;
Par-tout mon ame émue entend sa voix touchante :
Quand la fleur printanière embellit nos hameaux,
Que le Cancer fougueux terrasse les Gémeaux ;
Quand l'automne paraît sur son riche théâtre,
Que le givre aux buissons pend en festons d'albâtre,
Des rayons du soleil prismes éblouissans,
J'admire ces tableaux : alors aux dieux des champs
Mes pinceaux et ma lyre offrent un pur hommage.

O vous qu'un goût champêtre attache au paysage,
De la double colline allez respirer l'air ;
Glanez après Virgile, et Thompson et Gessner.
Butinez sur leurs fleurs : tel un essaim d'abeilles
De ses plus doux larcins compose ses merveilles.
Interrogez les champs : les champs inspirateurs
Sauront électriser vos pinceaux créateurs.
Vous puiserez le beau dans leurs sources sacrées.
Du vulgaire indolent les routes ignorées
Déploieront à vos yeux un nouvel horizon.
Tirez d'un grand spectacle une grande leçon :
Contemplez la nature en ses crises sublimes ;
De la mer mugissante affrontez les abymes ;
Du Buffon des Romains, émules pleins d'ardeur,
Approchez, sans effroi, du Vésuve en fureur :
Voyez le sombre amas de ces vapeurs brûlantes
Et ce vaste océan de flammes ondoyantes !
Vomis, en noirs bouillons, du gouffre dévorant,
Des rocs bitumineux, comme un affreux torrent
Tombent; et des monceaux de laves refoulées
Comblent la profondeur des immenses vallées,
Et retracent au loin l'emblême du chaos !...

De ces scènes d'horreur naissent de beaux tableaux.
Il en est de plus doux : dans un frais paysage
Ah ! de l'homme des champs peignez la noble image :
Si près d'un clair ruisseau je cherche la fraîcheur,
Je souris à l'aspect du tranquille pêcheur ;
Si je vois folâtrer la jeunesse étourdie,
Un soupir me ramène aux beaux jours de ma vie ;
Et ce chêne élevé, ce pin majestueux
Captivent à-la-fois et mon cœur et mes yeux,
S'ils offrent au poëte une ombre hospitalière,
Et semblent écouter sa lyre bocagère.

De groupes animés peuplez donc vos hameaux.
Pourquoi laisser déserts ces vallons, ces coteaux,
Ces guérets orgueilleux d'enrichir la patrie,
Et qu'embellit pour vous la main de l'industrie ?
De même, en ces beaux lieux placez des animaux :
Que le barbe indompté hennisse en vos tableaux ;
Dessinez quelquefois, sous un humide ombrage,
Du bœuf, aux pas pesans, le pénible attelage ;
La chèvre suspendue au rocher buissonneux
Souvent peut enrichir un site infructueux ;
Peignez-nous le miroir d'une claire fontaine
Où l'oiseau de Léda mollement se promène ;
Transportez-nous enfin au siècle où des bergers,
D'un combat inégal méprisant les dangers,
Contre un taureau fougueux exerçaient leur courage.
Des mœurs de Sparte on aime à retrouver l'image.

L'art vous appelle encore à des sujets nouveaux :
Des Huysum, des Chardin, les magiques tableaux,
Des contrastes heureux vous diront l'influence :
Combien de vérité, de fraîcheur, d'élégance !
La rose y semble éclore à côté du jasmin ;
Sur la prune azurée on veut porter la main,
Et, d'un éclat rival, brillent dans la corbeille
La framboise musquée et la pêche vermeille.
L'œil séduit s'abandonne au prestige enchanteur
Qui montre la nature et dérobe l'auteur.

Il est d'autres secrets dignes de votre zèle :
Aux amis d'Apollon l'étude les révèle.

Je la vois de Phébée empruntant le flambeau
D'un reflet lumineux argenter le ruisseau,
Et dans ses flots d'azur peindre cet arbre antique
A Dodone jadis déité prophétique.
Sa retraite est au sein des bois mystérieux.
Là, Tibulle accordait son luth mélodieux;
Les bois ont de Milton exalté l'énergie;
Rubens même leur doit le feu de son génie.
Les bois parlent à l'ame: ah! ce n'est pas en vain
Que tu les recherchais, gracieux Le Lorrain,
De l'agreste nature interprète fidelle!
Sous leurs dais tu broyas ta palette immortelle.
On croît respirer l'air dans tes charmans tableaux.
De tes ormes l'on voit s'agiter les rameaux;
Et tes nuages d'or, et ton onde tremblante,
Tout paraît animé sur ta toile savante.

C'est Palès qui forma cet artiste enchanteur.
Si vous osez prétendre à la même faveur,
Elèves, imitez sa touche vaporeuse;
Variez vos sujets: que l'obier, que l'yeuse,
Que l'élégant mélèze ombrage vos hameaux:
Tout paysage plaît dont les arbres sont beaux.
Qu'ils soient peints largement: par des teintes brillantes
Rendez légers vos ciels et vos eaux transparentes.
Mais l'aride précepte est souvent incertain:
Le goût dans les beaux arts domine en souverain.
Le sombre Michel-Ange, au fond des catacombes
Assis, et méditant sur de pieuses tombes,
Du dieu qui l'embrâsait reconnaissant la voix,
Des arts à son génie asservissait les lois:
Tel Le Poussin, errant dans des sites sauvages,
Un Homère à la main, créait ses paysages.
Dans l'antique âge d'or doucement transporté,
Solitaire, il rêvait l'idéale beauté.
Les bois, ses confidens, se peuplaient de dryades,
Et les flots amoureux caressaient les Naïades.
La nature par-tout enchantait ses pinceaux.
Vous que séduit l'espoir d'être un jour ses rivaux,
Ah! consultez souvent ses riches paysages:
Apprenez à penser dans ses mâles ouvrages.

Si ce talent divin a su vous enflammer ;
Vous aimerez les champs, vous les ferez aimer.
O champs, dont tant de fois je regrettai les charmes,
Vous qui des passions ignorez les alarmes,
De ma timide muse agréez le salut!
Heureux l'homme de bien qui vous offre en tribut
Un cœur pur, du bonheur source à jamais féconde!
Il laisse aux grands oisifs ces vains plaisirs du monde
Qui sur des sens flétris amassent les douleurs.
Oui, les champs dédaignés sont l'asile des mœurs :
Ils inspirent les vers, les tableaux, l'harmonie,
Et de l'amant des arts mûrissent le génie.

J. A. Marc.

STANCES PLAINTIVES.

A la douce philosophie
J'avais consacré mes beaux jours.
Au tombeau d'un époux enchaînant les amours,
J'implorais l'amitié, pour embellir ma vie.

Malgré la rigueur de mon sort,
De richesse, de rang n'étant point envieuse,
J'avais l'art innocent de me montrer heureuse ;
Mais à des yeux jaloux le bonheur est un tort.

L'obscurité, qui m'est si chère ;
Mes tranquilles plaisirs, enfans de la raison ;
Rien n'a pu désarmer l'envie et la colère :
Elles viennent troubler ma dernière saison.

Si mon ame compatissante
Plaint un infortuné, gémit sur ses malheurs ;
La haine est aux aguets, et, toujours agissante,
Cherche à calomnier la cause de mes pleurs.

D'une muse badine et tendre
Je laisse quelquefois échapper les accens :
Le sentiment se plaît à les entendre ;
Mais ils irritent les méchans.

Ah! courons dans les bois y chercher l'innocence!
Le vice a trop long-tems blessé mes faibles yeux.

Il est encor des mortels vertueux,
Et mon cœur a besoin de leur douce présence.

Je verrai la nature et la simplicité
Sourire, sans dépit, à ma muse champêtre;
Et mes vers, ignorés de la postérité,
Vivront paisiblement sur l'écorce d'un hêtre.

Je chanterai les amans ingénus,
L'aimable bienfaisance et les amis fidèles;
Dans l'heureux âge d'or tous sujets bien connus,
Mais dont l'âge de fer a détruit les modèles.

Par Mme DE MONTANCLOS.

ÉNIGME.

BRUIT subit, importun, symptôme de santé,
Produit non sans effort et certaines grimaces,
J'occasionne une action de grâces,
Un acte de civilité.

S........

LOGOGRIPHE.

PEU convenable à l'allégresse,
Avec mon chef quand on me laisse,
J'annonce toujours la tristesse,
Fort souvent même la faiblesse,
Quelquefois aussi la tendresse
Et la voluptueuse ivresse.
Très-fréquente dans la jeunesse,
J'assiége encore la vieillesse,
Ma tête à bas, quoique traîtresse,
Par ma bravoure et ma prouesse
Je suis l'appui de la noblesse,
Du point d'honneur la vengeresse
Et de Bellone la prêtresse.
Qui me dirige avec adresse
Des insolens les torts redresse.
Si tu ne veux que je te blesse

Allons, vite, point de paresse,
Lecteur devine, le tems presse.

(V. B. d'Agen.)

CHARADE.

Je ne veux point vous tenir en cervelle,
Ni tourner au-tour du dernier.
Songez bien qu'à rendre l'entier
On doit toujours être fidelle.
J'ai dit, lecteur. A vous donc le premier.

B.

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Zigzag.*

Celui du Logogriphe est *Megalantropogénésie* (1), dans lequel on trouve : *mort, espion, généalogie, atropos, Lerne, amant, Napoléon, timon, raison, orages, port, ortie, galanterie, Erato, Nestor, Egée, Solon, impôt, esprit, Mentor, lion, été, printems, Laerte, Enée, Ménélas, Priam, Agis, Salomon, Léon, rose, Nérée, Latone, mi, la, ré, si, sol, manne, magister, Platon, mer, émail, Gange, Nil, Tage, Tigre, Tesin, Ismare, Pô, Tanaïs, alose, merlan, sole, mars, aigle, merle, gelinote, rale, ortolan, linote, pie, serin, paon, pigeon, Siméon, Antoine, Martin, Simon, Pison, Pilate, Lemnos, Négrepont, Salamine, Oléron, Minos, poison, Pomone, Moïse, Aglaé, Eglé, Egérie, nègre, Néron, or, argent, Astrée, poésie, lèpre, Atrée, Porsenna, sanglier, Asie, anatomie* (2).

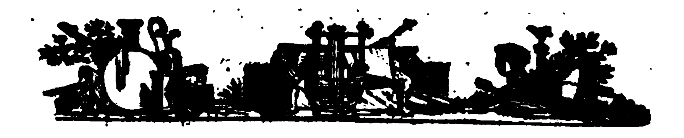
Celui de la Charade est *Carcasse.*

---

(1) *La Mégalantropogénésie*, ou *l'Art de faire des enfans d'esprit*, ouvrage de M. Robert le jeune, docteur en médecine. Se vend à Paris, chez Lenormand, imprimeur-libraire.

(*Note justificative du mot.*)

(2) Nous avons supprimé dans l'explication du mot les 550 substantifs, les 39 adjectifs et beaucoup d'autres noms qui y sont contenus. Cette nomenclature, très-sèche, nous aurait pris trois à quatre pages.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ÉTAT ACTUEL DU TUNKIN, DE LA COCHINCHINE ET DES ROYAUMES DE CAMBOGE, LAOS, et LAC-THO; par M. DE LA BISSACHÈRE, missionnaire qui a résidé dix-huit ans dans ces contrées. Traduit d'après les relations originales de ce voyageur. — Deux vol. in-8°. — Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port. — A Paris, chez *Galignani*, rue Vivienne, n° 17; et chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

POUR achever de donner une idée de l'industrie des habitans du Tunkin, nous devons, avant de passer à leurs mœurs, à leur religion, à leur histoire, dire un mot de leur pêche. Cet art est porté dans ce pays à sa perfection; et le Tunkinois fait aux poissons une guerre calculée sur l'étude de l'instinct, des goûts, des aversions de ces animaux. La ligne, le filet, les nasses sont faits avec plus d'adresse et maniés avec plus d'habileté dans ce pays que dans tout autre. Le missionnaire nous représente même le Tunkinois tantôt plongeant au fond de l'eau pour y chercher le poisson, tantôt se formant avec le secours des oiseaux une troupe auxiliaire pour le prendre. Peu s'en faut qu'il ne métamorphose même en poissons les pêcheurs du Tunkin. « Quelquefois, dit-il, ces pêcheurs jouent (1) avec les poissons » qui, les prenant pour de nouveaux compatriotes, se » familiarisent avec eux et les suivent: les plongeurs » vont se jeter dans les filets, d'où on les retire avec les » poissons qui les ont suivis. » On ne sait lequel il faut le plus admirer ou de la faculté que le Tunkinois a de rester si long-tems dans l'eau sans respirer, ou de la faci-

(1) Tome I, pag. 156.

lité avec laquelle les poissons le prennent pour un des leurs; tout dépourvu qu'il est d'écailles et de nageoires. Peut-être le lecteur trouvera-t-il que ce qu'il y a de plus admirable, c'est la crédulité du bon missionnaire et sa confiance dans la nôtre.

Une grande partie des côtes du Tunkin est couverte d'un limon épais qui y est déposé par les fleuves. Ce limon n'a point assez de solidité pour supporter le poids d'un homme qui voudrait y marcher, ni de fluidité pour permettre aux barques d'y naviguer. Comment tirer parti de cet espace immense couvert de poissons? Voici le moyen imaginé : moyen industrieux et qu'on peut croire sans inconvénient. « Le Tunkinois se transporte sur ce terrain liquide, en se servant d'une planche portant un siége bas sur lequel on s'assied ayant une jambe croisée sous soi; l'autre, plongée dans la boue, sert de rame : et par cette sorte de navigation qui a son art, on se transporte avec plus de vitesse que ne pourrait faire un bon marcheur. A la distance d'environ une lieue, on enfonce dans la boue des roseaux qui s'y tiennent, et à la retraite de la mer les poissons s'y trouvent pris. Il y a des villages dont les habitans sont uniquement occupés à cette pêche, et chaque village a sa pêcherie séparée avec des sous-divisions pour chaque habitant. »

La religion du Tunkin est le polythéisme. Elle admet des êtres surnaturels, existant par eux-mêmes, investis d'une puissance indépendante quoiqu'inégale; mais cette puissance est bornée et ne peut rien changer à l'ordre des destins. Les forêts, les montagnes, les plaines sont peuplées de génies qui influent sur le bonheur de l'homme et se mêlent de ses affaires. On ne sait, dans le Tunkin, ce que c'est que l'éternité, ni la création, et la langue du pays n'a point de mots pour exprimer ces idées. On reconnaît un premier homme, père de tous les autres : on croit à l'existence d'une âme qui anime notre corps et lui survit : on admet des récompenses et des peines après cette vie. Les premières se goûtent dans le ciel, sur des trônes de fleurs : on subit les secondes au centre de la terre, dans des lieux infects et couverts de ténèbres épaisses. Il me semble qu'on pouvait tirer parti de pa-

reilles opinions pour convertir ce peuple avec facilité ; mais là, comme ailleurs, le succès n'a pas été en proportion du zèle. Les ancêtres sont, dans ce pays, l'objet d'un culte particulier : on les met au rang des dieux : on leur élève des statues qu'on adore, et il n'est pas de Tunkinois qui ne meure avec le consolant espoir d'être à son tour mis au rang des divinités. Comment abandonner une pareille prétention? Nous qui mettons tant de prix au suffrage des autres, avons-nous des droits bien fondés pour condamner l'habitant du Tunkin ? si nos pères étaient des dieux, si nous devions l'être à notre tour, comment recevrions-nous ceux qui viendraient nous prêcher l'humilité et briser nos idoles ?

Du reste, quoiqu'il y ait plusieurs sectes dans la religion des Tunkinois, ils ont eu le bon esprit de ne jamais se disputer. Une opinion religieuse est respectée, et tout culte est sacré : on n'examine point s'il est conforme ou non au bon sens : il semble qu'on soit convenu tacitement de ne rien exiger sur cet article, et de ne pas concilier ce qui, presque par-tout et dans tous les tems, fut inconciliable.

M. de la Bissachère nous représente le Tunkinois comme probe, hospitalier, compatissant. Non-seulement il répugne à nuire à son semblable, mais il ne peut voir avec indifférence le mal d'autrui. *Quiconque souffre est estimé créancier de celui qui peut le secourir, et ce secours ne paraît qu'un acte de justice.* Un des proverbes en usage dans le pays, c'est que la nature est libérale, et qu'il faut l'imiter.

Ni la beauté, ni la richesse ne sont les motifs pour lesquels une femme est recherchée en mariage : ce sont la santé, la force, une constitution qui promette de la fécondité, un caractère sociable, et l'esprit d'ordre et d'économie. Quoique la décence soit observée, elle est plus dans la réalité que dans les apparences. Les femmes se baignent dans les rivières, dans les canaux, à peu de distance du grand chemin d'où elles peuvent être facilement aperçues. Il n'est pas rare de voir les individus des deux sexes dans le même canal ; seulement les femmes y descendent d'un côté, et les hommes de l'au-

tre; ils se tournent le dos, et se retourner par curiosité ce serait un procédé blâmable.

Le Tunkinois passe pour être, de tous les peuples de l'Asie, le plus avide de jeux et de plaisirs, le plus enclin à la gaîté : sans des lois somptuaires qui règlent le degré de munificence permis dans les habits, les meubles, les maisons, et les proportionne aux dignités, il aurait pour le luxe un penchant désordonné.

Il est paresseux avec calcul, et s'il se dévoue à de grands travaux, c'est pour acquérir les moyens de se livrer à un repos apathique; mais il est un vice tellement répandu, tellement général dans le Tunkin, qu'on peut le regarder comme un vice national : c'est la gourmandise. « Dans les festins publics, non-seulement on mange à outrance, mais on cache dans ses vêtemens ce qu'on ne peut manger, et on l'emporte chez soi. Ce procédé, honteux originairement, est devenu si commun, qu'il cesse d'être secret et d'être honteux. Le manger semble être le thermomètre du bonheur, et quand on veut témoigner à quelqu'un de l'intérêt, on lui demande combien il mange d'écuelles de riz à ses repas. La cuisine est réputée la première des chambres de la maison, et les dieux domestiques sont appelés les dieux de la cuisine. L'affection pour le manger, occupe tellement l'imagination du Tunkinois, que c'est de cette action qu'il tire presque toutes ses métaphores. On dit *manger un marché* pour fréquenter un marché; *manger un vol*, pour voler; *manger une erreur*, pour se tromper. Les jouissances même de l'amour sont exprimées par celles de l'appétit. *Manger* avec une femme, c'est en jouir. Le droit de manger est plus qu'un autre une prérogative honorifique. Dans les repas de corps, les personnes les plus constituées en dignité ont une portion plus forte que celle des autres. Une grande marque de faveur que l'Empereur accorde à ses courtisans, est d'envoyer chez eux des plats de sa table, et, jusqu'à ces derniers tems, on servait au souverain douze ou quinze dîners. La seule débauche est celle des repas. Dans certains jours de fêtes, des convives se rassemblent autour d'un vase rempli d'eau, dans lequel on jette une pâte propre à la

faire, en trois minutes, entrer en une fermentation qui lui donne la qualité du vin, et forme une liqueur capable d'enivrer. Chacun en boit à son tour par aspiration au moyen d'un syphon. Le vase est marqué à divers degrés, et si le buveur ne fait pas, au moyen d'une seule aspiration, baisser la liqueur jusqu'au degré marqué, on remet de cette liqueur, et il est obligé de recommencer jusqu'à ce qu'il ait rempli sa tâche, ou qu'il soit complétement enivré. » On voit que nos ivrognes les plus renommés ne seraient pas dignes de tenir tête au Tunkinois.

Parmi les usages du Tunkin, les uns sont en rapport avec les besoins des habitans, les autres sont bizarres et sans objet, et quelques-uns sont nuisibles. La toilette et la mode peuvent, dans ce pays comme dans beaucoup d'autres, être, en partie, rangées dans la seconde classe. Ils prétendent qu'avoir les dents blanches, c'est les avoir comme les chiens. En conséquence, ils les teignent en noir avec un onguent tiré de la substance d'un arbre indigène, qu'ils appliquent en se couchant, et cette opération répétée pendant plusieurs nuits suffit pour fixer l'impression : ils substituent à l'incarnat de leurs lèvres un rouge foncé ; ils laissent croître leur barbe et leurs ongles comme une indice qu'ils ne se livrent point à des travaux manuels. Ainsi un ongle alongé, sale et crochu est une marque de dignité. On mâche sans cesse un mélange de noix d'arec, de feuilles de bétel, de chaux, de tabac et de gérofle, et l'on en offre aux personnes qui viennent faire visite. Quand on sort de chez soi, l'on porte un parasol dont la grandeur est proportionnée à la dignité.

Les père et mère prennent le nom de leurs enfans, et sont appelés père et mère d'un tel, et grand-père et grand'-mère d'un tel. Si cet enfant meurt ou se marie, ils changent de nom et prennent celui du second fils. Un homme qui n'a point d'enfant s'appelle du nom de son neveu. L'auteur ne nous dit pas quel nom portent les mariés jusqu'au moment où ils en donnent un à leurs enfans. Quoi qu'il en soit, cet usage est bizarre et sans

objet, et même en contradiction avec le culte rendu aux ancêtres.

Le bon ton prescrit à un supérieur de ne louer aucun des meubles ou des bijoux qu'il voit chez la personne qu'il visite, parce qu'on se croirait obligé de les lui envoyer le lendemain.

Le principal objet de l'ambition d'un Tunkinois est d'obtenir les honneurs d'un bel enterrement. Il en est qui travaillent avec assiduité, et qui se refusent toute espèce de jouissance afin que leur pompe funèbre soit plus magnifique, et l'on peut dire qu'au Tunkin on est pendant toute sa vie occupé du soin de se faire enterrer. Quand le mort ne laisse pas assez d'argent pour cette dépense, on vend son bien pour y suppléer, et si ce bien ne suffit pas, tous les enfans contribuent pour cette cérémonie. Un bel enterrement fait grand honneur à une famille. On en parle pendant long-tems, comme d'un événement mémorable. C'est un singulier genre de vanité que celui qui consiste à se priver même des jouissances de cette vanité, à les réserver pour l'époque où la dépouille inanimée doit être transportée à son dernier gîte. On fait faire son cercueil qu'on place dans son sallon comme un meuble de parade: on s'en sert comme d'un chifonnier; si la forme en pouvait varier, ce meuble deviendrait un *bonheur du jour*. C'est un cadeau d'un très-haut prix que d'offrir à quelqu'un la bière dans laquelle on doit l'inhumer, et ce cadeau est reçu avec la plus grande reconnaissance. On garde les corps pendant très-long-tems. Quand le transport a lieu, le fils aîné ou le plus proche parent, la tête entourée de paille, marche devant le cercueil, et de tems en tems se jette à terre pour arrêter le défunt et le prier de ne pas quitter la famille. On met sur ce cercueil un vase plein d'eau; s'il n'en tombe pas une goutte, c'est le présage le plus heureux, et les porteurs sont récompensés. Le convoi se termine par un très-grand repas auquel sont invités tous les assistans: car, dans ce pays, manger est la conclusion de toutes les cérémonies. Le deuil se porte en blanc: les vêtemens sont d'une étoffe grossière, et pendant toute sa durée on ne mange que des alimens com-

muns et sans assaisonnement : quelque coûteux que soit ce sacrifice, il est religieusement observé.

Les lois ne prescrivent aucune fête, si ce n'est le commencement de l'année dont les trois premiers jours sont consacrés au repos. Pendant ces trois jours, il est défendu de travailler sous peine d'amende. On les passe à manger.

Dans le résumé que présente l'auteur, il compare les Tunkinois aux Européens, tels qu'étaient ceux-ci dans le XIII[e] et le XIV[e] siècles. « Mêmes opinions, dit-il, mêmes mœurs, mêmes usages : l'état vacillant entre le despotisme et l'anarchie ; une religion superstitieuse ; plus d'attachement au culte qu'aux préceptes ; les communes s'enorgueillissant de la puissance de leurs génies tutélaires, comme les communes européennes de la sainteté de leurs patrons ; la croyance à l'astrologie ; la magie suppléant à la médecine ; la sorcellerie inspirant une grande frayeur ; des préjugés tenant lieu de principes ; l'industrie n'ayant pour guide que la routine ; le commerce presque nul ; les navigateurs n'osant s'éloigner des côtes ; dans les combats des arcs, des flèches, des fusils à mèche. »

Après avoir passé en revue tout ce qui concerne les usages du Tunkin, M. de la Bissachère entre dans le détail de l'histoire de ce pays, et particulièrement des exploits du prince régnant ; comme nous sommes gâtés sur cet article, nous croyons, par intérêt pour la gloire des armes tunkinoises, devoir ne pas l'exposer à un parallèle désavantageux, et nous allons terminer par quelques observations sur l'ouvrage que nous venons de parcourir.

L'auteur nous paraît avoir disposé les matériaux qu'il s'est procurés sur le Tunkin, avec l'intention évidente de faire un livre. On dirait qu'il a moins voulu faire connaître le pays dont il parle que discuter plusieurs opinions, offrir des tableaux, examiner diverses questions, exposer un système et se servir du Tunkin, de la Cochinchine et de leurs habitans comme de preuves à ses assertions.

Ainsi, parle-t-il des arts de ce pays, il commence par les définir, par montrer les progrès qu'ils ont faits en géné-

fait, ceux qu'ils peuvent faire encore, leur influence sur le bonheur de l'homme, leurs résultats, et finit par les arts du Tunkinois placé toujours sur le second plan de chaque chapitre. Ainsi, lorsqu'il est question des alimens, on vous rappelle que l'homme est soumis à trois besoins essentiels, *aliment*, *vêtement*, *logement*. Quand on traite de la religion, des usages, de la langue, on vous fait sentir, avant d'arriver au Tunkin, quelle est la puissance de la première, la force des seconds, et l'on vous prouve que la troisième est une indice de l'esprit et du caractère national. Comme ces dissertations sont très-bien faites, on les lit avec intérêt, et notre remarque a pour but de justifier l'opinion que nous avons annoncée dans le premier article. Terminons celui-ci par un extrait qui ne laissera peut-être plus de doute, et donnera une idée du style de l'auteur. Il s'agit de l'*aperçu de l'avenir* pour le Tunkin; chapitre intéressant, parce qu'on y fait entrer la grande société civilisée, mais trop long pour être mis en entier sous les yeux du lecteur.

« Quoique la destinée des nations puisse être considérée comme écrite dans leur situation topographique, dans le climat sous lequel elles sont placées, dans leur constitution, dans leurs mœurs, leurs usages, leurs intérêts, leurs rapports avec des pays limitrophes; quoiqu'il existe des causes essentiellement productives des événemens, la mobilité de plusieurs de ces causes, les modifications dont elles sont susceptibles, l'influence des faits minutieux sur des faits importans, et une multitude de chances incalculables font que, dès qu'on veut passer de la vérification du sort actuel d'une nation à l'appréciation de son sort futur, un horizon si vaste se découvre, que le regard s'y perd, et il faut reconnaître que la prévision politique n'appartient à l'homme qu'avec une telle imperfection qu'elle a été souvent l'écueil des philosophes et des hommes d'état.... Le sort futur du Tunkin est d'abord tracé dans l'ordre général qui meut et régit toutes les nations. Or, sur presque toute la surface du globe il s'opère une amélioration progressive dans l'existence physique de l'homme. Plus la terre est habitée, plus elle devient habitable, salubre et féconde.... Un

bienfait de la nature, indépendant de toute coopération de l'homme, est que, sur plusieurs parties du globe, l'influence du climat sur l'homme et sur le sol devient plus favorable, et ce changement est évidemment sensible en Europe. En Suède, les vieillards attestent que les hivers sont moins rigoureux : dans le centre de l'Europe croissent et mûrissent des végétaux qui précédemment étaient tirés des contrées plus méridionales... (2). Si de l'observation du physique nous passons à celle du moral, un grand et intéressant problême s'offre à résoudre. Doit-on s'attendre que dans le Tunkin l'homme deviendra meilleur ? Ici il est encore possible de pressentir le sort d'une nation en particulier, d'après le sort général. On doit reconnaître dans la masse de l'espèce humaine une tendance universelle à un ordre politique mieux constitué, à des mœurs plus douces, à un aperçu plus juste des droits de l'homme. En Afrique, les gouvernemens sont moins sanguinaires, et le plus cruel des despotes s'est aperçu qu'en coupant des têtes il perdait des sujets et des contribuables. L'idolâtrie, qui est aujourd'hui un indice de stupidité, perd annuellement de son territoire : la superstition n'a plus le même ascendant : l'inquisition ne fait plus passer par la main du bourreau que des livres et non des hommes : les sorciers ne sont plus si formidables, et le diable perd journellement de son empire. Ainsi que les notions religieuses, les notions scientifiques et industrielles se rectifient; les classes d'hommes qui paraissent les plus stupides don-

(2) Ce fait ne prouve rien quant à la question du *changement de climat* que l'auteur prétend avoir lieu en Europe; question pour l'examen de laquelle il faudrait des volumes. Le succès dans la culture des plantes exotiques, sur un sol plus septentrional que celui où elles croissent naturellement, prouve que l'agriculture a fait des progrès; ce qui est incontestable. Il faudrait démontrer qu'on avait jadis employé les mêmes moyens qu'on met en usage aujourd'hui pour faire produire les mêmes plantes et que ces essais furent infructueux; démonstration qui ne saurait être faite, parce que ces essais n'ont pas été tentés et que, l'eussent-ils été, on en ignorerait et les détails et les résultats.

nent des preuves d'une intelligence nouvelle; le Lapon commence à connaître la culture; le Sibérien met plus d'art dans sa chasse. Les hordes errantes de l'Amérique poussent leurs calculs au-delà de vingt; le Hottentot ne vend plus en se levant le lit dont il aura besoin le soir... Presque tout le système scientifique est changé; l'univers a pris à nos yeux une grande extension; de nouvelles étoiles, de nouveaux satellites de planètes déjà connues, ont été découverts. Les quatre élémens ont disparu, et l'on ne sait point encore quelle substance mérite ce nom. Les règnes de la nature n'ont plus de limites; la matière est reconnue homogène avec une continuité modifiée, là où la faiblesse de nos organes avait trouvé des intervalles. Les cinq sens se réduisent à celui du toucher, agissant sur diverses organes. Les arts ont fourni aux sciences des instrumens, et ont profité de leurs découvertes. La terre, l'eau, l'air, le feu ont été assujétis au service de l'homme, et, par leur intervention, une force prodigieuse a été obtenue. Des machines substituées à la main ont opéré plus régulièrement, plus rapidement, et avec une telle précision, une telle dextérité, que ce qui est inanimé a paru avoir de la sagacité. On ne peut fixer de terme aux conceptions, à l'industrie de l'homme et à la puissance qui en résulte. Si le Tunkinois est loin encore de ces prodiges par lesquels s'est illustrée l'espèce humaine, il est sur la voie qui y conduit.»

On voit que l'auteur a profité de la distance qui nous sépare du Tunkin, pour nous faire parcourir beaucoup de pays, et placer sous nos yeux un grand nombre d'objets. Il en est de même dans tous les chapitres, mais on aurait tort de s'en plaindre, graces aux tableaux qu'il trace, aux opinions qu'il discute, et qui font sans cesse succéder, dans cet ouvrage, le plaisir à l'instruction.

X.

ŒUVRES CHOISIES DE LEMIERRE, *Édition Stéréotype.* — Deux vol. in-18. — Prix, pap. ordinaire, 2 fr.; pap. fin, 2 fr. 50 c.; pap. vélin, 6 fr. — Paris, *Didot* l'aîné, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

LEMIERRE est un de ces poëtes qui n'ont pas toute la réputation qu'ils méritent; éloigné de l'intrigue et des cabales, il n'eut jamais d'autres prôneurs que ses ouvrages, qui sont bien meilleurs que la multitude ne le pense. Son caractère franc et désintéressé, digne en tout d'un vrai poëte, lui donnait, dans le monde, une attitude étrangère à son siècle, et qui le serait encore bien plus dans le nôtre; doué d'un talent supérieur, il regardait, comme au-dessous de lui, de faire des démarches pour obtenir des approbateurs, et ce qu'on est convenu d'appeler des *amis*; il aimait passionnément la gloire, mais il ne voulait l'acquérir que par ses écrits et non par la voie des coteries et des journaux; enfin, il passait à travailler ses ouvrages le tems que beaucoup d'autres employaient à *travailler leurs succès*, et à nuire à leurs rivaux : aussi obtint-il des triomphes réels et mérités sur la scène française, tandis que la plupart de ses concurrens y éprouvaient des chutes plus ou moins humiliantes. De son tems, on n'achetait point encore le parterre : il est vrai que bien des gens mendiaient le suffrage des loges; mais, comme il le disait très-plaisamment au chevalier de Sauvigny, il riait

De ces ouvrages de génie
Tant vantés par leurs protecteurs,
Et que le parterre expédie
Sous la moustache des prôneurs.

Ce qui caractérisait encore Lemierre, c'était un amour-propre naïf qui lui fesait braver dans le monde quelques convenances mal entendues : il avouait franchement, mais sans morgue, qu'il croyait ses tragédies fort supérieures à toutes celles de ses contemporains; il ne reconnaissait pour maîtres que Corneille et Racine : *je ne me*

mets pas à côté de Voltaire, disait-il, *mais parbleu! je ne veux pas qu'on le mette au-dessus de moi*. Il disait encore, au sujet de ses poésies légères : *De Voltaire à moi il n'y a qu'un saut de loup*.

Toutes les fois qu'on représentait ses pièces, il ne manquait pas d'y aller; et, quand il n'y trouvait que peu de spectateurs, il s'écriait à haute voix : *C'est bien singulier! j'ai pourtant vu entrer tout Paris! je ne sais où tout le monde se fourre!* Une autre fois, voyant encore moins de spectateurs, il dit : *Cela n'est pas étonnant, je n'en suis pas surpris, il y a foire à Bezons!* et d'autres fois enfin, toujours sur le même sujet, il disait en entrant : *Société peu nombreuse, mais bien choisie!* On le surprit applaudissant une de ses tragédies, et, comme on lui en témoignait de l'étonnement, il répondit : *Que voulez-vous? je fais mes affaires moi-même, c'est le moyen qu'elles soient bien faites*. Dans le moment où sa *Veuve du Malabar* avait un succès prodigieux, il en était enthousiasmé; il ne jurait que par elle, il ne parlait en tous lieux que de cette tragédie; un jour, qu'il se croyait seul, il s'approcha d'un buste de Voltaire et lui dit : *Ah coquin! tu voudrais bien avoir fait ma Veuve!*

Ce singulier amour-propre ne lui fesait point d'ennemis, au contraire cette bonhomie le fesait rechercher dans le monde; il n'était point fâché qu'on en rît : d'ailleurs, il ne connut jamais l'envie ni la médisance; il trouvait un très-grand mérite à la plupart de ses contemporains, mais il croyait que le sien l'emportait par dessus tout.

Combien ce rare caractère est préférable à celui de ces hommes remuans qui affectent dans le monde une fausse modestie, tandis qu'ils intriguent sourdement pour nuire à leurs rivaux, pour obtenir de mercenaires louanges dans les feuilles périodiques, et pour usurper des réputations, des palmes et des honneurs qui devraient être le prix des écrivains laborieux, *qui arrivent toujours les derniers*, et qui passent fort souvent leur vie entière dans l'obscurité!....

Si l'orgueil original de Lemierre ne lui fit point d'ennemis, ses talens et les succès qu'il obtint franchement

d'un public impartial, lui en attirèrent beaucoup; il s'en consolait, comme on le voit par ces deux jolis vers :

J'acquiers de nouveaux ennemis,
Ah! j'ai donc fait un bon ouvrage !
(*Epître à Dorat.*)

Mais il ne pouvait prévoir combien ces ennemis nuiraient à sa renommée! Il ignorait combien le bon public est facile à prévenir pour ou contre un auteur, combien il prodigue aisément son mépris ou son admiration, surtout lorsque des journalistes et des gens de lettres fameux se mêlent de diriger son jugement !

Fréron et La Harpe furent les plus terribles ennemis de Lemierre. Le premier lui avait d'abord rendu justice d'une manière éclatante, en parlant de son coup d'essai : « L'Académie française, disait-il, avait proposé : *la » Tendresse de Louis XIV pour sa famille*; ce sujet » était plus difficile à traiter que tout autre qui aurait prêté » à l'imagination. M. Lemierre a travaillé avec une » *sagesse admirable*, sur-tout dans une jeune muse; il a » eu *du jugement, de l'exactitude, de la précision et de » l'élégance, une poésie facile et pourtant correcte*; le » début que voici est très-beau :

Loin d'ici, dogme affreux, système criminel,
Langage de Tibère et de Machiavel;
Qu'un cœur tendre et sensible est fait pour le vulgaire;
Qu'un prince ne doit être époux, frère ni père,
Et que, toujours exempt de la commune loi,
Un roi, pour être grand, ne doit être que roi.

» Dans le courant de la pièce, l'auteur rappelle le mo- » ment heureux et attendrissant où le duc d'Anjou partit » pour aller prendre possession du trône d'Espagne; » il y a, à ce sujet, trois vers que je trouve admirables :

Quel spectacle touchant! me trompé-je? où va-t-il?...
Sa pompe annonce un trône, et ses pleurs un exil;
Louis pleure avec lui l'éclat qu'on lui prépare,
Et, sans voir qu'il l'élève, il voit qu'il s'en sépare! »

L'éloge est complet, comme on le voit; je l'ai beaucoup abrégé; ceux qui voudront le lire en entier le trouveront

dans les *Lettres sur quelques écrits de ce tems*, année 1753. Peu de tems après, Fréron écrivit le contraire, au sujet d'un autre prix remporté par Lemierre à l'Académie de Pau; cette pièce est pourtant supérieure à la précédente, elle traite de *l'Utilité des Découvertes*, et commence par ces beaux vers que Mirabeau répétait souvent avec enthousiasme :

Croire tout découvert, est une erreur profonde,
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

Ecoutons Fréron : « La pièce de ce jeune versificateur » est comme toutes celles que nous connaissons de lui, et » qui ont été couronnées deux ou trois fois à l'Académie; » d'une *exactitude compassée*, d'une *froideur didactique*; » *nuls élancemens de l'ame, nul trait de force et de lu-* » *mière*...... » Quelle différence de bienveillance et de style!...... Nous ignorons ce que Lemierre avait fait à Fréron, mais ce dernier ne s'est plus démenti, et toutes les fois que l'autre publiait un ouvrage, il était certain de se voir traiter avec la même justice dans l'*Année littéraire*.

La Harpe, plus mesuré dans ses critiques, ayant plus de respect pour le public, et se gardant bien sur-tout de trop braver les convenances, a toujours parlé de Lemierre en homme de bonne compagnie qui veut afficher de la réserve et de la modération : il était cependant à la tête des auteurs tombés qui pardonnaient le moins à Lemierre d'avoir obtenu de véritables succès, et je crois bien que c'est lui qui a le plus fait de tort à ce poëte..........

Jamais critique n'a mieux connu que M. de La Harpe l'art de décrier un ouvrage en paraissant le ménager; il est assez curieux de voir comme il enveloppe d'un simulacre d'éloge chaque trait de la plus vive critique. Il reprochait à Lemierre la plus petite incorrection, trouvait même des fautes où il n'y en avait réellement point, mais tout cela était tourné avec tant de finesse, tant d'habileté, que le public le croyait encore indulgent; tandis que ce bon Lemierre disait, à qui voulait l'entendre : *que M. de La Harpe garde sa correction et*

me laisse ma verve. Et, certes, il avait bien raison! Ce n'est pas la grande régularité d'un ouvrage qui le rend immortel, c'est le génie, c'est ce noble élan de l'ame qui trouve seul les grandes choses; il aurait bien pu dire à La Harpe ces vers de J. B. Rousseau:

Non que n'ayez tout l'esprit en partage
Qu'on peut avoir; on vous passe ce point;
Mais savez-vous qui fait vivre un ouvrage?
C'est le génie, et vous ne l'avez point.

Ses triomphes ne lui furent point pardonnés, et, long-tems après sa mort, M. de La Harpe le traita encore avec la plus grande injustice (Voyez le *Cours de Littérature*). Il prétend qu'on ne trouve dans ses ouvrages *presque aucun sentiment de cette harmonie, presqu'aucune idée de ce tour heureux de phrase, qui font de la poésie une langue à part; mais*, ajoute-t-il, *il y a de l'esprit, de la pensée, et, de tems en tems, des vers remarquables; on en a* RETENU TROIS, DE SES QUATRE PIÈCES ACADÉMIQUES.

Comment, sur sept à huit cents vers, il y en a TROIS qu'on peut citer!... Quelle indulgence!... mais que le lecteur se rassure, il en trouvera davantage.

Continuons d'écouter M. de La Harpe: il s'égaye d'abord beaucoup sur le sujet d'*Hypermnestre;* il trouve que ce sujet n'était point susceptible d'être mis sur la scène; qu'on ne peut croire qu'il y ait eu *cinquante frères* qui aient épousé *cinquante sœurs*, et que ces *cinquante sœurs* aient toutes assassiné leurs maris; (observons en passant, pour ceux qui ne le savent pas, que dans la tragédie de Lemierre on ne désigne point le nombre de frères ni de sœurs, et que le public peut croire qu'il n'y en a que deux ou trois). Ensuite, il semble ajouter malgré lui: *On peut pardonner au poëte si le sujet est tragique, et il l'est; la marche de sa pièce l'est aussi: elle est claire, simple, rapide, attachante.* Voilà un très-bel éloge, et il est mérité; mais le correctif le suit immédiatement: *Elle offre des situations théâtrales, les scènes d'Hypermnestre avec son père ont de la vivacité et même quelque pathétique, et l'intérêt de*

son rôle rachète la faiblesse des autres. Le tableau que présente le dénouement avait été mis plusieurs fois sur la scène, particulièrement par Métastase, et n'avait point empêché la chûte de l'Aménophis de Saurin. CE COUP DE THÉATRE *est d'une beauté frappante, et d'un grand effet de terreur;* CE FUT CE DÉNOUEMENT QUI FIT, DANS LE TEMS, LE SUCCÈS DE LA PIÈCE. *A l'égard du style, il y a quelques beaux vers, le reste est écrit comme écrit ordinairement l'auteur; j'en citerai six....*

Et il en cite six, qui ne sont pas les meilleurs : mais comment trouve-t-on cette manière de critiquer? comment se fait-il qu'une pièce dont *le sujet est tragique*, dont *la marche l'est aussi*, et qui, de plus, *est claire*, *rapide*, *attachante*; comment se fait-il, dis-je, *qu'elle ait dû son succès à son dénouement?...* Et qu'est-ce que ce dénouement?... *Un coup de théâtre.... qui ne put empêcher la chute de l'Aménophis de Saurin!*

Voilà de quelle manière La Harpe et Fréron critiquaient Lemierre; avait-il tort de les appeler des *chouettes hebdomadaires?* je le laisse à juger au lecteur.

La Harpe ne fut pas plus juste lorsqu'il rendit compte des autres ouvrages de ce poëte : *Artaxerce* eut du succès, dit-il, mais *Guillaume-Tell* fut reçu plus froidement d'abord, et il dut quelque tems après la vogue qu'il obtint à la *scène de la pomme*. Quant à *la Veuve du Malabar*, il convient qu'elle est bien versifiée, cependant elle fut mal reçue *à cause de deux petits trous qui tenaient lieu du bûcher*; mais elle se releva et attira la foule, *grace à ce vaste bûcher, au magnifique spectacle* que l'auteur ajouta.

Tel est à-peu-près ce que La Harpe écrivait de Lemierre; il s'égayait sur son compte, il tournait en ridicule les diverses situations de ses pièces, et lorsqu'il était obligé de faire part de leurs succès, alors il le mettait sur le compte des *coups de théâtre*, sur *les bras d'Hercule de Larive*, etc. (Voyez le *Cours de Littérature*.)

Ce qui a fait le plus de tort à Lemierre, c'est d'avoir semé dans ses ouvrages une vingtaine de vers tellement durs, tellement ridicules, qu'il est difficile de les pro-

noncer sans provoquer le rire : dans son poëme *des Fastes*, il dit que la lanterne magique est un

Opéra sur roulette et qu'on porte à dos d'homme,
Où l'on voit par des trous les héros qu'on renomme.

En voici de moins ridicules, mais qui sont bien *rocailleux* :

Je pars, j'erre en ces rocs dont par-tout se hérisse.
(*Guillaume-Tell.*)

En Touraine, entre Amboise et Tours.
(*Rives du Cher.*)

Et peut-être encore une quinzaine d'autres semés dans environ vingt mille vers qu'il a composés, et parmi lesquels il y en a un très-grand nombre, mais très-grand, qui sont admirables, et dignes de figurer à côté des plus beaux de Virgile et de Racine.

Ses ennemis ont répété ces mauvais vers jusqu'à satiété, dans le monde, dans les journaux et dans leurs ouvrages; ils lui en ont même attribué beaucoup qui n'étaient pas de lui. Ceux qui *font des livres avec des livres*, les faiseurs de Dictionnaires et de Notices historiques, qui trouvent plus commode et plus vîte fait, de se servir du jugement des autres, pour leurs compilations, que de prendre la peine de lire les écrivains dont ils veulent parler, ont réimprimé mille fois ces vers et les notes ridicules que les ennemis de Lemierre ont faites sur sa personne et ses ouvrages; ils ont dit que ses tragédies étaient *faites à peindre*, parce qu'elles ont des dénouemens et des situations qui font tableau, comme si c'était un défaut qu'on dût lui reprocher. On a été même jusqu'à inventer une anecdote qui a beaucoup fait rire ses envieux, mais que je ne trouve pas très-piquante : on prétend que, le trouvant seul sur le théâtre, on lui demanda ce qu'il y faisait, et qu'il répondit : *Je prends mesure d'une* TRAGÉDIE.

Les vers que je viens de citer, les jugemens de La Harpe et de Fréron, les critiques des ennemis de Lemierre, tout a contribué à lui donner la réputation de mauvais poëte : on a cru que tous ses vers étaient d'une *écor-*

chante âpreté : l'on ne s'est pas donné, je ne dirai pas la peine, mais le plaisir de le lire ; car c'en est un véritable pour les amis de la belle et bonne poésie. Aujourd'hui qu'il n'a plus de rivaux, il a cependant encore cette malheureuse réputation ; on est convenu de l'appeler *le dur*, *le rocailleux*, comme on est convenu d'appeler Virgile, *l'harmonieux*, *le sublime* ; et aujourd'hui plus que jamais, il y a beaucoup de ces gens qui admirent les anciens comme ils méprisent les modernes, c'est-à-dire, sur parole, et sans jamais les avoir lus ni les uns, ni les autres.

Ceux qui lisent Lemierre sont étonnés qu'un poëte aussi distingué, qui avait réellement du génie, qui composa tant de vers heureux, tant de tirades brillantes de verve et d'harmonie ; ils sont étonnés, dis-je, que l'équitable postérité ne lui ait point encore assigné la glorieuse place qu'il mérite sur le Parnasse français. Eh ! ne savons-nous pas que rien n'est plus difficile à détruire qu'une mauvaise impression accréditée depuis long-tems ? Ne savons-nous pas que, de nos jours, il est presque impossible de faire une grande réputation sur-tout lorsqu'elle est méritée ?... Qu'un ouvrage soit bon ou mauvais, personne ne le lit plus ; pour en parler dans le monde, on s'en rapporte aux jugemens des journalistes, et, comme il y a beaucoup de Midas parmi eux, on voit souvent Marsias l'emporter sur Apollon.

Si nous n'étions gênés par les bornes de cette feuille, et par ce que nous avons encore à dire sur Lemierre, nous citerions plusieurs tirades des divers ouvrages de ce poëte, qui justifieraient les éloges que nous nous plaisons à lui donner ; mais nous nous contentons d'engager ceux de nos lecteurs qui aiment vraiment les lettres à se procurer ses œuvres ; et, quand ils les auront lues, nous sommes certains qu'ils les reliront plusieurs fois avec plaisir. On sera d'abord très-surpris de l'harmonie et de la beauté de ses vers, de cette foule de traits d'un heureux génie, qu'on trouve à chaque instant dans ses écrits même les moins recommandables ; mais, ce qui surprendra le plus, ce sera d'y découvrir des idées qui ont servi pour faire ou pour accroître la réputation

de plusieurs contemporains. Si ce bon Lemierre avait su combien on le pillerait après sa mort, tout en le décriant, c'est pour le coup qu'il aurait répété mille fois pour une que *les pensées d'autrui ne peuvent avoir prescription* (1).

Je ne citerai point ici tous les emprunts qui lui ont été faits ; je ne sais si tout un numéro de cette feuille y pourrait suffire ; je me bornerai à deux, et les curieux trouveront la source des autres dans ses ouvrages.

Un littérateur qui annonçait un talent distingué, mais qui fut ravi aux Muses, à ses parens et à ses amis, par un malheur trop commun dans une époque récente de notre histoire, *André Chénier*, me fournit le premier exemple ; on lit dans sa *Jeune Captive* :

Au banquet de la vie, à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Ces vers sont touchans et faciles ; mais le premier hémistiche appartient à Gilbert et le reste à Lemierre. Voici l'idée originale que j'extrais d'une élégie charmante sur la mort d'un enfant de huit ans,

Il aurait bu jusqu'à la lie
La coupe amère de la vie
Dont il n'a touché que les bords.

Un poëte justement célèbre, qui jouit de sa gloire et de l'estime de tous les gens de lettres, M. *Delille*, dont j'admire beaucoup les beaux vers, me fournira le dernier exemple : il est trop riche de son propre fonds pour que trois vers qu'il a peut-être composés sans se souvenir de ceux de Lemierre, puissent lui faire le moindre tort. Si cet article arrive jusqu'à lui, je crois qu'il recevra l'hommage désintéressé d'un homme ignoré, dont il ne connaît même pas le nom ; et pensera que j'ai mieux aimé

(1) On lit dans la préface de l'édition de ses fugitives donnée en 1782 : « Que dire de ces réminiscences fastidieuses, de ces plagiats » enfin, où l'on répète, après vingt ou trente ans, ce qui avait été » dit, comme s'il y avait prescription aux idées d'autrui ? »

citer ses vers que de ruiner tel pauvre hère qui n'a de beau que ce qu'il a volé.

LE CLAIR DE LUNE.

Combien l'œil, fatigué des pompes du soleil,
Aime à voir de la nuit la modeste courrière
Revêtir mollement de sa *pâle lumière*,
Et le sein des vallons, et le front des coteaux,
Se glisser dans les bois et trembler dans les eaux!

(*Homme des Champs.*)

Je ne puis résister au plaisir de citer en entier la tirade de Lemierre, quoiqu'elle soit dans la mémoire de tous les hommes de goût.

LE CLAIR DE LUNE.

Mais de Diane, au Ciel, l'astre vient de paraître:
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre!
Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi.
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leur cours silencieux;
Du disque de Phébé la lumière argentée,
En rayons tremblotans sous les eaux répétée,
Ou qui jette en ce bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux;
Des différens objets la couleur affaiblie,
Tout repose la vue et l'ame recueillie.
Reine des nuits! l'amant, près de toi vient rêver;
Le sage, réfléchir; le savant, observer;
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
Que ton *pâle flambeau* se lève et le rassure;
L'asile où tu me luis est le sacré vallon,
Et je vois que Diane est la sœur d'Apollon.

(*Les Fastes.*)

M.

(La suite au numéro prochain.)

Suite des Observations sur quelques réflexions de M. Maillet-la-Coste au sujet de la question de la Perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine.

Eh bien! étudiez, diront nos adversaires, méditez, découvrez, produisez, essayez de vous rendre aussi utiles que vous serez laborieux, et pour l'être toujours davantage, ajoutez, s'il se peut, le travail du soir au matin à celui du matin au soir..... Vous éclairerez peut-être les hommes, vous brillerez même entr'eux comme une lumière de votre âge, et cette lumière.... la mort la soufflera; car vous aurez en vain sondé beaucoup de secrets de la nature, vous n'en mourrez pas moins, vous en mourrez peut-être plus tôt, et ceux qui vous remplaceront dans votre glorieuse carrière feront de même, et ce sera toujours à recommencer.

Hélas! nous ne nous dissimulons point combien ce renouvellement continuel des générations qui, sur toute l'étendue du globe, substitue sans relâche un enfant à un homme, doit nuire au progrès de la science en général, et combien par là cette perfectibilité indéfinie, à l'idée de laquelle nous ne renonçons point, sera constamment entravée dans sa marche. Cependant les hommes utiles au monde mouraient trop malheureux, si en le quittant ils n'y laissaient point de leurs traces, et si leurs travaux n'avaient point applani des chemins par où d'autres pourront marcher plus facilement et parvenir plus loin; et puis qu'à plusieurs époques de l'histoire de différens peuples on peut observer des perfectionnemens progressifs dans leur civilisation, c'est une preuve que les générations héritent plus ou moins les unes des autres: il ne manque plus que de bien administrer le patrimoine.

Mais revenons à M. Maillet. Cette prolongation indéfinie de l'intervalle qui sépare la naissance de la mort est-elle donc aussi nécessaire qu'il a l'air de le croire à l'extension indéfinie de nos facultés? Quand la carrière de chacun serait allongée, serait-ce un moyen? Quand elle serait accourcie, serait-ce un obstacle? et avec le tems nécessaire (chose qui ne manque point à la nature), ne peut-on pas aller aussi loin à petits pas qu'à pas de géant? Il est clair, en effet, d'après la manière dont la question a été posée, qu'il ne s'agit pas précisément d'aller vîte dans ce long chemin, il s'agit seulement d'avancer. Or, pourvu qu'on

ne recule, ni ne s'écarte; ni ne s'arrête, cela suffit. Voilà où nous en sommes, sûrs que nous gagnerons toujours à mesure que nous marcherons dans les voies de l'instruction, mais trop sûrs en même tems que nous n'arriverons point au dernier terme, car ce qui est toujours perfectible n'est jamais parfait. La perfectibilité est à la perfection ce que le tems est à l'éternité. Dira-t-on qu'une tendance continuelle vers un but doit enfin y conduire et qu'une fois arrivé on ne passera plus outre? Nous répondons toujours qu'on n'y arrivera pas. L'idée de cette perfection absolue à laquelle on ne peut ni ajouter ni retrancher, présente je ne sais quoi d'inaccessible qui la place hors de la sphère de tout être borné, comme l'infini est hors des nombres et l'immensité hors des mesures. L'indéfini, au contraire, trompe nos esprits par une sorte de rapport avec l'infini qu'il nous semble y entrevoir; et en effet des limites toujours mobiles que par la seule action de la volonté notre pensée peut rejeter au-delà même de sa vue, nous représentent assez bien ce qui n'aurait pas de limites; et bornés comme nous sommes, le vague a pour nous l'apparence de l'immensité.

« J'observerai, dit M. Maillet, qu'en admettant les » plus favorables dispositions sur l'état futur de nos sciences » et de nos arts, ce serait toujours une opinion étrange » que celle qui nous ferait arriver en si grande pompe à » l'innocence et à la vertu, et il serait superflu peut-être de » recourir à des théories lorsque je pourrais opposer si sou» vent aux lumières modernes des vertus antiques. »

Nous ne serons point ici les enthousiastes aveugles des lumières modernes, et bien moins encore les détracteurs des vertus antiques. Si plus de lumières donnaient moins de vertus, il faudrait, sur-le-champ, toutes les éteindre; mais ceux qui avanceraient de bonne foi un aussi étrange paradoxe, ceux qui oseraient mettre les lumières et les vertus en opposition, manqueraient sûrement des unes, et probablement des autres. Nous pensons au contraire que le plus précieux bienfait des premières serait de multiplier les secondes; mais encore une fois, ces fruits-là mûrissent lentement: d'un autre côté, cependant, ils éclosent dans tous les climats, et le monde serait trop malheureux d'être absolument privé de vertus dans le tems même où il serait le moins riche en lumières. La nature peut à elle seule produire la vertu qui n'a besoin que du bon sens et de la bonne intention. Le germe en est impérissable, mais la semence

peut en être plus ou moins abondante, plus ou moins répandue, plus ou moins épurée. Or, ces inestimables avantages dont il faut quelquefois rendre grâce au hasard, convenons que c'est de l'instruction que la société humaine a droit de les attendre; oui, ce serait non-seulement être injuste, mais même ingrat envers la science, que de ne pas convenir du bien qu'elle a fait à chacun de nous, suivant la dose qu'on en a reçue.

De quelle science parlez-vous? nous dira-t-on. De toutes, répondrons-nous, car elles sont liées entre elles de toute éternité, dans l'intelligence incréée qui les a conçues à-la-fois. Cependant comme les hommes ne les posséderont jamais en totalité et que le catalogue même, quand quelqu'un de nous l'aurait présent à l'esprit, serait encore effrayant à présenter, nous nous bornerons ici à la science dont toutes les autres procèdent et à laquelle toutes se rattachent; c'est la science de penser qui s'étend à tout par la curiosité et à qui nous revenons toujours par le besoin. Les autres sciences peuvent travailler plus ou moins à nos plaisirs, à nos aises, à notre gloire; la science de penser, ou, si on l'aime mieux, la philosophie est plus spécialement chargée de notre bonheur et du bonheur de toute notre espèce. C'est donc elle sur-tout que nous avons en vue, comme la première lumière à laquelle toutes les autres s'allument, comme la plus nécessaire, la plus facile, la plus générale et la plus négligée de toutes les sciences, celle dont les progrès sont les moins sensibles et les plus contestés, celle enfin qu'on peut regarder comme l'essor de l'esprit au-dessus de lui-même, tandis que les autres n'en sont que des excursions.

Nous n'aurions pas même besoin, pour nous entretenir dans nos vagues espérances, des talens transcendans ni de la portée prodigieuse de certains esprits qui laissent entr'eux et le reste des hommes un intervalle effrayant, dont quelques-uns, comme M. Maillet paraît le craindre, auraient pu être tentés d'abuser. Mais comment ne voit-il pas que ceux qui abuseraient seraient encore bien au-dessous de ce que le génie peut devenir, et ceux qui se laisseraient abuser au-dessous du point que l'intelligence vulgaire peut atteindre? Il ne s'agit, au lieu de cela, que de la propagation indéfinie des clartés de l'esprit, car elle rendrait peu-à-peu le commun des hommes participant au même trésor, et deviendrait non chez ceux-ci ou ceux-là, mais par toute la terre, une extension de la raison naturelle, ou, pour mieux dire, une nouvelle raison qui appartiendrait à tous, et qui, sans se

laisser éblouir ou entraîner autant que l'autre par les prestiges des passions particulières, montrerait à chacun dans sa sphère, ainsi que dans sa position, son véritable intérêt. Ce ne sont point des étoiles plus brillantes qu'on demande à voir au ciel, c'est plus de jour par-tout, et alors il y aurait moins d'*égareurs* et moins d'égarés.

On aurait peine à se figurer ce qui peut, ce qui doit même résulter d'une augmentation de raison universellement répandue, et comment cette raison même, une fois lancée par sa propre action hors de sa première enceinte, tendrait toujours avec plus de rapidité à de nouveaux accroissemens. On ne calculera jamais combien de siècle en siècle l'humanité s'éleverait au-dessus de ce qu'elle croit encore sa région, si les êtres privilégiés qui ont le plus recueilli d'instruction vraiment utile, apprenaient de cette instruction même à la généraliser; et en vérité, c'est ce qu'on doit en attendre, comme on attend d'une eau qui coule toujours, qu'elle pourra tôt ou tard s'élever à la hauteur d'où elle descend. Bientôt d'un plus vaste éclairement naîtrait un choix plus sûr de connaissances utiles. Les uns parviendraient à les expliquer, les autres à les comprendre. De proche en proche, à mesure que plus d'objets s'éclaireraient aux regards de plus d'intelligences diverses, ces objets refléteraient une partie de leur clarté sur une foule d'autres jusqu'alors inaperçus, et de ce moment, que d'acquisitions nouvelles! que de découvertes surprenantes, jusque dans des ordres de choses où l'on pense peut-être aujourd'hui qu'il n'y en a plus à faire! plus on avancerait dans ce nouveau monde, plus on apprendrait à se connaître en bonheur, plus on rougirait de l'avoir jusque là cherché avec tant d'incertitude et tant de peines si loin de soi, si loin de lui, plus on s'étonnerait de l'importance de ce qu'on avait si long-tems méprisé, ou de la frivolité de ce qu'on avait cru si important, semblable à l'enfant qui préfère sa poupée à son livre.

On songerait sur-tout à faciliter l'instruction pour la multiplier. Les premiers d'entre les esprits auraient jugé, par eux-mêmes, qu'il est plus profitable de mieux savoir que de plus apprendre; ils proposeraient de tems à autres un triage à faire dans les connaissances humaines; une sorte d'élagage favorable à leur reproduction, qui les éclaircirait et leur rendrait en utile ce qu'on leur ôterait en superflu. On y chercherait ce qu'il en faut à chacun, et l'on tâcherait de faire à tous leur part. On classerait,

autant qu'on le pourrait, l'enseignement suivant les talens divers de certains êtres favorisés du ciel, ou les destinations particulières de quelques membres de la société. Quant au commun des hommes, on se contenterait pour eux d'une mesure moyenne plus que suffisante à leurs besoins, sans se soucier d'un surabondant qu'ils n'acquerraient souvent qu'au prix du nécessaire, et qui nuirait plus qu'il ne servirait à leur félicité.

L'éloquence mieux cultivée et dès-lors plus simplifiée, ressemblerait à ces mécaniques où un rouage en a souvent remplacé douze avec avantage, et s'applaudirait elle-même d'opérer plus d'effet avec moins d'effort. Corrigée à la longue de tout orgueil insultant comme de toute lâche complaisance, et moins ambitieuse d'éclat que de mérite, on la verrait se vouer toute entière au service de la morale. Ce serait là son étoile polaire, elle ne la perdrait plus de vue, et désormais elle s'attacherait à démontrer une bonne fois des vérités qu'on n'aurait pu jusque-là que persuader, et aussi à en persuader quelques autres qu'on n'aurait encore pu que démontrer; travail plus nécessaire que peut-être on ne pense; car, parmi nous, il y en aura toujours une partie sur qui le sentiment n'agira pas sans la conviction, et une autre près de qui la conviction restera sans pouvoir, si la sensibilité ne lui prête son prestige.

On essayera peut-être aussi (mais y parviendra-t-on?) de lier le sentiment avec le calcul, son froid et perfide ennemi; et l'on tentera de faire convenir l'égoïste même, que les hommes sont en général beaucoup plus les uns pour les autres qu'il ne l'avait encore imaginé, que celui qui n'aime que lui, ne peut être aimé que de lui, qu'un pareil ami, quoique trop fidèle, ne suffit point à la longue, enfin que l'homme qui n'aime point et qui n'est point aimé, ne tardera pas à être regardé comme étranger dans le monde, et tôt ou tard comme ennemi. Nous avons choisi de préférence l'égoïsme pour exemple, parce que nous l'avons regardé comme le défaut, pour ne pas dire le vice le plus général, ou du moins comme la matière première de tous les vices; comme une antique barrière qu'une puissance malveillante aurait, de tous les côtés, opposée aux progrès de la civilisation : mais si jamais cette barrière qu'on accuse à tort la nature elle-même de défendre, cède une fois aux efforts de la raison et du sen-

timent réunis, la morale est sûre de son triomphe et tous les hommes la reconnaîtront pour leur plus noble intérêt.

Il en sera de même dans notre hypothèse de mille propositions aujourd'hui encore reléguées dans la classe des chimères ou des lieux communs, et qui se montreront à tous les esprits sous des traits plus distincts et plus intéressans. Attendons quelques siècles encore, et de problèmes ou de paradoxes qu'elles auraient paru auparavant, elles se changeront en axiômes; puis de ces axiômes, l'esprit enhardi dans sa marche, partira pour la découverte d'une foule de vérités toutes plus importantes les unes que les autres, et que, selon toute apparence, on ne soupçonne même pas encore aujourd'hui; et toujours ainsi, sans que jamais on puisse entrevoir un terme à ses conquêtes: car semblable à celle dont le poëte a dit, *Vires acquirit eundo*, chaque triomphe excite l'esprit à de nouvelles entreprises; et, en effet, comme par sa nature il s'élève toujours dans son vol, et qu'il voit toujours mieux lorsqu'il regarde de plus haut, les espaces parcourus lui découvriront, à chaque pause, plus de nouveaux espaces à parcourir.

Voilà l'idée que nous aimons à nous former des biens toujours croissans que la société doit se promettre de cette tendance imperturbable de l'esprit humain à devenir à toute heure supérieur à lui-même, puisqu'il a été donné non-seulement à tous pour le bonheur de chacun, mais à chacun pour le bonheur de tous. La marche sera lente; elle semblera souvent entravée, souvent incertaine, quelquefois même rétrograde: mais des variations momentanées dont les causes nous échappent encore, ne prouvent point l'inconstance de la nature; elle est fidelle à ses lois. Tous les êtres répondent à leur essence, et il est de l'essence de l'esprit de s'instruire, comme de l'essence du feu de brûler, comme de l'essence de l'eau de couler. Au reste, dans les considérations qui nous occupent, qu'est-ce que ces interruptions, ces contradictions apparentes et passagères, ces écarts, ces tems de stagnation même, ces mouvemens qui semblent en arrière dans la grande entreprise des esprits réunis comme en armée pour la cause commune? Ces tems contraires, ces orages si longs pour nous qui les mesurons à l'éclair de la vie humaine, sont à peine sensibles dans les vastes procédés de la nature, qui dispose à son besoin du tems en entier, et qui peut employer à sa tâche toute la vie de l'Univers; en sorte que dans cette espèce de

végétation intellectuelle, les siècles pourraient à peine être comptés pour des minutes.

Quelqu'intérêt que nous mettions à détruire les spécieuses objections de M. Maillet, nous ne voulons pas priver nos lecteurs du plaisir que nous ont fait et que doivent leur faire ces lignes, dont l'élégance et la grace semblent interdire d'y chercher une réponse : « Peut-être (dit l'écrivain) » que nous envisagerions alors cet accroissement même de » nos facultés comme une calamité ; peut-être que, frémissant à la vue de notre espèce agrandie, comme à la » vue d'une mer devenue plus vaste, sur laquelle souffleraient des vents plus impétueux, que reculant devant cet » avenir si grand et si terrible, nous nous rejetterions dans » notre médiocrité comme dans un asile, et nous bénirions » le ciel qui nous aurait faits moins grands pour nous faire » meilleurs. »

Pourquoi M. Maillet, destiné comme sa profession et surtout ses talens nous l'annoncent, à répandre les lumières de l'esprit, se plait-il à les calomnier ? Serait-il assez modeste, au milieu de ses reproches, pour ne pas sentir la part qui lui en revient ? Pourquoi accuse-t-il par-tout l'instruction de conduire les hommes à en abuser, comme s'il n'était pas dans la nature de ce genre de lumières, de nous éclairer aussi sur les moyens de nous mieux éclairer ? Pourquoi suppose-t-il que l'accroissement des facultés entraînerait celui des passions et de leurs dangers ? Et quand même dans cette pensée injurieuse pour la nature humaine, il aurait quelques exemples pour lui, nous lui en opposerions assez de contraires pour l'obliger à chercher d'autres armes. En vain nous parlerait-il de tels ou tels fanatiques à qui une supériorité trop visible de connaissances et de talens auraient fait concevoir la désastreuse pensée de tromper leur siècle et de capturer, s'il est permis de parler ainsi, une partie du genre humain dans les filets de la superstition : nous répondrions à M. Maillet que plus de lumières encore auraient dégoûté ces ambitieux d'une aussi absurde gloire, et que plus de lumières répandues parmi leurs contemporains les auraient infailliblement garantis de donner dans des piéges aussi grossiers. Non, ces abominables stratagêmes n'ont jamais réussi et ne réussiront jamais que dans des tems d'ignorance toujours favorables aux imposteurs, comme la nuit l'est aux assassins. C'est dans de telles conjonctures que les annales des extravagances et des fureurs humaines, nous présentent un Mahomet entre

beaucoup d'autres agitateurs des esprits, qui au lieu de contribuer aux progrès de la raison ne travaillaient qu'à l'étouffer de toute la puissance de leur génie, et qui n'employaient leur ascendant sur leurs trop nombreux sectateurs, qu'à les ramener vers la plus honteuse ignorance; plus égarés eux-mêmes, s'il est possible, que ceux qu'ils égaraient. Regardons-les donc ces coupables génies plutôt comme des monstres que comme des prodiges; car celui-là n'est rien moins que supérieur à l'humanité, qui a le besoin et le projet de la déprimer.

DE BOUFFLERS.

(*La suite au Numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société d'Encouragement pour l'agriculture et l'industrie du département de Jemmape.

Extrait de la séance publique du 31 octobre 1811.

M. Moreau de Bellaing, vice président de la société et président d'une commission spéciale, a donné lecture de son rapport sur les six mémoires envoyés au concours du prix pour la solution des deux questions suivantes :

1°. Quelle est la nature et la composition du gaz connu dans les houillères du pays sous le nom de feu brison ou terron ?

2°. Quels sont les moyens de préserver des funestes effets de ce feu ou vapeur les ouvriers houilleurs et les machines et galeries servant aux travaux de l'exploitation des mines ?

Le premier de ces six mémoires ayant pour épigraphe, *Occultorum Deus, et plerumque bonorum malorumque causæ sub diversa specie latent*. PLIN. in Paneg.

Le n° 2, ayant pour épigraphe, *Dans l'état du gaz l'hydrogène est éminemment inflammable*. PATRIN, à l'article Hydrogène.

Le n° 3 ne portant pas d'épigraphe, et commençant par ces mots : « S'il est une guerre injuste et traitresse, c'est bien celle que fait le » feu grison aux pauvres ouvriers occupés à nous extraire de la terre » de quoi nous chauffer ; » et finissant par ceux-ci : « Je suis plein de » confiance que vous trouverez que j'ai satisfait à deux questions aussi » neuves qu'elles sont intéressantes. »

Le no 4, ayant pour épigraphe, *Une bonne théorie est l'expression des faits.* THÉNARD.

Le no 5, signé Fournas fils, membre du conseil général du département de la Loire, intéressé dans l'exploitation de la mine de la Grande-Croix.

Et le no 6, portant pour épigraphe, *Eripuit cælo fulmen.*

M. le rapporteur a donné de justes éloges aux concurrens, et il a observé que les six mémoires prouvaient infiniment de zèle, d'instruction et d'amour du bien public; mais il a ajouté que si la première question avait été parfaitement résolue, c'était avec beaucoup de regrets que la commission devait annoncer qu'on n'avait pas totalement satisfait à la seconde.

En conséquence et au nom de la commission il a proposé de remettre la distribution du prix à la séance du second lundi d'octobre 1812, et de poser la seule question qui reste soumise au concours.

Messieurs les concurrens sont priés de détailler les moyens de détruire les effets dangereux du gaz connu sous le nom de feu grisou dans les mines, soit en l'utilisant, ce qui serait le moyen préférable, soit en l'expulsant, soit en le neutralisant : ils sont invités à appuyer les moyens qu'ils indiqueront de quelques expériences.

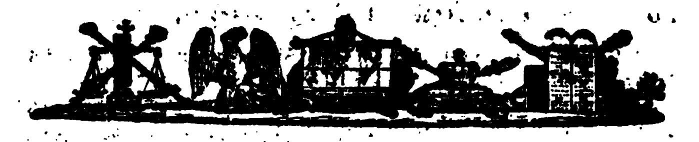
Les mémoires devront être adressés, francs de port, avant le 20 juillet 1812, terme fatal, à M. L. C. Prévost, inspecteur des eaux et forêts, secrétaire de la société, à Battagnies-les-Binche, département de Jemmape.

Les propositions de M. Moreau de Bellaing ont été adoptées à l'unanimité.

Pour extrait conforme,

Le secrétaire de la société, correspondant de celle du département de la Seine.

Signé, L. C. PRÉVOST.



POLITIQUE.

Les lettres les plus récentes de Constantinople, publiées dans les journaux allemands, sont du 10 février ; à cette époque un Tartare, venu de Bucharest, apportait des dépêches des plénipotentiaires du Grand-Seigneur : ils rompaient enfin le silence qu'ils avaient gardé depuis long-tems, mais rien n'a transpiré du contenu de leurs dépêches. Plusieurs séances extraordinaires du conseil d'état ont été tenues chez le caïmacan. Le résultat des délibérations n'est pas plus connu que la teneur de la missive des plénipotentiaires ; mais les lettres particulières reçues de Valachie à Constantinople y ont annoncé que les négociations avaient pris la plus mauvaise tournure, et que les envoyés turcs étaient sur le point de partir de Bucharest.

Suivant un rapport aussi reçu à Constantinople, le grand-visir avait mis Rudschuck dans un état formidable de défense, et s'était porté de sa personne à Schumla, où la Porte lui envoie du renfort et de l'argent.

Les Serviens ont été, si l'on en croit la gazette de Presbourg, très-alarmés en apprenant la rupture de l'armistice : cette nation désirait la paix, ses efforts pour obtenir son indépendance l'ont fatiguée ; il règne de l'indécision dans les conseils, et de l'irrésolution autant que de la tristesse dans l'esprit de son chef Czerni-Georges : les troupes ont été cependant en toute hâte rappelées sur les frontières ; les Russes ayant quitté Belgrade, les Serviens les ont dû remplacer ; on est dans l'attente des évènemens qui ne peuvent tarder à suivre ces dispositions. Les Russes qui paraissent se concentrer, ont reçu des renforts ; mais ces renforts sont composés d'hommes venant de l'intérieur de la Russie, et en général d'une fort petite taille ; il a été même nécessaire de faire céder sous ce rapport la rigueur des ordonnances militaires : en même tems des corps russes qui faisaient partie de l'armée du Danube paraissent avoir été rappelés en Russie.

La Porte a reçu des nouvelles du gouverneur d'Egypte, qui apprennent que l'armée turque, commandée par Jussum-Pacha, qui a marché sur Médine, a rencontré à quel-

que distance de cette ville un corps de 5000 Wahabis ; il les a battus et dispersés, ainsi qu'un autre détachement de 500 hommes. On se flatte ici de recevoir incessamment la nouvelle de la prise de Médine ; et déjà l'on s'occupe des différens préparatifs indispensables pour le pélerinage de la Mecque. Depuis quelques années, c'est-à-dire, depuis que les Wahabis désolent l'Arabie ; ce pélerinage est suspendu, et il ne part plus de caravane. Les dévots musulmans attendent avec impatience le moment où ils pourront aller visiter le tombeau du saint prophète. Suleyman-Pacha, ancien silihdar du sultan Sélim, et nommé gouverneur de Damas, est désigné pour conduire la première caravane. Il se dispose à son prochain départ ; pendant que son prédécesseur, ayant ordre de laisser un kaïmakan à Damas, doit se rendre sans délai à son gouvernement de Saint-Jean-d'Acre.

Abdurrahman, pacha du Curdistan, connu par son avarice, a, dit-on, cherché à exciter de nouveaux troubles dans cette province ; mais la Porte ne paraît pas en avoir conçu de grandes inquiétudes.

Tous les indices de peste, dont on avait cru s'apercevoir, ont heureusement disparu ; il n'en reste pas la plus légère trace.

Le change de Pétersbourg sur Paris était le 6 mars à 112 centimes ; sur Amsterdam, à 11 stuvers ; sur Hambourg, à 10 schelings. Le département du commerce étranger qui doit remplacer l'ancien ministère du commerce vient d'entrer en activité. L'empereur a proposé des prix de 100 ducats sur des questions intéressantes d'agriculture et d'économie.

A Vienne il y a eu diverses promotions destinées à remplacer des officiers supérieurs d'un mérite très-recommandable, que leur âge ou leurs infirmités ont déterminés à quitter le service cet hiver. Il est de nouveau question d'un voyage du général comte de Bellegarde en Gallicie. Le départ de l'empereur pour Dresde était fixé au 22 mars. L'archiduc Palatin, qui était venu de Presbourg pour passer quelques jours à Vienne, et qui est retourné après avoir eu une conférence avec S. M., est, à ce que l'on croit, chargé de faire au nom de l'empereur des ouvertures importantes à la diète. La landwer doit être convoquée après Pâques pour s'exercer pendant quelques semaines au maniement des armes ; elle sera de suite congédiée, et renvoyée dans ses foyers. A la date du 25 mars on recevait à

Vienne la nouvelle que la flotte anglaise qu'on disait arrivée à la hauteur de l'île de Ténédos, avait passé le détroit des Dardanelles et avait paru devant Constantinople, sans doute pour obtenir du divan des dispositions plus favorables à un commerce pour lequel l'Angleterre est obligée d'aller implorer les puissances des extrémités de l'Europe, afin d'obtenir une issue, un débouché; mais on regarde cette nouvelle comme un bruit de bourse qu'il faut attribuer à quelques spéculateurs.

Le roi de Westphalie est de retour à Cassel, du voyage qu'il a fait à Paris. Les travaux relatifs à l'organisation d'un système régulier des finances, du trésor public et de la comptabilité, occupent beaucoup le cabinet westphalien. Le journal officiel de Cassel contient à cet égard un grand nombre de décrets royaux.

A Berlin, le deuil a été pris par la cour pour la mort du Prince Henri-Victor de Wied-Newied. Au moment où la navigation est sur le point de s'ouvrir, le roi a cru devoir rappeler par un édit du 20 mars ses engagemens de fidélité au système continental. Il a renouvelé, sous les peines les plus sévères, la prohibition de tout commerce, de toute communication avec l'Angleterre et ses colonies. Il sera équipé, dans les principaux ports de la monarchie, des bâtimens de douane et de garde armés, qui seront destinés dans les rades et sur les côtes à maintenir la stricte exécution des réglemens contre le commerce prohibé et la contrebande.

Les nouvelles de l'Amérique méridionale annoncent que la régence de Cadix a cru devoir rappeler le vice-roi Elio, et que cet officier s'est embarqué sur une frégate arrivée dans la rivière de la Plata. On écrivait que cette frégate porterait, à son retour en Espagne, un chargement de piastres; mais l'administration de Monte-Vidéo n'y a point consenti. Le capitaine de frégate anglais Haywood désirait aussi emporter du numéraire pour l'Europe; il a essuyé le même refus.

A Buénos-Ayres un gouvernement exécutif de trois membres a remplacé l'ancienne junte. Trois secrétaires d'état sont nommés par les membres du gouvernement. Le corps dit des patriciens fait la principale force du parti révolutionnaire insurgé contre l'ancienne Espagne; le général Belgrano le commande. Les Indiens donnent des secours aux insurgés. On regarde comme désespérée la situation du général Goyenèche qui commande dans les pro-

vinces du Bas-Pérou, au nom de l'ancien gouvernement; et qui y est entièrement coupé par une nouvelle armée levée dans l'intérieur du pays.

Les Portugais de Rio-Janeiro ont pris dans les différens entre les Américains du Paraguay et les Espagnols une attitude militaire qui a excité l'attention de Buénos-Ayres, et il n'y a pas de doute que le Brésil et la Plata ne se livrent bientôt la guerre. On a reconnu à Buénos-Ayres, et même à Monte-Vidéo, que lorsque les troupes du Brésil ont paru marcher au secours de Monte-Vidéo, elles avaient l'intention et la destination de s'emparer de cette place. Elio lui-même, quoiqu'ennemi de Buénos-Ayres, n'a pas voulu recevoir dans les murs de Monte-Vidéo les auxiliaires dangereux qui s'y présentaient. La paix étant signée entre les deux partis du Paraguay, on s'attendait que les Brésiliens rentreraient dans leurs limites; mais, sous différens prétextes, elles sont restées sous les murs de Monte-Vidéo; il a fallu que le général de Buénos-Ayres vînt les inviter à se retirer; il l'a fait brusquement, 200 hommes des meilleures troupes portugaises ont péri dans cette attaque. Le général Atys les commandait.

Il n'y a point de nouvelles officielles des armées impériales en Espagne; mais des lettres des diverses parties de la Péninsule, recueillies dans la Gazette de Madrid, continuent à représenter les villes et les villages des lieux les plus en proie à l'insurrection, comme sentant la nécessité de mettre un terme à des brigandages dont leurs habitans sont les premières victimes. Le plus souvent ces habitans se réunissent aux troupes françaises pour éloigner de leurs murs et poursuivre jusque dans leurs repaires les bandes organisées pour le pillage seulement. Le roi Joseph a reçu des députations du clergé de diverses provinces, auxquelles il a témoigné sa satisfaction et sa gratitude pour le zèle avec lequel ces dignes ecclésiastiques ont concouru au maintien de la tranquillité publique, et prêché l'obéissance aux lois, le respect à l'autorité légitime.

Les papiers anglais, jusqu'à la date du 24 mars, contiennent encore de nouveaux détails sur les effets toujours plus désastreux de l'anéantissement du commerce, et du dépérissement des manufactures. La seule ville de Liverpool compte dix-huit mille malheureux à la charge des habitans, qui sont obligés de souscrire pour leur procurer l'existence. La disette se fait sentir à Dublin, et la populace s'est livrée à des excès contraires à la libre circulation

des denrées. Des troubles sérieux ont éclaté à Manchester et dans le Lancashire. Voici les conseils et les consolations que *l'Alfred* croit devoir offrir aux victimes de l'entêtement et de l'aveuglement des ministres.

« Quels que soient, dit cette feuille, les malheurs de la ville de Manchester, ils sont probablement moins grands que ceux des districts environnans. Le tissage est fort loin d'occuper uniquement les classes ouvrières de Manchester; la filature est même leur occupation principale; et l'on sait assez qu'à l'époque où l'introduction des produits des manufactures sur le Continent de l'Europe avait été arrêtée par des obstacles insurmontables, on facilita publiquement l'introduction des cotons filés, sans lesquels les manufactures de coton du Continent eussent été presqu'entièrement ruinées. D'où il résulte que les fileurs, quoique extrêmement grevés par la suspension d'un grand nombre d'ouvrages de filature, la réduction de leurs salaires et la diminution des travaux, doivent nécessairement souffrir beaucoup moins que les ouvriers employés aux autres branches du commerce de coton.

» Il est très-peu probable que les ouvriers de Manchester suivent l'exemple des passementiers aveuglés et trompés de la ville de Nottingham. Si le fileur est dans l'impossibilité d'employer la totalité de ses métiers, ceux qui ressentiront les atteintes du malheur ne manqueront pas d'avoir recours à la sagesse de ce proverbe de nos pères : *Il vaut mieux n'avoir que la moitié d'un pain que de n'en point avoir du tout*; car, si l'on souffre déjà par la simple stagnation de la moitié des métiers à filer le coton, de combien de malheurs la misère publique ne serait-elle pas aggravée par la folle destruction de la seule source qui alimente une grande partie des habitans de Manchester? Supposons même que cette ressource soit insuffisante aux besoins publics, la destruction des métiers offrira-t-elle de nouvelles sources de subsistance? Le tems seul peut adoucir les malheurs de nos manufactures. Le fait est, que le systême manufacturier a été porté au-delà des bornes que la raison prescrivait, et qu'un certain nombre des individus employés aux travaux des manufactures doivent être rappelés à ceux dont ils ont été arrachés. Quelque puisse être le résultat de la guerre sanglante qui se fait aujourd'hui, *l'établissement des manufactures sur le Continent de l'Europe est une chose inévitable*. Il leur faudra peut-être un long espace de tems pour parvenir à une peu

fection qui les mette en état de rivaliser avec celles de l'Angleterre ; mais l'époque n'est pas éloignée où elles *pourront fournir aux besoins du Continent suffisamment pour diminuer d'une manière sensible les demandes des produits des manufactures de la Grande-Bretagne.* »

Voilà des aveux anglais qui nous ont paru précieux à recueillir, en faisant observer que celui auquel ils échappent ne parle même pas de l'état actuel des choses, mais qu'il lit dans l'avenir l'affranchissement du Continent comme le résultat inévitable de la politique imprévoyante de son gouvernement, et du monopole gigantesque dont l'Angleterre a voulu faire payer les tributs à l'univers.

Les discussions que la lecture des derniers papiers français a élevées dans les feuilles anglaises, est extrêmement curieuse. Le rapprochement des rapports ministériels entendus au Sénat, que les Anglais confondent avec le conseil d'Etat, leur prouve que Napoléon a ici pour principal objet la réduction de la Grande-Bretagne, et que dans ses immenses préparatifs, rien n'est disposé pour la ruine d'aucune puissance du nord, mais tout pour celle du commerce anglais. Le *Statesman* pense que tant de forces mises en mouvement par l'Empereur, n'ont pas pour unique objet de s'emparer des côtes de la Baltique, mais que nous approchons du moment que Napoléon a fixé pour mettre à exécution ses menaces contre l'armée anglaise dans la Péninsule.

Le *Morning Chronicle* ne trouve pas la position plus rassurante ; il remarque que les préparatifs de l'Empereur sont d'une date bien plus ancienne que les ministres n'ont paru s'en douter, si l'on en juge par les mesures qu'ils ont prises pour s'en garantir ; il plaisante sur l'*infatigable activité* de ces ministres, et leur demande pourquoi lord Wellington ne peut pas profiter de la marche des troupes impériales vers le nord, pour inquiéter l'Empereur sur le midi. Mais, dit le *Morning Chronicle*, M. Parceval est en place ; le régent suit les anciens erremens ; l'Irlande est prête à se séparer ; l'Amérique, redoutable ou non, est dans une attitude menaçante, il n'importe : tout va bien, M. Parceval est content de l'état des choses et de lui.

Le *Courrier* prend la chose plus au sérieux ; il remarque la baisse des fonds, et en lui attribuant une cause étrangère à l'état des affaires, il ne prétend pas dissimuler cette baisse. Après s'être attaché à signaler les ennemis des ministres comme des ennemis de l'Angleterre, de sa sûreté,

de son indépendance, il jette le cri d'alarme, il sonne le tocsin, il parle de s'ensevelir sous les ruines de la patrie, et avoue ainsi l'énormité du danger dans lequel il devrait avouer aussi que les ministres ont mis cette même patrie. *Nous avons affaire*, s'écrie-t-il, *au Gaulois qui a jeté son épée dans la balance*, il faut nous soumettre à tous les sacrifices pour le soutien de cette liberté, de notre indépendance, pour les tombeaux de nos pères, pour les autels de notre Dieu, pour nous *soustraire au sort qui a mis dans la poussière toutes les autres nations*....

Au surplus, les débats du parlement, après les vacances de Pâques, sont attendus comme devant être fort intéressans, et présenteront les deux partis mettant leurs forces à l'épreuve. Les ministres comptent sur une augmentation nominale en leur faveur; l'opposition, de son côté, paraît fortement unie et résolue à opposer au nombre tout ce que le caractère et les talens de ses membres peuvent ajouter à la justice de sa cause, et à la sagesse de sa politique.

Nous citerons ici, comme ombre au tableau, une historiette qui a pu égayer Londres au milieu de cette crise politique; elle est caractéristique des mœurs anglaises; elle repose sur un pari; cette fois le pari était étrange au dernier point. Le révérend R. Gilbert s'est avisé, à Yorck, il y a trois ans, de se fonder une rente d'une guinée par jour, en ne payant lui, qu'un capital de cent guinées; la guinée par jour devait lui être payée tant que l'Empereur des Français vivrait. Probablement à ce moment l'Angleterre prenait ses vœux pour ses espérances; pendant trois ans M. Sike a eu l'extrême complaisance de payer par jour une guinée au révérend R. Gilbert; il a enfin trouvé la plaisanterie un peu forte et la folie un peu longue, et voyant que S. M. l'Empereur des Français ne paraissait pas disposé à le libérer de sitôt, il s'est adressé aux tribunaux. Il y a été défendu d'une manière fort piquante. Son avocat a présenté le révérend R. Gilbert comme engagé par son intérêt dans le parti ennemi, et comme devant couvrir de son corps l'Empereur Napoléon s'il descendait en Angleterre, pour conserver sa guinée quotidienne. Le procès a dû égayer l'auditoire; et le jury, considérant sans doute qu'il entrait pour long-tems dans les calculs de la Providence de maintenir sur le trône de France le grand homme qu'elle y a élevé pour le salut de cet Empire; considérant que si la durée de son existence était égalée par cette même prosp-

dence à celle que lui assignent les intérêts des peuples et les vœux du monde, la fortune du défendeur et celle de sa postérité la plus reculée passeraient, de guinée en guinée, au pouvoir du révérend; le jury, disons-nous, a déclaré le demandeur assez puni de la folie de son pari, et le révérend déjà beaucoup trop payé de sa spéculation tout-à-fait anti-britannique.

LL. MM. II. et RR. sont établies à Saint-Cloud depuis quelques jours.

Dimanche dernier il y a eu audience de présentation.

S. M. a reçu les députations des Colléges électoraux du Cantal, du Cher, de la Corrèze, de l'Eure et des Deux-Sèvres.

Celle du Cantal, en exprimant ses vœux reconnaissans et ses sentimens de fidélité à la dynastie de Napoléon, avait parlé du roi de Rome.

« Le roi de Rome, a dit l'Empereur, sera digne, par son amour pour vos enfans, de porter ce premier sceptre du monde. Les sentimens que vous m'exprimez me sont très-agréables. »

La députation du Cher avait parlé de la fidélité éprouvée du Berri dans les événemens malheureux qui précédèrent le règne de Charles VII, et rappelé quelques projets utiles à sa prospérité commerciale et agricole.

« Je connais les besoins de votre province, a dit S. M.; ce que vous désirez sera fait. Ni moi ni mes descendans ne seront jamais dans le cas d'éprouver votre patriotisme dans des circonstances pareilles à celles de Charles VII. Des dissentions civiles faisaient à cette époque le malheur de la France divisée en plusieurs états, elle fut déchirée par des armées étrangères; de pareilles circonstances ne sauraient revenir. Nous sommes un seul peuple; nous avons un seul roi et un seul trône: loin de recevoir la loi, nous la donnerons à cette nation qui, habile à profiter de nos divisions, a fait tant de mal aux générations qui nous ont précédés. J'agrée vos sentimens. »

L'Empereur a répondu à la députation de la Corrèze: « Je me ferai rendre compte des vœux que vous manifestez; j'apprécie vos sentimens; je les agrée. »

A celle de l'Eure: « Les privations qu'éprouvent mes peuples cette année, m'affligent sensiblement. Je leur sais gré du bon esprit et du zèle qu'ils montrent; la récolte prochaine sera abondante. Je vois avec satisfaction la fermeté que les citoyens montrent. Il faut maintenir la libre circu-

lation du commerce intérieur ; les abondans secours que les propriétaires fournissent doivent être continués ; l'Océan sera libre, et après les grands événemens qui se sont passés depuis dix ans, la France est placée dans une position à n'avoir dans l'avenir que des sujets de bonheur. Je vous remercie des sentimens que vous m'exprimez. »

A celle des Deux-Sèvres : « La tranquillité et l'ordre qui règnent dans vos contrées me sont extrêmement agréables : il ne faut se souvenir du passé que pour se retracer les maux qu'entraîne l'esprit de sédition. Rien ne peut compenser, pour une nation, les calamités attachées aux révolutions et aux guerres civiles : j'éprouve une véritable satisfaction de penser qu'aucune nation de l'Europe n'en est plus éloignée que nous. J'agrée les sentimens que vous m'exprimez. »

Les travaux publics de la capitale ont repris avec activité ; quelques-uns, notamment ceux des fouilles pour les fondations du palais du Roi de Rome, n'avaient point été interrompus. Le passage du pont d'Iéna est libre ; on s'occupe de terminer ses abords. L'église impériale du Louvre se continue ; les travaux de la grande galerie vont être poursuivis sur toute la ligne qui reste à construire. L'arc de triomphe de l'Etoile va s'élever de nouveau. Des changemens très-heureux s'exécutent dans le jardin du Luxembourg, pour l'alignement de ce palais avec l'Observatoire impérial. Sous peu la communication directe du Luxembourg au quai par les rues de Tournon et de Seine sera établie.

On a également repris les travaux de la fontaine de la place de la Bastille, ceux des greniers d'abondance, de l'entrepôt général des vins, du marché Saint-Martin, etc. On croit que la première pierre des monumens dont la rive gauche de la Seine doit être enrichie sera posée très-incessamment. S...

ANNONCES.

Recueil de Prières, de Psaumes et d'Instructions tirées de l'Ecriture Sainte, pour servir au Culte domestique et à l'éducation religieuse des familles ; avec l'indication des chapitres qui forment la suite de l'Histoire Sainte, du Vieux et du Nouveau Testament ; par

M. Jean-Ami Martin, pasteur de l'église de Genève, président de son Consistoire et Bibliothécaire. *Troisième édition*, revue et corrigée. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. A Genève, chez J. J. Paschoud, imprimeur-libraire; et à Paris, chez le même libraire, rue Mazarine, n° 22.

Théorie des Parallèles; par F. Le Carpentier, élève de J. G. Garnier, ancien professeur à l'Ecole Polytechnique, instituteur, et docteur ès-sciences. Prix, 50 c., et 60 c. franc de port. Chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

Le Livre de Poste, ou Départ de Paris des courriers de la poste aux lettres. Imprimé avec autorisation de l'administration générale des postes. Un vol. in-12. Prix, 2 fr., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Lecôusturier l'aîné, rue Jean-Jacques-Rousseau, n° 12.

Agathocles, ou Lettres écrites de Rome et de la Grèce au commencement du quatrième siècle, traduites de l'allemand de Mme Pichler; par Mme Isabelle de Montolieu. Quatre vol. in-12; avec une jolie gravure au premier volume. Prix, 8 fr., et 10 fr. franc de port. A la librairie de P. Blanchard et Eymery, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galeries de bois, n° 249; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Bella, ou *les Sermens*, histoire du 12e siècle; suivis d'*Enguerrand de Balco*, anecdote du 13e siècle; et d'*Hélène*; par Eusèbe Salverte. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c., franc de port. Chez D. Colas, rue du Vieux-Colombier, n° 26; et chez Mme. Ve Lepetit, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n° 2.

Traité complet sur le Sucre européen de Betteraves; culture de cette plante considérée sous le rapport agronomique et manufacturier; traduction abrégée de M. Achard, par M. D. Angar; précédé d'une introduction et accompagné de notes et observations par M. Ch. Derosne, pharmacien de Paris, raffineur de sucre. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 20 c. franc de port. Chez M. Derosne, pharmacien, rue Saint-Honoré, n° 115; et D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26.

Saint-Géran, ou *la nouvelle Langue française*, anecdote récente; suivie de l'*Itinéraire de Lutèce au Mont-Valérien*, en suivant le fleuve Séquanien, et revenant par le Mont-des-Martyrs, petite parodie d'un grand voyage; *Seconde édition*. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 80 c. et 2 fr. 10 c. franc de port. A Bruxelles, chez Weissenbruch; et à Paris, chez D. Colas, rue du Vieux-Colombier, n° 26.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXII. — *Samedi 25 Avril 1812.*

POÉSIE.

LES ÉLOGES LITTÉRAIRES (1).

Satire dialoguée entre le Poëte et son Ami, d'après la Ire satire de Perse.

LE POËTE, *dans l'attitude d'un écrivain qui compose.*

O vanité de l'homme ! incroyable délire !

L'AMI.

Si vous satirisez, qui daignera vous lire ?

LE POETE.

Qu'entends-je ? vous croyez....

L'AMI.

Que vos vers détracteurs,
Délaissés chez Didot, languiront sans lecteurs :
Ayez plus de sagesse.

FRAGMENS DE LA SATIRE DE PERSE.

O curas hominum ! ô quantum est in rebus inane !
—Quis leget hæc ?—Min' tu istud ais ?—Nemo Hercule.—Nemo ?
Vel duo, vel . . . — Nemo : turpe et miserabile ! —Quare ?
Ne mihi Polydamas, aut Troiades Labeonem

K

LE POETE.

Ayons plus de courage!
Q'importe qu'un Midas me condamne et m'outrage?
Qu'importe que Paris, aux jours de son déclin,
Elève à mes dépens quelque nouveau Cotin?
Sur d'infidèles poids ne réglez pas le vôtre,
Et ne vous cherchez pas hors de vous dans un autre.
Sachez d'après vous seul approuver, critiquer,
Tandis qu'un peuple vain... je n'ose m'expliquer!
On le peut cependant, lorsque nos têtes folles,
Sous leurs cheveux blanchis, n'en sont pas moins frivoles,
Lorsqu'aux yeux d'Apollon nos doctes ignorans
Sur le Pinde, au rebours, ont fixé tous les rangs:
Je n'y saurais tenir! souffrez....

L'AMI.

Je vous arrête.

LE POETE.

A bafouer les sots ma muse est toujours prête,
Et j'en vois à foison! Quel bataillon d'auteurs
De l'antique Parnasse assiége les hauteurs!
L'un à pieds cadencés, l'autre libre en sa prose,
Chacun d'un ton si haut, dans tout ce qu'il compose,
Qu'il ferait perdre haleine aux poumons d'un Stentor.
Bientôt dans un salon paré de soie et d'or,
Au cercle impatient se montre le poëte;
La mode, aux lois du jour soumettant sa toilette,

Prætulerint; Nugæ. non si quid turbida Roma
Elevet, accedas, examenve improbum in illa
Castiges trutina, nec te quæsiveris extra.
Nam Romæ quis non . . . .? Ah si fas dicere! sed fas
Tunc, cùm ad canitiem et nostrum istud vivere triste,
Aspexi, et nucibus facimus quæcumque relictis,
Cùm sapimus patruos; tunc, tunc; ignoscite. — Nolo.
— Quid faciam! sed sum petulanti splene cachinno;
Scribimus inclusi, numeros ille, hic pede liber,
Grande aliquid, quod palmo animæ prælargus anhelet,
Scilicet hæc populo pexusque, togaque recenti,
Et natalitiâ tandem cum Sardoniche albus,
Sede legens celsâ, liquido cum plasmate guttur
Mobile collueris, patranti fractus ocello?

A bouclé ses cheveux, a coupé ses habits ;
Son geste en longs éclairs fait briller les rubis ;
Le fauteuil qu'il accepte est un trône de gloire :
Tout est prêt, le cahier, le verre, l'auditoire,
Il va lire, le sucre adoucit son gosier (2) ;
Et son regard sublime a parlé le premier.
A ses divins accents, on trépigne, on se pâme :
Quel homme ! pas un vers qui n'aille au fond de l'ame !
Et moi je dis : quel fou, qui ressassant des mots,
Offre un digne aliment à l'oreille des sots !
Peux-tu passer ainsi tes plus belles années,
A coudre, sans objet, des rimes surannées,
Pour des éloges faux, dont le risible excès
Devrait être à tes yeux pire que les sifflets ?

L'AMI.

A quoi bon le talent, s'il ne se fait connaître ?
C'est un germe qui pousse et se hâte de naître :
Il cherche le grand jour pour devenir fécond.

LE POETE.

Beau fruit de la pâleur qui vieillit votre front !
Le savoir n'est donc rien qu'à l'instant qu'il se montre (3) ?

L'AMI.

Il est doux de fixer tous les yeux qu'on rencontre !
Et, désigné par-tout d'un doigt admirateur,
D'entendre : LE VOILA, C'EST CE FAMEUX AUTEUR.

Hic neque more probo videas, neque voce serena
Ingentes trepidare Titos, cum carmina lumbum
Intrant, et tremulo scalpuntur ubi intima versu.
— Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas
Auriculis, quibus et dicas cute perditus : ohe !
— Quid didicisse, nisi hoc fermentum et quæ semel intus
Innata est, rupto jecore, exierit caprificus ?
— En pallor, seniumque ! ô mores ! usque adeone
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ?
— At pulchrum est digito monstrari, et dicier : HIC EST.
Ten' cirratorum centum dictata fuisse
Pro nihilo pendas ? . . . .
. . . . . — . *Ecce inter pocula quærunt*
Romulidæ saturi, quid dia poëmata narrent :

N'est-ce rien que d'aller par décret authentique (4)
Respirer la poussière et la gloire classique ?

LE POETE.

Eh bien ! soyez heureux ; cent cinquante marmots
De vos vers, sur les bancs, épelleront les mots ;
Visez même plus loin à d'illustres suffrages,
L'autorité des grands fait valoir nos ouvrages.
Parmi le cliquetis des verres et des plats,
Un seigneur grasseyant cite des vers bien plats ;
C'est Andromaque en pleurs, ou bien quelque héroïde
Où Damis est parfait dans le genre insipide :
Il s'attendrit, sa voix expire entre ses dents ;
Quel succès néanmoins et quels bravos ardents !
Chaque mot tour-à-tour sert de texte aux louanges,
Est-il rien de plus doux ? L'auteur doit être aux anges ;
Oui, s'il meurt oppressé d'un triomphe si beau,
Les lauriers et les fleurs naîtront sur son tombeau.

L'AMI.

Vous raillez sans pitié, mais je vous interroge :
Quel enfant d'Apollon n'est sensible à l'éloge,
N'est fier de son vélin, lorsque tant d'autres vers
Enveloppent le poivre, ou nourrissent les vers ?

LE POETE.

Voilà votre pensée, eh bien ! voici la mienne :
Quand je fais quelques vers dignes qu'on les retienne,

Hic aliquis, cui circum humeros hyacinthina læna est,
Rancidulum quiddam balba de nare locutus,
Phillidas, Hypsipylas, vatum et plorabile si quid
Eliquat et tenero supplantat verba palato :
Assensere viri, nunc non cinis ille poëtæ
Felix ? Nunc levior cippus non imprimit ossa ?
Laudant convivæ : nunc non e manibus illis
Nunc non e tumulo fortunataque favillâ
Nascentur violæ ? Rides, ait, et nimis uncis
Naribus indulges : an erit qui velle recuset
Os populi meruisse, et cedro digna locutus.
Linquere nec scombros metuentia carmina, nec thus ?
Quisquis es, ô modo quem ex adverso dicere feci,
Non ego cùm scribo, si forte quid aptius exit,

C'est rare, je le sais, mais quand j'ai ce bonheur,
Des suffrages publics je sais priser l'honneur,
Je ne suis pas encor sans ame et sans oreille :
Mais que tous ces grands mots: BON! PARFAIT! A MERVEILLE(5)!
Doivent de nos écrits être l'unique fin,
Je ne puis l'avouer. Expliquez-les enfin,
Et voyez quel chef-d'œuvre en remplit l'étendue?
Est-ce aux drames du jour que la gloire en est due?
Serait-ce à tous ces chants d'un sublime si bas?
A nos traductions qui ne traduisent pas?
A tant de vers enfin dont l'orgueilleuse élite
Voit flétrir sur vélin sa gloire manuscrite?
Ils ravissent pourtant ce prix de grands travaux!
Racine et Fénélon eurent moins de bravos,
Pradon en fut comblé, monsieur Dumont les brigue.
Au défaut du génie, on exerce l'intrigue.
Tu prodigues, Valsin, et dîners et présens.
Environné chez toi de cœurs reconnaissans,
J'aime le vrai, dis-tu, la critique est permise;
Je veux sur tous mes vers une pleine franchise.
Tu le veux? retiens donc l'aveu que je te fais :
Tes dîners sont fort bons, tes vers sont fort mauvais.
Déjà vieux et chargé d'une si lourde masse,
Demeure assis à table et renonce au Parnasse.
Que Janus fut heureux avec son double front!
Jamais, derrière lui, méditant un affront

(Quando hæc rara avis est) si quid tamen aptius exit,
Laudari metuam; nec enim mihi cornea fibra est;
Sed recti finemque, extremumque esse recuso
EUGÈ *tuum, et* BELLÈ; *nam* BELLÈ *hoc excute totum,*
Quid non intus habet? Non hìc est Ilias Atti
Ebria veratro; non si qua elegidia crudi
Dictarunt proceres, non quidquid denique lectis
Scribitur in citreis. Calidum scis ponere sumen,
Scis comitem horridulum tritâ donare lacernâ:
Et verum, inquis, amo, verum mihi dicite de me.
Qui pote? Vis dicam? nugaris, cum tibi, calve,
Pinguis aqualiculus protenso sesquipede extet.
O Jane, a tergo quem nulla ciconia pinsit
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,

Un plaisant du baudet n'eût figuré l'oreille,
Ou tiré, comme un dogue, une langue vermeille.
O vous, rimeurs titrés qu'on vante à vos repas,
Vous présent, c'est tout feu ; mais ne vous tournez pas,
Ou tel qui vous claquait, soudain vous fait la moue.
Que dit-on de mes vers ? « Tout le monde les loue,
» Ainsi coule un ruisseau par l'obstacle embelli ;
» L'albâtre est chez Julia, moins pur et moins poli ;
» Que vous chantiez les rois, que vous peigniez les crimes,
» Les mœurs, les nations, tous vos traits sont sublimes. »
Est-ce assez, vil flatteur ? Sur tes éloges faux,
L'auteur inaperçu de quelques madrigaux,
Digne chantre des Bois, de Flore, du Zéphire,
Croit qu'aux plus grands sujets sa muse peut suffire ;
Il prend pour feu divin sa folle ambition,
Et sur un flageolet chante Napoléon.
Courage ! cette audace aura beaucoup d'émules.
L'un pille dans Le Brun ses grands mots ridicules,
L'autre admire dans Luce un style noble et vif,
Et sur-tout son *lion dans la gaze captif* (6).
Mais l'éclat du poëte efface toutes choses,
Quand, *prenant son café dans un bouquet de roses*,
Il croit, *de son génie éprouvant le réveil*,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil (7).
Depuis que de tels vers brillent en plein lycée,
De quels bizarres mots la scène est hérissée !

Nec linguæ, quantum sitiat canis Apula, tantum !
Vos ô patricius sanguis, quos vivere fas est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ.
Quis populi sermo est ? Quis enim ? Nisi carmina molli
Nunc demum numero fluere, ut per læve severos
Effundat junctura ungues. Scis tendere versum
Non secus, ac si oculo rubricam dirigat uno :
Sive opus in mores, in luxum, et prandia regum
Dicere, res grandes nostro dat musa poetæ.
Ecce modo heroas sensus afferre videmus
Nugari solitos Græcè. . . Euge, Poëta,
Est nunc Brysæis quem venosus liber Acci
Sunt quos Pacuviusque, et verrucosa moretur
Antiope, Ærumnis cor luctificabile fulta.

Néologisme affreux, barbarismes hardis,
Par nos barons en loge, à grand bruit, applaudis!
De cet enthousiasme exhalé sans mesure
Voici l'effet: l'amour d'une folle parure,
L'apparence du beau trompe aisément les yeux,
On admire, il suffit; bien fou qui cherche mieux.

Peut-être, un tel abus se pardonne aux poëtes:
Mais des lois de Thémis, vous, graves interprètes,
Pourquoi chercher comme eux ce frivole succès?
Vous soignez votre phrase, et non pas vos procès.
L'innocent va périr; pour sauver la victime,
Armés de jeux de mots, vous combattez le crime.
Quel talent! quelle adresse! et quel choix d'heureux tours!
Et qu'importe? sauvez ma fortune et mes jours,
Que de votre éloquence on vante moins les charmes,
Qu'on sente mes dangers, qu'on leur donne des larmes!
Je vois les pleurs tarir à vos plus beaux endroits,
Vos transports simulés laissent mes juges froids.

L'AMI.

Sans doute: mais, en vers, on peut s'armer d'audace.
Violenter les mots c'est le droit du Parnasse.
Faites jaillir l'éclair d'un terme hasardeux,
Du naufrage irrité peignez le sein hideux (8).
Enivrez votre coupe, et que la poésie
Par ses divins accens parfume l'ambroisie.

Hos pueris monitus patres infundere lippos
Cùm videas, quærisne unde hæc sartago loquendi
Venerit in linguas? Unde istud dedecus, in quo
Trossulus exultat tibi per subsellia lævis?
Nilne pudet capiti non posse pericula cano
Pellere, quin lepidum hoc optes audire, DECENTER?
Fur es, ait Pedio. Pedius quid? crimina rasis
Librat in antithetis: doctus posuisse figuras
Laudatur. Bellum hoc! Hoc bellum? An Romule ceves?
Men' moveat quippe? . . . Cantas cùm te in trabe pictum
Ex humero portes. Verum, nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvasse querelâ.
— Sed numeris decor est, et junctura addita crudis.
Claudere sic versum didicit: Berecynthius Attin.

Près d'un style pareil Racine est sans éclat,
Et Voltaire, entre nous, est quelquefois bien plat,
N'en convenez-vous point ?

LE POETE.

Je conviens que nos pères
Avaient du nerf encore, et leurs fils n'en ont guères.
Ils cherchaient la pensée et nous cherchons les mots;
Aussi de nos grands vers rien n'arrête les flots:
Sans se ronger les doigts, sans frapper son pupitre,
L'auteur broche en deux jours, son ode ou son épître,
Et dans un Athénée accueilli par ses pairs,
Il fait jaillir au loin la salive et les vers.

L'AMI.

Mais pourquoi censurer ? Quittez cette manie (9) ?
Vous aurez contre vous la bonne compagnie.
Un auteur satirique est sujet au remord,
C'est aux yeux de nos grands un chien qui jape et mord.

LE POETE.

Je vous entends, il faut approuver toutes choses;
Ah ! soit ! dans les chardons ne voyons que des roses (10).
Pardon ! nobles auteurs ! vos écrits sont parfaits,
Mais, comme en certains lieux, on écrit à grands traits,
Respect à cet endroit, que rien ne le salisse.
Je veux que sur un livre on grave au frontispice :

• *Et* qui cæruleum dirimebat Nerea Delphin.
Sic costam longo subduximus Apennino.
— Arma virum . . . *Nonne hoc spumosum et cortice pingui ?*
— *Ut ramale vetus prægrandi subere coctum.*
— *Quidnam igitur tenerum, et laxa cervice legendum ?*
— Torva mimalloneis implerunt cornua bombis
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Evion ingeminat, reparabilis adsonat echo.
— *Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni*
Viveret in nobis ? Summa de lumbè salivâ
Hoc natat in labris, et in udo est Mænas et Attin,
Nec Pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues.
— *Sed quid opus teneras mordaci radere verò*
Auriculas ? Vide sis, ne majorum tibi forte
Limina frigescant : sonat hic de nare canina

Défense à tout lecteur de rire ou de bâiller.
Obtenez cet édit, je cesse de railler.....
A pleines mains, pourtant, Molière, sans scrupule,
Sur la ville et la cour lançait le ridicule ;
Despréaux, chez les grands avec honneur admis,
De leurs propres travers égayait ses amis,
Il s'ouvrait en jouant le chemin de leur ame,
Ceux-même qu'il frondait goûtaient son épigramme,
Et moi, si de Midas imitant le barbier,
Je dis.....

L'AMI.

Oh! pas un mot.....

LE POETE.

Cessez de m'effrayer!
Nul poëte aujourd'hui que le goût ne condamne ;
Tous, auteurs et prôneurs, ont des oreilles d'âne :
Je ne m'en dédis point, et, soit dit sans orgueil,
Ce mot vaut, selon moi, tous les vers de Germeuil.

Vous qui de vers d'Horace avez nourri votre ame,
De Régnier, de Boileau, vous qui sentez la flamme,
Voyez si j'ai près d'eux puisé quelque chaleur ;
Il faut, pour me goûter, être plein de la leur ;
Venez ; à vos transports ma muse se confie ;
Mais loin, ce froid censeur de la philosophie,

Littera... — Per me equidem sint omnia protinùs alba.
Nil moror : euge, omnes, omnes bene miræ eritis res!
Hoc juvat? Hic, inquis, veto quisquam faxit oletum.
Pinge duos angues : pueri, sacer est locus, extrà
Mejite. Discedo. . . . . Secuit Lucilius urbem
Te Lupe, te Muti, et genuinum fregit in illis.
Omne Vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et admissus circum præcordia ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso ;
Men' mutire nefas? nec clam, nec cum scrobe. — Nusquam.
— Hic tamen infodiam : vidi, vidi ipse, libelle :
Auriculas asini quis non habet? *Hoc ego opertum*
Hoc ridere meum tam nil, nulla tibi vendo
Iliade, audaci quicunque afflate Cratino
Iratum Eupolidem prægrandi cum sene palles,

Qui descend des hauteurs où le siècle est monté,
Pour ramper dans l'erreur et la crédulité !
Loin ce monsieur Pathos qui, tout fier de sa robe,
Se croît, en fait de goût, le seul homme du globe,
Et juge au double mont comme à son sanhédrin !
Loin ce rimeur, partout chantant l'alexandrin,
Dont la muse, au mépris des muses ses rivales,
Ne voit de sens, d'esprit, qu'aux lignes inégales,
Foule aux pieds tout savoir, et prise fort M** (11)
Lorsqu'il traite Newton d'absurde romancier !
Loin, dis-je, ces lecteurs ! qu'ils traînent leur journée
Le matin chez Dejaur, le soir à l'Athenée (12).

R. D. FERLUS.

Aspice et hæc si forte aliquid decoctius audis,
Inde vaporata lector mihi ferveat aure
Non hic, qui crepidas Grajorum ludere gestit
Sordidus, et luseo qui poseit discere, lusoe,
Sese aliquem credens Italo quòd honore supinus
Fregerit heminas Areti Ædilis iniquas :
Nec qui abaco numeros, et secto in pulvere metas
Scit risisse Vafer, multum gaudere paratus
Si Cynico barbam petulans nonaria vellat,
Illis mane edictum, post prandia, Callirhoen do.

NOTES SUR LA SATIRE PRÉCÉDENTE.

(1) LES ÉLOGES LITTÉRAIRES.

L'obscurité de Perse est passée en proverbe parmi les lettrés de tous les rangs. Deux vers de Boileau ont rendu cette réputation classique. Les traducteurs et les commentateurs conviennent, en outre, que des six satires qui nous restent de ce poëte, la première est, sans contredit, la plus ténébreuse. Ces jugemens de tradition pourraient encore être discutés à l'avantage de l'auteur. La satire qui roule sur les ridicules et les vices du tems, doit paraître plus obscure à mesure que ces vices et ces ridicules sont plus loin de nous. Elle admet aussi le langage des conversations, les phrases proverbiales, les tours les plus familiers dont l'usage est sujet aux caprices et aux variations de la mode, de sorte que ce qui en rendait, dans le tems, le style plus clair, devient dans la suite une source d'obscurités. Je crois donc

qu'on attribue tout entier à l'auteur et à la nature de son esprit un défaut qui tient en grande partie à ce genre d'ouvrage, et que les satires de Perse paraîtraient moins obscures à des lecteurs plus instruits. En remettant à un autre tems la démonstration de cette vérité, je me contenterai de dire ici que si cette satire a été trouvée la plus embarrassée, c'est que, jusqu'à présent, on n'en a pas saisi le sujet. Les divers éditeurs, et ils sont nombreux, ont mis en tête : SATIRE CONTRE LES MAUVAIS POETES ET LES MAUVAIS ORATEURS. Ce n'est pas du tout ce que Perse s'est proposé dans cette pièce. Ce sujet serait extrêmement vague, et il y a une foule de détails de cette satire qui ne sauraient s'y rattacher. Avec un peu d'attention, on aurait vu que toute la satire est dirigée contre les écrivains qui courent après les SUCCÈS DE SOCIÉTÉ, après les applaudissemens des coteries. C'est ce que j'annonce dans mon titre : LES ÉLOGES LITTÉRAIRES. Sous ce point de vue, qui est plus intéressant parce qu'il est mieux déterminé, les passages s'éclaircissent, tout est à sa place ; on saisit de suite pourquoi tant de commentateurs s'y sont perdus, c'est qu'ils ignoraient le but où l'auteur voulait les conduire. Ils ont tous expliqué cette satire d'après un faux supposé. Or, en lui donnant un nouveau titre, je crois avoir donné la clef d'une foule de détails qu'on n'avait pas encore entendus.

(2) *Il va lire, le sucre adoucit son gosier.*

Ce tableau dont tous les traits sont dans le latin, peint parfaitement ce qui se passe dans *les soirées* de Paris, dont les poëtes à la mode font le charme par la lecture de leurs chefs-d'œuvre inédits. L'amour-propre littéraire a, de tout tems, exposé les poëtes aux mêmes ridicules.

(3) *Le savoir n'est donc rien qu'à l'instant qu'il se montre ?*

Toutes les interlocutions de ce dialogue font voir que le véritable objet du poëte est de tourner en ridicule les succès de coteries recherchés par les gens de lettres.

(4) *N'est-ce rien que d'aller par décret authentique*
Respirer la poussière et la gloire classique ?

Le passage latin qui répond à ces deux vers prouve qu'à Rome dans les tems de Perse les auteurs briguaient aussi l'avantage d'être désignés pour être mis entre les mains des élèves : mais alors ce désir tenait seulement à l'amour de la gloire ; il tient aujourd'hui à l'amour de l'argent. C'est une spéculation qui réussit à beaucoup d'auteurs, et souvent à ceux qui le méritent le moins.

(5) *Mais que tous ces grands mots*, BON ! COURAGE ! A MERVEILLE !
Doivent de nos écrits être l'unique fin,
Je ne puis l'avouer : expliquez-les enfin
Et voyez quel chef-d'œuvre en remplit l'étendue
. . . . BELLE *hoc excute totum*,
Quid non intus habet ? non HIC *est Ilias Atti. etc.*

Voilà un des passages de Perse le moins entendus. Qu'on lise toutes les traductions, et je défie qu'on voie la relation de ces vers et des suivans avec ce qu'on lit avant et après. On y a toujours regardé HIC comme pronom, et il est adverbe. Cette observation est importante et jette un grand jour sur le passage. Le poëte blâme ceux qui prodiguent les *bravos*, les exclamations enthousiastes *belle ! euge !* Examinez, dit-il, l'éloge que ces mots renferment, *Belle hoc excute totum*, et vous verrez que tout ce qu'on peut dire d'un bel ouvrage y est contenu ; *quid non intus habet ?* Mais l'Iliade de Labeon, mais tant de sottes élégies, tant de vers admires N'Y sauraient être compris ; *hic non est Ilias Atti*, et ce sens aussi naturel que facile, fait suite au mouvement de tout le passage, il ne laisse aucun doute, et cependant il ne s'est présenté à aucun traducteur ! Le plus récent de tous, M. Monti, dans sa version italienne, en a senti l'obscurité, mais il ne l'a pas dissipée.

(6) *Et sur-tout son lion dans la gaze captif.*

Vers de Luce de Lancival dans le poëme d'Achille à Sciros. On y trouve beaucoup d'images aussi fausses, et aussi précieuses que celles-là.

(7) *Il boit dans chaque goutte un rayon du soleil.*

Les vers sur le café sont tirés du poëme des trois règnes par M. Delille. Ses nombreux disciples semblent s'attacher à imiter quelques traits semblables qui déparent les chefs-d'œuvre de ce grand poëte, comme les disciples de Démosthène croyaient s'égaler à leur maître en copiant les défauts de sa démarche et de son attitude.

(8) *Du naufrage irrité peignez le sein hideux*, etc.

Ce vers et les expressions mis en italique dans ce passage sont tirés de divers pièces de Lebrun qui n'aurait pas obtenu le surnom de Pindare s'il avait toujours écrit sur ce ton. Il m'a été facile de trouver dans nos poëtes actuels des vers aussi ridicules que ceux que Perse a relevés dans les ouvrages de ses contemporains.

(9) *Mais pourquoi censurer ? Quittez cette manie.*

Je trouve qu'on peut faire à Perse un reproche plus grave et plus

juste que celui de son obscurité : c'est de s'être souvent traîné sur les pas d'Horace, d'avoir pris ses pensées et ses expressions en les affaiblissant. Tout ce qu'il dit pour venger la satire de l'odieux dont on veut la charger, est calqué sur plusieurs endroits du poëte d'Auguste. Voyez sur-tout la satire, *sunt quibus in satira*, etc. On pourrait faire le rapprochement de beaucoup de morceaux que Perse a pris dans Horace, et qu'il n'a pas embellis, Boileau a mieux profité de ce modèle.

(10) *Ah ! soit ! dans les chardons ne voyons que des roses.*

Boileau a imité et surpassé de beaucoup ces beaux vers dans la fameuse Palinodie de la 9e satire.

Puisque vous le voulez, je vais changer de style :
Je le déclare donc, Quinault est un Virgile, etc.

Cette ironie est plus piquante et soutenue avec plus d'énergie.

(11) . . . . *Et prise fort M**.*
Lorsqu'il traite Newton d'absurde romancier.

M. M**, auteur de plusieurs ouvrages intéressans, qui ont été entre les mains de tout le monde, a publié, depuis, des paradoxes contre Racine, Boileau, et sur-tout contre la physique de Newton qui subsiste néanmoins malgré ses attaques.

(12) *Le matin chez Dejaur, le soir à l'Athénée.*

Le cabinet littéraire chez Dejaur, au Palais royal, attirait il y a quelques années preque autant d'oisifs que l'Athénée de Paris.

ÉNIGME.

Je suis nuit et jour à la chaîne ;
La moitié de mon corps dessus l'autre se traîne ;
Exposée à l'ardeur du feu,
Lecteurs, attendez-vous un peu,
Si vous entrez dans ma cuisine,
Que je vous ferai noire mine !
Que je vous montrerai les dents.
Vingt fois le jour je monte, je descends,
Sans que l'on ait pitié de mes tourmens.
Mon maître porte un cœur si tendre,
Que quand il prend possession

De quelque nouvelle maison,
Monsieur commence par me pendre.

S........

LOGOGRIPHE.

Le double de mon tout n'en vaut que la moitié :
Des six que je possède ôtant le premier pié,
Voyez comme me bat un élément perfide
Qui dans sa fureur homicide,
Faite pour inspirer l'effroi,
Se brise pourtant devant moi !
Avec six, puis cinq pieds, conducteur et voiture,
Pour si peu que vous combiniez,
Vous seront offerts ; mais du char la lente allure
Est telle que cent fois mieux vaut aller à pieds.
Lecteur, un pied de moins encore,
Et je conviens à celui
Qui mérite qu'on l'honore
Du nom précieux d'ami.
Avec trois pieds je fais courir, à perdre haleine,
Les hôtes effrayés de la forêt prochaine ;
Mais à beaucoup de gens quand j'en présente deux,
Je me tiens assuré d'un accueil gracieux.

S........

CHARADE.

Lorsque vous voyagez, sur-tout pour aller loin,
Communément vous avez soin
De vous pourvoir de ma moitié première :
Car à tout voyageur c'est chose nécessaire ;
La prudence et le luxe en ont fait un besoin.
Ma seconde moitié compose deux familles
Ayant chacune un chef du même nom ;
Et chacun de ces chefs ne produit que des filles
Que l'on appelle aussi d'une même façon.
Mais de ces deux chefs l'existence
Offre à l'œil, à l'esprit, un peu de différence ;
Je dois en dire la raison.

De lui-même l'un naît, et l'autre se figure ;
Le premier vient de la nature,
Et c'est l'art qui fait le second.
L'un vous donne du feu, des fruits, et maint ouvrage ;
L'autre est un titre utile ou de prétention.
Ainsi tout, dans ce monde, est propre à quelque usage.
Mon entier fut cet écrivain profond
Qui vers la vérité, qu'il crut avoir trouvée,
Dirigea long-tems sa pensée ;
Que le doux Descarte inspira ;
Que l'ergoteur Arnaud se plut à contredire ;
Qui sagement et beaucoup raisonna
En prose que l'on estima,
Et ne fit que deux vers qu'on ne lit pas sans rire.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

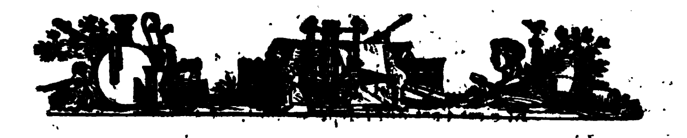
---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme à Mme B....... est *Pomme.*

Celui du Logogriphe est *Ail*, dans lequel on trouve : *Ali*, *Li*, *ai*, *il*, *la*, *la* (article), *Lai* et *Lia*.

Celui de la Charade est *Début.*



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE, D'HISTOIRE, DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE, contenant, etc., etc., etc.; par F. L. COMTE D'ESCHERNY, ancien chambellan de S. M. le Roi de Wurtemberg. — Trois vol. in-12. — A Paris, chez *Bossange* et *Masson*, libraire, rue de Tournon.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, avait dit Rousseau dans *Emile*, dans le *Contrat Social*, etc., tout dégénère entre les mains de l'homme. L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. Qu'est-ce qui peut rendre ce changement légitime? Une convention première : l'établissement d'une seule société rendit indispensable celui de toutes les autres; alors le genre humain fut assujéti au travail et à la misère. Sans une convention antérieure, où sera, pour le petit nombre, l'obligation de se soumettre aux décisions du grand nombre? Le consentement universel à l'association forme donc le peuple. L'expression de la volonté générale du peuple, statuant sur un objet général, est la loi. La volonté générale est toujours droite, quoique les délibérations du peuple puissent être erronées; car on trompe le peuple, mais on ne le corrompt pas.

Ainsi c'est dans la nature des choses qu'il faut chercher, selon J. J., comment l'homme s'est éloigné de l'état primitif. L'ordre présent n'est qu'accidentel dans la nature; cependant, puisque rien ne peut exister autrement que selon les conséquences, ou nécessaires ou fortuites, des lois universelles, on trouvera dans ces lois invariables les vrais principes de tout ce qui doit se faire parmi les hommes.

Mais M. d'Escherny, frappé sans doute de l'inutile danger des tentatives que l'on ferait, dans de grands

états, pour suivre la seule raison, et de la nécessité de chercher alors des moyens suffisans d'action, en se rapprochant de l'unité de pouvoir, c'est-à-dire de se soumettre en partie à la force, parce que la force, partageant avec l'intelligence le domaine du monde, est évidemment, comme la raison, un principe naturel; M. d'Escherny, disais-je, admet d'autres principes que ceux de J. J. sur cette grande question de l'ordre des sociétés industrieuses comparé à l'ordre primitif. Un exposé de son système, extrait des trois morceaux qui ont pour titre : *Des Erreurs de J. J.; Essai sur le bonheur; de la Distinction des rangs*, sera très-propre à faire connaître, en partie, sa manière de voir dans les matières philosophiques.

Il pense que l'ordre social, étant un produit de l'art, ne doit point être soumis à des lois naturelles. « Il ne » faut point dire, avec Rousseau, que la société civile » ne vaut rien, mais qu'il entre beaucoup d'artifice dans » sa construction; elle est contraire à la nature géné- » rale, et conforme à la nature particulière de l'homme; » elle est naturelle, en ce qu'elle est un effet naturel du » développement des facultés de l'homme placé dans de » certaines circonstances; elle n'est pas naturelle, en ce » que son caractère propre est d'être en opposition avec » les lois générales de la nature et les principes d'ordre » universel : ces principes sont que le tout commande à » la partie.....; or, la société est le renversement de » toutes ces lois : telles sont les merveilles qu'offre sa » contexture, chef-d'œuvre de l'esprit humain. Ce sont » les inégalités, tant naturelles que factices, qui sont le » grand lien de la société; c'est parce que ces fondemens » sont défectueux qu'ils sont convenables aux institutions » humaines, et ils sont vrais, parce qu'ils sont défec- » tueux, comme le portrait d'un mortel sans défaut est » une fausse image, parce qu'elle est parfaite. Pendant » que l'homme simple..... parvient au bien-être, pour- » quoi l'homme policé consume-t-il sa vie en vain à le » chercher?.... C'est que l'homme de la nature ne se di- » rige presque que par l'instinct..... L'absence des idées » est la sauvegarde de l'innocence..... Ces merveilles

» (de nos arts) cachent et enveloppent le crime et le » malheur..... masque brillant appliqué sur une figure » hideuse. L'aptitude aux bonnes mœurs et au bonheur » est en raison inverse du développement de l'esprit. » L'histoire des peuples très-policés..... n'est pleine que » de perfidies et de forfaits. Il ne faut pas croire que de » la politique puissent sortir des sociétés innocentes et » heureuses..... La prospérité des nations modernes se » compose non de bonheur et de bonnes mœurs, mais » de commerce.... d'arts, etc. Supprimez la propriété, » et la politique s'écroule avec sa base..... On ne sait » point assez quelle béatitude est attachée à la bonhomie, » à la simplicité, et à la grossièreté des mœurs.... C'est » dans la multitude des idées, et la foule des passions » qu'elles font naître, qu'il faut chercher à-la-fois et les » causes de l'éclat dont brillent les nations savantes..... » et les causes de toutes leurs calamités. Mais l'ignorance » a un grand inconvénient, c'est de n'offrir aucune ga- » rantie, de laisser l'ame ouverte à toutes les impres- » sions. »

Enfin l'article *De la Vérité* est terminé par ces considérations sur les convenances entre les dogmes religieux et l'ordre politique : « La société civile, qui est fondée » sur un ordre anti-naturel, ou sur la soumission du » grand nombre au petit, ne peut se soutenir qu'avec » des lois surnaturelles. L'ordre anti-naturel appelle né- » cessairement après lui l'ordre surnaturel. Toucher à » l'un ou à l'autre de ces ordres, c'est faire disparaître » tout le merveilleux du mécanisme social ; c'est dissiper » l'enchantement qui a servi à le former, c'est retomber » dans la nuit profonde qui a précédé l'établissement de » la société civile ; aussi voyons-nous dans tous ces éta- » blissemens la distinction comme la réunion des lois » divines et humaines. »

De tout ce que M. d'Escherny allègue en faveur de la religion, ce qu'il y a de plus fort se trouve, je crois, dans le passage que je viens de transcrire. Cette manière d'en montrer l'utilité est fort ingénieuse, pour ne rien dire de plus, bien que ce ne soit là ni prouver, ni peut-être même supposer la vérité du christianisme, et qu'une reli-

gion ne puisse subsister si l'origine divine n'en est pas reconnue. Partout, ou presque partout ailleurs, il défend la religion, mais dans des termes que ses ministres pourront ne pas approuver. Dans plusieurs endroits, il donne la préférence au protestantisme; dans d'autres, il décide en faveur du catholicisme. Il faut encore se rappeler ici que les diverses parties de ce recueil furent écrites en différens tems. En voyageant, en observant, l'auteur a préféré les effets de la réforme; mais par une conséquence de ses principes en politique, le culte catholique lui paraît plus convenable dans un pays florissant. On voit qu'il ne s'agit encore ici que de convenances humaines. Au reste, l'alternative entre l'église romaine et les sectes du nord n'est pas maintenant aussi grande qu'autrefois. Chacun ici, comme chez les protestans, se fait un christianisme arrangé selon ses penchans, et s'il est rare parmi nous de rencontrer des chrétiens vraiment soumis à la loi du Christ, il n'est peut-être pas moins rare d'y voir des catholiques qui, dans le fait, ne soient pas des réformés, qui ne fassent pas un choix très-libre entre les dogmes que l'église admet, ou qui ne se dispensent pas formellement, et dans le repos de leur conscience, d'une partie des obligations qu'elle impose. Je vais citer quelques observations de M. d'Escherny, qui justifieront ce que j'ai dit sur sa manière quelquefois surprenante de soutenir la cause de la religion, et sur l'incertitude où il est à craindre qu'il ne flotte entre l'hérésie et la pure doctrine.

« L'histoire de l'église n'est qu'un long tissu de désas- » tres..... (J'abrège, afin de n'être pas moi-même aux » faibles une occasion de scandale.) Mais l'église sub- » siste, et le doigt de Dieu est derrière ce tissu; aussi » la religion nous dit sans cesse : Ne cherchez pas à » comprendre, mais adorez. La durée du christianisme » ressemble beaucoup à un miracle; (or, ce qui res- » semble à une chose n'est pas cette chose.) Le crime » et le malheur sont donc un complément nécessaire à » la dignité et à la grandeur de la nature humaine; et » peut-être serait-il possible de justifier par-là cette suite » de scènes déplorables.... qui sont comme le fond de

» l'histoire de l'église et de la religion, car la religion » est aussi un attribut essentiel à la dignité et à la gran- » deur de l'homme; elle doit donc se nourrir de même » de catastrophes et de calamités..... Nous ne sommes » pas les maîtres de nous donner la foi. On ne peut pas » dire de ceux qui doutent, qu'ils pourraient bien ne » pas douter s'ils le voulaient..... Une foi que nous avons » tant d'intérêt à embrasser (mais l'on ne peut se donner » la foi, disiez-vous) puisque rien au monde n'est plus » séduisant.... (*Intérêt*, *séduisant*, est-ce le langage de » la persuasion? doit-on, peut-on croire par intérêt? » croit-on quand on sent que l'on pourrait être séduit?) » Il est certain que ces vastes contrées protestantes et » savantes sont, de tous les pays de l'Europe, ceux où il » y a le plus de sagesse et de mœurs...... Ces gens qui » ne croient à rien en Angleterre, en Ecosse, en Alle- » magne, se conduisent un peu mieux que ceux qui » croient à tout dans l'état romain.... la Calabre, et dans » les Espagnes, qu'une ardente foi a ravagées. Pourquoi » tant de dépravation dans les contrées religieuses, lors- » qu'un esprit d'ordre et de sagesse règne dans les pays » irréligieux?.... Je me déclare pour l'église romaine, » comme convenant infiniment mieux à une grande na- » tion, par l'éclat de ses fêtes.... »

On entrevoit comment des assertions, en apparence si contradictoires, peuvent se concilier jusqu'à un certain point dans l'esprit de l'auteur; mais les scrupules que tout cela fait naître, et d'autres soupçons encore, m'engagent à laisser à ses lecteurs, et le soin et le mérite d'en former un seul corps de doctrine. Quant aux reproches qu'il fait au catholicisme, et à la préférence qu'il lui donne néanmoins, une considération servirait à lever la difficulté; c'est celle d'une *opposition* capable de prévenir ces *ravages d'une foi ardente*, et les autres maux qu'une longue expérience ferait craindre, opposition dont il fait sentir l'importance, et qui est due à la sagesse de l'Empereur, comme il l'observe et dans l'avant-propos et au chap. IV de l'*Essai sur le bonheur*.

Une autre opposition, dans le dix-huitième siècle, n'eût pas été moins utile. M. d'Escherny observe que les

philosophes étaient alors un *beau sujet de comédie*. Si la comédie *des Philosophes*, *manquée*, dit-il, par M. Palissot, eût été *fabriquée à la Molière*, « l'ironie et le sar» casme auraient fait l'office du crible, l'or pur aurait été » débarrassé de l'alliage; car, en plaisantant les philoso» phes, on aurait, par une opposition piquante, fait » d'autant mieux valoir les saines maximes de la philo» sophie et les précieuses vérités qu'elle a développées. » Ne serait-il pas tems enfin de s'accorder sur les dangers et sur l'utilité de ces deux antagonistes, la religion ou la règle qui s'appuie sur le dogme, et la philosophie ou la sagesse qui trouve ses principes dans la nature des choses? L'opiniâtreté des factions a trouvé un terme: toute partialité devrait aussi finir. Le défaut d'équité dans ces sortes de disputes a beaucoup d'influence sur la moralité publique, et la droiture dans les actions tient de près à la justesse de l'esprit. La religion produit souvent du bien; la religion n'est pas nuisible, en général, quand le tems du fanatisme est passé. Que ceux-là croient qui parviennent au bonheur de croire; mais souffrez que l'on discute sur la religion, ne fût-ce qu'en conséquence de ce principe qu'une religion divine ne saurait redouter l'examen. La philosophie n'est autre chose que l'emploi de la raison, ce qui ne dit pas qu'on ne puisse point en abuser; mais ces abus ne seront pas dangereux; ces écarts seront toujours observés, et il n'est pas à craindre qu'un faux sage aille requérir l'autorité d'interdire toute critique de ses mauvais raisonnemens. Ainsi que la religion (moins cependant que la religion), la philosophie peut avoir des conséquences politiques: la force, qui gouverne le monde, est en effet dirigée, ou du moins modifiée par la raison, et, si l'on veut, par l'opinion, dès-lors elle l'est par la philosophie; mais la lenteur de l'opinion dans tout ce qui n'excite point les passions ne doit amener aucun changement subit et brusque. La philosophie, dit-on, et M. d'Escherny le répète, a produit la révolution française: ne se laisse-t-il pas abuser ici par une apparence fausse, et même assez grossière? On a pris alors ce prétexte; on a même employé ce moyen, comme on eût saisi d'autres moyens et d'autres prétextes,

comme d'autres siècles en surent trouver dans la religion. Deux choses paraissent certaines; il y avait dans l'Etat des causes de révolution étrangères à la philosophie, et si l'on eût écouté, lors de la révolution, cette philosophie qu'on est peu disposé à suivre dans les tems de trouble, l'on aurait fait tout autre chose que ce qu'on a fait au mépris de toute sagesse.

(*La fin dans un Numéro prochain.*)

Mélanges de critique et de philologie; par S. Chardon de La Rochette. — Trois vol. in-8°. — Prix, 18 fr., et 22 fr. 50 c. francs de port; papier vélin, 30 fr., et 34 fr. 50 c. — A Paris, chez *d'Hautel*, libraire, rue de la Harpe, n° 80.

La *critique*, c'est-à-dire ici l'art de discuter les textes des écrivains grecs et latins, et la *philologie*, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances nécessaires pour pratiquer cet art avec succès, ou la science propre du critique, ne sont guère, en France, le partage que d'un très-petit nombre de personnes, et ce n'est pas assez pour le besoin qu'aurait l'instruction publique de ce genre de littérateurs. L'étude des langues grecque et latine étant chez nous, comme dans tout le reste de l'Europe civilisée, le fond de l'enseignement donné à la jeunesse, ne peut avoir de base solide, ni produire des résultats à-la-fois durables et étendus, qu'autant que les professeurs des humanités seront des hommes très-versés dans la critique et dans la philologie. M. Chardon de la Rochette, qui est au premier rang parmi les savans de l'Europe qui cultivent ce genre de connaissances avec le plus de succès, a donc fait une chose vraiment utile en rassemblant ce qu'il avait écrit et publié, à diverses époques, sur plusieurs ouvrages de littérature ancienne, et en perfectionnant ou augmentant les différens morceaux qui composent ce recueil. Nous ignorons si son livre a déjà eu, au moins en partie, ou s'il aura, tout le succès dont il est digne; mais nous allons indiquer à ceux qui, par goût ou par devoir, s'intéressent à ces objets, ce

qu'ils trouveront de plus important ou de plus remarquable dans les trois volumes que nous annonçons.

Le savant éditeur avertit, dans sa préface, que la plupart des articles que l'on trouvera dans ces Mélanges « ont été insérés autrefois dans divers journaux littéraires, et sur-tout dans le *Magasin Encyclopédique*, mais que les plus importans ont été entièrement refondus, et que tous ont été corrigés et augmentés. » On voit par là qu'un grand nombre de ces articles ont été composés à l'occasion d'ouvrages dont M. C. D. L. R. s'était chargé de rendre compte, et l'on aimera à confirmer le témoignage qu'il se rend à lui-même, lorsqu'en parlant des censures qu'il a quelquefois mêlées à ses éloges, il dit: « J'ai suivi (à cet égard) la méthode qui m'a toujours paru la plus raisonnable et la plus décente; j'ai tâché d'être juste, impartial, et de n'employer aucune de ces formes *acerbes*, qui aigrissent au lieu de corriger, et qui, par cela même, font manquer le but auquel tout critique de bonne foi doit chercher à atteindre. Il est vrai, ajoute-t-il, que n'ayant jamais été aux gages d'un journal, et pouvant choisir les ouvrages dont j'aimais à rendre compte, mon choix a dû nécessairement tomber sur ceux dont je pouvais dire beaucoup de bien et peu de mal. »

Pour éviter l'inconvénient qu'aurait l'énumération du nombre assez considérable d'articles dont se composent ces Mélanges, si nous suivions l'ordre selon lequel ils se trouvent insérés dans chaque volume, nous parlerons d'abord de ceux qui sont relatifs aux romans grecs, et qui occupent environ 250 pages dans tout l'ouvrage, puis nous rassemblerons, sous un même point de vue, ce qui concerne l'anthologie grecque, et qui, en le réunissant, ne serait guère moins considérable; enfin nous ferons deux objets à part des *notices* sur des hommes célèbres, et de celles des ouvrages importans sur lesquels l'éditeur a rassemblé des renseignemens curieux et instructifs.

On trouvera donc, au sujet des romans grecs, 1° une notice fort détaillée sur tous ceux qui sont venus jusqu'à nous, et dont les auteurs sont : *Héliodore*, *Achilles Ta-*

tius, *Longus*, *Xénophon d'Ephèse*, *Chariton*, *Eustathe* ou *Eumathe*, *Théodore Prodromus*; indépendamment des réflexions judicieuses sur les divers degrés de mérite ou d'intérêt que l'on s'accorde à reconnaître à chacun de ces écrivains, tant sous le rapport du style que sous celui des pensées ou de l'imagination, on trouvera aussi un détail exact et précis des éditions ou traductions diverses qui ont été données de ces romans, des discussions savantes sur plusieurs endroits remarquables d'Achille Tatius et de Longus, et enfin le fragment de ce dernier romancier découvert dans un manuscrit de Florence, il y a quelques années, par M. Courier, officier français, qui a servi avec honneur dans l'artillerie, et qui joint à une grande connaissance de la langue grecque un talent rare pour la critique. Le texte grec de ce fragment, accompagné des notes de M. C. D. L. R., est suivi de la traduction latine qu'en a donnée M. Amati.

2°. Une traduction des extraits donnés par Photius des romans grecs d'Antoine Diogène et de Jamblique. Le premier de ces deux écrivains avait composé un roman intitulé : *Des Choses incroyables que l'on voit au-delà de Thulé*, en vingt-quatre livres, et c'est celui dont Photius a donné l'extrait. Son livre contenait aussi beaucoup de détails fabuleux sur la vie de Pythagore, qui nous ont été conservés par Porphyre; cet Antoine Diogène peut avoir vécu dans la première moitié du troisième siècle. Quant à Jamblique, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur du même nom qui fut disciple de Porphyre, et qui vivait sous Constantin, il était Syrien de naissance, et naquit probablement, suivant M. C. D. L. R., vers la fin du règne de Trajan; il avait composé *les Babyloniques*, ou *Amours de Rhodanes et de Sinonis*, en trente-neuf livres, et c'est ce roman dont on trouve ici l'extrait d'après Photius, avec un grand nombre de notes critiques, historiques, grammaticales, etc., auxquelles l'éditeur a joint un fragment du texte de ce même roman, tiré des *Excerpta varia græcorum sophistarum ac rhetorum* (1), *etc.*, volume devenu extrêmement rare. Toute

(1) Publié à Rome, en 1641, par Allatius.

cette partie des Mélanges de M. C.D.L.R. n'avait point encore été publiée. Au reste, il ne s'est point fait illusion sur la valeur de ces compositions bizarres qu'il a traitées plus spécialement sous le rapport de l'histoire et de la critique littéraires. « Le roman d'Antoine Diogène, dit-il, fera connaître (aux auteurs ou aux amateurs de ce genre de littérature) tout ce que le merveilleux a de plus extravagant, et celui de Jamblique leur offrira des spectres, des cavernes, des tombeaux, et les péripéties les plus étonnantes. »

Un des monumens les plus précieux et les plus curieux de la littérature grecque, est, sans contredit, cette multitude d'inscriptions anciennes à la louange des dieux, des héros, des hommes ou des femmes célèbres ; de petites pièces galantes, mélancoliques, satyriques, philosophiques, etc., comprises sous le nom général d'*épigrammes*, et dont la collection est connue sous celui d'*Anthologie*. C'est aussi cet intéressant recueil qui a le plus exercé la sagacité et occupé les loisirs de notre savant éditeur. On sait que M. C.D.L.R., dans le séjour qu'il fit en Italie plusieurs années avant la révolution, avait trouvé le moyen de se procurer une copie fort exacte du célèbre manuscrit du Vatican, le plus précieux et le plus complet qu'il y eût en ce genre, copie qui lui avait coûté des soins et des frais très-considérables. Depuis il n'a cessé de travailler à épurer et à éclaircir le texte de cette précieuse collection, et il en aurait donné sans doute une édition plus parfaite que toutes celles que nous avons jusqu'à présent (telle qu'elle existe aujourd'hui dans son porte-feuille), si des circonstances que tout le monde connaît, ou peut deviner, ne lui en eussent ôté la facilité ou les moyens. On doit donc s'attendre que tout ce qui a rapport à ce sujet dans ses *mélanges* ne peut qu'avoir un très-haut degré d'utilité et d'intérêt, et c'est en effet ce qu'on reconnaîtra en lisant sa *lettre à l'abbé de St.-Léger, sur quelques éditions de l'Anthologie grecque*, l'article sur l'édition de cette même Anthologie avec la version latine de Grotius, publiée par M. de Bosch, les *Eclaircissemens sur quelques passages de Suidas*, etc., etc.

Nous ne nous arrêterons point sur les notices intéres-

santes données par M. C. D. L. R., de la vie et des ouvrages de l'abbé de St.-Léger, l'un des plus habiles bibliographes de l'Europe, et du célèbre Villoison qui a rendu de si nombreux, de si éminens services à la philologie et à la littérature grecque: il suffit d'indiquer ces articles relatifs à des personnes et à des faits qui sont, pour ainsi dire, encore sous nos yeux. Nous dirons seulement que, par la manière dont l'auteur de ces Mélanges parle de ces deux hommes distingués dont il fut l'ami particulier, et par les témoignages multipliés qu'il donne de ses vastes connaissances dans les deux genres qu'ils cultivèrent avec tant de succès, il se montre leur émule et leur égal. Mais nous citerons en ce genre (de notices biographiques), l'extrait fort étendu et plein d'intérêt, que l'auteur nous donne d'un éloge d'*Antonio de Lebrija*, écrit en espagnol par D. Juan-Battista Munoz, et imprimé à Madrid en 1796. Cet Antoine de Lebrija (*Ælius Antonius Nebrissnesis*) fut un de ces hommes tels que le quinzième siècle en vit paraître plusieurs dans presque tous les pays de l'Europe, et qui, secondant avec ardeur l'impulsion donnée en Italie dès le siècle précédent, s'appliquaient à dissiper dans leur patrie les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Antoine de Lebrija composa, pour l'Université de Salamanque, dont il fut professeur, et pour les autres écoles d'Espagne, un nombre considérable d'ouvrages relatifs à la littérature grecque et latine. Il était même profondément versé dans la langue hébraïque, et ne négligea aucune des branches des connaissances que l'on cultivait de son tems. Il fut persécuté comme il est arrivé à presque tous les généreux propagateurs de la science et des lumières, parce qu'il y a toujours et par-tout des gens en fort grand nombre qui trouvent, ou qui croient trouver, un grand avantage dans l'ignorance et la stupidité de leurs contemporains. Il paraît, au reste, qu'à l'époque où D. Munoz prononçait cet éloge dans l'académie d'histoire à Madrid (en 1796), l'étude du grec était encore fort peu encouragée dans ce pays, puisque l'orateur, en parlant des obstacles qu'Antoine de Lebrija avait trouvés à l'y introduire trois siècles auparavant, il s'écrie: « Avis salutaire! qui m'oblige à retracer ici le mal

de nos jours, non moindre peut-être que celui du siècle de Lebrija. Animé de son esprit, j'ose prédire que le manque de goût et le peu de solidité que l'on remarque dans les ouvrages modernes, ne cesseront que lorsque l'on aura favorisé, par tous les moyens possibles, l'étude de la langue et de l'érudition grecques (2). »

Parmi les articles sur des ouvrages importans pour la philologie, nous recommanderons plus particulièrement aux lecteurs jaloux de s'instruire en ce genre, la notice concernant la *bibliothèque critique* du savant et respectable M. Wyttenbuch; celles qui ont pour objet les scholies sur Platon, recueillies par Ruhnken; la traduction d'Hérodote par M. Larcher; les éditions des caractères de Théophraste, publiés en France et en Allemagne, par MM. Coray et Schneider, etc.; enfin, ils trouveront autant d'intérêt que de solide et agréable instruction dans les fragmens que M. C. D. L. R. a extraits d'une traduction manuscrite d'Aristophane, par le P. Lobineau, Bénédictin, mort en 1727, à l'âge de 61 ans. La préface qu'il avait mise à la tête de cette traduction, et dont on trouvera ici une partie assez considérable, contient un précis des mœurs et des usages des Athéniens, composé uniquement d'après les pièces d'Aristophane, et d'après les scholiastes de ce poëte. On peut juger du style et du tour d'esprit de cet écrivain par le passage suivant, où l'on trouve d'ailleurs une explication fort simple d'un fait dont l'origine peut être inconnue à beaucoup de lecteurs.

« Il y avait partout beaucoup d'images des dieux, peintes sur des planches de bois. Jupiter était représenté avec un aigle, Minerve avec un hibou, Esculape avec un serpent. C'est comme les chrétiens représentent St.-Roch avec son chien, St.-Eustache avec son cerf, St.-Gilles avec une biche, St.-Antoine avec un cochon, St.-Guin-

(2) *Saludable aviso, que me obliga a reproducir el mal de nuestros dias, acaso no menor que el de los tiempos de Lebrija. Alentado de su espiritu me atrevo a prenunciar que la presente falto de gusto y solidez en las letras seguira sin remedio, mienrras no se favorezca por todos modos el estudio de la lengua y erudicion griega.*

galvé avec une oie, St.-Martin avec son cheval, St-Jérôme avec un lion, etc. On appelle *Gloire* parmi les chrétiens, et *Nimbe* parmi les antiquaires, un certain rondeau que l'on plaçait autrefois sur la tête des statues, et l'on s'imagine que ce rondeau est un apanage de canonisation ou de majesté. Les anciens mettaient un rondeau pareil sur la tête de leurs fausses divinités, et l'appelaient *petite lune* ou *ménisque ;* mais leur intention, en y plaçant cette *ménisque*, n'était pas de marquer la béatitude de la personne représentée, ce n'était que pour empêcher que les oiseaux ne gâtassent les statues par ce qu'ils laissent échapper en volant. C'eût été, en effet, une chose scandaleuse et offensive des religieux regards, de voir un dieu barbouillé d'ordures, etc. »

Nous en avons dit assez pour faire connaître le mérite et l'utilité de ces trois volumes de M. Chardon de la Rochette ; ils seront suivis de quelques autres, comme il l'annonce dans sa préface, si ce premier travail est accueilli avec faveur. Il y a bien quelques articles étrangers à la philologie, qu'il aurait pu supprimer sans inconvénient, parce qu'ils sont relatifs à des ouvrages qui n'ont ni l'importance ni le degré d'intérêt qui justifient l'honneur qu'il leur a fait d'en consigner l'extrait dans un recueil tel que le sien. Peut-être aussi les détails purement bibliographiques y sont-ils un peu trop multipliés, sur-tout ceux qui concernent des livres dont la valeur est médiocre ou presque nulle ; mais nous n'osons pas trop insister sur ce point : nous rendons très-volontiers hommage à la science du bibliographe, et dans ce genre comme dans presque tous les autres, peut-être ne peut-on espérer d'obtenir le nécessaire qu'en s'adressant à ceux qui ont le superflu. Quoiqu'il en soit, il nous semble évident que ce recueil ne peut qu'être infiniment utile aux personnes qui cultivent la littérature ancienne par goût ou par état, et nous ne saurions trop, sur-tout, en recommander la lecture à tous ceux qui sont chargés de l'enseignement des langues grecque et latine ; ils y puiseront la connaissance d'une infinité d'ouvrages dont quelques-uns sont extrêmement importans ; ils y prendront une idée claire de ce que c'est que la

critique, de son utilité, du langage qui lui est propre, etc., en un mot de tout ce qui, comme nous l'avons dit précédemment, doit nécessairement faire partie des études d'un professeur d'humanités, qui aspire à remplir avec distinction les fonctions honorables qui lui sont confiées.

THUROT.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

Rapport sur le Concours de 1812, par le secrétaire perpétuel de la Classe de la langue et de la littérature françaises.

Le concours dont on va rendre compte a offert à la Classe un résultat qui a passé ses espérances. Un jeune écrivain, qui paraît pour la première fois dans la lice, a obtenu la couronne, et plusieurs concurrens ont mérité de justes éloges et d'honorables encouragemens.

La classe avait proposé, pour sujet du prix d'éloquence, l'*Éloge de Montaigne*. En choisissant ce sujet, elle ne s'en est point dissimulé les difficultés. Il en est qui naissent de l'étendue et de la richesse même de la matière : la diversité des vues philosophiques, morales et littéraires, qu'il faut saisir et apprécier dans les *Essais* de Montaigne, demande une réunion d'esprit, d'études et de talent qui sera toujours très-rare. D'autres difficultés naissent de la sorte d'incertitude que le scepticisme connu de Montaigne a répandue sur ses véritables opinions : il en est d'autres encore qui tiennent à la vétusté du langage ; mais la plus grande peut-être, c'est de trouver des vues nouvelles à produire sur un sujet qui, depuis plus de deux cents ans, a exercé la critique d'un grand nombre d'écrivains, même d'un ordre supérieur, qui, l'ayant envisagé sous des points de vue divers, semblaient avoir dû épuiser la censure et l'éloge sur le caractère et les écrits de ce philosophe.

On a observé que les sujets purement littéraires, tel que l'éloge d'un poëte ou d'un orateur, ne répondaient pas complètement aux vues qu'on s'est proposées dans l'institution de nos prix. Ils n'ont pas uniquement pour but d'offrir des encouragemens aux talens et des récompenses à leurs succès ; il importe sur-tout d'en diriger

couleur dans le style, et une appréciation moins approfondie de la philosophie et du talent de Montaigne; mais le plan en est plus net, la marche en est plus simple, et l'effet sur-tout plus piquant. Si rien n'y frappe vivement l'imagination, si rien n'y offre de nouvelles lumières, rien aussi n'y fatigue l'attention, n'y embarrasse l'esprit, n'y choque le goût; un sentiment aimable s'y mêle à la pensée, et répand dans tout l'ouvrage un intérêt doux qui fait estimer l'auteur en faisant aimer Montaigne; peut-être aussi cherche-t-il à faire aimer Montaigne plus que lui-même ne se fait aimer dans son livre.

Après avoir balancé les mérites respectifs de ces deux ouvrages, la Classe a donné la préférence au n° 8, et voulant lui accorder une distinction particulière, elle a adjugé à l'auteur une médaille d'or. Ce discours est de M. Droz, déjà connu du public par quelques ouvrages estimables, où l'on trouve les vues d'un homme éclairé unies aux sentimens d'un homme de bien.

La Classe accorde l'*accessit* au discours n° 6. L'auteur est M. Jay, qui a obtenu un second prix dans le concours de l'année 1810, pour le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*.

Parmi les autres discours qui ont paru mériter d'être honorablement mentionnés, il en est un qui a plus particulièrement fixé l'attention des juges, et par les beautés du premier ordre qui y sont répandues, et par les graves défauts qui déparent ces beautés; c'est le n° 10, ayant pour épigraphe : *Tout le monde me reconnaît en mon livre, et mon livre en moi.* Le plan en est plus hardi, le cadre plus vaste, la marche plus animée que dans les autres discours; le style a plus de couleur, de mouvement et de variété; on y trouve plus d'idées fortes et de mouvemens d'éloquence; tout y annonce un esprit très-exercé et un talent supérieur. Mais on a vu avec autant de regret que d'étonnement qu'un écrivain capable de produire de si belles choses, ait pu en affaiblir l'effet par des disparates si étranges. L'auteur a fondé son plan sur le mot de Montaigne qu'il a pris pour épigraphe. Il en a conclu que pour bien juger le livre, il fallait bien connaître l'homme. Cette idée est heureuse et juste; mais l'auteur, en la développant, s'est égaré dès les premiers pas. Un exorde trop long et des idées préparatoires dont la diffusion éteint l'intérêt, font attendre avec impatience que l'auteur entre dans son sujet; et quand il y est entré, il y avance avec

lenteur. Il a donné à la vie publique de Montaigne plus d'importance que l'histoire ne l'autorisait à y en attacher. En rappelant les fonctions de magistrature que le philosophe a exercées quelque tems, il était juste de rappeler l'éloquente indignation avec laquelle il s'élève contre l'usage de la torture dans la jurisprudence criminelle, sentiment que les progrès de la philosophie ont rendu commun de nos jours, mais qui supposait alors de la noblesse, des lumières et du courage. Mais l'auteur du discours se livre à des réflexions trop étendues sur l'imperfection de la jurisprudence à cette époque; et la censure qu'il en fait paraît, à quelques égards, manquer de mesure, et même de justice. Le séjour de Montaigne à la cour de Charles IX, donne occasion à l'orateur de tracer des tableaux où la corruption de cette cour, les fureurs de la guerre civile et les crimes de la Saint-Barthélemi sont peints avec énergie; mais ces tableaux mêmes ne sont pas sans reproche. L'auteur est plus heureux dans l'analyse qu'il fait de la philosophie et du talent de Montaigne. Cette seconde partie de l'ouvrage laisse cependant encore à désirer une marche plus rapide; mais on y reconnaît toujours un écrivain qui sait manier habilement la langue et qui en connaît toutes les ressources, qui pense fortement, et qui ne paraît étranger à aucun des sujets qui peuvent intéresser la raison humaine. Un autre défaut de ce discours, c'est l'emploi trop fréquent d'expressions familières et de tours négligés, qui contrastent trop avec le ton presque toujours élégant et noble qui distingue le style de l'auteur.

On doit désirer que cet écrivain s'occupe à revoir son discours avec le soin dont il paraît capable, qu'il cherche à se renfermer dans de justes bornes, et à ne donner à chaque partie de son plan que l'étendue qui convient au sujet; qu'il s'attache enfin à en effacer les taches, à en adoucir les exagérations, et à en supprimer les superfluités; il résultera de ce travail un ouvrage d'un mérite remarquable, digne de fixer l'attention, et d'emporter les suffrages de tous les bons esprits, qui, en le lisant sous cette nouvelle forme, s'étonneront peut-être qu'une production d'un tel mérite n'ait pas obtenu un rang plus honorable dans ce concours.

Il reste à parler de cinq autres discours que la Classe a jugés dignes d'une mention. Sans reconnaître dans tous un égal degré de mérite, elle n'a pas cherché à déterminer avec précision le rang qu'une critique exacte peut assigner

à chacun d'eux. En donnant ici le précis des beautés et des imperfections principales qui les caractérisent, on les citera dans l'ordre de leurs numéros.

Le discours n° 2 est évidemment l'ouvrage d'un homme non-seulement de beaucoup d'esprit, mais encore d'un esprit sage, et sur-tout très-éclairé. Le plan en est bien conçu, mais l'exécution en a paru défectueuse. L'auteur s'est proposé d'examiner quelle influence le siècle de Montaigne avait pu exercer sur son caractère, et ensuite sur ses opinions, car les opinions de ce philosophe sont intimement liées à son caractère. En rapprochant ainsi sous un même point de vue l'homme, le philosophe et l'écrivain, il a constamment retrouvé l'homme dans l'écrivain et dans le philosophe. Cette idée est très-bien développée dans la première partie du discours. L'auteur s'en est habilement servi pour expliquer quelques traits du caractère de Montaigne, mais il en a tiré une censure exagérée et injuste de l'égoïsme de Montaigne, censure fondée uniquement sur quelques maximes isolées, dont l'immoralité apparente s'explique par un examen plus attentif du système entier de sa philosophie, sur-tout par la situation dans laquelle il se trouvait en écrivant, et à laquelle se rapportaient les maximes qu'on lui reproche, et qu'il est difficile en effet de justifier.

Le style de ce discours est, en général, naturel et animé; mais inégal et quelquefois incorrect. Des détails trop multipliés, des digressions déplacées ou qui occupent trop de place, concourent d'ailleurs à donner à l'ouvrage une étendue qui passe de beaucoup les bornes prescrites à ce genre de composition.

Le n° 3 est un ouvrage estimable, dont l'auteur a beaucoup lu et beaucoup réfléchi. Son style a du naturel et de la correction, et ne manque pas d'élégance, mais il a peu de mouvement et de variété. L'auteur n'a pas considéré son sujet sous les rapports les plus intéressans, parce qu'il a été entraîné par une idée dominante, à laquelle il a subordonné ses vues particulières sur la doctrine de Montaigne. Il s'attache à prouver qu'il n'y a point de vraie philosophie sans religion, que tous les progrès de l'état social sont dus au christianisme, et que Montaigne était sincèrement attaché à la doctrine chrétienne. Cette dernière opinion a déjà été défendue par quelques écrivains. Pascal et Mallebranche ont pensé différemment, et leur autorité sans doute est imposante; il est donc permis de se parta-

ger entre ces deux opinions. Le sentiment de l'auteur sur l'influence du christianisme, mérite toutes sortes d'égards, mais il donne à cette influence une extension dont les résultats ne sont pas confirmés par l'histoire, que la raison peut contester, et que les intérêts de la religion ne réclament point. Tout système, dans une discussion philosophique ou littéraire, gêne la liberté de l'esprit, et donne des bornes à la pensée. C'est ce qui est arrivé à l'auteur de ce discours. On y trouve d'ailleurs des détails intéressans sur la personne de Montaigne. C'est une idée heureuse que d'avoir représenté ce philosophe placé entre les opinions des philosophes anciens et la doctrine du christianisme; et, dans le développement de cette idée, l'auteur montre beaucoup d'esprit et d'instruction.

Le n° 4 se distingue par un grand nombre d'aperçus fins, d'idées ingénieuses, présentées sous des formes élégantes, souvent même brillantes; mais, en général, ces aperçus ont plus de finesse que de solidité; les idées y ont plus d'éclat que de justesse, et l'élégance des tournures laisse trop apercevoir la recherche et l'effort. L'esprit de l'auteur semble s'être épuisé dans les détails, il a négligé de former un ensemble. C'est plutôt une esquisse qu'un ouvrage. Son plan est vaguement dessiné et se développe sans art; on n'y trouve point cette gradation dans les idées qui attache l'esprit, ni ces vues générales qui, en répandant la lumière sur toutes les parties de la composition, servent à lier les idées accessoires à l'idée principale, et donnent plus d'effet au résultat. Plusieurs morceaux de cet ouvrage plairont à la lecture; mais il ne laissera aucune de ces impressions profondes qui se gravent dans l'esprit, aucune de ces idées heureuses qu'on aime à retenir.

Le n° 5 a offert plusieurs morceaux dignes d'estime. On voit que l'auteur a bien médité son sujet, et qu'il a porté dans ce travail un esprit exercé aux études sérieuses; mais il s'est presque exclusivement attaché à l'examen de la philosophie de Montaigne, ce qui prive son ouvrage de la variété de tons et d'idées qui pourrait y donner de l'intérêt. Son style d'ailleurs manque de chaleur, et trop souvent d'élégance.

Le n° 7 est un ouvrage très-estimable, mais qui, par la nature de la composition et le caractère du style, ne pouvait pas concourir au prix. Le plan offre un tableau assez complet du sujet, mais il n'y a pas assez d'art dans les développemens. L'auteur paraît s'être plus occupé des

études philosophiques que des secrets de l'art oratoire. Son style est clair et correct, mais il manque de couleur et de mouvement; il est même souvent familier et négligé. On voit d'ailleurs qu'il a lu les *Essais* de Montaigne avec une attention réfléchie, qu'il en a bien saisi l'esprit, et qu'il en a analysé la partie philosophique avec une justesse et une précision très-remarquables; et peut-être que, dans cette partie essentielle de son ouvrage, il ne le cède à aucun de ses concurrens. Ce genre de mérite dans l'*Eloge de Montaigne* est bien digne d'une distinction particulière, car il suppose dans l'auteur des qualités plus rares encore que celles qui lui manquent, ou qu'il a trop négligées dans son discours : l'art de la composition et du style peut être jusqu'à un certain point le fruit de l'étude et du travail; le don de bien penser est essentiellement un bienfait de la nature.

L'auteur de ce discours est M. Leclerc, adjoint-professeur au lycée Napoléon. Un autre discours, dont on vient de parler avec estime, est aussi l'ouvrage d'un homme attaché, par une place distinguée, à un des établissemens de l'Université impériale. Cette circonstance a paru digne de remarque, en ce qu'elle est à-la-fois un heureux présage pour les succès de l'enseignement public, et un témoignage honorable en faveur de l'esprit sage et éclairé qui préside au choix des hommes à qui l'enseignement est confié. Les succès de ce vaste et nouveau système d'instruction publique intéressent parmi nous tous les âges, toutes les conditions, et non-seulement la génération qui existe, mais encore celles qui vont naître. Son influence doit répondre aux vues du génie puissant qui en a conçu le plan, en a médité l'organisation, et y a imprimé ce caractère de grandeur qui semble être le sceau distinctif de toutes ses créations.

L'Académie ne peut pas se dissimuler que les jugemens qu'elle a prononcés sur les ouvrages du concours, ainsi que les motifs qui les ont déterminés, vont devenir l'objet de beaucoup de contradictions, plus ou moins animées, plus ou moins raisonnables; elle ne peut y répondre que par le silence; elle doit laisser aux gens de goût et aux esprits éclairés le soin d'apprécier ce qu'il y aura de vrai, de faux, d'exagéré dans les différentes opinions qui se manifesteront à ce sujet.

La critique est nécessaire aux progrès de la raison et du goût; elle éclaire souvent celui qu'elle blesse; elle est quel-

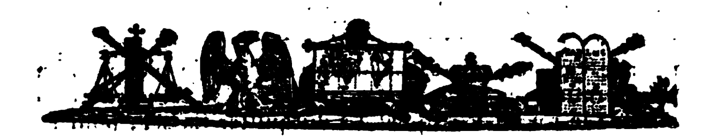
quefois utile lors même qu'elle se trompe, car en donnant lieu de discuter ses erreurs, elle peut conduire à la vérité. Malheur à ceux qui n'en font qu'un instrument de haine et de dommage, qui cherchent à flétrir la couronne qu'a obtenue le talent, à affliger le mérite qu'il faudrait encourager, et à humilier la médiocrité modeste qui demande de l'indulgence !

Qu'il soit permis d'ajouter ici quelques réflexions, auxquelles la circonstance peut donner quelque intérêt. On a déjà observé que la plus grande partie de notre littérature actuelle, celle du moins qui occupe plus constamment l'attention du public, se renfermait dans les journaux. Ils sont devenus les organes, non de l'opinion publique qui n'a plus de centre commun, mais de l'opinion d'un petit nombre d'écrivains, qui distribuent à leur gré l'approbation ou le blâme, le mépris ou l'éloge sur les productions nouvelles, à mesure qu'elles paraissent. Tous n'ont pas acquis par de bons ouvrages une réputation de goût et de talent qui puisse donner d'avance de l'autorité à leurs décisions ; quelques-uns ont des amis à servir ou des ennemis à mortifier, certaines opinions à attaquer ou à défendre ; quelques-uns même, si l'on en croit un bruit trop général pour être sans fondement, seraient dirigés par des motifs encore moins nobles. Mais il faut convenir en même tems que parmi ces mêmes écrivains, on en connaît qui montrent un bon esprit et un goût sain, des lumières et de l'impartialité. Ces qualités les rendent dignes de concourir à répandre et à propager les bons principes de la raison et du goût. Mais il ne suffit pas d'énoncer un avis pour former un jugement. Les décisions d'un écrivain isolé ne sont que des opinions individuelles, qui ne peuvent avoir cette autorité qui, en matière de goût, agit plus fortement sur le public que la raison elle-même. Si cette autorité peut résider quelque part, il est permis de croire qu'elle pourrait appartenir de préférence à un corps littéraire institué pour veiller sur les principes de la langue et du goût, et dont les membres, choisis parmi les hommes de lettres que recommande l'estime publique, ont un intérêt personnel à maintenir la gloire des lettres, à laquelle ils doivent leur propre considération.

Dans les prix qu'ils proposent à l'émulation des talens et dans les jugemens qu'ils prononcent sur les ouvrages qui concourent à ces prix, les juges ont à répondre de leurs décisions à l'autorité suprême qui leur a imposé un devoir,

au public qui les jugera eux-mêmes, et aux concurrens qui auraient droit de se plaindre d'une injustice. On ne peut les soupçonner d'aucun sentiment de jalousie ou de rivalité. S'il existait parmi eux quelques préventions particulières, elles ne pourraient être partagées par la majorité. La diversité des esprits et des goûts donnerait lieu à des discussions approfondies, dans lesquelles les opinions les plus opposées ne trouveraient de point commun où elles pussent se réunir, que dans les règles générales de la justice et de la raison. Un corps ainsi composé ne peut avoir un intérêt plus pressant que celui de donner à ses concours plus d'éclat et plus d'utilité; et, en cela, l'intérêt des juges est absolument le même que celui des concurrens. La gloire du triomphe se partage, inégalement il est vrai, entre le mérite qui a obtenu la couronne, et l'équité qui l'a décernée.

Jeunes élèves des Muses, qui vous destinez à venir disputer dans nos concours les palmes offertes au talent, voyez dans cette solennité un nouvel encouragement à vos efforts. C'est ici le seul théâtre où les gens de lettres, à l'exception des auteurs dramatiques, peuvent soumettre leurs ouvrages au public; mais cette portion du public, que les goûts de l'esprit attirent dans nos assemblées, y apporte un sentiment de bienveillance qui accompagne toujours le véritable amour des arts et des talens; ses suffrages ajoutent de l'éclat aux couronnes que l'Académie décerne, et sont les avant-coureurs de la gloire.



POLITIQUE.

Les journaux hongrois n'annoncent aucun événement ayant rapport à la reprise positive des hostilités sur le Danube. Il n'y a pas encore eu d'engagement : les Russes sont retirés sur la rive gauche du fleuve considérablement débordé. Les Turcs augmentent chaque jour leurs forces à Schumla ; des corps considérables sont levés en Morée et en Macédoine : plus de vingt mille hommes sont aussi attendus de l'Asie ; les pachas témoignent plus d'attachement à la Porte que jamais. Les nouvelles arrivées d'Egypte sont aussi très-favorables.

Les nouvelles de l'Amériqué méridionale font connaître que les troupes portugaises n'ont pas encore entièrement évacué le territoire de Buénos-Ayres. Le traité de pacification avec Montévidéo souffre encore des difficultés ; les commissaires anglais médiateurs doivent être partis de Cadix. Carthagène a déclaré son indépendance : la province de Vennezela est réunie dans un même sentiment. L'armée de Miranda est de vingt mille hommes.

Aux Etats-Unis, les entraves mises au commerce par l'Angleterre ont développé singulièrement l'industrie nationale ; elle a fait de très-grands progrès, et déjà ses produits ont figuré dans les exportations de 1812 pour près de deux millions et demi de dollars. Le projet qui occupe le gouvernement pourrait avoir la plus grande influence sur le commerce ; il s'agirait d'ouvrir une route entre les parties orientales de l'Amérique et les mers qui baignent les Indes, la Chine et le Japon ; il s'agirait de rompre l'obstacle qui sépare les provinces voisines du golfe du Mexique d'avec celles qui possèdent les ports sur la mer du Sud. M. de Humbold a développé la probabilité qui fonde l'espoir de voir réussir une telle entreprise ; ce serait compléter le projet de Colomb, et les embarcations parties d'Anvers, d'Amsterdam, de Bordeaux, pourraient, sans changer de route, aborder à Manille, la Chine et la côte de Coromandel ; ce sont des vues analogues qui ont dirigé l'expédition des capitaines Lewis et Clarke dans le nord de l'Amérique.

L'empereur d'Autriche n'a pas encore quitté sa capitale

pour le voyage projeté. La diète de Hongrie n'a pas non plus terminé ses séances. Le roi de Prusse est attendu en Silésie : le roi de Westphalie a dû quitter Cassel, pour se rendre dans cette même province, où le prince héréditaire de Wurtemberg est aussi arrivé. La garde impériale russe infanterie a quitté la capitale. Les diverses ordonnances des princes de la confédération, relatives au passage des troupes, ont pour but de régler le mode le moins à charge aux localités, de satisfaire à leurs besoins, et sont en même tems un hommage à la discipline des militaires, et aux bonnes dispositions des habitans.

Il n'y a point de nouvelles officielles des armées impériales en Espagne; les détails suivans ont été publiés par les journaux espagnols.

La plus grande tranquillité règne dans le royaume de Valence. Les autorités constituées ont prêté serment de fidélité dans une cérémonie solennelle; les habitans d'Alicante étaient dans les mêmes dispositions, mais un officier anglais est parvenu à s'emparer de la citadelle et à la garnir de troupes de sa nation. Cet événement attirera sur la ville d'Alicante les calamités de la guerre, que ses citoyens auraient désiré prévenir par une soumission volontaire.

Près d'Aranjuez, le colonel Paysan a défait les bandes de Comisario et de Tomasillo.

Le général Soult, chargé d'établir la communication entre les armées du midi et celle d'Aragon, a dispersé tous les ennemis qui s'opposaient à sa marche. Arrivé à Murcie avec son avant-garde, il fut attaqué, le 28 de janvier, par le général Villa-Campa, qui avait sous ses ordres 700 chevaux et 1500 hommes d'infanterie. Le général Soult, à la tête du 10e régiment de chasseurs et du 5e de dragons, les repoussa si vigoureusement, qu'il leur tua 600 hommes, parmi lesquels se sont trouvés le général Carrera, sous-chef d'état-major, et un colonel. Les bagages de toute l'infanterie et les équipages du général Villa-Campo tombèrent en notre pouvoir.

Le général Leval, qui commande le 4e corps, écrit, en date du 17 février, au gouverneur de Grenade, que le colonel Berton s'est emparé d'Ardales, où les insurgés, sous les ordres de Balleisteros, s'étaient réunis. L'action a été vive et brillante pour nos troupes. Le colonel Berton a été parfaitement bien secondé par MM. Lepage et Rosa.

Balleisteros ainsi repoussé est retourné à son ancienne position sous le canon de Gibraltar.

Quelques papiers anglais imprimés en Sicile ont été apportés à Naples par des fugitifs qui se sont soustraits à la domination étrangère qui opprime cette île : le roi gémit dans l'exil et l'abandon. Le prince héréditaire n'a reçu qu'un simulacre de pouvoir. Les Anglais annoncent le départ prochain de la famille royale : tout annonce que la catastrophe depuis long-tems prévue sera bientôt le résultat de leur perfide alliance.

Mais si leur politique sème au dehors le désordre et la confusion, elle n'en garantit pas l'Angleterre elle-même, en ce moment, en proie aux plus violentes dissentions et aux plus vives inquiétudes.

L'adresse suivante des catholiques romains anglais a été présentée le 9 au lever de S. A. R. le prince régent.

« Nous soussignés catholiques romains d'Angleterre, demandons humblement la permission à V. A. R. de lui représenter,

» Qu'à l'époque de l'avènement de son auguste père au trône, les lois établies dans ce royaume contre les personnes professant la religion catholique romaine étaient cruelles et oppressives ;

» Que plusieurs de ces lois ont été révoquées par les actes des 18e et 31e années de S. M., mais qu'il y en a encore en vigueur plusieurs dont ils souffrent considérablement ;

» Que le seul motif qu'on donne du maintien de ces lois contre eux, est leur attachement à leur principes religieux. Mais ils prient humblement V. A. R. de leur permettre de représenter qu'il n'est pas juste que cet attachement les assujettisse à des lois pénales ou les exclue des charges publiques, attendu que les principes qu'ils professent n'ont rien de contraire au gouvernement de S. M., ni aux devoirs de bons citoyens. Ils ont prêté les sermens et signé les déclarations prescrites par les actes qui ont été rendus en leur faveur ; ils y ont formellement désavoué tous les principes incompatibles avec ce qu'ils doivent à leur souverain et à leur patrie, dont on a pu les accuser de faire profession ; et ils prient V. A. R. de remarquer que l'égalité et l'irréprochabilité de leur conduite, et particulièrement le refus de faire des sermens dont la prestation les mettrait aussitôt sur le même pied que leurs concitoyens, prouvent d'une manière bien plus forte et bien plus péremptoire en faveur de la pureté de leurs principes, que ne pourraient le faire aucun serment ni déclarations quelconques.

» Les catholiques romains d'Angleterre ne le cèdent à aucune portion des sujets de S. M., ni en affection pour la personne sacrée de votre auguste père et de son gouvernement, ni en zèle pour la cause et la prospérité de l'Angleterre, ni en horreur pour les desseins de toute puissance étrangère contre la dignité de la couronne et contre le salut et l'indépendance du royaume.

» En conséquence, les pétitionnaires supplient humblement V. A. R. de prendre en considération les lois pénales et les exclusions qui pèsent encore sur les catholiques romains d'Angleterre, en raison de leur attachement scrupuleux à leur religion, et de daigner ordonner

qu'il soit pris, pour les en délivrer, telles mesures que V. A. R., dans sa sagesse et sa bonté, jugera convenables. »

Avant de transcrire les notes suivantes sur les mouvemens séditieux de Manchester, nous devons faire remarquer que ces notes, publiées par le *Moniteur*, sont extraites du *Courrier*. Le nom de la ville de Manchester suffit pour indiquer la cause des troubles et leur importance ; le nom du *Courrier* suffit aussi pour expliquer dans quel sens les faits sont exposés.

« Nous nous attendons, dit ce journal, à voir les mouvemens séditieux de Manchester exagérés et présentés sous un faux jour dans quelques journaux; et ces rapports peu exacts vont en France et dans les pays étrangers fortifier l'idée qu'on y a peut-être que nous sommes une nation divisée et sans patriotisme, prête à se soulever contre son gouvernement, et tellement mécontente de la guerre, qu'aucune condition ne lui paraîtrait trop dure pour obtenir la paix. On dit à Napoléon que s'il continue la guerre il ne manquera pas de nous ruiner; et ainsi ces gens, qui se disent les avocats de la paix, font réellement tout ce qui est en leur pouvoir pour le détourner de la faire.

» Ce système de tâcher d'enflammer et d'égarer le peuple, exerce son action de la capitale aux provinces, et réagit des provinces sur la capitale. Nous en avons un exemple dans ce qui s'est passé à Manchester. On avait convoqué une assemblée pour exprimer son attachement à la personne du régent, et des assurances de son zèle à soutenir son gouvernement. Entr'autres avis circulaires imprimés, en voici un qu'on s'est empressé de répandre parmi les fileurs, les tisserands, etc., à Manchester et dans les environs.

» A présent ou jamais ! Les habitans qui craignent de voir augmenter les impositions et la taxe pour les pauvres, renchérir le prix des vivres, diminuer l'ouvrage et réduire le prix de la main-d'œuvre, ne manqueront pas d'aller à l'assemblée qui doit avoir lieu mercredi prochain au matin, à la Bourse, et de *s'opposer aux* 154 *personnes* qui vous ont convoqués ; et vous ferez bien alors d'exprimer votre horreur pour la conduite de ces hommes qui ont réduit l'Angleterre à l'état de détresse où elle est actuellement, et qui accumulent tous les maux sur des milliers d'industrieux artisans ; *exprimez vos sentimens* avant qu'il ne soit trop tard ; que le prince et le peuple ne soient pas trompés sur votre véritable façon de penser. Parlez et agissez avec courage et fermeté, mais sur-tout conservez la paix ! »

L'après-midi de la veille du jour fixé à Manchester pour

l'assemblée, le bailli et les constables reçurent une note du comité de la Bourse, portant qu'un architecte avait examiné l'escalier qui conduit à la salle à manger où devait se tenir l'assemblée, et qu'il avait été jugé n'être pas en état de soutenir le poids de la foule qui y passerait; qu'en conséquence on ne pouvait pas prêter la salle. On chercha sur-le-champ un autre grand appartement, mais il fut refusé. Le bailli et les constables instruisirent les habitans par des billets à la main, que d'après ces raisons l'assemblée ne pourrait pas avoir lieu.

Cependant, à neuf heures et demie du matin, un nombre considérable de bas peuple prit possession de la salle de la Bourse. Il faut remarquer que cette salle n'était pas celle qu'on avait choisie pour l'assemblée, mais celle où les souscripteurs venaient lire les journaux de Londres et autres. Peu de tems après, les séditieux s'emparèrent de la salle où l'on avait eu le projet de s'assembler, jetèrent les bancs par les fenêtres, et commirent plusieurs désordres; mais leur conduite dans la première salle fut abominable. Ils brisèrent tout, etc.

Pendant que cette révolte avait lieu, environ 3000 personnes se rassemblèrent à Saint-Ann's Square, et adoptèrent unanimement les résolutions qui avaient été proposées par M. Waithman à l'assemblée de la *livery*. Un moment après on fit lecture du *riot act*, et le premier magistrat, le bailli, les constables, etc., soutenus par la milice de Cumberland et les Ecossais gris, dispersèrent les séditieux. Mais ils poursuivirent leur système de destruction, et brisèrent plusieurs lanternes dans les faubourgs de la ville. Le bailli et les constables firent publier à son de tambour que les habitans eussent à se tenir chez eux dans la soirée, attendu que les troupes feraient des patrouilles et arrêteraient ceux qui refuseraient d'obéir. Environ cinq de ces perturbateurs et de ces briseurs de fenêtres furent arrêtés.

Voici l'extrait d'une autre lettre sur les mêmes évènemens.

«Un des démagogues de la ville est monté dans une *chaire portative établie au milieu de la place*, et a lu à haute voix les résolutions qui ont été prises à la dernière assemblée de la *Livery*, qui ont toutes été unanimement adoptées au milieu des plus vives acclamations. Les choses en étaient là, lorsqu'il est arrivé, tout d'un coup, des casernes, le régiment des *Ecossais gris*, et le régiment de milice de Cumberland: on a fait lecture du *riot-act*, et

laissé le tems à la foule de se disperser ; et quinze minutes après on n'aurait pas trouvé dix personnes réunies ensemble dans ce quartier de la ville. Jamais les soldats n'ont mieux fait leur devoir. Ils ont été souvent provoqués à commettre des actes de violence, mais cependant ils se sont conduits avec une grande patience envers la populace; je n'ai pas ouï dire qu'il y ait eu personne de tué, mais plusieurs personnes ont été blessées à coups de sabres. Depuis midi, toutes les boutiques et magasins sont fermés. »

A huit heures du soir.

« Je viens d'apprendre que plusieurs des séditieux ont été arrêtés et mis dans la prison de New-Bailey. Les constables et les troupes font des patrouilles dans les rues. La populace est encore assemblée en petites troupes dans différens endroits aux environs de la ville, et paraît être encore disposée à la révolte.

» La nuit est sombre, et on craint qu'il n'arrive quelque désordre avant le matin : les habitans ont très-grande peur du feu, et plusieurs ne se coucheront point. Pour le moment, grâce au ciel, tout est tranquille, et j'espère que cela continuera de même. »

Au tableau des troubles de Manchester, on peut faire succéder celui non moins alarmant de Carlisle.

Une lettre de cette ville, en date du 7 avril, est ainsi conçue : « Depuis dix-huit mois, les tisserands de Carlisle et de ses environs ont souffert des privations et éprouvé des maux qui ne peuvent être égalés que dans les tems de famine, par le peu de proportion qui existe entre leur salaire et le prix des choses nécessaires à la vie. Depuis cinq semaines l'*accapareur* actif, mais *cruel*, a été occupé à acheter, tant en secret que publiquement, des provisions de toute espèce, et à les faire transporter par le cabotage à Liverpool et dans le pays de Galles.

» Lundi la populace, au nombre d'environ 3000 personnes, se rendit à Sandsfield (port de Carlisle) avec intention de remettre à terre plusieurs cargaisons de blé et de pommes-de-terre, que l'on voulait envoyer par le cabotage; mais avant qu'elle eût eu le tems de remplir son intention, elle fut arrêtée par l'arrivée des troupes et de plusieurs magistrats. Il y eut alors un *accommodement sage* entre les magistrats et la populace, et les premiers *promirent* de faire tous leurs efforts pour arrêter les *scélérats d'accapareurs*,

» Tout se termina tranquillement à Sandsfield, excepté que quelques-uns des magistrats et des officiers furent *attaqués* dans les faubourgs à leur retour, par des femmes et des enfans qui leur jetèrent quelques pierres. Les troupes se rendirent sur la place du marché. Quelques-uns des officiers les plus sévères furent sifflés et hués ; mais faisant tout d'un coup volte-face, ils mirent l'épée à la main, coururent à leurs soldats, qui étaient encore sous les armes, et leur ordonnèrent de dissiper la populace, ce qui fut cause qu'il y eut plusieurs personnes de blessées.

» Après quelques instans de calme, la populace s'assembla en grand nombre devant la salle où dînaient les officiers, brisa les fenêtres, et menaça de tirer vengeance des officiers qui avaient été cause que leurs camarades affamés avaient été blessés. Sur cela, on fit lecture du *riot-act*, et, chose étrange à rapporter, au moment où la populace était en grande partie retirée, les soldats firent plusieurs décharges, tuèrent une malheureuse femme qui était près d'accoucher, et blessèrent plusieurs hommes. A peine y a-t-il une maison sur la place du marché où l'émeute a eu lieu, qui n'ait été frappée de quelque balle.

Le *Statesman* dit : « Tous les comtés des royaumes gémissent sous le poids des calamités provenans de notre système politique. Dans le Lancaster, l'un des comtés manufacturiers les plus populeux, 7000 habitans de la ville de Blackburn ont été forcés d'implorer la commisération publique. Dans leur pétition, ils se plaignent de la cherté des vivres, de la réduction de leurs salaires, de l'accumulation des taxes arriérées, etc., etc. On peut regarder ce tableau, qui n'est nullement surchargé, comme celui de la situation où sont toutes les villes manufacturières de l'Angleterre. En Ecosse, cette classe d'habitans est également misérable. Les taxes énormes y font jeter les hauts cris, et la manière dont elles sont perçues ajoute au mécontentement universel. Si nous portons nos regards sur l'Irlande insultée, nous apercevons même misère, mêmes vexations, même désespoir.

» Voilà l'état où se trouve un pays que les ministres ont l'effronterie de nous peindre comme florissant. »

Les mêmes mouvemens, avec des suites plus ou moins fâcheuses, ont eu lieu à Truro, à Bristol, à Cornwal, à Scheffield. Le 14 avril, les mutins ont pris et détruit les armes qui étaient en magasin : la cherté excessive des vivres est la cause de cette émeute. Une autre lettre ajoute ;

« La cause de ces malheurs est évidente ; ces ridicules ordres du conseil produisent en faveur de Napoléon ce qu'il aurait eu peine à faire lui-même, et je ne doute nullement qu'en Angleterre l'esprit du peuple, en général, *ne se prononce avec tant de force* contre la politique du gouvernement, que l'on ne soit obligé d'adhérer à ses vœux. »

Rien de plus curieux sous ce rapport, rien qui semble mieux prouver combien le signataire de la lettre ci-dessus juge sainement des événemens qui se préparent, que l'adresse suivante placardée à Manchester quelques jours avant les troubles qui y ont éclaté.

« Concitoyens, y est-il dit, une assemblée publique est convoquée pour exprimer dans une adresse au prince régent le désir de soutenir son gouvernement.

» C'est une mesure de parti adoptée dans un moment où vous gémissez sous le poids d'une misère et d'une calamité qui n'ont point d'exemple, et dont l'accroissement est incalculable, dans un moment où toutes les classes de la société, depuis les plus grands de l'Etat jusqu'aux plus pauvres, contemplent avec anxiété les dangers imminents qui menacent notre existence comme nation indépendante. Si vous adoptiez la mesure qu'on vous propose, vous tomberiez victimes d'un ministère perfide ; *il vous immolerait aux pieds du trône au besoin de se conserver.*

» Concitoyens, avec une forme de gouvernement capable de vous protéger et de vous rendre heureux, avec des hommes publics qui ont des talens et des vertus, vous voyez votre pays *dégradé de son rang*, et forcé à des mesures qui finiront infailliblement par le détruire. Le peuple n'ignore pas la cause des malheurs de la patrie, il voit les dangers qui l'entourent, et il sent la nécessité de concentrer ses efforts.

» Mes concitoyens, si vous êtes pénétrés de vos devoirs, vous assisterez à l'assemblée convoquée par les amis du ministère, et vous *transformerez les résolutions qui vous seront soumises en un appel constitutionnel au gouvernement*, en exprimant *la volonté* qu'il accède au vœu général de l'Angleterre, et qu'il renonce à ses principes funestes. »

Voilà donc l'état où se trouve réduite l'Angleterre par le fol entêtement d'un ministère qui s'est assez étrangement trompé pour confondre une mesure déjà impolitique par sa violence avec un système de longue durée, qui a cru pou-

voir établir en pratique, affermir et consolider une sorte de législation dont les esprits les plus hardis en spéculation n'auraient pas osé hasarder la théorie, qui en voulant enchaîner tout au dehors, tout asservir, tout dominer, laisse se relâcher au dedans tous les liens de l'ordre social, laisse saper les fondemens de son pouvoir, et compromet son existence avec son autorité ! Commander à la marine et au commerce des deux mondes, se placer entre les deux hémisphères comme un point devant lequel tous les pavillons doivent s'abaisser, comme un péage auquel toutes les nations doivent leur tribut : voilà sa prétention avouée, voilà sa politique, sa diplomatie, son droit des gens. Quel est son état au-dedans ? Quel est le résultat d'un système si peu combiné avec les forces réelles, avec la puissance effective de la nation ? Le royaume prétendu uni, n'offre que le spectacle de la discorde et des déchiremens. L'Irlande laisse craindre à tout moment l'instant où elle déchirera le pacte d'union qui a eu pour elle des suites si funestes. La source de la prospérité publique est tarie, les produits de l'industrie s'accumulent, les produits du sol sont insuffisans, et l'anéantissement du commerce a fermé le chemin à ceux du sol étranger ; une disette qui ne naît pas d'une vaine inquiétude, qui n'existe pas dans quelques localités seulement, mais qui est le résultat naturel de l'état actuel des choses, porte le peuple à tous les excès ; ici les magistrats transigent avec la sédition, là le sang coule ; par-tout la désorganisation se manifeste, et dans un pays justement célèbre pour le respect porté aux institutions, pour la garantie donnée à tous par les lois, l'anarchie lève par-tout la tête ; les assemblées se multiplient, les adresses se colportent, les tribunes ambulantes forment des groupes séditieux, les arsenaux sont pillés, les denrées ne circulent plus librement, la propriété n'est plus qu'un vain nom, et les instrumens auxquels l'Angleterre doit les progrès trop multipliés de son industrie, signalés aux malheureux comme les causes de leur détresse, volent par-tout en éclats ! Le *Courrier* avait raison de dire que les journaux français auraient une occasion facile de présenter sous un jour défavorable la situation actuelle de l'Angleterre. Ce tableau, nous pourrions l'étendre encore, si de l'état où se trouve le peuple, nous passions à celui où se trouve le gouvernement lui-même ; mais nous ne citons, pour les rapprocher, que les faits constatés, avoués, irrécusables, et nous aimons mieux ne pas les

réunir tous, que d'encourir le reproche d'en exagérer les conséquences.

Dimanche dernier, l'Empereur a reçu les hommages des députations des colléges électoraux des Hautes-Alpes, de la Lozère, du Mont-Tonnerre et du Pô. S. M. a daigné les accueillir et agréer les expressions de leurs sentimens.

Elle a daigné répondre à la députation des Hautes-Alpes :

« Je vous remercie des sentimens que vous m'exprimez » au nom des habitans de vos montagnes. J'ai éprouvé » leur zèle, et je compte sur eux. »

A celle de la Lozère :

« Votre département est petit, mais il n'en est pas moins » intéressant à mes yeux. La division départementale est » fixée, et ne doit plus éprouver aucun changement. J'a» grée les sentimens que vous m'exprimez. »

A celle du Mont-Tonnerre :

« Des prélats institués pour prier Dieu s'étaient consti» tués vos maîtres. Un pareil abus a disparu pour toujours » de l'Europe. L'Empire que j'ai fondé vous préserve à » jamais de devenir le théâtre de la guerre, et vous range » sous des lois uniformes, égales pour toutes les portions » du territoire. Un accroissement dans votre agriculture et » le développement de votre industrie ont dû être le ré» sultat naturel de ce nouvel ordre de choses. »

A celle du Pô :

« Ce que vous me dites m'est agréable. Vos départemens » ne m'ont donné que des sujets de satisfaction et de con» tentement; j'aime à vous le dire; qu'ils comptent sur » l'amour que je leur porte. »

Toutes les nouvelles des départemens annoncent que les cohortes des gardes nationales sont déjà sur pied, et passent les revues des inspecteurs-généraux, auxquels Sa Majesté a confié l'importante mission de les former; on cite particulièrement les départemens du Nord, de la Moselle, du Doubs, de l'Ille-et-Vilaine, des Deux-Sèvres, de la Dyle, de la Meurthe, des Vosges, de la Roër : partout des officiers expérimentés, et d'une valeur éprouvée, la plupart membres de la légion d'honneur, se sont disputé l'avantage de prendre du service dans ces cohortes, d'y porter l'habitude de la discipline, l'instruction, et l'exemple du plus entier dévouement.

S....



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXIII. — *Samedi 2 Mai 1812.*

POÉSIE.

GOFFIN ET LES MALHEUREUX DE BEAUJONC.

Dans le sein de la terre, habiles travailleurs,
Se plongeaient tous les jours d'intrépides mineurs,
Et tous les jours leurs bras arrachaient aux abymes,
Non pas ces faux trésors, la source de nos crimes,
Ce métal, disputé par des combats sanglans,
Qui de l'autre hémisphère a perdu les enfans;
Mais l'utile tribut, offert par l'industrie,
Cet aliment du feu, nécessaire à la vie,
Dont se forge, en cent lieux, le fer de nos guerriers,
Et qui des malheureux échauffe les foyers.

Tout à coup sous leurs pieds se creusant un passage,
L'onde, à flots redoublés, a couvert leur ouvrage:
En vain, pour les tirer de ce gouffre inondé,
Le panier secourable est par eux demandé;
Faible et tardif abri, bien peu viennent l'atteindre:
Il en est un encore, un qui doit ne plus craindre:
Déjà près du secours qu'a su fixer son bras,
Il peut, dans l'instant même, échapper au trépas.

N

O de l'humanité généreuse victime !
De quel sublime accent a retenti l'abyme !
Je péris avec eux, ou je les sauve tous.....
Héros de tous les tems, tombez à ses genoux ;
Goffin, simple ouvrier, a plus fait pour la gloire
Qu'il n'en faut pour s'inscrire avec vous dans l'histoire :
Sans lauriers, sans témoins, loin de l'éclat du jour,
Qui se dévoue ainsi, surpasse tour à tour
Les héros qu'ont produits Athènes, Sparte, Rome,
Et Diogène en France eût pu trouver un homme.

Curtius, dans ton gouffre, applaudi des Romains,
Un jour pur éclaira tes glorieux destins ;
Mais dans la *fosse* obscure où nul ne le contemple,
Le héros de Beaujonc eût été ton exemple (1).

Qui pourrait, sans mourir et d'angoisse et d'horreur,
De tant d'infortunés se peindre le malheur,
Dans les flancs de la terre entassés, pleins de vie,
Par de sombres détours fuyant l'onde en furie,
La mort devant leurs pas, et plus dure à souffrir,
La faim, l'horrible faim dont ils devront mourir !
En vain par la douleur vers Beaujonc assemblées,
Des épouses en deuil, des mères désolées,
Sur le bord de la *fosse*, où se fixent leurs yeux,
Appellent, par des pleurs, les objets de leurs vœux ;
La corde du secours, sur leurs fronts descendue,
De l'affreux souterrain trois fois est revenue,
Et trois fois, à leur cœur tremblant, anéanti,
Le panier vide apprend que tout est englouti...
Plus d'espoir... Pourra-t-on percer la voûte immense
Qui leur ravit le jour et bientôt l'existence ?
Quels bras et quels lériers, en détournant les eaux,
Viendront les arracher à la fureur des flots ?

Ne désespérez plus, familles malheureuses ;
De votre Magistrat les ardeurs généreuses

(1) Il n'y a, peut-être, dans toutes nos histoires, que le noble dévouement de d'Assas qui puisse être comparé à celui de Goffin, et d'Assas était aussi Français.

Veillent et jour et nuit autour de vos tombeaux,
Et son zèle a produit des miracles nouveaux.

Dans son cours dévorant déjà l'onde arrêtée
Ne les menace plus de sa vague irritée,
Et pour mieux leur porter et la vie et le jour,
Au fond d'une autre *fosse* élevés tour à tour,
Mille bras, animés par l'humanité sainte,
Du gouffre inaccessible ont attaqué l'enceinte;
Pour cette fois, du moins, la sape des mineurs
N'est point et l'instrument, et l'art des destructeurs.

Ingénieux Goffin, du secours qu'on t'envoie,
A des signes certains tu devines la voie:
Arme-toi de courage, aux confins du trépas,
Et de tes compagnons dirige encor les bras.

Doux prodige de l'art! consolante industrie!
Sous l'effort du travail la cloison affaiblie
Devrait bientôt... Mais, Dieux! quel funeste accident
De Goffin et des siens prolonge le tourment?
De leur pâle flambeau la lumière tremblante
Ne jette plus sur eux qu'une lueur mourante,
Feu sacré, seul trésor dans ce cruel moment,
Il s'éteint... O du sort dernier trait accablant!
Ils tombent, renversés, comme d'un coup de foudre!
Intrépide Goffin, qu'oseras-tu résoudre?
Seul debout dans l'abyme, hélas! tu n'attends plus
Des secours qui, d'ailleurs, te seraient superflus,
Sans que tes tristes yeux aient pu voir la lumière,
Cinq fois l'astre des jours a fourni sa carrière;
Déjà l'horrible faim, le sombre désespoir
Règnent autour de toi: tu ne dois plus revoir
Ce soleil dont l'éclat eût, par toi magnifique,
Eclairé, sur ton front, la couronne civique.
Tombe et meurs avec ceux que tu n'as pu sauver:
Ton fils est là, ton fils! ah! pour le conserver,
Sur ton sein expirant en vain ta main l'appuie,
Il ne reverra plus une mère chérie,
Il mourra dans tes bras.... Père trop malheureux!
Non, le sort d'Ugolin ne fut pas plus affreux.

Mais quel bruit sourd, quel coup, lointain et solitaire,
Retentit et se perd dans les flancs de la terre ?
Ensevelis comme eux, et comme eux gémissans,
Dans ces gouffres profonds est-il d'autres vivans ?
Le même bruit au loin se soutient, se prolonge....
O dieu des malheureux ! non, ce n'est point un songe,
Dit Goffin, en tombant sur ses faibles genoux,
Ce bruit est le secours qu'on dirige vers nous :
A ces mots recouvrant leurs forces défaillantes,
Ses nombreux compagnons joignent leurs voix mourantes,
Et du fond de l'abyme impénétrable aux yeux,
Leur prière tremblante a monté dans les cieux.

L'espérance aussitôt ranime leur courage :
Ils travaillent encor : l'instrument de l'ouvrage
Que ne dirige plus la lueur des flambeaux,
Incertain, égaré dans la nuit des tombeaux,
Aux propres travailleurs fait souvent des blessures,
Et la chaleur du gouffre, et ses vapeurs impures,
Et la soif dévorante, et l'accablante faim
Vont de ces malheureux hâter l'horrible fin ;
Ils tombent de nouveau... quand une voix divine,
La voix du magistrat, de la *fosse* voisine,
Perçant des souterrains les remparts ténébreux,
Avec l'espoir de vivre, arrive au milieu d'eux.

Cependant, ô merveille ! adresse fortunée !
Dans les flancs élargis de la sonde étonnée,
Des sucs réparateurs, des vivres restaurans
Parviennent, à la *fosse*, aux travailleurs mourans :
Enfin, grâce au succès d'une force dernière,
L'abyme est entrouvert... ils ont vu la lumière....

Mais vous à qui du jour ils doivent les bienfaits,
Liégeois, peuple sensible et célèbre à jamais,
Craignez de vos secours la trop prompte largesse ;
De ces vivans nouveaux ménagez la faiblesse ;
Rendez-les, sans secousse, au jour, aux alimens,
Et même aux doux baisers de leurs tendres parens.

Et toi, simple ouvrier, sans éclat et sans gloire,
Goffin, tu vas monter au temple de Mémoire :

De ta noble action l'immortel souvenir
Ira porter ton nom aux siècles à venir ;
Dans l'univers entier qui déjà te contemple ;
Tu vivras ; des mortels et l'amour et l'exemple.
A la voix du héros cher aux faits éclatans,
Déjà l'honneur t'appelle au rang de ses enfans,
Et son signe étoilé, dont la vertu s'honore,
Brillera d'un éclat par toi plus grand encore.

Par JEAN-LOUIS BRAD,
Membre de plusieurs Sociétés littéraires.

LE HIBOU ET LA LAMPE. — FABLE.

Un jour (non, c'était une nuit),
Le triste époux de la chouette,
Las d'habiter son ennuyeux réduit,
Entra dans un couvent pour faire une retraite.
Une lampe brillait en ce séjour pieux ;
Et voilà notre anachorette . . .
Dont la clarté blesse les yeux,
Contraint de fuir en d'autres lieux.
Il s'envole, en criant dans son affreux langage :
« Funeste lampe, que j'enrage
» De ne pouvoir briser ton cristal odieux !
» Mais si, pour le moment, l'éclat de ta lumière
» M'empêche d'approcher, peut-être quelque soir
» Te trouverai-je éteinte : alors, c'est mon espoir,
» Alors, à ma fureur je donnerai carrière ! »

Notre hibou ressemble aux lâches détracteurs,
Dont l'implacable et basse envie
N'attend, pour s'exhaler, que la mort des auteurs
Qu'ils n'osaient attaquer lorsqu'ils étaient en vie.

KÉRIVALANT.

IMPROMPTU

A M. DELILLE, *sur le* POEME DE LA CONVERSATION.

Oh ! que la conversation
Dans votre poëme a de charmes !

Chaque vers, chaque mot, a son intention
Et force le lecteur à vous rendre les armes.
Avec quel art vous peignez des défauts
Dont on ne voit chez vous aucune trace!
Rien d'apprêté, d'inutile, de faux;
Tout y montre l'esprit; tout s'y peint avec grace.
Du Babillard sur-tout nous devons éviter
L'insupportable caractère;
Pour moi, je saurais bien me taire
Si je pouvais toujours vous écouter.

Par Mlle Sophie de C.......

Portrait idéal et ressemblant de madame de G***.

De cette dame charitable
Sans avoir vu même un seul trait,
On ferait très-bien son portrait;
Plus il ressemblerait au diable,
Et plus il lui ressemblerait.

Un abonné de province.

ÉNIGME.

A tout œuvre excellent on ajoute mon nom.
Terme connu dans la jurisprudence,
Je suis aussi de quelque conséquence
Dans la science du blason.
Par-tout j'établis l'ordre, ou préside, ou commande.
Point de société, soit petite, soit grande,
Qui n'ait besoin de moi, qui subsiste sans moi:
La raison, la nature en ont fait une loi.
Voilà pour le moral et pour le politique,
Quels qu'en soient les rapports en tout cas échéant.
Quant au personnel, au physique;
Je suis encor beaucoup plus important;
Car, pour chacun de vous, lecteurs, je suis unique,
Et nécessaire tellement
Que vous n'existez plus si de moi l'on vous prive.
Plaignez l'homme de bien auquel ce sort arrive,
Et puisse-t-il n'arriver qu'au méchant!

Mais le plus singulier, peut-être,
Est que, sans vous quitter jamais,
Couché, debout, assis près de votre fenêtre,
Je vous accompagne au palais,
A la bourse, à l'académie,
A la chasse, à la comédie,
Enfin par-tout où se portent vos pas:
Et cependant cela n'empêche pas
Que le plus fréquemment, parfois à la même heure,
Je ne sois en autre demeure,
Par exemple dans vos bureaux,
Même en vos ateliers, soit anciens, soit nouveaux,
Et jusque dans votre cuisine:
Mais tel qui ne m'a plus, jamais ne me devine.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

LOGOGRIPHE.

FILLETTE qui prend un mari
Aurait vraiment le cœur marri
Si par les tendres soins d'une attentive mère,
Je ne la précédais, sortant de chez son père.
Retranche-moi le chef, je deviendrai, lecteur,
Grand poëte lyrique et très-bon prosateur.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

JE suis un mot fort singulier;
Français, latin, est mon premier;
Français, latin, est mon dernier;
Français, latin, est mon entier.

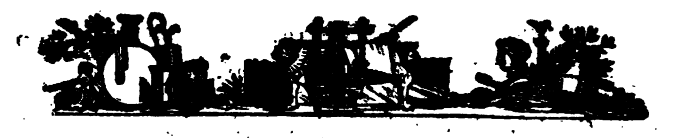
S........

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Crémaillère*.

Celui du Logogriphe est *Croche* (note de musique), dans lequel on trouve: *roche, cocher, coche, cher, cor* et *or*.

Celui de la Charade est *Mallebranche*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE, D'HISTOIRE, DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE, contenant, etc., etc., etc.; par F. L. COMTE D'ESCHERNY, ancien chambellan de S. M. le Roi de Wurtemberg.—Trois vol. in-12.—A Paris, chez *Bossange* et *Masson*, libraires, rue de Tournon.

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

CES Mélanges sont composés de parties qui n'ont presque aucune liaison entr'elles. L'ordre suivi par l'auteur étant donc arbitraire, comme son titre le permettait, je me suis trouvé libre d'en adopter un, qui, sans être motivé d'une manière beaucoup plus sensible, m'a paru convenable pour diviser cette notice en trois parties. On a vu dans la seconde la manière de penser ou de s'exprimer de M. d'Escherny sur des matières générales; mais il a traité spécialement plusieurs sujets particuliers, et ce n'est pas alors que ses idées ont été moins fécondes, où sa plume moins heureuse.

« L'égoïsme, selon M. d'Escherny, dont je conserverai la plupart des expressions, l'égoïsme tend à la félicité comme la vertu: la vertu abjure tout intérêt personnel; l'égoïsme s'y concentre tout entier. Mais la faiblesse de la nature humaine ne lui permettant d'exceller, en quelque sorte, ni dans le bien, ni dans le mal, il n'est point d'homme complètement égoïste, comme il n'en est point de parfaitement vertueux. L'égoïsme est la préférence injuste que l'homme éclairé donne à ses intérêts contre les mouvemens de sa conscience. L'égoïste a la folie de se croire seul, ou de ne songer aux autres que dans le rapport qu'ils peuvent avoir avec ses jouissances. L'égoïsme se montrait jadis à découvert. Quelle franchise d'égoïsme dans les héros d'Homère! A Rome on voyait aussi l'égoïsme marcher tête levée. Ci-

céron révèle naïvement ses vrais motifs. A mesure qu'on s'éloigne de l'enfance des sociétés, l'égoïsme se dérobe à la vue : comment le reconnaître caché sous l'intérêt de l'Etat ou de la religion, et jusque sous le manteau de bienveillance universelle qu'il a surpris à la philosophie moderne ? Tous les vices de l'humanité recèlent de ce venin une portion plus ou moins grande. Précédé de l'envie, l'égoïsme parcourt tous les rangs : ce fléau de la société est le mobile secret de toutes les actions qui n'ont pas la vertu pour motif; c'est lui qui s'oppose au progrès des connaissances; c'est lui qui craint les réformes; c'est par lui que s'établissent ces proportions si exactes entre les obstacles que rencontre un projet, et la grandeur du bien qu'il doit produire. C'est lui qui fait les sophistes, et qui divisa deux sectes fameuses : l'austérité de la volupté d'Epicure se rapprochait beaucoup des charmes de la vertu de Zénon; il ne s'agissait que de s'entendre, mais les opinions brillantes et les paradoxes piquans se seraient évanouis. C'est l'égoïsme qui, dans l'art de guérir, a fait les *secrets;* c'est lui qui ceint d'un triple acier le cœur de l'administrateur infidèle; l'inanition, le marasme et la fièvre, ont creusé les fondemens de sa demeure brillante, et les socles du portique sont assis sur des ossemens; c'est encore l'égoïsme qui veut que ce ministre, pour se rendre nécessaire, conseille une guerre injuste; dans cette dépêche qu'il va signer, j'aperçois cent mille victimes immolées au *moi* d'un seul homme, et nous reculons d'effroi lorsqu'on nous parle de ces affreux autels où la stupide piété des peuples immolait une vierge, arrachée des bras de sa mère, ou un fils premier né! Nous ne songeons pas que nous portons au dedans de nous-mêmes une divinité plus sanguinaire. Il n'y a pas d'incompatibilité absolue entre les passions ou les vices même, et le maintien de l'ordre social; l'égoïsme seul porte ce caractère; il arrête le jeu de la machine politique, en affaiblissant tous les ressorts, en isolant tous les rouages. La base du gouvernement romain a toujours été l'égoïsme; mais l'égoïsme d'une nation n'a pas les mêmes inconvéniens que celui de ses membres : les maux produits par le premier sont exté-

fleurs, et il ne manque à une telle nation, pour être humaine et juste, que d'être seule dans l'univers. »

Un précis de quelques autres morceaux, qui ne sont point inférieurs à *l'égoïsme*, occuperait trop de place; mais je citerai du moins quelques lignes de celui qui est intitulé : *De la Distinction des rangs, ou de la noblesse et de l'égalité*.

« Pourquoi les animaux, même les plus sauvages, se » laissent-ils apprivoiser et subjuguer? c'est qu'ils recon- » naissent sourdement, et par instinct, la supériorité de » notre espèce; et si l'homme est naturellement indocile » au joug.... s'il est si difficile à conduire, c'est qu'il ne » voit point sur la terre d'êtres supérieurs à lui. Pour le » gouverner, c'est malheureusement à ses égaux, c'est » à des hommes comme lui qu'on est forcé d'avoir re- » cours; il faut donc qu'un heureux prestige transforme » à ses yeux l'égal en supérieur : de là l'utilité des sépa- » rations et de la gradation des conditions et des rangs; » de là l'intervention des dieux.... et cette nécessité de » recourir, pour diriger les hommes, à des moyens sur- » naturels (cette dernière conséquence n'est nullement » incontestable.) Le plus grand principe d'activité dans » l'état social est en même tems un principe commun à » chacun des individus qui le composent; c'est la ten- » dance de tous à rompre l'égalité...... Les distinctions » politiques sont en même tems le plus sûr garant des » bonnes mœurs, et rien n'en présage autant la déca- » dence que la confusion des rangs. Dès que les sépara- » tions sont abattues, la considération s'attache à la ri- » chesse; bientôt l'or marque les rangs.... on se presse » autour d'un signe précieux qui représente tout, jus- » qu'aux honneurs et à la gloire. »

Ces principes avaient été développés dans un ouvrage de M. d'Escherny, *de l'Egalité* ou *Philosophie de la politique*. Ce livre n'eut aucun succès; l'auteur en parle avec beaucoup de franchise; mais il rappelle en même tems l'incertitude des premiers jugemens du public, incertitude que l'on semble oublier lorsqu'on juge un littérateur vivant, et il rapporte une partie des disgrâces connues de tant de livres et même de pièces de théâtre

qui depuis ont obtenu la plus grande célébrité. Parmi ses observations sur la critique dans les journaux, il désigne particulièrement deux ouvrages qu'il n'eût point songé à lire s'il ne les eût pas vus maltraités dans une feuille à laquelle il reproche de la partialité. Voici comment il parle de celui de M. Boufflers : « Le titre m'en avait » d'abord éloigné, il n'était pas en effet bien choisi....... » Il est très-remarquable que l'auteur de tant........ de » productions si gaies, si délicates, si fines, si spirituel- » les, soit sorti de ce genre pour entrer avec un égal » succès dans la grave et intéressante carrière de la mo- » rale et de la métaphysique; mais ceux qui liront le » *libre arbitre* verront qu'il est l'ouvrage d'un penseur, » d'un philosophe, et d'un écrivain très-distingué. »

La diversité des matières sur lesquelles l'auteur s'est exercé dans ces mélanges, et les vues ingénieuses qu'ils renferment, m'avaient fourni beaucoup de notes : il en est plusieurs dont je ne puis faire usage. J'aurais voulu dire ce que M. d'Escherny allègue en faveur du dix-huitième siècle, prétendant que le style de Rousseau, de Buffon, de Montesquieu a *bien autrement de chaleur, de verve et d'originalité*, que celui des écrivains du siècle précédent; ce qu'il blâme dans Bossuet; les reproches plus importans qu'il fait à Louis XIV; et en quels termes il parle de la gloire d'un règne plus imposant, qui réduit à peu de chose l'éclat du règne de Louis, etc., etc. J'aurais ainsi montré avec plus d'étendue l'originalité souvent heureuse des conceptions, et l'inégalité du génie de l'auteur. Mais deux seuls objets occuperont assez d'espace : il s'agit de la Suisse, pays auquel M. d'Escherny ne consacre que deux ou trois pages, mais qu'il vante avec plus d'enthousiasme que d'exactitude, et de J. J. avec qui ses liaisons furent étroites, dont il paraît avoir bien observé les habitudes ou le caractère, et dont il parle en différens endroits, mais spécialement dans le dernier volume. La réunion de quelques-uns de ces traits épars ne sera point sans intérêt; tout ce qui peint Rousseau doit en exciter, et de plus M. d'Escherny peut obtenir à cet égard une confiance particulière.

« Pour porter un jugement de cet homme unique, il

» ne faudrait, dit-il, l'avoir vu ni de trop près, ni de » trop loin......... Il se calomnia lui-même dans ses » trop naïves confessions. Quoique j'aie beaucoup vécu » avec lui, j'ai cherché à me placer dans ce juste milieu » dont je viens de parler. Personne ne l'a mieux connu » que moi. Je me plais à rendre de lui l'éclatant témoi- » gnage qu'à ses bizarreries près, effets visibles du tem- » pérament, il fut le meilleur, le plus indulgent, » le plus compâtissant et le plus excellent des hommes. » Il n'était pas ami des philosophes; son cœur ne ren- » fermait cependant ni fiel, ni amertume. Ce fut un vé- » ritable enfant. Il en eut les joies vives et les chagrins » bruyans. Il s'emportait moins qu'il ne se dépitait. Il » aima les champs, la solitude comme tous les hommes » sensibles enclins à la rêverie, et qui ont reçu de la na- » ture cette teinte de mélancolie unie d'ordinaire à la » pénétration et au génie. Une imagination ardente et » de profondes méditations désorganisèrent sa tête avant » le tems : il eut le malheur de se survivre à lui-même. »

C'est à Motiers-Travers que M. d'Escherny parla pour la première fois à Rousseau. « Je le trouvai sur un pe- » tit banc de pierre, exposé aux rayons d'un beau soleil. » Le premier regard fut pour moi, le second sur son » vêtement; et le premier mot qu'il me dit, en le dési- » gnant, il est fou, mais il est commode (Rousseau » était alors vêtu en Arménien). La connaissance fut » bientôt faite, etc. Les hommes qui n'ont point de » mérite veulent en avoir un peu; ceux qui en ont » beaucoup veulent en avoir davantage. Rousseau n'était » pas content d'avoir écrit les lettres ardentes de Saint- » Preux, il voulait qu'on le crût capable d'en faire encore, » dans ce genre, de très-supérieures; il dit quelque » part qu'elles ont existé, mais dans sa tête seulement. » Il voulait que...... l'on crût qu'il pouvait vivre sans » dormir, et que du milieu des souffrances..... s'échap- » paient ses pages immortelles. Environné d'admirateurs » il se disait persécuté...... Ses brusques réceptions » donnaient un grand prix à celles qui étaient douces et » affectueuses..... Presque tous les partisans de Rous- » seau l'ont cru sincère dans la plupart de ses préten-

» fions et de ses plaintes...... Je l'ai vu de trop près pour » partager l'innocence de ses jugemens, mais je ne l'en » ai pas moins aimé. Il le savait, et quoiqu'il me craignît » un peu, parce qu'il voyait que je le pénétrais, il ne » m'en aimait pas moins. Rousseau ne pensa, ne sentit, » ne fit rien comme personne. Son idée dominante était » anti-sociale; elle explique ce phénomène. Si sa vie » entière n'est qu'un grand contraste, tous ses écrits ne » sont qu'un grand et même paradoxe..... Ses variations » prouvent qu'il ne fut qu'un Pyrrhonien décidé, mais » déguisé, et qui doutant de tout eut l'apparence toute » sa vie de ne douter de rien. Rousseau est celui de tous » les philosophes qui a fourni le plus de matériaux à l'acti- » vité de la pensée. L'Emile est l'ouvrage le plus... utile, le » plus déraisonnable, le plus profond, le plus dangereux » et le plus éloquent qui soit jamais sorti d'aucune tête » humaine. Rousseau ne fut véritablement profond » qu'en sensibilité....... Toutes ses vues isolées sont les » éclairs du génie....... Ce qui caractèrise éminemment » le génie de Rousseau, c'est une propriété rare, celle » de retourner l'objet de sa pensée dans tous les sens. »

Ce portrait semble avoir beaucoup de vérité : cependant je ne prononce point sur le plus ou moins de justesse dans les détails, et j'aurais même des objections à faire. Mais si, à d'autres égards, quelque chose paraissait y manquer, il faudrait l'attribuer à la difficulté de rassembler dans un cadre étroit les traits essentiels des diverses esquisses de l'auteur.

La manière dont se passa la première jeunesse de Rousseau n'était guères propre à lui suggérer assez tôt la résolution de vivre en sage, et son caractère inquiet, ses goûts, simples il est vrai, mais souvent romanesques, pouvaient y apporter d'autres obstacles. C'est en partie à la fortune que les hommes inébranlables doivent cette belle attitude que les atteintes même de la fortune ne pourront plus changer. Rousseau n'était donc pas un sage; mais il avait un excellent naturel et des intentions droites : c'était un homme de bien, d'une humeur inégale, d'une volonté souvent faible, d'une imagination brillante et féconde, mais trop peu contenue,

et d'un génie moins vaste que profond et impétueux. Indépendant par ses résolutions, mais très-sensible en effet, capricieux, mais facile à subjuguer, il parut avoir peur des hommes, parce qu'il craignit beaucoup sa propre faiblesse. S'il vécut avec une femme peu faite pour lui d'ailleurs, et qui ne pouvait guères avoir que des qualités communes, ce fut parce qu'il avait besoin quelquefois d'être impunément, dans la vie privée, le plus ordinaire des hommes. Je ne vois pas qu'il se soit contredit sans cesse, comme le prétendent beaucoup de gens qui n'eussent pas dû lire J.-J. sans qu'on le leur expliquât ; mais je trouve qu'en effet il n'y a pas une entière analogie entre ses différentes opinions, et que souvent il se persuadait ce dont il n'était point convaincu. L'on ne voit pas d'abord, dans son style, ce doute prudent qui convient toujours dans nos recherches, et qui le servit bien dans les siennes, et sa manière d'étudier long-tems, d'observer avec pénétration une certaine face des choses lui ôte le ton de l'incertitude ; il paraît donc opposé dans ses principes, lors même qu'il ne fait qu'examiner à quels principes il pourra s'arrêter, en sorte qu'il n'appartient pas à tout le monde de l'entendre comme il s'entendait lui-même.

En opposant à l'*Eloge de Rousseau*, par M. d'Escheroy, ses considérations *sur Rousseau et les Philosophes du dix-huitième siècle*, on connaît à quelques égards, et l'on devine sous d'autres rapports sa véritable opinion ; mais il n'en est pas de même au sujet de la Suisse, le contrepoids manque ; et bien que le seul article consacré à ce pays ait seulement pour titre : *Sur la Suisse*, et non pas *Eloge*, il est fort à craindre qu'il n'ait été composé dans ce dernier sens.

« Les écrivains et les savans qui honorent le plus » l'Allemagne et la France ; qui ont le plus illustré la » langue et la littérature des deux empires, et la philo» sophie, sont des Suisses ; J.-J. Rousseau, Bonnet, » Necker, Gesner, Haller, les Bernouilli, Euler, Zim» merman, Iselin, Bodmer, etc. » Je ne supprime aucun des noms cités. L'on voit réellement dans cette liste quelques-uns des écrivains et des savans qui honorent le

plus l'Allemagne et la France ; mais l'auteur dit, par inadvertance apparemment, *les écrivains et les savans qui honorent le plus*, etc., ce qui est fort différent. Et d'ailleurs Bonnet et J.-J. étaient-ils Suisses ? Fut-elle vraiment suisse cette ville de Genève qui avait appartenu à la Savoie, qui toujours parut étrangère aux Treize-Cantons, qui était française par le langage, par les mœurs, et en quelque façon par le sol, et qui ne se trouve point dans l'enceinte naturelle de l'Helvétie ? Je sais qu'elle était alliée des Suisses, et que la méthode expéditive de plusieurs géographes l'a placée dans la Suisse, ainsi que le pays de Neuchâtel, dont le roi de Prusse était prince : mais dans une compilation publiée dernièrement, on a bien mis en Suisse le Mont-Blanc. Sans doute en raisonnant ainsi, la Suisse a de fortes montagnes, donc toute montagne considérable, au nord de l'Italie, doit être en Suisse. Cependant les deux plus hauts sommets des Alpes et de l'Europe, c'est-à-dire le Mont-Blanc et le Mittags-horn ou Mont-Rosa, ne font point partie du territoire des Suisses. J'insiste sur ce point, parce que M. d'Escherny, qui, à la vérité, ne fait en cela que ce qu'ont fait beaucoup d'autres, parle des montagnes de la Suisse comme si de hautes montagnes étaient une chose particulière à la Suisse, et comme si les beautés naturelles des cîmes sauvages ne se retrouvaient point, sans même sortir de notre Europe, dans la Norwége, dans le Tirol, dans les départemens français des Alpes, des Pyrénées, etc.

Ce n'est pas que cette région étroite, principalement comprise entre le Jura le Rhin et une partie des Alpes ; ne soit sans contredit l'une des plus remarquables de l'Europe, et par les mœurs, les vieux usages, ou l'agreste industrie de ses habitans, et par ses hautes vallées, ses lacs romantiques, ses mers de glace et le caractère imposant des sites que la forme de ses monts escarpés y multiplie.

Ce pays dont l'étendue réelle est si peu considérable, s'agrandit beaucoup, en quelque sorte, pour celui qui le parcourt avec intérêt, et qui cherche à le bien connaître. Simple, mais industrieux, libre en quelques en-

droits et nulle part misérable, sauvage et assez fertile, divisé en petits territoires, et présentant à chaque pas un différent langage, un autre culte, ou d'autres mœurs, ce pays devait être jugé très-diversement selon le caractère et les préventions des voyageurs ; et en effet, si quelques-uns en donnent une idée vraie, il a trouvé beaucoup plus de détracteurs ou d'enthousiastes. Plusieurs l'ont vanté justement et pour des causes légitimes : mais la plupart se sont mis à le célébrer, soit parce que cette situation à l'entrée de l'Italie, sur le passage des Anglais, des Français, des Allemands, l'a fait beaucoup remarquer, soit parce que c'était une belle occasion de placer au hasard, de grandes phrases sur l'innocence, sur le désintéressement, sur les vertus de l'âge d'or ; ou bien ils auront cru qu'un peuple estimable à divers égards, devait être présenté comme un modèle en tout ; peut-être enfin auront-ils pensé que des formes rudes prouvaient la franchise, que des hommes francs étaient toujours sincères, et que des mœurs différentes des nôtres, excluaient, par cela seul, tous nos défauts et toutes nos misères.

Ce peuple ne paraît pas avoir précisément un caractère qui lui soit propre ; peut-être l'avait-il anciennement, mais il a dû le perdre sous la domination de Rome, et sous celle des Français et de l'empire. Quelques siècles d'indépendance extérieure n'ont pu le lui rendre entièrement : il formait sans doute par les intérêts politiques qui lui étaient communs, et par ses diètes, un corps de nation ; mais il était divisé non moins essentiellement par le mélange des races étrangères, par la religion, par la grande différence des gouvernemens, et par les différences plus grandes encore du sol et du climat. Ceux qui, après avoir visité la chute du Rhin, le Pont-du-Diable et les manufactures de Saint-Gall, donnent leur opinion sur la Suisse, ont-ils observé que dans ses coutumes le Suisse est allemand ou français, et qu'aux limites des deux langues qu'il parle, ses inclinations et ses manières changent totalement ? Ont-ils distingué le peuple des villes de celui des champs ou des vignobles, et celui-ci du peuple des grandes vallées

qui n'ont que des pâturages, et sur-tout de l'habitant des montagnes? Ont-ils remarqué, par exemple, que le Schwartzenbourg et le Vuilliez, à cinq lieues de distance, sont aussi étrangers l'un à l'autre que la Frise et la Gascogne? Dans les villes, ont-ils distingué Zurich, non pas de Vevai seulement, mais de Berne et de Soleure? Ont-ils senti que Lauzanne et Coire se ressemblent moins peut-être que Paris et Pétersbourg, que Londres ou Philadelphie, et qu'une promenade de quelques heures vous transporte pour ainsi dire de Vienne à Samarcand? Ont-ils calculé l'influence de la température, qui dans deux ou trois villages est préférable à celle des environs de Paris, qui sur les rives de certains lacs est la même que dans la Haute-Alsace, mais qui dans une grande partie du pays n'est pas moins rude qu'à Dantzick ou à Stockholm? Enfin ont-ils étudié les traces encore subsistantes des anciennes mœurs romaines, gauloises, scandinaves, le mélange quelquefois bizarre d'astuce et de simplicité, de défiance et de bonhomie, la sincérité des vallées et la franchise apparente des villes, l'hospitalité des montagnes, et l'avidité des lieux que les voyageurs fréquentent!

Vingt nations qui dans leur force avaient subjugué les plaines fertiles et menacé l'Italie, vaincues enfin par l'art des Romains, ou affaiblies par le tems, ont caché dans l'hiver des Alpes leurs débris humiliés. Des familles nombreuses de Romains proscrits ou dépouillés y cherchèrent un semblable refuge, quand Rome enfin n'apercevant plus qu'une proie trop éloignée, s'offrit elle-même en pâture aux aigles des Marius ou des Octave, et quand les désordres ou l'incapacité de ses maîtres abandonnèrent successivement aux *Barbares*, les Gaules et la Lombardie. Ces peuplades oubliées dans des gorges profondes, s'y maintinrent pauvres mais tranquilles, oubliant aussi qu'il fût un monde si différent du leur, et que si près d'elles, il y eût des passions et des richesses, des mépris et de la gloire. Les changemens politiques du pays même influèrent peu sur une manière de vivre que la nature des lieux y perpétue, et de nos jours encore on trouvait dans les vallons reculés

une singulière ignorance des évènemens de l'Europe. Long-tems après les journées sanglantes qui avaient renversé les trônes et dévasté les provinces, de récits en récits, quelque murmure d'un grand désastre pouvait parvenir dans ces froides retraites; on l'écoutait comme des nouvelles curieuses d'un monde étranger; mais ces tems-là ne sont plus. Le canon des Français a passé les torrens et est descendu dans les précipices; les échelles plantées au milieu des rocs pour de hardis chasseurs, sont devenues la route des armées; des sentinelles ont été placées sur des glaces jusqu'alors inconnues; on a campé au-dessus des nuages, et l'on s'est disputé, avec tout l'art des combats, ces hauteurs difficiles où pour respirer, l'homme rassemblait ses forces, et où les bêtes de somme poussaient des gémissemens. Néanmoins la tempête n'a eu qu'un tems. Les sources élevées de la Reuss et du Tesin sont redevenues solitaires; Stantz et Altorf ont obtenu de Paris ces mêmes lois que jadis ils s'étaient données, et sous la protection d'un monarque, l'homme des montagnes a retrouvé ses libres habitudes.

DE SEN***.

LA FEMME, ou *Ida l'Athénienne*, roman traduit de l'anglais de MISS OWENSON; avec cette épigraphe :

> Nul doute qu'on ne s'élevât aux plus grandes choses, si l'on avait l'Amour pour précepteur...., et que la main de la beauté jetât dans notre ame les semences de l'esprit et de la vertu. HELVÉTIUS.

Quatre vol. in-12. — Prix, 8 fr., et 10 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Nicolle*, libraire, rue de Seine, n° 12.

LA FEMME...... Ce nom si doux suffit pour toucher l'ame; il frappe l'imagination de mille souvenirs et de mille espérances de bonheur; il remplit le cœur de sentimens délicieux et de sensations ravissantes; il annonce à tout notre être, par un doux tressaillement, la plus belle comme la plus parfaite moitié du genre humain; celle

qui ne semble exister que pour adoucir nos peines et accroître nos plaisirs, pour développer en nous le germe du génie, des grandes actions, des talens supérieurs et des hautes vertus; celle qui formée pour aimer ne paraît respirer que dans l'objet de son affection sans bornes, et fait le bonheur de l'homme de toutes les classes, de tous les rangs et de tous les âges.

Un auteur qui nous peindrait la femme accomplie, celle qui joint aux charmes d'une beauté parfaite toutes les qualités de l'ame et la délicatesse du sentiment et de l'esprit; qui nous la montrerait dans toutes les circonstances et les vicissitudes de la vie; qui nous développerait *avec le cœur*, et non pas avec art, toutes les nuances de ce caractère adorable, capable des plus grands efforts, du plus noble courage et de la plus sublime énergie, pourrait être certain de produire un excellent ouvrage, de quelque genre qu'il fût, et de se faire admirer et chérir jusqu'à la dernière postérité.

Le roman que nous annonçons devrait être fait sur ce plan; non-seulement le titre et l'épigraphe semblent le promettre, mais il paraît même que l'auteur pense l'avoir exécuté, dans toute son étendue, à en juger par le dernier paragraphe de son ouvrage, que voici:

« C'est ainsi qu'Ida alternativement héroïne patriote, » maîtresse tendre, fille affectionnée; tantôt luttant » contre l'adversité, tantôt recherchant les plaisirs au » sein du luxe et dans le tourbillon du grand monde; » épouse dévouée et mère exemplaire; fut, dans ces » diverses situations, toujours FEMME. Sensible, tendre, » mais énergique, ses facultés se développaient quand » les circonstances l'exigeaient, et elle continua à prou- » ver, par toute sa conduite et par son influence sur » ceux qui l'environnaient, que, si c'est l'homme qui » fait les grandes actions, c'est la femme qui les ins- » pire. »

Cependant, en lisant son ouvrage, on voit qu'il s'est fort éloigné de ce plan: il a fait un roman agréable, mais il a eu tort de l'intituler: *la Femme*. Si son titre était simplement: *l'Athénienne*, alors il rentrerait dans la classe ordinaire des romans qu'on lit avec plaisir, et

nous ne l'accuserions pas de nous avoir promis infiniment plus qu'il ne nous a donné. En voici l'analyse :

Un Anglais, cadet d'une illustre famille ; jeune voluptueux, recherchant le plaisir avec avidité, mais ayant par son inconstance, sa légèreté et le mauvais choix de ses nombreuses liaisons, émoussé dans son cœur cette délicatesse de sentiment qui seule peut faire éprouver une passion pure et un bonheur réel, était ambassadeur à Venise.

Il y fit connaisssance avec un jeune Grec nommé Stamati, exilé de sa patrie, et qui ne parlait jamais qu'avec un enthousiasme démésuré des ruines, des sites, du climat, et sur-tout de la beauté des femmes de la Grèce.

L'Anglais, ennuyé d'une intrigue qu'il avait à Venise, désirant de s'en affranchir, et brûlant de voir un pays où tout parlait à l'imagination et où les femmes étaient si parfaitement belles, se hâta de partir pour Athènes.

Il y arriva dans le tems du *grand Beiram ;* à cette époque, les malheureux Grecs sont forcés à payer une taxe à leurs tyrans qui les maltraitent beaucoup au lieu d'adoucir, par quelques ménagemens, les vexations dont ils les accablent.

Les Turcs se livrent alors à toutes sortes d'excès ; leur bruyante joie porte la terreur dans les familles des infortunés opprimés, qui se cachent dans leurs maisons pour ne pas être exposés à de mauvais traitemens.

Notre voyageur, fatigué par le fracas de cette joie tumultueuse, sortit de son auberge, traversa la ville avec humeur et alla chercher la retraite aux bords rians de l'Engia, projetant de quitter la Grèce dès le lendemain.

Le site délicieux qui reposait sa vue, l'air pur et embaumé qu'il respirait, les grands souvenirs qui vinrent assaillir son imagination, tout se réunit dans cette solitude pleine de charmes pour agiter son ame par des sensations douces ; et dès ce moment il résolut de différer d'un jour son retour à Venise.

En errant dans ce riche paysage, un jardin enchanteur s'offrit à ses regards : de majestueuses ruines qui rappelaient toute la grandeur des antiques Grecs, et parmi lesquelles croissaient divers arbres odoriférans, formaient l'entrée d'un kiosque magnifique : il s'approcha du portique, écarta doucement les branches d'un jasmin d'Arabie, et l'intérieur du pavillon se découvrit à sa vue. Tout le luxe asiatique avait contribué à l'embellir ; le principal

meuble était un sopha sur lequel reposait une jeune fille endormie qu'on aurait prise pour la pudeur personnifiée : un air d'innocence virginal et de modestie était répandu sur ce beau corps dont les contours et la parfaite symétrie se découvraient à travers le léger vêtement qui l'enveloppait : il y avait dans toute sa personne quelque chose de si délicat, de si idéal, qu'on l'eût prise pour une divinité.... Mais elle se réveilla et se retira dans une autre partie de son appartement que notre Anglais ne pouvait plus voir.

Qu'on juge du transport dans lequel cette vue avait jeté ce jeune voluptueux ! Jamais il n'avait vu une femme aussi complettement belle, des formes aussi parfaites, des proportions aussi séduisantes, une figure aussi régulière et une expression de physionomie aussi angélique.

Il s'éloignait du kiosque en rêvant lorsqu'il rencontra Stamati qui venait d'être rappelé de son exil, et qui, après lui avoir donné tous les témoignages d'affection, lui proposa de le présenter chez un archonte de ses parens qui avait une des plus belles filles de la Grèce. L'Anglais accepta et ils s'y rendirent.

Stamati laissa l'ambassadeur dans un sallon pendant qu'il allait l'annoncer à l'archonte Roséméli et à sa fille Ida : quelle fut la surprise et la joie de l'Anglais lorsqu'il reconnut la jeune beauté qu'il avait admirée dans le pavillon !.... Cependant il se contint : l'archonte l'accueillit avec la politesse familière aux Athéniens, et le présenta à sa fille en lui disant : *ma chère enfant, saluez l'ami de votre cousin.*

Ida reçut l'etranger avec un gracieux sourire, et touchant de ses lèvres une rose, elle la lui présenta, rehaussée d'un tel prix, en lui disant : *soyez le bien-venu.*

L'ambassadeur plut beaucoup au père, mais tous ses regards, toutes ses pensées étaient pour la belle Athénienne : après avoir fait plusieurs visites, il la rencontra un matin à la promenade ; il trouva l'occasion de lui parler d'amour ; et peu de tems après, ayant reçu des dépêches qui lui annonçaient un héritage considérable et son rappel à Londres, il eut un tête-à-tête avec Ida, qui lui avoua qu'elle n'était point insensible à son attachement ; alors il voulut la décider à partir avec lui, mais, aussi vertueuse que belle, elle rejeta cette proposition avec noblesse et dignité.

L'Anglais resta seul : son orgueil humilié, l'amour, le dépit agitaient tour-à-tour son cœur : il s'éloigna en rêvant

aux moyens de séduction qu'il pourrait employer pour déterminer Ida à le suivre.

Le lendemain, il lui fit tenir une lettre écrite avec tout l'art du plus adroit séducteur; mais Ida lui répondit, en lui renvoyant cette lettre, qu'il n'y avait point de bonheur sans la vertu, qu'il était dans l'erreur, et qu'elle le priait de renoncer à elle.

L'ambassadeur, piqué au vif, partit se promettant bien de l'oublier, mais à mesure que son navire l'éloignait d'Athènes, le chagrin remplaçait le dépit; et il finit par rendre justice à l'adorable Ida, et par souffrir tous les tourmens de l'absence.

Ici commence la relation de l'enfance et des premières amours de l'héroïne, mais il n'y a aucune liaison qui l'amène; la narration commence au milieu d'un chapitre sans qu'il y ait une phrase préparatoire, de sorte que le lecteur est tout dépaysé.

Le frère de la mère d'Ida, quoique Grec, avait été élevé en Angleterre et ses propriétés y étaient situées : il avait fait un mariage d'inclination, mais sa femme et son beau-père l'avaient volé et laissé dans un profond désespoir. Il retourna en Grèce, sa sœur était morte et n'avait laissé qu'une fille; il proposa à son beau-frère de l'adopter et de se charger de son éducation, à quoi celui-ci consentit.

Ida fut donc élevée par cet oncle qui en prit le plus grand soin, et qui suivait avec l'intérêt le plus vif le développement de cette jeune beauté qui promettait une femme accomplie.

Un jour étant à la promenade, ils virent un jeune esclave entouré d'un peuple immense qui le regardait avec admiration : il avait détruit un loup furieux qui ravageait les campagnes de l'Attique, et selon l'usage du pays, chacun lui donnait un léger présent; Ida détacha de son col un petit amulette et le présenta au jeune homme en lui disant avec enthousiasme : *et moi aussi je suis Athénienne!*

Le mouvement qu'elle fit dérangea son voile qui laissa voir une figure angélique à la foule étonnée; le jeune esclave en fut sur-tout frappé, et lorsqu'elle s'éloigna il la suivit long-temps des yeux.

Cet esclave appartenait au disdar-aga; le lendemain, pour se soustraire à un traitement injuste, il déserta, et passant sous les fenêtres de la jeune archontesse, il eût la

bonheur de la voir et de lui faire signe qu'il gardait précieusement le présent qu'elle lui avait fait, et disparut.

Deux ans après, Ida traversant une rue d'Athènes, vit un malheureux vieillard grec que des janissaires insultaient; au moment où l'on allait trancher la tête à cet infortuné, un Arménien robuste parut, fit voler en éclat le damas du janissaire et le blessa mortellement; mais bientôt accablé par le nombre, il fut arrêté et conduit au disdar-aga.

Dans ce courageux Arménien, Ida reconnut l'esclave qui avait fixé son attention deux ans auparavant; ne consultant que l'humanité, ne se rendant point compte des sentimens de son cœur, elle fut plaider sa cause et obtint qu'on épargnerait sa vie.

Son oncle, qui joignait à une ame généreuse beaucoup d'admiration pour ce jeune homme, voulut le racheter; mais celui-ci paya lui-même sa rançon.

Son nom était Osmyn, il était fils d'un célèbre archonte d'Athènes qui avait été victime de son dévouement pour sa patrie : mais il cachait sa naissance; tout en lui annonçait un grand caractère; il joignait à l'héroïsme de Thémistocle les grâces et la beauté d'Alcibiade; tous les Grecs s'intéressaient à son sort, et l'oncle d'Ida lui donna un asyle à sa campagne.

Là, il parvint à faire partager son amour, mais l'orgueil du rang du père d'Ida était un obstacle insurmontable.

Le disdar-aga était épris de la belle archontesse depuis le jour qu'il lui avait accordé la grâce de son esclave : sachant qu'elle restait chez son oncle avec Osmyn, éprouvant une jalousie qu'il ne pouvait maîtriser, il fit écrire au père d'Ida qui était absent; il lui fesait entrevoir que sa fille était exposée à l'amour d'un esclave, et l'orgueilleux Athénien se hâta de revenir et de rappeler sa fille près de lui.

Peu de jours après le retour de Roséméli, son beau-frère mourut, laissant tous ses biens à sa nièce, excepté dix bourses qu'il léguait à Osmyn.

Celui-ci, pour accomplir les dernières volontés du défunt, se rendit chez l'archonte qui le reçut avec une hauteur méprisante; mais sans se déconcerter il lui annonça la perte qu'il avait faite et sortit avec dignité.

Dès ce moment, il ne lui fut plus possible de voir Ida; il était proscrit et ne pouvait rester à Athènes qu'à la faveur de divers déguisemens; mais ils s'écrivaient, et à force de supplications il obtint d'elle un rendez-vous à minuit dans une grotte souterraine (ce qui est passablement inconve-

nant quoique les détails l'adoucissent beaucoup); ils en sortaient et traversaient un cimetière turc, lorsqu'ils entendirent des voix qu'ils reconnurent : Osmyn l'épée à la main s'avança, et bientôt un cliquetis d'armes attira Ida, qui vit son père et le disdar-aga fuyant vaincu par son redoutable rival.

Rentrée chez elle, son père obtint qu'elle sacrifierait son amant à son devoir; alors elle écrivit une lettre de rupture à laquelle Osmyn répondit avec noblesse, en lui annonçant qu'il renonçait à elle quoique l'aimant toujours avec la même passion.

Cependant les Grecs, las du joug tyrannique des Turcs, avaient depuis long-tems le projet de s'en affranchir: la bravoure, le caractère et la grandeur d'ame d'Osmyn, le firent choisir par les conjurés pour être leur chef : ils étaient rassemblés dans une caverne; le disdar-aga l'ayant appris s'y porta avec une forte escorte, et l'on en vint aux mains : le combat fut terrible, les Turcs étaient en fuite lorsqu'un renfort considérable leur arriva; alors les malheureux Grecs furent presque tous massacrés, leur chef fut chargé de chaînes et traîné dans les cachots.

Ida, désespérée, courut à la citadelle; le disdar-aga qui voulait l'épouser pour satisfaire sa passion, et pour être allié à la famille la plus considérable de l'Attique, lui promit la grâce d'Osmyn si elle consentait à cette alliance; la jeune archontesse, pour sauver la vie à son amant infortuné qu'elle voyait entre les mains des bourreaux, signa de suite le contrat qui l'unissait à son tyran.

Le projet du disdar-aga était de faire assassiner son rival, et de se rendre indépendant de la Porte : mais on vint lui annoncer que sa fille avait délivré Osmyn et s'était enfuie avec lui et le capitaine des gardes.

Le tyran, tremblant pour ses jours et désirant de se défaire de son rival, courut à leur poursuite; il ne pensa pas à donner des ordres pour faire surveiller Ida, et celle-ci, se voyant libre, se hâta de sortir de la citadelle.

Le Grand-Sultan, ayant découvert le projet ambitieux du disdar-aga, l'avait fait empoisonner; il tomba dans les convulsions pendant qu'il était à la poursuite d'Osmyn : de sorte que ce dernier ne fut point atteint, et Ida n'en entendit plus parler.

Là finit la relation des premières années de l'héroïne; cette relation forme plus du tiers de l'ouvrage, ce qui

est trop long : ce plan est mal conçu ; on le sent au manque de liaison qu'il y a entre la première partie et celle-ci. Le même défaut se fait remarquer entre la deuxième et la dernière. Il me semble qu'il eût mieux valu abréger cette deuxième partie, ou la placer à la tête de l'ouvrage.

Deux années s'étaient écoulées depuis cette fatale époque, lorsque l'ambassadeur avait fait le voyage d'Athènes : le calme était rentré dans le cœur d'Ida, et elle put se livrer au doux sentiment que cet Anglais lui inspirait ; mais la conduite peu délicate qu'il eut envers elle, vint empêcher les progrès de son amour, et lui rendit la tranquillité.

Peu de tems après le départ de cet étranger, le nouveau disdar-aga, voulant s'emparer des richesses de l'archonte Roséméli, qui étaient considérables, le fit arrêter et l'accusa de conspiration : Ida fut en vain solliciter ; insensible à ses larmes, on condamna son père à mort et l'on confisqua tous ses biens.

Elle était dans une espèce de démence, et se promenait à grands pas dans les ruines qui avoisinaient la citadelle ; cherchant sans le trouver un moyen pour sauver l'infortuné Roséméli, lorsqu'un derviche lui remit une lettre avec précaution et disparut.

Cette lettre était de son père qui avait été sauvé par le janissaire qui le gardait : il lui disait de se rendre avec ses frères dans une caverne qu'il lui désignait.

Elle s'y rendit et bientôt elle vit venir son père avec le derviche ; ils résolurent d'aller en Angleterre où le reste de leur fortune était placé chez un banquier.

Le derviche qui n'était autre que le janissaire qui avait sauvé l'archonte, les embarqua et s'éloigna mystérieusement dans un canot, se dérobant aux témoignages de reconnaissance de cette famille infortunée.

Ida suivait des yeux le canot du derviche, lorsque le vent renversant le capuchon qui le cachait, elle reconnut Osmyn : la reconnaissance fit renaître l'amour qu'elle avait eu pour lui ; elle le voyait éloigner avec douleur ; elle l'accusait d'aimer la fille de l'ancien disdar-aga ; enfin, agitée par mille sentimens pénibles, elle arriva à Londres après quarante-deux jours de traversée.

Ne connaissant point les usages ni la valeur des objets ; étant la seule de sa famille qui parlât anglais, Ida des-

cendit à un hôtel qu'on lui avait recommandé, et qui était un des plus dispendieux de Londres : peu de jours après son arrivée, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas assez d'argent pour payer un mémoire que son hôte lui fit remettre : elle demanda quelques jours de délai qu'elle ne put obtenir qu'en déposant une croix de diamant qui valait dix fois la somme qu'elle devait.

Alors elle loua un appartement dans un village peu éloigné de Londres, pour économiser et pour ne plus rester chez un hôte aussi impertinent : et après y avoir installé son père et ses frères, elle fut à l'adresse de son banquier.

Elle apprit qu'il était mort, et que son fils s'était enfui après avoir fait banqueroute.

Voilà cette jeune infortunée, seul soutien de sa famille, et n'ayant aucune ressource..... Elle vendit sa croix moitié de la valeur pour payer son premier hôte; et peu de tems après, son père qui était mourant fut traîné en prison pour les dettes qu'ils avaient contractées dans le second hôtel.

Elle ne savait plus que devenir;... elle courait éperdue dans les rues de Londres, sans but et sans dessein...... Une maison de somptueuse apparence frappe sa vue égarée;.... elle y entre, et voyant un lord qui montait en voiture, elle l'arrêta par son habit, lui parla de l'état déplorable de sa malheureuse famille, le pria de la secourir et s'évanouit.

Ce lord était l'ambassadeur qui avait connu la jeune Ida à Athènes; il fut touché des malheurs qui l'accablaient, et dès qu'elle eut repris l'usage de ses sens, il se rendit avec elle en prison pour délivrer son père;..... mais ils n'arrivèrent qu'à tems pour recevoir son dernier soupir.

Lord B*** mit en pension les frères d'Ida, et lui fit habiter une campagne, près de Londres, où tous les soins lui furent prodigués : sa santé se rétablit peu à peu.

Elle s'aperçut que les soins du lord avaient un but qui répugnait à sa délicatesse; elle sentit combien sa dépendance était insupportable, et elle résolut de s'en affranchir.

Elle avait lu dans une gazette qu'on désirait trouver quelqu'un qui sût le grec moderne et l'anglais pour servir d'interprète; elle va à l'adresse indiquée, et là elle reconnaît un oncle très-riche qui l'adopte et lui laisse bientôt une fortune des plus considérables.

Alors elle rendit à lord B*** l'argent qu'il avait avancé

pour elle et sa famille, et se retira avec ses frères dans une campagne fort belle qui lui appartenait dans les environs de la capitale.

Bientôt elle fut recherchée de tout ce que Londres offrait de plus distingué, et répandue dans les meilleures sociétés : les grâces de sa personne et la délicatesse de son esprit firent la plus grande sensation ; elle faisait époque dans cette immense métropole, et il n'y avait point de belle réunion qu'on ne s'empressât de l'y inviter. Elle y rencontrait souvent l'ancien ambassadeur qui la courtisait respectueusement, mais qu'elle recevait toujours avec la plus grande réserve.

Dans un bal masqué, elle vit un moine grec qui piqua sa curiosité ; elle le suivit dans un appartement retiré.... C'était Osmyn qui lui adressa les plus vifs reproches, et disparut avant qu'elle pût répondre.

Il était parvenu, par sa bravoure, au grade d'officier général au service de la Russie ; tous les seigneurs de Londres le recherchaient, connaissant la réputation de ses talens et de son grand caractère.

Dans ce tems, l'ancien ambassadeur, subjugué par sa passion, écrivit à Ida pour la demander en mariage : elle lui répondit qu'elle ne s'appartenait plus ; elle lui raconta succinctement les diverses circonstances de sa vie, et lui dit qu'elle ne serait jamais l'épouse d'un autre que d'Osmyn.

Le lord, se piquant de générosité, alla trouver l'Athénien, lui donna la lettre qu'il venait de recevoir, lui apprit combien il regrettait un pareil trésor, et s'éloigna de Londres. Alors Osmyn courut se jeter aux pieds d'Ida qui lui pardonna ses torts. Ils se marièrent et furent toujours heureux.

On voit, par l'analyse, que cet ouvrage a trois parties distinctes.

Les amours de l'ambassadeur, qui tiennent tout le premier volume et les huit premières pages du second. Cette partie offre peu d'incidens, et n'est cependant pas sans intérêt. Le style y est d'une fraîcheur remarquable.

Les premières années de l'héroïne et les amours d'Osmyn remplissent le second volume et les deux tiers du troisième, ce qui est beaucoup trop ; et ici, dans le second volume sur-tout, le style n'a plus le même

attrait; il est tourmenté; les particules et les conjonctions y sont en abondance; on sent la fatigue de l'auteur, et quoiqu'il y ait de belles descriptions, comme on en a déjà lu beaucoup, on en est rassasié et l'on en goûte moins le charme.

Les malheurs d'Ida remplissent le dernier tiers du troisième volume et tout le quatrième : cette partie est la meilleure de l'ouvrage; le style en est rapide, et les situations du plus grand intérêt: voilà comme un roman doit être écrit et conçu.

Le caractère de l'Athénienne est très-beau et bien développé, particuliérement dans la dernière partie du roman : dans ses amours, elle n'est pas aussi bien; elle est trop raisonneuse, et, quelquefois, presque pédante; je n'aime pas qu'une jeune fille écrive à son amant: *Je suis sans doute bien peu de chose, mais dans la grande chaîne sociale je suis un de ses anneaux.* L'auteur en a voulu faire une héroïne de patriotisme et une femme instruite; il n'a pas réfléchi que le patriotisme et l'instruction ne doivent pas constituer une femme sentimentale, et qu'une héroïne de l'amour ne vit que pour le sentiment, ne respire que pour l'objet de sa passion, et se garde bien sur-tout de faire parade des choses qu'elle sait. Quel est l'homme sensible qui ne préfère pas les tendres héroïnes de l'immortel Racine aux grands caractères des Romaines de Corneille?.... Une femme qui aime tant sa patrie n'est jamais bien éprise de son amant; une savante l'est peut-être encore moins; par ses prétentions, elle perd presque tous les avantages de son sexe; l'une et l'autre ont un caractère qui tient de celui de l'homme; et, conséquemment, elles ne peuvent posséder ce charme irrésistible qui nous subjugue et nous rend heureux. La nature forma l'homme pour s'occuper du bonheur général, et la femme pour le bonheur particulier.

Le caractère d'Osmyn est mieux soutenu; il est admirable, il fait de très-grandes choses et se conduit toujours en vrai héros de roman.

Celui de l'ambassadeur n'est qu'indiqué; il est trop vulgaire; on rencontre tous les jours des hommes comme

lui, incapables d'apprécier une femme sensible tout ce qu'elle vaut. Lorsqu'on entre dans le monde et qu'on est bien élevé, on y porte le germe du beau idéal, des vertus et des sentimens ; mais bientôt la cruelle expérience vient dessiller les yeux, aigrir le cœur.... et l'on finit, comme on dit vulgairement, par *hurler avec les loups*.

Je ne dirai rien des autres caractères qui sont peu marqués, mais qui concourent à l'intérêt de l'ouvrage.

Ce roman aura du succès ; les femmes et les jeunes gens le liront, le reliront peut-être avec plaisir ; mais si l'auteur veut en faire encore un meilleur ouvrage, il le peut aisément ; il n'a qu'à retrancher beaucoup.

Il y a des situations pleines d'intérêt ; deux beaux caractères ; force invraisemblances, mais auxquelles l'imagination peut se prêter. Le style est, en général, très-agréable ; cependant quelques locutions nous ont déplu, et particuliérement celle-ci, qui se présente plusieurs fois et que l'auteur paraît affectionner : *De tes lèvres seules peut* DÉCOULER *la persuasion*. Je n'aime pas cette image.

Je dois aussi avertir le traducteur qu'il a trop laissé de descriptions : il y en a dans son ouvrage plus qu'il n'en faudrait pour dix.

> Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
> Et je me sauve à peine à travers le jardin.

Il a beaucoup de talent pour ces descriptions, mais trop est toujours trop, et quelque belles qu'elles soient, elles finissent par impatienter le lecteur. Dans son dernier volume il n'y en a point, aussi la marche est-elle plus rapide et l'intérêt plus grand.

Nous avons un peu critiqué cet ouvrage ; peut-être lui avons-nous fait tous les reproches qu'on peut lui faire ; mais nous aurions encore plus à louer si cet article n'était déjà bien long. Les détails sont charmans, le fonds est excellent. Si nous n'y avions pas trouvé tout ce qu'il faut pour constituer un bon roman, nous aurions fait cet article infiniment plus court. Nous engageons donc nos lecteurs à se procurer l'ouvrage, et l'auteur à faire de nombreux changemens s'il en publie une nouvelle édition. M.

VARIÉTÉS.

Messieurs, un de nos collaborateurs s'est déjà chargé de rendre compte des *Annales de l'Education*. L'article qu'il a donné sur cet ouvrage périodique, aussi utile qu'intéressant, a satisfait tous les bons esprits, et je suis loin de vouloir aller sur les brisées de mon confrère, en vous parlant aujourd'hui de ces mêmes *Annales* dont il suivra sans doute les progrès avec régularité. Mais cette régularité même l'astreignant à garder un certain ordre, et surtout à ne pas changer celui dans lequel l'ouvrage est publié, j'ai cru pouvoir me permettre une petite incursion dans son domaine, afin de vous entretenir de deux articles des *Annales* qui me semblent trop curieux pour laisser attendre leur *tour* à nos abonnés. L'un se trouve dans le n° 12 de la première année, l'autre dans le 1er numéro de la seconde qui ne fait que de paraître, et ils portent pour titre : *Des idées de Rabelais en fait d'Education.*

Les idées de Rabelais en fait d'éducation ! me direz-vous; elles doivent, en effet, être originales ; et ce titre imprimé à la tête de votre article aurait pu seul tenir lieu de l'apologie où vous venez d'entrer. — Je conviens, en effet, et M. Guizot, rédacteur des *Annales*, en est convenu avant moi, que le nom de l'auteur de *Gargantua* ne promet pas un pédagogue très-raisonnable. « Mais (ajoute-t-il avec sagacité) par une alliance aussi naturelle que singulière, la raison, toutes les fois qu'elle n'a pu se montrer avec l'empire et la dignité qui lui conviennent, s'est cachée sous le masque de la légèreté et de la folie. Elle a obtenu grâce devant les hommes en les amusant ; si elle eût voulu leur imposer des lois, ils l'auraient persécutée. C'est ainsi qu'Aristophane, en se moquant à-la-fois des sophistes, des dieux et de Socrate, disait sur les sophistes et les dieux ce que Socrate ne put insinuer sans être condamné à boire la ciguë.... Rabelais, après avoir mené une vie fort peu régulière, divertit par un livre fort peu dévot un cardinal, un roi qui croyaient devoir persécuter les hérétiques, et le cardinal et le roi le défendirent contre ceux qui l'accusaient d'hérésie. Ne soyons donc pas étonnés de rencontrer souvent la raison au milieu de tant de bouffonneries extravagantes, irréligieuses ou licencieuses, et rendons-

lui hommage en dépit du masque, souvent hideux, qu'elle a été obligée d'emprunter. »

Ces idées sont très-justes; l'application qu'en fait M. Guizot aux ouvrages de Rabelais, n'est pas nouvelle dans sa généralité. D'autres écrivains, et Voltaire en particulier, l'avaient déjà faite; mais ils avaient eu principalement en vue ses traits satiriques contre la religion; et c'était plutôt sa malignité que sa raison qu'ils cherchaient sous le masque de bateleur dont il se couvre le visage. M. Guizot est, je crois, le premier qui ait donné une attention particulière aux idées de Rabelais sur l'éducation, et qui se soit avisé d'y chercher de sages maximes et non des traits de satire.

La satire cependant est la première chose dont on est frappé dans le récit que fait le curé de Meudon de l'éducation de Gargantua et de Pantagruel, mais on conviendra du moins que cette satire était dictée par la raison elle-même. L'éducation des cinq premières années était alors asservie à ces préjugés qui n'ont cédé parmi nous qu'à l'éloquence de Rousseau, et le système des études publiques était plein de vices et d'abus encore plus insupportables. Les maîtres ne parlaient aux élèves que la férule ou la verge en main; ils étaient tels que Gresset nous les peint encore dans ses *Ombres*; et la science qu'ils inculquaient si cruellement aux enfans qui leur étaient soumis, se composait d'un vain amas de subtilités grammaticales, dialectiques, logiques et théologiques. Ce qu'on nomme aujourd'hui proprement les *Sciences*, ils l'ignoraient ou la défiguraient. L'astronomie n'était pour eux que l'astrologie, la chimie que l'alchimie, la botanique qu'une branche de la pharmacie ou de la magie. L'expérience, l'art d'observer et de recueillir les faits, n'entraient pour rien dans leur physique et dans leur philosophie : l'éducation physique elle-même, quoique la seule que l'on regardât peut-être comme importante pour les premières classes de citoyens, n'avait pu se soustraire au mauvais esprit qui dirigeait les autres études, et avait aussi, si l'on peut dire, ses inutiles subtilités. Rabelais sentit tous ces abus avec cette supériorité de raison qui anticipe sur les siècles; et M. Guizot développe très-bien par quel artifice il parvint à les combattre en échappant à leurs partisans. Le plan même de ses deux romans lui en offrait un moyen admirable. Rabelais, dit M. Guizot, avait commencé par se soustraire au danger de choquer directement les idées re-

ques ; en se transportant lui-même et ses héros dans un monde extravagant et imaginaire, il s'était donné la liberté de les élever et de les diriger tout autrement qu'on ne faisait de son tems. Les régens de colléges, ajoute-t-il, ne pouvaient exiger que Pantagruel qui *à peine né humait à chacun de ses repas le lait de quatre mille six cents vaches*, et pour la première chemise duquel on avait levé *neuf cents aunes de toile de Châtelleraud*, fût traité comme un des petits garçons qui tremblaient devant la férule. L'éducation d'un tel enfant ne pouvait ressembler à celle des petits enfans ordinaires ; et voilà Rabelais, (c'est toujours M. Guizot qui parle) grâce à ses suppositions folles, libre d'élever à son gré Pantagruel.

Après avoir ainsi développé l'artifice de son auteur, M. Guizot prévient ses lecteurs, dans une note, qu'il va réunir en un seul plan d'éducation *pantagruélique* les deux éducations de Gargantua et de Pantagruel, et il le développe, en effet, d'une manière qui étonnera tous ses lecteurs. Nous croyons, dit-il, avoir aujourd'hui en éducation des idées saines, fondées sur les lois de la raison et de la nature. Voyons si Rabelais les aurait soupçonnées et si l'éducation de son jeune géant serait encore aujourd'hui une bonne éducation.

Le curé de Meudon prend son élève au berçeau comme tous les grands pédagogues. Il nous peint Pantagruel lié et garotté dans son maillot, comme l'étaient encore tous les enfans avant la publication de l'*Emile*, et aussitôt il lui rend l'usage de ses membres par ordre du sage Gargantua. La première éducation de Pantagruel est toute physique. « Depuis les trois jusques à cinq ans, dit Rabelais, il fut nourri et institué en toute discipline convenante, par le commandement de son père, et cellui tems passa comme les petits enfans du pays, c'est assavoir à boire, manger et dormir ; à manger, dormir et boire ; à dormir, boire et manger. Toujours se vautroit par les fanges, se mascaroit (*noircissoit*) le nez, se chauffouroit (*barbouilloit*) le visage.... Couroit volontiers après les parpaillons desquels son père tenoit l'empire.... Les petits chiens de son père mangeoient en son écuelle ; lui de même mangeoit avec eux : il leur mordoit les oreilles ; ils lui graphinoient le nez, etc. etc. »

Ainsi Pantagruel devint fort et agile ; mais bientôt arriva le moment de commencer sa véritable éducation. Rabelais s'y prend ici comme pour l'histoire du berceau ;

il montre d'abord le mal et offre ensuite le remède. Le bon Gargantua suit la routine ordinaire. Il remet son fils entre les mains d'un *grand docteur et sophiste*, nommé Tubal Holoferne, qui, fidèle à l'usage, tient Pantagruel pendant environ trente-sept ans sur la Grammaire, l'accable de travail, le dégoûte de l'étude et le rend fat, niais et ignorant. Gargantua reconnaît enfin toute la sottise du pédant Tubal Holoferne; il lui ôte son fils et le remet à Ponocrate, maître d'un genre tout différent. C'est principalement dans ce qui suit que M. Guizot nous fait admirer avec raison le grand sens de son auteur, et cette espèce de prévision par laquelle les esprits supérieurs devancent leurs siècles. Comme de nos jours, ce n'est plus l'astrologie, c'est l'astronomie que Ponocrate fait étudier à Pantagruel, en observant avec lui le cours du soleil, de la lune et des autres astres. Comme de nos jours, il lui enseigne l'arithmétique en se jouant, il mêle à ses ébats toutes les branches des mathématiques. « Ils faisoient mille joyeux instrumens et figures géométriques, et de même pratiquoient les canons astronomiques. Après, s'ébaudissoient à chanter musicalement à quatre et cinq parties ou sus un thême à plaisir de gorge..... » Ces idées du curé de Meudon paraissent vraiment tenir du prodige, lorsqu'on se rappelle quel était alors l'enseignement dans les universités.

Mais ce qui suit, si nous avions le tems de nous y arrêter, paraîtrait encore plus extraordinaire. Cette foule de connaissances qui n'ont commencé que depuis cinquante ans à faire partie des éducations les plus soignées, Rabelais les fait entrer dans celle de Pantagruel. A table, Ponocrate lui enseigne la nature et les propriétés des différentes substances qui y paraissent. Dans ses promenades il le fait herboriser. Si le tems est pluvieux, il le conduit chez les droguistes et les apothicaires, pour y prendre connaissance des simples qui viennent des pays étrangers. Enfin, et M. Guizot garde, avec raison, ce trait pour le dernier, Ponocrate se fait suivre par son élève dans tous les ateliers, dans toutes les manufactures; il veut qu'il connaisse les secrets des arts et métiers; il semble, en un mot, que cet instituteur, ou plutôt Rabelais qui le fait parler, eût deviné le plan de l'Encyclopédie.

Cependant, il faut l'avouer, ce cours d'études si bien ordonné, n'en serait pas moins très-défectueux si les lettres proprement dites, si la morale sur-tout en étaient bannies, et je crois voir déjà que sur ce dernier article on

se défie un peu des principes de Rabelais. La prévention est souverainement injuste. Ponocrate tournait au profit de la morale toutes les leçons qu'il donnait à son élève. La journée de Pantagruel commençait par la lecture de quelques pages de la Bible et par la prière ; elle finissait par une récapitulation de tout ce qui s'y était passé, à la manière des pythagoriciens. Après quoi le maître et l'élève « priaient Dieu le créateur, en l'adorant et ratifiant leur foi envers lui, et le glorifiant de sa bonté immense, et lui rendant grâce de tout le tems passé, se recommandant à sa divine clémence pour tout l'avenir. »

C'est dans son second article que M. Guizot expose le plan des études littéraires et philologiques de Pantagruel : nous ne nous y arrêterons pas ; Rabelais lui-même était un des hommes les plus érudits de son tems, et l'on ne doit pas s'étonner que, même pour le fils d'un roi, il regardât cette partie de l'éducation comme très-importante. J'observerai plutôt qu'il n'en est pas moins très-éloigné de vouloir faire un pédant de son royal élève. C'est pour former le cœur et l'esprit de son fils, que Gargantua veut qu'il s'applique à l'étude des antiquités, des langues et de l'histoire ; mais il ne prétend pas que, la première jeunesse passée, il se livre davantage à cette occupation, « car, doresnavant que tu deviens homme et te fais grand, lui dit-il, il te faudra issir (*sortir*) de cette tranquillité et repos d'étude, et apprendre la chevalerie et les armes pour defendre ma maison, et nos amis secourir en toutes leurs affaires contre les assauts des malfaisans. » Ne dirait-on pas que Rabelais entrevoyait déjà ce pédantisme ridicule qui s'empara de quelques têtes couronnées, et nommément de Jacques Ier, roi d'Angleterre, dans le siècle qui suivit le sien ?

M. Guizot remarque encore, avec raison ; qu'en faisant voyager Pantagruel à la fin de son cours d'études, le curé de Meudon semble avoir indiqué cette idée moderne : que les voyages doivent être le complément d'une bonne éducation ; mais je dois renvoyer pour ces détails, et pour d'autres encore, à ses articles, qu'il faudrait copier en entier, si l'on voulait ne rien omettre de ce qu'ils offrent d'intéressant, et je ne veux point sortir des bornes qui me sont prescrites. J'emploîrai l'espace qui me reste à indiquer encore deux choses bien remarquables de cette partie de Rabelais. La première est la tendresse paternelle de Gargantua pour Pantagruel ; et le respect filial de Panta-

gruel pour son père. M. Guizot pense que jamais écrivain ne parla de ces deux vertus avec autant de gravité et d'étendue, et il lui en sait d'autant plus de gré que de son tems commençait à naître cette funeste guerre civile qui brisait les liens les plus sacrés, et rendait ennemis ceux à qui la nature avait commandé de s'aimer et de se soutenir mutuellement. Le respect de Pantagruel pour Gargantua est si grand, qu'il aimerait mieux mourir que de se marier sans l'aveu de son père. La tendresse de Gargantua éclate dans plusieurs passages qu'il faut lire dans l'article de M. Guizot, dont je transcrirai seulement celui-ci, où ce bon père se console d'être sujet à la mort par l'espérance de revivre dans son fils comme dans un autre lui-même. Il lui écrit à ce sujet. « Non doncques, sans juste et équitable cause, je rends grâces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir voir mon antiquité chenue refleurir en ta jeunesse; car, quand par le plaisir de lui qui tout régit et modère, mon ame laissera cette habitation humaine, je ne me reputerai totalement mourir, ains passer d'un lieu à un autre, attendu qu'en toi et par toi je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant et conversant entre gens d'honneur et mes amis comme je soulois. » Que l'on se rappelle ce passage où l'historien d'Agricola (c. 46) recommande aux enfans d'honorer la mémoire de leur père en faisant revivre non leurs traits par des statues, mais leurs vertus, en les imitant, et l'on sera surpris d'avoir retrouvé dans Rabelais une sorte d'imitation de l'endroit le plus touchant de tout Tacite.

La dernière observation de M. Guizot, dont j'ai promis de faire part à mes lecteurs, c'est que Rabelais, sans peut-être en avoir l'intention, a montré les fruits de l'excellente éducation de Ponocrate, dans la conduite que tient son élève après être sorti de ses mains. Le caractère de Pantagruel, dit-il, est plus remarquable qu'on ne serait d'abord tenté de le croire. « Il demeure constamment le même; à côté de l'immoralité de Panurge et de la grossièreté de frère Jean, on voit toujours Pantagruel plein de raison, de sagesse, de facilité et de bonté...... Lorsque pendant ses voyages il essuie en mer cette horrible tempête décrite par Rabelais d'une manière si vive et si pittoresque; tandis que Panurge s'abandonne au désespoir de la peur, tandis que frère Jean et tous les matelots luttent contre les vents et contre les vagues, jurent, s'emportent, Pantagruel,

tranquille et pieux, reste debout sur le pont du navire, tenant fortement le grand mât pour l'empêcher de se rompre; et quand au plus fort de l'orage tous les nautonniers se croient perdus, il ne laisse échapper que ces mots : le Dieu servateur nous soit en aide!..... Qu'on suive ce caractère dans tout l'ouvrage, *on le trouvera* toujours bon et toujours raisonnable, toujours curieux d'étendre ses connaissances et de conserver ses vertus, cherchant partout la vérité, examinant et tolérant toutes les opinions sans laisser ébranler ses principes, restant enfin toujours digne, simple et ferme, au milieu des mœurs déréglées, des indécentes brutalités et de l'immoralité licencieuse de ceux qui l'entourent. »

Voilà ce que M. Guizot a trouvé dans Rabelais, et ses citations prouvent évidemment que tout cela y existe, quoique bien peu de personnes l'eussent remarqué avant lui. C'est que dans les ouvrages de ce genre chacun s'attache de préférence aux choses qui ont le plus d'analogie avec sa propre manière de voir et de sentir; et cette remarque suffira pour expliquer comment les excellentes vues de Rabelais sur l'éducation et tout ce qu'il a écrit de favorable à la raison et à la vertu, sont ce qui a dû frapper le plus vivement l'estimable rédacteur des *Annales*. Les exordes de ses deux articles sur l'éclat, la puissance, la durée éternelle de la vérité, montrent que personne n'est mieux fait que lui pour la chercher, l'aimer et la connaître. Il en a déjà donné bien des preuves dans ses *Annales*, et l'on ne peut que tirer le plus favorable augure pour le succès et l'utilité d'un ouvrage de cette nature entrepris avec de si nobles intentions. M. B.

SPECTACLES. — *Théâtre Français*. — Quoique le public ignorât quel était l'auteur de la comédie nouvelle en cinq actes et en vers que l'on devait représenter au Théâtre Français le vendredi 23 avril, cependant le concours des spectateurs était nombreux. Le double titre de la pièce flattait également tous les goûts. Ceux qui viennent à la comédie pour rire, trouvaient le titre de *Mascarille* fort heureux, et espéraient que l'ouvrage leur offrirait quelques traits de cette piquante gaîté que le Mascarille de Molière a répandue dans la première des bonnes comédies de ce grand homme, *l'Etourdi* : ceux qui se passionnent pour le drame croyaient que la pièce nouvelle, d'après

son second titre (*la Sœur supposée*), serait un composé de situations et de scènes romanesques qui pourraient leur donner le plaisir de pleurer; et dans ce cas il ne faut pas disputer des goûts. Les amateurs de la *vieille Thalie*, c'est-à dire de celle qui fait rire, ne s'étaient point trompés dans leurs espérances, pendant toute la durée du premier acte, qui en général est assez gai, et a l'avantage de sauver aux yeux du public la monotonie ordinaire aux expositions, par des traits brillans qui appartiennent au rôle de Mascarille : ce personnage, dans cet acte comme dans les suivans, éclipse tous les autres personnages, se mêle dans tous les entretiens, les interrompt même, et est joué avec beaucoup *d'intrépidité* par Thénard, qui y fait preuve d'un véritable talent. Mais malgré le grand succès de ce premier acte, les vrais amateurs de la comédie qui ne se hâtent pas de prononcer leur jugement, mais qui cherchent à se le motiver à eux-mêmes, s'étaient déjà aperçu que l'auteur aurait bien de la peine à fournir la carrière des quatre autres actes, et craignaient que ce fameux vers d'Horace :

Desinit in piscem mulier formosa superne,

ne fût applicable à ce nouvel ouvrage. Nous allons tâcher de faire voir par l'exposé du plan de cette comédie, qu'il était impossible en effet qu'elle réussît. Ce n'est pas que dans ce plan très-compliqué beaucoup de choses ne nous aient échappé, sur-tout dans les deux derniers actes, qui ont à peine été entendus, tant ce parterre si bien disposé au commencement du spectacle avait changé de mesure à la fin : mais nous espérons cependant que notre mémoire ne nous trompera pas.

Un jeune homme, nommé Eraste, fils de Géronte, aime une jeune personne, nommée Emilie, qu'il a trouvée à Venise, en courant après un nommé Orgon qui lui-même courait après l'épouse de Géronte, nommée Constance, et leur fille, qui avaient été capturées par un corsaire, et menées à Constantinople. Eraste ne trouve rien de mieux pour introduire cette Emilie chez son père que de lui faire accroire qu'elle est sa fille, et que sa mère est morte : jusque-là tout va le mieux du monde : mais Géronte veut marier son fils avec Angélique, fille de cet Orgon qui est censé être à Constantinople. Eraste se désole. Son valet Mascarille lui prouve qu'il n'y a rien de désespéré pour son amour; que l'on ne peut pas lui faire épouser de suite cette Angélique, lorsqu'il faut le consentement de son père

Orgon qui est absent, et pendant la maladie d'une Mme Argante, vieille femme, à qui cet Orgon l'a confiée, et qui se meurt. Les amans qui croyent avoir du tems devant eux, s'imaginent qu'ils sont sauvés; mais point du tout, Orgon arrive, et Géronte apprend de lui qu'il n'a pu retrouver Constance, cette femme que Géronte pleure beaucoup, parce qu'il la croit morte, mais qu'il soupçonne cependant qu'elle respire. Géronte, qui n'était pas très-fâché de se trouver veuf, s'exécute cependant de bonne grâce, lorsqu'il voit qu'il ne peut éviter de retrouver sa femme qui tombe des nues au quatrième acte. Une scène sur laquelle l'auteur comptait sans doute beaucoup, et qui n'a pas réussi, est celle où cette Constance, femme de Géronte, se trouve en présence de cette Emilie, maîtresse d'Eraste, que ce dernier a fait passer pour sa sœur aux yeux de son père. On s'attendait que l'épouse de Géronte, Constance, qui doit connaître sa fille, crierait à l'imposture, et confondrait Emilie et Eraste, et c'est précisément ce qui n'arrive pas. Constance embrasse Emilie, et la reconnaît pour sa fille. Le parterre a été singulièrement choqué de cette étrange scène, que rien ne préparait, que rien ne motivait, véritable énigme dont le mot ne devait être révélé qu'à la fin du cinquième acte. Enfin, au milieu du *tintamarre* et des *brouhahas*, on a appris, par l'organe de cet Orgon nouvellement arrivé de Constantinople, que cette vieille Mme Argante malade, dont nous avons déjà parlé, a déclaré par devant notaire, en faisant son testament, que cette Emilie est sa fille et celle d'Orgon, ce à quoi certainement on ne s'attendait pas, et que c'est Angélique qui est la fille de Géronte et de Constance. Reste à expliquer comment Constance, femme de Géronte, a pu embrasser et accueillir cette Emilie comme sa fille : mais peut-être n'est-ce pas la faute de l'auteur si ces détails nous ont échappé. Le trouble qui régnait dans la salle a pu nous dérober l'explication de tous ces faits assez extraordinaires. Eraste finit par épouser Emilie; Angélique est mariée à Horace qu'elle aimait; et Mascarille, qui a noué et dénoué toute cette intrigue, veut qu'à l'exemple du Mascarille de Molière, on grave autour de son front,

en lettres d'or,

Vivat Mascarilli fourbus imitator.

Ce qu'il y a de constant, c'est que Thénard a fort bien joué ce rôle. Nommer Damas, Saint-Phal, Baptiste cadet,

Armand, c'est dire qu'ils ont déployé, dans les rôles dont l'auteur les avait chargés, talent et zèle. On a paru regreter que M[lles] Devienne, Mars et Bourgoing aient eu si peu d'occasions dans cette pièce de déployer cette finesse piquante, cette intéressante ingénuité et ce jeu spirituel qui les caractérisent. Malgré la manière peu favorable dont les deux derniers actes ont été accueillis, le public a demandé l'auteur, et l'on a nommé M. Charles Maurice.

On rendra compte dans le *Mercure* prochain de la première représentation de la reprise d'*Œdipe chez Admète*, tragédie de M. Ducis, que les comédiens Français ont donnée le mercredi 15 avril, au profit de la veuve de Dugazon.

—On a donné mardi dernier à l'Académie impériale de Musique la première représentation de l'*Enfant prodigue*, ballet pantomine en trois actes, de M. Gardel, musique arrangée et composée par M. Berton; le succès a été complet et mérité. Dans notre premier numéro nous entrerons aussi dans quelques détails sur cet ouvrage qui nous paraît mériter une attention particulière.

Théâtre du Vaudeville.—Première représentation du *Niais espiègle*, ou *le Rival maladroit*, vaudeville en un acte.

La fameuse *Jeanne d'Arc* a cessé à-peu-près d'exciter la curiosité, et l'administration du Vaudeville, toujours prévoyante, a mis à la scène depuis quinze jours trois ouvrages nouveaux pour continuer à attirer le public adorateur des nouveautés; il est vrai que cette passion n'est pas souvent de longue durée, et qu'il lui suffit quelquefois d'une seule visite pour le dégoûter des nouvelles connaissances.

Le sol du théâtre du Vaudeville est glissant : en Angleterre les amis et les intéressés aux nobles combats à coups de poing ne manquent pas, chaque fois que le champion auquel ils s'intéressent, va mesurer la terre, de le remettre sur pieds, et de l'exciter de nouveau au combat. Les applaudisseurs à une première représentation leur ressemblent assez; en effet, ils essayent de soutenir ce que le parterre s'obstine souvent à vouloir renverser. De trois ouvrages donnés à ce théâtre depuis quinze jours, on n'est parvenu à en remettre qu'un seul sur pieds, et encore

chancelle-t-il au point qu'il faut l'étayer avec une ou deux pièces aimées du public. *Le Fou de Bergame* a été renversé au premier choc, et la chute a été si lourde, qu'il en est mort subitement. *Le Roman d'une heure* a été fortement ébranlé à la première attaque, mais grâces aux soins des tenanciers, il reparaît encore quelquefois, et est joué assez souvent pour satisfaire l'amour-propre des auteurs, qui dans ce cas n'est pas difficile à contenter. Le troisième qui est celui dont je vais rendre compte, a éprouvé le même sort que le *Fou de Bergame*, et cependant je ne serais pas étonné qu'on parvînt à lui donner une apparence de vie pour quelques représentations. Voyons si le parterre s'est montré trop sévère, ou s'il ne faut accuser que l'ouvrage de la réception que le public lui a faite.

La scène se passe à Londres. Un jeune baronnet aime Ophélie, riche héritière, mais il aime encore plus les chevaux et les chiens, et sa maîtresse est souvent négligée pour la chasse aux renards ou les courses de Newmarket. Un jeune chevalier français épris aussi des charmes d'Ophélie, et qui ne partage pas les goûts bretons du baronnet, a trouvé le moyen, en séduisant une femme-de-chambre, d'instruire la jeune personne de sa passion; cependant il n'a pu encore parvenir à s'introduire dans la maison; qui lui en donnera les moyens? son propre rival. Le baronnet aime beaucoup, ainsi qu'il le dit lui-même, à se moquer des autres, à condition qu'on ne se moquera pas de lui; il s'est aperçu de l'amour du jeune Français, il commence par faire renvoyer la femme-de-chambre, et pour se débarrasser à jamais d'un rival qui lui paraît dangereux, il imagine de lui donner les moyens de parler à sa maîtresse, et de les faire surprendre par la mère d'Ophélie au moment de la déclaration. Le chevalier est donc introduit sous le nom d'un maître de musique; moyen bien neuf au théâtre; mais cette ruse tourne contre le baronnet: son père et la mère d'Ophélie instruits du véritable nom et du rang du Chevalier, donnent leur consentement à son mariage avec Ophélie, et le baronnet se console en songeant qu'il lui reste ses chevaux, ses chiens et son jockey qui lui fait gagner tous les paris.

Le premier défaut de cet ouvrage est de ne pas justifier son titre, car le niais n'est pas espiègle, et s'il perd sa maîtresse, il ne peut s'en prendre qu'à sa propre maladresse. On n'accusera pas le style de cet ouvrage d'être

ambitieux ; j'ai remarqué une romance dont voici les deux premiers vers :

> Loin de l'objet de mon amour,
> Je suis d'une tristesse extrême.

Je le demande au lecteur, quoi de plus simple et de plus naturel ? Je ne puis croire que la pièce soit de l'homme de lettres que l'on nommait tout bas dans la salle : j'admets que l'on se trompe quelquefois ; mais ici rien ne pourrait faire reconnaître l'un de nos plus ingénieux et de nos plus spirituels créateurs du Vaudeville.

Le parterre n'a pas témoigné le moindre désir de connaître l'auteur.

Théâtre des Variétés. — Première représentation de *M. Crédule, ou Il faut se méfier du vendredi.*

M. Crédule, bon bourgeois de Beaugency, croit fermement aux sorciers, aux cartes, aux présages. Il est père d'une jolie fille nommée Agathe, qui aime Eugène, fils d'un voisin ; mais M. Crédule veut prendre pour gendre M. du Zodiaque, qui est tout à-la-fois médecin, chirurgien, apothicaire, dentiste, qui connaît, à ce que dit M. Crédule, le ciel comme sa poche, et qui, dans ses momens perdus, s'amuse à composer des Almanachs. Ce M. du Zodiaque est connu d'Eugène qui se déguise en charlatan, et vient aussi demander la main d'Agathe. Cette proposition convient beaucoup à M. Crédule. Les rivaux sont en présence. La jeune personne doit être le prix du vainqueur, c'est-à-dire, de celui qui fera les choses les plus extraordinaires. Eugène fait paraître un géant à trois jambes, qui cause une telle frayeur à M. du Zodiaque, qu'il abandonne la partie ; Eugène épouse Agathe.

L'invention de cette intrigue n'a pas dû couter beaucoup à M. Martinville. Le comique de la pièce, qui a paru tant soit peu longue, consiste dans une récapitulation des faiblesses auxquelles les nourrices et les bonnes d'enfants sont maintenant, je crois, seules sujettes. Il faut que l'auteur ait bien étudié cette matière, car il m'a paru la posséder à fond, et n'avoir pas oublié dans son catalogue, beaucoup trop volumineux, un seul des bons ou mauvais pronostics auxquels le peuple des campagnes pouvait ajouter foi il y a deux ou trois siècles.

Tiercelin a joué avec talent le rôle de M. Crédule.

NÉCROLOGIE. — La chirurgie vient de perdre un de ses membres les plus distingués. M. Nicolas Heurteloup, baron de l'Empire, officier de la Légion-d'honneur, premier chirurgien des armées, chirurgien consultant de L. M. I. R., et des maisons impériales Napoléon, ancien président de la Société de Médecine de Paris, et membre de plusieurs autres sociétés savantes de l'Europe, a été enlevé à sa famille et à ses amis, après quatre mois d'une maladie très-douloureuse, le 27 mars 1812. Il laisse trois enfans, dont l'aîné a été nommé par S. M. auditeur au Conseil-d'état.

M. Heurteloup était auteur de plusieurs ouvrages très-estimés. Il a publié un précis sur *le Tetanos des Adultes*, imprimé aux frais du gouvernement. Ses réflexions sur un rapport de chirurgie légale, contenues dans le deuxième volume du recueil des travaux de la Société de Médecine, sont un chef-d'œuvre de logique et d'érudition, et peuvent servir de modèle aux légistes. Sa traduction de l'ouvrage italien du docteur Giannini, *sur la nature des fièvres et sur la meilleure méthode de les traiter*, est très-estimée des gens de l'art. Il y a joint des notes et de nombreuses additions. Il préparait une édition soignée du *Traité des hernies de Scopa*. Enfin son portefeuille renferme plusieurs matériaux, et sur-tout un *Traité complet des Tumeurs*, ouvrage qui manque à la science, et auquel il s'occupait à mettre la dernière main.



POLITIQUE.

Les nouvelles dispositions de la cour de Pétersbourg paraissent donner au général Langeron le commandement en chef de l'armée de Valachie. L'armée qui se forme sur les frontières occidentales de l'empire, porte le nom d'armée de l'ouest. Les généraux Kutusow et Bagration en commandent les 1er et 2e corps. L'empereur a présidé plusiers fois le sénat. Les délibérations ont été fort longues. Tous les régimens de la garde sont partis de la capitale : l'empereur a fait connaître à leurs divers chefs la satisfaction de leur tenue, et les espérances qu'il fonde sur leur valeur éprouvée. Des promotions ont été faites dans les différens ordres de Russie. Les troupes ont reçu des gratifications et des distributions extraordinaires ; les départemens de la guerre ont reçu une nouvelle organisation.

L'empereur d'Autriche, qui a eu un moment d'indisposition, est aujourd'hui parfaitement rétabli. Il a nommé les divers feldmaréchaux et généraux qui doivent commander en Gallicie. Une convention faite avec la Bavière, assure la subsistance des troupes dans cette province. Toutes les troupes de la monarchie sont en ce moment concentrées : on forme pour elles des magasins et des approvisionnemens. L'échange des courriers entre Paris et Pétersbourg est plus fréquent que jamais. Il ne transpire absolument rien du contenu de leurs dépêches. Les lettres de Constantinople, reçues à Vienne, portent que les troupes d'Asie continuent d'arriver au camp du grand visir, et de là sont envoyées à leurs diverses destinations ; que les Russes, qui sont en Valachie, reçoivent aussi des renforts. Le cordon autrichien en Transilvanie a été augmenté de six régimens. Toutes les nouvelles de Bosnie s'accordent à dire que les inquiétudes, un moment conçues, relativement à une maladie qui se serait déclarée dans les provinces turques, sont absolument sans fondement.

Diverses ordonnances du roi de Prusse ont paru : l'une

défend l'importation de toute denrée coloniale provenant des états russes, et ne permet que celle de ces mêmes denrées venant des états de la Confédération ou de France, et munies de bons certificats d'origine; une autre assigne une somme de deux millions d'écus aux dépenses extraordinaires du moment. Les fonds publics se soutiennent : la confiance est entière, le pays est tranquille, la plus parfaite harmonie règne entre les habitans et les troupes étrangères qui traversent le territoire. S. M. a fait diverses promotions dans ses ordres. Le prince Ferdinand est parti pour Breslaw. Le ministre westphalien qui était à Berlin, en est parti pour joindre le roi de Westphalie en Silésie. On apprend que ce prince est arrivé à Kalich, ville du grand duché de Varsovie, et qu'il y a passé en revue deux divisions de l'armée westphalienne, arrivées dans cette contrée dans le meilleur état, et ayant par-tout reçu sur leur passage des témoignages des bonnes dispositions des habitans.

Les nouvelles anglaises ne nous donnent lieu qu'à mettre sous les yeux des lecteurs la répétition du tableau des troubles, des désordres et de l'anarchie qui étend de plus en plus ses progrès dans ce pays. La disette réelle dont il est menacé, le défaut de subsistances et de travail accablent à la fois la classe laborieuse; les excès se multiplient, et par-tout les bras inoccupés brisent les instrumens de l'industrie anglaise, qu'ils regardent comme la cause de leur inactivité et de leur misère. Les écrivains anglais font de vains efforts pour persuader à la multitude qu'elle ruine le pays dans une des sources de sa prospérité, qu'elle anéantit les moyens d'industrie auxquels elle doit elle-même son existence. Les *tondeurs* et *luddistes* ne parcourent pas moins les campagnes, poursuivis, atteints çà et là par les milices envoyées sur leurs traces; quelques-uns sont arrêtés, mais dans les détails de leurs expéditions nocturnes, et des assauts qu'ils livrent aux manufactures, on remarque que presque toujours ils ont eu le tems de briser et de détruire avant de se soustraire à la force armée, ou d'être saisis par elle; on remarque aussi qu'à l'instant où la milice quitte un canton pour aller en secourir un autre, les désordres commencent aux lieux qu'elle vient de quitter.

A Manchester, de nouveaux pillages de denrées ont eu lieu, malgré que les magistrats en eussent fixé le prix fort au-dessous de celui du marché. Suivant une lettre de cette

ville, *l'on craint que cela ne fasse que commencer*. A Macclesfield, à Heddersfield, à Barusley, dans le nord-est de Cornwailles, dans le comté de Devonshire, à Sheffield, les marchés ont été le théâtre des désordres les plus alarmans : les magistrats ont été assaillis par le peuple, les armes saisies et brisées. A Chester, à Stockpon, à Leeds, les briseurs ont répandu la terreur et la consternation.

Les lettres de ces diverses villes, en date des 17 et 18 avril, dit le *Statesman*, sont pleines des détails les plus affligeans. Le mal augmente chaque jour, et il est difficile de prévoir comment nous sortirons de la crise où nous nous trouvons, ce qui est en grande partie *le résultat du système insensé adopté par le ministère*.

La cour du conseil de ville a tenu le 17 une assemblée très-importante dans son objet et dans ses résultats. Il s'agissait de présenter une pétition au prince régent relativement à la situation de l'Angleterre. Les débats ont été vifs et animés; dans le discours de M. Quin, auteur de la motion principale, on a remarqué le passage où cet orateur dit qu'il a des obligations particulières au prince, mais qu'il ne croit pas devoir pousser la reconnaissance jusqu'à se taire sur les malheurs publics qui signalent sa régence. Le mal est connu, a-t-il dit, il est évident; le plus prompt remède est nécessaire; des actes immodérés et honteux pour le nom anglais ont caractérisé partout les révoltes qui ont éclaté : la disette des vivres n'a été qu'une cause secondaire; c'est dans l'anéantissement du commerce, c'est dans les ordres du conseil qu'il faut chercher la cause principale. Dans les seuls magasins de Liverpool, on compte pour sept millions sterlings des produits de manufactures entassés et sans moyens d'exportation; et pendant que l'Angleterre est ainsi réduite à un état misérable, la seule défense de Cadix coûte annuellement six millions sterling : l'occupation momentanée de la Sicile est le fruit des plus énormes sacrifices.

Les relations avec les États-Unis alimentaient un peu le commerce, on a trouvé le secret de les rompre, de telle sorte que l'Angleterre compte trois classes de citoyens qu'on peut diviser et désigner ainsi; l'armée employée à des expéditions insensées hors du territoire, les négocians faisant banqueroute, et le peuple mourant de faim.......... (Ecoutez, écoutez, s'est-on écrié de toutes parts.) Les ministres n'ont ni talens, ni prudence : ce qu'il y a de plus étonnant dans leur conduite, c'est qu'ils osent rester à une

place où la haine et le mépris public les atteignent à juste titre.

L'orateur avait dans son discours cité quelques traits de corruption ministérielle ; M. Jaks en lui répondant nous semble avoir pris un parti bien singulier pour justifier à cet égard le ministère actuel. Ce parti était de rappeler les traits semblables des ministres précédens, et de nommer Malboroug, Walpole, Macclesfield, et jusqu'à un roi d'Angleterre, le roi Guillaume accusé d'avoir été gagné pour de l'argent en faveur de la compagnie des Indes.

Cette manière si honorable pour le caractère anglais de justifier le gouvernement actuel a été vivement relevée par M. Whitman, qui a vu la source de toutes les corruptions passées et présentes dans la composition parlementaire. Il a fortement insisté sur l'adresse, et elle a passé à une assez forte majorité

Elle contient d'abord l'assurance de la fidélité au prince régent, puis le tableau des souffrances que le peuple endure par suite du mode de collection des impôts, du grand nombre de mercenaires introduits dans le royaume, des restrictions mises à la liberté de la presse et au commerce étranger ; elle retrace les malheurs que la politique ministérielle fait peser sur le peuple dans toutes les parties de l'Angleterre, et termine par supplier le prince régent de se défaire de ses conseillers actuels, qui par leur conduite se sont montrés indignes de la confiance de la nation.

Dans un article non moins curieux, le *Statesman* discute la proposition suivante, contenue dans un rapport du secrétaire de la trésorerie, M. Rose :

« Je suis intimement persuadé que si le système adopté » aujourd'hui était abandonné, la ruine du commerce de » la Grande-Bretagne en serait la conséquence.... »

En sommes-nous donc à ce point, dit le journal cité ? Le commerce jadis si florissant de la Grande-Bretagne en est-il réduit à cette extrémité ? Dépend-il de la volonté de la France ? ses succès ou sa ruine tiennent-ils à un geste de Napoléon ? Telle, en effet, est l'opinion du bureau de commerce ; telle est la déclaration qu'il en fait à l'occasion de la motion de l'honorable M. Hébert, relative à la production de certaines pièces concernant le commerce par licences. Si cela est, sans doute, nous sommes ruinés. Mais qui est-ce qui nous a réduits à cet état humiliant, à cette dépendance, si ce n'est les ministres de S. M. qui par leur obstination à soutenir les ordres du conseil, nous

ont enlevé tout le commerce avec l'Amérique, ce dont nous avons éprouvé les effets d'un bout de l'Angleterre à l'autre, et tout cela dans la vue de nuire à l'ennemi et de détruire son commerce ? On nous l'a déclaré, que les ordres du conseil ont été adoptés et qu'on persiste à les maintenir en vigueur pour détruire le commerce de la France, pour diminuer ses revenus et forcer son gouvernement à rapporter les décrets de Berlin et de Milan. Cependant M. Rose nous dit, et qui mieux que lui doit le savoir ? que si nous refusons de prendre part à ce commerce partiel, restreint et désavantageux, que Napoléon permet aujourd'hui, et qu'il permettait alors pour son propre profit, le commerce de la Grande-Bretagne est ruiné. C'est donc ainsi que nous avons forcé Napoléon à transiger ? c'est donc ainsi que nous l'avons forcé de rapporter ses décrets et à demander grâce ?....

Le 28 avril S. M. a présidé le Conseil-d'Etat qui s'était réuni à Saint-Cloud. La veille, les comédiens français de S. M. ont représenté sur le théâtre de la cour *les Femmes savantes*.

Les nouvelles de tous les départemens continuent à annoncer que les dispositions bienfaisantes ordonnées par l'Empereur en faveur des indigens, et que ses mesures politiques pour assurer la tranquillité et l'inviolabilité du territoire, marchent d'un pas égal vers leur complète exécution. Par-tout les indigens sont secourus, alimentés, et par-tout, en même tems, les cohortes du premier ban se composent d'une jeunesse riche de taille et de santé, dont on n'aura besoin, pour la renfermer dans sa destination, que de modérer les dispositions guerrières. S....

ANNONCES.

Essai sur les Phénomènes de la végétation, expliqués par les mouvemens des sèves ascendante et descendante; ouvrage principalement destiné aux cultivateurs, par M. Féburier, membre de la société d'Agriculture du département de Seine et Oise, correspondant de celle de Paris, auteur du *Traité sur les Abeilles*, approuvé par l'Institut. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. A Paris, chez Mme Huzard, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon, n° 7. A Versailles, chez J.-P. Jacob, imprimeur-libraire, avenue de Saint-Cloud, n° 49.

La Conversation, poëme en trois chants, par J. Delille. Un vol. in-18. Prix, papier fin, grand raisin, 1 figure, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. — Le même, avec 3 figures, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port; vélin superfin, broché en carton, 3 fig. 7 fr.; satiné cartonné, fig. avant la lettre. 9 fr.

Le même, in-8°, papier fin grand raisin, 3 fig. 6 fr. et 7 fr. franc de port; vélin superfin, broché en carton, 12 fr.; vélin satiné, fig. avant la lettre, 15 fr.

Le même, in-4°, Grand-jésus vélin, 3 fig. 50 fr.; satiné et cartonné, fig. avant la lettre. 60 fr.

Chez Michaud frères, rue des Bons-Enfans, n° 34, et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Egypte, la Barbarie et l'Espagne; par F.-A. de Châteaubriand. *Troisième édition*, ornée d'une carte de la Méditerranée, dessinée par Lapie, et gravée par Blondeau; 3 vol. in-8°. Prix, 18 fr. et 22 fr. par la poste; chez Lenormand, impr.-libr., rue de Seine, n° 8, et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Ephémérides politiques, littéraires et religieuses, présentant pour chacun des jours de l'année, un tableau des événemens remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, jusqu'au 1er janvier 1812. *Troisième édit.* revue, corrigée et augmentée. Prix de la souscription pour 6 vol. 24 fr. et 30 fr. par la poste; pour l'ouvrage entier, 12 vol. in-8°. 48 fr. et 60 fr. par la poste; chez les mêmes libraires.

Nota. Il paraît déjà 4 vol. contenant janvier, février, mars et avril.

Œuvres complètes de Chamfort. Troisième édit.; 2 vol. in-8°. Prix, 10 fr. 50 c., et 13 fr. franc de port. Chez Maradan libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

George et Clary, 2 vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez le même.

Eloge de Montaigne. Discours qui a obtenu l'accessit au jugement de la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 9 avril 1812; par M. Jay. Un vol. in-8°. Prix, 1 fr. 80 c. et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243.



MERCURE DE FRANCE

N° DLXIV. — *Samedi 9 Mai 1812.*

POÉSIE.

Début du chant troisième d'un poëme qui a pour titre :

DAVID.

Peinture des champs des visions célestes ; message de Gabriel vers ces lieux ; descente des songes sur la couche de Bethsabée ; siége de Jérusalem, durant la nuit, par Absalom révolté ; erreur de David qui croit repousser les Philistins.

Il est des champs divins, élevés, spacieux,
Mollement inclinés sur le penchant des cieux,
Et dont incessamment par cent portes s'écoule
D'esprits mystérieux une innombrable foule,
Qui, sous l'aspect changeant d'un riant appareil,
Du juste, au sein des nuits, vient charmer le sommeil :
Autour brille un rempart dont le cristal solide
De la lumière à l'œil rompt la flèche rapide,
Et comme ils sont plus près de l'ombre que du jour,
L'aimable Crépuscule y fixa son séjour.
Il y règne sans cesse, et son front s'y décore
De la pourpre du soir, des roses de l'aurore.

Q

Jamais ni les frimas, ni la lutte des vents,
Ni le choc, ni le bruit des orages mouvans,
Ni les tonnans éclats de la foudre ennemie,
Ni des globes roulans la bruyante harmonie (1)
N'ont troublé de ces lieux l'inneffable repos :
Leurs légers habitans, plus nombreux que les flots,
Tantôt assis, rêveurs, sur l'or flottant des nues,
Et tantôt sur des chars, les rênes abattues,
Glissent silencieux : l'un, nocher de l'Ether,
Sur un rapide esquif fend les vagues de l'air;
L'autre, bel échanson, d'une main virginale
Emplit du vin céleste et la nacre et l'opale;
Enfans ailés, ceux-ci dans les valons des cieux
Vont cueillir l'asphodèle immortelle comme eux (2).
Rois adorés, ceux-là vers des trônes d'albâtre
S'avancent au milieu d'une foule idolâtre;
Plus loin fuit une vierge, et sur le firmament
Comme un rayon du jour coule son vêtement,
Tandis qu'un luth en main, de ses cordes muettes
D'autres tirent ces sons dont les douceurs secrètes
Se font entendre à l'ame, et jamais de nos corps
Ne vinrent ébranler les terrestres ressorts.
Des remparts étoilés Gabriel qui s'élance
Cherche ces cieux plus doux : mais l'esprit du Silence
Des ailes de l'Archange entend le bruit lointain,
Au devant de son frère il accourt, et sa main
Ouvre de l'Occident la tranquille barrière.
Gabriel l'a franchie : un torrent de lumière,
Que verse autour de lui sont front éblouissant,
Inonde les lambris de ce ciel pâlissant :
C'est alors qu'on eût vu si, par un saint miracle,
L'œil humain soutenait l'éclat d'un tel spectacle,
Qu'on eût vu resplendir ces palais de cristal,
Leur peuple aérien dans leur vol inégal,

---

(1) *Hic verò tantus est totius mundi incitatissimâ conversione sonitus, ut eum aures hominum capere non possint.*

Somn. Scip. M. T. Cic.

(2) Lucien dit que les mânes de l'Elysée se nourrissaient de cette plante qui, lorsqu'elle fleurit, a la figure d'un sceptre.

S'agiter, se presser, rayonner d'étincelles,
Déployer dans les airs mille couleurs nouvelles,
Et de leurs voiles purs, de leurs riches habits,
Faire éclater la neige et luire les rubis.
Tel quand il a franchi la porte orientale,
Aux regards enchantés l'astre du jour étale
Des champs de Jéricho les merveilleuses fleurs (3),
Peint leurs fronts immortels de mobiles couleurs,
Verse l'or de ses feux aux lis, aux amarantes,
Et livre aux jeux des vents ces tribus odorantes.
Ouvrage du Très-Haut, ces parvis, ces remparts
De l'Archange un moment enchaînent les regards;
Ainsi qu'au bord du ciel une éclatante nue
En flocons argentés monte dans l'étendue,
Tel le courrier divin, superbe, lumineux,
S'élève sur le bord de ce ciel vaporeux.
Il s'écrie : Esprits purs, Dieu parle par ma bouche,
Il vous dit : « De Sion le repentir me touche,
» Loin de l'Epoux d'ennuis son cœur est consumé;
» Je vais bientôt l'unir à mon fils bien-aimé.
» De la sainte alliance où mon amour s'engage,
» Offrez à Bethsabée une riante image;
» Figurez par votre art le champêtre séjour,
» Où ce fils, roi du monde, ouvrira l'œil au jour,
» Les Mages par le ciel invités à sa fête,
» Cet astre conducteur suspendu sur leur tête,
» Les rois de l'Orient à ses pieds prosternés,
» De festons par leurs mains ses langes couronnés,
» Les anges à genoux, et la Vierge sacrée
» D'une joie ineffable en secret enivrée.
» N'annoncez que son nom, sa gloire et son berceau,
» Mais cachez ses douleurs, sa mort et son tombeau;
» Purs habitans des cieux, votre doux ministère
» Fut créé pour charmer et consoler la terre!

---

(3) La campagne de Jéricho est toute couverte d'une espèce de rose incorruptible qui, de rouge qu'elle est d'abord, devient blanchâtre : on lui attribue plusieurs vertus. La Sagesse dit dans l'Ecriture : *Quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho.*

Eccles. cap. 24, v. 18.

» Partez, songes heureux, déjà la nuit descend,
» Et l'ange du sommeil dans Sion vous attend. »
Des biens de l'Éternel aimable messagère,
Se rassemble à ces mots la Vision légère;
Vers les sables d'Ormus méditant leur essor,
Les songes fortunés, dans un nuage d'or,
Glissent sur un rayon de la brillante étoile
Qui blanchit du couchant l'immense et sombre voile.

La fille d'Eliam (4) dormait d'un doux sommeil,
Tous l'environnent; l'un court sur son sein vermeil,
L'autre effleure en son vol les roses de sa bouche;
Mille se sont rangés sur les bords de sa couche,
D'une odorante nue ils ombragent ses yeux :
Mais le songe a formé ses rangs mystérieux,
L'invisible avenir apparait devant elle,
L'avenir que le tems n'atteint point de son aile;
Il brille dégagé de ses voiles affreux,
Pur et serein, et tel qu'il rit aux bienheureux
La Vierge veut parler, sur ses lèvres brûlantes
Meurent confusément les paroles errantes,
Elle pousse un soupir, semble tendre les bras
Vers quelque objet nouveau qu'elle ne connaît pas (5);
Son ame est sur son front, ardente elle y déploie
Le désir, le bonheur, l'espérance et la joie:
Telle sourit d'espoir, de tendresse et d'amour,
Une mère qui vient de mettre un fils au jour (6).

Mais du plus haut des murs l'ange affreux des alarmes:
« Réveille-toi, Sion, prends ton casque; un bruit d'armes
» Roule, s'accroît et monte au sommet de tes tours;
» Revets-toi d'acier, pars, jette aux vents tes atours,

---

(4) Bethsabée.

(5) Bethsabée dans le chant suivant explique sa vision.

(6) L'Evangile m'a fourni cette belle comparaison : *Mulier cùm parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus; cùm autem peperit puerum, jàm non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum.*

Evang. sec. Joan. cap. 17, v. 21.

» Tes voiles, tes festons, tes fleurs et ta couronne ;
» Que des forts d'Israël le rempart t'environne,
» Dieu, comme un cèdre altier, affermira ton bras,
» Dieu mettra de l'airain sous tes pieds délicats.
» D'hommes et de coursiers j'entends frémir l'haleine,
» Réveille-toi Sion, et descends dans la plaine,
» Je marche à tes côtés. » Il dit ; au fond des bois,
Dans les champs, sur les monts, a retenti sa voix ;
Ses sons trois fois rendus par l'écho des vallées
Frappent trois fois des tours les voûtes ébranlées :
De sa mère, d'effroi, l'enfant presse le sein (7) ;
Le guerrier cherche un fer, l'ombre a trompé sa main.
Un cri perce les cieux, mille cris y répondent ;
Les chefs sont méconnus, les tributs se confondent,
Non qu'en leurs cœurs troublés ait pénétré la peur ;
Mais sur elles la nuit répandant son horreur,
Dans les vastes replis de ses plus sombres voiles,
Dérobait à leurs yeux son astre et ses étoiles.
En vain sur les hauteurs du jour pâles rivaux,
On allume des feux, on suspend des fanaux ;
Un vent impétueux que l'occident déchaîne,
Chasse, disperse, éteint leur lumière incertaine,
Quand, du haut des remparts de la sainte cité (8),
David accourt : un glaive éclate à son côté :
Moins brillante au désert la colonne inflammée (9)
En l'absence du jour marchait devant l'armée.
L'or de son bouclier enfante des éclairs,
Les feux de sa cuirasse illuminent les airs ;

---

(7) *Et trepidæ matres pressêre ad pectora natos.*

VIRG. *Æneid.*, lib. 7.

(8) La Jérusalem nouvelle, ou cité de David, fut bâtie par ce prince sur la colline de Moria, un des coteaux de Sion ; dans cette ville prédestinée étaient le palais royal et le temple du Seigneur ; l'ancienne Jérusalem ou Jébus fut construite par les Jébuséens.

(9) *Dominus autem præcedebat eos ad ostendendam viam per diem in columnâ nubis, et per noctem in columnâ ignis, ut dux esset itineris utroque tempore.*

EXOD., cap. XIII, v. 21.

Sur son casque pareil à la comète horrible
Etincelle dans l'ombre un panache terrible,
Qui battu par la foudre, et l'orage et le vent,
S'enfle, roule et mugit comme un flot turbulent;
Son arc, son carquois d'or, ses traits inévitables (10),
Sèment autour de lui des sons épouvantables.
Au bruit qui l'environne, au seul vol de ses pas,
Un Philistin l'eût pris pour le dieu des combats;
Mais à ce bruit flatteur l'oreille israélite
A reconnu son roi : vers lui se précipite
Benjamin, Manassé, Nephtali, Zabulon,
Ephraïm et Juda, si fière de son nom,
Juda, tribu sacrée où Dieu choisit ses prêtres (11),
Et qui n'a pas trahi la foi de ses ancêtres.
Absentes, sept tribus sous le ciel Philistin,
Etaient allés chercher la gloire et du butin;
Mais hélas ! à cette heure à leur chef trop fidèles (12),
Sion seule est le but de leurs flèches cruelles.
Aux forêts de Barca lorsque le Maure armé
A trouvé d'un lion l'asile accoutumé,
Au sifflement du trait qu'il a lancé dans l'ombre,
Les lionceaux dormant dans leur repaire sombre,
S'éveillent, et surpris regardent autour d'eux;
Mais absent, à travers les taillis ténébreux,
Leur père accourt, s'élance à leurs voix rugissantes,
Montre le double rang de ses dents blanchissantes,
Et l'éclair dans les yeux, et les crins hérissés,
A l'abri de ses flancs met leurs jours menacés :

---

(10) Imitation de ce vers célèbre d'Homère (le poëte parle d'Apollon armé) :

Δεινὴ δὲ κλαγγὴ γένετ' ἀργυρέοιο βιοῖο.

ΙΛΙΑΔ. ά.

Dans les airs agités qui devant lui s'ouvrirent,
Les traits de son carquois sur son dos retentirent.

ROCHEFORT.

(11) Une des principales prérogatives de cette tribu, est d'avoir conservé le dépôt de la vraie religion, et l'exercice public du Sacerdoce et des cérémonies de la loi, pendant que les dix tribus s'abandonnaient au culte des veaux d'or et à l'idolâtrie.

(12) Ce chef est Absalom révolté.

Tel le cœur allumé d'une colère sainte,
David de son palais avait franchi l'enceinte,
Et tel de ses tribus invincible rempart,
D'une proie assurée il leur promet la part.
« Aux Philistins, dit-il, aux pieds de nos murailles
» Sous les flots du Cédron donnons des funérailles (13);
» N'avez-vous point du ciel, pour vos sillons nouveaux,
» Long-tems sollicité le trésor de ses eaux ?
» Dans leurs veines, amis, ils portent la rosée
» Qui d'épis couvrira Juda fertilisée :
» Marchons, et sur nos champs que l'aurore et le soir
» De leurs flancs déchirés aient vu le sang pleuvoir;
» De leur chef à ce Dieu qui d'en haut nous contemple
» Je promets la dépouille et la voue à son temple.... »
Vanqueur infortuné, père et roi malheureux,
Tu ne sais point les pleurs qui naîtront de tes vœux;
Tu ne sais point, hélas! de quel sang tu te souilles,
Quel sein tu veux percer, quelles sont ces dépouilles!
De joie à tes sermens, sur son siége de fer,
Trois fois a tressailli le tyran de l'Enfer,
Et du sceau de la mort, noir pasteur de l'abyme,
Sur les degrés du trône il marque sa victime (14).

DENNE BARON.

LE CHANT DE L'HOSPITALITÉ (1).

CHŒUR.

Sous les doigts des vierges paisibles
Tourne, sans bruit, fuseau léger.
Adoucissons nos chants flexibles;
Ne réveillons pas l'étranger.

---

(13) Le torrent de Cédron coulait dans une vallée profonde, à l'orient de Jésusalem, presqu'aux pieds des murailles de cette ville.

(14) Absalom, déjà reconnu roi dans Jérusalem.

(1) Ce morceau, dont l'idée a été prise dans le voyage de Mungo-Park, est extrait d'un recueil qui paraîtra incessamment.

UNE VOIX.

La nuit venait, à l'ouragan pareille.
Le voyageur aux vents prêtait l'oreille,
Et frémissait, assis sur le chemin.
Il n'avait point, en butte à la tempête,
Un seul asile où reposer sa tête,
Un seul ami pour lui tendre la main.

CHŒUR.

Sous les doigts, etc.

UNE AUTRE VOIX.

Mourant de faim, brûlé de soif amère,
L'infortuné ne voyait point sa mère
Lui préparer le repas simple et sûr;
Et loin des siens, à sa bouche flétrie
Il n'avait point de sœur tendre et chérie
Qui vînt offrir la coupe de lait pur.

CHŒUR.

Sous les doigts, etc.

UNE TROISIÈME VOIX.

Le ciel plus doux a fini son épreuve.
Il a pris place au banquet de la veuve;
Il a rompu le gâteau de maïs;
Du palmier verd il a goûté la datte,
Et là, peut-être, étendu sur la natte,
Un songe heureux le rend à son pays.

CHŒUR.

Sous les doigts des vierges paisibles
Tourne, sans bruit, fuseau léger.
Adoucissons nos chants flexibles;
Ne réveillons pas l'étranger.

L. BRAULT.

ÉNIGME.

SUR l'eau je suis du genre féminin,
Et sur terre je suis du genre masculin:
Toujours sur l'eau le vent m'est favorable;
Jamais sur terre il ne m'est agréable.

Je suis au propre un léger transparent,
Pour qui l'obscurité serait insupportable ;
Au figuré c'est autrement ;
Mon grand mérite est d'être impénétrable.

S........

LOGOGRIPHE.

REDOUTABLE est mon père à l'instant du réveil ;
Ne t'avise donc pas de troubler son sommeil.
J'ai huit pieds ; le nom de mon père
Dans les quatre premiers se trouve désigné :
Il n'en est pas ainsi de celui de ma mère ;
Composé de six pieds, il n'est pas consigné
Totalement dans les huit que je porte.
Dans ces huit je présente un séjour dont la porte
Ne s'ouvre jamais aux méchans ;
Un terrain aquatique, un des quatre élémens ;
Un grand fleuve, une jeune fille
Que Jupiter trouva gentille ;
Ce dont se fait le linge fin ;
Ce qui reste au tonneau dont on a bu le vin ;
Un amas d'eaux ; un terme de musique ;
Une plante antiscorbutique ;
L'organe de la vue ; un animal bâté ;
Ce qui fait que l'oiseau s'élève à volonté ;
Un ancien poids ; une ancienne mesure ;
Un terme affirmatif ; douze mois ; une armure ;
Une cravatte sans pendans ;
Ce qui porte la tête ; un des plus près parens ;
L'équivalent d'aucun ; ce qui fait qu'on nous lie ;
Ce qu'on fait quand on se marie ;
Un grand père ; un département ;
Un espace plus ou moins grand ;
Un lieu de course solennelle ;
Enfin chez les chrétiens une fête annuelle.

S........

CHARADE.

Lorsque je possédais une femme chérie,
Je goûtais en son sein le bonheur de la vie;
Tendrement j'exprimais mon séduisant dernier,
Et je trouvais dans mon épouse aimable
Tous les charmes de mon entier.
Mais ô destin affreux! la mort impitoyable,
En me privant de cet être adorable,
L'a fait servir de proie à mon premier.

DE MORTEMARD, *lieutenant-colonel, abonné.*

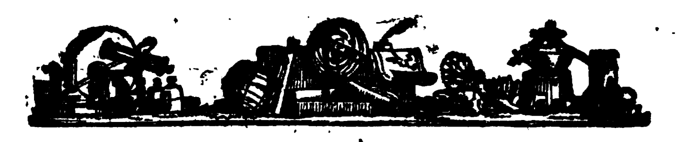
---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Chef*.

Celui du Logogriphe est *Trousseau*, dans lequel on trouve *Rousseau*.

Celui de la Charade est *Decor*.



SCIENCES ET ARTS.

Moyens infaillibles de conserver sa vue en bon état jusqu'à une extrême vieillesse, de la rétablir et de la fortifier lorsqu'elle est affaiblie, avec la manière de s'aider soi-même, dans les cas accidentels qui n'exigent pas la présence des gens de l'art, et celle de traiter les yeux pendant et après la petite-vérole; traduits de l'allemand de M. G.. J. Beer, docteur en médecine et expert oculiste de l'Université de Vienne, auxquels on a ajouté quelques observations sur les inconvéniens et les dangers des lunettes communes. Cinquième édition, revue et corrigée. Paris, chez *Paquet*, rue des Carmes, n° 7; *Blaise*, libraire, quai des Augustins, n° 61; *Monnot*, libraire, rue des Saints-Pères, n° 18; *Antoine*, Palais du Tribunat, au bas du grand escalier.

Après l'ame, il me semble qu'il n'est point d'objet qui soit plus digne de nos soins que l'organe qui en est le miroir. J'ai toujours eu le plus grand respect pour les oculistes et pour les lunettes. Avant qu'un géomètre du seizième siècle vînt au secours des presbytes et des myopes, en offrant aux premiers des verres convexes et aux seconds des verres concaves, comment faisaient les anciens? Avaient-ils de meilleurs yeux que nous? Je trouve bien dans l'antiquité qu'Homère était aveugle, mais je n'entends parler à cette illustre époque, ni de presbytes ni de myopes. Comment Sophocle s'y prenait-il pour écrire des tragédies à quatre-vingts ans? Les doctes octogénaires étaient-ils réduits à renoncer au plaisir si consolant de la lecture? Plus j'y pense, et plus je me fortifie dans l'hérétique croyance que nos tems modernes valent mieux que les tems passés. Que m'importent aujourd'hui le presbytisme ou la myopie? Deux paires de lunettes remédient à tout; et si j'ai besoin d'envisager des objets d'une dimension trop exiguë ou d'une distance

trop éloignée, j'ai encore pour ressource le microscope, la loupe et le télescope. Combien de miracles renfermés dans un petit morceau de verre taillé en lentille !

Cependant quelque admirable que soit l'invention des lunettes, il me semble qu'il vaudrait encore mieux n'en faire aucun usage; un nez chargé de lunettes a sans doute son mérite, mais j'avoue que je préfère encore deux beaux yeux vifs et perçans. Je m'étonne tous les jours de voir tant de jeunes gens dans nos cercles, dans nos promenades, dans nos spectacles, les yeux couverts d'une paire de lunettes; je suis plus surpris encore de voir les jeunes femmes imiter cet exemple, et je ne conçois pas qu'un verre de lunette enchâssé dans un petit cercle d'or soit devenu une parure obligée. Cet usage n'est-il qu'un caprice de la mode? Ces jeunes gens ont-ils réellement la vue aussi faible qu'ils semblent l'annoncer? J'avoue que je les crois sincèsement malades; car si ces prétendus myopes avaient la vue longue, il est évident qu'ils ne pourraient pas se servir de lunettes, à moins qu'elles ne fussent des glaces parfaitement planes. Il faut donc reconnaître humblement que nos yeux ont dégénéré, qu'ils valent moins à la ville qu'à la campagne; car l'usage des lunettes est fort rare dans nos hameaux. D'où provient cet affaiblissement? dans un siècle de lumières serions-nous menacés d'une cécité générale?

M. le docteur Beer pense qu'il faut attribuer cette singulière dégénération à la dégénération de nos mœurs, aux vices de notre éducation, à la bizarrerie de nos modes, à notre goût pour les délicatesses du luxe et de la mollesse. Il observe d'abord que nous choisissons, pour dormir, le lieu le plus reculé de notre appartement; que nous cherchons la chambre la plus petite pour qu'elle soit plus chaude; que nous prenons tous les soins possibles pour que la lumière n'y pénètre pas, et que nous ajoutons à ces précautions celle de nous enfermer dans une alcove et de nous entourer de draperies, comme pour nous isoler du monde entier.

Le docteur désapprouve tous ces usages. Il établit que l'air de ces appartemens est mal sain; qu'il affecte

notre poitrine, notre tête, nos yeux, et par conséquent l'ensemble de notre santé. Il rappelle à ce sujet les expériences de physique qui démontrent que notre respiration infecte et vicie l'air qui nous environne, et qu'il cesse d'être respirable, dès qu'il cesse d'être renouvelé. De là ces teints blêmes, ces figures haves et décolorées, ces joues flétries qui contrastent si cruellement avec la vigueur de l'âge et la fraîcheur de la jeunesse. De là un affaiblissement général dans l'organisation, et sur-tout dans la vue, le plus sensible et le plus délicat de nos sens. Mais ce n'est pas tout, à peine l'heure du réveil de Madame est-elle arrivée (et c'est ordinairement vers le milieu du jour), qu'une camariste ignorante et brusque vient ouvrir tout-à-coup les rideaux, les fenêtres, les jalousies, et inonde d'un torrent de lumière la pupille faible et délicate de sa maîtresse. Ce passage rapide de l'extrême obscurité à un jour éclatant est aussi perfide que meurtrier; c'est renouveler, en quelque sorte, le supplice de Régulus. Quelques précautions simples et faciles suffiraient pour en prévenir les inconvéniens. Le docteur voudrait que l'on se contentât de couvrir les fenêtres d'une draperie légère qui ne fût point d'une couleur ardente, mais verte, jaune ou bleue. Il voudrait que pendant le sommeil, les personnes sujètes à s'éveiller, conservassent la lumière douce et bienfaisante d'une petite bougie qu'on placerait de manière à ne pas en être incommodé.

Il remarque en effet que les personnes qui s'éveillent subitement, cherchent involontairement à faire usage de la vue; que dans l'effort qu'ils commandent à l'œil, il en sort des étincelles, des cercles lumineux, des lueurs vives et enflammées qui fatiguent les ressorts du plus brillant de nos organes. Il conseille, si l'on ne peut se résoudre à coucher dans une chambre sans persiennes et sans volets, il conseille d'éviter au moins le passage trop brusque des ténèbres à la lumière, et d'accoutumer peu-à-peu l'œil au jour qu'il doit supporter. Il se plaint de l'ignorance des décorateurs d'appartemens, qui sans aucune idée des lois de l'optique, et sous le vain prétexte d'une distribution plus pittoresque et plus antique,

placent le lit précisément dans le lieu le moins favorable ; il blâme sur-tout l'exposition du Levant. Il ne veut pas non plus qu'en s'éveillant, on passe trop fortement la main sur les yeux ; ce mouvement mécanique et irréfléchi fait subir aux parties les plus sensibles de l'œil une pression qui en altère la délicatesse et les formes. M. le docteur démontre par plusieurs expériences, qu'une forte pression est souvent plus dangereuse qu'une incision même.

Ainsi ne manquez pas de tenir libres les rubans de votre serre-tête ou les nœuds de votre madras ; que si vous jouez à *Colin-Maillard*, priez instamment le maître des cérémonies de ne pas trop serrer votre bandeau ; cette précaution vous procurera deux avantages, vous y verrez un peu, et vos yeux ne craindront pas de perdre tout-à-fait la lumière. Ici M. Beer cite un exemple terrible qu'il faudrait peut-être faire publier, imprimer et afficher dans tous les salons où le *Colin-Maillard* est en usage. Un jeune homme craignant que son camarade ne vît un peu au travers du bandeau, lui appliqua si fortement les mains sur les yeux, et les lui tint fermés si long-tems, que la pénitence achevée, le malheureux se trouva tout-à-fait aveugle.

Mais ces inconvéniens ne sont encore rien auprès de ceux qui résultent des vices de notre éducation et de la sottise de nos parens. On élève la plupart des enfans dans les salons. Une mère croit avoir parlé comme Hippocrate, quand elle a dit à son enfant : *Monsieur, n'allez pas au grand jour*. Et que veut-elle donc faire de son fils ? Est-ce pour la société des oiseaux de nuit qu'elle l'a élevé ? Ne sent-elle pas que c'est précisément avec le grand jour qu'elle doit familiariser celui qui doit vivre au grand jour ?

Votre enfant n'a pas encore trois années accomplies, et déjà vous lui mettez un alphabet entre les mains ; et loin de choisir des caractères d'une dimension forte et étendue, vous cherchez ceux qui vous flattent davantage par l'élégance des formes. Ainsi vous accoutumez votre fils à ne considérer que des objets petits, à n'étendre son rayon visuel que dans l'enceinte de votre appartement.

Il arrive de là que le nerf optique ne fait aucun effort pour saisir ou mesurer des objets plus grands ou plus éloignés, et qu'il contracte une sorte de paresse qui le rend incapable d'accroître son horizon. Au contraire, l'enfant élevé à la campagne, donne à toutes ses facultés physiques l'énergie dont elles sont susceptibles, et par cet exercice elles acquièrent un grand développement.

Le docteur Beer trouve encore dans la couleur, la richesse et la distribution de nos meubles, dans la manière dont nous éclairons nos appartemens, de nouvelles causes de l'affaiblissement de notre vue. Il condamne ces fenêtres larges et élevées qui descendent jusqu'au parquet, et que nous aimons sur-tout à la campagne, parce qu'elles fournissent plus de lumière; mais il remarque que ces sortes de jour projettant la lumière de bas en haut deviennent funestes à la vue; que les divers reflets qui en proviennent incommodent les personnes même chez lesquelles ce sens est le plus fortement constitué. Quant aux meubles, on doit éviter les couleurs tranchantes et ce luxe de dorures et de glaces au milieu desquelles la lumière brisée en mille sens différens, fatigue et importune nos yeux.

Ajoutons à cela la sottise de nos modes et les vices de notre habillement. D'énormes cravates serrent et surchargent le col des hommes. Leur pression et la chaleur qui en résulte fait refluer le sang vers le cerveau, et en affaiblissent tous les organes. Les corsets des femmes, ces longs busques qui compriment les intestins produisent le même effet, gênent la circulation du sang, arrêtent la digestion, et produisent quelquefois la phthisie pulmonaire et la cécité.

L'usage des voiles n'est guère moins funeste; et si la piété en impose l'obligation aux religieuses, c'est qu'elles sont forcées de dérober leurs appas aux regards des profanes; mais la continuelle vacillation de ces voiles brise sans cesse les rayons visuels, intercepte la vue des objets et force l'œil au travail le plus pénible. Il n'est pas une jeune femme qui, en rejettant son voile, n'éprouve un sentiment de plaisir.

La manière de placer les lumières dans un apparte-

ment n'est point non plus un objet à négliger. Si vous lisez, si vous écrivez, ayez soin que vos bougies soient placées derrière vous, de sorte que la lumière dépasse vos épaules et tombe sur votre livre, sans rencontrer vos yeux. Ne cherchez point les belles éditions, les papiers fins, les caractères coupés vivement sur un fond très-blanc. Rien n'était plus favorable à la vue que ces papiers de Hollande dont la pâte conservait une légère teinte de jaune. Aujourd'hui on leur a substitué des fonds d'une blancheur éclatante, que le satinage augmente encore, et qui perdent la vue en l'éblouissant.

Mais ne donnez pas non plus trop de tems à la lecture et aux travaux du cabinet. M. Beer exige que l'on change souvent de place; qu'on lise ou qu'on écrive tantôt assis, tantôt debout. Rien de mieux inventé qu'un secrétaire à la Tronchin. La position de l'homme assis est nuisible au mouvement péristaltique des intestins; elle les serre, les comprime, et reporte jusqu'aux organes de l'œil et du cerveau les funestes effets de cette pression.

On est dans l'usage, pendant l'été, de s'enfermer dans les lieux les plus obscurs, de fermer si exactement les rideaux et les volets, qu'à peine fait-il jour dans les appartemens. Qu'arrive-t-il de là? le même inconvénient que pour les chambres à coucher. Les personnes qui viennent du dehors sont réduites à subir le passage brusque et inopiné d'un grand effet de lumière à une obscurité profonde, et celles de l'intérieur à éprouver un supplice contraire, mais également pénible lorsqu'elles sortent de l'appartement. Or ces passages brusques et heurtés, font souffrir à l'œil des contractions, des dilatations violentes, et des mouvemens forcés qui en altèrent l'organisation.

M. Beer conseille donc aux personnes qui craignent le sort de Bélisaire, de se ménager, autant qu'il est possible, un jour doux, égal et abondant sans excès. Un éclat excessif est dangereux en physique comme en morale. Vous ordonnerez donc à vos gens, si vous avez des gens, de distribuer, le soir, un nombre suffisant de bougies dans votre appartement, si vous brûlez de la bougie. C'est ici, sur-tout, que la parcimonie

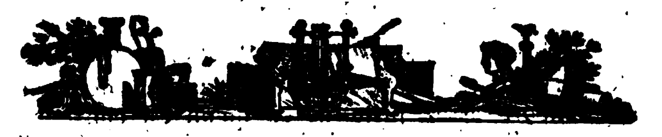
serait misérable. Les bougies sont préférables à tout, mais sur-tout aux quinquets qui se nourrissent d'huile et dont l'éclat fatigue la vue malgré les chapeaux de gaze ou les casques de porcelaine dont on les charge pour en affaiblir l'effet. Les inconvéniens des quinquets, dans l'enceinte de nos théâtres, n'échappent point à la censure de notre observateur. Il s'étonne que les places les plus incommodes et les plus funestes, soient précisément celles qu'on ait réservées au souverain, aux grands de l'Etat, aux personnes éminemment constituées en dignité. Il voudrait, au contraire, que ces places fussent le partage des oisifs, des inutiles, des désœuvrés, de ceux enfin qui peuvent devenir aveugles sans grand inconvénient pour la société.

Mais quels sont les yeux les plus exposés aux dangers, ceux qui exigent le plus de soins et de précautions? sur qui tombe sur-tout le malheur de la cécité? Le docteur n'hésite pas à porter la sentence des yeux noirs et bruns; ce sont les moins propres à soutenir une forte tension: de sorte que la vigueur et la durée de la vue consistent strictement dans leur couleur, et que plus leur teinte est claire et légère, plus leur force est certaine. Il faut donc que les yeux noirs, bruns, châtains, prennent plus de précautions que les yeux gris, verts, jaunes ou bleus. Il faut sur-tout qu'ils apportent plus d'attention dans le choix de leurs lunettes. Ici l'oculiste allemand fait des observations fort justes et appuyées de l'autorité de tous les savans. C'est que chaque œil a sa vision propre; que le gauche est ordinairement plus faible que le droit; que l'on trouve même des personnes dont la vue est si disparate, qu'un œil est presbyte et l'autre myope, de sorte qu'il faudrait pour ce genre de vue deux verres absolument opposés, l'un concave et l'autre convexe. Mais nous sommes dans l'usage de prendre deux verres égaux, et quand nous avons dit: Il me faut le n° 10 ou 12, nous croyons n'avoir plus rien à désirer. Cependant s'il vous faut le n° 10 pour votre œil droit, il est probable qu'il faudra le n° 6 pour votre œil gauche, et si vous négligez cette observation vous courrez le risque de vous paralyser un œil.

Nous avons presque tous l'habitude de tremper nos yeux dans de petites baignoires de porcelaine ; l'auteur proscrit cet usage, et démontre, le thermomètre à la main, que l'eau de ces baignoires s'échauffe promptement, et devient par conséquent inutile. Il leur préfère un simple linge trempé le matin dans l'eau fraîche ; il défend sur-tout l'usage de l'eau chaude ou tiède, qui relâche et amollit sensiblement le système de la vue ; mais il veut qu'on évite aussi l'eau trop froide, sur-tout lorsque l'on a chaud, parce que l'on risquerait de répercuter une utile transpiration.

Le livre de M. Beer, quoiqu'il n'excède guères cent cinquante pages, contient encore une foule d'autres observations également utiles et judicieuses. Quelquefois, à la vérité, il se jette dans des considérations minutieuses, et prolonge indéfiniment ses sermons ; mais à ces défauts près, les gens du monde ne sauraient trop le consulter. Ils y trouveront mille détails qui nous échappent ou dont nous ne tenons aucun compte ; mais M. Beer en relève l'importance, et prouve qu'ils en ont beaucoup plus que nous ne pensons. On ne saurait trop lire ce qu'il dit de nos mœurs voluptueuses et dissipées ; il s'indigne contre ces longues nuits passées au jeu, au bal ou dans les plaisirs ; contre ce luxe des tables si vanté par les joyeux disciples d'Epicure, si sévérement proscrit par les austères représentans d'Esculape. Il ne veut ni sauces savantes, ni mets recherchés, ni liqueurs fines, et menace des ténèbres extérieures quiconque aura la témérité de s'y livrer. Son ouvrage n'ajoutera rien à la science, mais il en communiquera quelques parcelles à ceux qui ne la possèdent pas.

SALGUES.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Éloges de Montaigne; par MM. Villemain, Droz et Jay. — A Paris, chez *Didot* et *Delaunay*, libraires.

L'Académie française proposa, il y a deux ans, pour sujet du prix d'éloquence qu'elle devait décerner en 1812, l'*Éloge de Montaigne*. C'était la première fois que l'auteur des *Essais* recevait cet honneur, depuis qu'une heureuse innovation avait fait substituer à des questions oiseuses de morale les éloges de nos grands hommes. Il ne faut pas s'en étonner : les premiers choix durent tomber sur ceux que des services plus éminens, rendus à la patrie et aux lettres, recommandaient plus vivement aux hommages de la postérité, et dont les panégyriques devaient recevoir un éclat moins emprunté de la pompe des mots et de l'emploi des formes oratoires, caractère particulier du genre. Il n'est donc pas surprenant que Montaigne, dont la célébrité était moins vulgaire et le mérite moins généralement senti, n'ait pas fixé plus tôt le choix de l'Académie. Il semblait même que la simplicité familière de son livre dût être un titre d'exclusion; et qu'en proposant son éloge, il dût résulter un défaut d'accord, une sorte de répugnance entre le sujet du prix et les conditions tacites du programme. Ces conditions devenaient plus difficiles à remplir, en parlant d'un écrivain « qui dut sa force à son abandon, sa grace à sa » négligence, et qui se montra toujours simple, piquant » et vrai. » J'emprunte ici, ne pouvant mieux faire, les expressions de l'un de ses nouveaux panégyristes.

Il y a tout-à-l'heure cent ans, que le persan Rica, parlant de l'Académie française, la définissait « un corps » à quarante têtes, toutes remplies de figures, de méta- » phores et d'antithèses, dont les bouches ne parlent » presque que par exclamation, et dont les oreilles veu- » lent toujours être frappées par la cadence et l'har- » monie. »

Ce portrait plus malin que fidèle de l'Académie, n'a plus un seul trait de ressemblance; mais il donne une idée encore assez juste de ce qu'on est convenu de nommer l'éloquence académique, qui n'est pas l'éloquence des académiciens. La première est une espèce de culte dont les prêtres eux-mêmes se rient, mais qu'ils ne cessent pourtant d'offrir à la vénération de quelques fidèles.

La Bruyère, avant Rica, s'était déjà plaint de ceux qui « n'admettent l'éloquence que dans le discours ora-» toire, et qui ne la distinguent pas de l'entassement des » figures, de l'usage des grands mots et de la rondeur » des périodes. »

Ces différens traits partis du sein de l'Académie elle-même, n'ont pas peu contribué à décrier, dans ces derniers tems, l'éloquence académique. Il s'est établi une sorte de préjugé contre ce genre de composition, dans lequel plusieurs écrivains ont cependant laissé des modèles: et comme si ce n'était pas assez d'en blâmer la forme, on va jusqu'à en blâmer le fonds. Ces éternels sujets d'éloges ne paraissent plus propres qu'à faire contracter aux jeunes orateurs, pour lesquels la lice est ouverte, une habitude de l'exagération, de l'enflure et du faux. On observe que lorsqu'un grand homme est le sujet d'un discours académique, c'est presque toujours aux dépens de deux ou trois autres grands hommes qu'il y est loué; que ceux-ci décroissent de tout ce que l'autre gagne en élévation, et sont réduits aux proportions de ces petites figures qui, dans les plans d'architecture, servent à faire mesurer la hauteur d'un monument ou d'une statue colossale. On ferait, à en croire ces détracteurs, un rapprochement piquant de ce qui a été dit, dans les discours couronnés depuis quarante ans, sur tel de nos grands écrivains. On le verrait, dans l'un, loué avec magnificence et profusion; on verrait, dans l'autre, ces éloges atténués et presque démentis. Montaigne lui-même, dont le nom retentit encore dans l'Académie, qui vient d'y voir exalter si fort son livre fait pour plaire à tous les esprits, sa morale indulgente et facile, et jusqu'au charme de son vieux langage, Montaigne ne

sortirait pas plus heureusement qu'un autre de cette épreuve. On trouverait que, dans une autre circonstance, il a été jugé autrement; « qu'outre l'inconvénient » d'un langage déjà vieux, sa philosophie audacieuse, » souvent libre jusqu'au cynisme, ne peut convenir à » tous les âges ni à tous les esprits, et que son ouvrage, » précieux à tant d'égards, semble plutôt une peinture » fidèle des inconséquences de l'esprit humain, qu'un » traité de philosophie pratique. » Et ce n'est pas dans le moins estimé des éloges académiques qu'on trouve ce jugement sur Montaigne, c'est dans l'éloge de La Fontaine par Chamfort.

Ces détracteurs de l'éloquence académique vont encore plus loin; suivant eux, Rousseau n'aurait tout au plus sacrifié à cette fausse divinité que dans son premier discours couronné à l'Académie de Dijon, c'est-à-dire, avant qu'il eût la conscience de ses forces et de son talent; et il y aurait, entre ce premier ouvrage de sa plume et ceux qui ont suivi, une différence à l'avantage de ces derniers, différence dont il tire, quelque part, vanité. Quant à Voltaire, qui se vantait de n'avoir pas fait une phrase dans toute sa vie, et dont l'esprit, si brillant, était à-la-fois si juste et si ennemi de toute exagération, ils le jugeraient à peine en état d'obtenir une mention dans un concours.

Quoique ces objections soient en partie le résultat de cette malignité à laquelle l'Académie a, de tout tems, été en butte, on serait cependant tenté de croire qu'elle aurait reconnu la justesse de quelques-unes. On ne peut nier du moins qu'en proposant l'éloge de Montaigne, elle n'ait essayé de donner une autre direction aux esprits, et cherché à ramener dans l'éloge plus de naturel et de simplicité. Il fut dès-lors facile de prévoir qu'une révolution menaçait l'empire de *la phrase*. L'événement a justifié cette conjecture. Parmi les ouvrages envoyés au concours, et que l'impression a fait connaître jusqu'à présent, quelques-uns sont tout-à-fait exempts, et d'autres ne sont que très-légèrement atteints des vices de cette manière tant reprochée aux compositions académiques. Mais c'est peu de ce genre de mérite négatif;

le discours de M. Villemain, que l'Académie a couronné, celui de M. Droz à qui elle a décerné une médaille, et enfin celui de M. Jay à qui elle a accordé l'accessit, se font encore remarquer par des qualités positives et particulières à chacun d'eux : la publicité de ces trois ouvrages, loin de leur nuire, a fait accuser de sévérité le rapport de M. le secrétaire perpétuel. On a trouvé, sur-tout à l'égard des deux derniers, que le blâme tempérait la louange au point de la neutraliser. Au surplus, en faisant lui-même si amplement la part de la critique, il a rendu notre tâche plus agréable, et nous céderons plus volontiers au plaisir de louer ce qui nous a paru digne d'éloge.

Le discours de M. Villemain marque d'une manière brillante les premiers pas de ce jeune professeur dans la carrière des lettres. Son triomphe paraît être le fruit de ces études fortes dont il signalait naguère, comme élève, le retour dans nos écoles. Pourquoi cette saine doctrine à laquelle il a puisé, ne l'a-t-elle pas défendu tout-à-fait des séductions de la mode, et de ce qu'il appelle lui-même *la finesse de l'esprit moderne ?* Ne s'est-il pas trop laissé éblouir à ce cliquetis de pensées, à ces frottemens de mots d'où jaillissent des étincelles ? Enfin, si c'est un reproche qu'il fait à Montaigne (et la phrase de M. Villemain ne peut signifier autre chose), d'avoir imité Pline le jeune, parce qu'il *nous avait devinés*, ce reproche ne tourne-t-il pas contre lui-même ? M. Villemain qui ne manque sûrement pas de prémunir ses élèves contre une certaine recherche de tours et d'expressions qui caractérise la manière de Pline, devait-il en donner ici l'exemple ? « Montaigne, dit-il dans un » autre endroit, va de Rome dans la Grèce qu'il ne » connut jamais aussi bien, parce qu'il ne la connut pas » dès l'enfance. » Pour ceux qui savent que Montaigne a fait réellement un voyage à Rome, cette phrase peut très-bien signifier qu'il alla aussi dans la Grèce. Ce n'est pourtant pas là ce qu'entend l'orateur, mais bien qu'après avoir étudié les auteurs latins, Montaigne étudia les auteurs grecs, qu'il ne connut jamais aussi bien, parce qu'il n'avait pas appris leur langue dès l'enfance.

Encore un exemple, et ce sera le dernier de ce style brillanté qui n'est point celui de l'orateur, mais auquel il a sacrifié sans doute par un desir de succès que son âge justifie. « ......Je désespère de pouvoir jamais » saisir ni peindre un écrivain qui, non moins varié » que fécond, se renouvelle même en se répétant et ne » peut ajouter un *trait à ses écrits* sans ajouter une » *nuance à son talent.* »

Si l'on nous demande maintenant par quoi sont rachetées ces taches légères, nous dirons que c'est par un grand nombre de beautés, par des traits d'une éloquence vive et naturelle, des aperçus pleins de finesse, et nous opposerons nous-mêmes à nos faibles critiques l'ouvrage tout entier, prémices d'un très-beau talent.

M. Droz, ainsi que nous l'avons dit, est un de ceux dont M. le secrétaire perpétuel, dans son rapport, a cru devoir ménager le plus la modestie. En lisant d'abord son discours, et avant de connaître celui de M. Villemain, on est tenté de féliciter l'Académie d'en avoir trouvé un meilleur, et quand on a lu tous les deux, on conçoit que les juges aient éprouvé quelque embarras dans le choix.

Il peint Montaigne tel qu'il l'a vu, tel qu'il est, et sans affecter ce grandiose qui caractérise toujours, et souvent aux dépens de la ressemblance, les portraits faits par des peintres d'histoire. On lui a reproché d'avoir voulu se peindre avec son modèle : nous ne trouvons aucun fondement à ce reproche. Rien n'indique qu'il ait voulu s'associer à la gloire de son héros ; et c'est lui prêter gratuitement le ridicule de cet honnête M. Coste qui, parce qu'il avait fait un commentaire des *Essais*, rougissait quand on faisait devant lui l'éloge de Montaigne.

M. Droz s'est soustrait à l'usage, j'ai presque dit, à la tyrannie des divisions. « Un plan méthodique (ce sont » les raisons qu'il en donne) pourrait-il convenir à l'éloge » d'un écrivain qui dédaigna la méthode? » On peut d'autant plus l'en féliciter, que ce défaut d'ordre n'est qu'apparent, et que le fil caché du raisonnement guide toujours le lecteur sans l'égarer. C'est ainsi qu'après

avoir analysé avec autant de finesse que de profondeur la philosophie de Montaigne, et l'avoir considéré comme moraliste, il le considère comme écrivain et développe avec une rare sagacité les artifices de son style. « Cet écrivain, dit-il, doit à sa manière origi-
» nale de sentir et de concevoir, un style riche d'ima-
» ges hardies, de tours poétiques, d'expressions colo-
» rées, vives et pittoresques. Heureux dans ses tons
» variés, jamais la monotonie n'appesantit sa plume.
» Veut-il rendre un sentiment avec force ? des mots
» inattendus obéissent au mouvement de son ame. Veut-il
» peindre des idées aimables ? il les présente mollement,
» et leur donne une grace naïve ; mais ce qui répand un
» charme inimitable sur le plus singulier de *nos ouvrages*,
» c'est ce je ne sais quoi de simple et de piquant qui fait
» douter si Montaigne écrit ou s'il parle. »

Ces grâces naïves du vieux langage ont déjà excité bien des regrets. M. Droz prouve qu'il en a senti et apprécié tout le charme, et par-là il acquiert le droit de réduire ces regrets à leur juste valeur. Il établit fort habilement l'état des pertes que la langue a faites en ce genre, et des compensations qu'elle a reçues d'un autre côté.

« Ah ! sans doute il est des tons faciles à Montaigne,
» presque impossibles à retrouver dans notre langue
» épurée. Toutefois, en est-il que n'aient obtenu d'elle
» Pascal, Fénélon, Bossuet et Jean-Jacques? La langue
» qu'ils parlèrent est celle qu'entendra la postérité ; lais-
» sons discuter ses défauts, approprions-nous ses beau-
» tés. Sans prétendre qu'on ne puisse l'enrichir encore,
» repoussons ces novateurs imprudens qui la dégradent,
» la profanent, et croient avoir l'esprit hardi parce qu'ils
» ont l'esprit faux. »

Toutes les parties du discours de M. Droz tendent à un but commun, qui est de bien faire connaître Montaigne. Il ne se laisse pas éblouir à ces fausses lueurs qui égarent un écrivain dont la marche est peu sûre et le font tomber dans des digressions oiseuses. Son admiration pour Montaigne est vive et profonde, mais non exclusive ; son culte est avoué par la raison. On peut

voir avec quelle mesure il parle des grands écrivains qui se sont trouvés en quelque contact avec l'auteur des *Essais*. S'il reconnaît que Rousseau lui a des obligations : « Génie puissant, ajoute-t-il, et fait pour dominer ; » lorsqu'il emprunte, il semble encore créer. »

« Je suis frappé d'un long étonnement, dit-il dans un » autre endroit, lorsque j'entends Rousseau accuser de » scepticisme en morale un philosophe dont il connaissait » si bien les écrits. On cite la véhémente apostrophe » dont il veut l'accabler, en lui demandant *s'il est quelque* » *pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi,* » *d'être clément, bienfaisant, généreux ; où l'homme de* » *bien soit méprisable et le perfide honoré*. Question » étrange ! on la répète et l'on oublie la réponse. Un sage » a dit : *Il ne se trouva jamais d'opinion si déréglée qui* » *excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la* » *cruauté*, et ce sage est Montaigne. »

On ne peut réfuter plus victorieusement Rousseau ; mais M. Droz n'abuse pas de la victoire, il en laisse tout l'honneur à Montaigne. Il se contente d'exposer l'attaque et la défense sous une forme vive et piquante.

M. Droz avait encore à défendre Montaigne contre des adversaires plus redoutables : « Ces pieux solitaires » qui, du fond de leur retraite, donnant aux sciences » une impulsion nouvelle, semblaient n'avoir quitté le » monde que pour mieux apprendre à l'instruire..... » Pardonnons à d'illustres écrivains leur partialité à » l'égard de Montaigne, ainsi que nous excuserions la » sienne envers eux, si, contemporain de leurs antago- » nistes, il eût malignement attaqué leurs principes dans » un chapitre intitulé : *du Jansénisme*, et qu'il eût voulu » nous faire apercevoir quelque orgueil sous le cilice des » doctes solitaires. »

Ces citations suffiront sans doute pour donner une idée du talent de M. Droz ; la lecture entière de l'ouvrage fera encore mieux reconnaître le moraliste aimable et l'écrivain exercé à qui l'on doit l'*Essai sur l'art d'être heureux*.

Nous donnerons, dans un second article, l'analyse du

discours de M. Jay, qui a contribué pour une plus grande part que son succès ne semble l'indiquer, à l'éclat de ce concours.

Ali, ou *les Karégites*, tragédie en cinq actes; par M. B. F. A. Fonvielle, de Toulouse, in-8°. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. franc de port. Paris, *Michaud* frères, imprimeur-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

M. Fonvielle présenta sa tragédie d'Ali ou les Karégites aux Comédiens français, et le censeur chargé de l'examiner, ne la jugea point susceptible d'être lue au comité. Alors l'auteur doutant de la justice de cette décision, a voulu en appeler au jugement du public en faisant imprimer sa pièce, précédée d'une préface, dans laquelle se trouvent le rapport et l'opinion du jury de lecture, une lettre de l'auteur à un de ses amis, sur ce rapport, et la réponse de cet ami qui l'engage à faire imprimer sa tragédie, et lui répète trois ou quatre fois d'imprimer aussi sa lettre et la décision du censeur, pour mieux convaincre le public de l'injustice qui lui a été faite. *Imprimez*, dit-il, *votre lettre et la mienne; il n'en peut résulter que du bien.*

Cet ami garde l'anonyme, ce qui est très-prudent; mais aussi ce qui pourrait faire croire aux esprits malins, sur quelques ressemblances de style, que M. Fonvielle et son ami sont tellement liés qu'ils ne font qu'une seule et même personne. Quant à nous, qui devons croire ce qui est imprimé, nous nous bornerons à répéter à l'auteur ce vers qu'il connaît sans doute :

Nous préserve le ciel d'un imprudent ami!

Et s'il en eût été préservé, il s'en serait tenu au jugement du censeur qu'il traite sans la moindre décence.

En effet, que dira M. Fonvielle lorsque nous affirmerons, en notre ame et conscience, que la décision de laquelle il se plaint avec tant d'amertume, est pleine de justice et de ménagemens? Le censeur s'y exprime avec

toute la modération et la réserve d'un galant homme qui ne veut point affliger un pauvre auteur, en lui disant positivement que son ouvrage ne vaut rien : il trouve que cette pièce *offre une composition assez tragique, des vers sonores, de pompeuses locutions, qu'elle est sagement conduite, que les règles d'Aristote y sont strictement observées, que le dialogue est très-exact, et le style assez correct, mais qu'elle n'inspire qu'un très faible intérêt, parce que les caractères n'y sont pas fortement prononcés, que l'élan tragique ne s'y trouve pas, et que la terreur et la pitié ne sont pas employées avec cette vigueur qui entraîne et subjugue les spectateurs.*

Nous ne connaissons pas le censeur dont il s'agit; cependant il n'est pas difficile de voir qu'il a voulu consoler M. Fonvielle en enveloppant ainsi de louanges, qui pouvaient le flatter, les motifs qui faisaient rejeter sa pièce; mais l'auteur, bien loin de lui savoir gré de cette bonne intention, prétend *qu'on lui a fermé le passage de la Comédie française avec brutalité, parce qu'il n'a jamais connu les voies obliques;* et son ami prétendu lui répond *qu'il n'a point mérité l'exclusion dont il est frappé; que peu s'en faut même qu'il n'affirme aussi que c'est précisément parce qu'il méritait un tout autre accueil, que ses examinateurs se sont hâtés de le pousser ainsi hors d'une carrière, dont ils ont de bonnes raisons d'interdire l'entrée à tout ce qui ne porte pas* LE CACHET DE L'EXTRÊME MÉDIOCRITÉ.

Voilà des accusations qui passent la raillerie; et, si je les trouvais tant soit peu fondées, ce serait avec grand plaisir que je vengerais M. Fonvielle; mais l'équité me force à prendre le parti contraire : la pièce du plaignant, quoi qu'en dise son officieux ami, *porte* autant qu'il est possible *le cachet de l'extrême médiocrité*, et je vais le prouver, j'espère, d'une manière qui ne laissera aucun doute à nos lecteurs.

Ali est vaincu sur tous les points par le kalife *Moavie;* il ne lui reste plus que la ville de Bassora : cependant son vainqueur lui propose la paix pour délivrer *Aïscha*, veuve de Mahomet, et la princesse *Zobéide*, qui sont ses

prisonnières. Il refuse ces propositions avantageuses ; parce qu'il veut épouser Zobéide malgré elle.

Pendant ces négociations, faites de la manière la plus singulière et la moins tragique, *Moavie* est assez extravagant pour s'introduire seul, par un souterrain, dans le palais de son ennemi.

Son intention est d'enlever Zobéide, qu'il adore, et Aïscha qui lui a tenu lieu de mère ; mais il n'en fait rien, quoiqu'il ait tout le tems nécessaire pour cela, il ne veut pas que la pièce finisse au milieu du premier acte ; alors il fait une longue conversation, et projette d'enlever ces princesses..... un peu plus tard.

Ali survient, et, comme de raison, son rival s'éloigne ; mais il est arrêté aux portes de la ville, on ne sait trop comment, et Zobéide promet d'épouser le *tyran qu'elle hait*, s'il renonce au projet de faire mourir le kalife. L'autre y consent en apparence, mais se propose de le faire assassiner hors de Bassora.

Un nommé *Abbas*, indigné de ce procédé, le découvre à Moavie, favorise son évasion et celle d'Aïscha, par le souterrain, et promet de protéger Zobéide qu'on ne peut emmener.

Ali, furieux, court à leur poursuite ; mais il est assassiné par des factieux ; peu après, son rival vient apprendre que tout est soumis à son pouvoir. La toile tombe et la pièce est finie.

On voit déjà que le sujet et le plan sont de la plus grande *simplicité ;* et c'est bien quelque chose : il n'y a rien de compliqué, et certainement on ne pourra pas reprocher à l'auteur la duplicité d'action. On ne lui reprochera pas non plus d'avoir trop créé d'incidens, d'avoir rendu les héros trop amoureux, trop ambitieux, ou trop féroces ; il a tellement eu soin d'adoucir, non pas ce qu'ils font, car ils ne font rien, mais ce qu'ils disent, qu'à chaque instant on les voit se contredire et changer de résolution.

Passons au dialogue qui est aussi d'une grande *simplicité*, comme on en jugera par quelques citations. Voici l'exposition que l'auteur trouve *vive, franche*,

complète, graduelle, naissant de l'action elle-même. (Préface, page xij.)

ZIAD, *ami de Moavie et son ambassadeur.*

Astre consolateur! veuve du saint prophète!
Soutien de l'islamisme en proie à la tempête!
Aïscha, des croyans, et l'oracle, et l'espoir!
Vous Zobéide aussi, je puis donc vous revoir!

AÏSCHA, *veuve de Mahomet.*

Hélas!

ZOBÉIDE, *amante de Moavie.*

Instruisez-nous du sort de Moavie,
Ziad.

ZIAD.

Qu'à mon bonheur il porterait envie,
Madame, s'il savait qu'Ali, moins ombrageux,
M'a lui-même permis de paraître à vos yeux!

ZOBÉIDE.

Mais enfin que fait-il? et quelle est sa fortune?
Ici nous l'ignorons. . . . .
. . . .
Quels sont de Moavie ou les vœux ou l'espoir?

ZIAD.

Ses vœux seraient comblés s'il pouvait vous revoir.
Il règne, il est vainqueur. . . . .
. . . .
Et son glaive étonné reste oisif dans ses mains.

Un *glaive étonné qui reste oisif*, rappelle ces vers si connus:

Le voilà, ce poignard qui, du sang de son maître,
S'est souillé tout entier! il en rougit le traître!...

Voici encore un vers de M. Fonvielle qui me paraît assez singulier:

Ils montrent leurs poignards, mais ils cachent leurs bras.

J'avais remarqué plusieurs vers presque de cette force, mais l'espace me manque et je ne citerai plus que la scène suivante:

ELIAH, *esclave d'Aïscha.*

Accourez, Aïscha!...

Je ne me soutiens plus !... Secourez Eliah !...
Je meurs de mon effroi... Dieu !

ZOBÉIDE.

Quel trouble t'agite ?

ELIAH.

Princesse, pardonnez.... il est à ma poursuite....

AÏSCHA.

Qui donc ?

ELIAH.

Un étranger qui demande à vous voir.

Voilà un bien grand sujet pour une telle frayeur ! et comment se fait-il qu'une esclave ose dire, à une princesse, accourez ! secourez-moi ! etc. ?

Cette pièce, qui n'en est pas une, est semée d'inconvenances du même genre : il n'y a pas un trait qui décèle un caractère, pas une situation théâtrale, pas le moindre intérêt : les interlocuteurs semblent presque toujours jouer *au propos interrompu* ; on n'y trouve point d'idées fortes ; pas un vers de situation ; point de couleur locale ; le style n'a absolument rien d'oriental. L'auteur paraît avoir cette malheureuse facilité de faire beaucoup de vers en peu de tems, qui sont à-peu-près selon les règles de la versification, mais qui n'offrent rien de saillant au cœur ni à l'esprit. Je crois donc avoir ménagé l'auteur en disant, au commencement de cet article, que sa pièce porte d'un bout à l'autre *le cachet de la plus extrême médiocrité.*

Mais M. Fonvielle trouvera sûrement que je ne le ménage guère : c'est sa faute et non la mienne ; si j'adoucissais pour lui la vérité, si je lui donnais le moindre éloge, peut-être, dans une nouvelle édition de sa tragédie, me traiterait-il comme le censeur des Français ; il se servirait de ce que la pure politesse m'aurait pu faire dire, pour prouver au public qu'il y a de la contradiction dans ma critique.

Certainement on n'est point coupable pour avoir produit un ouvrage défectueux : l'intention d'un auteur est toujours louable : il désire de s'illustrer et de contribuer à la gloire de son siècle, soit en éclairant les hommes, soit en les consolant des infortunes attachées à la vie,

soit enfin en les délassant de leurs travaux. S'il n'y réussit pas, ce n'est point un crime, c'est un malheur que personne ne ressent plus vivement que lui. L'on doit donc toujours lui savoir au moins gré de son intention et lui accorder de l'estime.

Mais pourquoi ne pas consulter des gens de lettres d'un mérite reconnu avant de faire imprimer une tragédie qui n'a point été jugée *susceptible de lecture* à la comédie française ? et si l'on se décide à la publier, comment peut-on attaquer sans ménagemens l'honneur d'un censeur qu'on ne connaît pas, et qui nous a traité avec toutes sortes d'égards ? Je ne puis concevoir un tel aveuglement. Si, de sang froid, M. Fonvielle relit un jour sa pièce, je pense qu'il sera fort étonné d'avoir écrit une pareille préface, et très-fâché d'avoir aussi maltraité un homme dont le rapport est plein d'indulgence et de politesse. M.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS (1).

MŒURS ET USAGES, ANECDOTES, etc. — J'ai lu quelque part, qu'un vieil Adonis, très-sensible aux ravages que la main destructive du tems avait faits sur son noble visage, se mirant à chaque instant du jour, crut s'apercevoir qu'une loupe lui croissait entre les deux sourcils. Frappé de cette nouvelle difformité, il y portait la main à tous momens ; si bien, qu'à force de se frotter le front, il fit pousser une loupe énorme où il n'en avait qu'une imaginaire.

Je ne sais si ce fait est historique ou s'il est inventé ; mais que de gens ressemblent à ce visionnaire !

---

(1) Nous n'avons pas donné, depuis quelque tems, d'article *Chronique de Paris*. Les motifs de cette interruption intéresseraient peu nos lecteurs : qu'il leur suffise de savoir que nous avons pris des mesures pour que cet article paraisse désormais avec plus d'exactitude.

(*Note du principal Rédacteur.*)

— On rencontre tous les jours, dans le monde, des vieillards qui se plaignent du présent, et regrettent le passé comme un tems par excellence; ils ne s'aperçoivent pas que c'est à la débilitation de leurs organes qu'ils doivent leur manière différente de sentir : quand on est jeune, on voit tout en beau; l'imagination, cette brillante fée, entoure, enveloppe les objets de mille ornemens étrangers qui les rendent plus séduisans : les illusions enluminent, pour ainsi dire, l'image de la réalité qui, sans ces couleurs enchanteresses, ne nous paraîtrait qu'un dessin froid et sans vie; mais l'âge amène avec lui la cruelle expérience qui dessille nos yeux; alors l'imagination s'éteint, les illusions s'évanouissent, nous ne voyons plus que la triste réalité décharnée comme un squelette et dépouillée de tous les ornemens dont elle était parée.

Lisimond, au lieu de détourner ses yeux de ce squelette, le contemple avec un microscope, afin de mieux voir ses défectuosités; la réalité, quoique sèche pour lui, pourrait encore lui offrir quelques charmes; mais il est toujours en garde contre les sensations agréables; il envisage tout du mauvais côté, il le dissèque, il le compare avec les fantômes imaginaires que le passé grava dans son souvenir, et fuit aussitôt un plaisir, une distraction, qui ne lui promettent plus des jouissances aussi vives que celles qu'il éprouva jadis.

Lisimond se rend donc bien plus malheureux qu'il ne le serait sans cette manie : ce n'est le tout encore; dès qu'il vous rencontre, il s'approche et veut absolument vous persuader de voir comme lui; il vous montre les mauvaises faces des objets avec son exagération ordinaire, et quant à ce qu'il y a de bien, il vous le fait voir tellement diminué, tellement amoindri, que vous le reconnaissez à peine, ou que vous n'y croyez plus. A force de ne vouloir rien trouver de bon, ni de beau, il finit par souffrir continuellement de ce mal imaginaire qui lui donne un dégoût général pour tout ce qui pourrait encore semer quelques fleurs sur le peu de carrière qu'il lui reste à parcourir : il est donc semblable au *visionnaire de la loupe*.

— *Dorise* n'est plus jeune; mais, de belles formes, une taille avantageuse, une démarche gracieuse et légère, des yeux ravissans, une fraîcheur éblouissante, une vive expression de physionomie, tout en elle déguise ses *neuf lustres complets*, et lui attire les hommages de la plus brillante jeunesse; mais *Dorise*, par un amour-propre mal-

entendu, répète sans cesse qu'elle est grand'mère, que ses beaux jours sont passés, que les amours doivent la fuir.... et cette malheureuse manie fait fuir les amours qui pourraient encore faire le charme de sa vie !

Ah *Dorise !* ne parlez plus de votre âge; oubliez-le puisque votre beauté le fait oublier ; et souvenez-vous de ces vers d'un poëte aimable :

> Quand on sait aimer, on sait plaire;
> Qui sait plaire est dans son printems :
> Plus la rapidité du tems
> Nous entraîne vers l'Elysée,
> Plus notre âme désabusée
> Doit sentir le prix des instans ! (*Desmahis.*)

— J'ai un très-grand nombre de confrères qui, depuis long-tems, ne cessent de crier à la *décadence*. A les entendre, nos poëtes ne sont plus que des *rimailleurs* ; nos peintres, que des *barbouilleurs d'enseignes* ; nos musiciens, que des *fredoneurs barbares* ; nos architectes, que des *maçons ignorans* ; nos comédiens, que des *machines* et des *automates*, etc. etc., et dix pages d'etc.

Si c'est l'amour des lettres et des beaux arts qui rend mes chers confrères si sévères pour leurs contemporains, je les engage à réfléchir que les poëtes et les artistes ont toujours eu besoin d'être encouragés pour parcourir le chemin épineux de la gloire ; et que, si l'on continue à les abreuver d'amertume et de dégoûts, à méconnaître leurs talens, à froisser leur amour-propre, ils ne produiront plus de ces ouvrages qui seuls immortalisent les siècles qui les voient naître.

Chers confrères ! faites justice des mauvais ouvrages, vous le devez ; mais appuyez toujours vos critiques par une analyse exacte et par de nombreuses citations : ne louez jamais que ceux qui méritent des louanges, mais louez-les d'une manière franche et loyale ; quand une production médiocre vous tombe dans les mains, et que vous êtes condamnés à la lire, rendez-en compte avec impartialité ; mais ne criez pas à la *décadence*, car à force de l'appeler, vous la feriez venir. Un mauvais ouvrage ne prouve pas plus qu'on n'en fera point de bons, qu'une longue nuit ne peut prouver qu'il n'y aura plus de soleil.

— *Céliante* avait toujours des *vapeurs* et des *migraines* ; malgré sa complexion robuste, ses grosses couleurs, ses grands yeux noirs brillant de jeunesse et de santé, elle se crut malade, et fit appeler tous les médecins de Paris à son secours.

Les vieux *purgons* et les jeunes docteurs musqués accoururent de toutes parts; celui-ci la fait saigner; celui-là lui donne l'émétique; une autre lui prescrit la diète la plus rigoureuse; de sorte qu'en très-peu de tems, ô miracle sublime de la faculté! *Céliante* a fait rétrécir ses robes, ses yeux ardens se sont éteints, et ses couleurs vermeilles ont fait place à la jaunisse la mieux conditionnée!

NOUVELLES DIVERSES. — Le *Jeu du Diable* fait tourner toutes les têtes; il a pris naissance à la Chaussée-d'Antin, et dans très-peu de tems il s'est répandu dans tout Paris, même au faubourg Saint-Germain et au Marais. On prétend, à ce sujet, que le Diable tente trop nos dames.

— Les premiers beaux jours attirent la foule à toutes nos promenades; les Tuileries, les Boulevards et le bois de Boulogne sont, depuis deux heures jusqu'à cinq, ornés de la meilleure comme de la plus brillante société. Presque tous les chapeaux sont de paille blanche garnis de touffes de fleurs. On porte peu de robes de soie et de toile: les beaux négligés blancs en percale ou mousseline avec de très-belles garnitures blanches ornées de dentelles de points à jour et de feston, sont la dernière mode.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — On lit dans le feuilleton d'un journal le passage suivant : *Nos poëtes s'attachent plus aux formes du style qu'à la force et à la variété des pensées.... Jamais les ressources de la langue n'ont été calculées avec plus de recherche et de scrupule; ces calculs détruisent la poësie et tuent l'imagination; l'ode héroïque demande de l'inspiration, de l'enthousiasme, de l'abandon; or, Apollon voudrait-il inspirer un* PESEUR DE TOILE D'ARAIGNÉE?.... *Voilà sans doute ce qui a jeté quelque discrédit sur la poësie lyrique.*

J'avoue que je n'ai pas plus compris ce paragraphe que le bon Géronte n'avait compris le Médecin malgré lui, lorsqu'il lui développait *pourquoi sa fille était muette*; cependant, je désirerais bien sincèrement pouvoir admirer l'expression neuve de PESEUR DE TOILE D'ARAIGNÉE.

— Dans le corps du même journal on trouve cet autre passage : *Parmi les discours qui ont mérité des mentions* (de l'Institut), *il y en a un qui doit exciter la curiosité: l'auteur s'attache à prouver qu'il n'y a point de vraie philosophie sans la religion, et que Montaigne était un fort bon chrétien.... Il faut être bien étranger à tout ce qui se passe chez nous, pour s'imaginer qu'avec de telles idées on* RAFLERA *nos médailles!*

Ici, je crois comprendre le rédacteur, et je ne l'ai cité que pour faire admirer la nouveauté, la noblesse et le piquant du verbe RAFLER.

—Le même journal, à la légèreté duquel nous avons rendu avec tant de plaisir un si juste hommage, nous fournit une occasion nouvelle d'applaudir à la rare facilité qui préside à sa rédaction ; nous lisons le passage suivant dans un des numéros de ce journal :

« On s'occupe en Amérique d'un projet dont l'influence » sera très-grande sur le commerce : c'est celui de l'ouverture de deux routes vers les Indes, l'une par le cap de » Bonne-Espérance pour les Européens, l'autre pour les » deux Amériques, qui, doublant au midi l'extrémité de » l'Amérique méridionale, conduira dans l'Océan-Pacifique » ou mer du sud, et fera aborder les bâtimens aux ports » des grandes nations des Indes-Orientales. »

Nous ajoutons foi avec empressement à la publicité d'une telle nouvelle, elle intéresse au plus haut degré le commerce et la navigation : nous croyons cependant qu'il y a ici quelqu'erreur dans la manière d'énoncer le projet qui occupe avec raison les esprits les plus éclairés de l'Amérique; jusqu'à présent la route aux Indes par le cap, et la route par l'extrémité méridionale de l'Amérique ont été assez ouvertes, et c'est probablement de la recherche d'un autre passage qu'il s'agit : le journal que nous citons aura fait un peu trop légèrement l'analyse de la note américaine, et nous attendrons, avec impatience, un mot d'explication à cet égard.

NOUVELLES DES THÉATRES.—On parle d'une tragédie en cinq actes qui doit incessamment être mise à l'étude au Théâtre-Français; elle est intitulée *Typoo Saïb, sultan de Mysore*.

— Mlle Richardi, qui a joué les soubrettes et les amoureuses aux théâtres Favart et Feydeau, et qui a tenu en chef divers emplois dans différentes troupes des départemens, vient d'être engagée à l'Opéra-Comique pour jouer les duègnes.

— Tacchinardi est décidément engagé à l'Opéra-Buffa.

— On jouera bientôt à Feydeau un opéra intitulé LA PIÈCE TOMBÉE. Il serait plaisant que l'auteur, dans ce titre, eût prédit le destin de son ouvrage !

— Mardi dernier était un vrai jour de fête pour Feydeau : on y a donné la première représentation de la reprise d'*Elisca*, opéra en trois actes de GRÉTRY; ce célèbre com-

positeur a fait plusieurs heureux changemens à la musique de cette pièce, et malgré son grand âge, y a ajouté six morceaux de nouvelle composition qui sont aussi beaux que ceux qu'il a composés dans toute la vigueur de son talent.

Comme on rendra compte à l'article *Spectacles* de cette représentation, nous nous bornerons ici à la charge de *Chroniqueur*, en ne fesant qu'en tracer l'historique.

Quoique la deuxième représentation de l'*Enfant Prodigue* que LL. MM. II. ont honorée de leur présence, eût attiré beaucoup de monde à l'Opéra, la salle de Feydeau était entièrement pleine : on peut juger à l'*à-propos* des applaudissemens et des bravos qu'il y avait beaucoup de véritables connaisseurs. On a écouté tous les morceaux avec un silence religieux, et comme ils sont tous de l'admirable originalité qui caractérise le génie de GRÉTRY, il s'élevait à chaque instant un respectueux murmure d'admiration qui n'osait point se montrer avec trop d'enthousiasme, de peur de perdre une note de cette composition délicieuse.

On a fait répéter le joli duo des deux nègres, mais beaucoup d'autres auraient eu le même honneur si l'on n'eût sans doute voulu juger de l'ensemble de cette composition : il y a sur-tout un petit air chanté par Batiste qui est, selon nous, ce qu'il y a de plus touchant et de plus suave dans toutes les compositions de nos grands maîtres.

Mme Paul et Gavaudan ont joué les premiers rôles avec tout l'art possible; Paul et Batiste ont aussi fort bien joué. Cette pièce ne peut manquer d'attirer la foule.

Après la représentation, de tous les coins de la salle le nom de GRÉTRY se fesait entendre; on a fait répéter l'ouverture; et après, l'on a encore appelé GRÉTRY. Paul est venu dire qu'on avait cherché par-tout et que cet illustre compositeur n'était pas au spectacle; des voix se sont élevées affirmant qu'il y était, aussitôt tous les regards le cherchaient, l'appelaient, et l'enthousiasme et les bravos ont éclaté de nouveau, lorsqu'on l'a aperçu au fond d'une loge grillée : on a crié *à la scène !*... Alors Grétry est sorti de la loge, mais un moment après, Paul est venu nous annoncer que l'émotion de cet illustre vieillard était si grande qu'il s'était trouvé mal deux fois, et qu'il était dans l'impossibilité de paraître; les cris de joie ont fait place à un murmure général d'intérêt, et presque tous les spectateurs se sont dispersés pour avoir de ses nouvelles.

Nous pouvons et nous devons annoncer au public qu'heureusement cette indisposition n'a pas eu de suite fâcheuse.

— Une jeune élève du Conservatoire débutera incessamment à l'Opéra dans le rôle d'Antigone.

— Le premier opéra nouveau qu'on représentera à l'Académie impériale de Musique, est intitulé *Œnone ;* il n'est qu'en deux actes.

SPECTACLES. — *Théâtre-Français.* — Le 15 du mois dernier on a donné au Théâtre-Français, au profit de la veuve de Dugazon, la 1re représentation de la reprise d'*Œdipe chez Admète*, tragédie de M. Ducis : cette représentation avait attiré un grand concours de spectateurs. En général, la pièce a été bien jouée. Talma a déployé dans le rôle de Polynice toute l'énergie de son talent, et jamais peut-être les remords de ce jeune prince n'ont été retracés avec plus de force et d'expression, pas même par Monvel, qui, dans la nouveauté, joua ce rôle. Saint-Prix a montré beaucoup d'intelligence dans le rôle d'Œdipe ; mais il nous a paru qu'il n'y mettait ni assez de pathétique, ni assez de mouvement : peut-être a-t-il senti lui-même qu'il avait encore quelques études à faire, pour parvenir au degré de perfection nécessaire à ce rôle et pour nous empêcher d'y regretter Brizard, et c'est peut-être la raison pour laquelle la seconde représentation de cette reprise est retardée Lorsque cette tragédie fut jouée pour la première fois il y a 33 ans, elle obtint un succès qui fit époque. Son auteur, qui jusqu'alors, avait paru s'être dévoué à enrichir notre scène des beautés de Shakespeare, en élaguant ses défauts, avait vu toute la France applaudir à ses efforts, et apprécier les traits de force répandus dans les tragédies d'*Hamlet* et de *Roméo et Juliette*, que son grand talent avait naturalisées sur la scène française. Il prouva, par le succès de sa tragédie d'*Œdipe chez Admète*, qu'il était digne de lutter contre Sophocle et contre Euripide, qui sont des athlètes d'un autre ordre que Shakespeare. Quelques critiques reprochèrent à M. Ducis d'avoir réuni dans le même plan les tragédies d'*Œdipe à Colonne* et d'*Alceste*, et d'avoir substitué Admète à Thésée dans les devoirs de l'hospitalité, dont, suivant la tradition des Grecs, et sur-tout des Athéniens, ce dernier s'était acquitté si noblement envers le fils de Laïus. Mais peut-être M. Ducis avait-il été séduit par l'idée d'opposer, dans le chaste et conjugal amour d'Admète et d'Alceste, des teintes douces aux couleurs austères qui sont les seules dont le tragique sujet d'Œdipe à Colonne paraisse susceptible : au reste, le succès de l'ouvrage confondit les critiques. Un autre changement qui n'éprouva pas les mêmes

censures, ce fut la hardiesse qu'eut l'auteur d'oser, malgré le respect qu'il avait pour Sophocle, et malgré l'ingratitude de Polynice envers Œdipe, d'oser, dis-je, ne pas rendre ce vieillard inexorable, et de lui faire, avant sa mort, prononcer, à la prière d'Antigone, un pardon, qui adoucit ses derniers momens, et mêle quelque charme à la terreur dont cette catastrophe remplit l'ame des spectateurs. On sut gré à M. Ducis de ce tact des convenances qui lui avait fait sentir que Paris n'était pas Athènes, et que pour nous autres Français un père est toujours père.

A ce mérite se réunissait encore celui d'une poésie qui respirait l'antiquité. Aussi les battemens de mains redoublèrent à ces beaux vers :

J'irai, du Cythéron remontant vers les Cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les Dieux,
. . . .
Je rends grace à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.

Et à une foule d'autres que les bornes que l'on nous impose, nous empêchent de citer. Le succès d'*Œdipe chez Admète*, fut pour M. Ducis le moment de la justice, et même de la faveur publique. Voltaire venait de mourir; l'Académie française ne laissait pas d'être embarrassée pour le choix de celui qui lui succéderait dans les honneurs du fauteuil. Elle crut ne pouvoir mieux faire que d'élire et d'adopter celui que le public semblait adopter lui-même, et que le grand succès d'*Œdipe chez Admète* lui désignait. M. Ducis remplaça donc Voltaire à l'Académie française; et son discours de réception est un des meilleurs qui ait été prononcé dans le sein de cette savante compagnie.

Le public paraît regretter que l'on ne remette pas plus souvent au théâtre les tragédies de M. Ducis qui y sont restées. Cet auteur n'est pas le seul, au reste, qui ait à se plaindre de cette négligence et l'on peut dire de cet oubli des comédiens. Les auteurs de *Roxelane et Mustapha*, de *la Mort d'Abel*, de *la Mort d'Agamemnon*, d'*Abdelasis et Zuleïma*, et bien d'autres, n'ont pas plus la satisfaction de voir reparaître au théâtre les ouvrages qu'ils y ont donnés avec succès, et qui ont subi l'épreuve de la reprise; que résulte-t-il de cet oubli? c'est que les auteurs, même ceux qui ont du talent, se découragent et ne travaillent plus, et que les comédiens se trouvent réduits à la ressource de leur vieux répertoire, qu'ils usent de jour en jour, et qui bientôt ne leur sera plus profitable.



POLITIQUE.

On ne reçoit aucune nouvelle importante des armées sur le Danube : il n'est question d'aucun mouvement. Le quartier-général russe est toujours à Giurgewo ; celui des Turcs à Schumla. On annonce que les plénipotentiaires turcs ont reçu de la Porte l'ordre de quitter Bucharest. De part et d'autre on se mesure et l'on s'observe ; mais les lettres de la Moravie annoncent que deux divisions de l'armée russe, qui occupaient cette province turque, ont repassé le Dniester, et sont en pleine marche pour le nord. Les voyageurs arrivés de Russie, annoncent aussi qu'on travaille en toute hâte aux fortifications de Pskow et de Smolensko, qui, après la dernière guerre, avaient été abandonnées. Un grand nombre de paysans y sont rappelés, et les mesures les plus actives sont prises pour leur approvisionnement. Une partie des troupes russes était rassemblée sur la Dwina et le Pzypach. Un corps est près de Slonym, un autre à Tarnapol, un troisième à Kiew ; le dernier est en grande partie composé de troupes irrégulières venues de Moldavie. La cavalerie irrégulière attachée à ces corps, paraît être extrêmement mal montée, et cela s'explique assez par la longueur et la fatigue des marches qu'elle a dû essuyer pour arriver, des lieux qu'elle occupait, à sa nouvelle destination.

Le roi de Prusse est toujours à Charlottenbourg, résidence d'où S. M. a dicté, le 24 avril, pour M. le chancelier d'Etat Herdenberg, un rescrit qui charge provisoirement ce ministre des portefeuilles des départemens de l'intérieur et des finances.

On apprend en même tems, de Berlin, que S. M. le roi de Westphalie est arrivée à Varsovie, et que S. A. le prince d'Ekmull a établi son quartier-général à Thorn. Le maréchal Kalkreuth est parti pour Breslau ainsi que le prince de Meklenbourg Strélitz : le prince Eugène de Wurtemberg y est arrivé.

On ne connaît encore rien de positif, à Dresde, sur l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche. Le roi de Saxe devait se rendre le 4 mai à Pilnitz.

Le quartier-général de l'armée autrichienne d'observation, sera établi à Stanislaow, en Gallicie ; l'infanterie sera campée. La cavalerie sera, jusqu'à nouvel ordre, en cantonnement. Le prince de Reuss, gouverneur de la Gallicie, commande provisoirement cette armée, à la tête de laquelle le bruit public appelle le prince Charles. Un autre corps d'observation se forme dans le Bannat, sous les ordres du général Hiller. Le cordon, en Transylvanie, est porté à 30,000 hommes, sous les ordres du général Kollowreth. Un corps de réserve se rassemble en Hongrie, où il est question de lever 20 mille hommes de pied et 10 mille chevaux. Les princes de Hesse-Hombourg et Philepsthal ont eu ordre de se rendre à cette armée de réserve. L'empereur a fait distribuer à tous les corps des gratifications considérables. Il y a eu des plans proposés pour abréger le chemin qui conduit de Hongrie en Gallicie par les Krapacs. En Hongrie, les affaires de l'intérieur ont pris une tournure plus favorable. Le zèle éclairé de l'archiduc Palatin, et son dévouement aux intérêts de la monarchie, n'ont pas été infructueux. Beaucoup d'obstacles sont applanis. Les Etats ont tenu, dans le courant du mois d'avril, plusieurs séances générales où la direction des esprits a paru plus satisfaisante que jamais. On s'attend incessamment à la clôture de la diète, après qu'elle aura terminé ses délibérations dans un sens favorable aux propositions du gouvernement, avec quelques modifications. Le cours se bonifie.

Le roi de Suède, la reine, le prince royal, le duc de Sudermanie, sont arrivés à Orebro le 11 avril. Le roi a fait aussitôt l'ouverture de la diète. Il a nommé le secrétaire d'Etat, Lagezbringh, maréchal de la diète ; l'archevêque Lindholm, orateur ; l'évêque Rosenstein, son suppléant. . . . .

Le fil des intrigues que l'Angleterre entretient en Amérique pour y donner des inquiétudes au gouvernement, alarmer les Etats de l'Union, et tenter d'en détacher quelques-uns du corps fédéral, commence à se développer ; mais à peine s'était-il déroulé qu'il vient d'être saisi et coupé par les soins actifs du président M. Maddisson. Ce premier magistrat de l'Etat américain a mis sous les yeux des deux chambres du congrès des pièces qui contiennent la preuve que le gouvernement anglais tramait par les moyens habituels de sa politique, la fausseté et la corruption, un complot dont le but devait être d'étendre sur une partie de l'Union cette domination anglaise, contre laquelle le Canada renferme tant d'habitans disposés à s'élever.

Voici le message de M. Maddisson.

« Je soumets au congrès des copies de certains documens qui sont déposés à la secrétairerie d'Etat ; elles prouveront que tout récemment, et tandis que les Etats-Unis faisant taire leurs justes ressentimens, observaient avec une fidélité religieuse les lois de la paix et de la neutralité envers la Grande-Bretagne, celle-ci, au milieu des protestations amicales de son ambassadeur, fomentait dans nos provinces le trouble et la révolte ; un agent secret de ce gouvernement excitait sourdement les peuples à la désobéissance, et intriguait avec les mécontens pour détruire, de concert avec les forces britanniques, l'union des Etats-Unis, et établir dans la partie orientale de ce pays un point de *relation politique* avec la Grande-Bretagne. L'effet que la découverte d'un pareil complot doit produire dans les conseils publics, ne manquera pas de rendre plus chère à tous les bons citoyens l'heureuse union de ces Etats, qui, avec l'aide de la providence divine, est le plus sûr garant de leur bonheur et de leur liberté. »

Ce message a fait sur le congrès toute l'impression que le président devait en attendre. Le congrès en a ordonné l'impression au nombre de 5000 exemplaires. Ce message était accompagné de la correspondance de lord Liverpool et de *sir* James Craig, ci-devant gouverneur-général du Canada, avec un certain capitaine Henri, qui était l'agent secret mentionné dans le message ; il paraîtrait que cet agent, mécontent des Anglais, qu'il n'aura pas trouvés assez fidèles aux promesses qu'ils font très-libéralement, et tiennent fort mal aux gens qu'ils veulent corrompre, aura tout découvert, et tout livré au président.

La première pièce très-secrète et très-confidentielle, est une lettre écrite de Québec, le 26 janvier 1809, à M. Henri, par M. Ryland, secrétaire de sir James Craig, ci-devant gouverneur au Canada ; elle a pour objet d'offrir à Henri une mission secrète à Boston, sans déranger les relations publiques et avouées : la récompense est prête ; les chiffres dont il faudrait se servir sont convenus : dans le cas où *le parti prépondérant* de quelque Etat de l'union voudrait *ouvrir une communication avec le gouvernement anglais*, ses vues devraient être communiquées à ce dernier par l'agent secret.

Le second numéro contient les instructions pour la mission que M. Henri paraît avoir acceptée dans l'intervalle du 26 janvier au 6 février 1809.

Ces instructions recommandent à M. Henri de se procurer et de donner au gouvernement anglais les renseignemens les plus exacts sur le véritable état des affaires dans une partie de l'union (Boston), qui par ses richesses, le nombre de ses habitans, et l'habileté de plusieurs hommes marquans, doit avoir la plus grande influence sur les autres Etats de l'est de l'Amérique; de bien calculer le degré de forces de chaque parti, d'avoir des notions sûres de l'état de l'opinion relativement au gouvernement et relativement à l'Angleterre; d'épier sur-tout jusqu'à quel point le parti fédéraliste pourrait être entraîné vers une séparation d'avec l'union générale, plutôt que de rester exposé aux difficultés et aux peines qui résultent de l'état actuel des choses. Les instructions sont terminées par l'indication de toutes les précautions d'usage dans de telles correspondances et pour ces honorables missions.

Le n° III renferme une lettre de créance du gouverneur Craig. M. Henri ne devait la montrer que dans le cas où elle lui serait nécessaire pour répondre à une ouverture de la part de l'un des partis dominans.

Le n° IV contient : 1° une lettre de M. Henri, signée A. B.; elle est adressée à Ryland, secrétaire de sir J. Craig, et exprime son consentement à accepter la mission qui lui est proposée; 2° une lettre du même Henri à sir James Craig, dans laquelle il accuse la réception des instructions de S. Exc., et demande des explications au sujet du chiffre qui devait servir dans les correspondances; 3° une lettre de Henri à sir Craig, contenant des détails sur les progrès de sa mission; 4° une lettre du même, où il rend compte de l'état des différens partis qui divisent l'Amérique; 5° une lettre du même, contenant des remarques générales sur ce pays; 6° une lettre du même à sir Craig, dans laquelle il lui mande qu'il a des moyens suffisans pour juger du moment favorable où le gouverneur-général de l'Amérique britannique pourra se mettre en relation avec les citoyens des Etats-Unis qui sont mécontens du gouvernement; 7° une lettre du même, contenant les vues qui animent les divers partis; 8° une lettre du même, contenant un plan d'après lequel l'acte de *non-intercourse* serait paralysé; 9° une lettre du même sur l'état de différentes provinces; 10° une lettre avec des détails sur les progrès du complot; 11° une lettre où il annonce que l'espoir qu'on avait de voir effectuer la séparation des Etats-Unis a considérablement diminué; 12° une

lettre dans laquelle il annonce que le changement des affaires en Amérique le porte à croire que désormais son séjour y serait sans utilité pour l'Angleterre; 13° une lettre datée de Mont-Réal, dans laquelle il annonce son retour en Canada.

Dans un mémoire daté du 13 juin, M. Henri rappelle les engagemens qu'il a pris avec M. Craig, la manière dont il les a remplis, mais le soussigné *n'a reçu*, dit-il, *aucune indemnité* pour les services rendus à cette occasion. Il a néanmoins confiance dans la justice et la libéralité du gouvernement anglais. Un emploi lui avait été promis dans le Canada; il devait produire 25,000 liv. sterlings. Le soussigné *n'a rien obtenu*, mais il s'abstient de toute réflexion *sur ce procédé*; une place de juge avocat-général dans le Bas-Canada lui conviendrait assez; il se trouverait par elle suffisamment récompensé.

Les nos suivans annoncent les renvois successifs de M. Henri et de sa demande de lord Craig à lord Liverpool, de celui-ci à lord Wellesley; ils contiennent des attestations de bons et loyaux services, mais point de brevets de pension, point de nomination d'avocat-général. M. Henri était passé en Angleterre pour obtenir une réponse un peu plus décisive: le dernier point de la correspondance annonce son rappel en Canada, où ses services ont encore paru nécessaires sous le nouveau gouverneur successeur de M. Craig. Voilà l'Angleterre, son ministère, sa politique, sa foi envers les neutres, sa libéralité envers ses propres agens.

Le gouvernement anglais pressé par les plus impérieuses circonstances, par les représentations constitutionnelles de la cité et de toutes les villes manufacturières, et enfin par le tableau de la misère publique; pressé, disons-nous, de rapporter les arrêts du conseil et d'éloigner les ministres actuels, vient de recourir à une déclaration officielle, pour motiver sa persévérance dans son système: le prince régent, au nom et sous l'autorité de S. M., d'après la communication solennelle faite au sénat français par le ministre de l'Empereur, a cru devoir exposer de nouveau les principes des ordres du conseil anglais. La déclaration établit d'abord que les premiers ordres anglais ne doivent être considérés que comme une représaille de la manière dont la France a exercé le droit de la guerre; qu'en demandant le rapport des ordres du conseil, la France veut que la Grande-Bretagne renonce aux droits naturels de la guerre maritime; que l'Océan soit libre, tandis que l'Angleterre serait exclue

du continent, et enchaînée dans ses ports. Cependant le gouvernement anglais envisage ici la position difficile de l'Amérique, et pour la détacher de la France, pour l'enchaîner à sa cause, elle consent à déclarer que si l'Empereur rapporte ses décrets de Berlin et de Milan, les ordres seront à l'instant révoqués. Le *Moniteur*, en publiant cette déclaration, y répond par des notes précises et substantielles, et énonce le principe d'une contre-déclaration, la même que celle faite au sénat, au nom de S. M. :

Qu'entend l'Angleterre, dit-il, par la manière dont la France a exercé le droit de la guerre? La France a conquis et réuni des pays voisins de son territoire. L'Angleterre doit considérer dès-lors ces pays comme ennemis; mais quels droits ces réunions donnent-elles à l'Angleterre sur les Etats-Unis, sur la Turquie, sur les Etats neutres? L'Angleterre parle de rendre le commerce des neutres à son cours accoutumé; veut-on savoir ce qu'elle entend par-là? Le voici, détruire toutes les fabriques continentales, déraciner la betterave et le pastel, défendre la culture du coton, anéantir l'industrie française, tandis que les tarifs anglais excluent par le fait les produits de notre sol. Voilà ce que l'Angleterre appelle rétablir la liberté du commerce, tout exporter, ne rien recevoir est son cours accoutumé : les Américains l'ont bien senti, l'ont ingénieusement et solidement démontré dans leur dernière négociation.

Nous transcrirons la note suivante, qui renferme le développement et la conclusion de toutes les autres.

« Ces actes, qui sont nés du délire de l'ambition, doivent avoir pour résultat la ruine de l'Angleterre : c'est sur-tout à l'Angleterre que leur révocation serait utile. Nous n'avons donc pas de raisons pour la solliciter; mais nous en avons beaucoup pour remercier sincérement ceux qui les ont inventés. Ils ont voulu se procurer 5 à 600 millions qu'ils comptaient lever annuellement sur les consommations de toute l'Europe, et ils ont perdu leur commerce et détruit leur industrie, tandis que l'industrie du Continent a fait les plus rapides progrès. L'effet des arrêts du conseil britannique a été d'exciter une émulation au-delà de toute prévoyance. La France, le grand duché de Berg, la Saxe, l'Autriche, ont fabriqué tout ce que fabriquaient les Anglais, et ont porté leurs produits à une perfection qui égale et qui surpasse même quelquefois celle de l'Angleterre.

» Mais ce n'est pas seulement à l'industrie du Continent

que les décrets du conseil britannique ont été profitables. Qui l'aurait pensé ? Plusieurs de ces denrées, inconnues avant la découverte de l'Amérique, dont l'Europe s'est fait un besoin, et qu'on croyait l'apanage exclusif de l'autre hémisphère, ont été trouvées dans les substances indigènes. L'indigo du pastel remplace à meilleur marché l'indigo d'Amérique. La betterave sera pour le nord ce que la canne à sucre était pour le midi ; les Européens n'iront plus végéter sous des climats brûlans, ou mourir de la fièvre jaune. Le Continent, doté de nouvelles richesses, s'est soustrait aux tributs qu'il payait au commerce anglais. L'impulsion a été donnée par les arrêts du conseil britannique ; les progrès sont rapides ; si ce mouvement ne s'arrête point, l'Europe n'aura bientôt plus besoin du commerce et de l'industrie de l'Angleterre. Que deviendra alors cet échafaudage des finances anglaises ? Qui versera des fonds dans ces emprunts annuels de 500 millions, sans lesquels le service public ne peut marcher ? Que deviendra ce système d'amortissement que le discrédit est déjà prêt à atteindre, et cette dette publique immense qui absorbe plus de la moitié des revenus réguliers de l'Angleterre dans les tems de paix et de prospérité ? »

L'auteur de la déclaration oublie à dessein la proclamation du blocus sur le papier, notifié le 16 mai 1806. C'est cette déclaration qui est le principe d'agression auquel il faut tout rattacher. C'est en représailles de cette déclaration que fut rendu le décret de Berlin en date du 21 novembre 1806 ; que l'Angleterre rapporte sa déclaration, le décret de Berlin est révoqué par le fait ; qu'elle révoque ses arrêts du conseil de novembre 1807, le décret de décembre 1807, rendu à Milan, est révoqué aussi par le fait.

De cette déclaration, à laquelle le gouvernement français s'est constamment attaché, il résulte que la question est ainsi posée. Dans une telle contestation quel est le principe d'agression ? Les ordres anglais de 1806 : les décrets français de 1807, les ordres du conseil anglais de 1807 n'en sont que la conséquence, et l'Angleterre y conserva toujours dans l'ordre des dates l'initiative de l'agression. Cela posé, que demande l'Angleterre ? Que la France révoque ses décrets de représailles. Que demande la France ? Que l'Angleterre révoque son principe d'agression. Or, la France peut-elle abolir les conséquences avant que l'Angleterre ait aboli le principe ? C'est ainsi que, réduite à ses plus simples termes, la question se présente au bon

sens, à l'impartialité, à l'équité de toutes les nations et de tous les gouvernemens.

Dimanche dernier, il y a eu audience et présentation au palais impérial de Saint-Cloud. Mardi, LL. MM. II. et RR. ont assisté à la 3e représentation du ballet de l'*Enfant Prodigue.* La représentation a été extrêmement brillante; le concours des spectateurs était immense, les femmes étaient très-parées. LL. MM. ont paru dans leur loge au commencement du 2e acte du ballet, et ne se sont retirées qu'à la fin du troisième. Leur présence n'avait jamais pu être marquée par de plus vives acclamations et par des témoignages plus éclatans des sentimens qui animent la capitale. Le roi et la reine des Deux Siciles assistaient aussi à cette belle représentation.

Le matin du même jour, *le Moniteur* avait publié un décret important qui porte éminemment l'empreinte du zèle paternel qui anime le gouvernement, de sa sollicitude et de sa prévoyance : nous consignerons ici les termes mêmes de ce décret, parce que le fonctionnaire y trouve l'indication de ses obligations, le commerce la limite de ses droits, le propriétaire celle de ses devoirs, et toutes les classes de la société un terme à l'inquiétude momentanée qui d'un besoin factice pouvait, sans l'active surveillance du ministère, faire naître, dans quelques parties de l'Empire, un mal réel.

NAPOLÉON, etc.

Nous étant fait rendre compte de l'état des subsistances dans toute l'étendue de notre Empire, nous avons reconnu que les grains existans formaient une masse, non-seulement égale, mais supérieure à tous les besoins.

Toutefois cette proportion générale entre les ressources et la consommation ne s'établit dans chaque département de l'Empire qu'au moyen de la circulation.

Et cette circulation devient moins rapide lorsque la précaution fait faire au consommateur des achats anticipés et surabondans; lorsque le cultivateur porte plus lentement aux marchés; lorsque le commerçant diffère de vendre et que le capitaliste emploie ses fonds en achats qu'il emmagasine pour garder, et provoquer le renchérissement;

Ces calculs de l'intérêt personnel, légitimes lorsqu'ils ne compromettent point la subsistance du peuple, et ne donnent point aux grains une valeur supérieure à la valeur réelle, résultat de la situation de la récolte dans tout l'Empire, doivent être défendus lorsqu'ils donnent

aux grains une valeur factice et hors de proportion avec le prix auquel la denrée peut s'élever d'après sa valeur effective, réunie au prix du transport, et aux légitimes bénéfices du commerce;

A quoi voulant pourvoir par des mesures propres à assurer à la circulation toute son activité, et aux départemens qui éprouvent des besoins la sécurité;

Sur le rapport de notre ministre des manufactures et du commerce;

Notre conseil-d'État entendu;

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Section Ire. — *De la circulation des grains et farines.*

Art. 1er. La libre circulation des grains et farines sera protégée dans tous les départemens de notre Empire; mandons à toutes les autorités civiles et militaires d'y tenir la main, et à tous les officiers de police et de justice, de réprimer toutes oppositions, de les constater, et d'en poursuivre ou faire poursuivre les auteurs devant nos cours et tribunaux.

2. Tout individu, commerçant, commissionnaire ou autre, qui fera des achats de grains et farines au marché, pour en approvisionner les départemens qui auraient des besoins, sera tenu de le faire publiquement, et après en avoir fait la déclaration au préfet ou au sous-préfet.

Section II. — *De l'approvisionnement des marchés.*

3. Il est défendu à tous nos sujets de quelque qualité et condition qu'ils soient, de faire aucun achat ou approvisionnement de grains ou farines, pour les garder, les emmagasiner et en faire un objet de spéculation.

4. En conséquence, tous individus ayant en magasin des grains et farines, seront tenus, 1° de déclarer aux préfets ou sous-préfets les quantités par eux possédées et les lieux où elles sont déposées; 2° de conduire dans les halles et marchés qui leur seront indiqués par lesdits préfets ou sous-préfets, les quantités nécessaires pour les tenir suffisamment approvisionnés.

5. Tout fermier, cultivateur ou propriétaire ayant des grains, sera tenu de faire les mêmes déclarations et de se soumettre également à assurer l'approvisionnement des marchés lorsqu'il en sera requis.

6. Les fermiers qui ont stipulé leur prix de ferme payable en nature, pourront en faire les déclaration et justification par la représentation de leurs baux : en ce cas, sur la quantité qu'ils seront tenus de porter aux marchés, pour les approvisionnemens, une quote-part proportionnelle sera pour le compte des bailleurs, et le fermier leur

en tiendra compte en argent, sur le pied du marché où il aura vendu, et d'après la mercuriale.

7. Les propriétaires qui reçoivent des prestations ou prix de ferme en grains, pourront obliger leur fermier, habitant la même commune, de conduire ces grains au marché, moyennant une juste indemnité, s'ils n'y sont tenus par leurs baux.

Sect. III. — *De la police des marchés.*

8. Tous les grains et farines seront portés aux marchés qui sont ou seront établis à cet effet; il est défendu d'en vendre ou acheter ailleurs que dans lesdits marchés.

9. Les habitans et boulangers pourront seuls acheter des grains pendant la première heure pour leur consommation. Les commissionnaires et commerçans qui se présenteraient au marché, après s'être conformés aux dispositions de l'art. 2 du présent décret, ne pourront acheter qu'après la première heure.

Une autre décision rendue, sous la forme d'avis du Conseil-d'Etat, approuvée par S. M., porte que, lorsque des officiers prisonniers de guerre ayant faussé leur parole sont repris les armes à la main, la peine capitale, par eux encourue, ne peut leur être infligée qu'après avoir été traduits à une commission militaire, chargée de constater l'identité des individus et la réalité des faits.

La correspondance des départemens continue à offrir les détails les plus satisfaisans sur trois points essentiels, qui concourent simultanément à l'accomplissement des vues du gouvernement et à l'exécution des décrets de S. M. Des arrivages considérables abordent d'Italie dans les ports de Gènes, de Toulon et de Marseille. Les croisières anglaises, tenues en échec par la flotte de Toulon, ne sont que les inutiles spectatrices du passage et de l'entrée des convois. Les levées des cohortes ne s'opèrent plus avec activité; elles sont terminées, et dans la plupart des départemens la clôture des opérations a précédé le terme fixé par la loi. Les enrôlemens volontaires se sont joints, en très-grand nombre, aux contingents requis; déjà l'on remarque beaucoup de militaires, faisant partie de ces corps, revêtus du nouvel uniforme, tel qu'il est prescrit par le dernier réglement. Les distributions ordonnées par le décret de S. M., s'opèrent par-tout et atteignent le but désiré. La bienfaisance particulière seconde l'active sollicitude des comités de bienfaisance, et supplée à leur action par-tout où les localités opposent quelques obstacles à la prompte et uniforme distribution des secours. S....



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXV. — *Samedi 16 Mai 1812.*

POÉSIE.

Fragment du premier chant de PRAXITELLE, *poëme inédit en quatre chants.*

PARMI le chœur des filles de l'Attique,
Dont la beauté se dispute le prix,
On choisissait une vierge pudique
Pour desservir les autels de Cypris.
La moindre faute ou la moindre faiblesse
Se punissaient par l'exil ou la mort ;
Mais les honneurs rendus à la prêtresse
La consolaient des rigueurs de son sort.
Fidèle au vœu qu'il fit à Vénus même,
Vœu solennel ! le sage Aristodême,
Archonte-Roi, né du sang de Codrus,
Se séparant d'une fille qu'il aime,
L'a consacrée au temple de Vénus.
D'un vœu fatal victime intéressante,
La jeune Aglaure, à l'ombre des autels,
Voit dans la paix d'une vie innocente
Fuir ses beaux jours, et fille obéissante,
N'accuse point les ordres paternels.

T

Aux soins divers du pieux ministère
Elle bornait ses désirs et ses vœux.
Chaque matin, vestale solitaire,
Elle allumait l'encens religieux,
Des rits sacrés célébrait le mystère,
Ou dans ses mains apportait sur l'autel
Les blonds épis, prémices de la terre,
Et les gâteaux pétris d'orge et de sel.

Souvent Aglaure, aux muses consacrée,
Trompait l'ennui de la longue soirée
Au sein des arts, charme des malheureux.
A la lueur d'une lampe tremblante,
Qui sous la voûte épanche un jour douteux,
Elle touchait sa lyre consolante.
Elle chantait la gloire et les combats,
Jason vainqueur de la mer en furie,
Disait Codrus cherchant un beau trépas,
Et les héros morts loin de la Patrie.
A vos destins elle donnait des pleurs,
Chaste Antigone! ô vous dont la tendresse
D'un père aveugle, accablé de douleurs,
Guidait les pas, consolait la vieillesse!
Ou sous ses doigts le luth mélodieux
Chantait des cieux l'harmonie éternelle,
Vénus sortant de l'onde maternelle,
Et sa beauté, l'étonnement des Dieux.

Tel son printems fuyait dans l'innocence.
Aucun désir encore n'alarmait
Le calme heureux de son indifférence,
Et de Vénus, que sa bouche nommait,
Son cœur naïf ignorait la puissance.
Le front couvert d'un long voile de lin,
Aglaure, un jour, offrait, suivant l'usage,
Les blancs gâteaux préparés de sa main:
Ses yeux distraits aperçoivent soudain
Un étranger, à la fleur du bel âge;
Pâle, des pleurs inondaient son visage,
Ses bras tremblans pressaient l'autel divin.
Sa piété, sa douleur, sa jeunesse,
Un air touchant sur ses traits répandu,

Et sa beauté, tout émeut la prêtresse ;
Aux maux secrets de ce jeune inconnu
Déjà son cœur vivement s'intéresse.
Elle s'approche : « Immortelle Cypris !
» Les Dieux sont sourds à ma voix suppliante ;
» Daigne, exauçant la prière d'un fils,
» Rendre à la vie une mère expirante.
» Pour la sauver si ce fils doit périr,
» Ah ! pour ma mère il est doux de mourir ! »

Il dit, tremblant d'espérance et de crainte
L'infortuné, d'une touchante voix,
Soupire encor sa douloureuse plainte,
Avec respect se prosterne trois fois,
Pleure et s'éloigne. Aglaure plus troublée
De l'inconnu partageant les malheurs,
D'un long regard l'accompagne, et des pleurs
Viennent mouiller sa paupière voilée.
En s'arrêtant, le fils religieux
Vers la déesse élève encor ses vœux.
Près de l'autel, ô surprise ! il contemple
La jeune vierge, et son œil enchanté
Croit que Vénus, propice déité,
De son aspect vient réjouir le temple,
Et sur le marbre il tombe à ses genoux.
« Jeune étranger, dit-elle, levez-vous !
» Pour m'adorer je ne suis pas déesse.
» Je suis mortelle, et mon père est mortel ;
» Je déposais l'offrande sur l'autel,
» Car de Vénus vous voyez la prêtresse. »

A ces accens, il se relève ému.
— « Vierge ! pourquoi d'une pitié si tendre
» Honorez-vous le sort de l'inconnu ?
» Pourquoi ces pleurs que je vous vois répandre ? »
— « Ne dois-je pas plaindre les malheureux ?
» Moi-même, hélas, souvenir douloureux !
» Tremblante aussi pour les jours de mon père,
» J'allai prier dans les temples des Dieux ;
» Mais de Vénus le secours tutélaire
» Me conserva ce vieillard vertueux.

» Puisse le ciel d'un fils combler les vœux !
» Puisse Vénus protéger votre mère ! »

Elle se tait, rougit; et lentement
Au sanctuaire Aglaure se retire.
Muet, frappé d'un long étonnement,
Il suit des yeux la prêtresse; il admire
Son port divin, sa beauté, sa pudeur;
Il fait un pas, il s'arrête, soupire,
Regarde encore, immobile et rêveur.
Mais tout-à-coup la mère languissante
Au lit de mort, loin d'un fils gémissante,
S'offre à ses yeux; il vole, et pâlissant,
Il a franchi le seuil retentissant.

Depuis ce jour la vestale inquiète
De l'étranger garde le souvenir:
Son ame y goûte une douceur secrète
Et de lui seul aime à s'entretenir.
L'ombre nourrit le trouble qui la presse.
Elle le voit, au milieu des douleurs,
Pâle, à genoux, les yeux mouillés de pleurs,
Et pour sa mère implorant la déesse.
La douce paix a fui loin de son cœur,
Un feu caché le brûle et le dévore,
Et sur son front, où s'étend la pâleur,
De sa beauté la fleur se décolore.
Elle languit. Sa négligente main
N'entretient plus la myrrhe parfumée,
Le feu pâlit, et le temple divin
Ne reçoit plus l'offrande accoutumée.
Le luth si doux, qui dans l'ombre des nuits,
Pressait le vol des heures fugitives,
Reste muet, et les cordes oisives
N'ont plus d'accords pour charmer ses ennuis.

M. Fouqueau de Pussy.

DESCRIPTION DU TRIOMPHE D'AUGUSTE.

Arma deus Cæsar dites meditatur ad Indos.
PROPERT. lib. III, eleg. 3.

AUGUSTE va combattre : aux confins de la terre,
Aux bords féconds de l'Inde, il porte son tonnerre ;
Quels lauriers, quels honneurs, attendent ses exploits !
L'Euphrate désormais doit couler sous ses lois ;
La dépouille du Parthe à nos dieux est promise,
Et notre joug attend la Sérique soumise.
Voguez, légers vaisseaux ! marchez, braves soldats !
La gloire vous appelle en de riches climats :
Allez venger Crassus ; allez, troupe aguerrie,
Par de nouveaux succès honorer la patrie.

Dieu des combats, et toi, dont le feu révéré
Du salut de l'Empire est le gage assuré,
Hâtez ce jour heureux, montrez-moi cette fête,
Où, tremblant sous le poids des fruits de sa conquête,
Le char brillant d'Auguste, en nos murs de retour,
S'avancera, suivi de mille cris d'amour.
Moi, penché mollement sur le sein d'une amante,
J'admirerai de loin cette pompe éclatante :
Des tableaux glorieux, à mes yeux enchantés,
Rediront les pays qu'Auguste aura domptés ;
J'y verrai les carquois, les armures lointaines,
Et, sous ces grands débris, des rois chargés de chaînes.
A ta race, ô Vénus, accorde ton appui ;
César en est l'espoir, daigne veiller sur lui.
Mais ce noble butin, conquis par leur courage,
De nos vaillans guerriers doit être le partage ;
Plus ami de la paix, je mets tout mon bonheur
A pouvoir, dans sa marche, applaudir le vainqueur.

L'Amour chérit la Paix ; bienfaisante déesse,
La Paix des cœurs aimans protége la tendresse ;
Entre Cynthie et moi pourquoi donc ces débats ?
Qui peut entretenir nos funestes combats ?
L'ardente ambition ne trouble point ma vie ;
Je n'éteins point ma soif dans l'agate polie ;

Pour moi la Campanie aux fertiles sillons
Ne voit point mille arpens se couvrir de moissons ;
Et je n'allai jamais, sur une flotte avare,
M'enrichir de l'airain dont Corinthe se pare.

. . . .
. . . .
. . . .

Ah! pour braver la mort, employons bien le tems.
Aux jeux de l'Hélicon j'ai voué mon printems.
J'aime à mêler mes pas aux chœurs des Piérides;
J'aime à me reposer sur des roses humides,
Et bravant du destin les retours inégaux,
A puiser dans ma coupe un remède à mes maux.
Mais quand l'âge à mes feux opposera sa glace,
Quand le tems sur mon front aura marqué sa trace,
Je voudrai découvrir par quels secrets ressorts
De ce vaste univers se meuvent tous les corps;
Quel dieu veille sans cesse à leur marche constante ;
Sur quel climat d'abord luit Phébé renaissante,
En quels lieux elle fuit, et pourquoi son croissant
S'arrondit, chaque mois, en disque blanchissant.
J'étudierai des vents la cause et l'influence.
J'apprendrai qui nourrit ce réservoir immense
De flots aériens toujours prêts à couler ;
Si le ciel sur ce globe à la fin doit crouler;
Si l'arc brillant d'Iris puise dans l'onde amère
Les eaux qu'il nous renvoie en humide poussière ;
Quelle lumière encore éclaira nos aïeux,
Quand le char du soleil disparut à leurs yeux;
D'où vient que le Bouvier fend lentement l'espace;
De Maïa, de ses sœurs (*), quels feux suivent la trace;
Par quel pouvoir le Pinde, avec force ébranlé,
Sur sa base immortelle autrefois a tremblé ;
Pourquoi quatre saisons se partagent l'année,
Et comment dans son lit la mer gronde enchaînée.

L'Erèbe, pour le crime, a-t-il des châtimens ?
Entend-il d'Alecton siffler les noirs serpens ?

(*) Les Pléiades.

Voit-il Phinée en proie aux voraces harpies,
Alcméon déchiré sous le fouet des furies,
Sur la fatale roue Ixion emporté,
Et Sisyphe expiant sa lâche cruauté ?
Voit-il, au sein des eaux, la soif brûler Tantale ?
Triple monstre, gardien de la porte infernale,
Est-il vrai que Cerbère épouvante les morts ?
Tityus couvre-t-il neuf arpens de son corps ?....
N'est-ce pas là plutôt des fables ridicules
Que la crainte inventa chez les peuples crédules,
Tandis que, dégagés de ces tristes erreurs,
Ils sauraient que la mort doit borner leurs terreurs ?

Sublime et digne objet de ma sollicitude,
Ces mystères, un jour, feront ma seule étude :
Vous qui leur préférez la guerre et ses travaux,
Allez, et de Crassus rapportez les drapeaux.

J. P. CH. DE SAINT-AMAND.

DIALOGUE.

HOLA ! — Qu'est-ce ? — Es-tu prêt ? — Qui m'appelle ? — La Mort.
— Ha !... — Monsieur est surpris ! La Fontaine a donc tort :
« La mort ne surprend point le sage,
» Il est toujours prêt à partir. »
— Toujours ! c'est beaucoup, sans mentir :
D'être aussi sage au moins je n'ai pas l'avantage.
— Eh mais ! tu peux t'en souvenir,
Tu m'appelais jadis comme un port dans l'orage.
— J'étais bien malheureux : tu trompas mon désir,
Aujourd'hui consolé, je dois en convenir,
Je ne me croyais pas encor sur ton passage.
— Ça, raisonnons : qui peut te retenir ?
Es-tu trop jeune ? — Non : les mourans n'ont point d'âge.
Un an va sur ma tête à dix lustres s'unir :
Que d'hommes ont reçu moins de jours en partage !
— Peut-être tu voudrais terminer quelque ouvrage ?
— Ce serait à n'en pas finir.
— As-tu quelques projets à faire réussir ?
— Non. — Quelque espoir ? — Pas davantage.

— Sans espoir, ni projets: que fais-tu donc ? — Je vis.
Je goûte obscurément de simples jouissances ;
J'aime, je suis aimé : ce bien, à mon avis,
Vaut cent projets brillans, cent folles espérances.
— Demain ? après-demain ?.. — Mêmes affections
Me feraient chérir la lumière.
— Et toutefois... — J'entends ; il faut que nous partions :
Me voilà. Hâtons-nous, de grâce ! — La prière
Est neuve autant que singulière.
— Sûr de mourir, ou mort, c'est tout un à mes yeux ;
Le dernier vaut encor le mieux :
Tu n'es laide vraiment qu'autant qu'on t'envisage ;
Mort imprévue et prompte est un bienfait des cieux.
— Prends-tu cela pour du courage ?
— C'est du bon sens. — Plus tard tâche d'en faire usage.
— Comment ? — Tout ceci n'est qu'un jeu.
Ton tour n'est pas venu. — L'aimable badinage !
— Cherches-en la morale : adieu.

— La voici : Sans bassesse et sans forfanterie,
Sans regret du passé, sans peur de l'avenir,
Sachons faire du bien, aimer, penser, jouir,
Des terreurs de la mort ne point troubler la vie,
Et d'un pas assuré sortir
A la fin de la comédie.

EUSÈBE SALVERTE.

ÉNIGME.

JE brille sur plus d'un théâtre,
Et j'ai communément de l'esprit comme quatre.
Les bonnes, les enfans, sont jaloux de me voir ;
Armé d'un sabre assez peu redoutable,
Ils savent bien que je ne suis pas diable
Autant que je suis noir.
Mon costume n'a rien de rare ;
De pièces, de morceaux l'assortiment bisarre
En ma faveur dispose les esprits,
Et souvent fait couvrir de *bravos* mes lazzis.

Un sage a dit (peut-être était-ce une hyperbole) :
Qu'à Paris les enfans
Etaient avancés à dix ans
Autant qu'il le fallait pour bien jouer mon rôle.

S........

LOGOGRIPHE.

Reconnue un défaut pénible à supporter,
Des belles et des grands, que sur-tout je menace,
Plus que le vice même, on me voit redouter.
Je n'entends point, lecteur, t'égarer sur ma trace :
Or, pour former mon nom, sois donc bien averti,
Que six fois en consonne, et cinq fois en voyelle
Un bon choix te devient la chose essentielle.
Mais, l'ordre qui me lie étant interverti,
Dans moi tu trouveras un modeste ustensile,
Du ménage, à bon droit, jugé le plus utile.
Un mystère, un métal objet de tous les vœux ;
Et ce qu'avec ardeur un tendre amant désire
De la jeune beauté qui fit naître ses feux ;
Certain mot que l'amour permet sous son empire,
Mais que n'adopte point le sévère respect ;
Une masse à tes yeux d'un imposant aspect,
Et près du musulman un titre magnifique.
Tu trouveras, de plus, une défense antique
Jadis en grand renom chez le preux chevalier,
Mais que rejette l'art du moderne guerrier :
Ce qui dans tous les cas dépasse la mesure ;
D'un noble quadrupède une brillante allure ;
Des grandeurs d'ici bas le terme redouté,
Et contre la tempête un lieu de sûreté ;
Ce qui, comme ton front, lecteur, te fait connaître ;
Plusieurs termes aussi du ressort d'Apollon,
Et de Cérès enfin le plus précieux don.
Mais, quelques mots encore, et je dois t'apparaître.
Malgré les francs aveux qu'humblement je t'ai faits,
Sans abuser ta foi, lecteur, je puis le dire ;
Tel qui bien haut se prise, et que même on admire,
Ne dut souvent qu'à moi ses plus brillans succès.

CHARADE.

Par mon premier le plus pesant fardeau,
Comme on le veut, se meut, se lève, se transporte;
Et de l'art ce n'est pas un prodige nouveau.
L'objet de mon dernier est bien d'une autre sorte.
D'abord ce n'est qu'un bruit plus ou moins éclatant,
Causé par certains corps, sans vous dire comment.
Puis, de certains oiseaux c'est une maladie;
Enfin on peut en faire une interjection.
Mais ma tâche n'est pas finie;
Je dois sur mon entier une explication.
Son nom dur et criard, on ne saurait le taire,
Est pourtant pittoresque, imitatif, marquant,
Et, pour ainsi dire, parlant,
A tel point qu'à l'ouir, ou qu'en le prononçant,
(Souvent le son d'un mot peint seul son caractère)
Il semblerait que l'on entend,
Qu'on fait soi-même ou qu'on voit faire,
Soit exprès, soit par accident,
La chose qu'il exprime invariablement:
Et cette chose est un déchirement.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

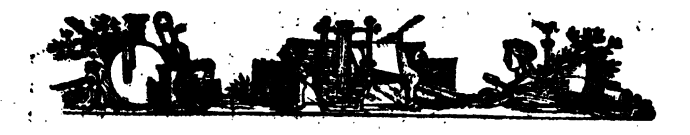
---

*Mots de l'*ÉNIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Voile* (dans toutes ses acceptions).

Celui du Logogriphe est *Lionceau*, dans lequel on trouve : *lion, ciel, île, eau, Nil, Io, lin, lie, lao, la, ail, œil, âne, aile, once, aune, oui, an, lance, col, cou, oncle, nul, lien, noce, aïeul, Ain, lieu, lice, Noël.*

Celui de la Charade est *Vertu.*



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VIRGILE EXPLIQUÉ PAR LE SIÈCLE DE NAPOLÉON, dans une séance publique du cours de poésie latine; par N. E. LEMAIRE, professeur de la faculté des lettres à l'académie de Paris.

LA connaissance approfondie des langues anciennes et l'étude des chefs-d'œuvre qui les ont illustrées sont les fondemens de toute littérature nouvelle et de toute gloire moderne dans les lettres. Ignorer ou perdre de vue ces grands modèles que l'antiquité nous a laissés dans presque tous les genres, c'est marcher sans lumière et sans guide, à travers les dérèglemens de l'imagination, ou la stérilité d'un esprit sans culture. Celui qui n'a pas pris soin d'amasser dès sa tendre jeunesse ces riches matériaux répandus dans les ouvrages des auteurs grecs ou romains, et qui veut bâtir sur son propre fonds avec les seules ressources qu'il trouve en lui-même, risque beaucoup, quel que soit d'ailleurs le talent que la nature lui a donné, de construire sur une base ruineuse; l'édifice s'élève, il est vrai, mais il ne résiste pas au tems qui l'éprouve; il tombe, et la chute sert de leçon à l'ignorance aveugle ou à la témérité présomptueuse.

L'écrivain plus sage qui s'est nourri des beautés fécondes de la littérature ancienne, ne perd rien de sa force et de sa vigueur; il ne s'épuise jamais, parce qu'il porte dans son sein des principes inépuisables de vie et de chaleur; sa gloire ne saurait briller sous un faux jour, et ses lauriers toujours verds ne peuvent se flétrir, malgré les outrages du tems, de la sottise et de l'envie.

Gloire, honneur soient donc rendus aux fidèles dépositaires du feu sacré, qui ont soin de l'entretenir sur les autels des muses antiques et de nourrir le foyer de lumière où viennent s'allumer le génie qui embrâse tout du feu de ses regards, l'esprit qui éblouit nos yeux de ses

vives étincelles, et le talent qui répand autour de lui une clarté uniforme et tranquille! Il est parmi nous de ces fervens adorateurs de l'antiquité qui mettent son culte en honneur, et qui ouvrent son temple à quiconque demande le bienfait de l'initiation: pour parler sans métaphore, nous avons aujourd'hui une heureuse réunion de professeurs qui interprètent les grands écrivains de Rome et de la Grèce d'une manière digne d'eux, leur font parler un langage tel qu'ils n'en choisiraient pas d'autre, peut-être, s'ils étaient présens à l'explication de leurs propres ouvrages, et ouvrent cette source intarissable d'instruction à tous ceux qui veulent en profiter. Je distingue dans leurs rangs M. Lemaire qui s'est tellement pénétré de la substance des anciens, qu'il les reproduit souvent avec leur éloquence, toute vivante de sentimens et d'images, avec leur goût pur et délicat, avec leur raison supérieure, si habile à réprimer les écarts d'une imagination vagabonde, et à la retenir dans les justes limites de la nature et de la vérité. M. Lemaire joint l'exemple aux préceptes. Tout le monde littéraire s'est empressé d'applaudir aux chants véritablement virgiliens que lui ont inspirés la grossesse de S. M. l'Impératrice et la naissance du Roi de Rome. Ce morceau est trop connu pour que j'en renouvelle ici l'éloge. Les chefs-d'œuvre, dans tous les genres, se recommandent mieux par eux-mêmes que par toutes les louanges qui leur sont prodiguées. On peut accuser l'indulgence d'un critique, soupçonner la complaisance d'un ami, mais on ne trouve pas, j'espère, de partialité dans le plaisir qu'on éprouve à les lire. Le poëme de M. Lemaire a soutenu cette épreuve. Il en est sorti victorieux. Tout ce que nous pourrons dire, n'ajoutera donc rien à la réputation de cet ouvrage que nous regardons comme un des plus beaux monumens élevés par les muses modernes sur le sol classique de la littérature romaine.

M. Lemaire qui a si bien ressenti les sublimes inspirations du génie de Virgile, n'est parvenu à se mettre sous son heureuse influence, qu'en s'approchant de son divin modèle le plus près qu'il lui a été possible, en liant pour ainsi dire avec lui le commerce le plus étroit, la

société la plus intime, en lisant dans sa pensée, en devinant tous les secrets de sa composition et de son style. Il résulte d'une étude aussi approfondie du poëte le plus parfait de l'antiquité, que M. Lemaire le connaît parfaitement, et qu'il peut mieux que personne le faire connaître aux autres, ou, ce qui est la même chose, le traduire et le commenter. J'entends ici, par commentaire, non ce bavardage lourd et prolixe dont une érudition pédantesque surcharge le texte expirant de l'original qu'elle étouffe, mais ces discussions lumineuses qui portent le flambeau de la critique, sur l'intention douteuse de l'auteur, sur le sens équivoque d'un passage, sur l'incertitude d'une phrase altérée par le tems ou par l'ignorance des copistes, enfin sur l'éclaircissement d'une allusion obscure qui se rapporte à des usages abolis ou à des traits historiques peu connus.

Je puis examiner, sous ce double rapport, le talent de M. Lemaire. Une brochure qu'il vient de publier, m'en offre l'occasion et le moyen. Cette brochure renferme, avec la traduction de la quatrième éclogue de Virgile, une nouvelle interprétation du sens allégorique de cette pièce qui a fait imaginer tant de systèmes contradictoires, établir tant d'hypothèses sans fondemens, et qui a exercé de tant de manières différentes la sagacité des critiques et la pénétration des commentateurs.

Si je m'occupe d'abord de la traduction que M. Lemaire a faite de cette éclogue, c'est pour en faire remarquer à mes lecteurs la fidélité, le nombre et l'élégance. Tout le monde connaît le début du poëte latin.

Sicelides musæ, etc.

Voici comment M. Lemaire l'a rendu :

« Muses de Sicile, essayons des chants un peu plus relevés : les vergers, les humbles bruyères ne plaisent pas à tout le monde ; si nous chantons les bois, rendons les bois dignes d'un consul.

» L'oracle est accompli ; les tems marqués par la Sibylle sont arrivés. Le grand cercle des âges a roulé tout entier sur lui-même, et recommence son tour. Astrée re-

vient parmi nous; le règne de Saturne revient avec elle: une nouvelle race d'hommes descend du haut des cieux.

» Je t'implore pour l'enfant qui va naître, pour l'enfant dont les premiers regards chasseront le siècle de fer, et ramèneront l'âge d'or, viens, chaste Lucine, préside à sa naissance; tu le dois, ton Apollon règne aujourd'hui sur l'univers.

» Et toi dont les faisceaux verront briller l'aurore de ces beaux jours, et s'avancer avec majesté les mois de ce grand siècle de gloire, ô Pollion! c'est sous tes auspices que les traces de nos crimes, s'il en reste encore, seront effacées pour jamais et que la terre sera délivrée de ses éternelles alarmes. »

Le lecteur a sans doute admiré la magnificence de cette image: « *Le grand cercle des âges a roulé tout entier sur lui-même.* » L'expression ne peut être plus juste, plus brillante et plus fidèle tout-à-la-fois. M. Lemaire a rendu également bien la lenteur imposante de ce vers :

Pollio, et incipient magni procedere menses.

« *Et toi dont les faisceaux verront briller l'aurore de ces beaux jours, et s'avancer avec majesté les mois de ce grand siècle de gloire, ô Pollion! etc.* »

Je citerai encore les passages suivans :

Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
Ubera.........

« La chèvre vagabonde regagnera d'elle-même le hameau, en traînant ses mamelles gonflées d'un lait pur; la génisse tranquille ne craindra plus la rage des lions. Tu sentiras éclore, de ton berceau même, les plus aimables fleurs. La race des serpens périra; elles périront aussi les plantes perfides, avec leurs venins destructeurs, et par-tout naîtront les arbustes parfumés de l'Assyrie.

» Mais quand déjà tu pourras lire les exploits des héros et les faits magnanimes de ton père, quand tu pourras comprendre ce que c'est que la vertu, alors les moissons *spontanées* balanceront mollement dans la plaine leur cime jaunissante; alors la grappe vermeille, suspendue aux buissons épineux, appellera

la main du vendangeur; alors la dure écorce des chênes distillera le miel en rosée délicieuse.....

» La terre ne sera plus tourmentée par les dents de la herse; la vigne ne craindra plus les blessures de l'acier; le robuste laboureur affranchira du joug la tête de ses taureaux.

» La laine n'apprendra plus à mentir aux yeux par des couleurs empruntées; mais le bélier, bondissant sur les coteaux, changera naturellement la blancheur de sa toison contre un doux mélange des feux de la pourpre et de l'or du safran; le sandyx éblouissant teindra de lui-même la robe des agneaux paissans dans la prairie.

» Tournez, ont dit les Parques à leurs fuseaux; filez ces jours prospères. Et les fuseaux obéissans suivaient, d'un accord unanime, l'immuable décret du Destin. »

Pour démêler tous les artifices d'un pareil style, il faut un goût exercé, un tact délicat, et peut-être aussi l'habitude d'écrire, mais je crois que l'oreille la moins habituée aux doux accens des muses sera sensible à l'harmonie de cette traduction, à la rondeur de ses périodes, à la grace de ses expressions. M. Lemaire est peintre ici comme Virgile, qu'il reproduit avec une étonnante fidélité. Vous voyez la marche lente et pénible *de la chèvre qui traîne ses* mamelles gonflées *d'un lait pur*. Vos yeux sont éblouis des couleurs éclatantes de la toison du bélier qui offre *un doux mélange des feux de la pourpre et de l'or du safran*, et vous êtes instruit que *la laine n'apprendra plus à mentir aux yeux par des couleurs empruntées*.

Nec varios discet mentiri lana colores,
Ipse sed in pratis aries jam suave rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto.

Si je passe à l'interprétation proprement dite du sens allégorique de la quatrième éclogue, je conviendrai, avec M. Lemaire, que Virgile n'a jamais voulu célébrer la naissance ni de Marcellus, ni de Drusus, ni d'un prétendu fils de Pollion. Il faut trop souvent mettre le texte à la torture, pour en faire sortir des explications forcées qui se démentent d'elles-mêmes à chaque instant. J'ob-

serverai encore, avec lui, que parmi les plantes désignées dans cette éclogue et qui devaient être aussi familières aux contemporains de Virgile, que les *roses*, le *lis* et les *violettes* le sont aux poëtes de nos jours, le *bacoar*, le *colocasium*, l'*amomum*, le *lutum*, le *sandyx* ne se retrouvent point aujourd'hui dans les nomenclatures de nos plus savans botanistes.

Sæculi novi interpretatio, telle est l'épigraphe que M. Lemaire croit devoir donner à cette éclogue mystérieuse, dans laquelle il développe de la manière la plus ingénieuse, et quelquefois avec beaucoup d'éloquence, un grand nombre d'allusions très-frappantes au siècle de Napoléon. Le lecteur en jugera par quelques citations.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

« La justice, exilée par nos crimes, redescend sur la terre; elle est rentrée dans son temple; son code est dans ses mains, et ses adorateurs, unis dans la même doctrine, se pressent en foule vers son sanctuaire.

Jam redit et virgo.......

» Ce code règne et sur nous et sur les nations les plus éloignées; il leur commande avec cet empire souverain que prennent sur tous les esprits la sagesse et l'équité.

» NAPOLÉON gouverne après l'anarchie comme Saturne après le chaos.

..... Redeunt Saturnia regna.

» La face de la France est renouvelée; ses peuples sont ramenés à l'honneur, à la vertu : c'est une autre race d'hommes.

Jam nova progenies.....

» Et pour leur imprimer à jamais un caractère de prééminence sur tous les peuples de la terre, un nouveau chef nous est accordé par la providence; une dynastie, féconde en héros, consacrée par la victoire descend du séjour céleste.

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

» Par lui seul, la férocité des mœurs, la barbarie du langage, les hurlemens de la fureur, la tyrannie de l'ignorance, en un mot l'âge de fer a disparu de nos contrées.

.... Quo gens ferrea primùm
Desinet........

» Par lui seul la tranquillité se rétablit dans l'Etat, et la concorde dans les familles; la grâce et l'urbanité françaises sont rentrées dans les villes et dans les palais, les lettres, les sciences et les arts travaillent à l'envi, au bonheur de la France : et ce bonheur est l'âge d'or véritable, le seul que le monde puisse et doive espérer.

...... Ac toto surget gens aurea mundo. »

Par ces heureux développemens, M. Lemaire a donné un nouveau degré d'intérêt à ce morceau de poésie qui a déjà tant d'intérêt par lui-même. Quelquefois cependant M. Lemaire, emporté par un enthousiasme dont le principe est très-louable sans doute, ne tempère pas assez la chaleur, ne modère pas assez le mouvement rapide, je dirais presque l'impétuosité de son style. Il s'abandonne à tous les élans d'une imagination vive et brillante, et cette fougue qui, soutenue par le débit oratoire, remue, entraîne et maîtrise à son gré un auditoire nombreux, comme celui qui assiste aux leçons de M. Lemaire, paraît manquer quelquefois de règle et de mesure à l'attention plus froide du lecteur. Au reste, ce défaut, si véritablement c'en est un, n'appartient qu'à un talent supérieur qui passe quelquefois le but, mais qui ne succombe jamais, faute de pouvoir l'atteindre.

La traduction que M. Lemaire a faite de la quatrième éclogue est tout-à-fait exempte de ce reproche; si j'ose même exprimer mon avis en toute liberté, je dirai hardiment que je ne connais pas de traduction en vers ou en prose de la même éclogue, qui soit supérieure à celle de M. Lemaire. Je m'expose, il est vrai, à voir cette nouvelle assertion contredite, ainsi que l'a été la

jugement que j'ai porté dans ce journal sur le poëme latin de M. Lemaire. Je n'énonce pas moins ici mon opinion avec toute la franchise dont je suis capable, dussé-je être combattu de nouveau par l'ingénieux rédacteur du Journal de l'Empire qui semble m'avoir pris à partie, mais à qui je le pardonne bien volontiers.

B.

Essai sur la critique, de Pope, poëme en trois chants, avec le texte en regard et des notes; suivi d'un *Essai sur la Poésie*, par le duc de Buckingham, et d'un *Essai sur les traductions en vers*, par milord Roscommon; traduits en vers français, par A. de Charbonnières, membre de l'ancienne académie de Dijon, et de la Légion-d'Honneur. — Un vol. in-18. — A Paris, de l'imprimerie de *L. G. Michaud*, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Je ne sais de quel tort les critiques ont pu se rendre coupables envers M. de Charbonnières et le savant Irlandais qui lui a fourni ses notes, mais tous deux en parlent d'un ton qui ne me semble pas très-propre à se les concilier. M. de Charbonnières nous dit, dans sa préface, que l'art de la critique n'était autrefois qu'une faible branche *de littérature*, et qu'il est devenu un arbre immense, dont l'ombre, souvent funeste aux jeunes plants qui croissent à l'entour, s'étend tous les jours davantage. Plus loin, il parle d'*opposer un frein* salutaire au débordement des faux critiques dont nous sommes inondés aujourd'hui. Boileau penserait, selon lui, qu'on ne saurait lui opposer des digues assez fortes. L'annotateur, de son côté, se plaint du public qui donne si beau jeu aux critiques. Personne, dit-il, n'est de l'avis du poëte; on aime mieux se laisser tromper qu'ennuyer; l'ennui est ce qu'on craint par dessus toute chose. Malgré l'opinion de Pope qui se montre plus disposé à pardonner l'ennui que l'erreur, je n'oserais pas trop condamner cette manière de voir du public en littérature; mais je ne m'arrêterai point à ce sujet. Car, sans doute,

le savant irlandais, ni M. de Charbonnières n'ont prétendu sérieusement soutenir la cause de l'ennui; et M. de Charbonnières, en particulier, a pris un moyen presque sûr de ne point en donner à ses lecteurs, puisqu'il a choisi, pour nous les présenter, trois poëmes assez courts qui passent depuis cent ans pour des chefs-d'œuvre en Angleterre. Je remarquerai plutôt que lorsqu'on entre dans la lice en bravant ainsi une partie de ses juges, on devrait s'y présenter bien armé, et j'avouerai franchement que le traducteur de Pope, de Buckingham et de Roscommon, aurait fait plus sagement de réclamer un peu d'indulgence. J'ouvre l'*Essai sur la Critique*, à la première page, j'y trouve, dès le troisième vers, une cheville (*Dussé-je être bizarre*), et je lis le septième et le huitième tels que les voici :

Car il peut arriver, parfois, qu'un sot s'expose ;
Combien ce sot en vers fait-il de sots en prose !

Là-dessus, j'observe d'abord qu'en français, *s'exposer* dans le sens absolu et sans régime indirect, signifie s'exposer à un danger, et non pas au ridicule; je jette ensuite les yeux sur l'original anglais, et je lis :

A fool might once himself alone expose,
Now one in verse makes many more in prose.

Ce qui signifie qu'autrefois (*once*) un sot pouvait s'exposer seul au ridicule, mais qu'aujourd'hui (*now*) un sot en vers en fait beaucoup d'autres en prose. J'en conclus que M. de Charbonnières a pris *autrefois* pour *quelquefois*, qu'il n'a pas senti l'opposition d'*once* à *now*, et qu'il n'a ni compris ni rendu ce passage.

Je continue à lire l'original, et je trouve ces vers qui, depuis trente ans que je les lus pour la première fois, ne sont pas sortis de ma mémoire :

'Tis with our judgments as our watches, none
Go just alike, yet each believes his own.

« Il en est de nos jugemens comme de nos montres; il n'en est pas deux dont la marche soit tout-à-fait sem-

blable, et cependant chacun croit à la sienne. » Je les cherche dans la traduction, et je trouve à la place :

> Les critiques entr'eux ne sont jamais d'accord ;
> Aucun n'eût-il raison, nul ne veut avoir tort.

Substituer une sentence à une comparaison, est-ce là traduire ?

J'arrive aux pages 28 de l'original, et 31 de la traduction. Il y est question de ces demi-savans qui jugent de tout sans rien produire, dont la race pullulait merveilleusement en Angleterre du tems de Pope, et auxquels ce poëte ne sait quel nom donner ; tant, nous dit-il, leur génération est équivoque. Pour les compter, ajoute-t-il, il faudrait cent langues ou celle d'un vain bel esprit qui seule en fatiguerait cent.

> *To tell 'em would an hundred tongues require,*
> *Or one vain wit's, that might a hundred tire.*

M. de Charbonnières traduit :

> Qui pourrait assigner leur nature incertaine ?
> Cent langues à-la-fois y suffiraient à peine ;
> Ni celle encor de l'un de ces demi-auteurs
> Qui seule lasserait pourtant cent auditeurs.

Il me semble que notre traducteur n'a pas saisi le sens du mot *tell* qui ne signifie point ici *dire*, mais *compter* ; et je crois être sûr que dans son dernier vers Pope ne parle point de cent auditeurs, mais de cent langues. Je laisse d'ailleurs aux grammairiens à décider si le trait-d'union que M. de Charbonnières place entre *demi* et *auteurs* sauve du moins à l'œil l'hiatus que *demi-auteurs* présente à l'oreille.

En poursuivant, je trouve dans l'original (page 34) que la nature est tout à-la-fois la source, le but et l'épreuve de l'art :

> *At once the source, and end, and test of art.*

Rien de plus judicieux, de plus substantiel que ce vers. L'art doit en effet *puiser* dans la nature ; l'imiter ou l'embellir est son *but*, elle est le modèle, et, si je puis

m'exprimer ainsi, la *pierre de touche*, d'après laquelle les productions de l'art sont appréciées. J'en cherche l'équivalent dans la traduction, et je n'en trouve pas même de trace. J'en suis d'autant plus fâché pour M. de Charbonnières, que l'abbé Du Resnel me fournit ce vers-ci :

C'est la règle, la fin, le principe de l'art ;

vers qui donne au moins quelqu'idée de celui de Pope. Le nouveau traducteur était d'autant plus strictement obligé de ne pas rester ici au-dessous de l'ancien, qu'il ne l'a pas traité fort généreusement dans sa préface.

Je ne veux point m'arrêter à des minuties, et je sauterai, avec mes lecteurs, aux pages 46 de l'original et 47 de la traduction. Ce n'est point d'infidélité que j'accuserai ici M. de Charbonnières. Il a usé d'un privilége qui appartient de droit à tout traducteur, en substituant une comparaison de son cru à celle que lui présentait Pope; mes lecteurs jugeront s'il l'a fait en obéissant aux règles du goût. Pope vient de dire que les poëtes anciens ont pu, comme les rois, s'affranchir dans l'occasion des lois qu'eux-mêmes avaient faites; mais il conseille aux modernes de ne prendre que rarement la même liberté, de ne s'y livrer que lorsqu'ils auront en leur faveur l'autorité d'un ancien poëte. Le mot anglais *precedent*, que je rends par *autorité*, est un terme de jurisprudence, et Pope continuant sa figure ajoute qu'autrement le critique *procédera* sans remords, *saisira* la gloire de l'auteur, et fera exécuter ses lois; suite d'expressions qui nous présentent le critique comme exerçant une sorte de magistrature. M. de Charbonnières ne veut pas lui laisser d'aussi honorables fonctions. Imitez les anciens, dit-il :

Sinon, je le déclare, un écrivain *s'expose*.
Le critique *en arrêt* est prompt à le saisir,
Et pour venger les lois *le déchire* à plaisir.

Je n'ai pas besoin de dire ce que le critique devient de magistrat qu'il était, par ce changement d'un terme de jurisprudence en un terme de chasse.

Le dernier morceau du premier chant m'offre une faute encore plus grave. Que Pope fasse le plus brillant éloge d'Homère, qu'il le préfère à tous les poëtes passés et présens, j'y souscris de toute ma conscience littéraire, et je me laisserais volontiers entraîner à prédire qu'il ne sera point égalé par les poëtes à venir. M. de Charbonnières a fort bien fait de traduire et a même assez bien traduit ce passage :

Ainsi qu'un chef habile à cacher son projet
De chaque mouvement cherche à masquer l'objet,
Tantôt à l'ennemi présentant des amorces,
Ne lui laisse entrevoir qu'une part de ses forces,
Et pour lui tendre un piége a l'air d'être en défaut :
Tel Homère se cache au moment qu'il le faut,
Il paraît au lecteur accorder une trève ;
Homère ne dort pas, c'est le lecteur qui rêve.

Mais ces éloges si justes, Pope n'a pas cependant prétendu les rendre exclusifs. Voici comment il continue :

Still green with bays each ancient altar *stands*, etc.

« Chaque autel des anciens est encore debout, orné de lauriers toujours verds, et hors de la portée des mains sacriléges..... » Plus bas, il salue ensemble tous ces génies immortels qui ont illustré Rome et la Grèce :

Hail, bards triumphant! born in happier days, etc.

Pourquoi M. de Charbonnières ne parle-t-il que d'Homère ?

Mais aussi les lauriers qui couvrent *ses* autels
Reverdissent encore et seront immortels.....

Et plus bas :

Homère, que de loin je suive au moins ta trace !

Je ne puis, en conscience, pardonner à M. de Charbonnières d'avoir ainsi fait un monopole, au profit d'Homère, des louanges consacrées par Pope à tous les grands poëtes de l'antiquité.

Il me serait facile de multiplier ces observations, en

revenant sur le premier chant, dont je ne suis pas encore sorti et en parcourant les deux autres. Le traducteur de Pope n'a pas toujours mis dans son style la précision dont il s'était fait une loi; il a quelquefois supprimé des traits de son modèle qui n'étaient rien moins que superflus, il lui en a prêté d'autres qui n'étaient nullement nécessaires. Le versificateur français a négligé, dans plus d'un endroit, ses devoirs envers l'oreille, et je ne puis m'empêcher de lui indiquer la singulière inadvertance qu'il a commise en donnant une syllabe surnuméraire et en supprimant la césure au vers suivant (page 105):

La rosse qu'on *fustige redouble* de vitesse.

Mais je ne veux pas que M. de Charbonnières prenne mes critiques pour des représailles; je prétends, au contraire, qu'il ne me croye ni empressé de *mettre arrêt* sur sa renommée, ni *en arrêt* pour le déchirer. Je désire qu'il ne regarde mes critiques que comme des avis, et je vais lui prouver mes bonnes intentions en lui donnant les louanges qui lui sont dues. Malgré les défauts presqu'inséparables d'un travail que je crois précipité, malgré les taches qu'une révision sévère pourra faire disparaître, il reste encore assez de mérite à son ouvrage tel qu'il vient de nous l'offrir. Il a suivi, quoiqu'un peu tard peut-être, le conseil que donne aux traducteurs en vers, milord Roscommon, l'un des poëtes qu'il traduit, de choisir un auteur comme on prend un ami, de se pénétrer de son style, de son caractère, de s'identifier avec lui. Cette espèce de métamorphose, ou si l'on veut de métempsychose, ne se décèle que rarement dans la traduction du premier chant de l'*Essai sur la Critique*, mais elle semble s'être opérée ensuite peu-à-peu. Voici, par exemple, des vers du second chant qui ne sont point indignes de Pope:

Des chants de Timothée imitez donc la grâce;
Voyez-vous à sa voix et la gloire et l'amour
Sur le front d'un héros se peindre tour-à-tour?
S'il chante les combats, enflammés par la gloire,
Les regards d'Alexandre appellent la victoire.

Célèbre-t-il l'amour ? Dans ses yeux languissans
Vient se peindre aussitôt le trouble de ses sens ;
Il lui fait à son gré prendre ou quitter les armes ;
Lui donne des soupirs, des sanglots et des larmes ;
L'ame du conquérant semble être sous ses doigts,
Et le vainqueur du monde est vaincu par sa voix.
Dryden répète encor sur sa lyre enchantée
Les chants que sur son luth modulait Timothée.

Si l'espace me le permettait, je citerais encore de ce second chant le passage contre les flatteurs (page 79), celui où l'homme qui n'a jamais un jugement à lui est comparé à une place démantelée (page 81), et d'autres encore. Parmi ceux que le troisième m'offrirait à transcrire, je choisirai le portrait du véritable critique :

Mais quel est le censeur dont les sages avis,
Avoués par le goût, puissent être suivis,
Qui docte sans orgueil, même sans y prétendre,
N'estime le savoir qu'afin de le répandre ;
Qui ne hait que le faux, et juge sans hauteur
Par le mérite seul, et l'ouvrage et l'auteur ;
Poli, quoique savant ; quoique poli, sincère,
Modestement hardi, doux, et pourtant sévère ;
Assez franc pour blâmer, s'il le faut, son ami,
Assez droit pour louer même son ennemi ;
Des hommes, des esprits, des livres et du monde,
Ayant fait à loisir une étude profonde ;
D'un aimable entretien et d'un commerce sûr,
Et dont le cœur enfin comme le goût soit pur ?

Ce phénix des aristarques est sans doute difficile à trouver ; mais je crois qu'on ne trouvera pas non plus très-facilement des vers de traduction aussi agréables, aussi naturels que ceux que l'on vient de lire.

Le tems me presse, et je passe sur les notes du savant irlandais, ami de M. de Charbonnières, en me contentant d'observer que les meilleures, et sur-tout les plus opportunes, sont celles qu'il a tirées de Warburton. Je m'abstiendrai de même de comparer la traduction de M. de Charbonnières avec celle de l'abbé Du Resnel. Leurs principes comme traducteurs étaient entièrement

opposés; on ne peut les juger l'un par l'autre, et je souhaiterais seulement que M. de Charbonnières eût parlé avec plus d'égard du travail de son prédécesseur, travail que Voltaire passe pour avoir revu et corrigé. Nous voilà ainsi parvenus aux deux autres poëmes dont M. de Charbonnières est jusqu'à présent le seul traducteur : l'*Essai sur la Poésie* de Buckingham, et l'*Essai sur les traductions en vers* de Roscommon. M. de Charbonnières n'en a pas imprimé le texte, et je ne sais trop pourquoi. Peut-être est-il un interprète moins fidèle de ces deux auteurs que de Pope, mais peut-être en revanche a-t-il lutté plus avantageusement contre eux. Les taches m'ont paru moins fréquentes, et les beautés plus nombreuses dans son travail sur ces deux ouvrages; ils offriraient, proportion gardée, plus de vers heureux à citer. Une révision leur est pourtant encore nécessaire, et lorsque le traducteur s'en occupera, je lui conseillerai de supprimer sa traduction en vers non rimés du morceau de Milton que Roscommon a inséré dans son poëme; ou s'il tient à le reproduire en français, qu'il entrelace du moins les rimes masculines avec les féminines, de manière à diminuer un peu le *désappointement* qu'éprouve une oreille française à la lecture de cette sorte de vers. La chose en vaut la peine, et n'est peut-être pas aussi difficile qu'on le croit.

Ni M. de Charbonnières, ni son ami n'ont enrichi de notes les poëmes de Buckingham et de Roscommon. J'en ai regret sur-tout par rapport au dernier. Mylord Roscommon n'était rien moins qu'un juge impartial de la littérature anglaise et de la nôtre. En comparant les deux langues il accordait à la française quelques avantages presqu'insignifians, et réservait tous ceux qui ont du prix pour la sienne. On connaît les deux vers de ce lord que M. de Charbonnières traduit ainsi :

> Et d'un bon vers anglais passé par la filière
> Un Français va rempir la page toute entière.

Je suis loin de me ranger parmi ces censeurs ridicules dont parle l'annotateur irlandais, qui, transposant le patriotisme, voudraient que l'on établît pour la gloire de nos

écrivains une loi nationale de lèse-majesté littéraire. Mais j'aurais désiré qu'en traduisant les vers de Roscommon on eût examiné de plus près ce qu'ils renferment de vérité ou d'erreur, et qu'on eût montré à quoi tient cette énergique précision dont la langue anglaise se vante. Je crois qu'on en eût trouvé la cause précisément dans ses imperfections, dans le nombre infini de ces durs et lourds monosyllabes, et dans la nullité de ses conjugaisons. Plus les mots sont courts, plus on peut en réunir dans un seul vers, et plus les phrases deviennent courtes. Je laisse à juger aux gens dont l'oreille est délicate et sensible à l'harmonie, si la précision que l'on acquiert à ce prix n'est pas achetée trop cher.

J'aurais eu quelque envie de m'étendre sur cette matière, mais je la laisse à méditer à M. de Charbonnières et à son ami. Parmi les reproches qu'ils font aux critiques, je trouve encore qu'ils les accusent de mettre leur esprit en évidence, sans penser à celui des auteurs : on dirait, ajoutent-ils, que tous les ouvrages qui paraissent aujourd'hui sont des clous qui servent à attacher l'esprit des critiques. J'ai tâché de me soustraire aux autres accusations qu'ils nous intentent, et je termine cet article pour échapper encore à celle-ci. M. B.

VARIÉTÉS.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, j'ai lu avec beaucoup d'attention la lettre signée A. S., qui a paru dans votre numéro du 25 avril. On doit la supposer d'un écrivain qui veut réunir la modération décente avec l'impartialité rigoureuse; mais répond-elle positivement aux lettres sur l'art dramatique insérées au *Journal de l'Empire?* c'est ce dont je crois permis de douter. L'accueil fait par le public à ces lettres, était fondé sur l'importance du sujet qu'elles paraissaient vouloir aborder, et sur l'élégance piquante d'un style fait pour donner encore plus d'éclat à la vérité; aussi l'impression qu'elles ont faite a-t-elle été générale.

Ce n'est pas d'aujourd'hui ; et votre correspondant en convient lui-même, que les amis du théâtre et les esprits sensés gémissent sur cette décadence rapide et visible de l'art théâtral, et dans les compositions modernes, dont les succès la révèlent presqu'autant que les chutes, et sur-tout dans l'exécution des chefs-d'œuvre de la scène française. Grâces soient donc justement rendues au penseur énergique, à l'écrivain courageux qui s'occupera d'en assigner les causes, et par suite d'en indiquer le remède ! Il est plus que tems de tonner avec force contre la fausse route que prennent les comédiens dans l'art de la déclamation ; (mieux appelé sans doute *diction théâtrale*) contre les abus désespérans du régime administratif actuel des établissemens sociétaires.

Ces abus et ces vices sont depuis long-tems l'objet d'un mécontentement très-fondé : peut-être les lettres n'auraient-elles déjà plus à s'en plaindre, si le génie actif et profond qui nous gouverne avait eu le tems de se distraire de ses vastes conceptions pour s'occuper de ces minutieux détails. C'est du silence momentané de cette autorité puissante que les abus profitent, comme les oiseaux de nuit de l'absence du soleil, pour se perpétuer et s'accroître : mais s'il n'est pas encore tems de les détruire entièrement, il est toujours bon de les signaler assez pour retarder leur invasion et leurs progrès.

Je partage bien sincèrement l'opinion de votre correspondant, et je pense comme lui, qu'en voulant éclairer les comédiens, et régénérer l'art qu'ils professent, il ne faut pas les décourager, les humilier, les déprécier. Sachons sur-tout rendre justice à ceux dont le talent réel nous reste et nous console ; à Dieu ne plaise que je compare jamais un Le Kain, un Préville, un Talma, à des automates ambulans qui se montent au ressort tyrannique d'un directeur de marionettes ! Ne soyons jamais assez injustes pour exiger même que l'essor de leur talent soit toujours égal ; l'égalité pourrait en atténuer l'éclat. En affectant de la sévérité pour les principes, montrons de l'indulgence pour les hommes. On peut, sans déroger à ce système, avertir les comédiens présens et futurs, que dire la tragédie c'est élever en effet, c'est ennoblir le langage des hommes et des passions, à raison du rang, du caractère, de la renommée des personnages ou de la force et de l'exaltation de leurs mouvemens ; mais que ce n'est ni chanter, ni psalmodier, ni beugler, ni aboyer, ni

glapir. On peut chercher à leur persuader que l'assommante lenteur d'un débit traînant et lourd, loin de donner de la majesté, n'offre qu'une fastidieuse psalmodie : que dans l'excès contraire, la rapidité inaccentuée n'a ni noblesse, ni intérêt, que les cris inarticulés et le bégaiement ne sont ni de la véritable force, ni de la véritable chaleur. On peut leur dire que s'il est bon de rappeler à l'oreille le charme des vers, il faut pourtant y joindre l'art d'en dissimuler la contrainte; que dans les périodes il ne faut appuyer que sur les mots qui donnent de la force au sentiment ou à la pensée, et dans les mots que sur les syllabes qui peuvent ajouter à leur expression; qu'il ne faut donc ni allonger inutilement les syllabes, ni jouer toutes les phrases, ni peser sur toutes les virgules; mais saisir l'ensemble de la couleur d'un rôle, la fondre artistement avec celle de l'ouvrage, la nuancer avec la gradation des effets et des situations : qu'il est un milieu délicat à saisir entre la triviale familiarité du dialogue terre à terre, et l'emphâse ridicule d'une vocifération ampoulée; enfin que le plus terrible des défauts qui déshonore aujourd'hui la scène française, est un manque d'ensemble et d'accord dans les voix et dans la diction, qui fait une vraie cacophonie extrêmement importune à l'oreille bien organisée, et qui donne aux acteurs en scène l'air de musiciens sourds, jouant une même symphonie avec des instrumens montés sur des diapasons différens.

Si votre correspondant est forcé de convenir de cette vérité assez généralement sentie, ne conviendra-t-il pas également de l'inconvénient majeur de livrer l'enseignement dans les écoles dramatiques à ces mêmes comédiens qui ne peuvent transmettre à leurs élèves que leur routine ou leurs imperfections; qui placés eux-mêmes sous la férule sévère du public et des journalistes, perdent nécessairement le degré d'autorité indispensable pour enseigner, et de confiance pour imposer? Que sera-ce donc s'ils conservent le droit de n'admettre ensuite dans leur sein que les copistes de leurs propres erreurs, et de rejeter quiconque s'élevant seul par l'instinct et l'impulsion d'un vrai talent, serait capable de rendre leur médiocrité plus sensible? N'est-ce pas menacer de sa ruine totale non-seulement l'art du comédien, mais encore, par un contre-coup inévitable, celui de la composition dramatique?

Combien je trouve votre correspondant plus facile à combattre quand il veut s'établir le défenseur des comé-

diens comme juges nés des ouvrages dramatiques ! Je n'aurais pas cru, je l'avoue, qu'il fût encore nécessaire de démontrer aujourd'hui le ridicule d'un abus qui pour être invétéré n'en est pas moins funeste. Eh quoi ! parce qu'il suppose le remède difficile, *il faut*, dit-il, *laisser les choses comme elles sont ; les réformes sont dangereuses lorsque le mal n'est pas arrivé à son comble*. Il me semble qu'en bonne logique, une pareille maxime peut entraîner de terribles conséquences et favoriser étrangement toutes les prétentions abusives : mais d'ailleurs, en conscience, quelle borne assigne-t-il donc à l'invasion du mal ? certes il n'avait pas besoin d'annoncer qu'il était étranger au théâtre et aux manœuvres des administrations sociétaires. Il ne défendrait pas de bonne-foi ces aréopages burlesques où siègent avec la plus risible morgue Achille et Jodelet, Tufière et Pasquin, Agamemnon et Mascarille, Philaminte et Martine, Aline et Cendrillon. En voyant ces juges frivoles, inattentifs, et quelquefois mal intentionnés, prononcer gravement et *sans appel* sur le sort des Racine, des Corneille, des Molière, des Voltaire ou de leurs successeurs, pourrait-il ne pas décliner la compétence d'un tribunal où les écoliers jugent leurs maîtres, les obligés leurs bienfaiteurs, les nourrissons ceux qui les font vivre, et les créatures leurs créateurs ? Verrait-il sans indignation la noble fierté du génie et du talent subissant la contrainte d'une pareille humiliation, dépendre des petits intérêts, des petites haines, des petites intrigues de ces associations où la troupe des jugeurs subalternes attend, épie avec soin certain geste télégraphique convenu, par lequel l'oracle du jour doit déterminer leur docile opinion.

N'a-t-il donc trouvé pour défendre son système que cet argument bannal si souvent reproduit et si souvent réfuté, qu'on ne connaît pas de bon ouvrage qui ait été refusé, et que l'intérêt des comédiens garantit leur empressement à saisir celui qui se présenterait, comme si mille exemples ne démentaient pas cette assertion ! comme si l'*Œdipe* de Voltaire, la *Mélanide* de La Chaussée, la *Métromanie* de Piron n'avaient pas eu besoin de l'autorité pour obtenir les honneurs de la scène, comme si l'on pouvait assigner le nombre d'ouvrages refusés dont les auteurs n'ont osé ni pu risquer l'impression ; comme si la certitude si bien acquise des nombreux dégoûts dont les comédiens abreuvent les auteurs, n'avait pas découragé quelquefois, dès leur premier pas, des écrivains fiers ou timides, et paralysé même

la verve de quelques auteurs plus aguerris; comme si le manuscrit du *Glorieux* resté trois ans sur le ciel du lit de *Dufresne* n'avait pas bien pu dans cet intervalle arrêter l'essor de *Destouches*, et faire avorter dans sa tête quelques bons ouvrages de plus.

Mais supposons encore que les pièces reçues par les comédiens soient les meilleures qui leur aient été présentées, et qu'on n'ait rien à reprocher à cet égard à leur présomptueuse ignorance; leur chute doit-elle toujours être attribuée aux auteurs? Pourquoi n'arrivent-elles jamais au public, leur juge naturel, dans l'état où elles ont été conçues? Votre correspondant peut-il se faire une idée de la filière d'abus auxquels les administrations sociétaires se croient en droit de soumettre les ouvrages, je veux dire les tours de faveur, les passe-droits sans motifs, le renvoi des rôles au gré du caprice des comédiens, les changemens impérieusement exigés par tel ou tel acteur, par telle ou telle actrice, et qui défigurent l'ouvrage en altérant sa physionomie native, et les lenteurs malveillantes des répétitions, et les milliers d'obstacles enfin apportés à la représentation par le choc des prétentions et des intérêts, par la rivalité d'Amphion et d'Orphée, par la rupture d'Adolphe avec Clara, par les ruineuses insomnies de Cléon, par la paresse de Jaquinet, les bonnes fortunes de Dorval, les orgies de Grégoire, les empêchemens successifs des prêtresses de Thalie, ou les absences calculées de ses principaux desservans.

Si ce n'est pas là le comble du mal pour l'art dramatique, pour les auteurs et pour les comédiens eux-mêmes, je prie votre correspondant de fixer le degré de décadence qu'il faut attendre pour s'occuper de la réforme. Je crois néanmoins comme lui que le remède est difficile, qu'il serait très-dangereux de substituer pour l'examen des pièces un tribunal de gens de lettres à celui des comédiens, qu'il n'est peut-être pas de règle bien fixe pour déterminer le sort d'un ouvrage dramatique avant le grand jour de la représentation; mais la difficulté d'une opération n'en est pas l'impossibilité; cela prouve seulement qu'il faut la méditer avant de l'entreprendre.... et je ne doute nullement qu'il ne se trouve des esprits éclairés et justes pour proposer des vues saines et judicieuses dans cette partie essentielle d'administration, comme il s'en est trouvé dans toutes les autres.

En attendant, me sera-t-il permis de penser que l'abus

le plus nuisible à la splendeur des théâtres, et par conséquent au maintien de l'art dramatique en France, est l'établissement des administrations sociétaires et indépendantes? je crois y voir la cause première de la décadence du goût, de la disparution des talens, du découragement des auteurs, et de la rareté des bons ouvrages. L'avantage apparent de ces associations fut, je le sais, l'espoir de marier l'intérêt individuel des comédiens avec l'intérêt de leur art; mais on n'avait pas sans doute réfléchi que dans les sociétés de ce genre, les passions et les passions viles fermenteraient plus qu'ailleurs, que la frivolité, l'insouciance, sur-tout le défaut de réflexion ou d'habitude livrerait infailliblement le plus grand nombre des membres à l'astuce, à la cupidité, à l'orgueil despotique de quelques-uns d'entr'eux, que dès-lors, faute de réglemens fixes et uniformes, faute d'une organisation bien entendue, le caprice deviendrait l'unique moteur des délibérations, l'unique base des opérations, et que dans ce tohu-bohu véritable se perdraient infailliblement tous les élémens d'une saine et raisonnable administration. De là ces suprématies souvent usurpées, qu'autoriserait à peine le talent vraiment supérieur, et qui, sur une vogue momentanée, s'arrogent le droit de tyranniser leur société entière, de régler au gré de leur caprice ou de leurs vues le répertoire de la semaine, du mois et de l'année, qui, paralysant avec adresse toute rivalité dangereuse, s'approprient avec art l'honneur exclusif d'attirer l'affluence publique; et sur ce vain prétexte ne rougissent pas d'exiger de leurs co-associés même, trop heureux d'y consentir, un double et triple bénéfice dans l'entreprise. Sans doute il est juste que le talent réel et supérieur reçoive des récompenses proportionnées aux études qu'il coûte, aux sacrifices qu'il fait, au plaisir qu'il procure; mais ces récompenses doivent être le tribut de la reconnaissance, le bienfait de l'autorité rémunératrice, et non le partage du lion de la fable. Ne serait-il pas plus décent de les attendre que de les exiger, et juste de les mériter avant d'y prétendre? Ah! qu'il soit assuré d'une honnête aisance, l'artiste distingué, le comédien zélé, laborieux, qui consacre à nos plaisirs, ses études, ses veilles, ses lumières acquises, ses fatigues réelles; qu'il ne soit pas forcé, dans l'âge du repos, de maudire l'emploi de sa jeunesse, et qu'une retraite honorable et sûre soit le prix de ses longs travaux et de son pénible dévouement; mais qu'un talent éphémère, un météore passager, n'exige

pas qu'on lui laisse dévorer seul le prix du travail de ses confrères, pour satisfaire une prodigalité révoltante, un faste scandaleux, des fantaisies ruineuses ou des goûts immoraux. Je persiste donc à croire que le principe du mal est dans l'établissement des administrations sociétaires, et sur-tout dans l'absence d'un réglement uniforme, invariable, qui serve de base à l'administration générale des théâtres, qui les remette tous sous la surveillance immédiate du gouvernement, qui fixe d'une manière irrévocable les devoirs du comédien et les droits de l'auteur, le mode de réception et le tour des ouvrages, qui fasse dépendre désormais l'accroissement de fortune des acteurs, de la continuité de leur zèle et de leur service; c'est le seul moyen de rétablir désormais un équilibre raisonnable dans cette partie d'administration assez essentielle à la gloire nationale; de réveiller l'émulation des comédiens, le génie des auteurs dramatiques; d'encourager les talens naissans, de consoler ceux qui ont vieilli, de rendre enfin à l'art théâtral dans tous ses développemens une splendeur qui n'est peut-être qu'assoupie, et qui n'attend, pour ressusciter tout-à-fait, que l'œil pénétrant et la main vigoureuse qui a terrassé tant d'abus et recréé tant d'institutions utiles.

Votre ancien collaborateur. X.

SPECTACLES. — *Académie impériale de musique.* — Il y a toujours de l'avantage à ne pas trop se presser de rendre compte d'un ouvrage; si à la première représentation il offre quelques défauts et que l'auteur profitant des observations les fasse disparaître, le compte que l'on avait rendu ne se trouve plus exact. Ces réflexions qui m'ont été suggérées par l'examen un peu trop prompt que j'ai vu faire de certains ouvrages, peuvent s'appliquer également au ballet de l'*Enfant Prodigue*, nouvelle composition de M. Gardel, représentée avec le plus grand succès sur ce théâtre. M. Gardel a assez de talent pour être accessible aux conseils de la critique éclairée; il n'y a que la médiocrité qui se persuade avoir atteint le but dès le premier jet. L'auteur a retranché quelques scènes que l'on avait blâmées comme peu dignes de la majesté de la scène de l'Opéra; ces taches légères étaient d'autant plus sensibles qu'elles se trouvaient à côté de beautés d'un ordre supérieur. L'ouvrage, maintenant dégagé de ces petites imper-

fections, marche avec rapidité, et offre un intérêt soutenu, des tableaux tour-à-tour gracieux et terribles, et des groupes dessinés avec ce tact, cette habitude qui font reconnaître notre premier chorégraphe. Si j'avais rendu compte de la première représentation, j'aurais pu trouver l'occasion de *payer tribut au malin;* mais M. Gardel a fait disparaître ce qu'il y avait de répréhensible dans son ballet, et maintenant il n'y a plus que des éloges à lui donner.

Vestris, chargé du rôle de l'Enfant prodigue, y déploie un talent de mime bien remarquable: on pourrait peut-être le remplacer dans les deux premiers actes; mais dans la scène du désert, lorsqu'il exprime les tourmens qu'il endure, lorsqu'il fait entendre que la soif le dévore, et que ses yeux mêmes sont privés de larmes, je ne crains pas d'affirmer qu'il est impossible de pousser aussi loin le talent de la pantomime; ses gestes sont d'une vérité, d'une expression si forte, qu'on peut dire qu'il ne lui *manque pas la parole*. Cet éloge est commun à Mlle Chevigny, qui remplit le rôle de la mère de l'Enfant prodigue, et à Mme Gardel qui représente Jephtele; Mme Gardel nous a accoutumés depuis long-tems à une perfection désespérante, car elle ne laisse rien à reprendre à la critique la plus sévère.

La musique de ce ballet a été arrangée et composée par M. Berton; elle est tirée des meilleures sources, puisqu'elle a été prise dans les partitions de Mozart, Haydn, Sacchini, Paësiello, Paer, Viotti, et de M. Berton.

Théâtre de l'Opéra-Comique. — Remise d'*Elisca*, opéra en trois actes, paroles de M. Favieres, musique de M. Grétry.

La remise d'un ouvrage de Grétry, et auquel il a tout récemment ajouté plusieurs morceaux, a occasionné une vive sensation; on était curieux de savoir si sa lyre produirait des sons aussi suaves que dans son printems: ce n'est plus une question, et l'on convient qu'il est impossible de distinguer les morceaux nouvellement ajoutés de ceux qui ont été faits dans le tems où le talent de notre célèbre compositeur était dans toute sa force. L'opéra d'*Elisca* n'ayant pas été représenté depuis long-tems, nous allons en donner une courte analyse.

Une peuplade sauvage est gouvernée par les ombis, prêtres cruels: ces barbares condamnent à périr tous les enfans nés dans de certains jours qu'ils appellent malheureux.

Ziméo, premier guerrier de cette peuplade, a épousé Élisca; la guerre l'appelle au moment où sa femme va le rendre père : le fils de Ziméo vient au monde dans un de ces jours funestes; sa mère le soustrait à tous les yeux. Non loin de cette île est un fort occupé par les Français; le gouverneur y recueille les victimes innocentes proscrites par les ombis. Sur ces entrefaites Ziméo, long-tems prisonnier, revient, il demande son fils; il apprend que, condamné par les ombis, il a été sauvé par sa mère. Le chef des ombis brûle d'une passion criminelle pour Elisca, il parvient à découvrir l'existence du fils de Ziméo, et pour se venger des rigueurs de la mère il effraie Ziméo, et au nom du dieu Niam, il exige le sacrifice de cet enfant. Ziméo, guerrier terrible, mais superstitieux comme tous les sauvages, est prêt à céder; cependant Élisca connaît seule la retraite où elle a caché le fruit de ses amours : elle forme le projet de le soustraire à tous les dangers en se retirant avec lui dans le fort voisin sous la protection du gouverneur; mais comment sortir de sa case ? elle saisit l'instant que Ziméo, reconnu pour chef des guerriers de la peuplade, est élevé sur un bouclier, et où tous les habitans, en signe d'obéissance, se prosternent devant lui; conduite alors par un nègre fidèle, Elisca portant son fils dans ses bras, s'embarque, et sa fuite n'est aperçue que de son époux; cette scène, d'un effet dramatique, a été vivement applaudie.

Les ombis, instruits que le gouverneur du fort français accueille les victimes condamnées par eux, forment le projet de l'assassiner; ils l'attirent dans leur île sous le prétexte de conclure un traité; le gouverneur s'y rend; tout-à-coup il est entouré, et va perdre la vie; mais un capitaine de flibustiers le sauve de cette embûche; les cruels ombis sont mis à mort, et la peuplade madécasse est gouvernée par Ziméo sous la protection de la France.

Le poëme d'Elisca est apprécié maintenant; il est vicieux, sans doute, mais on y trouve des situations attachantes, et je remercierai son auteur, M. Favieres, puisque c'est à son poëme, tout défectueux qu'il est, que nous devons la musique enchanteresse de Grétry. Un des mérites de cette musique, c'est d'offrir une couleur locale d'autant plus difficile à saisir, qu'il était à craindre, en essayant d'imiter la nature sauvage, de donner dans un excès dangereux, et de hasarder des tons barbares ou

heurtés. M. Grétry s'est trop habilement tiré de cette difficulté pour qu'on ne l'en félicite pas : les chœurs de sauvages sont d'une hardiesse qui étonne, et cependant qui plaît; c'est ainsi que des barbares doivent exprimer leurs passions; mais à côté de cette musique hardie, avec quelle volupté ne trouve-t-on pas des chants d'une mélodie suave comme le duo d'Elisca et de Ziméo, d'une expression primitive et simple comme les airs et le duo des nègres! enfin toutes les craintes de l'amour maternel sont habilement exprimées dans un grand morceau fort bien chanté par Mme Paul Michu, au moment où elle tremble pour son fils. M. Grétry compte plus de quarante succès; jamais compositeur dans sa vieillesse n'a eu une réputation plus *incontestée*, et cela prouve, quoi que dise la médiocrité, que l'on rend justice au vrai talent. Que M. Grétry jouisse long-tems de sa gloire, et de la reconnaissance que lui doit le public pour avoir travaillé quarante-cinq ans pour ses plaisirs! L'orchestre de Feydeau mérite des éloges pour la manière dont il a exécuté cet ouvrage; on s'apercevait que chacun des artistes qui le composent, se plaisait à rendre hommage à celui qui peut être considéré comme le créateur de l'opéra-comique en France.

Un journaliste qui se permet trop souvent d'assez mauvaises plaisanteries, et auquel on les pardonne en faveur de l'habitude, assure que la remise d'Elisca est une conspiration des *doubles* de l'Opéra-Comique : cette expression de double est au moins inexacte lorsqu'elle s'applique à Gavaudan, *premier sujet* d'un talent distingué, qui pour servir les auteurs (qu'on nous pardonne à notre tour ce jeu de mots), s'est quelquefois mis non en double, mais en quatre; qui a monté à ce théâtre quinze ou vingt grands ouvrages, dans lesquels on n'a pas encore tenté de le doubler, et qui a saisi cette occasion de signaler son respect envers notre premier compositeur : son zèle méritait une autre récompense; le public et les autres journaux se sont plu à le dédommager de cette petite frasque de l'homme qui s'imagine bonnement être le dispensateur des réputations. L'expression de double ne peut offenser Mme Paul Michu, qui joue le rôle d'Elisca avec un véritable talent; cette actrice a de l'ame, de la sensibilité; et si elle ne se laisse pas décourager par des critiques trop sévères, nous pouvons espérer de jouir encore des ouvrages dans lesquels mesdames Dugazon et Scio s'étaient acquis tant de

réputation. Batiste, qui joue et chante fort bien un rôle de nègre, doit se glorifier d'être assimilé à des *doubles* comme Mme Paul Michu et Gavaudan. Le même journaliste assure encore que la musique a été applaudie sans distinction du bon et du *médiocre;* le mot de médiocre me prouve ce dont je m'étais douté depuis long-tems, c'est que le journaliste n'est pas musicien; s'il l'était, je le prierais de m'indiquer les morceaux *médiocres* d'Elisca, et je doute qu'il en découvrît, malgré toute la perspicacité dont il peut être doué. B.

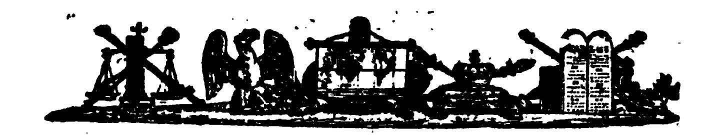
NÉCROLOGIE. — Les sciences naturelles et les lettres viennent de faire une perte sensible dans la personne de M. *Charles Sigisbert* SONNINI-DE-MANONCOURT. Ce nom, cher à tous ceux qui savent apprécier le vrai talent, rappelle une foule d'utiles ouvrages, parmi lesquels on citera long-tems: les Voyages en Egypte et en Grèce; la belle édition du Buffon in-8°, la plus complète et la plus digne de ce grand peintre de la nature; le Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle, et plusieurs excellens traités d'agriculture pratique. M. de Sonnini était né à Lunéville le 1er février 1751, et c'est à peine de retour d'un long et pénible voyage dans la Valachie et la Moldavie, c'est à peine rendu à ses amis qui s'en étaient séparés avec douleur, qu'il descend dans la tombe! Ce savant est mort le 9 de ce mois; il est mort comme il avait vécu, plein d'amour pour les sciences, pénétré de ce courage que donnent la bonne, la vraie philosophie, et le calme d'une conscience pure. La fortune sourit à sa naissance, le bonheur l'accompagna dans ses courses lointaines, mais l'une et l'autre l'abandonnèrent dès son premier retour en France. Il travailla beaucoup, il appartint aux premières académies de l'Europe, et mourut pauvre, mais généralement regretté.

Comme il l'avait désiré, un petit nombre d'amis l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure. Il a été enterré le 10 dans le cimetière dit du Père la Chaise. Ceux de ses amis qui ne l'abandonnèrent jamais lui ont voté un monument, et ils ont chargé M. *Arsenne Thiébaut-de-Berneaud*, son élève et son ami, de rédiger son éloge historique. On nous assure qu'il ne tardera pas à paraître.

M. de Sonnini laisse une veuve inconsolable et qui est digne de fixer le regard et les bontés d'un gouvernement

aussi paternel que celui de NAPOLÉON LE GRAND. Ceux qui se chargeront de solliciter cette faveur ne manqueront pas, sans doute, de rappeler le service important que cet ancien officier et ingénieur de la marine rendit à la colonie de Cayenne par l'établissement d'un canal, inutilement tenté avant lui, qui traverse les immenses savannes et vient aboutir à la montagne la Gabrielle. On sait que ce canal, connu dans le pays sous le nom de son auteur, est des plus utiles pour la communication de Cayenne à la Guyanne française.

M. de Sonnini possédait en portefeuille son voyage dans l'Amérique méridionale, un voyage agronomique dans le département de l'Isère, et son journal de Valachie et Moldavie. Espérons que sa veuve ne tardera pas à en enrichir le domaine des lettres. Ses ouvrages doivent être recherchés ; ils sont écrits avec cette élégance, cette chaleur et cet intérêt qui caractérisent les bons écrivains du XVIIIe siècle, et qui lui méritèrent l'honneur d'être associé aux travaux immortels de BUFFON.



POLITIQUE.

L'ESPÉRANCE qu'avait conçue le gouvernement ottoman de rentrer bientôt en possession de Médine ne s'est pas réalisée. Jussum-Pacha a été repoussé avec perte par les Wahabis; des renforts lui sont envoyés de Constantinople et d'Égypte en même tems; une nouvelle attaque se dispose.

Les deux partis qui divisent la Servie deviennent chaque jour plus animés et plus prononcés. L'un est déterminé aux plus grands sacrifices pour maintenir une indépendance qui a déjà coûté tant de sang; l'autre manifeste le dessein de se soumettre de nouveau à la Porte, si elle veut accorder des conditions honorables. Il ne faut pas s'étonner si ce dernier parti devient tous les jours plus nombreux, car il est de fait que la misère est extrême dans toute la Servie : hommes, chevaux, argent, vivres, tout y est rare. On craint Czerny-Georges; on n'aime pas les membres du sénat qui ont profité des circonstances pour user souvent d'une autorité arbitraire. Ces derniers se trouvent dans une situation fort embarrassante; ils étaient soutenus par les Russes cantonnés dans la province, mais toutes leurs troupes ont reçu l'ordre de repasser, au plus vîte, sur la gauche du Danube, de manière que le sénat et les Serviens sont abandonnés à leurs propres ressources.

On assure que l'avant-garde de l'armée du grand-visir s'est mise en marche de Schumla pour se porter en avant sur la route de Rudschuk. On peut donc s'attendre incessamment à de grands événemens. Les plénipotentiaires turcs à Bucharest sont sur leur départ.

Le général Kutusow a établi son quartier-général à Brailow.

Les nouvelles de Vienne, en date du 2 mai, annoncent que l'Empereur et l'Impératrice se disposaient à se rendre à Dresde pour un motif qui est aujourd'hui connu à Paris, ce qui a fait la plus agréable sensation. Les conférences relatives aux affaires de la diète ont continué. Elle a dû être

dissoute le 12 mai avec les formules d'usage. Le cours s'est amélioré, et promet de se bonifier encore.

A Berlin, un ordre du cabinet, en date du 24 avril, a établi une commission chargée de régler tout ce qui est relatif à la subsistance, au logement et à la marche des troupes françaises et alliées. Le maréchal duc de Bellune est arrivé dans cette ville le 30 avril. Le maréchal duc de Reggio, commandant le deuxième corps, a occupé cette ville et les environs. Il se porte sur Custrin. Le militaire français monte la garde à toutes les portes de la ville conjointement avec les bourgeois. La plus parfaite harmonie règne entre les soldats et les habitans.

Les lettres de Pétersbourg ont fait connaître à Londres que la Russie fait les préparatifs les plus actifs pour repousser l'invasion dont elle se croit menacée; au premier mouvement d'inquiétude donnée à l'amirauté par les nouvelles de la Baltique, elle s'est hâtée de prendre, pour protéger le commerce anglais, des mesures qui annoncent une bien vive terreur. Vu les difficultés qui pourraient naître pour ce commerce d'*un changement dans les circonstances politiques*, elle a accordé des licences à tous les bâtimens dans les ports de Russie (ceux français exceptés), à l'effet de se rendre à Matwick ou dans la baie d'Hano, pour être là les cargaisons placées sur des bâtimens anglais et reconduites en Angleterre, où elles iront, si l'ordre est exécuté, ajouter à l'encombrement des magasins, et à la baisse de la valeur des marchandises. Les nouvelles de Russie allaient jusqu'au 8 avril; celles de Suède jusqu'au 25; à cette dernière époque, on donnait comme certain, qu'il existait entre la Suède et la Russie un traité d'alliance offensive et défensive. M. Thornton, ministre anglais, s'était rendu à la diète suédoise d'Orebro. Le discours du roi à la diète avait porté sur la nécessité de maintenir l'indépendance de la Suède, et d'étendre ses relations commerciales. Sur toutes les côtes, des ordres avaient été publiés pour donner des secours aux bâtimens anglais dans la détresse: on équipait en hâte la flotte de Carlscrone; deux corsaires français avaient été pris par des corsaires suédois.

Les nouvelles de Londres s'accordent à dire que l'état de Venezuella s'affermit par le succès des troupes qu'il a armés, et s'accroît par le concours des provinces voisines qui adhèrent à la confédération et proclament leur indépendance. Il est question de renvoyer en Europe les troupes

espagnoles qui étaient entretenues en Amérique par l'ancien gouvernement. La Guyanne espagnole ne tardera pas à se réunir au nouvel état confédéré ; des troupes sont arrivées à l'embouchure de l'Orénoque, pour seconder cette détermination.

Dans l'intérieur de l'Angleterre, les troubles, les désordres, les rébellions et les voies de fait continuent. Le général Maitland est parti de Londres pour se mettre à la tête d'un corps de troupes destiné à sévir contre les agitateurs. Hommes égarés, s'écrie le *Star* en s'adressant aux *luddistes* (briseurs), que deviendra l'Angleterre, si vous anéantissez les moyens de perfectionnement de son industrie ? Mais les luddistes répondent, que devenons-nous sans travail, et que devenons-nous sans pain ? A Manchester et à Middleton les scènes les plus déplorables se sont renouvellées, aucun des incendiaires n'a été arrêté ; il n'y avait pas un soldat dans les environs.

La cause des catholiques d'Irlande a encore été une fois porté au tribunal de la justice, de la politique, de la saine raison, et encore cette fois elle a succombé malgré les efforts de l'éloquence des orateurs qui lui ont servi d'interprêtes : parmi ces orateurs on a dû remarquer, dans la chambre haute du parlement, S. A. R. le duc de Sussex ; il a soutenu avec autant d'énergie que de loyauté les droits des catholiques. Comme il est aisé de concevoir de quels argumens ce prince s'est servi dans une cause aussi belle, et comme il est difficile, au contraire, d'imaginer par quels argumens on a pu le combattre, nous mettrons spécialement ces derniers sous les yeux du lecteur. Ils sont réunis dans le discours du lord Redersdale.

Le noble lord s'est montré convaincu qu'il n'y avait de garantie pour l'Angleterre contre le danger des innovations, et pour la religion contre les usurpations du parti catholique, que dans le maintien le plus absolu des lois sous lesquelles les catholiques vivent actuellement dans le royaume-uni.

L'orateur rappelle ensuite succinctement les principaux événemens qui amenèrent la réforme, pour faire voir qu'elle eut pour première cause l'usurpation de la puissance temporelle par les autorités spirituelles, et que l'entière émancipation des catholiques aurait pour effet de remettre en leurs mains une autorité politique qu'on ne pourrait jamais leur accorder sans exposer l'État aux plus

grands dangers. Il passe de là à l'abdication de la couronne par Jacques II ; et il présente cet événement comme une conséquence nécessaire de la faute qu'avait faite ce prince d'élever des catholiques à des places importantes du gouvernement, et menacé par-là la religion protestante, au maintien de laquelle la nation mettait alors, avec raison, le plus grand intérêt. Il fait voir ensuite que la déclaration des droits qui fut un des premiers actes du règne du prince d'Orange, et l'acte de succession qui exclut à perpétuité les catholiques de la couronne, étaient fondés sur les mêmes principes politiques. Il ajoute que le serment imposé au roi lors de son couronnement, et le serment de fidélité qu'on lui prête, sont de nouvelles barrières que la nation a cru devoir élever contre les entreprises des catholiques, et que par ces liens religieux le peuple et le souverain se sont réciproquement obligés à ne permettre aucune innovation qui pût porter le moindre préjudice à la religion protestante. Il s'agit donc, dit-il, de décider aujourd'hui si l'entière émancipation des catholiques pourrait être, ou non, nuisible à l'intérêt de la religion de l'Etat. Pour prouver l'affirmative de cette proposition, lord Redesdale s'attache à approfondir la nature des diverses sectes religieuses, et à démontrer que ce sont tout autant de partis politiques différens, ou, en d'autres termes, tout autant de factions dans l'Etat. Il en conclut qu'on ne pourrait accorder aux catholiques une entière participation aux droits politiques qu'ils réclament, sans donner de nouvelles forces à une faction puissante qui a intérêt à saper les fondemens de la religion dominante. Quant au reproche que l'illustre préopinant (le duc de Sussex) a fait au gouvernement, de ce qu'il favorise et protège la religion catholique dans les pays étrangers en Italie, en Espagne et en Portugal, tandis qu'il lui est contraire dans la Grande-Bretagne, lord Redesdale répond que le gouvernement n'a aucune raison de s'opposer aux catholiques des pays étrangers, parce qu'il n'a pas à craindre que leur religion puisse menacer la sûreté ou la tranquillité de l'Angleterre, et que c'est par cette raison qu'il ne fait aucune difficulté de s'allier avec eux toutes les fois qu'une pareille alliance peut être utile à l'intérêt de l'Etat.

Lord Redesdale se plaint ensuite de l'attitude menaçante qu'ont prise les catholiques depuis l'année 1793, c'est-à-dire, depuis le moment qu'on leur a accordé le

droit de voter dans les élections des membres du parlement ; et il remarque que leurs prétentions n'ont fait que s'accroître à chaque nouvelle concession. Il rappelle à ce sujet les principes d'intolérance qu'ils ont manifestés dans leur dernière assemblée du comté de Galway ; et il finit par dire qu'après y avoir long-tems et très-mûrement réfléchi, il ne croit pas qu'il puisse résulter aucune sorte d'utilité du comité qu'on a proposé.

Le marquis de Wellesley a voté pour que l'affaire fût renvoyée à un comité ; il regarde un système de concession comme le seul capable de prévenir les dangers résultans de la continuation du système des restrictions.

Le comte de Liverpool a combattu la motion.

Lord Byron, le comte de Moira et lord Grenville ont parlé successivement en faveur de la motion, et le lord chancelier M. Parceval, dans un sens opposé, mais sans fournir aucune nouvelle raison pour ou contre.

La motion a été mise aux voix et rejetée à une majorité de 174 voix contre 102.

A cette occasion, un journal a fait cette intéressante remarque, que depuis que le sort des catholiques irlandais occupe l'attention des deux chambres, ils ont toujours vu s'accroître, d'année en année, le nombre de leurs partisans. Jamais la majorité qui se range contre eux n'avait été aussi faible ; on peut donc espérer encore que de telles délibérations, en se renouvellant, accroîtront leurs espérances, et que chaque jour gagnant des voix à la justice de leur cause, ils obtiendront bientôt l'émancipation qu'ils désirent avec tant d'ardeur, et qu'ils sollicitent avec tant de constance.

L'Empereur a reçu, le 7 mai, les députés des départemens anséatiques au Corps-Législasif, et le lendemain, les députations des colléges électoraux de l'Aude et des Apennins.

Le 9, l'Empereur est parti, dit *le Moniteur*, pour aller faire l'inspection de la Grande-Armée réunie sur la Vistule.

S. M. l'Impératrice accompagnera S. M. jusqu'à Dresde où elle espère jouir du bonheur de voir son auguste famille ; elle sera de retour à Paris au plus tard en juillet.

S. M. le Roi de Rome passera l'été à Meudon, où il est établi depuis un mois. Le travail de la dentition est entiè-

rement terminé pour les dents du premier âge, et le roi jouit de la santé la plus parfaite; il sera sevré à la fin du mois.

LL. MM. après avoir couché le 9 à Châlons où l'Empereur a donné audience aux divers fonctionnaires du département et de la ville, sont arrivées le 10 à Metz à trois heures.

Immédiatement après son arrivée, l'Empereur est monté à cheval, a fait la revue des troupes, visité les fortifications et l'arsenal. A sept heures du soir S. M. a reçu les autorités civiles et militaires. Le 11, à deux heures, LL. MM. II. sont parties pour Mayence en très-bonne santé.

Nous avons transcrit le décret de S. M. relatif aux déclarations que les propriétaires de grains, fermiers ou autres détenteurs sont obligés de faire aux autorités locales. Cette mesure devait dissiper jusqu'à la moindre trace d'inquiétude en prouvant l'existence des grains nécessaires à la consommation jusqu'à la récolte, qui, dans tous les départemens, s'annonce de la manière la plus heureuse; mais S. M. par ce décret n'a pas encore cru faire assez pour l'intérêt de ses peuples; après avoir acquis la certitude qu'il y avait effectivement assez de grains pour être dans la plus parfaite sécurité, S. M. a voulu que ses peuples ne fussent pas les victimes de quelques spéculations hardies, ou d'un resserrement de convention, ou d'une élévation de prix concertée entre quelques propriétaires ou fermiers, et comme par la sagesse de son gouvernement nous sommes pour jamais éloignés du tems malheureux où un signe représentatif, d'une valeur incertaine et mobile, remplaçait la valeur réelle et invariable des monnaies d'or et d'argent, comme dans tous les marchés de l'Empire c'est cette valeur invariable et irrécusable qui est offerte, il a paru non-seulement nécessaire, mais souverainement juste de borner, selon les besoins du commerce et ceux des localités, les prétentions des détenteurs de grains. Voici les termes du décret, et les motifs dont il est précédé.

NAPOLÉON, etc.

Par notre décret du 4 de ce mois, nous avons assuré la libre circulation des grains dans tout notre Empire, encouragé le commerce d'approvisionnement, pris des mesures pour que les achats qu'il fait,

les transports qu'il effectue, soient à-la-fois connus et protégés par l'autorité publique ;

En même-tems nous avons défendu à tous nos sujets de se livrer à des spéculations dont les avantages ne s'obtiennent et ne se réalisent qu'en retirant pendant un tems les denrées de la circulation, pour en opérer le surhaussement et les revendre avec de plus gros bénéfices ;

Enfin, nous avons fixé les règles du commerce, prévenu sa clandestinité, établi la police des marchés, de manière que tous les grains y soient apportés et vendus ; pourvu aux besoins des habitans de chaque contrée, en leur réservant la première heure à l'ouverture des marchés pour effectuer leurs approvisionnemens.

Mais ces mesures salutaires ne suffisent pas cependant pour remplir l'objet principal que nous avons en vue, qui est d'empêcher un surhaussement tel que le prix des subsistances ne serait plus à la portée de toutes les classes de citoyens.

Nous avons d'autant plus de motifs de prévenir cet enchérissement, qu'il ne serait pas l'effet de la rareté effective des grains, mais le résultat d'une prévoyance exagérée, de craintes mal-entendues, de vues d'intérêt personnel, des spéculations de la cupidité, qui donneraient aux denrées une valeur imaginaire et produiraient, par une disette factice, les maux d'une disette réelle.

Nous avons donc résolu de prendre des moyens efficaces pour faire cesser en même-tems les effets de tous les calculs de l'avidité, et les précautions de la crainte.

Nous avons été secondé dans ces intentions par les propriétaires, fermiers et marchands de six départemens centraux de l'Empire, qui se sont engagés à en approvisionner les marchés au prix de *trente-trois francs l'hectolitre*.

En prenant ce prix pour régulateur de celui des grains dans tout l'Empire, il sera porté aussi haut qu'il ait été dans les années les moins abondantes, notamment en l'an X ; et cependant à ces époques diverses, on avait à pourvoir, par des achats journaliers, aux besoins de la capitale, dont l'approvisionnement est aujourd'hui entièrement assuré jusqu'après la récolte.

Nous attendons de ces nouvelles mesures des effets salutaires : nous comptons que les propriétaires, fermiers et commerçans y concourront avec empressement, et que les administrateurs y apporteront le zèle, l'activité, la prudence et la fermeté nécessaires à leur exécution.

En conséquence, sur le rapport de notre ministre du commerce,

notre Conseil-d'Etat entendu, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Les blés, dans les marchés des départemens de la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Aisne, Oise, Eure-et-Loire, ne pourront être vendus à un prix excédant 33 fr. l'hectolitre.

2. Dans les départemens où les blés récoltés et existans suffisent aux besoins, les préfets tiendront la main à ce qu'ils ne puissent être vendus au-dessus de 33 francs.

3. Dans les départemens qui s'approvisionnent hors de leur territoire, les préfets feront la fixation du prix des blés, conformément aux instructions du ministre du commerce, et en prenant en considération les prix de transport et les légitimes bénéfices du commerce.

4. Cette fixation sera faite et publiée par les préfets, conformément aux articles 2 et 3, dans les trois jours de la réception du présent décret ; elle sera obligatoire jusqu'à la récolte seulement.

5. Les dispositions des articles précédens ne seront pas applicables aux départemens où le prix du blé ne sera pas au-dessus de 33 francs l'hectolitre.

6. Nos ministres sont chargés de l'exécution du présent décret, laquelle ne pourra se prolonger au-delà de quatre mois, à compter de sa publication.

Ce décret a paru au *Moniteur* du 13 mai, et déjà par les soins de M. le conseiller d'Etat préfet de police, la plus grande publicité et une exécution complète lui étaient assurées dans la capitale et dans les lieux du ressort de la préfecture. S....

ANNONCES.

Q. Horatii Flacci carminum libri quinque : ad fidem XVIII Mss. parisiensium recensuit, notis illustravit et gallicis versibus reddidit C. Vanderbourg; tomus primus, duos priores libros tenens. (Les Odes d'Horace, traduites en vers, avec des argumens et des notes, et revues pour le texte sur XVIII manuscrits de la Bibliothèque impériale ; par Ch. Vanderbourg, tome 1er, contenant les deux premiers livres, in-8° latin-français. Prix, 8 fr., et 9 fr. 60 c. franc de port. Papier grand-raisin vélin satiné, 18 fr., et 19 fr. 60 c. franc de port. Chez Schoell, rue des Fossés-Montmartre, passage du Vigan.

Atlas classique et universel de Géographie ancienne et moderne; composé pour l'instruction de la jeunesse, et notamment pour les Ecoles militaires et les Lycées; par P. Lapie, capitaine de première classe au corps impérial des Ingénieurs-Géographes. Dédié à S. M. l'Empereur et Roi. Pet. in-folio sur nom de Jésus. Prix, 25 fr., et 27 fr. franc de port. *Idem*, sur colombier superfin, 30 et 32 fr. *Idem*, sur colombier, 40 et 42 fr. Chez Magimel, libraire pour l'art militaire, rue de Thionville, n° 9; chez Ch. Picquet, géographe-graveur du cabinet topographique de S. M., quai de la Monnaie, n° 17; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Annales du Musée et des Beaux-Arts; Galerie Giustiniani. Vol. in-8° de 72 planches, contenant plus de 150 tableaux des plus grands maîtres des écoles d'Italie et autres; accompagnées de l'explication des sujets et d'observations historiques et critiques; par C. P. L. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome.

La célèbre *Galerie Giustiniani* a été formée très-anciennement, et successivement enrichie par les princes de cette maison. Protecteurs généreux des beaux-arts, ils tenaient des artistes mêmes la plupart des chefs-d'œuvre qu'ils ont recueillis. Cette précieuse collection transportée de Rome à Paris, il y a quelques années, a passé depuis peu dans les mains d'un riche étranger. Comme elle n'avait point encore été gravée, M. Landon s'est empressé d'en prendre au moins les simples traits; non-seulement parce qu'elle se compose de morceaux inédits, dignes de tenir un rang distingué dans l'histoire de la peinture, mais encore parce qu'il serait possible qu'elle ne restât pas toujours en France.

La *Galerie Giustiniani* méritait par son importance d'être comprise dans la collection générale des *Annales du Musée et des Beaux-Arts*. Ce volume qui la contient en entier pourra néanmoins être pris séparément.

Une circonstance particulière ajoute à l'utilité de ce volume. La *Galerie Giustiniani*, qui n'était connue à Paris que d'un très-petit nombre d'amateurs, va devenir incessamment l'objet d'une exposition publique. Le nouveau propriétaire a fait disposer, pour cet effet, un local qui ne laisse rien à désirer pour la beauté du jour et pour le placement des tableaux.

Le prix du volume de la *Galerie Giustiniani* est de 15 fr., et 16 fr. franc de port; épreuves sur papier Hollande, 18 fr.; exemplaire papier vélin, 24 fr. Au bureau des *Annales du Musée*, rue de l'Université, n° 19, vis-à-vis la rue de Beaune.

Moyens infaillibles de conserver sa vue en bon état jusqu'à une extrême vieillesse, et de la rétablir et la fortifier, avec la manière de s'aider soi-même dans des cas accidentels qui n'exigent pas la présence des gens de l'art, et celle de traiter les yeux pendant et après la petite-vérole; traduit de l'allemand de M. G. J. Beer, docteur en médecine, et expert oculiste de l'Université de Vienne, avec une planche indicative, auxquels on a ajouté quelques observations sur les inconvéniens et dangers des lunettes communes. *Cinquième édition*, revue et corrigée. Un vol. in-8°. Prix, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 40 cent. franc de port. Chez Pâquet, rue des Carmes, n° 5; Bleise, libraire, quai des Augustins, n° 61; Monnot, libraire, rue des Saints-Pères, n° 18; Antoine, palais du Tribunat au bas du grand escalier; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le Cicerone, ou l'Indicateur de Paris. IIe partie, où l'on peut voir: La date des établissemens utiles, l'état actuel des édifices et monumens publics qui se font remarquer, le règne sous lequel ils ont été élevés, et l'époque de leur construction; suivis de tous les projets d'embellissemens qui s'exécutent ou qui doivent s'exécuter; de ceux désignés d'après l'opinion des artistes et le vœu des habitans; on y a joint un tableau des architectes, ingénieurs et sculpteurs, morts et vivans, dont les ouvrages sont les plus dignes d'attention et de curiosité, avec une description des endroits les plus remarquables des environs de la capitale, et une carte itinéraire des principales routes. *Troisième édition*, revue avec un très-grand soin et considérablement augmentée; par N. A. G. D. B. Prix, avec la carte, 2 fr. 50 c. La carte dans un étui, 1 fr. 80 c.; coloriée 2 fr. 25 cent. Chez A. G. Debray, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq, n° 168.

Réponse à M. Bosc, membre de l'Institut de France; rédacteur des Annales d'agriculture française; par J. L. F. Deschartres, membre de la Société agricole de l'Indre, auteur du *Moniteur rural*, ou Discussions intéressantes sur divers sujets d'agriculture-pratique. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. franc de port. Chez Ant. Bailleul, imprimeur-libraire du commerce, rue Helvétius, n° 71; Marchand, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 23, et chez les Marchands de nouveautés.

Nota. On trouve chez les mêmes Libraires, et du même auteur, le Moniteur rural, ou Traité élémentaire de l'agriculture en France. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port.

Théâtre de l'Opéra-Comique, ou *Recueil des pièces restées à ce Théâtre*, avec des Notices sur chaque auteur, la liste de leurs pièces et la date des premières représentations, et avec une Notice sur l'origine de l'*Opéra-Comique*. Sept vol. in-18. Prix, 12 fr. 50 c.

Les quatre premiers volumes paraissent.

Le premier contient : *la Servante maîtresse*, de Baurans ; *la Chercheuse d'Esprit*, de Favart ; *Anette et Lubin*, et *Ninette à la Cour*, du même.

Le deuxième contient : *la Fée Urgèle*, de Favart ; *Isabelle et Gertrude*, *les Moissonneurs*, *l'Amitié à l'épreuve*, et *la Belle Arsène*, du même.

Le troisième contient, *les Deux Chasseurs et la Laitière*, d'Anseaume ; *le Tableau parlant*, du même ; *le Sorcier*, de Poinsinet ; *le Roi et le Fermier*, de Sedaine ; *Rose et Colas*, du même.

Le quatrième contient : *le Déserteur*, de Sedaine ; *les Femmes vengées*, *Félix ou l'Enfant trouvé*, *On ne s'avise jamais de tout*, *Ocassin et Nicolette*, du même. Prix des quatre vol., 7 fr. 20 c., et 9 fr. 20 c. franc de port.

Ce répertoire doit intéresser les amateurs de l'art dramatique, il est une suite naturelle de celui des théâtres du *Premier ordre* et du *Second ordre*, que nous a donnés le même éditeur ; nous rendrons compte de ce Recueil de productions charmantes qui vivront aussi long-tems que le genre de spectacle qu'elles ont créé, et qui en seront éternellement les modèles.

Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12 ; Lenormant, rue de Seine, n° 8.

AVIS. On trouve rue de la Harpe, au coin de celle de la Parcheminerie, maison de l'Epicier, n° 27, la collection de tous les Journaux et Petites-Affiches des 130 départemens de l'Empire français, depuis le 1er janvier 1812, (le département de la Seine excepté.)

Les personnes qui auraient quelques renseignemens à prendre dans les Journaux ou Affiches de leur département, soit pour les actes administratifs, les actes judiciaires, les ventes de biens, les arrivages, le prix des marchandises, les spectacles, les naissances, les mariages, les divorces ou séparations, les décès, etc. etc., peuvent venir les compulser à l'adresse ci-dessus, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

On pourra envoyer chercher les Journaux ou Affiches d'un département quelconque, de quinze jours ou d'un mois, en laissant un dépôt.



MERCURE DE FRANCE.



N° DLXVII. — *Samedi* 30 *Mai* 1812.

POÉSIE.

LE TASSE,

Ode qui a remporté le prix, à l'unanimité, au jugement de l'Académie des Jeux-Floraux; *par M.* Victorin-Fabre.

L'Aigle immortel de Méonie,
Le chantre d'Achille et d'Hector,
Sur les campagnes d'Ausonie
A déployé ses ailes d'or;
Au sacré tombeau de Virgile (1)
Il vole, du laurier fertile
Cueille le plus jeune rameau,
Et vient dans les murs de Sorrente
Parer de sa feuille odorante
Le front d'un enfant au berceau.

A peine tes jeunes années
Auront fui sur l'aile du Tems,
Enfant aux nobles destinées,
La gloire applaudira tes chants:

(1) *Sacrés murs* que n'a pu conserver mon Hector.
Racine, *Andromaque.*

Telle, sous le ciel de Golconde,
La tige naissante et féconde
S'enrichit d'heureuses primeurs;
Le jour le plus pur la colore,
Et les fruits qu'elle fait éclore
Devancent la saison des fleurs.

J'entends le clairon héroïque.
Cloriñde, Tancrède, Aladin,
L'Asie et l'Europe et l'Afrique
Se choquent aux bords du Jourdain.
Dans les profondeurs du Tartare
La trompette rauque et barbare
Appelle aux combats les enfers (2);
Et des milices immortelles
L'Archange aux flamboyantes ailes
Guide les drapeaux dans les airs (3).

Mais sur les plaines de Neptune
Quel char aux suaves odeurs
Porte aux îles de la Fortune (4)
Ce guerrier qu'enchaînent des fleurs (5)?
Renaud, oubliant l'Idumée,
De la pelouse parfumée
Y foule la molle fraîcheur:
Vainement sa gloire en soupire;
Armide a vaincu d'un sourire
Ce bras qui semait la terreur.

Ah! d'une Armide plus touchante
Il connut le charme vainqueur,

(2) *Chiama gli habitator de l'ombre eterne*
Il rauco suon de la tartarea tromba:
Treman le spatiose atre caverne, etc.
Canto quarto.

Voyez la note qui se trouve à la fin de cette Ode.

(3) *Canto* XVIII.

(4) *L'isole di Fortuna* (les îles de la Fortune), expression adoptée par le Tasse comme plus poétique que celle d'*isole felici* (îles fortunées), dont il se sert pourtant ailleurs.

(5) *Canto* XIV, st. 68, 69, 70.

Le jeune Cygne de Sorrente.
Heureux, s'il cachait son bonheur!
Léonor (6), ta douce féerie
Le retient dans l'île fleurie
Où s'ouvre la rose d'amour (7).
O revers! ô terreur profonde!
L'île s'ébranle, le ciel gronde;
Et le charme fuit sans retour (8).

Dans ces cachots, dans ces ténèbres,
Quel est ce criminel aux fers?
Il pleure....sur ces murs funèbres
Sa main vient de tracer des vers!
Ah! c'est le peintre d'Herminie,
C'est le Tasse, c'est le Génie;
Mais c'est le Génie insensé (9).
Les douleurs ont usé son ame:
De longs regrets, un cœur de flamme
Restent seuls au Tasse éclipsé.

Barbare Alphonse dont l'outrage
Ote un grand homme à l'Univers,
Tremble! le monde d'âge en âge
Entendra le bruit de ses fers.
Vengeur du faible qu'on opprime,
Dieu ne garde pas seul au crime
Une affreuse immortalité:
Comme lui, l'histoire équitable
Condamne un prince inexorable
A l'infernale éternité.

Aux yeux de l'auguste victime
Le Destin, lassé de punir,
Fait briller l'espoir légitime
D'un plus favorable avenir.
Sur ces bords que le Tibre arrose,
Où l'ombre d'Ennius repose

(6) Sœur d'Alphonse, duc de Ferrare.
(7) *Cogliam d'amor la rosa*, etc. *Canto* XVI.
(8) Allusion aux dernières stances du même chant.
(9) *Non sano di mente*, etc. Voyez la Vie du Tasse.

Dans le tombeau de Scipion,
J'entends la ville aux sept collines
Répéter les hymnes divines (10)
Du chantre immortel de Sion.

Oui, Rome! devance l'histoire,
Venge le Tasse, il vit encor :
Hâte-toi.....sur le char d'ivoire
Porte-lui la couronne d'or.
Qu'une pompe auguste et chrétienne
Rende à la roche tarpéïenne
Ses vieux triomphes abolis;
Et toi, Capitole sublime,
Ouvre à l'Homère de Solyme
Tes portiques enorgueillis.

Le Capitole!.. sur la route
Que le char devait parcourir,
Trois fois l'airain sonne...j'écoute...
Un saint temple vient de s'ouvrir.
De l'enceinte silencieuse
Une lampe religieuse
Eclaire le dôme noirci.
J'entre à sa paisible lumière;
Et je lis, penché sur la pierre :
« Les os du Tasse sont ici (11). »

Qui que tu sois, mortel célèbre,
Qu'opprime un sort injurieux,
Devant cette pierre funèbre
Apprends à pardonner aux Dieux.
Cet astre que le Perse adore (12),
Et que le Samoïède implore
Dans la longue nuit des hivers,
Céleste image du Génie,
Voit-il sa lumière impunie
Eclairer en paix l'univers?

---

(10) Je croyais entendre le divin Orphée chanter les *premières hymnes*, etc. *Emile*, tome III, p. 105 de l'édition in-12 de Genève.

(11) *Torquati Tassi ossa hic jacent.*

(12) Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore. BOILEAU.

Non, non, vaincu par la tempête
Au sein de l'empire étoilé,
Souvent le Dieu cache sa tête,
Lumineux encor, mais voilé.
Entouré de flammes livides,
Au fond des ténèbres humides,
Il semble décroître et pâlir :
Sous le voile impur qui l'outrage,
Il marche d'orage en orage,
Et la nuit vient l'ensevelir.

O Tasse ! voilà ton histoire,
Ta mort, ton immortalité.
Il reçut des mains de la gloire
La coupe de l'adversité;
Enfin son triomphe s'apprête :
Des chants de victoire et de fête
Un peuple entier remplit les airs.....
Arrête, peuple magnanime !
Le triomphateur.... la victime
Expire au bruit de tes concerts.

Tout près de son heure dernière,
« Brûlez, disait-il, mes écrits :
» Le temple obscur d'un monastère
» Cachera mes pâles débris (13). »
L'infortuné, dans l'humble asyle
Où du moins la vertu tranquille
Echappe à ses persécuteurs,
Sous la pierre étroite et modeste,
Redoute encor l'éclat funeste
D'un nom payé par tant de pleurs.

---

(13) Le Tasse demanda comme une faveur d'être enseveli sans pompe dans l'église du couvent de Saint-Onuphre. Il pria le cardinal Cinthio de faire brûler son poëme sur la création, qu'il laissait imparfait. Il ajouta même la prière de recueillir le plus qu'il serait possible des exemplaires de sa *Jérusalem délivrée* et de les livrer aux flammes ; il savait bien, disait-il, que cela était difficile, mais non pas impossible ; et comme il mettait à cette demande beaucoup d'instance, le cardinal, pour ne pas l'affliger, le lui promit, sans avoir la moindre intention de tenir sa promesse.

Hélas ! quand déjà l'espérance
Lui promet des lauriers lointains,
Si le grand homme, à son enfance,
Pouvait lire dans ses destins,
Quels maux ! quelle orageuse vie !
Ah ! qu'avec terreur, du génie
Il repousserait le flambeau !....
O toi dont la gloire est l'idole,
Va d'un pas ferme au capitole :
Ne regarde pas ce tombeau.

Note. En traduisant le *tartarea tromba*, etc., je suis loin d'approuver le mélange des vérités chrétiennes et des fables du paganisme qu'on a souvent reproché, avec trop de sévérité peut-être, mais non pas sans fondement, à quelques-uns des grands poëtes qui ont illustré l'Italie. Sans doute, il ne faut point, dans *un sujet chrétien*, introduire et faire agir les divinités païennes : mais il n'y aurait plus de poésie si l'on prétendait exclure du langage figuré les noms de ces divinités, qui ne sont aujourd'hui que des *expressions poétiques*, et la peinture de leurs attributs, qui ne furent jamais que des *allégories*. Cette distinction est importante : un exemple va l'éclaircir.

L'aigle de Jupiter, ministre de la foudre,
A cent fois mis en poudre
Ces géans orgueilleux contre le ciel armés,

a dit J. B. Rousseau dans l'*Ode aux princes chrétiens*, dont le sujet est tout religieux. Il serait pénible de condamner de tels vers. Cependant je doute qu'on puisse entièrement approuver cette image de *l'Aigle de Jupiter* qui, punissant la *profanation* des *saintes ondes du Jourdain*, et du *tombeau du fils de l'Eternel*, foudroye les Turcs, *armés contre le ciel*, c'est-à-dire contre la religion catholique, comme de nouveaux géans qui prétendraient assiéger l'Olympe. Je condamne à regret, ou plutôt je n'ose approuver ce passage ; je doute. Au contraire, la strophe suivante de cet hymne magnifique de style et de composition :

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xercès, *Thétis* croit voir encore
A travers *de* ses flots *promener* les forêts, etc.

peut bien donner prise à la critique ; on pourrait bien y relever une expression qui n'est point le mot propre, et une légère inexactitude grammaticale ; mais on ne saurait y voir aucune trace de *paganisme*,

aucun défaut de convenance. Thétis n'est ici que la mer, l'océan personnifié ; ce n'est qu'une expression poétique.

Ainsi l'auteur de la Henriade place dans l'enfer même des chrétiens ces ministres qui *de Thémis et de Mars ont vendu les honneurs.* Ailleurs, il personnifie la passion de l'amour, qu'il peint avec les attributs donnés par les anciens au fils de Vénus. Il environne son temple des *fruits de Pomone* et des *présens de Flore*. *Les grâces* demi-nues

Accordent à leurs voix leurs danses ingénues, etc.

Ajoutons que dans *le Lutrin*, ce chef-d'œuvre du plus sage de nos poëtes, *la Piété*, suivie des trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité, implore le secours de *Thémis*,

Vierge, effroi des méchans, appui de ses autels, etc.

Dans les exemples qu'on vient de citer, *le Temple de l'Amour* n'est qu'une peinture allégorique ; *Pomone*, *Flore*, *les Grâces*, *Thémis* ne sont, comme on l'a déjà dit, que des expressions figurées, telles que celles-ci : *Profondeurs du Tartare*, *plaines de Neptune*, qu'on a cru pouvoir employer dans cette Ode, sans s'écarter des convenances prescrites par le sujet. On s'est de même permis ces mots : *Pardonner aux Dieux*, dans lesquels on n'a cru voir que l'une de ces locutions appelées des *phrases faites*, qui n'offrent plus qu'un sens fictif et convenu, et dont il faut se servir au besoin, dans quelque sujet que ce puisse être, sous peine de ne rendre sa pensée que par des périphrases, c'est-à-dire, pour l'ordinaire, d'y jeter du vague et de l'affaiblir.

A M. VANDERBOURG, *sur sa traduction des deux premiers livres des* Odes d'Horace (*).

PLUS en rival qu'en traducteur,
Tu marches à grands pas sur ceux de ton modèle ;
Tu rends son coloris, son éclat, sa fraîcheur,
Et trait pour trait la peinture est fidèle.
Chez toi la modestie embellit le talent,
Le savoir le dispute aux grâces,
Et chacun dit en te lisant
Que la nature enfin a produit deux Horaces.

R........

(*) Un volume in-8°. A Paris, chez Fr. Schoell, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n° 14. Prix, 8 fr., et 9 fr. 60 c. par la poste ; papier vélin grand raisin satiné, 16 fr., et 17 fr. 60 c. franc de port. Nous rendrons compte incessamment de cet important ouvrage.

ÉNIGME.

Quoique sans entrailles, sans cœur,
J'ai de l'ame, et je sais, lecteur,
Par une sorte de magie,
Donner le mouvement, exciter l'énergie,
Inspirer la pitié, l'amour et la fureur,
La tendresse, la joie et la mélancolie.
Plus je suis maigre et vieux, et plus mes partisans
Trouvent en moi de charmes, d'agrément.
Je ne hais pas qu'on me caresse,
Mais ce doit être avec agilité, souplesse.
Cher lecteur, vois combien est fâcheux mon destin !
On me mène toujours la baguette à la main. S........

LOGOGRIPHE.

Avec six pieds, je marche, nage et vole,
Un son criard chez moi supplée à la parole;
Des douze mois j'offre l'équivalent,
Et j'accapare en moi tout l'esprit d'un savant.
Je rappelle la ville où d'un dieu la présence,
Par sa bonté, par sa puissance,
Sut convertir en un excellent vin
L'eau fade qu'on avait servie en un festin. S........

CHARADE.

Jamais sans mon premier on n'écrit une adresse.
Sur mon second on navigue sans cesse.
Mon troisième croît loin d'ici;
Souvent pour en avoir on est en grand souci,
Et même il faut toujours fendre l'onde traîtresse.
Mon dernier est un mot charmant,
Que l'on n'a pas besoin de dire à son amant.
Par mon entier on est couvert de gloire,
Et l'on reste à jamais au temple de mémoire. Mme J. de B.

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Fer*.
Celui du Logogriphe est *Toit*, dans lequel on trouve : *toi*.
Celui de la Charade est *Utile*.



SCIENCES ET ARTS.

Des Dispositions innées de l'ame et de l'esprit, ou *du Matérialisme, du Fatalisme, avec des réflexions sur l'éducation et sur la législation criminelle*; par F. T. Gall et G. Spurzheim. — A Paris, chez *Schoell*, libraire, rue des Fossés-Saint-Germain, n° 29.

(PREMIER ARTICLE.)

Rien n'est peut-être plus difficile, en France, que d'introduire une doctrine nouvelle. Ces Français si légers, si frivoles (dit-on) si mobiles dans leurs affections, si prompts à détruire ce qu'ils ont élevé, tiennent plus que tout autre peuple à leurs habitudes. Il est rare qu'ils veulent s'imposer la peine d'observer et de réfléchir. Ennemis du travail, mais avides de jouissances, ils aiment mieux suivre une route battue que d'en tracer une nouvelle, et s'en rapporter aux jugemens des autres que de juger eux-mêmes.

Quand les livres d'Aristote osèrent se produire dans l'école, toute l'école éleva contre eux un cri d'indignation; quand on se fut accoutumé à sa doctrine, on sévit avec le même zèle contre ses détracteurs. Quel tems n'a-t-il pas fallu pour dissiper les tourbillons de Descartes, faire reconnaître le mouvement de la terre autour du soleil, la circulation du sang, introduire l'émétique, chasser les revenans et les sorciers? L'inoculation a-t-elle jamais pu s'introduire parmi nous? et aujourd'hui que l'efficacité de la vaccine est démontrée par tant de preuves irrécusables, de combien de moyens ne faut-il pas s'armer pour en propager l'usage, et triompher de la routine! Qui sait s'il ne faudra pas plus d'un siècle pour nous familiariser avec l'arithmétique décimale et l'uniformité des poids et des mesures?

Il faut donc s'attendre à beaucoup de tribulations

quand on a l'esprit libre, et qu'on ose lutter contre les idées communes. Rien de plus périlleux que le bon sens et le génie. Lorsque M. le docteur Gall vint en France, qu'il eut ouvert un cours et fait entendre sa doctrine sur l'organisation du cerveau, à combien de contradictions ne fut-il pas en butte! Les esprits frivoles ne virent dans ses *bosses* que des sujets de plaisanterie; des esprits sérieux affectèrent d'y voir des sujets de terreur. Ces *bosses* étaient à leurs yeux comme les montagnes des Titans entassées pour détrôner Jupiter. Ils crièrent partout : *Au fatalisme, au matérialisme, à l'athéisme!* Les ames dévotes répétèrent le cri d'alarme; on regretta le saint-office et ses pieux auto-da-fé. Un journaliste trembla pour le peuple, et demanda qu'on mît des sentinelles à la Halle pour arrêter la contagion, et empêcher la doctrine du docteur Gall de pénétrer dans nos marchés, et d'infecter les marchandes de marée.

Au milieu de ce tumulte général, le docteur Gall resta calme, et poursuivit, au bruit de ce ridicule tocsin, le cours paisible de ses démonstrations; mais la foule de ses auditeurs décroissait tous les jours; on tremblait d'être confondu avec les matérialistes et les fatalistes; les esprits les plus fiers devinrent timides et méticuleux, et de crainte d'être taxés d'athéisme par le marguillier de leur paroisse, ils désertèrent sans bruit la cause des protubérances.

Mais que peut la dignité de marguillier contre le pouvoir de la raison? J'ai toujours beaucoup aimé l'avis de ce bon Juif qui disait aux membres de la synagogue: «Toute doctrine fausse se détruit d'elle-même; toute » doctrine vraie prospère et s'élève malgré toutes les » résistances.»

La doctrine de M. Gall a prospéré sans effort et sans violence. On s'est familiarisé avec ses *bosses*, comme on s'est habitué avec les comètes; on a conçu que l'ame pouvait avoir des organes pour penser, pour imaginer, pour désirer, comme le corps en a pour manger, boire et digérer.

Mais la conversion n'est pas encore complète; il reste quelques esprits craintifs, indociles, ou réfractaires, qui

veulent absolument voir dans le système du docteur Gall le bouleversement du monde et la ruine du genre humain. Il est donc à propos de les éclairer, de les adoucir et de les convaincre. L'ouvrage que vient de publier M. le docteur Gall, me paraît fort propre à remplir ce but. C'est un abrégé ou plutôt un extrait de son grand ouvrage sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux en général, et du cerveau en particulier. C'est le travail d'un esprit juste, profond, méthodique. Etranger à toute vue d'intérêt, inaccessible à toute idée de ressentiment, il pense, il parle en philosophe et en sage; il ne songe point à satisfaire son amour-propre, à élever l'édifice d'une vaine gloire; il paraît tout occupé d'éclairer les hommes et de faire triompher la vérité.

On sait combien il est difficile d'énoncer avec clarté les idées métaphysiques; combien ce genre de connaissances est ordinairement triste, aride, chargé d'obscurités. L'ouvrage de M. Gall n'a aucun de ces défauts; c'est un traité clair, facile et lumineux. L'auteur n'est pas né en France; mais, à peu de choses près, il écrit comme un Français, et personne ne justifie mieux que lui ce principe de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Son livre est divisé en trois parties. Dans la première, il se propose d'examiner si les propriétés de l'ame et de l'esprit sont innées et si leur manifestation dépend de conditions matérielles? Il traite dans la seconde du fatalisme, du matérialisme, de la liberté morale. La troisième est réservée à l'examen de l'homme considéré comme objet d'éducation, de correction et de punition.

Il ne faut pas confondre les idées innées avec les dispositions, les facultés, les penchans innés. M. le docteur Gall ne reconnaît point d'idées innées.

« Nos sensations et nos idées, dit-il, sont dues autant » au monde extérieur, par l'action intermédiaire des sens, » qu'à nos organes intérieurs; et comme les impressions » du monde extérieur sont accidentelles et doivent pré- » céder la perception, les sensations et les idées que font

» naître les objets déterminés de ce monde extérieur, » tels qu'un poisson, un oiseau, sont également accidentelles et ne peuvent pas être innées. On ne peut pas regarder non plus comme innées les sensations, les idées, » ou les notions déterminées dont les choses extérieures » ou les accidens forment les parties intégrantes ; et bien » que les facultés et les penchans soient innés, les idées » déterminées qui concernent les objets du monde extérieur et qui naissent des facultés et des penchans qui » agissent sur les objets, ne sont pas innées.

» La faculté d'aimer, le sentiment du juste et de l'injuste, l'ambition, la faculté d'apprendre les langues, » celle de composer plusieurs sensations et plusieurs » idées, de les juger et d'en tirer des conséquences, » voilà ce qui est inné ; mais les actes déterminés de ces » facultés, tel jugement, telle comparaison, et telle ou » telle perception des objets, tout cela n'est pas inné. » Ainsi qu'on ne nous accuse pas de renouveller les erreurs anciennes sur les idées innées et les principes » innés. »

Il était nécessaire que M. Gall s'expliquât sur ce point d'une manière précise : car les esprits les moins éclairés sont ordinairement les plus tranchans ; ils croient au-dessous d'eux de prendre la peine de s'instruire, et prononcent souverainement sans avoir souvent la moindre notion de ce qu'il s'agit de décider.

Voilà donc maintenant la question bien éclaircie. Il ne s'agit pas d'idées innées, de principes innés ; mais de facultés, de dispositions, de penchans innés. Je n'avais assurément dans le sein de ma mère aucune connaissance de ce qui se passait dans le monde ; je n'étais, en arrivant dans cette triste vallée de larmes, ni métaphysicien, ni géomètre, ni peintre, ni musicien ; mais j'avais des dispositions à le devenir. La nature m'avait gratifié de facultés propres à jouir de tous ces avantages, et doué d'organes destinés à leur exercice.

Mais ces organes sont-ils eux-mêmes la cause efficiente de ces facultés ? Voilà encore une question que les adversaires de M. Gall ont affecté d'obscurcir et sur laquelle il a cru nécessaire de jeter le plus grand jour.

« Quand nous disons que l'exercice des propriétés de
» l'ame et de l'esprit dépend de conditions matérielles,
» nous n'entendons pas que ces facultés soient le produit
» de l'organisation ; ce serait confondre les conditions
» avec les causes efficientes. Nous nous en tenons à l'ob-
» servation. Nous ne considérons les facultés de l'ame
» qu'autant qu'elles deviennent pour nous des phéno-
» mènes par le moyen des organes matériels, et sans
» nous hasarder au-delà des conditions matérielles, nous
» ne nions et n'affirmons que ce qui peut être jugé par
» l'expérience. Nous n'examinons point ce que sont les
» facultés en elles-mêmes ; s'il faut les regarder unique-
» ment comme les propriétés d'une substance spirituelle
» de l'ame, ou comme des propriétés de la matière orga-
» nisée. En un mot, nous ne cherchons pas à expliquer
» l'union de l'ame et du corps, ni leur influence réci-
» proque, ni comment cette influence a lieu. Que les
» ames soient unies aux corps plus tôt ou plus tard ;
» qu'elles soient douées de propriétés différentes dans
» chaque individu, ou bien qu'elles soient entièrement
» semblables dans tous, et que la modification des phé-
» nomènes soit due seulement à la différence de l'orga-
» nisation ; quelle que puisse être à cet égard la décision
» des théologiens et des métaphysiciens, notre principe,
» savoir que les qualités de l'ame et de l'esprit sont
» inées, et que leur manifestation dépend des organes
» matériels, n'en peut souffrir la moindre altération. »

Après ces réflexions préliminaires, M. Gall passe à l'exposition de ses principes. Il est impossible de méconnaître l'analogie entre l'homme et les animaux ; ce sont les mêmes organes, les mêmes sens, les mêmes besoins, les mêmes passions. Les animaux naissent, vivent et meurent comme l'homme ; les générations des rois, des héros et des savans se reproduisent comme celles de la souris et de la belette ; et pour comble d'humiliation des anatomistes prétendent avoir reconnu une singulière similitude entre l'homme

Et l'animal impur qui s'engraisse de glands.

Cependant il ne faut point que cette ressemblance ir-

rite notre amour-propre. Deux illustres pères de l'Eglise, S. Augustin et S. Grégoire de Nazianze, n'ont point rougi de la reconnaître ; et le grand Pascal, dans ses pensées sur la religion, observe que s'il est dangereux d'assimiler de trop près l'homme à la bête, il est également imprudent de lui dissimuler ses rapports avec les animaux.

Or, ces animaux ont évidemment des dispositions, des facultés, des penchans innés. Voyez le jeune canard, traînant encore les débris de sa coque, il court vers le ruisseau voisin ; le chevreau naissant frappe de sa tête le sein de sa mère pour en faire sortir le lait; le fourmilion à peine formé creuse l'entonnoir qui doit lui amener sa proie ; l'araignée file le réseau qui doit enlacer la sienne. Le castor bâtit machinalement sa maison, l'hirondelle son nid, l'abeille sa cellule hexagone : et ce travail n'est point le fruit d'une perception distincte, d'une intelligence éclairée ; c'est une force aveugle, un instinct caché, un penchant irrésistible qui les domine et les entraîne.

Or, examinez l'homme avec quelque attention, vous le trouverez doué des mêmes dispositions. Elles se manifestent dès sa naissance, se reproduisent dans mille circonstances différentes. Dites-moi pourquoi l'enfant cherche avidement le sein de sa mère, pourquoi il le presse de ses petites mains? Quelle autre institutrice que la nature, lui a enseigné à faire le vide pour attirer le lait dans sa bouche, à manifester ses besoins par des cris, à tendre les bras à sa mère ou à sa nourrice pour implorer son secours? Et ces gestes qui accompagnent nos discours, ces mouvemens de nos yeux, de notre bouche, de tous les traits de notre visage qui expriment nos passions ; qui nous les a enseignés? Vous passez sous un bâtiment près de s'écrouler; vos épaules s'arrondissent, vous courbez le dos avant d'avoir songé à la résistance que vous offrez en prenant cette position. Le plaisir vous anime au milieu d'un spectacle agréable, et vous battez des mains ; est-ce parce que vous avez vu d'autres personnes battre des mains en pareille circonstance? Non. Observez les enfans avant qu'ils aient assisté à aucun spectacle, s'ils éprouvent un sentiment vif de satisfaction, leurs petites mains se rapprocheront, et se frap-

peront en signe de plaisir. Combien de leçons secrètes n'avons-nous pas reçues de la nature? Jean-Jacques propose à son jeune Emile de sauter un fossé; croyez-vous que J.-J. ait besoin de lui apprendre les lois du mouvement? Non, l'élève prendra de lui-même une distance convenable, la parcourra en courant, et s'élancera de l'autre côté du fossé.

Il est donc évident que l'homme sait beaucoup de choses qu'il n'a pas apprises; que la nature lui a donné une aptitude, assigné des fonctions conformes au rang qu'il tient dans l'échelle des êtres. Et c'est ici que M. Gall entreprend d'établir que les facultés de l'homme dépendent particulièrement de son organisation.

« Tous les anatomistes, dit-il, et tous les physiolo-» gistes conviennent que les facultés augmentent chez » les animaux, à mesure que leur cerveau devient plus » composé et plus parfait. On voit, dit Horder, que de » la pierre au cristal, du cristal au métal, de celui-ci à » la plante, de la plante aux animaux, et de ceux-ci à » l'homme, les formes de l'organisation vont toujours » en s'élevant; que les facultés et les penchans des êtres » augmentent en nombre, dans la même proportion, et » finissent par se trouver réunis dans l'organisation de » l'homme, autant que celle-ci peut les renfermer. Il est » donc impossible de ne pas admettre que les dispositions fondamentales des propriétés des animaux et de » l'homme sont innées, et que l'activité et la manifes-» tation de ces facultés sont dépendantes de l'organisa-» tion. Ces vérités étant une des bases de notre doctrine, » nous allons leur donner la plus grande évidence en les » appuyant sur les faits de tout genre que fournissent » l'observation et l'expérience. »

Pour atteindre le but qu'il se propose, M. le docteur Gall établit huit propositions. Il démontre premièrement que les facultés intellectuelles et morales se manifestent, augmentent et diminuent, suivant que les organes qui leur sont propres se développent, se fortifient ou s'affaiblissent.

Chez les enfans nouvellement nés, on découvre à peine quelque trace des fibres dans les appareils qui servent à

renforcer et à perfectionner le cerveau. La structure fibreuse du cervelet ne devient de même visible que par degrés; aussi chez l'enfant nouvellement né, les seules fonctions sont-elles celles des sens, du mouvement, l'expression du besoin de nourriture, et des sentimens obscurs de plaisir et de douleur. L'enfant devient-il successivement adolescent, jeune homme, homme fait, vieillard? Ses organes et ses facultés suivent les mêmes périodes; ils s'élèvent, s'accroissent, s'affaiblissent et s'oblitèrent suivant la succession des tems.

Mais si le développement des organes affectés aux qualités de l'ame et de l'esprit ne suit pas l'ordre graduel ordinaire, la manifestation des fonctions de ces organes s'écarte aussitôt de leur ordre accoutumé.

C'est la seconde proposition qu'établissent MM. Gall et Spurzheim (car M. Spurzheim ne doit point être, dans cet ouvrage, séparé de M. Gall). N'est-il pas vrai, en effet, qu'on remarque parmi les enfans tantôt des êtres frappés de stupidité, tantôt des créatures douées d'une intelligence rare et précoce? On demande tous les jours pourquoi les bossus ont plus d'esprit que les autres. C'est qu'un des effets ordinaires du rachitisme, dit M. Gall, est de donner au cerveau un degré extraordinaire de développement et d'irritabilité.

Vous voyez un enfant que Vénus semble, à l'âge le plus tendre, animer de tous ses feux; si son cerveau pouvait être placé sous un bocal de verre, comme la ruche des abeilles, vous reconnaîtriez que la partie de ce viscère affecté à l'amour physique, est prodigieusement développé. Un imbécille a la tête petite, étroite, rétrécie; et l'on ne sait pourquoi le sculpteur dont le ciseau a produit la Vénus de Médicis, lui a donné une tête sotte et niaise. C'est une observation de M. Gall.

Il remarque encore et prouve d'une manière incontestable que si le développement et le perfectionnement des organes de l'ame et de l'esprit n'ont pas été complets, la manifestation des facultés respectives reste également incomplète.

On a vu à Hambourg un jeune homme dont le front avait à peine un pouce de hauteur, parce que le déve-

-loppement des parties supérieures et antérieures du cerveau avait été arrêté. Ce jeune homme ne jouissait que de l'exercice des fonctions attachées aux parties inférieures. Il apprenait les noms, les nombres, les époques, l'histoire, et il répétait tout cela mécaniquement; mais il était incapable de combiner des idées et de former des jugemens.

Si, au contraire, les organes de l'esprit et de l'ame arrivent à un degré particulier de développement et de perfection, alors l'ame exerce ses facultés dans toute leur plénitude et avec une éminente supériorité. Ces avantages ne sont communément accordés qu'aux têtes vertes, fortes et largement pourvues de matière cérébrale. L'artiste qui fit la statue de Périclès chercha à déguiser l'énormité de sa tête en la couvrant d'un casque; mais M. Gall observe que cette grosseur de la tête est une beauté morale, et que s'il était question de peindre un homme de génie, ce ne serait pas dans l'Apollon du Belvédère qu'on en trouverait le modèle.

C'est encore dans ces dispositions de la tête, dans ses formes, et dans l'étendue du noble viscère qui la remplit, qu'il faut chercher la différence qui caractérise les facultés morales et intellectuelles de l'homme et de la femme. La femme a moins de cervelle que l'homme, c'est un point reconnu; son front est plus étroit et plus bas, mais les parties postérieures du crâne, celles qui sont situées à la région supérieure de l'occipital, sont plus étendues et mieux fournies; c'est un fait constaté par les études des anatomistes. Assignez maintenant à ces diverses parties des fonctions particulières, et vous trouverez, suivant M. Gall, la cause des différences d'esprit et d'humeur entre les deux sexes.

Une observation non moins importante, et dont MM. Gall et Spurzheim ont fait la sixième de leurs propositions, c'est que si la conformation des organes de l'ame est semblable, les qualités sont semblables; s'ils sont différens, elles diffèrent de même. Deux jumeaux doués d'organes semblables donnent, dans la vie, les mêmes phénomènes; doués d'organes différens, ils

Ce

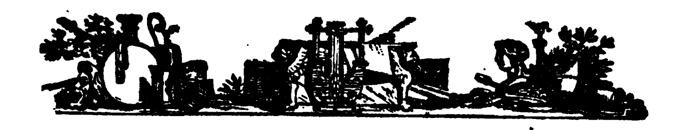
n'offrent plus rien de commun ; c'est un fait dont M. Gall s'est assuré par des recherches anatomiques rares et précieuses.

Enfin M. Gall entreprend de prouver successivement que les rêves, le sommeil, la veille, sont des résultats évidens de l'état de notre organisation, de son activité, de son influence sur les facultés spirituelles ; et que tout ce qui change sensiblement, affaiblit ou irrite l'organisme du cerveau, produit aussi des altérations considérables dans l'exercice de ces facultés.

Toute cette première partie est écrite avec beaucoup de méthode. Les principes me paraissent posés avec justesse ; les conséquences bien déduites ; les idées bien liées ; le style clair et facile. On lit cet ouvrage avec intérêt, on éprouve un certain plaisir à être de l'avis de l'auteur, parce qu'il ne tend point à nous surprendre, et qu'il ne semble occupé que de la recherche de la vérité. Il appuie son opinion non-seulement de l'autorité de l'expérience et des faits, mais de celle des livres et des écrivains les plus recommandables. Il cite souvent les SS. Pères et la Bible, et montre par-tout un si grand respect pour les vérités morales et religieuses, que je ne sais comment feront quelques personnes pour lui attacher les titres d'athée, de fataliste, et de matérialiste.

Nous examinerons, dans un second article, jusqu'à quel point il mérita ces épithètes.

SALGUES.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LETTRES DE JEAN DE MULLER A SES AMIS MM. DE BONSTETTEN ET GLEIM, précédées de la *Vie* et du *Testament* de l'auteur. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Fréd. Schoell*, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n° 14, passage du Vigan.

LES correspondances familières, les mémoires particuliers sont fort à la mode, aussi en a-t-on publié un grand nombre depuis quelques années. Les motifs de ces publications n'ont pas toujours été les mêmes, et l'on ne peut accorder à toutes la même légitimité. Quelques éditeurs étaient autorisés soit par les auteurs, soit par leurs familles, soit par les possesseurs légitimes de leurs lettres ou de leurs manuscrits. Plusieurs n'ont eu en vue que de répandre la lumière sur quelques personnages importans, sur quelques époques intéressantes de l'histoire du dernier siècle; ou bien, ce qui est plus louable encore, de soulager l'indigence ou d'augmenter l'aisance des héritiers des auteurs. D'autres éditeurs, au contraire, ont imprimé sans autorisation, ou, ce qui est pis, malgré des défenses formelles et en trahissant la confiance de l'amitié; enfin il s'en est trouvé un plus grand nombre encore qui n'ont eu pour but que d'amuser à leur bénéfice la curiosité et la malignité du public, et le public, en effet, achète leurs livres et s'en amuse, sauf à juger ensuite la pureté de leurs intentions, chose qui au fond ne les inquiète guères. Il n'en est pas de même de la publication des lettres de M. de Muller que nous annonçons. Mme Brun les fit imprimer, pour la première fois, en 1802, dans la langue originale, par les plus nobles motifs. Elle voulait venir au secours des orphelins suisses à qui la guerre avait enlevé leurs parens; elle leur consacra le produit de la vente de cet ouvrage,

et ce produit procura, en effet, à plusieurs d'entr'eux, le plus grand peut-être de tous les bienfaits, une bonne éducation. Je trouve ce fait consigné dans une lettre de Mme Brun aux rédacteurs des *Archives littéraires de l'Europe* (tome XI, p. 279). C'est avec plaisir que je le répète; et je suis seulement fâché que Mme Brun ait été en même tems obligée de répondre au reproche qu'on venait de lui faire, de n'avoir pas eu pour cette bonne œuvre l'autorisation de M. de Muller. Elle y répond, il est vrai, en affirmant positivement qu'elle en était munie et je me plais à la croire sur parole. Je suis encore fort aise de retrouver son assertion confirmée dans la préface de l'éditeur de la traduction française qui nous occupe; mais pourquoi cet éditeur, dans le triage qu'il a fait des lettres de M. de Muller à Gleim pour les joindre à ce volume, a-t-il conservé celle où l'historien des Suisses dit au chantre de Frédéric (page 486) que Mme Brun s'est avisée de faire courir dans le monde, *sans lui en dire un mot*, les épanchemens de cœur de sa jeunesse? Il y a sans-doute ici quelque mal-entendu que je suis très-porté à expliquer favorablement, mais que j'aimerais mieux voir éclaircir par l'éditeur lui-même.

L'extrême importance que j'attache aux procédés littéraires m'a peut-être entraîné plus loin que je ne voulais. Le bon usage qu'a fait Mme Brun du produit de son édition est sans doute pour elle une apologie plus que suffisante, et beaucoup de lecteurs seront plus empressés d'apprendre si les lettres de M. de Muller sont intéressantes en 1812, que de savoir si Mme Brun avait en 1802 le droit de les publier? Pour répondre à leur question, ou plutôt pour les aider eux-mêmes à la résoudre (car en cela chacun doit se décider d'après son goût), je vais essayer de leur faire faire connaissance avec l'auteur, moins connu chez nous qu'il ne mérite de l'être, et de leur donner une idée de l'esprit qui règne dans sa correspondance et des matières qu'elle contient.

Jean de Muller que l'Allemagne regarde comme un de ses plus grands historiens, et à qui l'on fait le reproche flatteur d'être plus Tacite que Tacite lui-même (*ipso*

Tacito Tacitior), naquit à Schaffouse en 1752. Fils d'un ecclésiastique qui avait peu de fortune et plusieurs enfans, il fut destiné lui-même à l'état ecclésiastique; mais l'histoire et la politique le séduisirent, le captivèrent dès qu'il fut en état de les connaître, et il abandonna de bonne heure les disputes théologiques pour le burin de Clio. Il se lia d'amitié avec M. de Bonstetten, membre d'une des familles les plus illustres de Berne, et fit par lui des connaissances doublement utiles, à Genève et dans les environs. Ce fut là, ce fut chez les amis que lui avait donnés M. de Bonstetten, qu'il se livra avec une ardeur incroyable à ses travaux politiques et historiques, qu'il prépara, qu'il commença cette *Histoire des Suisses*, qui doit l'immortaliser; et c'est de là qu'il écrivit les lettres que nous avons sous les yeux. Cependant ces immenses travaux qui lui promettaient la gloire n'étaient encore rien pour sa fortune. La bienfaisance de ses amis ne pouvait être éternelle, et lui-même ne pouvait se résoudre à en vivre éternellement. Il gagna d'abord quelques sommes modiques en faisant à Genève des cours publics d'histoire générale; il forma d'autres projets pour assurer son indépendance, mais aucun ne réussit. Il quitta alors la Suisse et chercha de l'emploi à Berlin où l'attirait son enthousiasme pour la gloire de Frédéric. N'ayant pu s'y faire connaître, il alla à Cassel et fut plus heureux, mais l'amitié et ses premiers penchants le ramenèrent bientôt de Cassel à Genève. Dans la suite il s'attacha d'une manière plus intime et plus durable à l'électeur de Mayence Frédéric-Charles-Joseph, et l'on ne peut trop regretter que les circonstances ayent ensuite forcé ce prince à se séparer de lui, à le céder, en quelque sorte, à la cour de Vienne, où il ne put prendre racine et qu'il ne tarda pas à quitter pour celle de Berlin. Quels que fussent et le génie de Muller, et son amour pour le travail, et la fermeté de ses vues, de nouveaux déplacemens n'ont pu que nuire à ses succès et à sa gloire, en l'empêchant de suivre ses plans avec toute la constance nécessaire, et de donner à ses ouvrages toute leur perfection. Trop souvent dépaysé, trop sou-

vent transporté au milieu de gens qui professaient des principes différens, des religions diverses, et servaient des intérêts opposés, c'est beaucoup encore qu'il ait fait autant pour la postérité et pour la gloire; mais il était impossible qu'il échappât entièrement au reproche d'inconstance qui lui a été fait par ses ennemis. Il n'y eut cependant en lui aucune versatilité de principes, et il suffira, pour le prouver, de transcrire ce qu'il en dit dans une notice sur sa vie, qu'il publia lui-même pendant son dernier séjour à Berlin. Voici, dit-il, en abrégé ma profession de foi politique : « Respecter la démocratie à Underwald, l'aristocratie à Venise et à Berne, la monarchie dans chaque grand Etat; révérer dans la religion tout ce qu'elle a de pur, de touchant et de sublime; maintenir avec fermeté tous les droits anciennement garantis comme l'ancre du repos et de la sûreté publique; tendre sans cesse au grand but de l'humanité, à son perfectionnement progressif, et croire fermement que les seuls moyens de l'opérer sont la plus grande liberté possible en accord avec l'ordre et la justice.... » (page xxiv). L'historien et l'homme d'état qui s'est fait des maximes aussi judicieuses, ne peut sans doute être accusé de versatilité, quel que soit le pays où la fortune l'oblige de chercher une existence et des loisirs.

Je désire que cette esquisse rapide de la vie de M. de Muller donne quelque idée de son caractère. Pour le faire mieux connaître, c'est à sa correspondance que je dois avoir recours. Ou je me trompe fort, ou elle fera sur ses lecteurs une impression très-vive. Deux sentimens y dominent, l'amitié et l'amour de la gloire; le jugement de l'auteur s'y manifeste par une admiration enthousiaste des anciens, par ses observations sur divers auteurs modernes, et mieux peut-être encore par un coup-d'œil politique bien extraordinaire dans un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans.

Quoique son amitié pour M. de Bonstetten, sa reconnaissance pour Bonnet et Tronchin se montrent presqu'à chaque page, je ne ferai dans ce genre qu'une seule citation, et je la prends à la fin de la lettre 88 (page 275):

« Je vous prie, mon meilleur ami, (dit-il à M. de Bonstetten), vous à qui je dois Genève, M. Tronchin, la plus grande partie des connaissances que j'ai acquises, et tout ce que j'espère faire par la suite de louable et d'utile, je vous prie de recevoir pour vous mes remercîmens de tant de biens, et de m'appeler votre ouvrage, comme Epaminondas appelait la bataille de Leuctres sa fille. Quand vous ne feriez rien de plus, n'accusez point votre vie d'avoir été inutile, mais croyez que notre amitié était le but de votre existence, et que c'est à moi désormais de faire pour nous deux ce que dans d'autres circonstances nous aurions pu faire ensemble. Mon ami, aimez-moi seulement, vivez seulement, et laissez-moi lire dans cette ame si noble vos sentimens et vos pensées, afin que j'aie sans cesse devant les yeux les vertus sur lesquelles reposent notre amitié et notre bonheur. »

L'amour de la gloire que j'ai annoncé comme l'un des sentimens qui régnaient dans l'ame de Muller, s'associe déjà à l'amitié dans ce passage. J'en citerai deux où il règne seul. Voici comment il s'exprime, page 99. « Je me vois déjà en présence de la postérité, de ce tribunal inexorable qui doit me comparer un jour avec mes grands modèles, et me vouer avec une égale impartialité à l'immortalité ou à la honte. Il me semble que les mânes de nos aïeux m'apparaissent et me menacent de troubler mon sommeil, si je ne me montre digne de les peindre. Je ne me présente pas non plus sans crainte devant l'auguste assemblée des grands hommes de notre siècle. Je voudrais fixer leur attention : je voudrais les intéresser et leur plaire; mais qu'il est difficile à un jeune homme sans nom de se frayer une route à l'ésprit et au cœur de ces princes du monde moral! » L'autre passage (page 361), sera plus court, mais l'impression doit en être encore plus forte. On se rappelle que Muller était sans fortune, et voici ce qu'il écrivait à son ami. « Je m'applique à présent toute la journée à diminuer mes besoins; car le plus grand de tous les besoins pour moi, c'est l'indépendance. Pour y parvenir, je mange aussi peu qu'il m'est possible, et je me refuse tous les jours

davantage. Il est vrai que je puis à peine me tenir debout; mais je compte sur le secours de l'habitude. » Lorsque l'on fait de tels sacrifices à la gloire, il me semble qu'on doit l'obtenir.

M. de Muller joignait à l'admiration la mieux sentie pour les anciens un tact sûr dans la manière d'apprécier leurs divers mérites. Voici ce qu'il dit de Tacite et de Plutarque (page 48) : « Formez votre style d'après Plutarque plutôt que d'après Tacite. L'un, dans sa bonhommie un peu verbeuse, semble un père qui raconte à ses enfans les choses d'autrefois, et les exhorte amicalement au bien : les magistrats et le peuple s'abandonnent volontiers à sa conduite. L'autre parle comme l'oracle d'un Dieu; son langage intimide les ames faibles; elles fuient devant lui comme un troupeau de brebis au rugissement du roi des forêts. » Ailleurs (page 178), il dit de César : « Je sens que César me rend infidèle à Tacite. Il est impossible d'écrire avec plus d'élégance et de pureté : il a la véritable précision, celle qui consiste à dire tout ce qui est nécessaire et pas un mot de plus; il écrit en homme d'Etat, toujours sans passion. Tacite est philosophe, orateur, ami zélé de l'humanité, et à tous ces titres il se passionne quelquefois; si je m'en fie aveuglément à lui, il peut me mener trop loin; avec César je ne cours jamais ce risque. »

Je citerais encore les jugemens de notre auteur sur Homère, Sophocle, Thucydide, et même sur Claudien, sur le Tasse et Rabelais, si je ne devais garder quelque espace pour ceux qu'il a portés des écrivains de son siècle. Montesquieu est son oracle, mais il sait aussi rendre justice à Adam Smith; il apprécie très-justement (page 119) la manière de quelques hommes distingués. « Montesquieu, dit-il, écrit toujours comme un génie supérieur; Sulzer comme un des anciens sages de l'école de Socrate; Haller comme un homme d'esprit qui a une immense littérature; Leibnitz avec négligence comme un homme qui ne songe point à écrire. » Il n'y a qu'un Français dans cette énumération contre un Allemand et

deux Suisses, mais la France ne se plaindra pas de son lot.

Il y a quelque chose d'attendrissant dans ce passage (page 128), d'une lettre que Muller écrivit à son ami en sortant du spectacle de Ferney : « Je ne regarde jamais ce Voltaire, sans être touché jusqu'aux larmes. Le chantre de Henri, l'ami de Frédéric, l'historien de Louis XIV, dans sa glorieuse vieillesse, entouré des hommages de ses contemporains, sûr de la postérité, et élevé au-dessus de la foule de ses ennemis et de ses envieux ! un tel spectacle m'anime d'un plus vif enthousiasme et m'excite plus puissamment aux grandes résolutions que toute la magie de l'art théâtral. » Voilà sans doute de l'enthousiasme, mais Muller n'en était point aveuglé ; et je renvoie ceux qui voudront s'en convaincre à la lettre II (p. 43), où il parle de la *philosophie de l'histoire.*

En général, la sensibilité de M. de Muller ne faisait jamais dévier son jugement. Il admire (page 62) l'éloquence magique de J. J. Rousseau ; mais il n'en écrit pas moins (page 87) : « Je ne me soucie nullement de l'Origine des Sociétés, du Contrat Social, et de tous ces vains systèmes inapplicables à la conduite des affaires. » Jamais son amour pour la liberté, pour les lumières, pour la philosophie, ne lui fait méconnaître les dangers qui peuvent en naître, lorsque ces passions se trouvent déplacées et prennent un cours désordonné. « Je regarde, dit-il (page 52), l'Encyclopédie comme une des causes éloignées qui pourront contribuer à la chute de la monarchie française. Les troubles intérieurs qui occasionnent des ligues funestes à l'Etat, sont ordinairement causés par des gens qui croient s'entendre en politique et en gouvernement, mais qui n'en ont vu que de loin l'ensemble, et n'en ont point aperçu les détails par la lunette de l'expérience..... L'étude des détails m'apprend tous les jours davantage quel sot livre c'est qu'une *politique*, puisque chaque pays a la sienne, que deux pays ne peuvent avoir la même, et qu'un Anglais rejetterait avec raison la constitution de Berne que nous aurions, vous et moi, non moins raison de vanter. »

Le peu d'espace qui me reste m'a forcé d'étrangler en quelque manière ce passage remarquable écrit en 1774, et qui occupe deux pages entières. La même raison me condamne à ne faire qu'indiquer les pages 55, 159, 164, où l'auteur donne encore des preuves de ce coup-d'œil politique que je lui ai attribué ; et malgré ces sacrifices, je suis encore obligé de faire celui de quelques anecdotes très-piquantes (pag. 177, 209, 320, 330) que je m'étais proposé de citer, parmi beaucoup d'autres, qui ne sont pas sans intérêt; mais il faut aller au plus pressé, et après avoir parlé des lettres de M. de Muller dire quelques mots de la traduction française où je viens de les lire. Je commencerai, quoiqu'à regret, par faire un reproche au traducteur. Il annonce dans sa préface que les lettres qu'il présente au public ne sont pas entières, qu'il en a retranché plusieurs choses, et il donne des raisons de ces retranchemens qui m'ont paru très-plausibles en général; mais je crois qu'il en a poussé trop loin l'application particulière ; non-seulement les lettres qu'il publie ne sont pas entières, mais il en a supprimé vingt-huit entièrement, puisque sa traduction n'en offre que cent vingt-une, au lieu de cent quarante-neuf que contient l'édition allemande. Quoique je n'aie pas vérifié scrupuleusement si ces vingt-huit lettres méritaient d'être supprimées, je crois pouvoir affirmer le contraire; car le hasard m'en a fait rencontrer une (la trente-neuvième de l'original) que je regrette infiniment. L'auteur y prédit comment les historiens allemands tomberont dans deux systèmes également vicieux sur la manière d'écrire l'histoire, et l'événement a justifié sa prédiction. Je doute fort que cette lettre soit la seule des vingt-huit qui eût mérité d'être conservée, et je doute plus fortement encore qu'on nous en ait dédommagé par les cinquante-une lettres de la correspondance entre Muller et Gleim.

Après avoir payé ce tribut à la critique, je louerai avec un véritable plaisir, comme traducteur, l'écrivain que je viens de blâmer comme éditeur. Il est extrêmement rare de traduire l'allemand en français avec autant de fidélité,

d'aisance et d'élégance qu'il en a mis dans son travail; il sait parfaitement bien les deux langues, et quelques passages d'auteurs latins qu'il a traduits, soit entre parenthèses, soit en notes, me font croire qu'il est fort bon littérateur. La partie typographique est aussi très-soignée : je n'y ai trouvé qu'une faute grave, *indépendance* pour *dépendance*, pag. 188. Tout bien pesé, ce volume me paraît devoir offrir une lecture aussi curieuse qu'intéressante à ceux de nos compatriotes qui n'ont pas un goût exclusif pour notre littérature, et qui peuvent désirer de voir les hommes et les écrits célèbres de la fin du dernier siècle avec d'autres yeux que des yeux français.

C. V.

ÉLOGES DE MONTAIGNE; par MM. VILLEMAIN, DROZ et JAY. — A Paris, chez *Didot* et *Delaunay*, libraires.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

MM. VILLEMAIN et DROZ ont, tous deux, considéré Montaigne, d'abord comme moraliste, et ensuite comme écrivain; car bien que cette division ne soit pas énoncée explicitement dans le discours de M. Droz, elle y est cependant facile à saisir. M. Jay n'a pas suivi cette marche. « Lorsque, dit-il, cherchant à considérer Mon- » taigne sous divers aspects, je veux séparer l'écrivain » du moraliste, et le moraliste de l'homme, j'aperçois » un trait dominant qui les réunit; par-tout l'esprit phi- » losophique anime son langage, fortifie son talent, et » règle ses mœurs comme ses opinions. » M. Jay avait déjà été à même d'observer cette puissance de l'esprit philosophique, non-seulement sur un individu, mais sur toute une génération d'écrivains. Les amis des lettres n'ont pas oublié que ce fut son *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle* qui remporta, en 1810, un des deux prix d'éloquence qui furent décernés par l'Académie française. Ce Tableau ne se fit pas moins remarquer par le mérite de l'ordonnance, que par

celui de l'exécution. Il fixa le choix de l'Académie, après trois années, pendant lesquelles la lice resta ouverte sans que les juges trouvassent un vainqueur à couronner : circonstance particulière qui, en attestant la difficulté de vaincre, ajoutait à l'éclat de la victoire. Les études que fit alors M. Jay sur les plus grands écrivains du dernier siècle, n'ont pas été perdues pour son Eloge de Montaigne : on sait quels rapports de vues et de principes plusieurs d'entr'eux ont avec l'auteur des *Essais*; nous ne voudrions pas assurer que M. Jay n'a pas un peu abusé de son droit de panégyriste lorsqu'il dit que : « Quelques-unes des productions » philosophiques les plus estimées du dernier siècle ne » sont que le commentaire de ses pensées (de Montai- » gne). » Il faut convenir qu'Emile, par exemple, est un magnifique commentaire de ces pensées dont parle M. Jay. S'il voulait nous démentir, nous en appellerions du panégyriste de *Montaigne* à l'auteur du *Tableau de la littérature française.* Mais nous retrouvons quelques lignes plus loin, et sans sortir de ce sujet, cette justesse de vues et cette propriété d'expressions dont M. Jay s'écarte si rarement. « Les vérités que Montaigne avait » déposées dans son livre, furent recueillies par des » écrivains du premier ordre, et reparurent avec de » nouveaux développemens et une force nouvelle. Tous » les genres de littérature s'enrichirent de ce précieux » héritage, et jusque dans la poésie, vous retrouvez » l'influence de ce génie vigoureux et indépendant. » Voilà ce qu'on ne peut nier; c'est l'influence de Montaigne ou plutôt de l'esprit philosophique dont il a été, en quelque sorte, le précurseur, sur presque tous les genres de littérature. Les effets de cette influence ont-ils été tous également heureux, et la comédie, entr'autres, a-t-elle gagné aux emprunts qu'elle a faits aux moralistes? Voilà ce que quelques gens mettent en question, et ce que nous ne prétendons pas discuter : nous voulons seulement confirmer l'opinion de M. Jay par un exemple qui se rapporte à la comédie, en rappelant que plusieurs des sarcasmes les plus malins du barbier Figaro

contre les médecins et les grands seigneurs, sont empruntés textuellement à Montaigne. Il faut donc convenir, avec M. Jay, que c'est dans le dix-huitième siècle que le mérite de Montaigne a été généralement reconnu, quoiqu'il ait eu peut-être autant de lecteurs, dans le siècle précédent, parmi les gens du monde et dans ces sociétés brillantes où l'esprit se nourrissait de lectures graves et sérieuses. On citerait Mme de Sévigné qui savait si bien concilier sa vénération pour MM. de Port-Royal avec sa vieille amitié pour Montaigne. La Bruyère n'est pas un des moins justes appréciateurs du mérite de ce philosophe. « Deux écrivains, dit-il, ont blâmé Montaigne que je ne crois pas, aussi bien qu'eux, exempt » de toute sorte de blâme. Il paraît que tous deux ne » l'ont estimé en nulle manière : l'un ne pensait pas assez » pour goûter un auteur qui pense beaucoup ; l'autre » pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées » qui sont naturelles. » M. Jay qui, dans ses notes, cite ce passage de La Bruyère, a retranché ces mots : *Que je ne crois pas, aussi bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme*. Il a craint apparemment que cette restriction n'atténuât le bien que La Bruyère dit de Montaigne. Des critiques jansénistes ne manqueraient pas de lui faire un crime de cette petite *escobarderie*, et ils feraient contre lui un nouveau chapitre *des autorités éludées*; mais notre zèle n'est pas si amer.

Oserons-nous émettre une opinion qui pourra paraître hasardée, et qui aurait besoin, nous le sentons, d'une autorité plus grande que la nôtre? On a beaucoup parlé des obligations que quelques écrivains du dix-huitième siècle ont à Montaigne; mais a-t-on assez examiné celles que pourrait lui avoir le plus violent de ses antagonistes du siècle précédent? Sans doute, Pascal est un de ces génies privilégiés qui sont tout par eux-mêmes; mais la lecture de Montaigne n'aurait-elle pas, au moins autant que le jansénisme, développé en lui le germe de cette philosophie qui *gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi?* De quelle lumière il semble frappé en trouvant dans les *Essais* ce ton d'autorité me-

naçante, qui devait devenir, en ses mains, un instrument si terrible! Comme il peint sa joie, d'y *voir la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte sanglante de l'homme contre l'homme, laquelle, de la société avec Dieu où il s'élevait par les maximes de sa faible raison, le précipite dans la condition des bêtes! On aimerait*, dit-il, *de tout son cœur, le ministre d'une si grande vengeance.* Mais ces traits d'humeur chagrine, et ce désespérant stoïcisme, ne forment pas seuls la philosophie de Montaigne. Aussi Pascal diffère-t-il de lui en tout le reste. C'est ainsi que nous prenons rarement d'un auteur, quel qu'il soit, tout ce qu'il nous offre; le goût et le caractère choisissent ce qui leur convient. Toutefois on ne peut nier que Pascal n'ait fait une étude très-approfondie de Montaigne. A la manière dont il le combat, on juge ce qu'il estimait son ennemi. Nulle part, peut-être, on ne trouve une analyse plus profonde des *Essais* que dans les pensées de Pascal, qui lui-même n'a donné à aucun des sujets qu'il traite de plus grands développemens.

En comparant le style de ces deux écrivains, on pourrait encore trouver entr'eux de certains rapports, une franchise et une force d'expression, un art de renfermer la pensée dans un tour vif et précis dont, avant Pascal, il n'y avait guère d'exemple que dans Montaigne.

« Ce que Montaigne a de bon, dit Pascal, ne peut » être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais » (j'entends hors les mœurs), eût pu être corrigé en un » moment.

» Quand on voit, dit-il ailleurs, le style naturel, on » est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un » auteur et on trouve un homme. » Ne semble-t-il pas que ce soit encore ici Montaigne qu'il désigne? On peut donc, sans prétendre établir entr'eux aucune espèce de parallèle, faire entrevoir une sorte d'affinité; ce qui serait plus facile à expliquer, si l'on admettait dans l'ordre moral, comme on l'admet dans l'ordre physique, le système des affinités entre des corps de nature différente.

La manière dont M. Jay envisage Montaigne, en ne

séparant jamais l'homme de l'écrivain et du moraliste, amène l'orateur à le considérer plus fréquemment dans ses rapports avec son siècle et les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé; elle donne à son discours une couleur plus historique. Son exorde devient presque une introduction dans laquelle il trace rapidement et à grands traits l'époque où vécut Montaigne; « époque où le » peuple français, instrument d'anarchie entre les mains » de quelques chefs ambitieux, confondait la religion » avec le fanatisme, et la liberté avec la licence. »

Il nous représente « Montaigne calme au milieu de » l'agitation générale, et formant avec tout son siècle » un contraste frappant; les scènes de violences, les » actes de rébellion dont il est témoin, raffermissent » dans son cœur ces sentimens de justice et de loyauté » dont l'oubli funeste est la honte et le fléau des peu- » ples. Tandis que la France tenant, d'une part, à la » barbarie par des habitudes *séculaires*; de l'autre, à la » civilisation par des idées nouvelles, hésite entre ces » deux forces opposées, il devance son siècle, observe » tout sans prévention, juge tout sans partialité; et doué » d'une raison supérieure, affranchit sa pensée de la » vieille tyrannie de l'école et de la fureur aveugle des » innovations. »

Nous avons mis en italique le mot *séculaire*, comme un de ceux dont on a faussé, dans ces derniers tems, l'acception naturelle. *Séculaire* ne peut signifier autre chose que ce qui revient tous les cent ans. Des *habitudes séculaires* nous paraissent une expression impropre; c'est peut-être la seule incorrection qu'on trouve dans l'ouvrage de M. Jay. « C'est ici un livre de bonne » foi, » dit Montaigne, dans l'avis au lecteur qu'il a mis en tête de ses *Essais*. M. Jay prouve que c'est de son commerce avec les anciens, qu'il avait rapporté cette qualité qui brille dans ses écrits.

« Vous le savez, dit-il, tout est naturel dans les pro- » ductions des écrivains illustres de l'antiquité; leur ame » n'était enveloppée d'aucun voile, et cette noble fran- » chise est la source principale des beautés immortelles

» qui brillent dans leurs chefs-d'œuvre. . . . . De là cette
» vigueur de conception, cette touche brûlante, cette
» vérité de coloris qui rend, pour ainsi dire, la pensée
» palpable, et dans l'écrivain, vous montre l'homme
» tout entier. Leur pensée marche librement, se déve-
» loppe avec aisance, et communique à la parole son
» énergie et sa majesté....... Il y a toujours dans le
» cœur de l'homme une partie secrète, des sentimens
» cachés qui ne se produisent jamais au-dehors. Mon-
» taigne ne connaît point cette réserve ; il ose dire tout
» ce qu'il ose penser. Un tel caractère nous est devenu
» tellement étranger, que nous avons même quelque
» peine à le reconnaître ; et nous en affaiblissons l'idée
» en nommant naïveté cette courageuse franchise de
» pensée et d'expression. »

Nous abrégeons à regret ce morceau qui nous semble réunir à un très-haut degré la profondeur des pensées au talent d'écrire. Il serait difficile d'apprécier avec plus de justesse ce mérite de la bonne foi dans l'écrivain : mérite devenu si rare aujourd'hui, et qui caractérise particulièrement Montaigne et Rousseau. Tous deux ont reconnu en eux-mêmes cette qualité précieuse ; tous deux s'en sont fait gloire ; l'un, naïvement et dans une préface dont la simplicité n'a pas eu plus d'imitateurs que l'ouvrage ; l'autre, avec plus de faste et dans une devise où il se consacre à la recherche de la vérité. Tous deux écrivant d'inspiration, et toujours de bonne foi, même dans leurs erreurs, ont mérité que ces erreurs leur fussent pardonnées.

M. Jay fait un parallèle fort brillant de ces deux grands moralistes, et penche à croire que si Rousseau est plus parfait comme écrivain, Montaigne est plus estimable comme philosophe.

Les notes de M. Jay renferment une pièce peu connue et fort curieuse : ce sont des avis donnés par Catherine de Médicis à Charles IX, peu de tems après sa majorité, et qui furent écrits par Montaigne lui-même. On y trouve aussi quelques détails sur le château de Montaigne et sur cette tour où il avait placé sa *librairie*.

On dit que le discours de M. Jay, lu, dans les séances particulières de l'académie, avant ceux de MM. Villemain et Droz, y fit une impression que ne put effacer ensuite la lecture des deux ouvrages rivaux. Cette impression se retrouve dans le jugement de l'académie, qui donne la première mention à M. Jay; mais le public, plus heureux, et qui n'a pas de prix à décerner, balance encore entre ces trois mérites différens, et s'applaudit de son embarras.



VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de Musique.* — Première représentation d'*Œnone*, opéra en deux actes, paroles de M. Bailly, musique de feu M. Kalkbrenner.

La première représentation de cet opéra n'avait pas attiré une très-grande affluence de spectateurs, malgré l'attention qu'avait eue l'administration de l'étayer du joli ballet de *Paul et Virginie* : il est même à remarquer que la salle était plus garnie au commencement du ballet qu'à l'ouverture de l'opéra; c'est-à-dire, que beaucoup de personnes se méfiaient d'un opéra en deux actes et qui n'avait été annoncé que peu de jours avant son apparition.

Œnone fut aimée d'Apollon qui, en reconnaissance de ses faveurs, lui donna une parfaite connaissance de l'avenir, et de la propriété des plantes. Pâris n'étant encore que berger sur le mont Ida, s'en fit aimer, l'épousa, en eut un fils, mais l'abandonna bientôt pour aller à Troie où il conduisit Hélène qu'il avait enlevée : blessé par Philoctète, il se ressouvint alors d'Œnone; il se fit porter sur le mont Ida, et il implora son secours. Ici les versions deviennent bien différentes : l'un prétend qu'Œnone refusa de le guérir, qu'il mourut de sa blessure, et qu'Œnone en expira de douleur; d'autres veulent qu'Œnone, malgré toute sa science, n'ait pu guérir une blessure faite par les flèches d'Hercule qui étaient empoisonnées. Voici toutefois la fable que l'auteur a choisie : Œnone abandonnée par Pâris pleure la perte de son époux; un fils qu'il lui a laissé ne peut adoucir ses regrets; Polydamas paraît et lui an-

nonce que Pâris blessé par Philoctète, vient implorer son secours; mais cette nymphe, aigrie par le souvenir de son infidélité, refuse de le guérir et le renvoye vers son Hélène. Au second acte, Œnone se repent de son inflexibilité, mais il n'est plus tems; Pâris a cessé de vivre; l'amour d'Œnone se réveille alors, elle s'adresse les plus cruels reproches, s'accuse de cette mort et veut se percer d'un poignard; Polydamas retient sa main. Vénus touchée des regrets d'Œnone descend sur la terre; Pâris que l'on croyait mort, sort plein de vie du monument funèbre qu'on lui avait déjà élevé, ce qui forme un coup de théâtre aussi agréable qu'inattendu. L'auteur se contente d'avoir réuni les ci-devant époux, il ne nous apprend pas si Pâris, pour prix des soins d'Œnone, l'abandonne un seconde fois pour retourner au siége de Troie où chacun sait qu'il tua Achille.

Il est aisé de s'apercevoir que cet opéra était primitivement une cantate que l'on a étendue et délayée pour en composer deux actes; l'auteur a bien fait de l'appeler *Œnone*, car ce personnage occupe presque exclusivement la scène. Le talent supérieur que Mme Branchu a déployé en chantant et jouant ce rôle, n'a pu couvrir le manque total d'action; et, graces à cette cantatrice célèbre, l'opéra d'Œnone a été écouté jusqu'à la fin, et a même obtenu ce que l'on appelle un *succès d'estime*. M. Bailly est auteur d'un recueil de fables remarquables par l'élégance du style; son opéra ne se recommande pas par la même qualité. Un mauvais plaisant, placé à côté de moi, disait que cet auteur faisait parler dans son opéra les hommes comme les bêtes de ses fables.

M. Kalkbrenner, auteur de la musique, n'est connu à Paris que pour avoir, en société avec M. Lachnith, arrangé la musique de l'Oratorio de Saül; celle d'Œnone se ressent de l'école allemande; le compositeur imite la manière de Mozart. L'ouverture, le final du premier acte et un grand air chanté par Mme Branchu, ont été remarqués. La partition est bien écrite; on voudrait que le compositeur se fût quelquefois un peu moins occupé de l'orchestre, et qu'il eût fait plus ressortir le chant principal.

L'Académie impériale de Musique devrait mettre dans son répertoire plusieurs ouvrages en deux actes que l'on représenterait avant quelque grand ballet d'action. Le spec-

tacle alors ne paraîtrait pas si long. L'opéra d'Œnone a un mérite que personne ne lui contestera, celui de la brièveté.

Opéra Comique. — *Nil sub sole novum.* — Qui n'a pas lu *le Connaisseur* de Marmontel, un de ses plus jolis Contes ? Quel est le jeune littérateur qui, pour son début, ne s'est pas emparé de ce sujet ? Comédie, opéra, vaudeville, on a essayé de le mettre sur toutes les scènes ; et nulle part il n'a réussi. M. Claparède a été plus heureux que ses devanciers. *L'Auteur malgré lui*, opéra en un acte qu'il vient de donner à Feydeau, a été applaudi ; il est redevable de ce succès d'abord à la musique de M. Jadin, et sur-tout au talent de Mlle Regnault, de Chenard et Huet. B.

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES. — L'Académie des Jeux floraux de Toulouse a fait, le 3 de ce mois, la distribution de ses prix annuels. Le premier prix de poésie, qui est une amaranthe d'or, a été décerné à une ode de M. Victorin-Fabre, intitulée *le Tasse* (*). Le second prix, qui est une violette d'argent, a été décerné à un poëme de M. Mollevaut, intitulé *Agar dans le Désert*. Le troisième prix, qui est un souci d'argent, l'a été à une élégie de M. Ardent fils aîné, négociant de Limoges, intitulée *la Grèce*. Le quatrième prix, qui est un lis d'argent, a été adjugé à une hymne à la Vierge, qui a pour titre : *Plainte d'une Religieuse après la destruction des Cloîtres* ; l'auteur est M. Alexandre Soumet.

Le prix du discours, qui est une églantine d'or de la valeur de 450 fr., a été remis pour le concours de 1813. L'Académie propose de nouveau l'éloge de Pascal pour sujet de ce prix. Elle aura à distribuer, dans le même concours, deux amaranthes, trois églantines, trois violettes, un souci et un lis, en tout dix prix au lieu de cinq. Tout ouvrage qui blesserait la religion, les mœurs ou le gouvernement, est rejeté du concours.

(*) Cette ode nous est parvenue, et nous nous sommes empressés d'en faire jouir nos lecteurs. *Voyez* l'art. *Poésie*. Le Tasse nous y a paru loué dans un langage digne de lui.

Note des Rédacteurs.

Aux Auteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, je viens de voir chez le libraire Paschoud (*) la route du Simplon elle-même; c'est-à-dire une suite de 35 vues coloriées qui représentent fidèlement ce noble et utile ouvrage de l'art. Cinq de ces vues nous montrent cette route lorsqu'elle côtoie le beau lac de Genève; quatre autres la représentent en différens endroits de la vaste vallée dont se compose le Valais; dans les vingt vues qui viennent après, on suit la route dans les hautes vallées et à travers les déserts du Simplon; et enfin on redescend dans l'Italie par les riantes prairies du *Domo d'Ossola* et les bords du lac Majeur, embelli de ses îles Borromées. Par-tout ont voit serpenter une route large, unie comme une allée de jardin à travers les sites les plus variés et les plus pittoresques. Tantôt on franchit avec elle des précipices et des torrens sur les ponts les plus hardis; tantôt on s'enfonce dans des galeries souterraines qui traversent des montagnes; tantôt on la voit dominer en terrasse sur des profondeurs effrayantes, ou bien elle orne les paysages les plus agréables dont elle est ornée à son tour. Cette collection suffit pour donner une idée des Alpes à ceux qui ne les connaissent pas. Elle est exécutée par un procédé qui, moins sec que la gravure en couleur, donne mieux les couleurs locales; un simple contour gravé, et légérement ombré à la manière du lavis, est imprimé en noir pour imiter la préparation à l'encre de Chine; les couleurs sont ensuite mises au pinceau.

J'ai cru, Messieurs, cet ouvrage très-digne qu'on en dise un mot dans un journal consacré aux arts. J. B. S.

Au principal Rédacteur.

MONSIEUR, j'ai été fort surpris, en voyant dans le dernier Numéro du Mercure de France, un article *sur le Génie de l'homme*, signé de mon initiale, quoiqu'il ne soit pas de moi. Je désavoue formellement cet article, moins pour les légères négligences que le Journal de l'Em-

(*) Paschoud, libraire, rue Mazarine, n° 22. — Cet ouvrage qui est terminé se vend sur le pied de 10 fr. chaque estampe coloriée. Le texte imprimé par Didot sur beau papier in-folio, est compris dans ce prix.

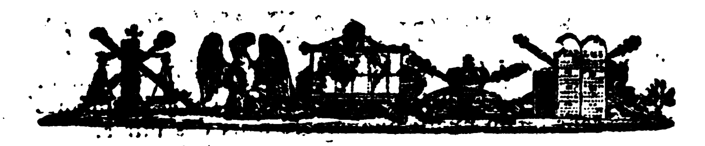
pire lui a reprochées, que pour les opinions de son auteur qui ne sont point du tout les miennes ; j'ai assez de mes péchés sans qu'on m'attribue encore ceux des autres.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. (1).

---

(1) L'article signé M, dans le dernier numéro, aurait dû l'être des initiales A. M. ; il n'est d'aucun des collaborateurs ordinaires du Mercure. Les Rédacteurs l'avaient accueilli parce qu'on y rendait justice à M. de Chenedollé, dont ils estiment le talent. — Un collaborateur du Journal de l'Empire vient de dénoncer à l'univers une phrase de cet article, assez mal construite, dans laquelle on trouve presque autant de *qui*, *que*, *comme*, que Mme de Genlis en a compté dans la plupart de celles de Fénélon. — Ce n'était pas l'intérêt de la grammaire offensée qui animait le critique ; il voulait sans doute se venger de M. M. que l'on accuse (et c'est une calomnie, comme on le prouvera dans le prochain numéro), d'avoir appelé des *Midas* tous les Journalistes ; mais ses traits n'ont point atteint le but : peut-être sont-ils tombés sur un confrère, sur un ami..... La méprise serait fâcheuse.



POLITIQUE.

Le procès de l'assassin de M. Perceval ne pouvait être long; on n'en connaît pas encore les détails; on sait seulement que le 8 mai le coupable a été, suivant l'expression anglaise, *lancé dans l'éternité*.

On a saisi cette occasion de reproduire sur la vie et la personne de M. Perceval une notice qui a paru à Londres en 1809, dans le recueil intitulé *Publics Caracters*. Cette notice sera lue sans doute avec intérêt; en voici les traits principaux.

M. Spencer Perçeval descend d'une famille ancienne. Il était le second fils de John Perceval, comte d'Egmont en Zélande, et baron Lovel et Holland en Angleterre. Il naquit à Londres, le 1[er] novembre 1762.

M. Perceval perdit son père à l'âge de huit ans; il fit ses études ensuite au collége de la Trinité à Cambridge, où l'un de ses ancêtres avait étudié avec Henri Cromwel, fils du protecteur.

La profession d'avocat fut celle que M. Perceval suivit d'abord; mais on assure qu'il n'eut qu'une clientelle peu considérable. Cette circonstance n'empêcha pas que M. Perceval ne fût regardé comme un homme destiné à aller très-loin. En 1799, il fut nommé conseil de l'amirauté et de l'université, où il avait pris ses degrés. Depuis ce moment, l'avancement de M. Perceval fut très-rapide. En 1801, il succéda comme solliciteur-général à sir William Grant, maintenant maître des rôles. En 1802, il devint procureur-général, et remplaça sir Edward Law, aujourd'hui lord Ellenboroug, chef de justice. M. Perceval exerça cette fonction jusqu'au ministère de M. Fox et de lord Grenville, en 1806.

M. Perceval songeait à entrer au parlement. La guerre avec la France était conforme à ses désirs et à ceux de sa famille; et déjà il s'était fait remarquer par le zèle qu'il avait montré, en dirigeant les procédures dans l'esprit du ministère. Cependant il n'était que peu lié avec M. Pitt, qui avait quitté l'université de Cambridge trois ans avant que

M. Perceval n'y fût inscrite. Mais on assure que M. Perceval était grand admirateur de l'éloquence de ce ministre, et se trouvait toujours dans la galerie quand il devait parler. Il eut bientôt occasion de fixer l'attention de M. Pitt, en publiant un pamphlet politique dont l'objet était de prouver qu'une accusation n'est pas éteinte par une dissolution du parlement qui l'a admise.

Bientôt M. Perceval put développer ses talens dans le parlement. La mort d'un de ses oncles maternels fit vaquer la place de membre de la chambre des communes pour le bourg de Northampton, et il y fut nommé par l'influence de sa famille.

C'est l'usage que ceux qui aspirent aux grands emplois débutent dans la chambre par se réunir à l'opposition, et font pour cela quelque discours d'apparat. M. Perceval n'agit point ainsi. Le 8 juin 1797, à une époque très-critique, on l'entendit soutenir M. Pitt, violemment attaqué à l'occasion des troubles qui s'étaient manifestés dans la flotte mouillée à Nore, et il proposa ensuite un bill pour prévenir et punir les complots tendant à exciter la sédition et la mutinerie. M. Perceval indiqua un mode qui abrégeait les délais; enfin il proposa d'établir un pouvoir discrétionnaire de condamner les coupables à la déportation ou à l'emprisonnement : ce qui fut adopté.

Le 4 janvier 1797, il prononça un discours très-long pour soutenir le bill des *taxes-assises*. M. Shéridan, qui y répondit, avoua que ce discours annonçait le plus grand talent. M. Perceval parut alors s'occuper plus particulièrement de matières de finances. En décembre 1798, il appuya encore le nouveau plan proposé par M. Pitt pour la perception des *taxes-assises*.

Le 19 juin 1800, M. Perceval demanda que le législateur prît en considération les lois sur l'*adultère*. Quatre jours après, il parla encore très-long-tems à l'occasion du bill sur l'*institution monastique*; il se présenta comme ami de la tolérance, mais avança qu'on ne devait attendre aucune reconnaissance de ce qu'on ferait pour les catholiques, qu'ils souhaitaient convertir toute la nation, et qu'il était besoin de grands efforts pour arrêter les progrès du papisme, etc. Comme procureur-général, M. Perceval se déclara, sous M. Pitt, l'avocat zélé de l'*union*. Pendant l'administration de M. Addington, il défendit, avec beaucoup de force, le bill pour la correction des abus qui exis-

taient dans la marine; il fut à cette occasion assez vivement attaqué par lord Temple, qui venait de rentrer dans l'opposition. Le 23 mai 1803, M. Perceval se montra le partisan outré de la guerre avec la France. En 1807, lors de la pétition des Irlandais catholiques, on le vit s'opposer avec chaleur à la motion de M. Fox.

Une seconde fois, M. Fox et lord Grenville arrivèrent au ministère depuis la mort de M. Pitt; mais cette administration ne dura qu'un an; lorsqu'elle fut renversée, M. Perceval entra dans le cabinet comme chancelier de l'échiquier.

Sa situation et celle de ses collègues n'était pas sans difficultés. Leurs prédécesseurs avaient perdu leurs places par la volonté personnelle du roi : S. M. s'y était décidée lorsqu'elle avait vu présenter un bill qui devait étendre certaine franchise des catholiques irlandais; mais ceux-ci composent la grande majorité des habitans d'une portion de l'Empire. Un autre bill pour l'extension des droits des jurés dans les causes civiles en Ecosse avait déjà passé dans l'une des chambres du parlement, et M. Windham s'était acquis une grande popularité en faisant rendre aux soldats les droits et le rang de citoyen, après un certain nombre d'années de service. Un nouveau parlement devenait nécessaire pour changer ou modifier toutes ces mesures; le cri : *point de papisme!* fut répété d'un bout à l'autre de l'Angleterre : une adresse de M. Perceval à ses constituans excita leur zèle, et la corporation de Northampton se montra, sous le règne de Georges III, aussi prononcée contre le *papisme* qu'on l'était aux jours d'Elisabeth. L'opposition réunit en vain tous ses efforts; la grande majorité se décida en faveur des nouveaux ministres.

M. Perceval, dans sa vie privée, fut un homme exemplaire. Comme homme public, on se loue de son affabilité; si on le considère comme orateur, il est coulant, clair, concluant. Il n'a ni cet esprit naturel qui était l'apanage de lord North, ni l'argumentation pressante de son rival Charles Fox, encore moins sans doute l'éloquence imposante de son prédécesseur William Pitt, mais il sait se faire écouter dans la chambre des communes, manier les esprits et convaincre ceux à qui il s'adresse.

Le *Moniteur* vient de donner avec étendue tous les détails de l'assassinat de ce ministre. L'assassin n'avait point de complice; il n'a cherché ni à se défendre, ni à se jus-

tifier; il s'est livré; *c'est moi*, a-t-il répété souvent, *c'est moi qui suis le malheureux; c'est moi qui ai fait le coup. Je voudrais être à la place de M. Perceval.* Il a déclaré avoir inutilement fait des réclamations auprès des bureaux du gouvernement relativement à ses intérêts; il en fut toujours renvoyé; on lui dit qu'il était le maître de faire tout le mal qu'il voudrait : *Je l'ai fait*, a-t-il dit, *je me réjouis de l'avoir fait; j'ai obéi.*

M. Parceval laisse une veuve et douze enfans. Ses fautes, dit le *Morning-Chronicle*, doivent être ensevelies avec ses dépouilles. Quelle qu'ait été son erreur dans ses vues politiques, et quelque désastreux qu'en soit le résultat pour l'Angleterre, personne ne saurait lui refuser de l'intégrité dans ses intentions. La chambre a ajourné toute discussion sur les affaires publiques, pour laisser au prince régent le tems d'arranger une nouvelle administration. On croit que M. Wellesley rentrera au ministère.

Les journaux de Londres, à la date ci-dessus, annoncent que les mesures prises pour la repression de la mutinerie et des luddistes ont eu beaucoup de succès; les milices locales ont pris les armes, et les désordres ont été moins graves. *Le Courrier* attribue tous les crimes commis, non à l'état du commerce, non à l'anéantissement des manufactures, non à la misère de la classe industrieuse, mais aux *orateurs de la ville, aux membres de l'opposition, à l'adresse abominable de l'assemblée des communes et à ses résolutions*. C'est comme si l'on disait que celui-là qui a recherché les causes d'un mal, qui en a développé toute l'étendue, qui en a demandé le remède, est lui-même la cause de ce mal. C'est accuser de causer la maladie ellemême la réunion de médecins formée pour consulter sur les moyens de la guérir.

Malgré cette sortie du *Courrier*, au risque d'être accusés d'être les instigateurs des troubles, les auteurs des pétitions contre les ordres du conseil, deviennent chaque jour plus nombreux; les rapports faits sur les pétitions ont même été imprimés.

M. Attwood, grand-bailli de Birmingham, a été entendu le premier; voici la substance de ses déclarations.

Il était banquier à Birmingham et s'occupait du commerce de fer.

La partie essentielle de sa déposition est que Birmingham et les districts voisins manufacturiers contenaient

100,000 âmes ; dont, à ce qu'il croit, 50,000 hommes, femmes et enfans, sont employés dans la manufacture du fer et les branches y relatives. Environ 10,000 sont employés dans la fonderie de cuivre. Dans un rayon de quinze milles autour de Birmingham, il y a au moins 30,000 employés dans la fabrication des clous. Toutes les branches du commerce de fer se trouvent dans un état déplorable ; même la fonderie ne donne plus aucun profit depuis deux ans. Il y a sept ans, elle était dans un état florissant : depuis trois ou quatre ans, elle marchait vers sa décadence ; et depuis on en a abandonné plusieurs ; et les ouvriers cherchent de l'ouvrage dans toute l'Angleterre. On peut avoir actuellement des ouvriers par centaines à raison de 12 shellings par semaine : ces mêmes ouvriers, il y a un an, gagnaient 20 shellings. Tous les manufacturiers regorgent de marchandises, d'où il résulte sa propre perte. Depuis douze mois, on ne peut, sans essuyer une grande perte, travailler le fer dans le Staffordshire, le Shropshire et autres endroits. L'exportation se faisait principalement pour l'Amérique ; et autrefois ce commerce était encore plus considérable avec le continent ; mais depuis vingt ans une branche après l'autre a disparu. Depuis douze mois, aucune exportation pour l'Amérique. Dans les années de communication ouverte, on envoyait en Amérique de 800,000 à 1,000,000 de livres sterling des manufactures de Birmingham. Depuis douze mois, une exportation insignifiante pour le Portugal, l'Espagne, Malte, l'Amérique méridionale, et une petite quantité pour Héligoland, le tout ne montant qu'à 200,000 ou 300,000 livres sterling par an. L'année précédente, l'exportation a été plus considérable. Il y a trois ou quatre ans, l'exportation pour l'Amérique méridionale a été également considérable ; mais les marchandises y restent et ne trouvent aucun débouché. On y avait envoyé des marchandises, sans en avoir seulement demandé des nouvelles, de crainte d'encourir de nouveaux frais ; on les a abandonnées pour éviter un nouveau paiement aux capitaines, les frais du fret, de l'assurance et les charges. Depuis un ou deux ans, les rations des pauvres ont un peu augmenté. Dans ce moment, les pauvres de Birmingham, au nombre de 9000, reçoivent depuis une demi-couronne jusqu'à sept shellings par semaine, comme une charité nécessaire pour conserver la vie, non compris les secours qu'ils reçoivent des clubs, qui sont nombreux à Birmingham. Ces 9000 pauvres

comptent dans la population de 80,000 habitans de Birmingham, Ashtend et Deritend. Le bailli a ajouté qu'il ne connaissait aucun moyen d'employer 10,000 manufacturiers, en cas qu'ils fussent renvoyés de leur occupation actuelle. On a beaucoup de répugnance à renvoyer ces hommes; cependant les manufacturiers se trouvent épuisés de leurs capitaux, et seront probablement obligés d'en renvoyer un tiers, et de garder le reste en ne l'occupant qu'à la moitié ou aux deux tiers de l'ouvrage ordinaire. On a reçu beaucoup de commandes, en cas que les ordres du conseil seraient révoqués pour des clous, more et ouvrages plaqués. Dix mille familles travaillent à la fabrication des clous, depuis quatre heures du matin jusqu'à dix heures du soir, à raison de dix à douze shellings par semaine, et par tête d'homme. Plusieurs manufacturiers ne gardent leurs ouvriers que par humanité. Depuis sept ans, le commerce va graduellement de pis en pis; et pendant l'année dernière le gage nominal a diminué considérablement. Cette décadence du commerce doit être principalement attribuée à l'entrave avec l'Amérique, et sous d'autres rapports, à celle avec le continent. Malgré le peu de commerce que l'on continuait de faire avec l'Amérique casuellement, il a graduellement diminué, ainsi que l'exportation sur le continent, et le tout à cause des ordres du conseil. L'exportation de 800,000 livres sterling a cessé le 2 février 1811; déjà quelque tems auparavant elle avait été très-casuelle, néanmoins l'année précédente elle s'est élevée à 800,000 livres sterling. Il est au fait de tout ceci en qualité de banquier; et il pense que l'interruption, occasionnée par les ordres du conseil, a encouragé les manufactures américaines. Le prix des manufactures anglaises s'était élevé en Amérique avant 1811; mais celles que nous avons envoyées dans nos colonies, pour être portées aux Etats-Unis, ont manqué. Nos manufactures s'achètent dans le Canada au-dessous du prix coûtant. L'importation du continent en Amérique se fait principalement par des négocians qui exportent des productions sur le continent, et rapportent avec eux des manufactures continentales. Il a appris, continua-t-il, que les productions américaines, importées dans l'Empire français, ne surpassaient point 200,000 livres sterling par an, et il suppose que les manufactures continentales, prises en retour, ne montent qu'à-peu-près à cette somme. La misère, poursuit-il, est rendue encore plus insupportable par le prix excessif des vivres; et

cette misère ; on doit l'attribuer à la guerre, et en grande partie aux ordres du conseil, et à la stagnation qu'ils produisent dans le commerce : cet état ne saurait durer pendant douze mois sans occasionner des convulsions. Les ouvriers comptent sur l'ouverture du commerce avec l'Amérique.

MM. Whitehouse et Thomas Potts, qui ont été examinés après M. Attwood, ont parlé à-peu-près dans les mêmes termes.

Les préparatifs de guerre se continuent de la part du gouvernement ottoman avec la plus grande activité. Toutes les troupes de la Natolie et de la Romélie sont en marche et se portent sur la rive du Danube, mise à découvert par la retraite des Russes. Quatre mille janissaires, suivis d'un parc nombreux d'artillerie, ont passé à Warna. La flotte qui doit agir dans cette campagne est prête à mettre à la voile. D'un autre côté le pacha de Bosnie et les autres pachas voisins, ont reçu l'ordre le plus précis de réunir à l'instant toutes les forces et de marcher en Servie. Cette province, abandonnée par les Russes à ses propres forces, doit être attaquée sur trois points différens. Les préparatifs se continuent également pour l'expédition de Médine.

Les lettres du Nord et les gazettes allemandes annoncent que l'Empereur Alexandre est arrivé le 26 avril à Wilna, en très-bonne santé. Il a, sur-le-champ, donné audience au comte Barclay Detolli, général en chef de la première armée de l'Ouest ; aux gouverneurs civil et militaire, et aux autorités de la ville. Nous avons fait connaître les noms des personnes qui accompagnent S. M. et de celles qui restent à Pétersbourg dépositaires de l'autorité. Un comité composé de quelques ministres, et présidé par le feld-maréchal comte Soltikow, a été nommé pour donner des instructions et des ordres à tous les ministres pendant l'absence de l'Empereur, qui a mandé près de sa personne l'amiral Thitzchagow et le lieutenant-général Beleschow. S. M. était partie de Pétersbourg le 21, et jusqu'alors elle avait voyagé en traîneau à cause de la grande quantité de neige dont les chemins sont couverts. Les environs de Wilna étaient couverts de troupes. On parlait diversement de la force de l'armée. Le voyage de l'empereur Alexandre est annoncé comme destiné aux revues annuelles de l'armée. Il est question d'ordres cachetés que les commandans des diverses provinces n'ont dû ouvrir que le 27 avril, et

qui renferment des instructions pour les levées à effectuer pour 1813.

Suivant quelques papiers allemands, trois corps de l'armée française ont passé la Vistule, et se trouvaient, au moment où on écrivait, entre ce fleuve et le Niemen. Ils sont établis à Grandents, Thorn et Palanka. Le roi de Westphalie était à Varsovie. Le palais royal est disposé pour recevoir l'Empereur. Les troupes du grand duché sont réunies sous le commandement du général Poniatwski, et forment le 5e corps de la grande armée. Le 4e corps est sous les ordres du duc d'Abrantès, à Liegnitz. Les troupes placées entre l'Oder et la Vistule sont sous le commandement du général Dessolles; il a son quartier général à Posen. Le corps napolitain aux ordres du lieutenant-général Destrées est en marche et se dirigera par Inspruck. Le maréchal Macdonal, duc de Tarente, est parti de Custrin pour une destination ultérieure. M. de Narbonne est arrivé à Custrin après un séjour de quelques semaines auprès du roi de Prusse, auquel il avait été chargé de remettre une lettre de l'Empereur son maître. Le roi de Prusse doit être arrivé à Dresde.

Le *Moniteur* a continué de donner l'itinéraire de LL. MM. dans les termes suivans :

LL. MM. II., arrivées à Mayence le 11 de ce mois, y ont séjourné le 12. L'Empereur a visité les fortifications de la place et passé la revue des troupes. LL. MM. ont reçu le grand-duc et la grande-duchesse de Hesse-Darmstadt, le prince héréditaire, et le prince d'Anhalt-Coethen.

Le 13, LL. MM., après s'être arrêtées quelques instans à Aschaffenbourg, chez S. A. E. le Prince-Primat, ont continué leur route pour Wurtzbourg, où elles ont couché, après avoir reçu le roi de Wurtemberg et le grand-duc de Bade. Elles en sont parties le 14; le même jour elles ont couché à Bayreuth, et le 15 à Plauen. Le 16, à onze heures du soir, elles sont arrivées à Dresde, avec LL. MM. le roi et la reine de Saxe, qui étaient allés au devant d'elles jusqu'à Freyberg.

Le 17, S. M. a reçu, à son lever, les ministres et les grands-officiers de la cour de Saxe, les princes de Weimar, de Saxe-Cobourg et de Dessau.

Le lendemain, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice d'Autriche sont arrivées à Dresde, à une heure après midi.

Le soir, le roi de Saxe a donné un banquet à ses illustres hôtes.

S. M. l'Impératrice a reçu toutes les personnes qui composent la cour de Saxe.

S. M. la reine de Westphalie, et S. A. I. le grand-duc de Wurtzbourg, sont arrivés le 17 à Dresde.

D'autres détails sont connus, jusqu'à la date du 23. Le 19, l'Empereur Napoléon a été visiter son auguste beau-père, qui lui a rendu sa visite une heure après. Le même jour, l'Empereur a donné un grand dîné à LL. MM. l'empereur et l'impératrice d'Autriche, au roi, à la reine et à la princesse Auguste de Saxe, à la reine de Westphalie, et au grand duc de Wurtzbourg.

Depuis la réunion de ces augustes personnages, LL. MM. II. ont tous les jours dîné ensemble. Le soir il y a cercle, spectacle ou concert à la cour : ainsi tout a pris à Dresde un air de fête. La foule des étrangers est immense. On y attendait le prince de Scharzemberg, ambassadeur d'Autriche à Paris; mais il se rend en Gallicie et y prend le commandement du corps d'armée qui y est formé. Les ducs de Weimar, de Kobourg et de Dessau sont arrivés. L'Empereur et l'Impératrice d'Autriche occupent le palais du prince Antoine de Saxe, frère du roi. Le ministre comte de Metternich est établi avec le chancelier dans une maison particulière; le ministre des affaires étrangères de France, M. le duc de Bassano, occupe l'hôtel du comte Salmour; le prince de Neufchâtel le palais de Brulh.

La salle du grand opéra de Dresde a été mise en état d'être le théâtre des fêtes brillantes que l'on prépare; elle peut contenir six mille spectateurs; plusieurs opéras de Paër et de Morlacchi, composés pour cette circonstance, sont exécutés dans la salle ordinaire. On fait aussi beaucoup de préparatifs à Pilnitz pour les fêtes qui doivent y avoir lieu. Quant aux lettres reçues de l'armée, elles annoncent que les troupes s'exercent et manœuvrent dans les lieux qu'elles occupent; elles sont aussi magnifiques que leur discipline est parfaite. L'ordre et l'abondance règnent dans tous les cantonnemens; l'intelligence la meilleure est établie entre le militaire et les habitans.

S....

ANNONCES.

Introduction à la Géologie ou à l'*Histoire naturelle de la terre ;* par Scip. Breissack, administrateur et inspecteur des poudres et salpêtres du royaume d'Italie, membre de diverses académies, traduit de l'italien par J. J. B. Bernard, docteur en médecine. Un vol. in-8° de 600 pages, imprimé sur caractères cicéro et papier carré fin d'Auvergne. Prix, broché, 7 fr., et 9 fr. franc de port. Chez J. Klostermann fils, libraire de l'Ecole impériale Polytechnique, éditeur des *Annales de Chimie*, rue du Jardinet, n° 13, quartier Saint-André-des-Arcs.

Instructions et modèles de procès-verbaux pour les gardes-forestiers et les gardes-pêche de l'Empire, des communes et établissemens publics et des particuliers. *Sixième édition*, corrigée et augmentée, notamment d'après les dispositions du Code d'instruction criminelle et les arrêtés de la cour de cassation. Suivies d'une Méthode infaillible pour détruire les taupes dans les clairières des forêts, les pépinières et autres terrains. *Quatorzième édition*, revue, corrigée et augmentée; par M. D*****. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille.

Tables de la Cubature des bois de construction et de chauffage, suivant le système décimal des poids et mesures, ou Métrologie forestière, avec instruction sur le calcul décimal, appliqué à la cubature des bois. *Deuxième édition*. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr., et 3 fr. franc de port. Chez le même.

Voyage dans l'Amérique méridionale, commençant par Buenos-Ayres et Potosi jusqu'à Lima, avec un appendice, contenant la description la plus complète et la plus exacte des possessions ou colonies espagnoles dans l'Amérique méridionale, appendice formé de l'extrait des meilleurs voyages les plus modernes ; par Antoine-Zacharie Helms, traduit de l'anglais par M. Barère de Vieusac, membre de plusieurs Académies, avec deux cartes. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Chez Galignani, rue Vivienne, n° 17 ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Principes raisonnés d'Agriculture, trad. de l'allemand d'A. Thaër, par E. V. B. Crud, tome second, contenant la fin de *l'économie*, *l'agronomie ;* la première partie de *l'agriculture*. In-4°. Prix, 10 fr.,

et 12 fr. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, rue Mazarine, n° 22; et à Genève, chez le même libraire.

Botanique de la Jeunesse, contenant les principes de la botanique, etc., suivant le système de Jussieu. Un vol. in-18, avec trente planches, représentant cent deux plantes; bien imprimé sur beau papier. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, nos 243 et 244.

Satire des vœux de Juvénal, traduite en vers français, par A. de la Ch.... In-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi; et chez Firmin Didot, rue Jacob, n° 24.

Le Tome Ier du *Dictionnaire des Sciences médicales*, impatiemment désiré par ses souscripteurs, vient d'être mis au jour. On remarque parmi les excellens articles de ce volume les articles *Achores*, *Alphos*, *Amiantacée*, par M. Alibert; *Acéphale*, *Affection*, par M. Gall; *Abstinence*, *Air*, *Aliment*, par M. Hallé; *Acrimonie*, *Agissante* (*Médecine*), *Aliénation*, *Aiguës* (*Maladies*), par M. Pinel; *Aiguillete*, par M. Pariset; *Aménorrhée*, par M. Royer-Collard. Ce volume, imprimé avec le plus grand soin sur très-beau papier, est orné de gravures. Prix, 9 fr., auquel il faut joindre 6 fr. pour le prix du dernier volume. Les autres volumes sont du prix de 6 fr. Dès qu'un volume est mis au jour, il est porté à 9 fr. pour les *non-souscripteurs*. Les nouveaux souscripteurs paieront 6 francs les volumes qui n'auront pas paru. Il faut ajouter 2 fr. par volume pour le recevoir franc de port. Chez les éditeurs, Panckoucke, rue et hôtel Serpente; Crapart, rue du Jardinet; Le Normant, rue de Seine, n° 8.

Le second volume va paraître, et contiendra plusieurs grands articles de MM. Bayle, Laennec, Richerand, etc.

AVIS. — *Domaine de Malmaison*. — La vente accoutumée des produits du troupeau de Malmaison, consistant en béliers et brebis de tout âge, agneaux et toisons, aura lieu cette année le 22 juin à onze heures précises, dans l'orangerie située à l'extrémité du parc, sur la route de Paris à Saint-Germain.

On y vendra aussi un taureau suisse âgé de 26 mois, et deux vaches, dont l'une est âgée de 4 ans, et l'autre de 5.

Les personnes qui voudront voir les laines et le troupeau, pourront s'adresser à la bergerie et à la vacherie de Malmaison.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXVIII. — *Samedi 6 Juin* 1812.

POÉSIE.

LE PROCÈS D'ÉSOPE AVEC LES ANIMAUX,

FABLE (*).

Lue à l'Ecole de Sorèze l'an 1812.

Le monde est un théâtre où l'on voit chaque jour
Mainte scène sifflée et par fois applaudie,
On y rit, on y pleure, et l'humaine folie,
Sottise populaire, ou sottise de cour,
Est drame, comédie, opéra tour-à-tour.
Les hommes sont bien faux, lecteur, la chose est claire;
Ils le sont tous, vous dis-je, excepté vous et moi.
Chacun de plus d'un vice accuse son confrère;
On blâme son prochain, on n'admire que soi.

(*) Cette fable, traduite de Pignoti, poëte italien fort élégant, quoique verbeux et diffus, a été imprimée, il y a trois ans, dans *les Quatre saisons du Parnasse*, et reparaît ici avec des corrections considérables. Elle a servi à donner aux élèves une idée de cette espèce de poëme en Italie, où l'apologue n'a pas atteint le degré de perfection que Phèdre et La Fontaine lui ont donnée.

En

Dans la bibliothèque antique,
D'un couvent des plus respectés,
Se promenait, à pas comptés,
Un rat bien réfléchi, bien grave, un rat unique.
Il était sûr qu'aucun lecteur
N'y troublerait sa solitude;
Car, dans tout ce couvent, peuplé de maint docteur,
Le lieu le plus désert était ce lieu d'étude...
Notre rat va, revient, il médite à loisir,
Attaque un livre, et puis un autre,
Et d'un savant repas savoure le plaisir.

Sur cent bouquins divers cependant qu'il se vautre,
Qu'il les déchire et les met en lambeaux,
Il rencontre un Esope : oh! de tant d'animaux
Puisqu'il fit le portrait, il aura fait le nôtre.
Voyons du peuple rat quel est son jugement,
Et lisons jusqu'au bout, commençant par le titre.
Or le voilà par devant un pupitre;
Sur son derrière assis, une pate en avant,
Pour tenir les feuillets, de l'autre, caressant
Sa joue et son menton, l'œil collé sur le tome,
Silencieux, pensif, mieux que nul au couvent
Prenant les airs d'un savant homme:
Toujours rat néanmoins, et, conservant ses goûts,
Les feuillets qu'il a lus, il les mutile tous.

Des autres animaux en lisant la satire,
Le malin s'interrompt pour éclater de rire.
Tous étaient bien saisis, le peintre avait au mieux
Fait sentir leurs défauts, mis leurs crimes en scène;
Mais quand ce fut le tour de la gent souterraine,
Qu'il vit les rats traités de paresseux,
De larrons lâches et peureux,
Alors, pour la patrie et l'honneur de sa race,
Il se sent animé d'une noble fureur:
Il va criant par-tout qu'un sacrilége auteur,
Un quidam dit Esope, attaque avec audace
Les animaux dans leur honneur;
Qu'il n'est point de jour qu'il ne fasse,
A leurs dépens, quelque récit menteur.

Grand tumulte aussitôt, on frémit, on s'anime;
Les plus tranquilles prennent feu,
Et, dans leur colère unanime,
Ils vont devant Jupin, demander à ce dieu
Qu'il venge avec éclat les insultes d'Esope.
Le souverain du ciel qui, du même regard,
Voit le palais superbe et l'indigente échoppe,
L'insecte le plus humble et le fier Léopard,
Qui prend le même soin des monts et d'un atome,
De l'âne et des héros, des brutes et des rois,
Jupin, dis-je, entendit leurs suppliantes voix
Et les admit dans son royaume.

Esope fut cité devant son tribunal,
Où l'amène aussitôt Mercure.
Allons, dit le grand juge, et que chaque animal
Fasse connaître son injure!
Parlez. Tous, à ces mots, poussèrent de tels cris,
Qu'on ne distinguait pas une seule parole.
Paix là! paix! dit Mercure, et, pour être compris,
Expliquez-vous à tour de rôle.

Alors, tout rouge encor de meurtres et de sang,
Secouant sa longue crinière,
Le superbe lion, devant la cour plénière,
Se montre, et de sa queue ayant battu son flanc,
Il lance vers Esope un œil sombre et farouche:
Dieu tout puissant, dit-il, si ta céleste bouche
M'a nommé souverain, j'ai des droits au respect;
Vois pourtant jusqu'où va son traitement indigne!
D'injustice et de fraude il me tient fort suspect,
Je suis tyran, barbare; il dit, à chaque ligne,
Qu'épargnant, tous les jours, maint scélérat insigne,
J'égorge sans pitié de faibles animaux,
L'innocente génisse et les tendres agneaux.
O Jupiter! j'invoque en témoignage
Des sujets distingués qu'on révéra toujours:
Parlez, messieurs les loups, parlez, messieurs les ours,
Ne suis-je pas humain, et juste autant que sage?
Les courtisans susdits d'admirer son discours,
Et de crier en chœur, il est juste, il est sage!

Lors, d'un pas grave et compassé,
D'un air benin, et l'œil modeste
Toujours vers la terre abaissé,
S'avance le renard. Un soupir élancé
Attendrit son exorde, et, modérant son geste :
Hélas! aux gens de bien que le monde est funeste!
Moi dont tous les instans sont remplis de bienfaits,
Moi qui par mes conseils éclaire l'ignorance,
Qui, cachant aux regards les œuvres que je fais,
Tends une main pieuse à la faible innocence,
Soulage les douleurs et bannis les procès,
Je me vois reprocher mainte fraude maudite :
Oui, l'ingrat, qui pis est, me traite d'hypocrite.
O calomniateur! mais non, souffrons en paix,
Et le bien pour le mal, voilà le vrai mérite.

D'Esope, dit le loup, qui souffre plus que moi?
Est-il crime si noir dont il ne me salisse?
Ah! si j'ai fait quelque injustice,
Ne me ménagez pas, parlez de bonne foi.
Mais voyez, on se tait, car je suis galant-homme.
Des racines, des fruits, des légumes, en somme;
Ce sont là mes ragoûts; l'anachorette errant,
Pytagore jamais fut-il plus tempérant?

Il s'excusait ainsi, quand, sur la voûte bleue,
Fredonnant, remuant la queue,
Et roulant avec art un œil vif et coquet,
La fauvette étourdie, à la tête mobile,
Bien sûre de charmer par son joli caquet,
Sans arrêter son vol agile,
Vient, en batifolant, gazouiller son placet :
Je suis honnête demoiselle,
Et l'on connaît ma chasteté,
Mais hélas! de quoi me sert-elle?
Monsieur n'a-t-il pas inventé
Qu'un moineau....., la chose est cruelle,
Et j'en rougis en vérité.

Tout patient qu'il est, l'âne s'impatiente,
Et vient braire, à son tour, sa requête dolente :

Jupiter, criait-il, sa noirceur m'épouvante,
Il se disait mon bon ami,
Je lui prêtai cent fois ma croupe obéissante,
Et ne m'a-t-il, au moins, dénigré qu'à demi?
Au contraire, il m'a peint comme un sot endormi,
Et la plus lourde créature
Qu'en dépit du bon sens enfanta la nature.

Esope s'ennuyant de ce long plaidoyer,
Les interrompt et dit : Je défendrai mes fables,
Mais avant tout, grand dieu, daigne les renvoyer :
Venant l'un après l'autre, ils seront plus traitables.
Soit, dit Jupin, qu'on les mette dehors!
Et le fils de Maya, jouant du caducée,
Fit fuir, en un clin d'œil, la cohorte insensée,
Il ne retint que le baudet. Alors
D'un œil de complaisance Esope le caresse :
Mon ami, si j'ai pu railler à tes dépens,
Devant ce trône d'or à tes pieds je m'abaisse ;
Pardonne mes forfaits, puisque je me repens!
Eh! qui pourrait douter de ton rare partage?
Ta voix, par ses heureux accents,
Du rossignol, du cygne, égale le ramage,
On admire tes pas au frein obéissans,
Et du léger coursier tu passes les élans.
Mais devant Jupiter confesse avec franchise
Qu'en nommant le lion le plus dur des tyrans,
Je n'ai pas dit une sottise.

Non ; puisqu'il faut ici dire la vérité,
Tu n'as pas menti sur son compte.
L'empire des forêts sanglant et déserté
Confirme ton avis : et, l'autre jour, ô honte!
Sans nul motif, sans raison, seulement
Pour n'avoir point les dents oisives,
N'a-t-il pas mis en pièce un âne mon parent?
Voilà, dit le conteur, des paroles naïves,
Embrassons-nous ; adieu, pour réparer mes torts
Je vais, en ton honneur, emboucher la trompette.

L'âne, fort satisfait, à peine était dehors,
Le renard lui succède. Ami, dit le poëte,

Jupin a reconnu mes torts calomnieux
Et ton innocence est complète.
Il m'a puni, mais il veut faire mieux :
Et pour faire éclater ta sagesse discrette,
Il doit du poulailler te nommer le gardien ;
C'est le prix d'un bon cœur, toi rends justice au mien :
Quand de l'âne j'ai dit qu'il n'était qu'un stupide,
Une tête obstinée et que rien ne décide,
Franchement n'eus-je pas raison ?

Le renard en convient et livre le grison.

Et de la fauvette légère
Qui, tout-à-l'heure, avec colère,
Se plaignait tant de ma mauvaise foi,
En avais-je trop dit? Comment trop ! au contraire ;
Vous l'avez ménagée. Eh ! qui peut mieux que moi
Vous détailler chaque aventure ?
Sur mon terrier elle avait son logis,
Et Dieu sait tout ce que je vis !
Quelle cour autour d'elle à chanter assidue !
Sans un chat qui sur l'arbre en grimpant à propos
Mit fin au gazouillis de la folle cohue,
Je n'avais plus aucun répos.

Bref, dans la céleste audience,
Chacun d'eux, pris à part, s'empresse d'attester
Que tous, excepté lui, sont peints en conscience,
Et n'excepter que soi, c'est ne rien excepter.

Moitié riant, moitié colère,
Jupiter les rassembla tous ;
Il secoua la tête, et d'un regard sévère,
Vils animaux, dit-il, cœurs méchants et jaloux,
Vous êtes tracassiers presque autant que les hommes.
Mais quoi ! sur vos défauts vous vous accordez tous ;
Jamais Esope dans ses tomes,
N'a dit autant de mal de vous-mêmes que vous.
Allez ! qu'il vous apprenne à n'être plus si fous.
Ses yeux, à ce discours, s'allument. Le tonnerre
Au loin, du roi des dieux fait gronder la colère,
Et le troupeau grossier, que frappe un tel arrêt,
Dispersé par la peur, s'enfuit et disparaît.

Vous qui d'un front triste et morose,
Condamnez les essais de mon pinceau léger,
Ainsi que moi quand chacun glose,
Pourquoi me trouvez-vous médisant, mensonger ?
Ce que je dis en vers, chacun le dit en prose.

R. D. FERLUS.

ÉNIGME.

SUIS-JE animé ? — Non, mais je suis doué d'une ame.
Suis-je enflammé ? — Non, mais assez souvent j'enflamme :
Quoiqu'aspirant, je n'ai point de désirs,
Et quoiqu'insouciant, je pousse des soupirs.

S........

LOGOGRIPHE.

En conservant les sept pieds de mon nom,
Je suis une superfétation.
Otez-en un, je laisse à la mémoire
Le souvenir d'une œuvre méritoire.
Otez en deux, j'offre dans les suivans
Un mot qui plaît au comptoir des marchands.
Otez en trois, et j'offre, dans le reste,
Un animal de nature fort leste,
Lorsqu'il s'agit de mettre sous sa dent
Ce que je t'offre encore, un animal rongeant.

S........

CHARADE.

Au premier, qu'il va cacher
Sous triple serrure,
Harpagon n'ose toucher,
Crainte de l'usure ;
Mais, à sa mort, l'héritier
Dit, en comptant ce premier :
La bonne aventure
O gué,
La bonne aventure.

Femme qui possède à fond
L'art de la parure,
Sait à nos yeux du second
Déguiser l'injure;
Et par des charmes d'emprunt
Elle en enjôle plus d'un.
La bonne aventure, etc.

Avec un amant chéri,
Tant que le tout dure,
Femme risque sous l'abri
D'une grotte obscure.
Jadis la reine Didon
En fit l'épreuve, dit-on.
La bonne aventure, etc.

B.

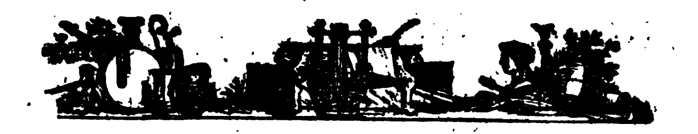
---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Violon*.

Celui du Logogriphe est *Canard*, dans lequel on trouve : *an*, *ana*, *Cand*.

Celui de la Charade est *Apothéose*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

L'Enfant Prodigue. Poëme en quatre chants, par M. Campenon. *Seconde édition*, revue, corrigée et augmentée, avec quatre gravures. — A Paris, chez *Delaunay*, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, nos 243 et 244.

Je me garderai bien d'entreprendre une analyse détaillée du poëme de *l'Enfant Prodigue* : ce serait parler à trop de gens de ce qu'ils connaissent, et diminuer le plaisir de ceux qui n'auraient pas lu cet intéressant ouvrage. Je me bornerai donc à faire quelques observations générales et à indiquer les principaux changement que présente la seconde édition. « Tout en mettant » à profit, dit l'auteur, les conseils de la critique, j'ai » invoqué de nouveau ceux de l'amitié. J'ai adopté toutes » les censures qui ont paru fondées, et portant sur mon » propre ouvrage un regard aussi impartial, aussi désin- » téressé que je l'ai pu, j'ai supprimé, corrigé ou refait » entièrement un grand nombre de passages que la cri- » tique elle-même avait vus d'un œil trop indulgent. »

Je pense, comme M. Campenon, que la critique aurait pu s'exercer sur son ouvrage avec plus de sévérité et y trouver quelques-unes des taches qu'il y a découvertes lui-même ; mais je pense aussi que la simplicité attachante du sujet, la pompe des descriptions et surtout le pathétique des sentimens, ont demandé grâce aux plus sévères, pour quelques imperfections de détail ; que l'ouvrage déjà lu et adopté, en quelque sorte, par le public, avant que les journaux eussent eu le tems d'en rendre compte, a dû être jugé avec plus de réserve par ceux qui ne se croient pas appelés seulement à diriger ou à contrarier l'opinion publique en matière littéraire, mais quelquefois aussi à la suivre, quand elle ne s'est pas fourvoyée. On pourrait expliquer ainsi cette espèce

de bienveillance éclairée qui caractérisa alors presque toutes les critiques de *l'Enfant Prodigue*. Celles que dicte le seul intérêt de l'art, ont ordinairement quelque chose de sec et d'austère : il semble que dans les conseils donnés à M. Campenon, il y ait plus de cet intérêt que l'on prend à son propre plaisir et à l'amélioration d'un ouvrage qu'on aime. Ces conseils, au surplus, étaient adressés à un poëte docile ; M. Campenon en a suivi plusieurs. Il ne s'est pas rendu aussi facilement à quelques autres observations : en quoi il me semble avoir fait preuve d'un très-bon esprit. Il faudrait plaindre l'écrivain à qui une excessive modestie ferait adopter inconsidérément toutes les critiques : malgré le préjugé établi contre les censures souvent molles et timides de l'amitié, elle a pourtant aussi ses hypercritiques, gens que la crainte de paraître censeurs complaisans, jette dans un excès contraire ; en qui la simple appréhension d'un ridicule ou le besoin de soutenir une réputation de grande rigidité, peut, jusqu'à un certain point, fausser les idées et le jugement. Boileau, dans l'Art poétique, a fait justice de cette censure officieuse, mais ridiculement sévère. Il s'en plaint encore plus librement dans ses lettres à Brossette qui se donnait, à ce qu'il paraît, des airs d'Aristarque avec le législateur du Parnasse français. « Je me souviens, lui dit-il, que lorsque M Racine me » faisait sur des endroits de mes ouvrages quelque observation un peu trop subtile, comme cela lui arrivait » quelquefois, au lieu de lui dire le proverbe latin : » *Ne sis patruus mihi*, n'ayez pas pour moi la sévérité » d'un oncle, je lui disais : *Ne sis Patru mihi*, n'ayez » pas pour moi la sévérité de Patru. »

Il semble que tout ouvrage littéraire demande à être jugé d'après les règles qui en constituent le genre. L'auteur de *l'Enfant Prodigue* n'a pas prétendu offrir une de ces vastes compositions dans lesquelles se déploient toutes les richesses du génie épique. Il n'a pas voulu chanter un de ces grands évènemens qui fondent ou détruisent des empires. Ici, point de merveilleux, point de ces héros éclos du cerveau des poëtes, assemblage convenu de défauts et de qualités brillantes, de ces héros

enfin qu'exige l'épopée. M. Campenon va même jusqu'à regretter d'être obligé d'employer ce mot pour qualifier son poëme. « Mais le langage de la critique littéraire ne » lui en offrait pas d'autre pour désigner le récit en vers » d'une action vraisemblable, intéressante, et dont les » personnages ont quelque chose d'héroïque. » Il y aurait donc de l'injustice à le juger d'après les règles d'un genre dans lequel il ne s'est pas exercé. Il n'a peut-être fait, en cela, que consulter la nature de son talent. Quelques personnes pourront lui savoir gré de s'être conformé à notre faiblesse qu'effraient, sur-tout depuis quelque tems, les longs ouvrages en vers. Ceux-là diront que, comme les meilleures lois sont celles qui sont le mieux accommodées au caractère et aux institutions d'un peuple, peut-être aussi les meilleurs genres de littérature sont ceux qui se rapprochent le plus de son esprit et de son goût ; mais ces réflexions amèneraient à examiner de nouveau jusqu'à quel point est fondé le reproche qui nous a été fait de n'avoir pas la tête épique ; et lorsque de grands travaux, en ce genre, s'apprêtent, il serait ridicule et odieux de chercher à en décourager les auteurs.

S'il est reconnu que l'Enfant Prodigue n'est point une épopée proprement dite, mais seulement, « le récit en » vers d'une action vraisemblable et intéressante ; » il ne faudra pas chercher dans la marche et l'ordonnance du poëme ces combinaisons savantes et particulières au poëme épique. La division des chants naîtra du sujet même ; elle ne fera qu'indiquer les repos nécessaires dans tout récit, comme dans tout ouvrage de quelque étendue. Le premier chant ne sera pas seulement consacré au départ de l'Enfant Prodigue. Le poëte nous fera connaître auparavant le pays de Gessen, la patrie d'Azaël, cette vague inquiétude qui le tourmente ; il nous le peindra

.... Sur la haute montagne
Près du torrent, seul, et portant les yeux
Loin de Gessen, vers la vaste campagne.
C'est là qu'errant, son cœur privé de paix,
Aux flots grondans, aux nuages épais,

Vient confier l'ennui qui le dévore
Et le projet qui trouble sa raison.

Il établira un contraste habile entre Ruben, le père d'Azaël, « véritable israélite, juste, sévère et résigné à » la volonté de Dieu qu'il aime et craint par-dessus tout; » et une mère susceptible de toute la faiblesse que ce » titre comporte. » Enfin, il indiquera légèrement la prédilection répréhensible de cette mère pour le plus jeune de ses fils, et le danger de ces préférences, qui est une des moralités de son poëme.

S'il donne au frère d'Azaël un caractère plus mâle, des habitudes plus viriles, il aura soin d'éviter toute ressemblance avec les caractères de Caïn et d'Abel; il préviendra le reproche qu'on pourrait lui faire de cette ressemblance.

Ce n'était point de Caïn pour Abel
La sombre haine ou le dédain cruel.

Si, dans le second chant, il donne quelques détails à la douleur de ces parens abandonnés d'un enfant qu'ils chérissent, il variera cette peinture par la brillante description d'un de ces grands effets physiques dont ces contrées seules offrent le spectacle, et qui venait de lui-même chercher les pinceaux du poëte. Il ajoutera ainsi à l'effet de cette couleur locale répandue sur tout l'ouvrage; il saura rattacher l'intérêt de ce chant à l'Enfant Prodigue, quoique absent, par l'épisode de cette jeune Gessénienne, et l'arrivée du Moabite dans la tente de Ruben.

Le troisième chant offrira de nouvelles couleurs au poëte; il décrira les pompes de Memphis; et c'est ici que la poésie descriptive deviendra l'auxiliaire utile de l'épopée. Si, dans ce chant, les événemens se pressent plus qu'en aucun autre endroit du poëme, du moins l'Enfant Prodigue ne cessera pas d'en être l'ame et le lien; et l'unité de la composition ne perdra rien à cette multiplicité de moyens.

Enfin, dans le quatrième chant, après une peinture vive et animée des infortunes profondes d'Azaël, le poëte le ramenera aux pieds de son père, le laissera

quelque tems douter de son pardon, et l'unira à cette jeune vierge de Gessen sur laquelle il avait déjà répandu un intérêt si vif et si touchant.

On sent bien que ce poëme, ainsi conçu et exécuté, n'aura pas la simplicité et la brièveté de la parabole de l'Evangile. M. Campenon qui paraît apprécier aussi bien que personne le charme touchant de ce récit, « où la » naïve et sublime simplicité du style est si parfaitement » d'accord avec celle du sujet; » M. Campenon, dis-je, n'a pas cru cependant qu'il lui fût défendu d'en changer les circonstances accessoires, et d'en inventer un plus grand nombre. Il s'autorise de l'exemple de tous ceux qui ont transporté sur la scène tragique ou dans l'épopée des sujets tirés des saintes Ecritures, et qui ont usé de la même liberté, sans qu'on leur en ait fait de reproche. Personne assurément ne voudrait retrancher du poëme de l'Enfant Prodigue le personnage de Nephtale. « Quel » poëte, dit M. Campenon, eût pu repousser de son » sujet ou seulement négliger d'y faire entrer la peinture » des douleurs et des joies de l'amour maternel! Cette » idée, avait-il dit plus haut, m'a été favorable. » En effet, le charme qu'il a répandu sur ce personnage de sa création, s'est communiqué à une grande partie du poëme et l'a pénétré d'une chaleur douce et vraie. Entre plusieurs morceaux qui prouveraient ce que j'avance, je choisis cette apostrophe du poëte à l'Enfant Prodigue qui, en se rappelant l'énormité de ses fautes, doute de son pardon, et hésite à aller demander sa grace.

Qu'oses-tu dire, insensé! Quel effroi
Vient, près du but, décourager ta foi?
Dieu t'a gardé la mère qui t'adore,
Et d'un pardon tu peux douter encore!
Eh! malheureux, ne dois-tu pas savoir
Tout ce que peut une ame maternelle!
Le repentir n'est pour toi qu'un devoir;
Mais le pardon est un besoin pour elle.
Va donc, ingrat, etc.

On avait, avec raison, reproché à M. Campenon de n'avoir pas assez préparé le lecteur à l'union d'Azaël

avec la jeune Gessénienne. On pouvait en effet douter qu'elle eût été seulement remarquée entre les autres filles de Gessen par l'Enfant Prodigue; et lorsqu'au retour de celui-ci, il se sentait si vivement épris d'amour pour elle, toute l'adresse du poëte ne pouvait sauver l'inconvenance d'une passion si brusque, et de ce *jeu de l'amour et du hasard*. Cette faute a disparu; l'auteur, dès le premier chant, laisse entrevoir un commencement d'intérêt tendre et doux entre Jephtèle et Azaël. Je l'avouerai, dit celui-ci,

. . . . J'ai cherché dans autrui
Cette pitié que me refuse un frère.
Je n'implorai ni l'amour ni l'hymen;
Mais du bonheur me créant une image,
J'osai choisir des filles de Gessen
La plus obscure et sur-tout la plus sage,
Et je me dis: Si tu l'avais pour sœur,
Tu connaîtrais l'amitié fraternelle.
Ce chaste nœud dont j'aimais la douceur,
Comme pour vous, fut un secret pour elle.

Peu de gens sont assez étrangers à l'art d'écrire pour ne pas sentir le mérite et la difficulté de ces corrections, faites dans un ouvrage, sans en déranger l'économie. Les auteurs ressemblent assez généralement aux architectes à qui il en coûte plus pour changer quelque chose dans la distribution intérieure d'un bâtiment, que pour en construire un nouveau. Ce mérite de patience et d'adresse est un de ceux de M. Campenon, et prouve sa déférence aux critiques fondées. Ce n'est pas avec moins de bonheur qu'il a corrigé, dans le troisième chant, l'épisode de Lia, qui paraissait manquer de développement. Il a mis plus de vraisemblance dans la manière dont Azaël déclare son amour à la jeune Moabite. Il donne plus de force et de durée aux remords de celle-ci; et lorsque son amant l'abandonne, le poëte a mieux fondu et nuancé avec plus d'art ce passage de la tendresse à la froideur et à l'indifférence. « Enfin, dit-il, » dans le tableau des débauches d'Azaël, j'ai supprimé » la peinture de certains excès qui blessaient toutes les

» bienséances du goût, et apportaient d'ailleurs un obs-
» tacle beaucoup trop légitime au pardon qui doit être
» accordé à l'Enfant Prodigue. »

Après avoir donné une idée des changemens qui touchent à l'ensemble du sujet, je voudrais extraire quelque chose des passages que l'auteur a ajoutés. Je choisirai celui du quatrième chant, dans lequel l'auteur a peint de couleurs encore plus vives et plus animées les misères de l'Enfant Prodigue.

Ses vils travaux, ses sinistres ennuis,
Ses jours suivis d'épouvantables nuits,
Où la raison sur une ame en délire
Prenait, perdait, recouvrait son empire,
Sans que jamais elle pût, dans son cœur,
Près du remords appeler l'espérance,
Ou que du moins une entière démence
De tant d'affronts lui dérobât l'horreur!

Enfin, après un an de malheur et de démence, la raison a commencé à luire au jeune Hébreu. Les yeux attachés sur le rivage du Nil,

. . . . . Comme il semble avec recueillement,
De tous ces flots suivre le mouvement!
Par quels rapports cette onde menaçante
S'adresse-t-elle à sa raison absente!
Quel souvenir si long-tems disparu
En sa mémoire est soudain accouru;
Et dans cette ame où le réveil s'achève,
Après la nuit, quel nouveau jour se lève!
Les tems passés, et les faits et les lieux,
Tout se dévoile et s'explique à ses yeux.
Cette Lia, cet objet plein de charmes,
Qui dans ces flots termina son destin,
Il croit la voir, et, détrompé soudain
Pour tous ses maux retrouve enfin des larmes.
Moment tardif, jour long-tems désiré,
Soyez bénis! le coupable a pleuré.

Ce serait affaiblir le mérite de cette peinture que de chercher à relever ce qu'elle offre de remarquable sous le rapport de la vérité et de l'exécution. J'aurais l'air

d'ailleurs de préférer ce morceau à une foule d'autres, tandis que mon seul motif de préférence est qu'il fait partie des additions que l'auteur a faites à son poëme, et que je me suis engagé plus particulièrement à faire connaître. Je suis pourtant obligé de faire remarquer, après tant d'autres, combien la manière de M. Campenon est franche et correcte, sa versification brillante et facile; on sait qu'il est de ceux qui manient avec le plus de flexibilité et de grace le vers de dix syllabes. Enfin, le poëme de *l'Enfant Prodigue* ne fera pas oublier aux amis des vers le poëme de la *Maison des Champs*; mais ces deux productions, par l'époque où chacune d'elle a paru, et par un degré de mérite différent, marqueront le début et les progrès de l'un de nos talens poétiques les plus distingués. LANDRIEUX.

POÉSIES DIVERSES; par CHARLES MILLEVOYE. — A Paris, chez *Firmin Didot*, imprimeur de l'Institut, rue Jacob, n° 24.

ELÉGIES, suivies d'*Emma et Eginard*, poëme, et d'autres poésies la plupart inédites; par le même auteur, chez *Rosa*, rue de Bussy, n° 15.

M. MILLEVOYE, dès ses premiers pas dans la carrière poétique, fit concevoir les plus belles espérances; il ne les a point déçues. Nourri de bonnes études, fidèle aux leçons de nos grands maîtres, jamais il n'a pris l'enflure pour le sublime, l'exagération pour la force, ni la recherche pour la grâce. Son style est correct, élégant. M. Millevoye a parcouru tour-à-tour les divers sentiers de l'Hélicon; et on le retrouve dans tous avec tant de plaisir, qu'on ne sait trop dans lequel on souhaiterait qu'il s'arrêtât plus long-tems. Sa lyre est comme une maîtresse tendre, spirituelle, complaisante qui, soigneuse de plaire à son heureux amant, et se prêtant à tous ses goûts, change chaque jour de caractère et de ton avec un succès égal, et dans sa savante mobilité paraît à chaque instant plus aimable, plus attrayante.

M. Millevoye chante-t-il l'amour maternel, sa mère est devant ses yeux ; et de son cœur sortent ces vers touchans :

Et comment exprimer ces transports si touchans
Qu'à l'ame d'une mère un tendre amour inspire ?
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.
Quand ce gage chéri si long-tems imploré,
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Dans quel enchantement son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie !
Heureuse de souffrir, on la voit tour-à-tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.
Ah ! loin de le livrer aux soins de l'étrangère,
Sa mère le nourrit ; elle est deux fois sa mère.
Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil ;
Par un souffle elle craint de hâter son réveil.
Elle entoure de soins sa fragile existence ;
Avec celle d'un fils la sienne recommence ;
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.

Quand sa raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première, épure son langage ;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons :
Soin précieux et tendre, aimable ministère
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère !
D'un naïf entretien poursuit-elle le cours,
Toujours interrogée, elle répond toujours.
Quelquefois une histoire abrège la veillée ;
L'enfant prête une oreille avide, émerveillée ;
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ses fameux récits.
Quelquefois de Gessner la muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale ;
Il s'amuse et s'instruit : par un mélange heureux,
Ses jeux sont des travaux, ses travaux sont des jeux.

L'aimable chantre de l'amour maternel a-t-il à peindre l'invention poétique, c'est ainsi qu'il s'abandonne à son inspiration.

Où donc est de Boileau l'implacable férule ?

Où sont ses traits sanglans, effroi du ridicule?
Saisissez-les; frappez d'un implacable vers
Et le crime hideux et le vice pervers.
La gloire attend les sons de vos lyres muettes:
Le siècle des héros est celui des poëtes.
Homère! ton génie est-il mort tout entier?
Toi seul, d'un pied hardi te frayant un sentier,
De l'art confus encor traversas les ténèbres;
Et nous qu'ont devancés tant de guides célèbres,
Nous n'osons qu'en tremblant, de leur gloire éclairés,
Imprimer sur leurs pas nos pas mal assurés!
L'ardent navigateur, dont la course lointaine
Conquit à l'Univers la rive américaine,
Trembla-t-il d'un projet par lui seul entrepris?
De son heureuse audace un monde fut le prix.
Il est, il est encor des îles inconnues
Où les lois d'Apollon ne sont point parvenues.
Sur l'océan des mers embarqués les derniers,
Ne quittons point la rame, assidus nautoniers;
Et sachons préférer, en dépit de l'orage,
Au long calme du port les dangers du naufrage.

Le dévouement héroïque de Belzunce a valu à M. Millevoye quelques-unes des faveurs dont la muse de l'épopée est devenue si avare. Cet éloge sera justifié par la citation suivante.

Ici l'œil attaché sur les plaines profondes,
Expirent ces nochers, vieux habitans des ondes;
Là, meurent ces guerriers qui, perdant leur trépas,
Sont renversés sans gloire, et vaincus sans combats.
Au chevet d'un ami l'ami s'assied et pleure.
L'égoïste au cœur dur, s'enferme en sa demeure;
Là, privé de soutiens, il meurt triste, isolé:
Il ne consola point, et n'est point consolé.
Au corps glacé d'un fils la mère en son délire
S'attache, et doit la mort au venin qu'elle aspire.
Le vieillard oublié sur sa couche étendu,
Appelle, appelle encore et n'est point entendu!
Le frère évite un frère: en leur effroi barbare,
Loin de les réunir le malheur les sépare.
Plus de pitié. Chacun ne connaît plus que soi;
Vivre est l'unique bien, vivre est l'unique loi.

Le fils, sans redouter la céleste colère,
Livre aux pieds du passant le cadavre d'un père,
Le mourant qui gémit sur le seuil est traîné ;
Et sous un toit connu si quelque infortuné
Cherche pour un instant à reposer sa tête,
Il trouve à l'écarter une main toujours prête,
Ne voit pas un ami qui l'ose secourir,
Et repoussé partout, ne sait plus où mourir.

La Muse de l'Elégie a reçu à son tour les hommages de M. Millevoye, et ne lui a pas été plus cruelle que ses sœurs. C'est sans doute inspiré par elle qu'il a composé *l'Anniversaire*, *la Chûte des feuilles*, *le Poëte mourant*, *le Souvenir* et *le Bosquet*. Nous nous faisons un plaisir de citer en entier ce dernier morceau.

A un Bosquet.

Salut, bosquet délicieux,
Planté par la main du mystère ;
Toi dont le voile officieux
Rendit la pudeur moins austère
Et l'amour plus audacieux !
Que l'hiver t'épargne sa rage,
L'été sa dévorante ardeur ;
Que ton voluptueux ombrage
Échappe aux flèches de l'orage,
Comme aux ciseaux de l'émondeur.
Que la tourterelle indolente
Ne chante que sur tes ormeaux ;
Et contre la dent des troupeaux
Que la houlette vigilante
Défende tes jeunes rameaux.
Puisse l'abeille murmurante,
Oubliant les plaines du ciel,
Cueillir sur ta feuille odorante
Les trésors de son plus doux miel !
Puissent les sucs de la rosée
Sur ta tige fertilisée
Au fruit associer la fleur !
Puisse enfin toute la nature
Protéger ta fraîche verdure,
Et te payer de mon bonheur !

L'idée de l'élégie du Poëte mourant est heureuse et touchante, les vers en sont pleins de mollesse et de grâce. Toutefois nous pensons qu'il eût été possible de tirer encore plus de parti de ce cadre vraiment élégiaque, et que quelques légers changemens donneraient encore plus de charmes à ce petit poëme qui n'est pas loin de la perfection. Il se termine par cette strophe :

> Le poëte chantait : quand la lyre fidelle
> S'échappa tout-à-coup de sa débile main.
> Sa lampe mourut, *et comme elle*
> *Il s'éteignit le lendemain.*

Ces quatre vers rappellent une situation du *Poëme de Joseph*, par feu M. de Bitaubé. Lorsque Joseph descend dans les catacombes, il y trouve un vieillard épuisé par de longues souffrances, et couché auprès d'une lampe qui ne jette plus qu'une lumière faible et vacillante. Joseph est frappé du rapport qui existe entre le vieillard mourant et cette lampe près de s'éteindre. Tandis qu'il se livre à cette douloureuse réflexion, la lampe jette une clarté plus vive et s'éteint, le malheureux vieillard prononce quelques mots d'une voix plus sonore et meurt.

Les deux volumes de M. Millevoye renferment encore plusieurs autres poésies non moins agréables que celles du mérite desquelles nous venons de mettre nos lecteurs à portée de juger. Outre l'avantage d'une extrême variété, ils ont de plus celui de nous offrir toutes les pièces de l'auteur qui ont été couronnées par l'Académie française et plusieurs autres corps littéraires.

A l'instant même où nous terminions cet article, nous lisons l'annonce du poëme de *Charlemagne*, par M. de Millevoye. C'est un nouveau présent que ce jeune auteur fait à la littérature. Tout ce qui porte son nom doit être accueilli du public avec empressement et intérêt.

Mme ***.

Galerie historique des acteurs du théâtre français, depuis 1600 jusqu'à nos jours; ouvrage recueilli des Mémoires du tems et de la tradition, et rédigé par P. D. Lemazurier, de la Société Philotechnique, etc. — Deux vol. in-8°. — Prix, 11 fr., et 14 fr. francs de port. — A Paris, chez *J. Chaumerot*, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 188.

Parmi le grand nombre d'ouvrages que le goût du théâtre, plus répandu qu'il ne l'a jamais été, a fait éclore, on distinguera sans doute cette production de M. Lemazurier. Cet écrivain n'examine ni le matériel des représentations théâtrales, ni cette quantité de pièces tragiques et comiques qui ont placé le théâtre français au-dessus de tous ceux de l'Europe, tant pour la conduite et le choix des sujets, que par l'élégance du style et une pureté de mœurs telle qu'on l'a surnommé l'école des mœurs; M. Lemazurier a voulu nous faire connaître cette foule d'acteurs et d'actrices qui ont illustré la scène française, depuis le commencement du dix-septième siècle. Il consacre un article séparé à ces anciens farceurs de l'Hôtel de Bourgogne et du Marais, puis il vient à l'époque où le théâtre prit une forme régulière.

Dans son discours préliminaire, l'auteur donne une idée générale des divers établissemens occupés dans Paris par le théâtre français. A l'exemple de ses prédécesseurs M. Lemazurier en fixe l'origine au quatorzième siècle. On ne peut douter que les spectacles n'aient eu une longue enfance, mais il est probable qu'ils sont beaucoup plus anciens. Dans une ordonnance de Charlemagne, publiée en 813, ce monarque défend aux ecclésiastiques d'assister aux représentations des farces; la même ordonnance fut plusieurs fois remise en vigueur. Les onze et douzième siècles produisirent un assez grand nombre de pièces, parmi lesquelles on remarque des comédies et des tragédies composées tant par Guillaume de Blois, frère du célèbre Pierre de Blois, abbé de Maniaco, que par d'autres ecclésiastiques, et

une tragédie de sainte Catherine représentée en 1146. Geoffroy, abbé de Saint-Alban, introduisit en Angleterre ce genre de spectacle vers le commencement du douzième siècle; le goût s'en propagea et se soutint avec force jusqu'au commencement du siècle suivant, et Londres fut le théâtre où ces représentations eurent le plus de succès. C'est à cette époque que florissaient en France plusieurs poëtes qui, sous le nom de *jeux*, composaient des pièces de théâtre qui faisaient les délices des grands et du peuple. Les Trouverres allaient les débiter dans les châteaux, dans les grandes assemblées et dans les fêtes. Jehan Bodel d'Arras, qui vivait sous le règne de saint Louis, et dont la plus grande partie des poésies nous est parvenue, est auteur de plusieurs *jeux*, tels que ceux du *Pélerin*, *de Robin et de Marion*, *de la Feuillée*, et *de Saint Nicolas*. Le Grand d'Aussy, qui a donné la traduction de ces trois derniers jeux, a fait observer avec raison qu'ils étaient entremêlés de chant. Rutebeuf, contemporain de Jehan Bodel, et l'un des plus célèbres poëtes de son tems, a fait le *Miracle de Théophile*, *le Mariage*, *la Dispute du Croisé et du Descroisé*, etc. On ignore quel est l'auteur du joli jeu *d'Aucassin et Nicolette*, le seul qui soit mêlé de prose, de chant et d'accompagnement. Je doute qu'après avoir lu ces différens essais on partage l'opinion de M. Lemazurier, qui dit : « Pendant plusieurs siècles désignés à » bon droit sous le nom générique de *siècles d'ignorance*, » les progrès de l'art dramatique en France se bornèrent » à la composition et à la représentation d'une infinité de » mystères, moralités, farces et sottises, produits en » public à la faveur d'un privilége exclusif accordé par » lettres-patentes de l'an 1402, aux confrères de la Pas» sion, qui établirent leur théâtre dans une des salles de » l'hôpital de la Trinité, rue Saint-Denis. » Le grand nombre de poésies perdues dans les guerres civiles ou par divers événemens fait présumer que la somme des ouvrages dramatiques composés ou représentés dans le treizième siècle, ne se bornait pas à celles que nous venons d'indiquer, et qu'elle devait être bien plus considérable.

M. Lemazurier décrit les dissentions qui s'élevèrent entre les comédiens et les confrères de la Passion. Ces derniers furent non-seulement obligés de céder au torrent de l'opinion publique prononcée en faveur des nouveaux acteurs, ils furent même contraints, en 1588, de leur abandonner l'Hôtel de Bourgogne si long-tems témoin de leur succès. Le spectacle dès-lors fut régulièrement ouvert trois fois par semaine; le répertoire composé de douze à quinze poëmes aurait été épuisé bientôt, si le poëte Hardy ne fût venu au secours de la troupe. Tous les huit à dix jours il rimait un sujet nouveau, et sa muse féconde leur fournit près de huit cents pièces de théâtre, dont trente-quatre ont été imprimées. Cette abondance attira un si grand nombre de spectateurs, que les comédiens furent obligés de se séparer en deux troupes; l'une resta à l'Hôtel de Bourgogne, et l'autre fut s'établir au Marais. L'auteur présente le tableau des vicissitudes qu'éprouvèrent ces deux théâtres, ainsi que ceux de Monsieur au Palais-Royal, de la rue Michel-le-Comte, du faubourg Saint-Germain, de la rue Mazarine (alors nommée des *Fossés de Nesle*), et enfin de Mademoiselle (de Montpensier), rue des Quatre-Vents; il termine ce tableau par l'établissement du théâtre français rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, l'érection de la belle salle dite de l'Odéon, et par la réunion des comédiens français au théâtre dît de la République.

En 1656 le spectacle commençait à deux heures de l'après-dinée, et finissait à quatre heures et demie ou cinq heures. Le prix du parterre qui était alors de dix sols fut *porté à quinze en* 1667; deux ans après il fut mis à dix-huit, et en 1716 à vingt sols. Nous en avons la preuve dans ce passage si connu de la IXe satire de Boileau:

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila;
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.

Il est difficile de rendre compte d'un ouvrage composé d'articles séparés, de notices historiques sur les acteurs qui ont illustré la scène française, et qui ne peut man-

quer d'offrir une lecture intéressante, utile même, non seulement aux personnes qui se destinent au théâtre, mais encore aux amateurs et à tous ceux qui ont besoin de consulter les annales du théâtre français. On doit savoir gré à M. Lemazurier d'avoir cherché à nous procurer un état exact et complet de tous les acteurs qui ont concouru à l'exécution de nos chefs-d'œuvre dramatiques. On pourra peut-être lui objecter que tous n'ont pas possédé le même degré de talent, qu'il y en a même plusieurs dont l'existence est à-peu-près nulle ; nous répondrons qu'il ne pouvait être indifférent de réunir ce qui existe de renseignemens sur les acteurs les plus faibles, puisqu'ils furent employés, suivant leurs moyens relatifs, à l'effet général des excellentes pièces de l'ancien répertoire.

En rapportant des anecdotes dans la plupart de ses notices, on doit sincèrement louer M. Lemazurier d'avoir passé sous silence toutes celles qui pouvaient paraître graveleuses, et de les avoir laissées ensevelies dans le mauvais ouvrage de Chevrier et dans les Mémoires très-peu secrets de Bachaumont. Qu'on se garde cependant de croire que cette galerie du théâtre français soit de la nature des livres dont Piron a dit :

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Mais en repoussant ce qui pouvait offrir l'image dégoûtante de la licence, il a rappelé quelques anecdotes un peu gaies qui au reste ne blesseront personne, puisqu'elles ne concernent aucun acteur vivant.

Cet ouvrage est sagement fait ; le style en est clair et facile, et les jugemens portés sur chacun des acteurs prouvent que M. Lemazurier a long-tems médité sur son sujet, qu'il a consulté toutes les sources, tous les mémoires du tems, pour composer ses notices. La plus grande exactitude règne dans les dates ; enfin par cette production M. Lemazurier promet à la littérature un bon écrivain et un critique éclairé.

J. B. B. Roquefort.

LE MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH.

Fragmens tirés d'un ouvrage inédit de Goethe, *intitulé:* Les Voyages de Wilhelm Meister.

Premier fragment. — *La fuite en Egypte.*

Wilhelm faisait sa promenade du soir dans les montagnes avec son fils Félix, âgé de dix ans: pendant que l'enfant courait çà et là, le père s'assit au pied d'un immense rocher qui formait un des angles de l'étroit sentier en zig zag, par lequel on gravissait avec peine le sommet de la montagne. Cette place située à-peu-près à la moitié du chemin était très-remarquable; au-dessus de lui des rocs entassés les uns sur les autres, sans autre verdure que celle des maigres buissons croissant dans les fentes; à ses pieds un abîme dont l'œil ne pouvait pénétrer la profondeur, et duquel s'élevaient, à des hauteurs inégales, des sapins immenses, étendant au loin leurs branches entrelacées: les rayons du soleil perçaient à travers leurs sommités élancées dans les airs, et formaient des accidens de lumière et d'ombre, dont l'effet était singulier. Wilhelm admira longtems ce beau désordre de la nature et ces contrastes, puis tirant son porte-feuille il écrivait quelques lignes, lorsqu'il entendit venir à lui son petit Félix; l'enfant tenait à la main une de ces pierres que l'on trouve souvent dans les montagnes et qui paraissent dorées.

Comment nomme-t-on ces belles pierres, mon père, lui dit-il en la lui montrant?

Je ne le sais pas, mon fils, répondit Wilhelm.

Est-ce de l'or ce qui est si brillant?

Non, ce n'en est pas.... Ah! je me souviens que les gens de la campagne le nomment *or de chat.*

Or de chat, dit l'enfant en souriant, et pourquoi?

Vraisemblablement parce qu'il est faux, et qu'on accuse les chats de fausseté.

Il faudra que j'écrive cela, dit Félix en mettant la pierre dans sa poche, avec celles qu'il avait déjà ramassées; à peine l'eut-il cachée qu'ils furent surpris d'une apparition singulière dans un lieu où jamais on ne rencontrait personne. A l'angle opposé de celui où ils étaient, ils virent deux jeunes garçons un peu plus grands que Félix, plus beaux que le jour, et vêtus d'une manière bizarre; ils por-

taient des espèces de jaquettes de couleurs bigarrées, qu'on aurait dit être des chemises retroussées; leurs têtes étaient nues; autour de celle de l'aîné une chevelure blonde retombant en belles boucles sur son front et sur son cou, attirait d'abord les regards, qui se portaient ensuite sur de charmans yeux bleus, et sur une physionomie vraiment angélique. L'autre, non moins beau, mais n'ayant pas l'air d'être frère du premier, avait des cheveux d'un beau brun, qui tombaient en ondoyant sur ses épaules, se partageaient sur son front, et semblaient se réfléchir dans deux grands yeux de la même couleur; son teint brun était animé, ses lèvres vermeilles et souriantes. Tous les deux lestes, agiles, paraissent à peine effleurer le roc sur lequel ils couraient, donnaient absolument l'idée des anges qui visitaient nos premiers parens dans le jardin d'Eden; ils portaient sous leur bras des faisceaux de roseaux avec leurs palmes fleuries, ce qui formait des espèces d'ailes et ajoutait à l'illusion : mais un panier qu'ils tenaient à la main à demi plein de vivres, ramenait à des idées plus terrestres. Ils s'arrêtèrent lorsqu'ils aperçurent Wilhelm et son fils, avec l'air aussi surpris que ceux-ci l'avaient. A peine avait-on eu le tems de se regarder mutuellement à quelques pas de distance, que l'on entendit une voix mâle et sonore, qui venait du sentier au-dessus, et qui criait : Pourquoi vous arrêtez-vous, enfans? ne nous barrez pas le chemin. Wilhelm leva la tête, et ce qu'il vit détourna son attention des jeunes gens qui continuèrent leur route, suivis par Félix. Un homme parut à l'angle du sentier, dans la force de l'âge. On pouvait lui donner tout au plus trente-cinq ans; il n'était pas très-grand, mais fort et bien proportionné; il avait le teint hâlé, des cheveux et des yeux noirs, quelque chose de franc et d'ouvert qui inspirait la confiance. Il conduisait avec précaution un âne, qui montra d'abord sa grosse tête et ses longues oreilles, puis ensuite son charmant fardeau, une femme d'une grande beauté; elle était assise sur une selle à l'anglaise, bien sanglée, et enveloppée d'un grand manteau bleu, dans lequel elle tenait un enfant de quinze jours au plus, qu'elle serrait contre son sein, en le regardant de ce regard si tendre et si doux qui n'appartient qu'à une mère; son beau visage, d'un ovale parfait, était entouré d'un mouchoir rayé, noué sous le menton; son sourire avait quelque chose d'aimable et de sensible. Le conducteur de cette petite caravane eut l'air aussi fort étonné de trouver quelqu'un

dans ce chemin escarpé et solitaire : l'âne s'arrêta, alongea son cou, et se mit à braire; mais la pente dans cet endroit était si rapide et le tournant si aigu, qu'il lui était presque impossible de se retenir. L'homme occupé à guider avec précaution la bête, et la femme à préserver son enfant, passèrent en silence devant Wilhelm, qui se colla contre le rocher pour ne pas les gêner, et les eut bientôt perdus de vue; mais sa curiosité était fortement excitée sur ces singuliers voyageurs; il ne pouvait comprendre d'où ils venaient, où ils allaient dans cette route presque impraticable, et il était tenté de les prendre pour des êtres fantastiques. Il s'avança autant qu'il le put au bord de l'abîme pour regarder s'il ne les reverrait point quelque part; les angles rentrans du rocher les lui cachaient; enfin il aperçoit l'âne qui paraissait suspendu dans les airs, sur ce sentier si étroit qu'à peine y avait-il de place pour ses quatre pieds et pour les pas de l'homme. Au moment où il les aperçut, il vit aussi Félix remonter, en courant, le sentier : Mon père, lui cria-t-il, veux-tu me permettre d'aller avec ces deux enfans dans leur maison? ils disent que ce n'est pas loin, et qu'elle est si drôle à voir. Tu devrais aussi y venir avec moi : l'homme me l'a dit; je t'en prie, mon bon papa, allons-y; ces enfans sont si bons !

Je veux au moins aller leur parler, dit Wilhelm. Il les joignit dans une place un peu moins rapide, où ils s'étaient arrêtés un moment; il put alors remarquer mieux qu'il ne l'avait fait d'abord cette famille extraordinaire. L'homme était vêtu en longue veste bleue taillée à l'antique, rattachée autour du corps par une large ceinture d'étoffe; il avait un tablier de cuir, une hache attachée sur une de ses épaules avec une grande équerre en fer. Tout cet attirail semblait indiquer un charpentier. Sa femme sous son manteau bleu laissait entrevoir un vêtement d'un rose tendre croisé sur sa poitrine. L'enfant enveloppé dans les langes promettait d'être aussi beau que ses frères, et ressemblait à un petit ange endormi. Wilhelm considérait ce groupe qui ne paraissait pas lui être étranger, et qui lui retraçait quelque chose qui l'avait déjà frappé. Tout-à-coup il se rappela un tableau de la sainte famille fuyant en Egypte qu'il avait souvent vu peint et gravé, et qu'il croyait à présent voir en réalité; l'homme était un peu plus jeune qu'on ne représente saint Joseph, mais sa figure était de même caractère; il était aussi charpentier, et les figures de sa femme et de l'enfant qu'elle tenait dans ses bras donnaient l'idée d'une madone,

telle que les peintres la représentent : ce rapport l'absorba tellement, qu'il restait devant eux en silence saisi d'une espèce de respect involontaire. L'homme prit la parole, et lui dit de l'air le plus affable : Nos jeunes gens ont déjà fait amitié, à cet âge on se lie aisément ; venez avec nous, monsieur, essayons si au nôtre nous ne trouverons pas aussi quelques bons rapprochemens. Sans trop réfléchir, Wilhelm lui répondit qu'il éprouvait déjà cette sympathie : Votre petit train de famille, lui dit-il, m'a vivement intéressé, et, je vous l'avoue, m'a inspiré une grande curiosité de vous connaître, et de savoir, ajouta-t-il en souriant, si vous appartenez à cette terre, ou si vous n'êtes point des génies qui s'amusent à parcourir et à animer ces déserts, en rappelant des idées vraiment célestes.

Venez dans notre demeure, dit encore le charpentier, et vous apprendrez à nous connaître.

Venez, ô venez, dirent les enfans, qui tenaient déjà Félix entrelacé entre eux deux, et leurs trois jolies têtes ainsi rapprochées formaient un charmant tableau.

Venez avec nous, dit aussi la mère avec son beau regard, son aimable sourire, et sa physionomie modeste et sereine, en détournant un instant son attention de dessus son nourrisson en faveur de l'étranger.

J'en aurais le plus grand désir, répondit Wilhelm, mais ce soir céla ne m'est pas possible, et j'en suis très-fâché ; il faut absolument que je retourne passer la nuit dans mon auberge ; mon porte-manteau, mes papiers, tous mes effets sont là épars et dispersés, je dois aller les renfermer ; mais pour vous prouver ma bonne volonté et la confiance que vous m'inspirez, je vous laisse mon Félix pour cette nuit, si vous voulez le recevoir, et demain matin je viendrai le reprendre. A quelle distance est votre demeure ?

Nous y serons avant le coucher du soleil, répondit le père, elle est environ à une lieue et demie de votre auberge ; votre garçon sera le bien venu chez nous, et les nôtres bien contens de l'avoir avec eux ; demain vous le rejoindrez. En disant cela, l'homme et la bête reprirent leur allure et se remirent en chemin. Wilhelm ne put s'empêcher de sourire en voyant la joie avec laquelle les trois jeunes gens descendaient en courant et sautant les rochers ; les deux étrangers soignaient Félix et veillaient à ce qu'il ne courût aucun danger ; il semblait à Wilhelm que son fils était conduit et gardé par deux anges, et cette idée

plaisait à son cœur paternel. Félix avait l'air si heureux, il s'était d'abord emparé de la moitié de la charge de roseaux de l'un de ses compagnons et du panier de l'autre, et s'en allait fier de porter aussi quelque chose. Perdu dans cette contemplation intéressante, Wilhelm se souvint enfin qu'il avait oublié de demander à l'homme son nom et celui de sa demeure; il se rapprocha du bord du sentier, les aperçut au-dessous de lui à une assez grande distance; il cria de toute sa force: Sous quel nom dois-je m'informer de vous pour vous rejoindre demain?

Demandez seulement saint Joseph, lui répondit-on; et la bête et son conducteur, et la femme et les enfans disparurent les uns après les autres, comme si des nuages les eussent enveloppés.

Saint Joseph! répétait Wilhelm avec étonnement; il ne savait s'il ne venait pas d'avoir une apparition de la sainte famille, et regardait la facilité avec laquelle il avait laissé aller son fils avec des inconnus comme une espèce d'inspiration involontaire; il n'éprouvait pas là-dessus la moindre inquiétude. Rempli d'idées singulières il remonta la montagne avant la nuit qui s'avançait; le soleil se coucha et se releva pour lui plus d'une fois; après l'avoir perdu il le retrouvait en s'élevant, et il faisait encore très-clair au-dessus de la montagne quand il y arriva. Il s'informa dès le même soir d'un guide pour le conduire le lendemain chez *saint Joseph*; il apprit alors que c'était un ancien monastère à demi-détruit qui portait ce nom, et qui était situé au pied de la montagne; cela calma son imagination. Il s'enferma dans sa chambre, prit la plume, et écrivit à sa chère Natalie les détails de cette journée.

SECOND FRAGMENT. — *Saint-Joseph.*

Le lendemain Wilhelm partit de bonne heure et descendit la montagne en suivant pas à pas son guide; ayant laissé derrière eux la route étroite pratiquée dans les rochers, ils arrivèrent aux montagnes secondaires où le chemin moins rapide passait tantôt au milieu de bois épais de sapins, tantôt au travers de prairies verdoyantes, où paissaient en liberté des troupeaux de vaches: bientôt ils eurent la vue d'une belle vallée, à l'entrée de laquelle se trouvait un immense bâtiment, moitié en ruines, qui paraissait avoir été jadis un grand couvent avec toutes ses dépendances, et dont l'effet était très-pittoresque.

Voilà Saint-Joseph, dit le guide; quel dommage, une si belle église! Voyez, Monsieur, ces belles colonnes de marbre, ces pilastres qui brillent au soleil, couchés par terre entre les arbres et les buissons depuis plus de cent ans. En effet, la grandeur des arbres autour des ruines attestait leur ancienneté.

L'habitation est mieux conservée, dit Wilhelm.

Oui, répondit le guide; il demeure là un intendant chargé de la soigner et de percevoir les rentes des terres qui sont considérables, et qu'il envoie bien loin d'ici à un prince qui en est possesseur.

En discourant ils arrivèrent devant un grand portail, ouvert, qui les conduisit dans une cour spacieuse toute entourée de bâtimens antiques, et remplie d'instrumens d'agriculture: dans un coin était le joli trio; Félix jouant avec les deux anges; ils vinrent à lui en courant, Félix pour embrasser son père, ses deux nouveaux amis pour lui souhaiter la bien-venue.

Le père sera bientôt là, dirent les jeunes garçons; venez en l'attendant vous reposer dans la salle.

Oui, mon père, viens dans la salle, dit Félix, tu verras comme elle est singulière.

Wilhelm les suivit dans ce qu'ils appelaient la salle; ils passèrent au travers d'une haute porte voûtée, et à son grand étonnement il se trouva dans une chapelle gothique, très-élevée, avec de hautes fenêtres étroites et ceintrées, garnies dans le bas et dans le haut de vitraux coloriés; mais au lieu d'être destinée à son antique usage, elle était arrangée pour la vie ordinaire d'une famille; d'un côté, était une grande table, autour des chaises et des bancs; de l'autre côté, un buffet de cuisine garni d'ustensiles en poterie très-propres et de gobelets. Entre toutes les fenêtres qui divisaient la chapelle en trois parties, et tout autour du mur, à une moyenne hauteur, régnait une boiserie couverte de peintures, qui attirèrent d'abord l'attention de Wilhelm; il eut bientôt vu que c'était toute l'histoire de Joseph, non pas celui qui fût vendu par ses frères, mais l'époux de la mère du Sauveur. Dans le premier panneau, on le voyait occupé à son métier de charpentier; dans le second, il se fiançait avec Marie; un lis croissait entre eux deux, et des anges tenant des couronnes, voltigeaient au-dessus de leurs têtes; plus loin, on le voyait assis, rêveur et chagrin, ne sachant s'il devait abandonner son épouse; ensuite il était représenté endormi, et à côté de lui l'ange qui lui ap-

parut en songe pour le rassurer. Dans un autre panneau on le voyait dans une pieuse contemplation devant le nouveau né, dans la crêche à Bethléem; mais le plus beau de tous, qu'on ne pouvait regarder sans émotion, représentait saint Joseph travaillant, entouré de sa femme, du saint enfant et des outils de sa profession; le hasard en avait placé deux à terre en forme de croix, l'enfant s'était endormi dessus; sa mère assise à côté le regardait avec un amour ineffable, et saint Joseph cessait son travail pour ne pas troubler le repos du divin enfant. Venait ensuite la fuite en Egypte, et Wilhelm ne put s'empêcher de sourire en voyant exactement l'image de sa rencontre de la veille. Il était encore à l'examiner quand son hôte entra, et bientôt il reconnut le conducteur de la caravane; ils se saluèrent cordialement et parlèrent de choses et d'autres, mais les regards de Wilhelm étaient toujours fixés sur les peintures; son hôte le remarqua et lui dit en souriant: Je parie que vous êtes surpris du rapport de ce bâtiment avec ceux qui l'habitent, et de votre rencontre d'hier avec un de ces tableaux? Peut-être y en a-t-il plus encore que vous ne le pensez; mais cela s'explique naturellement, c'est le bâtiment qui a produit l'habitant.

J'entends, répondit Wilhelm; il n'est pas étonnant que l'esprit créateur, qui dans les siècles passés éleva au milieu de ces déserts et dans ces montagnes un bâtiment aussi immense, qui cultiva les possessions qui l'entourent, qui répandit autour de lui les lumières et la civilisation, ait encore même dans ses ruines une grande influence sur les hommes qui l'habitent maintenant.

A peine son hôte avait-il ouvert la bouche pour lui répondre, qu'une voix de femme, d'une douceur remarquable, se fit entendre dans la cour en appelant Joseph; l'homme s'arrêta, ouvrit la porte et sortit un instant. Il s'appelle donc Joseph, dit Wilhelm en lui-même; nouveau rapport, nouvel étonnement! Il jeta un regard du côté de la porte, et vit la belle femme de la veille dégagée de son manteau bleu et tenant son enfant sur ses bras; elle n'entra pas dans la salle, et continua son chemin dans la cour. Ah! Marie, encore un mot, cria Joseph; et elle revint.

Elle s'appelle Marie, pensa Wilhelm, et il lui semblait qu'il rétrogradait de dix-huit siècles; cette vallée mystérieuse, ces ruines, ce silence, l'antiquité de cette chapelle, tout lui donnait les idées les plus singulières; il était tems

que son hôte et les enfans vinssent le rendre à lui-même. Les derniers lui proposèrent une promenade pendant que *le père* était encore occupé de quelques affaires ; ils le menèrent visiter les ruines qui attestaient l'ancienne magnificence de cet édifice ; une quantité de colonnes, de pilastres, de frises, de chapiteaux, de débris d'une superbe architecture, reposaient couchés entre des arbres énormes dont les racines serpentaient au loin parmi les ruines ; des lierres s'élevaient autour de leur tronc, et retombaient sur les pans de murs dégradés, en formant aussi des voûtes de verdure, qui remplaçaient celles de marbre ; une mousse épaisse recouvrait quelques-uns de ces monumens et en formait des siéges moelleux. Un sentier tortueux, tracé dans la prairie, suivait le cours d'un ruisseau limpide, et remontait sur une colline, d'où Wilhelm put jouir de la vue entière de l'antique bâtiment qui lui inspirait un vif intérêt par son harmonie avec ses habitans, et avec tout ce qui l'environnait ; et sa curiosité était toujours plus excitée.

Ils rentrèrent et trouvèrent la table dressée dans la chapelle ; un fauteuil de forme antique était au-dessus, Marie s'y plaça ; elle avait à côté d'elle une haute corbeille en osier, où le petit était couché endormi : Joseph s'assit à sa gauche, Wilhelm à sa droite ; les trois jeunes garçons garnirent le bas de la table. Une vieille servante apporta des mets simples, mais appétissans ; les ustensiles, les gobelets, tout avait la forme des tems passés. Les enfans tinrent la conversation ; Wilhelm était silencieux, il ne pouvait détourner son attention de tout ce qu'il voyait, et sur-tout de son hôtesse, dont la physionomie céleste, recueillie et sereine était si bien à l'unisson avec son nom.

Après le dîner elle les quitta pour s'occuper de son enfant et de son ménage ; les jeunes gens allèrent jouer dans la cour, et Joseph mena son convive dans une place charmante au milieu des ruines, d'où l'œil embrassait toute l'étendue du vallon et les montagnes basses garnies de forêts. Ils s'assirent sur un vaste pilastre recouvert de mousse : Il est juste, dit l'hôte à Wilhelm, de satisfaire votre curiosité, et je m'y prête d'autant plus volontiers que vous me paraissez disposé par votre caractère à saisir tout ce qui tient à un but sérieux et religieux. . . . .

Cet établissement ecclésiastique, dont vous voyez les restes, est extrêmement ancien ; il était originairement consacré à la sainte famille, et fameux par des pélerinages et par plusieurs miracles ; l'église était particulièrement

dédiée à la mère et au fils, elle est détruite depuis plusieurs siècles. La chapelle que vous venez de voir, l'était au père adoptif, saint Joseph; elle s'est conservée de même que la partie habitable du couvent; les terres qui en dépendaient appartiennent à présent à un prince laïque, qui y tient un intendant pour en percevoir les revenus, et cet intendant c'est moi: j'ai succédé à mon père, mon grand-père et mon bisaïeul, qui tous ont rempli cet emploi lucratif.

Notre famille est donc redevable de son bien-être à saint Joseph, et quoique le culte qu'on lui rendait dans cette chapelle ait cessé depuis long-tems, il n'en est pas moins regardé toujours comme notre protecteur et notre patron; on me donna pour cette raison le nom de Joseph au baptême, et ce nom a eu certainement une grande influence sur ma vie. Je grandis au milieu des souvenirs de *mon saint parrain*; c'est ainsi que ma mère, femme très-pieuse, et dévote à saint Joseph, le nommait toujours en m'en parlant: elle m'employait continuellement à porter de tous côtés les charités et les secours qu'elle distribuait aux habitans des montagnes; elle était connue et chérie de tous comme leur bienfaitrice; grace à ses soins, personne n'était en souffrance; elle envoyait à l'approche de l'hiver des vêtemens chauds, des couvertures, des provisions d'alimens à tous ceux qui pouvaient en avoir besoin; son active bienfaisance pénétrait dans les demeures les plus reculées, les plus inaccessibles, et moi jeune garçon reçu par ces bonnes gens quand j'arrivais chez eux chargé de ses dons, comme un envoyé de Dieu, comme les patriarches recevaient les anges, j'étais charmé de faire ces commissions; je m'en acquittais avec un zèle extrême. En général, j'ai remarqué que les habitans des montagnes sont plus humains, plus disposés à la bienveillance les uns envers les autres que ceux de la plaine; les possessions étant plus éloignées les unes des autres ne sont pas des sujets de querelle; chacun donne à son prochain le secours qu'il espère en recevoir au besoin; l'habitude des chemins difficiles diminue la peine d'une course pour rendre un service, et cependant en augmente le mérite. Il y a aussi plus d'égalité, et par conséquent plus d'amitié; chacun est obligé de faire usage de ses mains et de ses pieds. Le même individu est ouvrier, messager, porte faix; ainsi chacun peut aider son prochain d'une manière ou d'une autre, sans se faire tort à lui-même: peut-être aussi qu'un air plus pur, plus élevé, a

quelque influence sur la sérénité de l'ame. Quoi qu'il en soit, ma mère se trouvait heureuse de pouvoir faire un peu de bien, et moi d'être son messager; nous bénissions ensemble saint Joseph, qui par son influence céleste et les bénéfices attachés à la maison qui portait son nom, nous en donnait les moyens. J'étais bien jeune encore, mes épaules n'avaient pas la force de porter dans la montagne tout ce dont ma mère aurait voulu les charger; j'élevai un petit âne, auquel j'attachais deux corbeilles, et que je dressais à grimper les sentiers les plus difficiles. L'âne n'est pas, dans les montagnes, un animal aussi méprisable que dans la plaine. Le valet de charrue, avec deux chevaux, se croit beaucoup plus que celui qui laboure avec des bœufs, et celui-ci regarde en pitié le triste possesseur d'un âne. Pour moi, je les respectais d'autant plus que j'avais vu, dans les tableaux de la chapelle, qu'un âne avait eu l'honneur de servir de monture à la sainte mère du Sauveur, et au Sauveur lui-même lors de sa fuite en Egypte; grâce à ces peintures, toute cette partie de nos livres saints m'était très-familière. Quoique la chapelle ne fût pas dans l'état où elle est actuellement, elle était devenue, par le laps de tems, une espèce de serre où l'on mettait tout ce qui ne sert pas habituellement; des bois de réserve, des échelles, des tonneaux, des ustensiles de toute espèce la remplissaient confusément; par bonheur les tableaux étaient trop élevés pour pouvoir être facilement gâtés; cependant quelques-uns ont souffert de ce désordre, mais dès mon enfance je cherchais à les préserver, à en éloigner ce qui pouvait leur nuire. Un de mes plus grands plaisirs était de grimper sur ce qui les entourait pour parvenir à les regarder, je me perdais dans cette contemplation; et je pris ainsi le goût le plus décidé pour tout ce qui tient à l'antique, en vêtemens, meubles, ustensiles, enfin à tout ce que je voyais dans ces peintures. J'en pris aussi pour le métier que mon parrain avait exercé, il me semblait que saint Joseph était plus que mon parrain; je le regardais comme un père, comme un modèle, que je résolus d'imiter autant qu'il me serait possible. Une des conditions attachées à la place de receveur était qu'il sût un métier; mon père, qui désirait vivement que je lui succédasse dans cette charge avantageuse, voulut m'apprendre le sien; il était tonnelier, je l'aidais autant que je le pouvais; j'allais lui chercher les bois qui lui étaient nécessaires, je liais les cercles; mais dès que je pus avoir une volonté positive, je

lui déclarai que toute mon ambition était d'être charpentier. Mon père y consentit d'autant plus volontiers qu'il n'y a pas de vocation plus utile pour entretenir en bon état de vieux bâtimens, dans un pays rempli de bois tel que celui-ci ; on est naturellement conduit à le travailler, le charpentier devient facilement menuisier, et même sculpteur. Nous en avions un très-habile dans le voisinage ; ainsi sans quitter mes parens, je pus commencer mon apprentissage ; j'en avais une grande impatience ; je ne quittais mon ouvrage que pour faire, dans mes momens de liberté, les commissions bienfaisantes de ma mère, et j'y consacrais principalement les jours de fêtes.

Ainsi s'écoula ma première jeunesse, et vous voyez que je n'avais pas tort quand je vous disais que c'est le bâtiment qui a fait l'homme. (*La fin au prochain Numéro.*)

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

ESCARMOUCHES LITTÉRAIRES. — Dans un article sur les Œuvres choisies de Lemierre, nous avons dit les vérités suivantes : *Ne savons-nous pas, que de nos jours, il est presqu'impossible de se faire une grande réputation, sur-tout lorsqu'elle est méritée?...... Qu'un ouvrage soit bon ou mauvais, personne ne le lit plus ; pour en parler dans le monde, on s'en rapporte aux jugemens des journalistes ; et comme il y a beaucoup de* MIDAS *parmi eux, on voit souvent Marsyas l'emporter sur Apollon.*

Le rédacteur d'un petit journal assez inconnu, se fit sans doute l'application de cette phrase, et dès le surlendemain il publia une petite note dans laquelle il nous accusait d'avoir dit que *les trois quarts des journalistes étaient des Midas*, et de nous cacher derrière la lettre M. ; égide bien étroite et bien faible pour parer les coups d'un adversaire si redoutable.

Un collaborateur du Mercure crut devoir répondre (n° du 14 avril, page 86) à cette faible escarmouche : le petit journal ne répliqua point ; mais il alla chercher l'appui d'un autre journal un peu plus connu, qui répéta que nous avions traité avec beaucoup de mépris la plupart des journalistes.

Un troisième journal, le plus orgueilleux et le plus répandu des journaux; celui qui n'attaque jamais personne sans crier d'une voix de tonnerre; qu'il marche escorté, tantôt de quinze mille, tantôt de vingt mille abonnés; ce matamore des journaux vient de nous reprocher, à son tour, d'avoir publié que TOUS *les Journalistes* étaient des Midas. Si quelque autre journal parle encore de cette affaire, il affirmera, n'en doutons point, que nous avons comparé à des ânes les Journalistes de toutes les nations, *passés, présens* et *futurs*.

Ceci rappelle bien la fable de l'œuf pondu par un homme. Notre œuf était d'abord de grosseur ordinaire; à en croire le petit journal, il est gros comme quatre; et voyez comme le journal aux vingt mille abonnés, l'a enflé, distendu, même multiplié. Ce n'est plus un œuf que nous avons pondu, mais cent, deux cents; peut-être autant d'œufs qu'il a d'abonnés.

Que répondre à cette haute puissance qui marche toujours à la tête de vingt mille hommes? Nous pourrions, il est vrai, avec notre seul bataillon, escarmoucher, faire la petite guerre, l'attaquer à l'improviste, tantôt en flanc, tantôt en queue.... Mais nous sommes d'humeur pacifique; et d'ailleurs nous regrettons trop le tems perdu dans ces ridicules escarmouches. Les lettres n'en tirent aucun profit, et le goût les défend. Que les journaux quotidiens se querellent, se harcèlent, s'injurient,

C'est bien, très-bien!
Cela ne nous blesse en rien.

Mais le vieux Mercure, avec sa gravité, qu'irait-il faire dans cette arêne de gladiateurs?...

NOUVELLES LITTÉRAIRES. — On sait que les programmes des prix que l'Académie française a proposés, dans sa séance publique du 9 avril, sont :

1°. Prix d'éloquence pour être décerné en avril 1814 : *Un Discours sur les avantages et les inconvéniens de la critique littéraire*.

2°. Prix extraordinaire de poésie qui sera décerné en septembre prochain; une pièce de vers de cent vers au moins, et de deux cents au plus, *sur le généreux dévouement de Hubert Goffin et de son fils*.

Le sujet du premier de ces prix a valu bien des épigrammes à l'Académie. Les journalistes qui s'évertuent à faire

les méchans, et qui croient que l'on ne réussit que par la satire, ont feint de croire que l'Académie appelait des défenseurs contre cette nuée d'écrivains qui, périodiquement, critiquent le style de ses rapports, combattent ses opinions littéraires, lancent plus ou moins de sarcasmes, et sur ses anciens membres, et sur les candidats qu'elle a nouvellement admis dans son sein, et sur ceux qu'elle admettra sans doute bientôt. Ces folliculaires sont en effet intéressés à ce qu'on ne songe point à préparer les matériaux d'un code littéraire, dans lequel seraient posées et bien reconnues les bornes que la critique ne devrait jamais franchir.

— Le malheureux Foucquet, cette illustre victime de la jalousie de Louis XIV, mourut-il dans le château de Pignerol où il avait été renfermé? eut-il la permission d'en sortir, comme l'atteste Gourville dans ses Mémoires? C'est un point d'histoire qui est resté indécis, et que M. *Modeste Paroletti* vient d'examiner dans une dissertation in-4° publiée à Turin. D'après des renseignemens recueillis sur les lieux mêmes, il croit pouvoir assurer que Foucquet mourut en 1680 dans la forteresse où il avait été renfermé en 1664.

— M. Aignan vient de publier une nouvelle édition de sa traduction en vers de l'*Iliade*. Elle forme 2 vol. in-8° que l'on trouve chez MM. Michaud, libraires. Il nous a paru, en parcourant l'ouvrage, que l'auteur avait fait beaucoup de corrections dans les vers et ajouté un assez grand nombre de notes. Nous en rendrons compte incessamment.

— Le Journal de la littérature étrangère nous fournit la liste suivante des ouvrages philosophiques qui ont paru cet hiver en Allemagne.

1°. Nature et Philosophie, parallèle; par H. F. Link, un vol. in-18. A Rostock.

2°. Introduction à l'étude de la Philosophie; par C. Kaisler, vol. in-8°. A Breslau. Ce volume se compose des six chapitres suivans: 1° de la réalité et de l'apparence; 2° des différentes espèces de perceptions; 3° de l'idée d'une révélation, ou de la forme absolue; 4° de la philosophie ancienne; 5° de celle du moyen âge; et 6° de la philosophie moderne.

3°. Recherches sur l'essence et les fonctions de l'Ame, pour servir à établir une physique scientifique des facultés de l'ame; par C. Weiss, vol. gr. in-4°. A Leipsick.

4°. Essais sur le perfectionnement de la philosophie; par K. Vorpahl, vol. in-8°. A Berlin.

5°. Observations sur la force productive de la terre et l'origine du genre humain par des lois physiques; par E. H. Verner, vol. in-8°. A Leipsick.

6°. Elémens de Logique; par Klein, brochure in-8°. A Bamberg. L'auteur traite : 1° de l'idée et des conditions de la perception; 2° des formes générales de l'apparence; 3° de la perception des sens; 4° de la logique proprement dite, ou théorie des idées, des jugemens et des conclusions; et 5° de la logique pratique, ou de la connaissance réelle de l'essence des choses.

Nouvelles diverses. — Quelques bonnes têtes qui lisaient, ces jours derniers, un très-joli article de Journal sur les jardins, blâmaient l'auteur de cet article d'avoir placé une rivière aux environs de *Fontenai-aux-Roses*. Ces bonnes têtes connaissaient très-bien leurs environs de Paris; mais en lisant cet article elles auraient moins dû s'occuper de leur géographie que de la facilité et de l'imagination de son auteur, qui créait un jardin idéal avec beaucoup de goût, de raison et de sentiment.

Nous donnons cette note pour faire voir que les meilleures têtes jugent quelquefois mal, car nous faisons le plus grand cas des personnes dont il s'agit.

— Un *écrivain public*, qui est aussi maçon, peintre, vitrier, couvreur, menuisier, fumiste, etc. etc., puisqu'il a construit, bâti et peint à lui seul une très-jolie barraque, ou plutôt maisonnette, place du Caire, au coin de la rue des Forges, vient, par cette raison, d'être surnommé le *Robinson* du quartier. Il a peint sur son enseigne une main tenant une très-belle plume d'or qui vient de tracer ce quatrain :

Par mon utile ministère,
Ici, sous le sceau du mystère,
On sert, on chante, tour-à-tour,
Mercure, Thémis et l'Amour.

Cette enseigne lui a attiré beaucoup de *Clients* qui sont très-contens de lui, et pour lesquels il fait Mémoires, Placets, Lettres, Couplets, etc. Cet homme paie tous les ans 50 fr. de droit pour l'emplacement sur lequel il a construit sa maisonnette.

— Nos élégantes portent des robes de taffetas écossais avec de longues manches de mousseline, ornées de très-jolis points à jour et de dentelles. On porte toujours beau-

coup de jolis chapeaux sur lesquels il y a des touffes de fleurs faites avec un art admirable : cependant les chapeaux de paille d'Italie, garnis de rubans écossais ou de très-belles plumes blanches, sont ce qu'il y a de meilleur ton à la promenade.

Les hommes portent beaucoup d'habits vert-émeraude, et sont toujours fidèles... à leurs grands pantalons de Nankin.

— Il est arrivé au Jardin des Plantes plusieurs animaux curieux qui y manquaient, et parmi lesquels on distingue un très-beau zèbre.

Travaux publics. — On redore depuis quelques jours le beau dôme de l'Hôtel des Invalides.

— Le Jardin du Luxembourg attire les curieux de tous les quartiers de Paris. On y court admirer une très-belle avenue qui traverse l'ancien terrain des Chartreux jusqu'à l'Observatoire : cet édifice, d'un beau caractère, termine merveilleusement ce point de vue, l'un des plus beaux qu'il soit possible de voir.

— Les travaux de la nouvelle galerie qui doit réunir le palais des Tuileries au Louvre, se poursuivent avec la plus grande activité ; le corps de bâtiment qui fait face à l'entrée du Muséum est presque terminé.

— Dans notre prochaine Chronique nous donnerons plus de détails sur les divers travaux qui s'exécutent dans Paris.

Spectacles. — La semaine qui vient de s'écouler a été heureuse pour les auteurs dramatiques. Nous avons deux succès à annoncer à nos lecteurs : *la Belle Allemande, ou le Grenadier de Frédéric Guillaume*, représenté sur le théâtre du Vaudeville, et *la Corbeille d'Oranges*, donnée au théâtre des Variétés, ont été applaudies, et ce qui est moins commun, elles ont mérité leur succès. Ces deux ouvrages avaient déjà paru sur d'autres théâtres ; mais nouveaux Titons ils ont été habilement rajeunis. Pour suivre l'ordre des préséances, nous allons d'abord rendre compte de la *Belle Allemande*.

Frédéric Guillaume, père du Grand Frédéric, prenait plaisir à marier les militaires de sa garde avec de belles femmes. Il rencontre un jour une paysanne, grande, belle et bien faite, qui ne demande pas mieux que de se marier ; le roi, sans se faire connaître, lui remet une lettre pour le major du régiment des grenadiers de sa garde.

Cette lettre contient l'ordre de marier sur-le-champ le caporal Forzmann avec la personne qui remettra ce billet; mais notre belle Allemande, un peu effrayée du ton brusque du roi, confie la lettre à sa vieille tante, qui n'est pas peu satisfaite d'attraper enfin un mari. Le major ne comprend rien à cette fantaisie du roi de marier un des plus beaux hommes de sa garde avec une vieille paysanne; cependant, accoutumé à obéir aveuglément, il est prêt à tout conclure lorsque fort heureusement le roi paraît, le qui-pro-quo s'explique, et Forzmann épouse la belle Allemande, qui ne pouvait être plus dignement représentée que par Mlle Arsène.

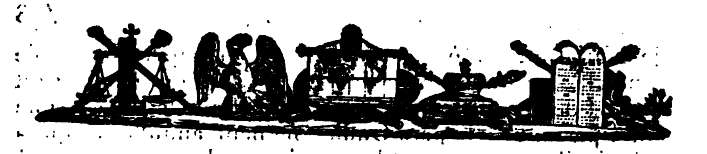
La belle Allemande a dans la physionomie tant de ressemblance avec la laitière Prussienne, que l'on a vu, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, qu'on pouvait facilement les prendre pour sœurs jumelles. Le ton général de l'ouvrage est un peu libre, mais le dialogue, les couplets, pétillent d'esprit; les couplets, sur-tout, sont très-gais, un peu trop gais, peut-être; mais c'est un défaut si rare, et dont on se corrige tant, que nous n'aurons pas le courage de gronder MM. Dartois et Dupin pour avoir fait rire leurs auditeurs.

La Corbeille d'Oranges n'a pas obtenu moins de succès au théâtre des Variétés. Fritz, fils de M. Gudler, concierge du parc de Schœnbrunn, aime Marie, mais M. Gudler ne veut pas donner son consentement à ce mariage qu'il regarde comme une mésalliance, parce que Mme Gaudmann, mère de Marie, n'est que laitière. M. Gustave, page de l'Empereur, touché de la situation des jeunes gens, leur promet de lever toutes les difficultés : il a déjà fait bien des tours de page pour brouiller des époux, ne serait-il pas méritoire à lui d'en inventer un nouveau pour unir deux amans bien épris ? Il reparaît en conséquence suivi de deux valets de pied de l'Empereur portant une corbeille d'oranges, qu'il vient de la part de son maître offrir à la jolie Marie; étonnement général; Mme Gaudmann se livre aux plus brillantes espérances, et M. Gudler regrette de n'avoir pas conclu le mariage. C'est maintenant au tour de Mme Gaudmann à refuser son consentement; mais elle se laisse attendrir par M. Gudler qui, pour la décider, se démet de sa charge en faveur de son fils; le tabellion est appelé, on signe le contrat de mariage, les habitans du village célèbrent cette union : déjà même plusieurs briguent la protection de Mme Gaudmann et

de Marie, mais, ô revers funeste! au milieu de la joie générale, on voit revenir le page qui annonce qu'il s'est trompé d'adresse, et que la corbeille était destinée à une autre personne; le père Gudler ne peut annuller ce qui a été fait, il se résigne, et les amans sont heureux, graces à un tour de page. Mlle Cuizot a joué le rôle du page avec beaucoup de graces et d'aisance; le couplet qu'elle adresse au public, mérite d'être cité.

Avec de tous petits portraits,
De tous petits couplets,
D'un parterre qui s'y connaît
Enlever le suffrage,
Ah! messieurs, ce serait
Un joli tour de page.

Ce tour, qui a complètement réussi, est de MM. Merle et Brazier: ils avaient déclaré dans les journaux que le fonds en était le même que l'Orange de Malte de Fabre d'Églantine; mais ce qui leur appartient incontestablement suffit pour justifier le succès que la pièce a obtenu, et l'on peut dire, calembourg à part, que la *Corbeille d'Oranges* a été généralement goûtée.



POLITIQUE.

L'Empereur est parti de Dresde dans la nuit du 28 au 29 pour se rendre à Posen. S. M. le roi de Prusse y était arrivé le 27; le prince royal de Prusse le 28. Tout est disposé à Varsovie pour la réception de l'Empereur. Le 4e corps, aux ordres du duc d'Abrantès, est à Posen.

Pendant leur séjour dans la capitale de la Saxe, LL. MM. II. de France et d'Autriche ont fréquemment chassé, et parcouru ses environs célèbres par leurs variétés et leur aspect pittoresque. Elles ont aussi visité avec intérêt les galeries et collections royales, qui jouissent d'une célébrité méritée. Il y avait tous les jours à neuf heures chez l'Empereur les ducs de Weymar et de Cobourg; le prince héréditaire de Mecklenbourg Schewrin et d'autres princes de la confédération se rendaient assidûment au palais. L'Empereur travaillait presque sans interruption avec le prince de Neufchâtel, et les ministres le duc de Bassano et le comte Daru. Le soir, il y avait cercle, spectacle ou concert au palais. La famille impériale d'Autriche a dû retourner à Prague. Les archiducs s'y trouveront réunis pendant le séjour de l'Impératrice.

C'est ici le lieu de faire mention d'une circonstance qui a paru assez remarquable pour être l'objet d'une note publiée par un de nos journaux les plus accrédités. Les personnes venues de l'armée à Dresde y ont appris avec étonnement qu'il était question en France de proclamation ou d'ordre du jour adressé à l'armée ou à une portion de l'armée; que les bruits relatifs à ces proclamations avaient couru à Paris, et que les colporteurs de ces bruits allaient jusqu'à citer des expressions des actes dont ils se constituaient libéralement les rédacteurs. A l'armée on n'a eu aucune connaissance d'actes de cette nature. Ceux dont on a parlé à Paris sont controuvés, et doivent être mis au rang de ces nouvelles dont toutes les grandes villes comptent de nombreux distributeurs; il est juste d'ajouter toutefois qu'à aucune autre époque, dans des circonstances où un champ si vaste est livré aux conjectures, les hommes qui s'attachent sérieusement à suivre le fil des événemens, et ne veulent

ajouter foi qu'à ce qui porte le caractère de l'authenticité, n'ont eu moins à lutter contre les colporteurs de fausses nouvelles. La capitale est en ce moment plus que jamais exempte de cette espèce de fléau. La plus profonde sécurité y règne; tout y est d'une tranquillité parfaite, dans toutes les classes, dans tous les lieux, dans tous les esprits.

Des lettres sur l'authenticité desquelles on peut compter, font connaître que le 15 mai, le maréchal duc de Dalmatie était de sa personne à Séville, le général comte d'Erlon à Oznaga, le maréchal duc de Raguse à Salamanque; que le corps qui bloque Cadix était toujours dans la même position. En attendant à cet égard des détails plus circonstanciés, les journaux anglais du 27 mai, le *Morning Chronicle* et l'*Alfred* publient un ordre du jour du maréchal Beresford, ordre daté de Fuente-Guinaldo, dont on doit conclure que le maréchal duc de Raguse a obtenu des avantages assez importans dans les premiers jours de mai.

Cet ordre du jour exprime le plus vif mécontentement de la conduite des troupes portugaises, spécialement de celles fournies par les districts d'Oporto et de Minho. Ces troupes, attaquées sur les hauteurs de la Guarda, ont fui honteusement devant les Français; leur général croit devoir leur apprendre que la peur produit toujours le danger que l'on croit éviter. Ces 6 ou 7 mille hommes se trouvant sur les hauteurs dont il s'agit, les Français parurent du côté de Sabugal. L'infanterie portugaise, après quelques coups de fusil, a pris la fuite en désordre; une terreur panique s'était emparée de la milice d'Oporto, elle se communiqua à toute la ligne, cinq drapeaux ont été jetés et abandonnés par ceux qui les portaient; un grand nombre d'hommes se sont noyés dans le Mondego, où la frayeur les avait précipités. Le maréchal Beresford fait suivre cette publication de l'ordre le plus sévère contre les régimens d'Oporto, d'Aviero, d'Oliviera, de Fenasfiel, contre leurs porte-drapeaux, leurs fugitifs; des conseils de guerre seront assemblés et prononceront sur la conduite des coupables. L'ordre porte en outre que quoique les corps de la division de la province de Minho *aient eu moins peur* que les autres, ils n'en ont pas été *tout-à-fait exempts*. Les officiers-généraux ont fait tout ce qui était en eux pour maintenir les troupes et remédier au désordre; le général commandant leur en adresse ses exprès remercimens.

Les Journaux anglais font connaître en outre que si l'esprit public n'était préoccupé et accablé par le récent assas-

sinat qui ne lui permet pas de s'occuper d'aucun autre objet, les nouvelles reçues d'Amérique pourraient être considérées comme importantes. En effet, le congrès américain a, pendant ses séances secrètes, mis un embargo de quatre-vingt-dix jours sur tous les navires américains, excepté ceux qui obtiendront du président la permission spéciale de sortir sur leur lest. Ainsi les Anglais se trouvent par cette mesure doublement désappointés, suivant l'expression qui leur est familière, pour donner l'idée d'un homme trompé dans ses calculs. Ils ne pourront plus, tout en protestant de leurs dispositions pacifiques, exercer impunément leurs brigandages sur le commerce américain, et sous le pavillon américain ils ne pourront tenter la contrebande sur aucun point des côtes du continent. Les nouvelles de l'Escaut, du 30 avril, ne laissent pas que de leur donner en même tems de vives inquiétudes. La flotte française a paru disposée à sortir; elle est de dix-sept vaisseaux de ligne, dont trois à trois ponts; ses équipages sont au grand complet. La flotte anglaise devant Flessingue ne compte que dix vaisseaux de 74; les deux flottes n'étaient éloignées l'une de l'autre que de quelques milles. Le signal de se préparer au combat avait été donné à la flotte anglaise.

On apprend à Londres, des Etats-Unis, que la publication de la correspondance du capitaine Henri a fait la plus vive sensation. Le secrétaire d'Etat James Monroë a signé un rapport soumis au sénat, et duquel il résulte que l'on n'a eu connaissance d'aucune personne des Etats-Unis qui ait participé aux profits du capitaine Henri, et qu'il n'avait trouvé dans son projet odieux aucun complice parmi les citoyens de l'Etat.

Le sénat a donné acte de cette déclaration. Le comité des relations extérieures s'est assemblé, et après un examen attentif des pièces, elles ont été reconnues et déclarées véritables; l'authenticité des papiers transmis par le capitaine Henri lui-même au département de l'Etat, est constatée par la confrontation des signatures reconnues de lord Liverpool, de sir James Craig, de M. Piel, etc. etc.

La situation était dès-lors fort embarrassante pour M. Forster; il devait paraître pénible à un ministre de la Grande-Bretagne de voir le gouvernement auprès duquel il est accrédité accuser le ministère anglais d'employer des agens secrets pour exciter à la révolte, fomenter la sédition, et provoquer une partie de l'Etat à sa séparation de l'Union; il a pris provisoirement un parti qui se présente toujours

le premier à l'idée des ministres anglais accusés d'un acte contraire aux droits des gens ; il a nié, ce qui était facile ; il a déclaré n'avoir aucune connaissance *personnelle* de l'affaire, ce qui est difficile à croire ; il a déclaré que les *branches du gouvernement* avec lesquelles il est en relation, (il veut dire les ministres avec lesquels il correspond), n'ont point favorisé de plan hostile contre la tranquillité intérieure des Etats-Unis ; ce qui paraîtra difficile à démontrer, à moins que le comte de Liverpool soit un simple particulier, et que M. sir James Craig ait été un homme sans titre au Canada. M. Forster termine par demander que le gouvernement et le congrès suspendent toute décision sur cette affaire, jusqu'à ce qu'elle ait été portée à la connaissance du gouvernement de S. M. Britannique. Les pièces ont été renvoyées au comité des relations extérieures.

Les pétitions favorables aux catholiques, celles relatives aux ordres du conseil, continuent d'arriver en grand nombre. A Dublin, le conseil des catholiques s'est réuni de nouveau : il a été résolu qu'une assemblée générale des catholiques d'Irlande serait tenue le mercredi 18 juin, pour délibérer sur l'état actuel des affaires, et la nécessité de préparer des pétitions pour faire entièrement révoquer les lois pénales.

Le dîner annuel de la bourgeoisie de Londres, amie de la réforme parlementaire, a eu lieu le 9 mai à cinq heures ; M. Waithman arriva dans la salle, accompagné par le marquis de Taristock, M. Whitbréad, lord Ossulston, sir Francis Burdett, M. Byng, MM. Brand, Hutchinson, Brougham, Combe et plusieurs autres. M. Waithman occupa immédiatement le siége de président, et avait à sa droite le marquis de Taristock et M. Whitbréad, et à sa gauche lord Ossulston et sir F. Burdett.

Au dessert, on porta d'abord la santé du roi, à laquelle on répondit par trois acclamations et avec beaucoup d'applaudissemens. Le président s'étant ensuite levé, observa que quels que fussent les sentimens de la compagnie au sujet d'une circonstance récente, elle ne refuserait pas de recevoir le toast qu'il allait porter. « Au prince Régent ; » car, quelle que soit, continua-t-il, l'opinion sur la conduite des ministres, on ne saurait rien imputer à S. A. R. L'année dernière, je proposai, dit M. Waithman, le toast suivant : « Au prince Régent ; puisse-t-il n'oublier jamais la déclaration qu'il a faite, qu'il n'était revêtu du pouvoir

et des prérogatives de la couronne que pour le bien du peuple!» Aujourd'hui, voilà le toast que je propose : «Au prince Régent; puisse-t-il se souvenir de la déclaration qu'il a faite, qu'il n'était revêtu du pouvoir et des prérogatives de la couronne que pour le bien du peuple!» (de vifs applaudissemens); ce toast a été accueilli par trois acclamations.

Le marquis de Taristock, M. Whitbréad et sir Francis Burdett ont tenu des discours en faveur d'une réforme parlémentaire. M. Whitbréad a dit entr'autres :

«Le grand but dans lequel vous vous êtes réunis ce jour, est depuis vingt ans l'objet de mes constans efforts; et si, il y a vingt ans, on avait pu atteindre ce but, j'ose dire que nous ne serions pas obligés d'être témoins aujourd'hui des scènes honteuses qui se passent dans ce pays, à la mortification de tous les honnêtes gens.»

Sir Francis Burdett, après avoir cité plusieurs motifs puissans qui demandent une réforme dans le parlement, ajoute : Presque tout le monde convient que les effets du système actuel sont déplorables, et pourtant on ne veut pas s'accorder quant à la cause qui les a produits. Le seul moyen d'avoir un gouvernement intègre est d'avoir des hommes intègres dans le parlement; et le vrai moyen de contenir les hommes publics dans leur intégrité, est de rendre terrible pour eux de devenir fourbes. (Applaudissemens). Sans une réforme entière dans la chambre des communes, on ne pourrait jamais atteindre ce but.

A l'occasion de cette assemblée, un journal anglais a publié les observations suivantes, qui, pour n'être pas neuves, présentent cependant par leur réunion un certain degré d'intérêt.

«La *livery* de Londres, y est-il dit, s'est réunie comme elle est dans l'habitude de le faire tous les ans pour s'occuper des moyens d'obtenir la réforme parlementaire. Ce qui a droit d'étonner, c'est qu'elle soit encore réduite à ne former qu'un vœu, sur-tout lorsque ce vœu est appuyé de celui de toute l'Angleterre. Ce serait en effet le comble de l'extravagance que d'oser dire que dans son état actuel le parlement britannique représente la nation. Il n'y a point d'Anglais qui ne sache que l'élection n'est qu'une forme ridicule pour les bourgs pourris (*rotten*), où il n'y a plus personne pour élire et être élu. On n'ignore pas davantage le projet connu depuis plusieurs années de pourrir des bourgs encore habités et même assez peuplés. Est-il besoin

d'expliquer pourquoi? Ces bourgs sont les propriétés de pairs, de riches *Commoners* ou de la trésorerie. Ils sont regardés comme un capital qu'on doit faire valoir, et à chaque électiou ils rendent à ceux qui les possèdent des places, des honneurs, des pensions. Si quelquefois le propriétaire d'un bourg surfait sa marchandise, la trésorerie se soumet aux conditions qu'on lui impose : elle agit comme un acheteur qui croit avoir un besoin pressant de l'objet qui lui est offert. Souvent, dans des cas de cette nature, le propriétaire du bourg est créé lord; aussi, depuis 1770 seulement, a-t-on vu cent vingt nouveaux pairs temporels entrer dans la chambre haute. Il est facile de sentir que le gouvernement ne peut jamais être dupe : il acquiert par ce marché un représentant qui vote selon sa fantaisie dans la chambre des communes, et augmente le nombre de ses *serviteurs* dans celle des pairs.

» Un calcul bien simple suffit pour montrer tous les vices de la prétendue représentation nationale de la Grande-Bretagne. Sur cinq cent cinquante-huit députés qui, avant l'union de l'Irlande, composaient la chambre des communes, quatre-vingt-quatorze sont nommés exclusivement par des pairs. L'élection de cent quarante-quatre autres est encore tellement influencée par des membres de la chambre haute, qu'elle tombe inévitablement sur leurs candidats, dont les quatre cinquièmes sont aussi ceux des ministres; la trésorerie nomme vingt-deux députés; des membres des communes en nomment soixante-quinze, et influencent l'élection de quatre-vingt-quatre autres, de manière à rendre certain le choix qu'ils ont déterminé. Ainsi, quatre cent seize membres, c'est-à-dire plus des quatre cinquièmes des communes, sont pour leur nomination entièrement indépendans du peuple anglais. Ajoutons que bien que les électeurs des villes et des comtés semblent, au premier aspect, moins dévoués aux ministres, la trésorerie dispose encore de la majorité des élections. Ses manœuvres, pour être moins publiques, n'en sont pas moins certaines et sur-tout moins efficaces.

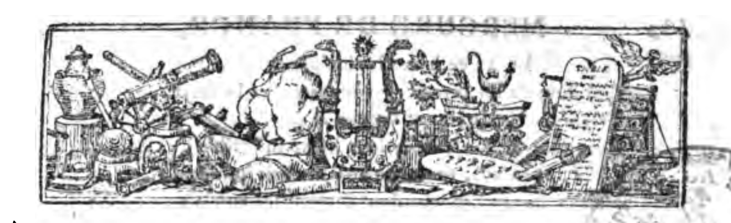
» Des députés ainsi nommés ont bientôt perdu de vue les intérêts de la nation, si jamais il leur est arrivé d'y songer. Et combien de moyens le gouvernement n'a-t-il pas à sa disposition pour séduire ceux qui seraient tentés de s'acquitter de leur devoir? Plus de cent places ostensibles à la nomination de la couronne sont remplies par des membres des communes; ces places sont temporaires et révocables

ad nutum; de sorte que, pour les conserver, ceux qui les ont votent comme il leur est prescrit. D'autres membres des communes jouissent d'emplois obscurs et lucratifs, qu'ils font exercer par des subalternes. Il en est encore, et en assez grand nombre, qui reçoivent des pensions de la liste civile; enfin, d'autres sont intéressés dans des fournitures pour le compte du gouvernement, ou sont des associés publics ou secrets des maisons de banque qui traitent des emprunts proposés chaque année par le chancelier de l'échiquier.

» Quel a été le résultat d'une représentation aussi scandaleusement irrégulière? La corruption s'est introduite dans toutes les parties de l'administration, et non seulement elle y existe, mais on n'en fait point mystère. Des hommes qui par d'utiles travaux avaient mérité l'estime publique, n'ont pas rougi de s'y rendre les apologistes, et tout véritable Anglais se rappellera long-tems avec peine cette phrase de M. Arthur-Young: *La corruption est l'huile qui fait bien aller la machine politique.*

» Que doit-on augurer enfin de cette demande si souvent répétée d'une réforme parlementaire? Que les ministres, quels qu'ils soient, de quelque côté qu'ils se soient assis jusqu'à ce moment dans la chambre des communes, s'y opposeront. Les agens du gouvernement exécutif trouvent trop doux d'avoir la législature à leur disposition. On n'osera peut-être pas aujourd'hui rejeter avec éclat une pareille demande: mais on cherchera à l'ajourner sous les prétextes les plus frivoles. Nous pouvons prédire néanmoins que la réforme aura lieu. La nation est à cet égard trop prononcée pour que sa voix ne soit pas écoutée. Mais voici ce à quoi on doit s'attendre. Si la réforme parlementaire eût été un des premiers actes de l'administration du prince Régent, on eût béni S. A. R. La nation jugera au contraire qu'elle est une concession forcée, et elle la regardera comme un nouvel indice d'une faiblesse de caractère qu'elle commence à soupçonner. » S...

MUSIQUE. — Seizième Fantaisie, avec sept variations pour le piano, sur l'air: *Vous me quittez pour aller à la gloire;* par L. Jadin. Dédiée à ses élèves de la maison d'éducation de Mme Danglade. Prix, 3 fr. Chez Janet et Cotelle, libraires et éditeurs de musique, tenant un cabinet de lecture, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXIX. — *Samedi 13 Juin 1812.*

POÉSIE.

HERCULE AU MONT ŒTA.

Poëme dithyrambique. Morceau inédit de MALFILATRE (*).

Sic itur ad astra. VIRG.

Au sommet de l'Œta, sur ces roches sauvages,
Voûtes du noir Tartare, et colonnes des Cieux,
Hercule, remonté des ténébreux rivages,
Offrait une hécatombe au puissant roi des Dieux :

(*) Voici l'extrait d'une lettre qui nous a été adressée de Lisieux, avec ce Poëme.

« L'édition des œuvres de Malfilâtre, publiée en 1805 par M. Auger, m'étant tombée entre les mains, il y a quelques jours, dans la notice consacrée à la mémoire de ce poëte infortuné, je lus cette phrase : « Malfilâtre avait aussi entrepris une tragédie d'*Hercule au mont Œta.* On ignore jusqu'où il avait poussé cet ouvrage dont il ne reste qu'un *fragment fort court* entre les mains d'un de ses amis.» Mon amour pour les vers et pour tout ce qui est sorti de la plume de cet aimable écrivain, m'engagea à faire quelques recherches. J'appris

Et là, ce héros invincible,
Qui dompta les tyrans, les monstres et la mort,
Triompha de Junon et fatigua le sort,
Respirant du fardeau de leur haine inflexible,
Parle, et sa voix tonnante aux lambris immortels
S'élève, avec l'encens dont fument les autels :

« Dieu, que le ciel, Dieu, que la terre encense,
» Reçois Alcide en ton sein glorieux !
» Mes longs exploits attestent ma naissance ;
» Ma renommée égale ta puissance ;
» Je suis enfin, je suis digne des cieux !

» A l'univers qu'importe ma présence ?
» Monstres, brigands, sont détruits en tous lieux ;
» Par-tout en paix respire l'innocence ;
» La terre est libre, et sa reconnaissance,
» Par ses autels, me croit digne des cieux.

» En vain du sort l'aveugle complaisance
» M'a fait subir ton joug impérieux,
» Fière Junon ! ma longue obéissance,

---

du fils de feu M. Grainville de Lisieux, avec lequel je suis lié, que parmi les manuscrits de M. son père, il conservait plusieurs morceaux de Malfilâtre, et sur-tout une espèce de poëme ayant pour titre : *Hercule au mont Œta*. Je présumai que ce devait être le fragment dont parle M. Auger. J'en pris lecture. Mais je fus arrêté dans mes conjectures par une petite difficulté. La notice fait mention *d'un fragment de tragédie*, tandis que le morceau que j'ai sous les yeux est un dithyrambe, *un petit poëme entier*. Au reste, je pensai que M. Auger n'avait peut-être eu là-dessus que des renseignemens fort incertains. Je fis une seconde lecture du poëme, et je ne le trouvai point indigne de la réputation de son auteur présumé. En effet, malgré quelques négligences, quelques répétitions, je suis persuadé que vous y remarquerez, comme moi, de fort beaux vers, ce bon goût de style, cette harmonie, cette richesse de rimes et cette manière antique qui distinguent les essais de ce jeune homme enlevé trop tôt à la culture des muses. M. Grainville et moi nous avons cru que les amis des vers en verraient la publication avec plaisir. Je prends donc la liberté de vous en adresser une copie.....

» J'ai l'honneur d'être, etc. » H. FLEURY.

» De ton courroux a prouvé l'impuissance ;
» Et ton vainqueur se croit digne des cieux. »

Arrête ! en quels discours s'égare ta pensée ?
Arrête ! crains le sort ! crains Junon offensée !
Que dis-je ? elle a prévu tes superbes mépris :
Tes vœux sont exaucés ; tu sauras à quel prix.

Fier du laurier qui te décore,
Vante moins tes faits glorieux !
Par des faits plus rares encore
L'homme doit conquérir les cieux.
Les revers seuls éprouvent l'ame :
Ainsi l'or, du sein de la flamme,
Coule plus brillant et plus pur ;
Et brisant sa tombe grossière,
La chrysalide prisonnière
S'élance aux plaines de l'azur.

A la voix de Junon, déjà la Renommée
A frappé d'un vain bruit Déjanire alarmée ;
Et, lui peignant Hercule infidèle et vainqueur,
Déjà d'un trait jaloux a déchiré son cœur :
Mais d'un charme puissant la vertu prompte et sûre
Bientôt lui rend la paix et ferme sa blessure ;
Elle envoie au héros ce don ensanglanté
Par Nessus expirant à ses mains présenté.

Qu'as-tu fait ? d'un époux, ta tendresse inhumaine
Hâte le dernier jour !
Fit-on jamais servir les présens de la haine
A rallumer l'amour ?
Ah ! loin de ramener Alcide dans ta chaîne,
Tu le perds sans retour !
Et toi, rejette au loin la tunique fatale
Que t'apporte Lychas !
Dans ses plis, teints d'un sang que nul poison n'égale,
S'est caché le trépas :
Vois Nessus qui sourit sur la rive infernale !
Il t'attend sur ses pas.

C'en est fait : l'imprudent Alcide,
Du tissu vénéneux s'est déjà revêtu :

Déjà du poison homicide
Opère sourdement la terrible vertu :
Le mal développe sa rage ;
Le héros étonné s'indigne de souffrir ;
La douleur croît, et son courage
Sous un front assuré sait long-tems la couvrir :
La fureur du venin s'allume ;
Alors Hercule, en proie aux tourmens des Enfers,
Vaincu du feu qui le consume,
Brise l'autel, et pousse un long cri dans les airs.

Trois fois l'écho gronde
Au bruit de sa voix ;
Et, du sein de l'onde,
Au sommet des bois,
La terre profonde
Lui répond trois fois.

Des champs qu'il ravage,
Le lion sanglant,
Et l'aigle sauvage,
De son roc brûlant,
Le long du rivage,
Vont fuir en tremblant.

Pour éloigner la flamme en ses veines cachée,
Alcide lutte en vain :
La tunique, ô douleur ! ne peut être arrachée
Sans déchirer son sein :
C'est une chair nouvelle, à sa chair attachée,
Qui résiste à sa main.
Tel qu'un tigre farouche, atteint d'un trait rapide
Qu'un chasseur fugitif a laissé dans son flanc,
En vain, pour le trouver, promène un œil avide,
S'irrite, mord le fer, abreuvé de son sang ;
Convertit en fureur son impuissant courage,
D'horribles hurlemens épouvante les airs ;
Et traverse, emportant sa blessure et sa rage,
Les sables embrâsés et les rochers déserts :
Tel Alcide, que brûle une flamme invisible,
Veut en vain échapper à ses traits dévorans :
Il croit fuir la douleur ; la douleur inflexible
S'attache à sa victime, et suit ses pas errans.

Tantôt, désespéré, le front dans la poussière,
Il mord la terre aride, en blasphémant les cieux;
Tantôt, des bois, des monts franchissant la barrière,
Il lasse de ses cris l'écho tumultueux.

En vain, croit-il, dans une onde glacée,
Eteindre du poison la dévorante ardeur:
Dans le fleuve avec lui cette ardeur s'est glissée,
Et de ses eaux a vaincu la froideur.

Le flot, déjà, frémit, bouillonne, fume,
De brûlantes vapeurs inonde tout son corps,
Mêle de nouveaux feux au feu qui le consume,
Et de son lit le chasse sur ses bords.

Là, tout entier en proie à sa douleur profonde,
Poursuivi sur la terre, et repoussé par l'onde,
Le héros misérable, élevant vers les Dieux
Sa voix désespérée et son œil furieux:
« Oui, triomphe, a-t-il dit, déesse impitoyable!
» Repais de mes tourmens ta rage insatiable!
» Tu l'emportes!... Mais, non! ces tourmens plus qu'humains,
» Barbare! ils ne sont pas l'ouvrage de tes mains:
» Tu ne m'as pas donné ce poison qui me dompte;
» Et s'il fait mon supplice, il fait aussi ta honte,
» Une faible mortelle a pu dans un moment
» Ce que n'a pu jamais ton long ressentiment.
» O ciel! quel horible incendie
» Dévore mon sein palpitant!
» Je sens, dans sa plaie agrandie,
» La douleur croître à chaque instant.
» Le Phlégéton roule en mes veines!
» Mille vautours rongent mon cœur!
» O Mort, viens abréger mes peines!
» O Mort, viens frapper ton vainqueur!
» Mais la Mort, mais Junon, sourit à mon supplice:
» Eh bien! de leurs fureurs si tu n'es pas complice,
» Jupiter, arme-toi! j'implore ton secours;
» Arme-toi! de mes maux termine enfin le cours!
» De tes dons paternels je ne veux que la foudre;
» Et je bénis ton bras, s'il me réduit en poudre.

» Tonne, frappe, et finis ces retards inhumains !
» Frappe donc !... Quoi ! ta foudre est oisive en tes mains
» Non, tu n'es pas un Dieu ; non, tu n'es pas mon père ;
» Ce bras va me servir, au défaut du tonnerre ! »
Il dit, et d'une main que la rage conduit,
Resaisissant la tunique brûlante,
Il l'arrache et l'entraîne avec la chair sanglante
Qui, par lambeaux, se déchire et la suit.
Bientôt son vaste corps n'est qu'une plaie horrible
Qui montre au jour ses larges ossemens,
Et ses nerfs desséchés, et ses muscles fumans,
Que du poison ronge la dent terrible.
Dans l'œil du héros,
La rage étincelle ;
Par-tout, de son dos,
Sous sa main cruelle,
Coulant à longs flots,
Un sang noir ruisselle.
C'est peu ; dans ses os
Le feu se recèle ;
Et là, sans repos,
Le mal le harcèle.

Sa raison cède enfin à des tourmens si longs :
Et, comme ces tourmens, sa fureur est extrême ;
Tour-à-tour, il rugit, il écume, il blasphème :
Sur les monts escarpés, dans le fond des vallons,
Il attaque, déchire, étouffe les lions ;
Sous l'effort de son bras, les pins arrachés roulent ;
En immenses débris les rocs brisés s'écroulent,
Et des champs effrayés vont couvrir les sillons.

Mais qu'a-t-il vu ? Lychas, qui fuyant sa colère,
Se cachait au creux d'un rocher.
Vain abri ! le héros, dans ce lieu tutélaire
S'élance, et l'en vient arracher ;
Il saisit, d'une main sanglante,
Sa victime pâle et tremblante :
Et d'un bras plus prompt que l'éclair,
Comme un plomb chassé par la fronde,
Lychas, au loin, lancé dans l'air,
Retombe, et s'engloutit dans l'onde.

A ce trait inhumain s'arrêtent ses transports :
Le héros, par degrés, sent expirer sa rage :
Son corps est affaibli; mais ses nombreux efforts
Ont lassé sa vigueur et non pas son courage.
D'abord son œil surpris, errant de toutes parts,
Contemple de son bras les effrayans prodiges,
Ces vieux pins abattus, ces grands rochers épars,
De sa noire fureur déplorables vestiges.
Sur lui-même bientôt ramenant ses regards :

« Dieu ! suis-je bien Alcide? ô changement extrême,
» Dit-il : où sont ces bras vengeurs de l'univers,
» Ces bras, l'appui des Cieux, et l'effroi des Enfers ?
» Je ne retrouve en moi que l'ombre de moi-même.

» C'est peu : j'ai succombé sous l'empire du sort;
» J'ai vu par les tourmens ma grande ame asservie :
» Quoi ! j'immortalisai tous les jours de ma vie,
» Pour en flétrir la gloire à l'heure de ma mort !

» Non, comme j'ai vécu, je quitterai la terre;
» Dans le sein de la mort je vaincrai les douleurs,
» Trop heureux, si, du moins, un ami, de ses pleurs,
» Daignait accompagner mon trépas solitaire !

» Que vois-je ? Philoctète ! ô sort inespéré !
» Philoctète ! est-ce toi, fidèle ami d'Alcide ?
» Approche ! qu'ai-je dit ? fuis mon souffle homicide !
» Fuis ces membres sanglans, fuis ce sein ulcéré !

» Il est tems de finir ces tourmens exécrables !
» Ce que j'ai de mortel va descendre au tombeau !
» Epargne-moi ces pleurs, ces discours ! un flambeau,
» C'est tout ce que j'attends de tes mains secourables. »

Il a dit, et, des pins, dispersés en tous lieux,
Sous ses mains un bûcher s'apprête.
Bientôt d'un pas tranquille, et le front vers les cieux,
Hercule y monte, et Philoctète
Frémit, pleure, et l'allume en détournant les yeux.

C'en est fait, et déjà la flamme pétillante
Etincelle, s'étend et monte dans les airs;
Déjà, de sa lueur brillante,
Elle éclaire, et les monts, et les bois, et les mers.

Alcide, souriant au feu qui l'environne,
En suit d'un œil serein le cours impétueux;
Et le bûcher paraît un trône
Où brille du héros le front majestueux.

Bientôt Vulcain détruit l'enveloppe grossière
Qui l'attache à l'humanité:
Le ciel ouvert attend une divinité;
Le fils d'Alcmène est en poussière:
Le fils de Jupiter dans l'Olympe est monté.

Soudain précédé du tonnerre,
Et le front ceint de mille éclairs,
Hercule plane sur la terre,
Assis sur le trône des airs;
Et tandis qu'au travers de la flamme homicide,
Philoctète éperdu cherche encor le héros,
Du haut des cieux, la voix du grand Alcide
Perce la nue, et lui parle en ces mots:

Reconnais l'ami que tu pleures:
Je n'ai point vu le sombre bord;
Pour vivre aux célestes demeures,
D'un héros j'ai rempli le sort.
C'est peu que sa vertu guerrière,
Durant sa mortelle carrière,
De mille exploits marque ses pas;
Il doit, offrant un autre exemple
A l'Univers qui le contemple,
L'instruire encor par son trépas.

ÉPIGRAMME DE MARTIAL. (Liv. I, Ep. 100.)

Malheureux héritier de six cent mille francs,
Le très-avare Arpin, soi-disant économe,
Se livre tout entier aux soucis dévorans,
Si qu'on dirait que le pauvre homme,
Au lieu de la gagner, a perdu cette somme.
Le voilà qui réduit sa cuisine et son train,
Jamais aucun ami dans son triste ménage.
Que Dieu lui donne encore un nouvel héritage,
Nous le verrons crever de faim!

Par M. R.

ÉNIGME.

JE vais assez horizontalement
Lorsque je pars ; quand je demeure,
C'est perpendiculairement
Que je me présente à toute heure !
Lorsque je pars, je suis ferrée,
Quand je reste, je suis de fer ;
Lorsque je pars, je suis de plumes entourée ;
En restant, je suis nue, exposée au grand air.

S........

LOGOGRIPHE.

SUR mes cinq pieds, des lois zélé dépositaire,
J'en dois être toujours l'observateur sévère :
Un de moins, l'on me voit sur les bords de l'Adour,
Dans les lieux où jadis un roi fit son séjour.
Je suis également le lieu que la nature
A l'aigle a désigné pour sa progéniture ;
En combinant mes pieds, ce que l'Être éternel
Dans nous a désigné pour rester immortel.
Enfin je suis encore un mot qu'une maîtresse
Attend de son amant pour gage de tendresse.

P. GENTY, *étudiant en droit.*

CHARADE.

TROIS animaux en un ! le cas est singulier...
Messieurs, pourquoi vous récrier ?
Rien n'est plus vrai, je vous assure.
Je veux même vous confier
Comment avint cette aventure.
Peu délicat par ma nature,
J'aime un cloaque, une mare, un bourbier,
Et mon élément c'est l'ordure.
Or, un beau jour, sur un fumier
Où je cherchais ma nourriture,
Par mégarde je fis du mal à mon premier.

D'un petit ennemi doit-on se méfier ?
Oui ; je l'éprouvai dans cette conjoncture :
J'eus beau vouloir l'en empêcher ;
Le traître, malgré sa faiblesse,
A ma tête vint s'attacher,
Et je l'y porterai sans cesse,
Car ni la force, ni l'adresse
N'ont jamais pu l'en arracher.
Honteux de cet affront, je courais me cacher ;
Mais le malheur, souvent, du malheur est la suite :
Voilà-t-il pas que, dans ma fuite,
Une glissade me fit choir
Sur une espèce de manoir
Où mon second vivait en cénobite ?
Je le foulai, sans le vouloir.
Pour une excuse ou deux je crus en être quitte,
Et j'allais, de ce lieu, me sauver au plus vite,
Quand, tout-à-coup, ô rage ! ô désespoir !
Le drôle, ardent à ma poursuite,
Vint, sur ma queue, en triomphe s'asseoir.
Depuis ce jour fatal jamais il ne la quite.
N'est-ce pas là, messieurs, un beau venez-y voir ?

B.

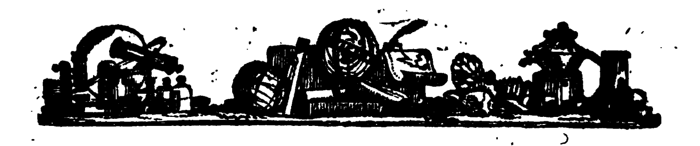
---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE
insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Soufflet* (instrument à vent).

Celui du Logogriphe est *Crachat*, dans lequel on trouve : *rachat* (des captifs), *achat*, *chat* et *rat*.

Celui de la Charade est *Orage*.



SCIENCES ET ARTS.

Essai sur la rage, dans lequel on indique un traitement méthodique pour la guérir lorsqu'elle est déclarée, précédé d'une Dissertation présentant plusieurs considérations générales sur quelques phénomènes de la nature ; par M. Lalouette, D. régent de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris. — Un vol. grand in-8° de près de 400 pag. avec plusieurs tableaux et gravures. — A Paris, chez l'*Auteur*, rue Jacob, n° 7 ; et chez *Leblanc*, imprimeur-libraire, Abbaye Saint-Germain.

De toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine, et dont le catalogue est aussi effrayant par leur nombre que par les symptômes qui les accompagnent (1), la plus terrible est peut-être la rage. Douloureuse, incurable et mortelle comme le cancer, elle présente de plus deux phénomènes singulièrement aggravans. Le premier, c'est que depuis l'instant où elle se déclare, jusqu'à la mort certaine du malade, les douleurs et une angoisse particulière à cette maladie vont toujours en croissant ; le second, c'est que les affreux symptômes de cette maladie, tels que l'horreur de l'eau et l'aliénation mentale, occasionnent chez tous les assistans, sans en excepter les meilleurs amis du malade, ses parens même, une terreur involontaire qui ne peut qu'augmenter les souffrances morales. Le nom seul de la rage inspire de l'effroi, et l'usage bar-

(1) Nous avons un traité de Morgagni, intitulé *De Sedibus morborum*, où se trouvent classées les différentes maladies d'après les organes ou parties du corps qu'elles paraissent principalement affecter, et où l'on voit qu'il existe tant de différentes maladies d'yeux, de nez, d'oreilles, etc. provenant toutes de différentes causes, et exigeant des traitemens différens, tant de manières différentes d'avoir la migraine, etc., etc.

bare, qui naguères existait encore dans toute l'Europe; d'étouffer les personnes attaquées de cette affreuse maladie, prouve, mieux que tous les raisonnemens, l'horreur qu'elle inspire à ceux qui n'en sont pas atteints.

Malheureusement ce fléau si commun (2), qui chaque année moissonne tant de victimes, est celui sur lequel nous avons le moins de données certaines, et d'observations exactes. L'*Edimburgh Review*, en citant à ce sujet deux observations bien faites, assurait tout récemment qu'il ne croyait pas qu'on pût en citer deux autres dans toute l'Angleterre. Il n'en donne pas la raison; mais je crois qu'outre le préjugé attaché autrefois à cette maladie, qui empêchait même de s'occuper de son traitement méthodique, elle vient de ce que la plupart des personnes mordues sont d'une classe trop obscure pour avoir un médecin observateur à leurs ordres, et trop peu instruits pour y recourir à tems.

On ne peut donc savoir trop de gré à un médecin éclairé qui ajoute quelques nouvelles connaissances au petit nombre de celles que nous avons, et nous indique la route à tenir pour guérir un jour la rage par un traitement méthodique, si cela est possible (3).

C'est sous ce rapport que nous osons recommander avec confiance l'ouvrage estimable que nous annonçons au public,

(2) Un de mes amis a vu sur les frontières de la Pologne et de la Hongrie, infestées habituellement de loups à cause du voisinage des forêts et de la population très-disséminée, mourir en un seul hiver plus de vingt personnes mordues principalement par ces animaux enragés. Dans le nombre étaient plusieurs soldats portant des dépêches à l'état-major.

(3) Je dis : *si cela est possible ;* car il me paraît à moi que le virus de la rage, introduit par la morsure d'un animal enragé, est un *virus sui generis*, qui, lorsqu'il est une fois entré dans la circulation, ne peut guères être détruit qu'en le neutralisant par un spécifique que le hasard seul pourra faire découvrir, s'il existe; à-peu-près comme on a découvert que le mercure neutralisait le virus vénérien, que plusieurs plantes neutralisent le poison de quelques espèces les plus vénimeuses de serpens, etc., etc.

M. Lalouette range la rage parmi les maladies éruptives, dont elle diffère cependant, comme il observe avec raison, non-seulement par son intensité, mais par plusieurs autres caractères essentiels.

D'abord, les autres maladies éruptives se communiquent par le simple contact, ou par les émanations qui s'échappent du malade, elles naissent même spontanément; la rage au contraire paraît ne pouvoir se communiquer que par l'insertion du virus *rabieux*, au moyen d'une plaie occasionnée par la morsure de l'animal enragé.

En second lieu, dans les autres maladies éruptives, telle que la petite-vérole, la guérison s'opère par les efforts plus ou moins pénibles, que fait la nature pour expulser l'humeur dénaturée par le virus, en le portant sur toute la surface du corps sous la forme de pustules, ou parfois à l'aide d'une crise particulière. Dans la rage, au contraire, ce travail préparatoire de la nature pour expulser le virus, travail qui s'annonce par la fièvre, paraît imparfait, soit que l'humeur quelconque que le virus *rabieux* attaque (et qui, selon l'auteur, n'est autre que celle de la transpiration), se trouve dépravée si rapidement que la nature seule ne saurait l'expulser, soit que ce même virus, en attaquant le principe vital, ôte à la nature toute son énergie et tout moyen de résistance.

Mais un des caractères distinctifs de la rage, qui suffirait seul pour la séparer des maladies éruptives, est l'extrême sensibilité qui affecte le physique et le moral du malade. Cette sensibilité qui s'étend à toute la surface du corps, est telle que le souffle d'une personne éloignée de 15 à 20 pieds, le vent d'une porte qu'on ouvre ou ferme, l'air qu'on fend en marchant, font sur le malade une impression pénible et douloureuse. L'auteur a vu un enfant qui, dans le moment des accès, ne voulait marcher qu'à reculons, parce que, disait-il, le vent l'étouffait. Un bruit médiocre même, des sons aigus, la vue d'un objet éclatant par sa blancheur ou par le reflet de la lumière, cause les mêmes accidens. Les malades retirent la main de tout ce qu'ils touchent, et sur-tout des objets qui paraissent froids au toucher. Ils

ne veulent pas boire, et lorsqu'après beaucoup d'efforts, ils se déterminent à avaler quelques gorgées, ils repoussent la boisson avec horreur. La déglutition des alimens solides, quoiqu'aussi plus ou moins pénible, ne produit pas cependant des effets aussi violens, ce qui, selon l'auteur, provient de ce que les liquides s'appliquent plus immédiatement que les solides sur chacun des points sensibles qui tapissent l'intérieur de l'organe de la déglutition.

En général, la rage paraît affecter particulièrement le sens du toucher, et cela confirme encore l'opinion de l'auteur, que c'est l'humeur de la transpiration qui est viciée par le virus rabieux; car cette humeur s'étend sur tout l'épiderme, sur toute la surface du corps. Par-là, non-seulement les papilles nerveuses de toute cette surface se trouvent désorganisées, mais cette dépravation répandue sur tout l'extérieur du corps, doit communiquer de proche en proche une désorganisation générale dans tout le système nerveux. Il n'est donc pas étonnant qu'il en résulte ces symptômes graves et funestes qui caractérisent cette maladie essentiellement mortelle.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette exaltation de la sensibilité chez les gens attaqués de la rage, est générale, et n'affecte point telle ou telle partie en particulier. Le malade ne ressent aucune douleur locale, c'est une angoisse, un resserrement, un mal-aise universel.

Ces observations ont servi de base à l'auteur pour la définition de cette maladie extraordinaire.

« La rage, dit-il, est une exaltation *trop excessive* » (*excessive* suffirait) de la sensibilité, causée chez » l'homme par la dépravation de l'humeur de la trans- » piration qui, portée sur le tissu muqueux de la peau, » exerce son action sur les expansions nerveuses dont il » est recouvert. »

Sans examiner si cette définition est bien exacte, nous avouerons que rien ne nous a paru plus ingénieux et plus plausible, que les raisons alléguées par l'auteur pour justifier la théorie sur laquelle elle est fondée; nous croyons vraiment faire plaisir au lecteur en les transcrivant en entier.

« La rage, dit-il, est une maladie propre et parti-
» culière aux chiens, aux loups et aux renards, qui s'en-
» gendre *spontanément* (4) dans cette race. La première
» chose à faire pour découvrir l'origine, la cause pre-
» mière qui produit la rage, c'est de voir si, dans la
» race canine qui en est particulièrement attaquée, il
» n'y a pas quelque différence de conformation particu-
» lière, qui la prive de quelque fonction commune aux
» autres animaux. Or cette différence existe. *Le chien,*
» *le loup, le renard ne suent point.* Ne peut-on pas con-
» clure de là, que la matière de la transpiration étant
» retenue chez eux, deviendra beaucoup plus suscepti-
» ble de contracter spontanément le caractère propre à
» la dépravation qui constitue la rage? Chez les animaux,
» l'humeur de la transpiration doit être réellement la
» matière propre du miasme de la rage, aussitôt qu'elle
» a subi le changement et la dépravation distinctive et
» nécessaire au caractère de cette maladie. Cette dispo-
» sition, toute particulière à ce genre de dépravation
» qui existe chez le chien, fait que, lorsque quelques

(4) L'auteur avait dit auparavant que la rage n'était point une maladie propre à l'espèce humaine, et en cela il a raison; mais je crains qu'il ne se trompe, lorsqu'il ajoute : « *Ordinairement* elle ne » s'engendre pas spontanément chez l'homme. » Je crois, moi, que ni ordinairement, ni extraordinairement, elle devient spontanée chez l'homme; un exemple qu'on cite contre un million d'exemples opposés, et qui n'est jamais bien avéré, qui ne peut pas même l'être, ne prouve absolument rien. Non seulement dans ces cas extraordinaires on peut se tromper sur la nature de la maladie, en confondant avec la rage des accès de fureur qui tiennent à une fièvre ardente d'un mauvais caractère, ou à la colère portée au dernier degré, etc., etc. mais lorsqu'on ne se trompe pas, et que c'est véritablement la rage dont le malade est attaqué, rien ne prouve encore qu'il l'ait eue spontanément, parce qu'il peut avoir été mordu par un animal enragé, sans qu'il se le rappelle. Ce que l'auteur dit sur la constitution particulière des chiens, loups et renards qui *ne suent point*, suffirait seul pour prouver que la rage est une maladie particulière à ces animaux, chez qui seuls, à raison de leur constitution, elle peut naître spontanément.

» circonstances ou influences fortuites, favorables à son » développement, se présentent en lui, la rage aussitôt » se forme et se développe spontanément. *L'observation » a démontré que parmi plusieurs personnes mordues au » même instant, avec similitude parfaite dans les cir- » constances de la morsure, celles qui transpirent facile- » ment, seront moins exposées au danger de la maladie, » que celles dont les pores se refusent à cette excrétion. » Les personnes faibles qui transpirent peu ou point du » tout, et chez lesquelles la peau a de la sécheresse, sont » plus aptes à contracter la maladie de la rage, que celles » qui transpirent facilement.* »

Ces observations sont de la plus haute importance, et nous regrettons que l'auteur ne nous ait pas dit s'il les a faites lui-même, ou s'il les a seulement puisées dans quelque ouvrage relatif à ce sujet.

Les cas où l'on peut les faire doivent être fort rares, et quelles qualités n'aurait-on pas droit d'exiger de celui qui les aurait faites, pour en constater l'authenticité!

Mais voici d'autres faits qui ne méritent pas moins d'attention :

« La morsure du chien enragé, dit l'auteur, cause » toujours la rage, et celle de l'homme ne la cause point; » la raison en est que le siége de la rage n'est pas le » même chez toutes les espèces aptes à cette maladie. » Chez l'homme qui transpire, le miasme de la rage qui » infecte et déprave l'humeur de la transpiration, est » porté à toute la surface du corps, où est son organe » excrétoire. Chez le chien, au contraire, qui ne trans- » pire pas, ce même miasme qui déprave en lui l'hu- » meur qui supplée à la transpiration, doit être transporté, » pour son excrétion, à l'organe par où elle doit s'échap- » per, et cet organe, dans la race canine, est placé dans » l'intérieur de la gueule. »

Voici les motifs que l'auteur allègue à l'appui de cette dernière assertion.

« Jusqu'ici, ajoute-t-il, l'on n'a pas encore reconnu » chez le chien d'organe ni de secrétion particulière, » aucune excrétion par laquelle il puisse, ainsi que pres- » que tous les autres animaux, être débarrassé de l'hu-

» meur excrémentielle qui constitue la transpiration ; » mais si la chose se présente ainsi au premier aspect, » on changera bientôt d'opinion en faisant attention à » une circonstance particulière que le chien nous pré- » sente fréquemment, et l'on reconnaîtra facilement que » chez lui l'humeur de la transpiration enfile la route des » canaux salivaires, et qu'il est très-probable que les » membranes dont l'intérieur de la gueule est tapissé, » sont des organes secrétoires, et ont des pores exha- » lans pour donner issue à cette humeur qui y supplée.

» D'abord le chien a constamment la gueule très- » humectée ; ensuite, dès que par la course, par une » température plus chaude, ou par toute autre cause, » la vivacité de la circulation et la chaleur s'augmentent » chez lui, il ouvre la gueule et laisse exhaler une sura- » bondance de l'humidité dont elle est alors plus forte- » ment imprégnée. Dans ce cas, il arrive souvent même » que la langue alongée et hors de la gueule, distille des » gouttes d'une sérosité limpide, dont la quantité est » d'autant plus considérable qu'il a plus de chaleur et » d'activité. Il y a ici une similitude remarquable dans » cette excrétion avec la transpiration, puisque toute » action vive qui augmente la transpiration chez nous, » rend aussi cette excrétion dans la race canine plus » abondante.

» Le chien a la gueule humide, quoiqu'il soit très- » altéré, et elle le devient d'autant plus, qu'il court da- » vantage. Chez nous c'est le contraire. Plus nous cou- » rons, plus nous éprouvons de la sécheresse dans la » bouche ; quelquefois même le cours de la salive y est » totalement interrompu. Nous buvons alors pour hu- » mecter et rafraîchir la bouche, tandis que le chien, » qui s'arrête pour boire, pendant que sa gueule distille » beaucoup de sérosité, ne paraît pas boire pour rafraî- » chir ou humecter sa gueule, mais pour lui fournir » de cette même sérosité, afin de suppléer à celle qui » s'échappe.

» Cette même circonstance particulière au chien, » explique un phénomène dont nous sommes tous les » jours témoins, et qui jusqu'ici m'avait semblé un pro-

» blême non-résolu. Tous les jours on est surpris de la » force digestive des organes du chien qui avale impu» nément les substances les plus dures. Voici comment » cela s'explique :

» On sait combien chez l'homme la mastication est » nécessaire à la digestion : elle l'est moins peut-être à » cause d'une trituration plus parfaite, que parce qu'elle » produit une plus grande abondance de salive, déter» minée dans les glandes salivaires par le mouvement » des mâchoires. On remarque, d'un autre côté, que » dès que la piqûre d'un insecte ou toute autre circons» tance nous cause une démangeaison, nous y mettons » de la salive pour l'appaiser. Le premier effet de cette » salive est d'exciter une cuisson plus ou moins vive; le » second de calmer la démangeaison. Il y a donc dans » la salive un principe actif, volatil et pénétrant qui, » par son activité, produit l'impression de la cuisson » sur les houpes nerveuses où est le siége de la déman» geaison ; c'est aussi lui qui, par cette même activité, » pénètre les alimens et commence le travail de leur ani» malisation. Ce principe a une vitalité toute particu» lière à lui, qu'il perd dès qu'il est séparé de la source » d'où il la tient; autrement, s'il n'existait pas dans la » salive quelque chose d'actif tout particulier, un peu » de boisson de plus suppléerait parfaitement à la salive, » pour humecter les alimens et pour en favoriser la » digestion. »

Ici vient une observation très-intéressante sur un phénomène que présente la maladie si commune parmi les enfans, connue sous le nom de croup; comme l'espace nous manque pour la transcrire, nous prierons le lecteur de la lire dans l'ouvrage, p. 179 et suiv. Après quoi l'auteur continue :

« La conformation de la gueule du chien indique que » sa nature est d'être vorace; la force des muscles qui » meuvent ses mâchoires, la forme et la solidité de ses » dents, démontrent qu'elles lui ont été données pour » broyer les corps les plus durs; mais que deviendraient » ces substances dans l'estomac, si elles étaient obligées » d'y séjourner assez long-tems, pour n'y être ramollies

» et dissoutes que par l'eau qu'ils avalent? Avant leur » ramollissement, les organes seraient certainement dé» chirés ; il faut donc, pour leur macération rapide, » une humeur imbue d'un principe actif très-pénétrant » et dissolvant, et cette humeur chez le chien est la » salive. C'est dans cette intention que la nature a sup» primé chez le chien une sécrétion qui se ferait aux » dépens de ces humeurs, et qu'elle en a transporté les » produits vers les organes salivaires. C'est cette salive » ainsi modifiée qui ramollit en peu de tems les matières » les plus dures; c'est par elle que les alimens imbus des » substances âcres, putréfiées et immondes, dont les » chiens sont très-avides, perdent de suite ce caractère » délétère, qui serait pour nous une source de maux.

» C'est encore à l'*intranspiration* des chiens qu'il faut » attribuer la légèreté du sommeil, qui les rend si aptes » à nous servir de sentinelles. Le sommeil leur est peu » nécessaire, parce qu'étant privés de l'excrétion la plus » abondante, ils ont peu de pertes à réparer.

» Enfin, c'est probablement de cet excès de vitalité » dans la secrétion des humeurs digestives que dépend » la propriété attribuée à la langue des chiens de guérir » promptement les plaies qu'ils lèchent. En effet, leur » salive non encore altérée et dans toute sa force, jouis» sant d'une vitalité particulière, doit être très-puissante » pour *déterger*, c'est-à-dire pour augmenter l'action vi» tale, détacher et expulser les parties malades dans les» quelles la vitalité languit ou est nulle. »

Telles sont les observations plus ou moins constantes par lesquelles l'auteur entrepend de prouver que c'est principalement et peut-être uniquement l'humeur de la transpiration qui est attaquée dans le phénomène de la rage. Telles sont les bases sur lesquelles il établit un traitement méthodique.

Après avoir fait voir que tous les moyens curatifs employés jusqu'ici, non-seulement ont été reconnus insuffisans, mais ont en général complètement échoué, à une ou deux exceptions près, qui ne valent pas la peine d'être citées, parce qu'elles sont incertaines, l'auteur donne à-la-fois l'exposé de son traitement et l'historique

des observations qui le lui ont fait imaginer. Le récit en est simple, franc et plein d'intérêt.

« A deux époques différentes, dit-il, je fus frappé des » symptômes effrayans d'étranglement que les malades » éprouvaient, et de la difficulté extrême avec laquelle » s'opérait la déglutition, lorsqu'elle pouvait avoir lieu; » *je crus alors que le siége de la maladie était dans la* » *gorge*, et je portai toutes mes vues vers cet organe. » *Je n'avais pas encore assez observé ni médité*, pour » m'apercevoir que ces accidens, tout affreux qu'ils sont, » n'étaient que le résultat local d'une affection plus géné- » rale. Pour remédier à ces symptômes gutturaux, j'ap- » pliquai sur tout le tour du cou un collier d'emplâtre » vésicatoire de la largeur de deux doigts; aussitôt que » la phlictène fut levée, la déglutition devint et resta » libre, en même tems que l'étranglement cessa. La dis- » parution de ces symptômes a duré même jusqu'à la fin » de l'accès. Les malades ont néanmoins succombé de la » suite de tous les autres accidens qui n'avaient pas été » détruits par cette application, peut-être d'ailleurs trop » tardive, et certainement trop circonscrite. J'observe- » rai que chez l'un des deux malades, la cessation de ces » deux accidens a été complète, et que chez le second il » y a eu une diminution si marquée, que la déglutition » pouvait se faire sans cet étranglement qui faisait tou- » jours craindre la suffocation.

» Mon esprit une fois arrêté sur l'effet avantageux des » deux vésicatoires au cou qui avaient enlevé localement, » ainsi que dans le traitement préservatif, le virus du » lieu où il était porté, ne voyant qu'une légère barrière » qui retînt cette cause mortelle, je me suis dit : *renver-* » *sons la barrière, et la cause mortelle aussitôt s'écoulera.* » D'après cela, je n'ai pas regardé comme une chose » dangereuse, d'enlever une partie assez considérable » de l'épiderme. Le spasme qui pourrait résulter de cette » opération, n'étant produit que par une cause méca- » nique (5), pourrait être adouci, d'abord naturellement

(5) Nous n'entendons pas trop comment l'enlèvement de l'épiderme par des vésicatoires peut être regardé comme un moyen purement mécanique.

» et dans un laps de tems même assez court, ensuite » par des délayans et adoucissans externes. J'ai donc » jugé que cette extirpation ne présentait en elle-même » aucun danger, et n'entraînerait aucun accident fâcheux.

» D'ailleurs il ne faut pas perdre de vue (et en cela » l'auteur a parfaitement raison) qu'il s'agit ici d'une » maladie absolument mortelle, horriblement doulou- » reuse, et qui tue très-rapidement; et que d'un autre » côté, le moyen proposé, tout pénible qu'il paraît être » d'abord, offre cependant une chance heureuse avec » des douleurs moins poignantes. D'après cela, je ne » crains pas de conseiller cette méthode. Avant de la » présenter au public, j'ai médité long-tems sur le mode » d'exécution, afin d'enlever assez d'épiderme pour lais- » ser couler librement l'humeur dépravée, et d'obvier » ensuite à l'irritation qui peut résulter de cette opéra- » tion.

» Je regrette de n'avoir pas eu l'occasion d'appliquer » moi-même la méthode que je viens d'indiquer, pour » en apprécier au juste les inconvéniens et les corriger; » mais je ne doute pas que la pratique et la sagacité des » médecins qui l'emploieront, n'y apportent toutes les » modifications nécessaires pour la rendre plus douce. » Je conseillerais de commencer par enlever une surface » assez étendue de l'épiderme; si dans la suite on recon- » naît qu'il n'en faut pas enlever tant, on parviendra » insensiblement à en saisir la mesure suffisante pour la » cure; mais ce qu'il est essentiel d'observer, c'est que » la force vitale étant nécessaire pour accélérer l'opé- » ration des vésicatoires, et cette force languissant dans » la rage, ainsi que la petitesse du pouls le démontre, » il ne faut pas perdre un moment de tems à l'employer, » pendant qu'il existe encore des forces vitales suffisantes » pour en favoriser l'action. »

C'est peut-être la première fois qu'on voit un médecin proposer un traitement qu'il avoue franchement n'avoir pas encore eu l'occasion d'essayer; mais cet aveu même prouve combien l'auteur est convaincu de la justesse de ses observations.

En proposant, au reste, cette méthode curative, il est

loin de la recommander comme un spécifique ; il ne la donne que comme la seule qui dans l'état actuel de nos connaissances paraisse susceptible de succès. Il est loin de vouloir qu'on attende que la rage soit déclarée, dans l'intention d'en faire usage ; il reconnaît que le seul moyen assuré consiste dans l'ustion ou l'enlèvement de toute la partie où le virus peut avoir été inséré. Ce remède est douloureux, mais c'est le seul dont on puisse se flatter d'obtenir un succès constant.

On sait jusqu'à quel point l'imagination s'est égarée dans la recherche des remèdes propres à la guérison de la rage. L'auteur a cru devoir en rappeler ici la longue nomenclature, et en démontrer la futilité. C'est un bon supplément à ajouter à l'histoire déplorable des sottises humaines.

L'ouvrage est terminé par trois grands tableaux que M. Pariset a fournis à l'auteur, et qui sont dressés avec beaucoup de méthode, de soin et de sagacité.

Dans le premier, l'auteur, après avoir divisé la rage en spontanée et communiquée, indique les différentes causes qui produisent l'une, et les différentes manières dont se communique l'autre.

Dans le second, il considère la rage sous le rapport de sa nature, du siége qu'elle occupe, de son développement, de ses symptômes, et de l'ouverture des cadavres.

Le troisième présente les différens traitemens de la rage, savoir le traitement préservatif qui, à son tour, est externe ou diététique, et le traitement curatif, qui se divise en interne, perturbateur et superstitieux ou vulgaire.

Mais en rédigeant ces tableaux, M. Pariset n'a point prétendu n'offrir au lecteur que des connaissances positives ; il s'est attaché à présenter l'ensemble de tout ce que les savans, les philosophes, les historiens et le vulgaire même, ont publié de faits, émis d'opinions, proposé de remèdes à ce sujet.

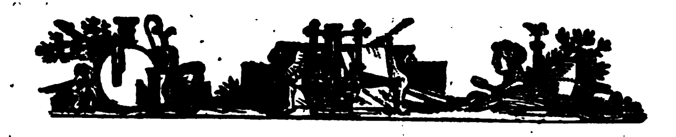
Il ne faut donc point s'étonner d'y trouver une foule d'erreurs, mêlées à la vérité. C'est de cette manière que

se composent toutes les connaissances humaines, quand elles n'ont pas été soumises à l'expérience et à la raison.

Nous avons encore peu d'observations positives sur la rage, mais on ne saurait disconvenir que l'ouvrage de M. Lalouette ne contienne des aperçus vraiment neufs, des observations curieuses et intéressantes, des conséquences pleines de justesse et de sagacité. Pourquoi faut-il que l'auteur, en publiant le meilleur ouvrage qui ait été écrit sur cette matière, ait si souvent oublié son sujet pour se jeter dans des discussions métaphysiques, dans des digressions étrangères, parasites et souvent importunes, qui ne peuvent que lasser les lecteurs et en diminuer le nombre, en augmentant inutilement le volume et le prix de l'ouvrage?

Je demande pardon à l'auteur de m'expliquer avec cette franchise; mais les meilleures productions sont sujettes à la critique; les ouvrages insignifians seuls passent à l'abri de leur médiocrité. Il serait difficile de faire un éloge raisonné de l'émétique sans parler des inconvéniens attachés à son usage, tandis que rien n'est plus facile qu'un panégyrique complet et sans exception de la tisane de chien-dent et de réglisse.

Beauchêne, D. M. M.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

SUR LE NOUVEAU POEME DE M. DELILLE.

Mais queu bonheur que d'être heureux comm' ça! — *Et moi je vous dis qu'i gnia queuque chose là-dessous.*

Ce n'est pas moi qui parle, c'étaient quelques bonnes gens de la campagne qui revenaient la nuit dernière de la fête d'un village voisin, et qui se reposaient un moment à portée d'un cabinet de verdure d'où je prenais plaisir à les entendre. On était dans l'enthousiasme de ce qu'on venait de voir, on se le racontait, et en le racontant on le voyait encore. Les femmes étaient dans l'enchantement, les hommes dans la défiance, et comme au village on n'est pas plus chiche de répétitions que le bon Homère, le refrain des femmes était : *mais queu bonheur que d'être heureux comm' ça !* et celui des hommes : *et moi je vous dis qu'i gnia queuque chose là-dessous.*

Je ne savais pas d'abord de quoi il pouvait être question, mais j'ai compris qu'à la kermesse on avait proposé des prix pour différens exercices et différens jeux, et que ces prix-là, un seul homme les avait tous gagnés, et que cet homme c'était *l'heureux Jacques*, ainsi nommé parce que dans toutes ces occasions-là il lui en arrivait autant; si bien que pour l'heureux Jacques, ainsi que pour Charlemagne, l'épithète était devenue inséparable du nom.

« C'est donc ben vrai ça ce qu'on nous conte, disait une » jeune paysanne, qu'il gagne comm' ça tout par-tout ? — » Oh ! si vrai, dit un paysan, que drès qu'i se montre, » faut qu'les autres se cachent. » Et puis le refrain : *mais queu bonheur que d'être heureux comm' ça!*—Du bonheur tant que vous voudrez, reprend le bel esprit de la bande, que j'aurais volontiers soupçonné d'un peu de jalousie, *moi j'vous dis qu'i gnia queuque chose là-dessous*. Gagner une fois, deux fois, passe, c'est le lazare; mais on ne mène pas toujours le lazare en lesse, ni plus ni moins qu'un chien. — Et qu'est-ce qu'il y a donc là-dessous, not ancien? — C'est que ce n'est pas tant seulement aux jeux d'adresse qu'il vous est heureux, st' heureux Jacques, c'est dans tout ce qu'i veut. Regardez tant seulemment ses champs,

regardez ses jardins, regardez son clos. N'ayez pas peur pour lui ni de la gelée, ni de la grêle, ni de la lune rousse, ni des rats, ni des chenilles : suffit que mosieu l'heureux Jacques touche à la pus moindre des choses, le diable n'y touchera pas pus qu'à de l'eau bénite. *Moi j'vous dis qu'i gnia queuque chose là-dessous*. Tenez, par exemple, il vous aime beaucoup les fleurs. — Eh ben donc? not ancien, dit une voix de jeune fille, est-ce que c'est un mal ça? — Oh! non, quant à ce qui est d'ça, i vous a raison, puisque, voyez-vous, les fleurs c'est les diamans de la campagne, c'est la joie des yeux..... Oui, mais t'nez, les fleurs qu'i vous a, je pose en fait que les plus fins jardiniers n'ont pas les pareilles. Aussi dam' sont i jaloux, il faut voir. — Fi! dit la jeune voix, qu' c'est laid ça d'être jaloux! not ancien. — Laid, tant que vous voudrez, mais quand c'est pus fort que vous? et puis i faut dire encore que c'est un mal qui court parmi les jardiniers : tant y a que je les ons ben regardées, moi, ces fleurs-là, et avec not femme et avec not fiot encore, qui vous a aussi de la connaissance dà; eh ben! vous nous croirez peut-être, nous n'en avons pas vu eune qu'on puisse dire là qu'on l'a vue ailleurs. C'est tout comme s'i gn'i avait des lutins qu'on ne voit pas et qui vous lui apportions des œilletons, des graines, du plant de tous les bouts du monde, et, m'est avis d'encore pu loin. — Eh ben! qu'estqu'ça dit tout ça, not maître? — Ah! dam' ça dit, ça dit..... comme j' disons *qu'i gnia queuque chose là-dessous*. C'est comme ces grands lauriers qui entourent son ermitage tout à lentour, où ets-ce qu'il les a pris, je vous le demande? En vérité, je croirais quasiment qu'ils viendraient de sa tête; des arbres de cette espèce-là encore! d'as lauriers de poëtes qu'on a tant de peine à élever dans not pays, où il fait si froid pour eux, et où il se trouve tant de méchantes bêtes qui ne cherchent qu'à leux y faire du tort. Mais ce n'est rien de le dire. Il y en à eune forêt, quoi! et ils sont tous d'un aussi beau verd l'un comme l'autre, et i ne vous y en a pas eun qu'on puisse dire qu'il y manque eune feuille. — Ah! ben, disaient les paysannes, j'dirons toujours *que c'est ben du bonheur que d'être heureux comm' ça*. — Et nous qui somm' un peu philosophe, j'dirons toujours que sûrement c't'honnête homme-là vous a fait un pacte avec le diable.

A ce mot redouté on se signe, on se lève et la compagnie intimidée poursuit son chemin en s'entretenant de tous les dangers d'un grand bonheur, et bien consolée de

n'être pas aussi heureuse que l'heureux Jacques. Moi de mon côté je retourne en réfléchissant à tout ce que je venais d'entendre, et méditant tristement sur ce germe de jalousie qu'on ne déracinera jamais des ames vulgaires : elles ont toutes je ne sais quelle aversion pour la prospérité d'autrui, et toutes ont besoin de quelque malin espoir qui les aide à la supporter. Notre orateur de campagne espérait sans doute que l'heureux Jacques serait tôt ou tard brûlé comme sorcier, et il se félicitait bien de ce qu'il ne lui en arriverait jamais autant.

Je ne sais trop, disais-je au dedans de moi, s'il ne pourrait pas en être à-peu-près de même, dans un ordre de chose un peu plus relevé, d'un autre *heureux Jacques* au moins aussi extraordinaire, au moins aussi accoutumé aux succès que le premier ; et sur qui beaucoup d'esprits un peu plus éclairés en apparence que nôtre philosophe, pourraient élever les mêmes soupçons? rien ne les empêcherait. La poésie et la magie sont sœurs. Si nous avions ici une belle et bonne inquisition, et que par hasard il prît fantaisie à quelque brave dénonciateur de donner une liste de tous les pauvres gens soupçonnés d'un commerce intime avec les diables, malheur aux poëtes ! et malheur sur-tout à notre cher *heureux Jacques !*

En effet, si les muses dont ces messieurs disent tous tant de merveilles, (mais qui pour cela ne leur en font pas dire à tous); si, dis-je, les muses sont des diables, ou, ce qui serait encore pis, des diablesses, comme on est naturellement porté à le croire de toutes les divinités du paganisme, tous ceux qui les servent, qui les invoquent, qui entretiennent un commerce intime avec elles, tous les poëtes, en un mot, je suis fâché de le dire, sont autant de sorciers. On trouvera peut-être que quand je dis tous, je dis trop, et qu'il y en a beaucoup qui, d'après leurs papiers, seraient trouvés innocens ; mais que je plaindrais notre bon ami l'heureux Jacques, et comme son procès serait bientôt fait !

Imaginons qu'il est là devant ses juges. N'êtes-vous pas, lui dira-t-on, l'homme de nos jours que les plus aimables soi-disant, d'entre les muses ont le plus favorisé? Il ne saurait que répondre ; mais la notoriété publique serait contre lui. Ne les avez-vous pas éperdûment aimées, et ne vous êtes-vous pas de tout tems consacré à leur service? Il serait forcé d'en convenir. Ne se sont-elles pas, à leur tour, engagées formellement avec vous, et n'ont-elles pas

juré, foi de muses, de vous aimer toujours de même? Ne faites pas l'étonné, on sait ce qui en est.

Voilà donc notre malheureux ami bien et dûment convaincu de ce pacte abominable, dont le beau parleur de tantôt accusait cet illustre vainqueur aux jeux de la kermesse; mais ce qui prouve le mieux toute la familiarité de celui-ci avec les mauvais esprits en question, c'est cette éternelle jeunesse dont les muses l'ont doué en reconnaissance de ce qu'il les a lui-même si merveilleusement rajeunies. Malheureusement, dira-t-on, cette jeunesse-là n'est que celle de l'esprit, mais ces pauvres diablesses qui sont comme lui tout esprit, n'en avaient point d'autre à lui donner. Bref, il en jouit et nous en fait tous jouir: elle lui suffit, elle le soutient contre les ennemis invisibles qui nous attendent par bandes sur la route de la vie, elle le défend au moins des chagrins pires que les souffrances, elle entretient dans son ame une température égale et douce, et devient pour lui un avant-goût de son immortalité.

Quel inestimable don lui ont fait ses divines amies! et comme on en sent bien tout le prix, dans cette CONVERSATION, où son esprit, dispensé du cérémonial exigé dans presque tous les autres genres de poésie, se montre hardiment ce qu'il est, tel que la nature l'a produit, tel que son heureux caractère et son humeur enjouée l'ont façonné! Là on croit le voir lui-même à travers la toile où il promène ses pinceaux; et ses lecteurs admis en quelque sorte dans sa familiarité, peuvent se faire une idée du bonheur de ses amis.

Dès long-tems le traducteur, émule de Virgile et de Milton, avait aussi prouvé par plus d'un chef-d'œuvre, dont l'honneur n'appartient qu'à lui, qu'il n'avait besoin de personne pour l'aider à penser, et qu'il pouvait se passer de guide ainsi que d'appui dans le chemin de la gloire. C'était peu pour lui d'avoir enrichi nos jardins de tous les trésors et de tous les secrets de Palès et de Flore; c'était peu d'avoir révélé aux citadins les plus indifférens la paisible félicité que la vie de la campagne promet aux riches même, qui sauront y transporter leur luxe et leur élégance; c'était peu même d'avoir pénétré jusque dans le sanctuaire de la nature et découvert à nos yeux ses trois immenses trésors: bientôt son génie impatient de déployer ses vastes ailes a pris un essor digne de lui, et trop élevé pour être atteint, trop lumineux pour être perdu de vue, l'imagination elle-même l'a promené dans son vaste et riant em-

pire : charmée du brillant compagnon de son vol, cette première des magiciennes lui a fait présent de ce prisme embellisseur qui lui sert à nous montrer toute la région des prestiges ; terre impalpable et mobile qui porte mille moissons par minute, où les fleurs ne durent que le tems de les voir, promptes à disparaître sous de nouvelles fleurs. Seule elle pouvait le conduire, seul il pouvait la suivre dans ces étendues mystérieuses qui ne conservent la trace d'aucun pas humain ; seul aussi, peut-être, il pouvait s'y retrouver, muni d'un fil invisible pour la déesse même, et que la raison lui avait donné en secret à l'entrée de la trompeuse carrière : c'était le même qui lui avait déjà servi, lorsqu'armé comme Orphée de sa lyre harmonieuse, il était descendu dans les profondeurs du cœur humain, pour y chercher la précieuse racine de toutes les vertus, la douce pitié, afin de la multiplier, s'il se pouvait, sur notre terre qui en avait tant de besoin. Jamais plus nobles travaux n'exercèrent plus nobles talens, il peignit la nature, il peignit la pensée, il peignit le sentiment, il peignit l'homme ; la société lui restait à peindre, et en voici le portrait.

Le poëte l'a saisie dans son action la plus habituelle, et sous le point de vue qui la montre le plus à découvert, lorsque dans un commun loisir les esprits réunis par une attraction secrète cherchent à se connaître, à se montrer, à s'éclairer, à s'exercer, à se mesurer entr'eux ; c'est tantôt un amusement, tantôt un commerce, tantôt une joûte : en un mot, c'est la conversation, chose à-la-fois si superflue et si nécessaire, où les uns ne disent pas toujours ce qu'ils savent, où les autres en revanche ne savent pas toujours ce qu'ils disent, mais où tous du premier jusqu'au dernier nous fournissons notre contingent ; comédie en permanence, et qui fait ou le délassement des hommes affairés, ou l'occupation des hommes désœuvrés.

Cette conversation-ci est une réunion de scènes diverses, également piquantes, sur un vaste théâtre, où l'entrepreneur a voulu mettre tous nos caractères en jeu et tous nos secrets à découvert ; il y fait continuellement passer nos bizarreries, nos ridicules, nos défauts, nos mérites même, (pour ceux qui en ont), en revue devant ses lecteurs, montrant tous ses personnages avec leur vraie physionomie ; leur conservant à tous leur langage qu'il embellit de l'harmonie du sien ; et prêtant à chacun le ton, le style, sur-tout l'esprit du rôle dont il lui a plu de les charger.

C'est ainsi que le plus aimable des hommes, toujours sage en dépit de sa gaîté, toujours attentif avec l'air de la dissipation, toujours solide, quoique toujours léger, et dissimulant le nerf du philosophe sous la grace du poëte, prenait secrétement la peine de nous étudier dans le commerce ordinaire de la vie, en ne paraissant que se délasser avec nous, et de nous peindre sans avoir l'air d'y regarder. Au reste, pour son bonheur comme pour le nôtre, la mine est inépuisable. Puisse-t-il n'y rien laisser, et nous enrichir long-tems encore de l'or que nous trouverons toujours dans ce qu'il en saura tirer !

Ce ne sont point des conseils que donne ici M. Delille, ce sont encore moins des préceptes; la liberté de la conversation ne s'en accommoderait point : c'est, comme nous l'avons dit, un tableau qu'il nous présente; ce sont des souvenirs; c'est ce qu'il a vu, ce que nous voyons, ce qu'on verra tant qu'il y aura des hommes. Il est bien aise sans doute qu'on trouve de la vérité dans ses peintures, sans quoi il ne serait pas peintre; cependant, comme il a toute sa vie été, (qu'on me pardonne l'expression), aussi bon humain, s'il est possible, que bon poëte, il prend un soin de plus, celui de prévenir les applications, et de dérouter la malice de ses lecteurs; de manière que sans désigner, sans offenser, sans affliger personne, il trouve le moyen de s'amuser de tout le monde, et d'amuser tout le monde, aux dépens de tout le monde.

Peindre les défauts et les ridicules de chacun de manière que personne ne s'en fâche. Cette proposition présente, au premier aperçu, un problême assez embarrassant, et d'après la lecture de M. Delille voici comment nous essayerions d'en donner la solution :

Nous supposons qu'un habile dessinateur, un second Howgart, emporté par son talent, aura su rendre, avec trop de vérité, peut-être, certaine bizarrerie de conformation qui signale à tous les yeux tel honnête homme de sa connaissance. Le trait était si cruellement juste qu'il aurait été impossible, au premier coup-d'œil, de ne pas nommer le personnage ; notre artiste en prend pitié, et, sur-le-champ, un coup de crayon, au lieu de rien adoucir, ajoute à la première difformité une difformité de plus, qui artistement accordée avec l'autre, a changé comme par miracle toute la physionomie du magot ; il avait, si l'on veut, le dos chargé d'une grosse et ronde bosse qui lui faisait humblement courber la tête ; on lui relève fièrement le menton

au moyen d'une bosse pardevant, de ce moment ce n'est plus le même homme, et celui dont vous auriez ri, a fait place à celui dont vous allez rire.

Telle est, à-peu-près, la ruse qu'on croit deviner en parcourant la nouvelle galerie de M. Delille; dès que vous imaginez retrouver dans quelqu'une de ses jolies caricatures quelqu'original de votre connaissance, voilà soudain quelque trait inattendu, appartenant aussi à ce caractère là, mais non à ce personnage-là, qui change vos premières idées et vous rappelle d'autres souvenirs. C'est ainsi qu'en décomposant un logogriphe, une lettre qui ne se trouverait pas dans le mot que vous étiez sur le point d'adopter vous obligerait à en chercher un autre. Remarquez effectivement que rien ici bas, de quelque nature que ce puisse être, n'a, comme disent les Latins, tous ses nombres : nous vivons dans le pays des imperfections, où il manquera éternellement quelque chose à tout, où je ne sais quel hasard empêche que rien ne soit absolument ce qu'il pourrait être, en bien non plus qu'en mal, en sorte qu'il n'y a pas plus de défauts complets que de mérites complets. Bornés en tout, jusque dans nos ridicules, personne ne peut se vanter d'en posséder un seul dans toute son étendue : chacun en a, dit-on, une part plus ou moins forte pour l'amusement de ses amis; mais chaque espèce offre des variétés qu'il faut savoir observer. Le même ridicule commun à deux originaux prend chez celui-ci une forme toute différente de celle qui nous a frappés chez celui-là; deux bavards peuvent ne pas plus se ressembler que deux bossus, dont l'un le serait par devant et l'autre par derrière; il y a autant d'égoïsmes que d'égoïstes; et entre différens hommes attaqués de la même maladie, les médecins remarqueront la plupart du tems tel symptôme dans l'un, qu'ils ne trouveront pas dans les autres. Tout se tient, rien ne se ressemble, et personne n'est comme personne. Ce sont toutes ces variétés-là que M. Delille a su reconnaître, saisir et combiner, de manière qu'en ajoutant à la vérité des tableaux, il diminue à bon escient la ressemblance des portraits. Lorsqu'il peint à sa manière (et on la connaît), tantôt un défaut, tantôt un ridicule, c'est la chose en général qu'il met sous nos yeux, et non tel ou tel homme qu'il prétend exposer à la moquerie de ses lecteurs.

Un tel forfait n'entra dans sa pensée:

Mais en même tems quel gré ne doivent pas lui en savoir tous ceux d'entre nous (et nous sommes beaucoup) qui pourraient bien avoir là-dessus quelques petites inquiétudes!.. *Car, s'il voulait!* ils ne savent pas ce qu'ils lui doivent ces esprits ambitieux, à qui tous les titres du monde, pas même les siens, ne sauraient en imposer; et qui penseraient peut-être s'égaler à lui en lui contestant sa supériorité : mais *s'il voulait!..* Il en est d'autres qui n'ont point assez de vanité pour en être jaloux, mais qui, par je ne sais quel instinct particulier se plaisent dans l'extraordinaire plus que dans le vrai; ceux-là aiment mieux par goût critiquer au hasard, qu'applaudir à propos; ils auraient honte de suivre la foule, non qu'ils voient qu'elle se trompe (car comment le verraient-ils?), mais parce que c'est la foule; aussi la plupart du tems, en évitant ainsi les routes battues, ils s'embourbent. Notre poëte poursuit son vol sans *prendre garde* à eux; cependant, encore une fois, *s'il voulait!* Ce n'est pas que, tous tant qu'ils sont, ils ne sachent le respect que tous les animaux doivent au lion; mais avec un lion toujours généreux, on se familiarise à la longue, et un lion caressant en impose encore moins: on aurait pu quelquefois cependant entrevoir ses griffes, mais on n'y a jamais vu de sang, et cela rassure.

Au reste, nous-mêmes, lisons M. Delille au lieu de le juger; car l'avoir loué c'est encore l'avoir jugé, et l'on sait trop bien qu'il ne peut pas l'être par ses pairs. Abandonnons-le donc à sa renommée qui sait depuis long-tems comme elle en doit parler, et qui ne changera pas plus que lui de langage. Reposons-nous sur elle, et faisons maintenant avec lui une tournée dans ce salon où il a bien voulu introduire tant d'originaux qui seraient si odieux, si détestables par-tout ailleurs, mais qu'il a su rendre si amusant; tant il est vrai

> Qu'il n'est point de serpent ni de monstre odieux
> Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Le prestige est tel que tous ces sots et tous ces extravagans, à qui M. Delille a fait leur thême, vont, sans cesser pour cela d'être ce qu'ils ont toujours été, et ce qu'ils seront toujours, nous indemniser avec profit de tout l'ennui qu'ils nous auront donné jusqu'ici; et qui plus est, ils peuvent compter à l'avenir sur une indulgence plénière, puisque nous ne pourrons plus bâiller à l'approche de leur personne, sans rire en même tems au souvenir de leur portrait.

Arrêtons-nous enfin, ne fût-ce que pour ne pas prendre place dans la collection des bavards de M. Delille, et sur-tout pour le laisser parler; bien assurés que tout ce que nous dirions de lui, ne vaudra jamais ce qu'il nous dira. Mais quelque plaisir qu'on s'en promette, on voudra bien attendre jusqu'à l'un des prochains Numéros.

BOUFFLERS.

LE MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH.

Fragmens tirés d'un ouvrage inédit de GOETHE, *intitulé :* Les Voyages de Wilhelm Meister.

(SUITE ET FIN.)

TROISIÈME FRAGMENT. — *La Visitation.*

QUELQUES années se passèrent ainsi, continua le narrateur; j'avais bien appris mon métier (de charpentier), mon corps s'était fortifié par le travail, je pouvais tout entreprendre et supporter les plus grandes fatigues : je ne cessais de travailler que pour aller, monté sur ma petite bête, visiter de la part de ma mère les nécessiteux et les malades. Mon maître était content de moi, mes parens aussi; bientôt j'eus le plaisir dans mes pélerinages de passer devant des maisons nouvelles que j'avais aidé à élever, et que j'avais sur-tout ornées; je m'entendais fort bien à sculpter les parois, à marquer les poutres avec des fers rouges de toutes sortes de figures; je les peignais ensuite en différentes couleurs, j'écrivais dessus des passages de la Bible, et on reconnaissait bientôt les habitations où j'avais travaillé, et auxquelles je donnais cet air si gai, si agréable qu'on remarque dans les maisons en bois des montagnes; j'y réussissais d'autant mieux que j'avais toujours présent à l'esprit le trône du roi Hérode, si bien travaillé par mon saint parrain, comme je l'avais vu dans un des tableaux.

Dans le nombre des pauvres ou des malades soignés par ma mère, se trouvaient au premier rang les jeunes femmes qui devaient bientôt donner la vie à un petit être, ou qui déjà l'avaient mis au monde; par respect pour ma jeunesse on mettait toujours un peu de mystère dans les messages de ce genre dont j'étais chargé. On ne m'envoyait pas alors directement; les secours passaient par

une bonne femme qui demeurait au pied de la montagne, et qu'on nommait dame Elisabeth. Ma mère était très-entendue dans l'art utile d'aider les femmes dans cette époque intéressante où elles doublent leur existence; dame Elisabeth la secondait à merveille, et la plupart de nos robustes montagnards ont été reçus par l'une d'elles à leur entrée dans le monde, et leur doivent l'existence: elles correspondaient continuellement ensemble sur toutes les naissances, et j'avais de fréquens messages à faire chez dame Elisabeth. Sa petite maison si propre, si retirée, sa figure et ses vêtemens antiques, l'obscurité de ses réponses et de ses commissions à ma mère, me la faisaient paraître comme un être extraordinaire, et sa demeure était pour moi un petit sanctuaire; j'avais un grand respect pour elle, et je la regardais comme une espèce de prophétesse.

Peu-à-peu mes connaissances et mon travail me donnèrent une grande influence dans ma famille; mon père comme tonnelier avait soin des caves, et moi comme charpentier j'avais soin des vieux bâtimens; j'entretenais les toits, je réparais les parties endommagées des charpentes: je rendis à l'usage habituel des granges et des remises dont on n'osait plus se servir, crainte de les voir s'écrouler. Quand cela fut fait, je commençai à m'occuper de ma chère chapelle, je la déblayai, je la nétoyai, et dans peu de tems elle fut en ordre, et presque telle que vous la voyez maintenant; je réparai toute la portion des boiseries qui avaient souffert; mais dans toutes ces réparations, je n'épargnais ni mon tems, ni ma peine pour qu'on ne s'aperçût pas qu'on y avait touché, et pour donner à mon travail l'air aussi ancien que le reste. Vous avez vu la grande porte d'entrée qui vous a frappé par son air d'antiquité, eh bien! elle est presque toute mon ouvrage; pendant plusieurs années j'ai consacré tous mes momens de loisir à la sculpter, de même que les panneaux conservés. Je m'arrangeai avec un vitrier, à qui je fis des bois de fenêtre pour une maison neuve, tandis qu'en échange il remettait aux fenêtres de ma chapelle tous les petits carreaux garnis de plomb qui avaient été brisés: enfin elle redevint ce qu'elle avait été jadis. J'en étais enchanté, il me semblait que je la consacrais de nouveau à mon parrain (Saint-Joseph); j'y passais, sur-tout pendant l'été, tous les momens dont je pouvais disposer à réfléchir sur ce que je comprenais et sur ce que je devinais de son histoire. Dès mon enfance ces tableaux avaient occupé ma jeune

imagination, ils s'étaient insensiblement gravés dans mon ame, j'éprouvais un penchant irrésistible pour le saint dont je portais le nom, et un désir ardent de lui ressembler; il ne dépendait pas de moi de faire arriver de nouveau, en ma faveur, les événemens de sa vie, mais je m'attachai à l'imiter dans ses vêtemens, dans ses attitudes, comme je l'avais fait dans son travail et sa monture. Le petit âne que j'avais dressé ne pouvait plus me porter à présent que j'étais un homme, je m'en procurai un qui ressemblait à celui du tableau, je fis faire une grande selle aussi; de même j'achetai deux corbeilles neuves, puis avec un filet de cordons bigarrés, et garni de grosses houppes et de morceaux de métal au bout des cordons, je fis à ma bête un collier qui pouvait le faire aller de pair avec l'âne de la fuite en Egypte. Personne ne s'étonna ni ne songea à se moquer du singulier accoutrement dans lequel mon âne et moi nous parcourions les montagnes; la bienfaisance a le droit de cheminer comme elle veut, pourvu qu'elle arrive.

Cependant, la guerre et ses cruelles suites vinrent nous atteindre jusque dans nos montagnes; des bandes de maraudeurs ou déserteurs y passaient journellement, et occasionnèrent plusieurs malheurs. On leva un corps de milice, qui arrêta quelque tems les déprédations; puis on négligea les moyens de défense, et elles recommencèrent. Notre contrée était cependant encore assez tranquille, et je continuais mes courses sur mon paisible animal, lorsqu'un jour, en sortant d'un bois montueux pour traverser une place inculte, je vis de loin, sur le bord d'un fossé, quelque chose de couché à terre qui ressemblait à une figure de femme. Je m'avance; c'était une femme en effet; je ne savais si elle était endormie ou évanouie. Je descends de ma monture, je me baisse, je soulève sa tête; son visage me parut très-beau, mais extrêmement pâle, ainsi que ses lèvres, ce qui me fit juger qu'elle était malade. Ce mouvement la ranima, elle ouvrit ses beaux yeux, et se levant vivement elle regarda autour d'elle, et s'écria : où est-il? l'avez-vous vu? Qui? lui demandai-je; mon mari, me répondit-elle. Elle avait l'air si jeune et si virginal que ce mot m'étonna; mais elle remarqua l'intérêt que je prenais à sa situation, et me raconta qu'en voyageant avec son mari, les chemins cahoteux les avaient engagés à laisser aller leur voiture en avant, et à prendre à pied ce sentier qui devait abréger; à peine

étaient-ils entrés qu'ils avaient rencontré une troupe de gens armés qui les avaient insultés; son mari s'était défendu; une bataille avait commencé, et il s'était éloigné en combattant; elle n'avait pu le suivre, et l'effroi s'étant emparé d'elle, elle était tombée privée de ses sens à cette place, sans savoir combien de tems elle y était restée; elle me supplia instamment de la laisser pour courir après son mari. En disant cela, elle se leva tout-à-fait, et j'eus devant moi la plus belle créature que j'eusse vue de ma vie; mais il me fut aisé de remarquer à l'arrondissement de sa taille, qu'elle n'était pas éloignée d'avoir besoin du secours de ma mère et de dame Elisabeth. Il s'éleva entre nous une espèce de dispute; elle exigeait de moi d'aller m'informer de son mari, et je voulais auparavant la mettre en sûreté; mais je ne pouvais obtenir d'elle de s'éloigner de cette place. Toutes mes supplications auraient été sans fruit, si un corps de milice qui avait appris le passage d'une troupe de maraudeurs, et qui les poursuivait, n'avait paru sur la lisière du bois. J'appelai nos défenseurs, je leur contai ce qui venait de se passer, je les priai de ne pas perdre un instant pour se mettre à la recherche du voyageur, je leur dis où ils pourraient nous retrouver, et cette affaire parut arrangée; je me hâtai ensuite de détacher mes deux corbeilles, et de les cacher, avec ce qu'elles contenaient, dans une caverne qui m'avait souvent servi de dépôt; je sanglai ma selle; puis avec un sentiment singulier, tel que je n'en avais pas encore éprouvé, je pris dans mes bras ma belle charge, et je la posai dessus; ma paisible bête reprit d'elle-même le sentier bien connu par où j'étais venu, et me permit de marcher à côté. Vous devez penser, sans que je vous le dise, que, d'après la disposition habituelle de mon esprit, je devais être agité; ce que j'avais si long-tems cherché, désiré, venait se présenter à moi; quelquefois il me semblait que c'était un songe; cette figure céleste, si semblable à celle que je voyais tous les jours dans les tableaux de ma chapelle, de la hauteur où nous étions me semblait planer dans les airs, et se mouvoir comme un ange au travers des branchages des arbres; tout jusqu'à son état semblait réaliser mes chimères et en faire la plus belle des réalités; je ne pouvais me lasser de la regarder. Une fois je ne pus m'empêcher de prononcer doucement le mot de Marie..... Oui, me dit-elle en souriant à demi, c'est mon nom, comment l'avez-vous deviné? C'était son nom! je fus sur le point de tomber en extase à ses pieds et de l'adorer comme la mère

Ii 2

de Dieu ; je me contins, et pour me remettre je lui fis une foule de questions ; elle y répondit avec douceur, avec complaisance ; la bonne grace et la décence étaient dans tous ses mouvemens, et la plus touchante tristesse sur ses traits ; son beau regard exprimait aussi l'inquiétude. Nous arrivâmes sur une place haute et dépouillée d'arbres d'où la vue s'étendait au loin ; elle me pria d'arrêter, d'écouter, de regarder si je ne voyais, si je n'entendais rien. Elle me le demanda avec tant de grace et une expression si pressante dans son regard, à travers ses longues paupières noires, que j'aurais fait pour elle tout ce qu'il était possible de faire. Oui, je grimpai avec rapidité jusqu'au haut d'un pin qui n'avait que quelques branches à son sommet, et qui était absolument isolé ; jamais mon métier, qui m'avait donné l'habitude de monter ainsi, ne m'avait paru plus précieux ; jamais dans aucune fête de campagne je n'avais grimpé au mât de cocagne avec plus de zèle ; cette fois je n'apportai ni mouchoir ni ruban, ni même la bonne nouvelle que j'aurais tant voulu lui donner, je n'aperçus rien. Enfin, elle me cria avec le ton de l'effroi de redescendre, et elle me fit signe de la main de le faire avec précaution ; mais pour être plus tôt près d'elle, je me laissai tomber à terre d'une assez grande hauteur ; elle jeta un cri, et la plus aimable bienveillance parut sur son visage quand elle vit que je ne m'étais pas fait de mal.

Je ne veux pas vous fatiguer, monsieur, par le récit de la foule de petites attentions que j'eus pour elle pendant toute la route ; je cherchais par mille moyens à la distraire un moment de ses inquiétudes, mais je cherchais aussi à satisfaire le sentiment qui s'était déjà emparé de tout mon être. Les soins qu'on rend à ce qu'on aime ont tant de douceur ! avec quel empressement je cueillais une fleur, j'allais chercher sous l'herbe une fraise, je lui nommais les montagnes, les collines, les vallons, les maisons : tout cela me semblait autant de trésors que je partageais avec elle, et qui nous mettaient ensemble dans quelque rapport.

J'aurais ainsi passé ma vie entière à cheminer à côté d'elle, et je tressaillis quand j'aperçus la porte de la maison de la bonne dame Elisabeth ; c'était là qu'une douloureuse séparation allait commencer ; je la regardai plus attentivement que je n'avais fait encore, pour graver toute sa figure dans mon ame par cette contemplation ; j'aperçus son pied sortant de dessous sa robe, je feignis d'avoir

quelque chose à ranger à la sangle, je baissai la tête, et mes lèvres se posèrent sur le pied le plus charmant que j'eusse vu de ma vie, sans qu'elle s'en aperçût.

Enfin, nous arrivâmes devant la maison, je la reprends dans mes bras et la pose doucement à terre; j'entre le premier, et du bas de l'escalier, je m'écrie : Dame Elisabeth, voici une visite; venez, dame Elisabeth. Elle sortit de sa chambre, je lui dis en peu de mots qui je lui amenais; elle se hâte de descendre aussi vîte que son âge le lui permet; moi je regardais par-dessus son épaule, la belle, la céleste Marie, qui s'avançait timidement : elles se rencontrèrent au bas de l'escalier et se saluèrent cordialement. Elisabeth souhaita la bien-venue à l'étrangère; celle-ci embrassa la respectable femme avec respect; Elisabeth la fit entrer dans sa meilleure chambre, et la porte se ferma sur moi. Je revins tristement auprès de mon âne, et j'étais là comme un homme qui a déposé des effets précieux qui ne lui appartiennent pas, quoiqu'il les ait apportés, et qui se trouve aussi pauvre qu'auparavant.

QUATRIÈME FRAGMENT. — *La branche de fleur de lis.*

JE ne pouvais me décider à repartir sans l'avoir revue, et je restais là indécis sur ce que j'avais à faire, lorsque dame Elisabeth entr'ouvrit sa porte, et m'ordonna d'aller tout de suite avertir ma mère de venir chez elle, et d'aller ensuite de tous côtés chercher, s'il était possible, des nouvelles du mari; Marie vous en prie instamment, ajouta-t-elle. Ne pourrai-je pas lui parler moi-même, répliquai-je? Non, non, rien de cela à présent, dit dame Elisabeth, ne perdez pas de tems. Elle referma la porte, et je partis; je forçai mon âne d'aller plus vîte qu'à l'ordinaire, et bientôt je fus chez nous : ma mère put encore aller le même soir au secours de la jeune étrangère. Je descendis dans la plaine, et j'allai chez le bailli où j'espérais me procurer des nouvelles; lui-même en attendait et ne savait rien encore : il me connaissait et me dit de passer la nuit chez lui. Qu'elle me parut longue cette nuit dans l'angoisse de ce que j'allais avoir à apprendre à la belle Marie! Sa figure était toujours devant mes yeux, se balançant sur mon âne, et regardant le conducteur avec tristesse et reconnaissance; je souhaitais la vie à son mari, puisqu'elle l'aimait, et cependant je l'aurais bien volontiers voulue veuve.

Peu-à-peu le détachement de notre milice se rassembla, et au travers de plusieurs rapports variés nous eûmes enfin

la certitude que la voiture et les effets étaient sauvés, mais que le malheureux homme était mort de ses blessures dans un village peu éloigné : j'appris aussi que quelques-uns des miliciens étaient allés porter cette fâcheuse nouvelle chez dame Elisabeth ; je n'y avais donc plus rien à faire, et cependant une impatience irrésistible m'engageait à y retourner. Je me remis en chemin, je parcourus encore les vallons et les montagnes, et au milieu de la nuit j'étais devant sa porte ; elle était fermée à clef ; je vis de la lumière dans sa chambre, et à travers les rideaux des figures se mouvoir comme des ombres. Je passai le reste de la nuit sur un banc vis-à-vis, toujours tenté de frapper, et retenu par plusieurs considérations.

Mais pourquoi vous fatiguer de détails minutieux et sans intérêt ? il suffit de vous dire que le matin je ne fus pas plus heureux, et je ne pus être admis dans la maison. Dame Elisabeth était très-occupée ; elle me dit en peu de mots qu'on savait la triste nouvelle, qu'on n'avait plus besoin de moi, que je devais retourner chez mon père, à mon travail. A toutes mes questions elle répondit avec son obscurité accoutumée, que ce n'étaient pas là mes affaires, et me ferma sa porte.

Huit jours se passèrent ainsi ; j'y retournais tous les soirs, je ne pouvais voir personne ni rien apprendre ; ma mère y était presque toujours, je ne pouvais non plus lui parler. Enfin, au bout de ce temps dame Elisabeth me fit entrer : Venez, mon ami, marchez doucement, parlez peu, mais ayez bonne espérance. Elle m'ouvrit une petite chambre très-propre ; dans un lit, dont les rideaux étaient à demi fermés, je vis ma belle Marie assise, enveloppée de coiffes, mais plus belle encore, s'il était possible, que lorsqu'elle se balançait sur l'âne. Dame Elisabeth alla à elle pour m'annoncer ; puis elle prit quelque chose dans le lit, qu'elle vint me présenter ; c'était le plus beau petit garçon qu'il fût possible de voir : vous pouvez en juger, c'est Christ l'aîné de nos fils, ce beau blondin dont la physionomie vous a frappé, et qui avait déjà ce même caractère ; il était enveloppé de linge bien blanc. Elisabeth le tenait entre moi et sa mère. Dans l'instant il me revint en pensée la belle branche de lis du tableau des fiançailles de Marie et de Joseph, qui s'élève entr'eux deux, comme pour être témoin de l'union la plus pure. De ce moment toute crainte s'évanouit de mon cœur, il se remplit de la plus douce espérance, et mon bonheur me parut écrit au ciel. J'obtins

la permission de la voir, de lui parler; j'osai attirer sur moi son céleste regard, en prenant son enfant entre mes bras, et couvrant son joli front de baisers.

Combien je vous remercie; me dit-elle, de votre amitié pour ce pauvre petit orphelin! Etourdiment, et sans réfléchir que le moment n'était pas encore venu, je lui dis: Ah! Marie, il n'est plus orphelin, si vous le voulez.

Dame Elisabeth, plus prudente que moi, me reprit l'enfant, le rendit à sa mère, et sut bientôt m'éloigner; mais j'emportai dans mon cœur l'image de Marie, qui ne m'a plus quitté; encore à présent quand je traverse les bois, les rochers, les vallons, j'ai toujours devant moi cette image chérie; je me rappelle jusqu'à la moindre bagatelle, jusqu'au moindre mot qu'elle prononça pendant cette première course, tout est gravé dans mon souvenir.

Les semaines s'écoulèrent, Marie se remit, et je la voyais souvent; elle était triste, mais affable et sereine; ma vie ne fut plus qu'une suite de soins et d'attentions pour elle, qui ne furent pas sans effet. Des circonstances de famille lui permettaient de choisir à son gré le lieu de sa demeure; elle se décida à rester parmi nous; ce fut d'abord chez dame Elisabeth; de là elle vint nous visiter pour témoigner à ma mère et à moi sa reconnaissance de nos bons services: elle se plut chez nous, et je pus me flatter que j'y avais quelque part; mais ce que je brûlais de lui dire, sans l'oser encore, fut amené d'une manière singulière et qui me rendit doublement heureux. Je lui montrais la chapelle et les peintures, que je lui expliquais l'une après l'autre; cela me donna l'occasion de lui parler des devoirs d'un père adoptif, de l'attachement qu'il peut et doit prendre pour l'enfant d'une femme bien aimée; j'y mis tant de chaleur et de sentiment, que je vis couler ses larmes; je saisis sa main; elle serra la mienne contre son cœur: Joseph; me dit-elle; sois le père de l'enfant de Marie. J'allai chercher le petit Christian, et ce fut sur ses joues rondes et couleur de rose que nous fîmes le serment d'être l'un à l'autre; mais cependant je n'eus pas la présomption de croire que j'avais effacé en aussi peu de tems le souvenir de son mari; elle ne m'assura encore que de sa tendre amitié. La loi prescrit aux veuves de ne se remarier qu'au bout d'une année, et ce n'est pas trop de ce tems pour une époque aussi solennelle, pour cicatriser une plaie aussi cruelle, et remplacer un lien aussi intime; Marie fut plus de tems encore avant de pouvoir s'y résou-

dre; mais on voit les fleurs se flétrir et les feuilles tomber par les rigueurs de l'hiver, un nouveau printems vient ensuite reverdir les arbres, faire germer les boutons et préparer les fruits. La vie appartient aux vivans, et celui qui vit doit s'attendre à changer.

J'ouvris mon cœur à ma bonne mère, je lui dis tout ce qui s'était passé dans mon cœur depuis que j'avais rencontré Marie; elle sourit et me dit qu'elle et dame Elisabeth l'avaient vu aussitôt que moi, et qu'elles avaient dans cette idée redoublé de soins pour Marie. Elle me raconta l'excès de sa douleur en apprenant la mort de son mari; ses inquiétudes avaient hâté le moment de sa délivrance, et ce fut seulement pour son enfant et pour remplir ses devoirs de mère qu'elle avait pu consentir à vivre. Peu-à-peu ils avaient rempli et consolé son cœur, et elle s'était accoutumée à l'idée de vivre avec nous. Elle resta quelque tems encore dans notre voisinage; puis elle vint s'établir avec son enfant chez mes parens, et ce fut pour la recevoir que j'arrangeai ma chapelle comme une salle usuelle; je voulais que Marie fût entourée des images qui m'avaient fait une si grande impression, et que tout lui rappelât le père adoptif. Enfin, elle consentit à mon bonheur, et un an après le père adoptif et le père véritable put presser contre son cœur paternel les deux fils de Marie. Elle vient de me donner un troisième enfant, une petite fille que nous revenions de faire baptiser quand vous nous avez rencontrés; Marie a désiré que le prêtre qui l'avait baptisée elle-même, confirmée et mariée, baptisât aussi ses enfans, et sa paroisse est de l'autre côté de la montagne. Si nous passons à présent en nombre les personnages des tableaux, nous tâchons toujours du moins de leur ressembler autant qu'il est possible par les vertus, l'amour et la fidélité, et même par les usages. Quoique nous soyons moi et mes fils très-bons marcheurs et vaillans porteurs, nous regardons encore notre âne comme une partie essentielle de la famille, et nous nous en servons toutes les fois qu'un devoir ou une affaire nous appelle à faire des courses dans la montagne; nous sommes fiers d'offrir ainsi une faible et véritable image de la sainte famille, et nous nous efforçons, autant qu'il est en nous, de l'honorer par nos vertus et notre simplicité.

Joseph se tut..... Le soir Wilhelm ramena son fils, en promettant aux jeunes gens de revenir les voir, et il écrivit à sa chère Natalie. .... GOETHE.

VARIÉTÉS.

PETIT DIALOGUE.

Est-il vrai que, dans son dernier N°, le Mercure se soit comparé à une *poule ?*... Un petit journal l'assure, et tâche de s'égayer beaucoup à ce sujet.

— Lisez l'article que l'on a critiqué. Pour prouver comment s'établissent les opinions les plus absurdes, on y rappelait la fable de La Fontaine (*les Femmes et le Secret*), dans laquelle il s'agit, comme on sait, d'œufs pondus par *un homme*. Trouvez-vous là rien de ridicule ?...

— Mais le même petit journal cite une longue phrase....

— Oui, comme ces Messieurs citent, en altérant, falsifiant les mots, en dénaturant le sens... C'est leur tactique. Si, dans les escarmouches littéraires, on ne se servait que d'armes légales, approuvées par les hommes de lettres qui méritent ce nom, le Mercure ne déclarerait point qu'il abandonne l'arène.

— Pourquoi ne pas dénoncer de si viles manœuvres à l'opinion publique ? Pourquoi ne pas nommer, avec indignation, le journal qui les emploie ?

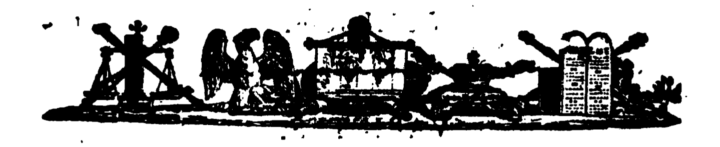
— Le nommer ! il ne demanderait pas mieux. Ce n'est pas la honte qu'il redoute, mais l'obscurité.

— Eh ! qu'opposera le Mercure à la mauvaise foi de ses adversaires, à leur impudence, à leurs plates injures ?...

— Le silence.

— Ils croiront que c'est crainte ou mépris...

— Comme il leur plaira ; mais en vérité si le Mercure se tait, ce ne sera point par crainte.



POLITIQUE.

Nous ne nous permettions pas des assertions hasardées, en faisant présager au lecteur que le cabinet ottoman ne terminerait pas les conférences ouvertes à Bucharest par la cession des deux provinces que son ennemi occupe, et où il prétendait trouver une frontière naturelle; le divan a plus que jamais manifesté la ferme résolution de combattre en Syrie pour le saint prophète et les intérêts de la foi, au-delà du Danube pour la conservation du territoire sur lequel a été arboré l'étendard de ce même prophète. Des détails authentiques sur les mesures énergiques prises par la Porte pour repousser l'invasion des Russes, et pour les faire rentrer dans leurs anciennes limites, ont été publiés par *le Moniteur*.

« Il y a eu le 1er mai un grand-conseil à la Porte, relativement à l'invasion des Russes à Sistow. On y a pris les résolutions les plus énergiques. Le gouvernement envoie en toute hâte de l'artillerie, des munitions et des troupes à Schumla. Le capitan-pacha a fait une ronde dans le canal et inspecté tous les forts. Les troupes asiatiques qui ont traversé le détroit ont déjà dépassé la capitale, et s'approchent à grandes marches de Schumla, où l'on attend aussi de l'infanterie albanaise. Tous les chefs de la Romélie se réunissent près de Nicopolis et de Widdin. Les Russes, de leur côté, ont fait des mouvemens; ils ont jeté quelques troupes dans les places de la Servie, que la Porte menace d'un côté, tandis que le pacha de Bosnie se dispose à y pénétrer de l'autre, pour la soustraire à la domination des Russes. Ceux-ci ont en outre fait des changemens dans le personnel de l'armée; divers corps sont rentrés en Russie; de nouvelles levées sont arrivées aux environs de Bucharest. Le général Kutusow reste général en chef; le général Engelbert commande le centre à Giurgevo; le général Pulatow l'aile droite, et le général Langeron la gauche, entre Ismaïl et Silistria; le général Furstinichoff la réserve. Les opérations paraissent devoir commencer par le siége de Rudschuck. L'Empereur Alexandre est arrivé à Wilna. Le ministre Romanzow a

suivi Sa Majesté : il avait notifié, par une lettre circulaire au corps diplomatique, que l'Empereur étant parti, pour aller faire, comme de coutume, la revue de l'armée, il avait délégué pendant son absence M. le comte de Soltikow, pour correspondre relativement aux affaires courantes, avec les diverses légations. Une lettre de Berlin annonce qu'à peine arrivé à Wilna, ce ministre a été frappé d'un coup d'apoplexie, il qu'il a perdu la vie.

Les Etats-Unis d'Amérique ont appris par la mission du capitaine Henri ce qu'ils devaient attendre d'un voisin aussi loyal que l'Anglais, maître du Canada ; ils ont appris par des saisies faites de leurs bâtimens, par la presse de leurs matelots, par tous les genres de pirateries dont ils ont été victimes, ce qu'ils devaient espérer de cet état qui n'était ni la paix, ni la guerre, et dans lequel le machiavélisme britannique cherchait à les retenir. On annonce que le gouvernement de Washington a senti le danger de cette position équivoque, et qu'il existe une proclamation du président, qui ordonne de délivrer des lettres de marque et de représailles contre les Anglais, de saisir les propriétés anglaises en Amérique, et de détenir les sujets britanniques qui se trouvent actuellement aux Etats-Unis : on croit à l'existence de cette proclamation, dont l'effet serait lié à la mesure déjà prise de l'embargo ; mais les journaux américains reçus à Londres, jusqu'à la date du 9 mai, ne contenaient encore que l'acte suivant. C'est le bill adopté par la chambre des représentans, sur la proposition de M. Pope.

« Considérant que par le traité d'amitié, de commerce et de navigation qui a eu lieu entre S. M. britannique et les Etats-Unis à Londres, le 19 novembre 1794, il a été convenu qu'il y aurait une paix ferme, inviolable, universelle, et une amitié vraie et sincère entre S. M. britannique, ses héritiers et successeurs, et les Etats-Unis d'Amérique, et entre leurs pays, territoires, villes et habitans respectifs, sans aucune exception de personnes ou de places.

» Considerant que S. M. B. a fait presser à bord des navires des Etats-Unis naviguant dans les hautes mers sous pavillon américain, divers citoyens desdits Etats, et les a forcés de servir à bord des vaisseaux de guerre de la Grande-Bretagne, et à porter les armes contre les Etats-Unis ; qu'il y a même un grand nombre d'Américains qui se trouvent ainsi détenus contre la teneur expresse dudit traité, et que

cette manière d'agir est une violation de la liberté naturelle, et une infraction de la paix avec les Etats-Unis.

» Le sénat et la chambre des représentans d'Amérique, assemblés en Congrès, décrètent,

» 1°. Qu'à dater du 4 juin prochain, toute personne qui presserait un marin né sujet des Etats-Unis, naviguant dans les hautes mers ou dans un port, rivière, rade, bassin ou baie quelconque, sous prétexte d'une commission d'une puissance étrangère, sera regardée comme pirate et punie de mort. Le jugement du coupable se prononcera sur le lieu même où il sera saisi.

» 2°. Il sera permis à tout marin naviguant sous pavillon des Etats-Unis de repousser la force par la force, contre quiconque voudrait le contraindre, par force ou par violence, à quitter le bord d'un vaisseau quelconque des Etats-Unis, dans les hautes mers ou dans un port, rivière, rade, bassin ou baie quelconque; et si quelqu'un voulant presser un marin américain était tué ou blessé, le marin sera admis à prouver le fait, et il peut se regarder comme pleinement justifié.

» 3°. Sur les preuves qui seront données au président des Etats-Unis de l'enlèvement par force ou de la détention de quelque citoyen des Etats-Unis, il usera des plus rigoureuses représailles envers les sujets dudit gouvernement pris en pleine mer ou sur les territoires britanniques, et à cet effet il est autorisé par la présente à les faire saisir.

» 4°. Tout marin qui serait pressé à l'avenir recevra une somme de trente dollars par mois pendant tout le tems qu'il sera détenu : cette somme sera prise sur les créances que pourrait avoir un sujet anglais quelconque entre les mains d'un sujet américain.

» 5°. Le président des Etats-Unis est autorisé par la présente à capturer; par voie de représailles, autant de sujets anglais en pleine mer ou sur les territoires britanniques, qu'il peut se trouver de marins américains pressés au pouvoir de la Grande-Bretagne, et à les échanger par voie de parlementaire.

» 6°. Toutes les fois qu'il sera prouvé que le capitaine d'un vaisseau armé d'une puissance étrangère aura enlevé du bord d'un navire des Etats-Unis un matelot, marin ou toute autre personne n'étant pas au service militaire d'un ennemi de cette puissance étrangère, le président sera autorisé à défendre par une proclamation à toutes les personnes résidantes dans les Etats-Unis ou sur ses territoires,

de donner du secours et des vivres audit vaisseau. Tout pilote ou autre personne résidant aux Etats-Unis, qui, après la publication de cette prohibition, donnerait des secours ou fournirait des vivres à ce vaisseau, sera condamné à une prison d'un an, et à une amende qui n'excédera pas mille dollars.

» 7°. A dater du 4 juin prochain, toutes les fois qu'il sera prouvé que les capitaines des vaisseaux d'État armés d'une puissance étrangère ont enlevé du bord d'un navire ou vaisseau dans les limites de la juridiction des Etats-Unis ou dans sa traversée d'un port à l'autre quelque matelot, marin ou autre personne, le président sera et est autorisé par le présent décret à défendre de débarquer dudit vaisseau étranger des marchandises ou effets quelconques dans les ports des Etats-Unis ou sur ses territoires. »

Sans doute il était tems que le gouvernement américain prît un parti; car, tandis que l'ambassadeur anglais, M. Forster, proteste qu'il ne connaît rien de l'affaire du capitaine Henri, qu'il va référer des plaintes du gouvernement Américain au cabinet de Londres, ce cabinet donne aux Etats-Unis des sujets d'alarmes et de plaintes bien plus positives; il menace leurs possessions à main armée, ses troupes paraissent se disposer à violer son territoire. L'Angleterre rendra ainsi un service signalé aux Américains en faisant ouvrir les yeux à la nation entière, en éteignant toute division, en réunissant tous les partis dans le sentiment de la défense commune: il n'est pas un Américain qui ne sente qu'ici c'est la guerre de l'indépendance que l'Angleterre veut punir, et que c'est la guerre de l'indépendance que l'Amérique doit continuer.

On écrit de Newyorck, en date du 6 mai: « Nous arrêtons la presse pour annoncer qu'on a appris qu'une forte armée anglaise et indienne se trouvait sur la partie Canadienne de la rivière de Niagara, sans doute dans l'intention d'attaquer la partie américaine. On a envoyé, sur-le-champ, des dépêches de Lewis-Town sur la rivière de Niagara, au général Hull, gouverneur du comté d'Outario, pour qu'il armât sur-le-champ la milice. Les compagnies de cette ville sont prêtes et doivent marcher au premier avis. »

L'ordre de jour suivant a été publié à Ténessé.

« Volontaires, aux armes!!!!

» Citoyens, votre gouvernement a enfin cédé au vœu de la nation. Votre impatience ne sera plus enchaînée. L'heure

de la vengeance nationale est arrivée. Les ennemis éternels de l'Amérique doivent recevoir une nouvelle leçon qui leur apprendra à respecter vos droits, après qu'ils auront éprouvé derechef le pouvoir de vos armes. La guerre est sur le point d'éclater entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, et les cohortes de la milice Américaine sont appelées au champ d'honneur. »

La catastrophe qui a coûté la vie à M. Perceval, devait avoir pour suite première la difficulté de le remplacer, sans changer le système que ceux qui furent ses collègues ne sont pas assez forts pour soutenir. Le prince régent a senti peut-être le danger de persister rigoureusement dans le système de M. Perceval; bouleverser le ministère actuel, et le composer de membres de l'opposition, ne lui a pas paru non plus possible. Il est à présumer qu'il a désiré balancer les opinions dans la composition du nouveau ministère, mais il a jusqu'à ce moment éprouvé d'insurmontables difficultés. C'est une chose très-remarquable que le refus qu'il éprouve successivement de la part des chefs des divers partis! qu'est devenu le tems où chacun de ces chefs briguait l'honneur et l'avantage de diriger la fortune brillante et prospère de la Grande-Bretagne, où il ne s'agissait que de rendre plus abondantes et plus faciles les sources de cette prospérité, où le continent asservi et tributaire payait, comme une dette légitime, les intérêts du monopole britannique? Le ministère alors était un poste aussi beau qu'il était élevé; on n'avait à recevoir que les félicitations des deux chambres, et à les reporter aux pieds du trône; richesses au-dedans, commerce au-dehors, usurpations impunies, envahissemens non contestés, tout était favorable, tout réussissait; et le vaisseau chargé de la fortune de la Grande-Bretagne, voguait à pleines voiles sur toutes les mers, dont il attestait la souveraineté.

Mais que tout a changé de face! La royauté n'existant depuis long-tems que comme un vain fantôme, a laissé s'accroître le pouvoir ministériel au point de compromettre les intérêts les plus sacrés de l'Angleterre, son existence politique, sa liberté intérieure. La France a donné le signal à l'Europe, et lui a imprimé le mouvement de résistance à l'oppression : ce mouvement est dirigé par le génie, et il est soutenu par la persévérance, qui elle-même est un des attributs essentiels du génie. Ce mouvement, par la force de l'exemple à-la-fois et du danger, s'est communiqué à l'Amérique; celle du Nord arme et va combattre;

celle du Midi suspecte les présens de la foi britannique, et repousse leur dangereuse médiation dans les troubles qui signalent toujours les déclarations d'indépendance; sur une immense ligne de côtes l'Angleterre ne voit plus qu'un drapeau ennemi, et que des ports fermés. Le commerce de la Baltique n'équivaut plus pour elle, dans l'état où il est tombé, aux frais et aux dangers des expéditions; une entreprise insensée absorbe des sommes immenses dans la péninsule; le Levant n'offre aucune ressource, et maîtresse de l'Inde, maîtresse de toutes les colonies, l'Angleterre n'en recueille les produits que pour être en quelque sorte étouffée sous leur amas stérile. Au dedans, l'industrie est éteinte, les manufactures dévastées; plus de la moitié de la population vit des secours de l'autre moitié, les factions se réveillent; l'Irlande revendique ses droits, les catholiques réclament ceux qui doivent être assurés à tous les citoyens, et dans cette crise inouie, le chef du ministère, celui qui ne voyait de salut que dans l'accomplissement total du système auteur de tant de maux, tombe assassiné par un malheureux, victime de ce système, qui froidement fait le sacrifice de sa vie pour se venger de sa ruine!

Ainsi, le ministère anglais est dans une position telle qu'on ne doit plus être étonné si la première place n'est plus regardée comme une faveur du prince, comme une marque d'estime de la nation, mais comme un fardeau insoutenable, comme le poste d'un danger sans gloire, et d'un dévouement sans utilité. C'est vainement que le prince régent a appelé auprès de lui lord Liverpool, lord Moira, lord Wellesley: tous prétextent la difficulté de composer le ministère, tous affectent de craindre de n'y avoir pas assez d'amis, d'y rester en minorité, de ne pouvoir y faire adopter leurs idées; mais la vérité est que tous redoutent de prendre le gouvernail au fort d'une telle tempête: chose sans exemple peut-être! il y a un mois que le ministère est désorganisé, et il y a un mois que le prince cherche vainement à le recomposer. Aux yeux de tout homme de bonne foi, cette étrange difficulté ne donne-t-elle pas la juste mesure de la véritable situation de l'Angleterre?

L'Empereur est parti de Dresde le 29; il est arrivé le 30 à Glogau à deux heures du matin; entré en Pologne, il est arrivé le même jour à Posen, à huit heures du soir; et le 2 il était à Thorn à six heures du soir.

Le roi de Westphalie est à Varsovie; le prince vice-roi

à Plock avec son état-major. Le général Dutaillis commande à Varsovie.

La famille impériale d'Autriche a quitté Dresde le 29 au soir. L'Empereur a voulu passer cette journée avec l'Impératrice Marie-Louise pour la consoler de l'absence de son auguste époux.

L'Impératrice de France ira passer quinze jours à Prague, où elle verra le reste de sa famille ; elle retournera ensuite à Saint-Cloud après avoir été quatre ou cinq jours à Wurtzbourg. S....

ANNONCES.

De la Sophistication des substances médicamenteuses et des moyens de la reconnaître; par A. P. Favre, pharmacien de S. A. E. Mgr. le cardinal Fesch, ex-professeur de chimie pharmaceutique, de matière médicale et de botanique à Bruxelles ; membre de l'école de Pharmacie et de la société de l'école de Médecine, de la société médicale d'Emulation de Paris ; ex-secrétaire de médecine, de chimie et de pharmacie de Bruxelles ; associé de celle du département de l'Eure, et de celle libre d'Agriculture, Sciences et Arts de Provins ; correspondant de plusieurs sociétés savantes, etc. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26 ; et chez l'Auteur, rue du Mont-Blanc, n° 52.

Essais sur l'Art du Comédien chanteur, par M. F. Boisquet, de la société des Sciences et des Arts de Nantes. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Longchamps, libraire, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 35 ; l'Auteur, rue Cadet, n° 18 ; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Eloge de Messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du roi, et gentilhomme ordinaire de sa chambre ; suivi de la Mort de Rotrou, poëme ; la Mort de Rotrou, chant lyrique ; Brennus, ou les destins de Rome, dithyrambe ; par Joseph-Victor Le Clerc. Un vol. in-8°, broché. Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. 20 c. franc de port. Chez Auguste Delalain, imprimeur-libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques, n° 5.



MERCURE
DE FRANCE.

N° DLXX. — *Samedi 20 Juin 1812.*

POÉSIE.

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE : *Pindarum quisquis studet æmulari* ; par MALFILATRE (*).

JALOUX du vol sublime où s'élève Pindare,
Quiconque à son exemple ose fendre les airs,
De sa chute fameuse ira, nouvel Icare,
Epouvanter les mers.

(*) Dans le dernier numéro du Mercure, nous avons publié sous le nom de *Malfilâtre* un dithyrambe qui n'est pas de ce poëte. M. Fayolle, dans une lettre au Rédacteur du *Moniteur*, a fort bien remarqué d'où provenait l'erreur de l'abonné de Lisieux qui nous avait envoyé cette pièce, avec une notice où il rendait compte du hasard qui l'avait fait tomber entre ses mains. La trouvant parmi plusieurs morceaux inédits de Malfilâtre, il était assez naturel qu'il la lui attribuât. Mais il nous paraît qu'elle est bien réellement de M. Théveneau, poëte connu par quelques productions qui prouvent un vrai talent.

Semblable à ce torrent qui voit grossir son onde
Des tributs par l'hiver apportés sur ses bords,
Pindare, à flots pressés, de sa verve féconde
Epanche les trésors.

Aux lauriers d'Apollon sa Muse doit prétendre,
Soit que d'accords nouveaux favorisant le choix,
Un dithyrambe heureux, sur son luth fasse entendre
Des sons exempts de lois;

Soit qu'il chante les Dieux ou les Rois de leur race,
Par qui de la Chimère ont expiré les feux,
Qui du Centaure altier surent punir l'audace
Et les perfides jeux;

Soit qu'aux nobles exploits d'un vainqueur indomptable,
Que la palme olympique égale aux immortels,
Il consacre ses vers, monument plus durable
Qu'un temple et des autels.

Quelquefois aux douleurs d'une épouse plaintive
Prêtant de ses accords le charme gracieux,
Il arrache un héros à l'infernale rive
Et le conduit aux cieux.

Au vaste sein des airs une immortelle haleine
Du Cygne de Dircé seconde le transport;
Pour moi, comme l'abeille, à caresser la plaine
Je borne mon essor.

Comme elle, de Tibur dépouillant les rivages,
Parcourant les bosquets, les vallons écartés,
A force de travail, j'assure à mes ouvrages
Quelques faibles beautés.

Tu sauras de César mieux célébrer la gloire,
Quand d'un juste laurier par nos mains couronné,
Il traînera dans Rome à son char de victoire
Le Sicambre enchaîné.

Tu dirai les exploits, tu diras le courage
De ce Prince, des Dieux le plus rare bienfait,
Le plus beau de leurs dons, quand l'or du premier âge
Ici-bas renaîtrait.

Tu chanteras les jeux, les fêtes, les spectacles,
De retour avec lui dans nos murs fortunés,
Et du barreau muet les ténébreux oracles
Au repos condamnés.

Alors peut-être, alors, de son char étonnée
Ma voix à tes concerts osera prendre part :
Oh! le beau jour, dirai-je, ô l'heureuse journée
Qui ramène César!

Je verrai s'avancer la pompe redoutable ;
Aux cris d'un peuple entier je mêlerai mes cris ;
Et l'encens fumera sur l'autel équitable
De nos Dieux attendris.

Dix taureaux immolés, dix superbes génisses,
Du serment que tu fis dégageront les nœuds ;
Conformes à mon sort, de moindres sacrifices
Acquitteront mes vœux.

D'un veau qu'appelle encor sa mère gémissante,
Et dont le jeune front est orné d'un croissant,
Pour honorer ce jour ma main reconnaissante
Fera couler le sang.

LA VEILLÉE DU TROUBADOUR.

ÉLÉGIE.

J'ATTENDS encore au pied de cette tour
L'heureux signal promis par une amante.
Hermosa, mon unique amour,
Victime faible et gémissante,
Hélas! tu n'as donc pu, captive tout le jour,
Suspendre à ces créneaux ton écharpe flottante ;

Et d'un farouche Argus la haine vigilante,
Me ferme tout accès dans ce triste séjour.
Voici venir pourtant cette heure bien aimée,
Où les brumes du soir s'élèvent du ruisseau.
Déjà sur la plaine embaumée,
Elles ont déployé leur humide rideau,
Et glissent le long du coteau,
Comme une légère fumée.
C'en est fait : le jour meurt, la nuit est de retour,
Et moi, j'attends encore au pied de cette tour.

Malheureux! quel espoir dans mon ame abattue,
Désormais pourra pénétrer?
Où porter ma prière et quels Dieux implorer
Contre la peine qui me tue?

Puissante épouse d'Oberon,
Titania, reine des fées,
Toi qui sur un pâle rayon,
La nuit, descends dans le vallon,
Avec tes jeunes coryphées!
Je t'en conjure, à mes amours
Prête aujourd'hui ton assistance.
Elle est amère ma souffrance!
Mais que ne peuvent tes secours!

C'est toi qui chaque soir, dans le souffle des brises,
Apportes des conseils aux amans malheureux :
C'est toi qui protégeant leurs douces entreprises,
Rends la nuit plus obscure, et marches devant eux.
Jamais le troubadour, délaissé par sa dame,
N'implora vainement ton magique pouvoir.
Tu lui souris, et dans son ame
La douleur fait place à l'espoir.
Viens donc, reine de Sylphirie!
Descends sur ces créneaux qui bravent mon courroux.
Sensible à mes ennuis, par mes pleurs attendrie,
De ton sceptre de lis endors tous les jaloux;
Et répétant tout bas l'heure du rendez-vous,
A l'oreille de mon amie,
Apprends-lui, que fidèle aux sermens de l'amour,
Triste, j'attends encore au pied de cette tour.

Mais si le doux sommeil a suspendu sa peine,
S'il rend un peu de calme à ses sens agités,
Alors, nymphes de l'air, légères déités,
Vous dont Titania marche la souveraine,
Laissez pour un moment les bords de ce ruisseau,
Qui s'en va murmurant à travers la clairière ;
Entourez le sombre château
Où dort Hermosa prisonnière :
Et là, donnant un libre essor
A vos danses mystérieuses,
Mêlez vos voix harmonieuses
Aux accens de vos lyres d'or.
Qu'attirés par des sons et si purs et si tendres,
Les rêves les plus doux enchantent son repos :
Qu'une flatteuse erreur lui montre ces créneaux,
Abattus et réduits en cendres.

Et vous, Sylphes voluptueux,
Aimables et rians phantômes,
Qui souvent, la nuit, dans vos jeux,
Visitez les enfans des hommes !
De grâce, emportez-moi sur vos ailes d'émail,
Vers celle qui captive et mes sens et mon ame.
Que sur sa bouche de corail,
J'imprime un long baiser de flamme ;
Et plus tranquille alors, plus sûr de son amour,
J'attendrai, s'il le faut, au pied de cette tour.

Inutiles désirs ! l'écho de ces demeures
A seul daigné répondre à mes tristes accens.
Tout dort, et de la nuit les astres pâlissans
M'annoncent la fuite des heures.

O de Titania rapides messagers !
Toujours soumis aux lois de votre aimable reine,
Vous le savez : sitôt que de sa fraîche haleine,
L'aube caressera nos tranquilles vergers,
Des fleurs entr'ouvrant le calice,
Au sein du lis et du narcisse,
Vous fuirez les feux du soleil ;
Et dans cet asile fidèle,

Les doux concerts de Philomèle
Viendront bercer votre sommeil.

Ainsi donc, c'est en vain que ma voix vous implore,
Si vous ne hâtez pas le moment désiré.
Aimables enchanteurs! bientôt naîtra l'aurore
Hélas! et vous allez m'abandonner encore
A toutes les douleurs d'un espoir différé.

Oui, je le vois; ma timide prière
S'envole au gré du vent qui courbe le gazon.
Du jour prêt à paraître agile avant-courrière,
Une blanche lueur éclaire l'horizon,
Et dans le fond des bois, sous l'abri du feuillage,
A disparu déjà tout le peuple lutin.
Déjà, la cloche du matin
Retentit au prochain village:
Tout s'éveille, tout rit sur les monts d'alentour,
Et moi, j'attends encore au pied de cette tour.

S. Edmond Géraud.

LA FENÊTRE DU CŒUR.

Il faudrait, dit certain auteur,
(J'ignore comment il se nomme.)
Pour n'être point dupe de l'homme,
Qu'il eût une fenêtre au cœur.
S'il en était ainsi, prudes seraient à plaindre;
Et vous cesseriez d'être à craindre,
Sermoneurs de vertus, qui mettez moins d'ardeur
A les pratiquer qu'à les feindre:
Il tomberait alors votre masque imposteur.
On ne confondrait plus la basse jalousie
Et la noble émulation,
L'homme d'honneur et le fripon,
La franchise et l'hypocrisie....
Que dis-je! chacun, en secret,
Tirerait son rideau, fermerait son volet.

F. de Verneuil.

ÉNIGME.

Jadis deux mots latins furent joints pour cela,
Et tout Français croit bien qu'on les fit pour cela.
C'est au Palais sur-tout qu'on les prend pour cela.
Ailleurs également ils passent pour cela.
Ce qu'on fait, ce qu'on dit est toujours pour cela.
Le sentiment, l'action, la pensée,
La volonté libre ou forcée,
L'intention folle ou sensée,
Tout a son but dirigé vers cela.
Cependant, parfois, on varie,
Selon le tems, le lieu, le goût.
N'en est-il pas ainsi de tout?
Hélas! c'est le train de la vie.
On est au monde pour cela,
Et très-souvent on en sort pour cela.
Pour bien entendre tout cela,
Voulez-vous des cas? En voilà.
C'est pour cela qu'à tel poste on vous nomme.
On vous décore, ou bien, on vous prend pour cela.
Autrefois pour cela vous alliez jusqu'à Rome.
Voyagez ou dormez, c'est encor pour cela.
Soyez au spectacle, à la chasse,
Mangez chaud, buvez à la glace,
Quoi qu'il en soit, c'est pour cela.
Lorsque vous caressez celui dont l'héritage
Doit vous venir bientôt, attendu son grand âge,
Chacun, lui-même aussi sait que c'est pour cela.
Dites à Lise qu'elle est belle,
Conjurez-la de n'être pas cruelle,
Lise aussi bien que vous sent que c'est pour cela.
Cependant terminons ma glose;
C'est en dire assez sur cela.
Mais sachez que jamais on ne dit pour cela,
Que ce ne soit pour quelque chose:
Tout l'objet de ma glose est là.
Or, pour arriver jusque là,

Lecteur, il faut trouver (je vous l'ait dit déjà)
Les deux vieux mots latins faits exprès pour cela.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

LOGOGRIPHE.

AVEC sept pieds, j'inspire le désir;
Avec six on me voit dans la forêt prochaine;
Avec cinq je rappelle un affreux souvenir;
Avec quatre je sers la vengeance et la haine,
Et j'anime avec trois toute la race humaine.

S........

CHARADE.

MON premier est le premier de sa race;
Mon second est le troisième en sa classe:
Mon entier dans les cœurs tient la première place.

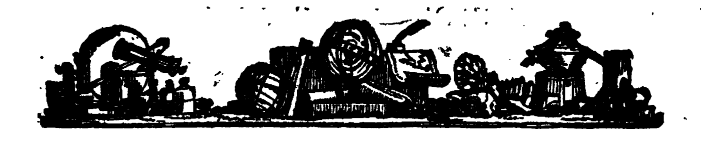
S........

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Flèche* (de l'arc et du clocher).

Celui du Logogriphe est *Maire*, dans lequel on trouve: *Aire* (ville de France sur les bords de l'Adour, où Alaric, roi des Goths, a séjourné pendant quelque tems), *aire* (nid des aigles), *ame* et *aime*.

Celui de la Charade est *Verrat*.



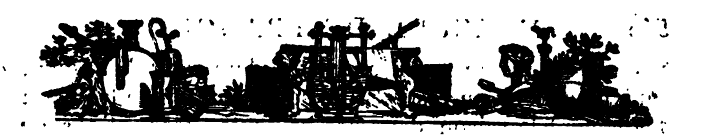
SCIENCES ET ARTS.

Le Conservateur de la vue, deuxième édition, considérablement augmentée; ouvrage en deux parties, de 800 pages d'impression, enrichi de planches et de gravures, dédié à S. M. le Roi de Westphalie; par J. G. A. Chevallier, ingénieur-opticien de S. M., et membre de plusieurs Académies. —Deux vol. in-8°. Prix, 7 fr., et 10 fr. franc de port. — A Paris, chez l'auteur, quai et tour de l'Horloge du Palais, et chez *Le Normand*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

La réputation dont jouit M. Chevallier est d'un favorable augure pour l'ouvrage qu'il consacre à son art, dont il a su développer, avec un mérite égal, les ingénieux procédés et les résultats si précieux à l'humanité. L'auteur, en effet, se montre aussi bon théoricien que praticien éclairé. Pour se convaincre de la première de ces vérités, il suffit de nommer ses guides les plus habituels; tels que Béer, Caille, Schmith, s'Gravesande, Brisson, etc.; pour être persuadé de la seconde, il ne faut que se rappeler avec quel zèle M. Chevallier exerce son honorable profession, à laquelle il semble se livrer, moins dans des vues d'intérêt personnel, que dans l'intérêt de la science elle-même. Son talent ne se borne pas à l'exacte confection des instrumens connus, ce qui serait déjà un très-grand mérite, si l'on considère les inconvéniens, les accidens même, qui sont la suite de la moindre défectuosité dans leur fabrication; il a su encore en perfectionner un grand nombre, introduire l'usage de quelques-uns qui étaient inconnus en France, et enfin, en inventer plusieurs qui présentent un avantage réel. Nous citerons, parmi ces derniers, les lunettes à segment, un nouveau cadran solaire, l'œnomètre, une échelle nouvelle pour le thermomètre à l'alcohol, un baromètre mécanique pour corriger les frottemens, etc.

Pour enrichir ainsi son art, il faut l'aimer avec passion ; et personne, sans doute, ne pouvait mieux en parler que celui à qui cet art a tant d'obligations. Quel que soit le mérite réel de cette nouvelle production (car les changemens que l'auteur a faits à sa première édition en font un nouvel ouvrage), M. Chevallier l'a destiné, non aux savans ou aux artistes, mais aux gens du monde. Effectivement, les objets qu'il traite, tantôt importans pour un de nos plus précieux organes, tantôt de pur agrément, sont de nature à intéresser cette classe si considérable de lecteurs, et M. Chevallier a eu le bon esprit de ne pas les effaroucher par un style scientifique, qui leur eût rendu pénible la lecture d'un ouvrage qui leur est spécialement destiné. Si quelquefois il est forcé d'employer des termes techniques, il en explique la valeur dans un dictionnaire analytique placé en tête de la seconde partie. Nous ne pouvons, toutefois, nous empêcher de faire à ce sujet une objection à l'auteur ; il nous semble que, destinant ce dictionnaire aux gens du monde, il eût dû préférer l'ordre alphabétique à une disposition sytématique peu favorable aux recherches d'un lecteur étranger aux sciences physiques. Nous adresserons aussi un reproche au graveur des planches qui terminent l'ouvrage. Les deux dernières, représentant deux vues de la Tour de l'Horloge, sont faiblement exécutées, bien inférieures en cela à celles qui les précèdent. Nous pourrions aussi chicaner M. Chevallier sur la Notice qu'il nous donne sur cette même tour ; *Non erat his locus ;* mais, au total, cette Notice n'est pas sans intérêt ; et, d'un autre côté, on ne peut pas reprocher sévèrement à un auteur de donner plus qu'il ne promet.

S. A.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VOYAGE PITTORESQUE DU NORD DE L'ITALIE, par T. C. BRUUN-NEERGAARD, gentilhomme de la chambre du roi de Danemarck, membre de diverses sociétés savantes; les dessins par NAUDET; les gravures par DEBUCOURT, agréé de la ci-devant Académie de Peinture (*).

On sait que les voyages pittoresques offrent un grand intérêt à tous ceux qui ont vu les pays dont ils veulent donner une idée. On sait également qu'en rappelant des souvenirs agréables du passé qui nous paraît toujours plus beau que le présent, ces sortes d'ouvrages peuvent en même tems suffire pour donner une juste représentation à ceux qui n'ont pas pu trouver le tems de les parcourir.

L'Italie est sans contredit le pays qui a le plus excité la curiosité des voyageurs; c'est la terre classique des artistes, et ses monumens ont été le sujet de nombreux recueils de gravures, toujours recherchés avec empressement, comme doit l'être tout ce qui tient à un pays auquel se rattachent les plus grands souvenirs.

Par quelle fatalité se fait-il que le nord de l'Italie, qui n'offre pas moins d'intérêt, ait été parcouru ou décrit d'une manière si rapide et si vague, par beaucoup de

---

(*) Cet ouvrage sera composé de seize à dix-sept livraisons, contenant chacune six planches gravées par Debucourt d'après les dessins de Naudet, et accompagnées d'un texte explicatif.

On souscrit à Paris, chez l'Auteur, quai Voltaire, n° 17, où l'on peut voir, les Vendredis, tous les dessins; Firmin Didot, imprimeur-libraire, rue Jacob, n° 24; et chez les principaux libraires et marchands d'estampes.

Prix, 26 fr., papier vélin grand-aigle satiné, avant la lettre; 20 fr., papier vélin; et 9 fr., pap. ordinaire, pour chaque livraison.

personnes, même par des artistes d'un rang distingué, qu'à peine leur en reste-t-il le souvenir? On en trouvera facilement la raison dans ces brillantes descriptions de Florence, de Rome, de Naples, etc. qui font croire d'avance que le reste de l'Italie ne mérite pas la peine d'être visité.

Cette lacune frappait vivement les amis des arts, et c'est dans l'intention de la remplir que M. Bruun-Neergaard connu par sa belle collection de dessins des écoles modernes, par ses connaissances en histoire naturelle et par son goût éclairé, a visité deux fois le nord de l'Italie dont il publie aujourd'hui la description. Il se fit accompagner par feu M. Naudet, habile dessinateur de paysages et de fabriques, et dans un très-grand nombre de vues faites par cet artiste, M. Bruun-Neergaard n'a choisi pour son ouvrage que celles qui sont le plus en état de donner une juste idée du caractère propre à chaque pays. Trois dessins qui lui manquaient, ont été faits par M. Cassas, qui lui-même a visité ces contrées.

L'architecture n'a pas été l'unique but des recherches de l'auteur, ce n'est même que comme accessoire qu'il en a parlé; cependant les architectes trouveront souvent de quoi satisfaire leur curiosité; ils remarqueront des fabriques intéressantes comme monumens historiques, des monastères, des palais, des châteaux, des ruines qui, sous le rapport pittoresque, font presque toujours partie des dessins de l'ouvrage. Ils fournissent aussi une ample matière pour enrichir le texte de notes importantes pour les savans, instructives pour l'artiste qui veut prouver que la théorie doit toujours être unie à la pratique.

L'auteur commence son voyage par la route du Simplon; il visite les bords du lac majeur et ses îles enchanteresses, traverse Milan pour aller sur le lac Cosme, moins connu, mais non moins pittoresque que le précédent, voit successivement Pavie, Plaisance, Parme et Bergame; le lac de Garde n'échappe pas à son attention; les petites rivières qui passent par Vérone et Vicence ajoutent un nouvel intérêt à ses vues. Padoue lui offre des monumens dignes d'occuper la plume de l'historien; Venise ne

laisse pas cependant de fixer principalement ses regards par le caractère particulier de sa position. Les îles qui couvrent les lagunes offrent au voyageur un spectacle frappant.

On y trouve des fabriques d'un style digne des anciens. Les vues de ces îles n'ayant jamais été gravées, M. Bruun-Neergaard et son dessinateur M. Naudet les ont visitées à diverses reprises pour en saisir toutes les beautés, et particulièrement celles de l'île de Torzela, pour compléter la suite. L'auteur promet aussi que les vues de Venise et de ses îles formeront la plus grande partie de son ouvrage.

Persuadé que *l'ennui naquit un jour de l'uniformité*, l'auteur a fait faire ses vues de différentes manières pour leur donner un intérêt de plus, et pour éviter la monotonie qui doit nécessairement résulter en voyant un grand nombre de dessins toujours faits de la même manière.

Peu d'artistes ont mieux saisi les masses et les effets que feu M. Naudet; ses vues, qui sont bien prises, paraissent être d'une exacte vérité. Elles exigeaient pour être bien rendues un artiste qui, par la gravure, fût en état d'imiter d'une manière spirituelle les différens faires des dessins.

M. Debucourt, graveur distingué, et avantageusement connu parmi les peintures de genre, s'est chargé de cette entreprise, et l'on peut assurer qu'il a parfaitement réussi. Non content d'employer tous les moyens déjà en usage pour perfectionner son travail, il s'est encore servi de plusieurs autres moyens qui lui étaient particuliers; aussi n'est-ce pas trop de dire que ces gravures sont si bien imitées, qu'elles peuvent tromper l'œil le plus exercé. L'auteur ajoute que chaque gravure offrira un dessin à la sepia, au bistre, colorié, à la plume, au crayon, à la mine de plomb, sur des papiers de couleur rehaussée de blanc, à l'encre de la Chine, et dans différentes manières mixtes. Les gravures que nous avons sous les yeux doivent faire croire aux promesses de M. Bruun-Neergaard et déposent en sa faveur. « Aucun voyage pittoresque, » dit-il, n'a encore offert une pareille diversité de ma-

» nières que celui-ci ; presque toutes les planches seront » différentes et variées d'effet ; ce qui pourra leur donner » un intérêt de plus, en servant de modèles à la jeu» nesse des deux sexes qui s'applique au paysage. »

En effet, les dessins de cet ouvrage n'attendaient que la brillante exécution de la gravure, pour former un journal intéressant, et quelques notes explicatives pour satisfaire la curiosité des savans et des artistes. Par la simplicité de son récit, M. Braun-Neergaard s'est attaché à mériter la confiance entière de ses lecteurs ; il décrit sagement et en véritable observateur ; son style est clair, naïf et concis, et cependant dépourvu de sécheresse. On pourrait peut-être lui reprocher un peu d'enflure, quelques expressions ambitieuses ; mais elles ne sont point déplacées dans la relation d'un homme vivement épris des beaux arts, qui emploie ses veilles à les cultiver, et sa fortune à les encourager.

Dans un second article, nous ferons plus particulièrement connaître cette première livraison, ainsi que la seconde qui vient d'être publiée. J. B. B. Roquefort.

SUR LE NOUVEAU POÈME DE M. DELILLE.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

M. Delille nous annonce son poëme dans un prologue où il se peint, comme il a coutume d'être dans ses bonnes soirées, entouré de ses bons amis, *les mêmes qu'autrefois*. Ce trait à lui seul fait juger de la compagnie et donnerait envie d'y obtenir une place, et en effet, combien de mérite, peut-être même d'agrémens ne suppose point une ancienne amitié ! Les gens qui se sont toujours convenus étaient nécessairement exempts de vices, et ils ont sûrement plus de qualités que de défauts. Ces amis d'autrefois se rappellent entr'eux leurs premiers entretiens, leurs premières études, leurs premières espiégleries, leurs premiers chagrins. Car il y a des chagrins même pour l'enfance, comme il y a des plaisirs même pour la vieillesse ; écoutons le poëte :

Par une amère et douce souvenance
Nous sommes remontés aux jours de notre enfance,

Ces jours d'insouciance et de captivité.
Ces jours de crainte et d'espérance
Et de tristesse et de gaîté.
Nous aimions à revoir dans cette douce image,
Et les fruits de l'étude et les fleurs du jeune âge.

Et comment, en effet, la conversation pourrait-elle jamais languir entre bons amis de collége ? l'enfance est si fertile en petits événemens, et ces petits événemens étaient pour nous d'une si grande importance ! on a tant fait de choses avant d'avoir quelque chose à faire ! on a tant joué, on s'est fait tant de niches, on s'est tant battu, on s'est tant aimé ! Ces années-là sont un printems qui reverdit toujours dans la pensée. Notre raison, devenue plus mûre, sourit avec complaisance à notre ancienne imbécillité ; nos méprises, nos folies, nos défauts nous divertissent; le souvenir même de nos vices innocens nous plaît, pourvu qu'ils aient avorté de bonne heure. Nous voyons tout cela d'où nous sommes, avec des yeux paternels ; on se complaît avec l'enfant qu'on était, comme si l'on avait oublié qu'on ne l'est plus ; aussi M. Delille parle-t-il avec reconnaissance de tout ce qui l'amusait autrefois ; il ne le regrette pas comme tant d'autres, mais il s'en amuse encore :

Nos peines, nos amusemens,
Nos raquettes, nos rudimens,
La liberté des champs, les barreaux du collége,
En hiver nos boules de neige,
Et dans l'été nos ricochets,
Nos frivoles plaisirs, nos douleurs passagères,
Pour tromper nos pédans nos ruses mensongères,
Et leur férule et nos hochets,
La balle, le sabot tournant sous la courroie,
Le cerf-volant, objet de surprise et de joie,
Pour les marmots qui le suivant des yeux
Croyaient monter avec lui dans les cieux.

M. Delille est parmi ces marmots-là, et sûrement le plus attentif de tous ; plus on avance dans la vie, plus ces premières impressions reparaissent sensiblement dans la mémoire qui pareille à une vue presbyte aperçoit plus distinctement les objets éloignés. Et puis malheur à qui dédaignerait les souvenirs de son enfance ! celui-là ne priserait au fond de son cœur ni l'innocence, ni la nature ; il n'y a point

de vrai sage qui ne cache un enfant au dedans de lui, et de tous ces enfans-là, M. Delille cache le plus aimable.

Mais comme ces intéressantes futilités qu'il est si doux de se rappeler entre anciens et bons camarades, contrastent savamment dans ce prologue avec ces belles et nobles conversations que M. Delille prête aux premiers personnages de Rome sur le déclin orageux des beaux jours de la république, alors que les uns cherchaient un agréable délassement dans de courtes vacances, et que les autres le trouvaient dans la paix de leurs honorables exils!

Les bonnes lois, les bonnes mœurs,
Le chemin du bonheur, la route de la gloire,
Les règles de la vie et de l'art oratoire,
Les grands tableaux de la terre et des cieux,
La constante amitié, la tranquille vieillesse,
Cueillant en paix les fruits de la sagesse.
Voilà leurs entretiens. . . . . .
A Tuscule, à Tibur, aussi bien que dans Rome,
De grands hommes toujours écoutaient un grand homme,
Tous oubliaient dans leurs rians domaines,
Et les ambitions et les pompes romaines,
Et dans le fond d'un bois, à l'ombre d'un berceau,
Au bord d'un paisible ruisseau,
D'où leurs discours pesaient sur les destins du monde,
Entre eux se préparaient dans une paix profonde
Ces grands édits et ces puissantes lois,
Qui commandaient à Rome et maîtrisaient les rois.

A la suite de cet imposant sommaire des graves conversations romaines, vient en ordre chronologique renversé une esquisse légère du bon ton, du bon goût, de la galanterie spirituelle, de la sage liberté qui devait régner dans les sociétés athéniennes. Nous nous étions d'abord étonnés que notre maître en tant de genres eût manqué à la chronologie; mais nous avons bientôt reconnu que l'observation est d'un pédant et que la faute est d'un poëte, et nous avons jugé que les mœurs des Athéniens étant un peu plus rapprochées des nôtres que celles des Romains, on pouvait avoir moins d'égard à l'ordre des tems qu'à l'assortiment des choses. M. Delille n'a pas manqué de choisir le cercle le plus élégant qui ait jamais fixé l'attention des hommes dans ce tems et dans cette patrie de l'élégance; c'était un Périclès, un Socrate, un Phidias, un Alcibiade...... Où

trouver ailleurs pareille compagnie ? Elle se réunissait avec d'autres personnages dignes d'y prendre place chez la Ninon de l'Attique, qui privilégiée dans sa classe comme le siècle de Louis XIV a vu l'Aspasie française,

.... assemblait ce que toute la Grèce
Avait d'élégant et de poli.

Au reste Aspasie n'était pas seulement la maîtresse de la maison, elle était à-peu-près celle de toute la société, mais avec une décence qui cache tout ce qui pourrait choquer, et qui ennoblit tout ce qu'elle ne cache point.

Sous les yeux de l'enchanteresse,
Pleins de grâce à-la-fois et de sévérité,
Le bon sens n'eût osé se montrer sans finesse,
L'illusion sans vérité,
L'enthousiasme sans justesse.
Le bon exemple y formait le bon ton,
La critique sévère avait sa politesse,
L'éloge sa délicatesse;
C'était la fleur de la raison,
Et la moisson de la sagesse.

Que ne doit-on pas augurer d'un poëme d'après un tel prologue ? Le vestibule annonce l'édifice ; et nous serions tentés de nous y arrêter encore, sans l'impatiente curiosité que nous supposons à la plupart de nos lecteurs : il nous suffira de leur faire remarquer, en passant, l'artifice du maître, qui avant de nous conduire au milieu d'un ramas d'originaux trop abondans parmi nous, commence par fixer notre attention sur la gravité des Romains et l'urbanité des Grecs, comme pour nous offrir des points de comparaison, peu encourageans, à la vérité, et nous donner de quoi nous juger nous-mêmes. Observons cependant que jusqu'ici tous ceux qu'il a fait parler, étaient les premiers hommes de leur tems, et que tout-à-l'heure ce seront les premiers venus du nôtre.

La scène s'ouvre par deux nouvellistes d'avis et d'humeurs contraires, que le poëte fait pour ainsi dire battre devant témoins à grands coups de conjectures. Chacun a ses raisons, ses autorités, ses correspondans et presque ses troupes à ses ordres. Le premier, triste progéniture du médecin tant pis, voit la France perdue ; le nord, le midi, l'orient, l'occident s'arment contre nous : plus d'espoir.

L'autre, au contraire, vous l'annonce triomphante, et certes il n'y a pas nui; il a tout su, tout suivi, tout calculé; il a fait parvenir à propos des avis, des convois, des secours; il a fait arriver des armées auxiliaires des deux mondes, et au besoin, il en aurait découvert un troisième, qui aurait pu lui fournir au moins cent mille hommes de plus.

Il forme un siége, il livre une bataille;
Et tandis qu'au milieu des rangs les plus épais
Il frappe d'estoc et de taille
Nous apprenons qu'on a signé la paix.

Nos deux nouvellistes un peu stupéfaits font place à un tragique personnage :

C'est d'un drame nouveau l'auteur infortuné;
Encor tout froissé de sa chute,
Il conte à quels complots sa pièce fut en butte,
De la réception l'effroyable tracas,
Des malveillans les intrigues affreuses, etc.

Quand M. Delille aurait fait en sa vie des comédies, ce qui lui aurait été bien aisé, comme ce poëme-ci le prouve, et qui plus est des comédies tombées, ce qui lui aurait été bien difficile, comme ce poëme-ci le prouve encore; il ne raconterait pas avec plus de vérité ni plus d'intérêt tous les soucis, toutes les tribulations, tous les tourmens d'un déplorable auteur qui, après avoir d'abord échoué à la lecture des comédiens, obtient ensuite à force de protection la faveur de leur présenter de nouveau sa pièce corrigée. Enfin elle est reçue, elle est apprise, elle est annoncée, elle est affichée.... Elle tombe, elle tombe! Mais Dieu sait tous les stratagèmes, toutes les perfidies de ses rivaux! Le diable auprès d'eux ne serait qu'un honnête homme.

Au reste, le brave dramaturge, aussi héroïque pour le moins que ses héros, ne se laisse point abattre; le calice d'amertume a été vidé, mais l'espérance est au fond :

Mais le public n'est pas au bout,
Malgré sa chute il est encor debout.
On reviendra de la méprise;
La scène a ses appels pour un auteur tombé,
Et si la pièce a d'abord succombé,
Il les attend à la reprise.

Il a raison, un drame de nos jours,
Tombe souvent et rebondit toujours.

Au plus malheureux des poëtes succède sans interrègne le plus heureux des avocats :

A quatre heures de relevée,
Il vient, la séance levée,
De terminer un grand procès,
De successions, d'héritages,
De légitimes, de partages,
Aux tribunaux pendant après décès.
. . . .
Enfin de ce procès il a toute la gloire
Et par ses soins le bon droit a vaincu.

Jusqu'à présent on ne peut que féliciter très-sincèrement le Cicéron français ; mais l'autre aimait un peu à se faire valoir, le nôtre aussi ; et comme il est bien aise de faire durer son triomphe, il ne se lasse point de s'applaudir de tout ce qu'il a fait, et pour que personne n'en ignore,

Sur cette importante matière,
Il ranime vingt fois l'auditoire excédé.
Sa mémoire vient à son aide ;
Il discute la cause, il la juge, il la plaide,
Prend tantôt le ton grave, et tantôt les éclats,
Et le fausset des jeunes avocats ;
Examine le pétitoire,
De là revient au possessoire,
Cite le tribunal, les juges, le ressort,
Dans le procès-verbal découvre plus d'un tort,
Discute à fond l'avancement d'hoirie, etc.

On croit voir ce terrible et digne homme, qui pis est, on croit l'entendre. Cependant quelle pénitence pour la muse de M. Delille que de se sentir obligée de prêter sa douce voix à l'argot de la chicane, et d'être comme une autre Psyché (on se ressemble de plus loin) soumise aux caprices d'une divinité ennemie ! Au reste, elle va montrer qu'elle ne se prête pas avec moins de complaisance à un autre langage presqu'aussi antipoétique :

De la maison voisine arrive un érudit,
Qui, dans les murs de Sparte et de Rome et d'Athènes,
Sait tout ce qu'on a fait, et tout ce qu'on a dit.

Notre homme joue tout son jeu et prouve longuement qu'il n'ignore absolument rien de ce que personne ne se soucie de savoir. On dirait que les siècles se sont cotisés pour lui fournir de quoi ennuyer pendant des siècles. Trop heureux les assistans, que M. Delille veuille bien couper court à ce flux d'érudition!

Las des antiquités et romaines et grecques,
Des talens des Gaulois, des Volsques et des Eques,
J'arrive enfin, quoiqu'un peu tard,
A nos aïeux les Francs, à leurs premiers évêques.
Menacé de subir les annales d'un czar,
D'un soudan ou d'un hospodar,
Je maudis les bibliothèques,
Et suis près d'excuser l'incendiaire Omar.

Ces vers enfans de la colère de notre poëte chéri sont charmans pour nous qui n'avons d'autre embarras que de les lire; mais combien ils ont dû coûter à faire! On croit voir l'inimitable M. Gardel rivalisant un moment avec Me. Furioso, sans rien perdre de sa grâce accoutumée.

Mais voici le pendant de notre érudit; celui-ci n'a point troublé la paix des vieux in-folios, il laisse même les bons livres à leur place; ce n'est pas lui qui interrogera les siècles, il se contente des nouvelles ou des nouveautés du moment, et la matinée lui suffit pour apprêter sa conversation de toute la journée:

D'avance il aiguisa tous les traits qu'il décoche,
Et tout son esprit impromptu
Etait en brouillon dans sa poche.
Chez lui rien de soudain, de naïf, d'imprévu,
Aucun des traits heureux que l'à-propos amène,
Qu'inspire le moment, que dicte le hasard;
Il arrange son air, son discours, son regard.

. . . .

Or, du pédant dont la docte arrogance,
Avec l'instruction nous prodigue l'ennui,
Ou du fat recouvert d'un vernis de science,
Lequel doit obtenir de nous la préférence?
Tous les deux aux dépens d'autrui
Font leur recette et leur dépense,
Mais l'un a l'étalage et l'autre l'abondance.

Enfin tout notre monde se met à table, et après une courte trêve, la conversation reprend de plus belle ; excepté qu'au lieu de parler les uns après les autres comme tout-à-l'heure, ces braves gens parlent tous à-la-fois.

La première scène est muette,
Mais bientôt les vins et les mets
Ont avec la gaîté réveillé les caquets ;
Chacun vide en jasant sa mémoire et son verre,
L'un conte son cartel, et l'autre son procès,
Un banquier ses calculs, un auteur ses succès,
Ou l'inclémence du parterre.

Le repas est bruyant, ce qui ne plaît pas à tout le monde, témoin ce gourmand de profession qui,

Très-sérieusement occupé de juger
Les vins, le service, la chère,
Dans cette intéressante affaire,
Gémit de se voir déranger.
Hé ! Messieurs, dit-il, en colère,
A la digestion le calme est nécessaire,
Et l'on ne s'entend pas manger.

Après dîner la compagnie augmente, et les originaux foisonnent. En voici un qui en vaut à lui seul une légion, c'est un bavard déterminé qui voudrait que tout ce qui est là n'eût que des oreilles ; mais même quand on les lui refuse, il

Il parle seul ; son tour en revient plus souvent,
Il trépigne d'ardeur, il bout d'impatience,
Il frémit, si quelqu'un commence
Un récit détaillé de procès ou d'amours.
Il sait combien en racontant leurs rixes
Les plaideurs sont diffus et les amans prolixes.

Mais le coup de grace pour le malheureux est de voir une table arrangée avec tous les apprêts d'usage pour une lecture que l'assemblée paraît désirer. Il n'y a pas moyen pour lui d'échapper :

Combien faut-il que son supplice dure !
Enorme est le cahier et fine est l'écriture.

Il existe peu de familles dans l'histoire naturelle des animaux aussi étendue que celle des bavards : c'est peu de ce

bavard proprement dit qui voudrait faire à lui seul toute l'entreprise de la conversation, qui parle de tout ce qui se présente, qui parle à tout ce qui se présente, qui se parle à lui-même faute de mieux, enfin qui parle pour parler, content pourvu qu'il parle : mais comme il y a des peintres de genre, il y a aussi des bavards de genre, le bavard conteur, le bavard voyageur, le bavard questionneur, le bavard analyseur, etc. Que d'espèces de bavards, bon Dieu ! Il n'y aurait qu'eux au monde qui pussent entreprendre de les compter. Notre poëte, en nous inspirant pour tous un salutaire effroi, se contente de nous en signaler trois ou quatre, et si on reconnaît les portraits, on ne reconnaît pas moins le peintre. Je n'en veux pour exemple que ce gracieux préambule qu'il veut bien prêter à son bavard voyageur :

Messieurs, dit-il, je vous l'avais promis,
J'ai voyagé pour moi, pour mes amis,
Jouir tout seul est un plaisir barbare,
Que je m'interdis constamment
Car je hais presqu'également
La richesse égoïste et la science avare, etc.

Mais tout ce morceau est-il bien de M. Delille ? on pourrait balancer entre Molière pour la nature, et La Fontaine pour le naturel; et puis comme on s'intéresse à l'honnête et digne homme qui à son retour d'un long voyage rencontre sur le seuil de sa porte un maudit *secatore* qui flétrit toute sa joie !

Vous espériez dans un joyeux banquet
De vos enfans entendre le caquet,
Des arbres de leur âge observer la croissance,
Avec vos espaliers refaire connaissance,
Reposer dans votre bosquet,
De votre épouse en pleurs terminer le veuvage,
De vos jardins lui porter un bouquet,
De vos correspondans feuilleter un paquet,
Et vous remettre au courant du ménage.
Vaine espérance, etc.

Le diseur de riens (il y en a tant !) méritait bien ici une place :

Sans être interrogé, celui-là vous dit tout.
. . . .

Pour vous intéresser, il vous conte souvent
L'histoire du collége et celle du couvent,
Comment son fils, sa fille y sont couverts de gloire.
Pour gagner le prix de mémoire
Son cadet a dit rondement
Sa grammaire et son rudiment.
Puis le détail de toute la famille,
Les chagrins, les plaisirs, les torts de ces marmots;
Aglaé sa plus jeune fille,
Si sémillante, si gentille,
Ce matin n'a pas dit deux mots.
Charle a brisé son char et François ses grelots,
Antoine a mal aux dents, et sa chère Julie
Avec un peu d'humeur a mangé sa bouillie.

Un coup de pinceau en passant sur ces esprits tristes par nature, qui ne remarquent jamais que des choses tristes, qui, avec la meilleure volonté du monde, ne trouvent jamais que des choses tristes à vous dire, et qui semblent étendre un crêpe sur toute la conversation.

Du discoureur malencontreux
J'évite avec soin la présence;
Mais comme on a parfois trop de plaisir en France,
J'aurai recours à lui si je suis trop heureux.

Au second Héraclite il fallait pour pendant un second Démocrite. Le nouveau diffère de l'ancien, en ce que celui-là savait très-bien pourquoi il riait de tout, au lieu que le bon gros rieur de M. Delille se contente de rire de tout sans savoir pourquoi.

Apprenez-lui quelqu'accident funeste,
Un incendie, un massacre, une peste,
Il rit; racontez-lui vos propres maux, il rit;
Rire à vos questions est sa seule réponse,
Il rit en vous quittant, il rit quand il s'annonce;
Et dans ce grand concours d'importuns et de fous,
Prouve qu'un sot rieur est le pire de tous.

Le triste Héraclite et le plus triste Démocrite ne pouvaient guère amener après eux qu'un homme ennuyé. Celui-ci ne l'est pas précisément parce qu'on l'ennuie, mais parce qu'il s'ennuie : c'est en vain que pour son bien

et pour celui de ses amis, on lui propose recette sur recette contre une maladie qui se gagne si vîte.

> Riez, buvez, chantez....
> Recourez à Brunet, essayez de la paume :
> La balle dans ce jeu volant de main en main,
> Court, tombe, se relève, et reprend son chemin.
> Des conversations c'est l'image fidèle ;
> Sinon pour passe-tems prenez-la pour modèle :
> Sans cesse allant, venant, revenant tour-à-tour,
> Exacte à son départ, exacte à son retour,
> Avec la même ardeur et par la même voie,
> Chaque parti l'attend, l'arrête et la renvoie.
> Mais entre vous et l'interlocuteur
> Les entretiens périssent de froideur,
> Et la demande expire sans réponse.

Le portrait est de main de maître, et fait d'autant plus d'honneur au peintre, que M. Delille est probablement l'homme du monde qui a dû le moins rencontrer d'hommes ennuyés.

Mais Praxitèle où m'a-t-il vue?....

BOUFFLERS.

LE TESTAMENT, roman d'AUGUSTE LAFONTAINE, traduit et publié par A. F. RIGAUD. — Cinq vol. in-12. — A Paris, chez *Chaumerot*, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 188.

SANS doute Auguste Lafontaine a acquis une juste célébrité dans le genre de roman qu'il a su rajeunir ; sans doute il a presque toujours une physionomie à lui ; mais on lui a reproché quelques défauts, même essentiels. Le plus grand, par exemple, est d'avoir outré la manière de Sterne, qui affecte trop la sensibilité, abandonne souvent son sujet, pour se livrer à l'exaltation qu'elle lui inspire, se perd dans des digressions absolument étrangères au sujet de l'ouvrage, et oubliant ses héros, se met lui-même en scène, parle et agit, lorsque ce seraient eux qui devraient agir et parler. Soit que les critiques, qui souvent sont bonnes à quelque chose,

ou les amis d'Auguste Lafontaine, aient eu sur son esprit assez de pouvoir et d'influence, pour lui faire éviter ces défauts qui déparaient son talent, soit que de lui-même il se soit corrigé, on remarque très-peu de ces taches dans la nouvelle production de cet estimable romancier. Nous allons en rendre compte.

Le sujet est intéressant, excite la curiosité; l'action, quoique l'ouvrage ait cinq volumes, est une et rapide; les épisodes sont naturellement liés à cette action, et la développent, au lieu de l'embarrasser et de l'arrêter.

Un baron de Valen est redevable de la vie dans une bataille, ou dans un de ces événemens qui sont la suite d'une action, à un sergent nommé Masbach, qui servait sous lui. Pour perpétuer la mémoire de ce service signalé, et lier la reconnaissance de tous ses descendans à la sienne, il fait un testament par les clauses duquel les barons de Valen sont obligés de donner, au premier février de chaque année, un repas aux Masbach, et dans ce repas un Masbach (le chef de la famille) doit occuper la place d'honneur. Si l'un des Masbach s'y trouve assez mal reçu par les barons de Valen, pour qu'il se croie obligé de sortir, la famille Valen perd la terre de Ladenberg qui est d'un revenu considérable; dès ce moment cette terre est dévolue à l'hôpital de Bobsinghen. Toutes les conditions de ce testament sont de rigueur, et doivent être remplies à perpétuité, à moins que les deux familles des Valen et des Masbach n'en fassent plus qu'une, par le mariage d'une Valen unique héritière avec un Masbach, et *vice versâ*.

Ce testament fort singulier donne du piquant et de l'originalité à ce roman, qui ne se traîne pas, comme une foule d'autres, dans les formes connues. Un certain Bernhard, personnage énigmatique, cru d'abord un mendiant, est la cheville ouvrière de l'ouvrage. Il prête de l'argent à Reynold, jeune héritier des Masbach, le marie à sa fille, et finit par aller habiter avec son gendre la ferme qui est le patrimoine des Masbach. On croirait d'abord, lorsque l'on commence à lire le roman, que ce Reynold, dont nous venons de parler, en est le héros : mais point du tout; il ne joue plus dans

les derniers volumes qu'un rôle très-subalterne, et peut-être est-ce un défaut, le seul au reste qui m'ait frappé dans le plan et la composition. Le véritable héros est Robert, fils de ce Reynold. Pendant que tous ces événemens préliminaires se passent, les barons de Valen, et sur-tout leurs épouses, ont de l'humeur de se voir forcés de donner tous les ans un grand repas aux Masbach, où ceux-ci ont la place d'honneur : ils voudraient bien s'exempter de remplir cette condition imposée par le testament, mais il n'y a pas moyen. Les Masbach, de leur côté, quoiqu'ils tiennent beaucoup à l'honneur qu'ils reçoivent tous les ans à la table des barons de Valen, se trouvent cependant eux-mêmes quelquefois déplacés à ce repas, où ils ne peuvent guère éviter les regards dédaigneux des membres de la famille Valen. La mère de Robert déclare qu'il n'y a pas d'impossibilité à ce qu'on puisse s'épargner ce désagrément, si l'on peut parvenir à marier Robert, l'héritier des Masbach, avec Ernestine, l'héritière des Valen. L'énigmatique Bernhard, qui a ses raisons pour ne pas vouloir ce mariage, n'est pas de l'avis de la mère de Robert. Cependant le jeune Robert est reçu, en faveur de ses talens pour la chasse, dans le château du baron de Valen, père d'Ernestine. Les deux jeunes gens prennent du goût l'un pour l'autre, mais d'une manière fort différente. Robert a les sens émus par l'excessive beauté d'Ernestine, mais il combat sans cesse contre un amour réel, quoique caché, qu'il ressent pour une jeune personne nommée Sophronie, dont les aventures extraordinaires, mais d'un très-grand intérêt, forment encore un épisode important. Ernestine aime avec passion Robert, et même de très-bonne foi, mais elle est si coquette, qu'elle ne dédaigne pas les hommages des autres adorateurs que lui attirent ses charmes. Les amours de Robert et d'Ernestine sont, comme on le présume bien, traversés par le baron de Valen et sur-tout par son orgueilleuse épouse, et très-mal servis par Bernhard, qui cependant n'a pas l'air de s'opposer directement au mariage disproportionné que voudrait faire réussir la mère du jeune Robert. Enfin, après une foule d'incidens plus

singuliers les uns que les autres, mais qui répandent dans cet ouvrage beaucoup de mouvement, de variété et d'intérêt, Robert finit par épouser cette Sophronie que son cœur préférait à Ernestine, même lorsque ses sens étaient pour cette dernière. Ernestine se console d'être refusée par Robert (car ce dernier la refuse formellement), en épousant le comte Maximilien qui lui faisait la cour. Au milieu de tous ces événemens, le 1er février arrive. Le fameux repas institué par le testament, a lieu comme à l'ordinaire, chez le baron de Valen : mais qu'on juge de la surprise de cette orgueilleuse famille, lorsqu'on voit paraître à la tête des Masbach introduits dans la salle du festin, cet énigmatique Bernhard, le mendiant supposé, qui se trouve alors revêtu de l'uniforme des felds-maréchaux de l'Empire d'Autriche, décoré du grand-cordon de l'ordre de Marie-Thérèse, et qui n'est rien moins que l'oncle du baron de Valen, qu'une affaire malheureuse avait forcé de se cacher, et qui vient d'être rétabli dans tous ses droits. Cette prosopopée est du plus grand effet, et termine dignement ce roman qui ne nous paraît point inférieur aux meilleurs de ceux qu'Auguste Lafontaine a publiés jusqu'ici. La traduction de cet ouvrage a l'avantage d'être écrite avec correction et même élégance, et nous ne pouvons qu'inviter M. Rigaud à traduire d'autres productions de la littérature allemande, et à choisir sur-tout quelqu'auteur dont la réputation soit aussi répandue que celle d'Auguste Lafontaine.

M. Fuchs, auteur de la *Nouvelle Arcadie*, vient de donner, en concurrence avec M. Rigaud, une traduction en trois volumes du Testament d'Auguste Lafontaine ; cette traduction se vend chez Père, libraire. Nous désirerions pouvoir penser et dire de cette traduction de M. Fuchs autant de bien que de celle de M. Rigaud ; mais outre le défaut qu'elle a de présenter réduit à trois volumes l'ouvrage que M. Rigaud a publié en cinq (cette réduction n'a pû se faire qu'en resserrant trop l'action et les détails), elle a de plus le désavantage d'offrir une diction peu soignée, et pleine de germanismes.

X.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Aus meinem leben. — *Dichtung und Wahrheit.* (Mémoires de ma vie. — Fiction et Vérité); par GOETHE. — Tome I. — A Tubingue, chez *J. F. Cotta*.

PEU d'auteurs ont joui, de leur vivant, d'une renommée aussi brillante que M. Goethe. Voltaire lui-même n'eut guère que quelques mois d'un triomphe non contesté. Il ne publia jamais impunément un mauvais ouvrage. Ses admirateurs les plus zélés n'osèrent jamais défendre ni ses comédies médiocres, ni ses dernières tragédies, ni ses opéras. Il n'en est pas ainsi de M. Goethe. Quelque chose qu'il écrive, il est sûr d'un public qui l'admire et qui l'applaudit. Son *Grand Cophte* et sa *Fille naturelle* ont trouvé des lecteurs comme son *Goetz de Berlichingen* et son *Tasse*; et lorsqu'un Allemand croit s'apercevoir de la faiblesse de quelqu'une de ses productions, sa découverte est pour lui une espèce de secret qu'il n'ose dire qu'à l'oreille. Cette immense réputation, dont M. Goethe jouit en Allemagne, n'a pas été sans influence même parmi nous. Deux traducteurs se sont disputé l'avantage de nous faire connaître son dernier roman des *Affinités électives*, et nous nous sommes empressés d'en rendre compte dans ce Journal avec un intérêt que n'eût point mérité cette production monstrueuse, si elle avait paru sous un autre nom. Dans ce moment même nous éprouvons encore cette magique influence des réputations, puisque cet article a pour objet un ouvrage que nous laisserions rouler doucement sur les ondes du fleuve d'oubli, s'il n'était pas de M. Goethe.

On aura sans doute été frappé de la singularité du titre : *Mémoires de ma vie*, ou *Fiction et Vérité!* Eh quoi ! tout ne sera-t-il pas vérité dans ces Mémoires? La question est naturelle, mais l'auteur n'ayant pas jugé à propos d'y répondre, nous ne pouvons satisfaire sur ce point la curiosité de nos lecteurs. Nous serons plus heureux sur un autre. En effet, quoiqu'aucune littérature ne soit aussi riche que la nôtre en Mémoires particuliers, il est cependant fort rare parmi nous que ces Mémoires s'impriment du vivant de leurs auteurs, et plus rare encore qu'ils soient publiés par l'auteur lui-même. On peut donc nous demander com-

ment M. Goethe s'est déterminé à écrire et à faire imprimer l'ouvrage que nous avons sous les yeux, et c'est à cette question qu'il nous a mis en état de répondre, en nous apprenant qu'il a cédé comme tant d'autres aux instances de ses amis. Mais que l'on n'aille pas s'imaginer que ces instances ne soient ici comme ailleurs qu'une excuse vaine et banale ! que l'on se garde sur-tout d'en soupçonner la vérité ! M. Goethe nous communique en entier la lettre d'un ami qui écrit au nom d'une société d'amis toute entière. Nous possédons, lui dit-il à présent, la collection de vos œuvres en douze volumes : c'est bien peu, sans doute; mais il faut savoir se contenter; pour nous en donner les moyens, aidez-nous à rétablir l'ordre chronologique de vos ouvrages renversé dans la nouvelle édition. Apprenez-nous quelles circonstances vous ont inspiré l'idée de chacun. Faites-nous connaître vos opinions, vos sentimens, votre situation à chaque époque de votre carrière littéraire. Expliquez-nous l'auteur par les ouvrages et les ouvrages par l'auteur, et faites ainsi que votre dernier livre soit une nouvelle école où puissent s'achever les études de ceux qui se sont formés par les premiers.

Le souhait des amis de M. Goethe n'a rien en soi que de très-naturel. Quel Français un peu lettré ne voudrait avoir de pareils renseignemens sur Molière et sur Boileau, sur Corneille et sur Racine ? il nous paraîtra plus singulier peut-être que M. Goethe ait trouvé aussi simple de remplir ce vœu, que ses amis de le former ; mais pourquoi s'en serait-il fait scrupule ? Ce qu'on lui demandait n'était pas sans exemple parmi ses compatriotes. C'est un principe reçu chez eux, que l'intérêt des lumières et de la vérité doit étouffer les réclamations d'une fausse modestie ; et d'ailleurs, raillerie à part, ne vaut-il pas mieux faire hardiment son histoire en son propre nom, que de publier comme Voltaire, dans son commentaire sur les œuvres de l'auteur de la Henriade, et son histoire, et son éloge, sans avoir le courage de signer ?

Quoi qu'il en soit, M. Goethe eut à peine reçu la lettre de ses amis, qu'il mit la main à l'œuvre ; et le volume de 500 pages qui nous occupe, est le premier fruit de son travail. J'ai cru d'abord, vu sa grosseur, qu'il serait suivi tout au plus d'un autre, et que nous apprendrions dans celui-ci au moins la moitié des secrets de l'auteur. Mon erreur était bien grossière. M. Goethe est né le 28 août 1749, et le volume finit en 1764. Il ne comprend donc que

l'histoire de ses quinze premières années, et comme ces années sont nécessairement celles qui offrent le moins d'évènemens, on peut calculer que s'il continue de la même manière, sa vie pourra bien occuper autant de volumes que ses œuvres, ce qui ne laissera pas que d'exiger quelque patience de la part de ceux qui voudront connaître l'auteur à fond.

Cette connaissance, en effet, n'est encore que peu avancée dans ce premier volume. On y apprend que son père n'ayant point de jardin à Francfort, le fils passait une partie de son tems dans une mansarde, d'où il découvrait ceux des environs, ce qui fortifia son penchant à la solitude et à la mélancolie. On y lit que son père était un grand amateur de tableaux, un protecteur zélé des artistes de son tems, ce qui peut avoir inspiré à l'auteur le goût des arts qu'il développa dans la suite. On trouve dans l'impression que firent sur lui le tremblement de terre de Lisbonne et une grêle qui cassa les vitres de sa maison, l'origine des sentimens peu favorables à la providence qu'expriment quelques-uns de ses écrits. Plus loin, en faisant un sacrifice à l'être suprême, il a le malheur de gâter un pupitre de vieux laqué, et il en conclut qu'en général il est dangereux d'approcher de Dieu de cette manière. Quelque tems après, la guerre de sept ans commence. M. Goethe trouve un certain nombre de ses compatriotes injustes envers le grand Frédéric, il s'en indigne et soupçonne qu'il conçut alors (âgé de sept ou huit ans), le germe de ce mépris pour le public, qu'il a conservé, dit-il, pendant une bonne partie de sa vie. Les marionnettes lui avaient inspiré de très-bonne heure le goût de l'art dramatique : ce goût s'accrut par l'établissement d'un théâtre français à Francfort, pendant que nos troupes occupaient cette ville. Le jeune Goethe se lie avec un jeune comédien français ; il compose une pièce allégorique, et la donne à juger à son nouvel ami, qui veut la refondre parce qu'elle pèche sur-tout contre la règle des unités : et delà peut-être la longue aversion de M. Goethe pour les trois unités, son long mépris pour notre théâtre. Nous le suivons dans ses études. Il apprend le dessin et la musique : il apprend aussi plusieurs langues et imagine un cadre assez ingénieux pour les faire entrer toutes dans la composition d'un roman. Il étudie la Bible, et compose un poëme en prose dont Joseph est le héros. Cependant son père, qui faisait travailler à Francfort des ouvriers de tout genre, l'envoye souvent faire des commis-

sions auprès d'eux. Delà le développement de la faculté si nécessaire aux poëtes de se transporter dans la situation d'autrui : et comme l'exercice de cette faculté lui est agréable, il se confirme dans le sentiment de l'égalité non des hommes, mais des conditions humaines ; car il voyait, dit-il, l'existence pure comme la condition principale commune à toutes, et le reste lui paraissait accidentel et indifférent. Je ne sais si mes lecteurs trouveront cette explication bien nette, mais ce qui suit est un peu plus clair. L'indifférence de notre jeune auteur sur le choix de ses connaissances lui en procure d'assez mauvaises. Ses nouveaux amis piquent son amour-propre poétique, et se servent de lui comme d'un instrument commode pour une mystification qui se fait en vers. Une cousine de ces jeunes gens figure aussi dans leurs intrigues et lui signe une déclaration d'amour. On l'engage à recommander à son grand-père pour une place importante un sujet qu'il ne connaît pas. Son amour naissant pour la jolie cousine le conduit même à passer la nuit hors de la maison paternelle. Enfin, après le couronnement de Joseph II, toute l'intrigue est découverte, et l'adolescent qu'avaient étourdi les réjouissances inséparables de cette solennité, est réveillé tout-à-coup en apprenant que ses amis et leur cousine sont arrêtés comme des fripons, et remis entre les mains de la justice. Il résiste courageusement lui-même aux interrogatoires qu'on lui fait subir sur des faits dont il n'a aucune connaissance. Il tait jusqu'aux noms des coupables aussi long-tems qu'il ne les croit pas connus. Tant de revers l'accablent, il tombe malade ; mais bientôt il se rétablit, et il a la consolation d'apprendre que si la jolie cousine a été obligée de quitter la ville, ses amis les plus intimes, reconnus presqu'innocens, ont été mis en liberté après une légère réprimande.

Tels sont les principaux faits personnels à l'auteur que présente ce premier volume : on ne doit pas être étonné de n'y trouver encore la conception d'aucun des ouvrages dont il a gratifié le public, puisqu'il ne nous conduit qu'à son adolescence. Les partisans d'Helvétius pourront s'en croire dédommagés par les inductions que nous venons de tirer de quelques-uns de ces faits, inductions qui sembent confirmer la doctrine de cet écrivain sur l'influence de nos premières impressions ; mais la plupart de nos lecteurs ne concevront pas qu'un fonds si léger ait pu fournir à M. Goethe un volume de 500 pages. Il faut leur apprendre

comment il y est parvenu. Le volume est divisé en cinq livres. Dans le premier, l'auteur né à Francfort nous donne une longue description de cette ville et des cérémonies par lesquelles ses foires s'ouvraient. Il décrit avec plus de détails encore la maison de son père; il nous fait son histoire, n'oublie même pas celle de son grand père, et nous peint ce vieillard en robe de chambre et en bonnet de nuit, comme tenant le milieu entre Alcinoüs et Laërte. Il nous conduit même chez ses deux tantes, et nous raconte quelques-unes de ces aventures puériles qui font rire de si bon cœur de tendres parens. Il place de même dans le second livre les portraits de plusieurs habitans distingués de Francfort qui vivaient éloignés des affaires, et il remplit 34 pages d'un conte qu'il composa à cette époque, dont il est lui-même le héros, et qui lui valut une grande considération auprès des enfans de son âge, mais dont j'ose croire que ses lecteurs, même en Allemagne, se seraient fort bien passés. On sera plus satisfait de ses additions au troisième livre. Le principal personnage qui y figure est un comte de Thorane, lieutenant de roi à Francfort, lorsque nous occupions cette ville, caractère aussi original que respectable, et qui pardonne au père de M. Goethe une insulte cruelle, dont les suites auraient pu le perdre à jamais. Le récit de la bataille de Bergen, gagnée par le maréchal de Broglie contre le prince Ferdinand, anime aussi ce troisième livre dont on voudrait seulement voir disparaître des détails fort inutiles sur quelques peintres célèbres à Francfort en 1760, mais aujourd'hui très-inconnus.

Les vides du livre suivant ne sont pas remplis d'une manière aussi heureuse. Je ne citerai pour exemple qu'un extrait de la Genèse en 26 pages que l'auteur y a fait entrer, et les nouveaux portraits de quelques citoyens de Francfort qui en occupent les 15 dernières pages. Le dernier livre, enfin, qui contient l'intrigue dont nous avons rendu conte, achève de se remplir par la description du couronnement de Joseph II, où Lavater trouva le triomphe de l'Antechrist dans l'entrée solennelle de l'électeur de Mayence.

Je ne sais jusqu'à quel point mes lecteurs pourront à présent se faire une idée de l'enfance de M. Goethe, et des premiers élémens de son caractère; mais je ne pourrais leur en dire davantage, sans donner une longueur démesurée à cet extrait. Je m'aperçois seulement, en revenant sur mes pas, que j'ai négligé quelques traits essentiels à

faire connaître, puisqu'ils découvrent, dans notre auteur, un penchant qui devient tous les jours plus rare. M. Goethe nous raconte gravement que son grand-père maternel possédait le don de prophétie (*die gabe der weissagung*), il en rapporte des exemples ; il va jusqu'à dire que ce don se communiquait momentanément aux personnes qui se trouvaient *dans sa sphère*, et tout en avouant que personne de la famille n'en a hérité, il ne laisse pas de rapporter une espèce de prophétie qui lui échappa dans la suite à lui-même. Voilà déjà, sans doute, une crédulité peu commune, mais voici bien mieux. M. Goethe ne se contente pas de nous dire qu'il est né le 28 août 1749, au coup de midi ; il décrit exactement l'état du ciel à cet instant mémorable ; il rend compte de l'aspect des différentes planètes, et pense que l'influence heureuse du plus grand nombre a bien pu le sauver en dépit de la lune qui s'opposait à son entrée dans le monde, de tout son pouvoir. M. Goethe, dis-je, nous raconte gravement toutes ces belles choses, et s'il nous rend par-là le service de nous expliquer ce goût bizarre du merveilleux qui règne dans quelques-uns de ses ouvrages, il nous met aussi dans la fâcheuse alternative de croire ou qu'il est lui-même infatué de ces gothiques chimères.... ou qu'il se moque encore du public. Quel triste choix à faire, lorsqu'il s'agit de l'auteur de *Werther*, de *Goetz*, du *Tasse*, et d'*Hermann et Dorothée* !

Je crois inutile d'observer ici qu'au milieu des puérilités et des détails minutieux qui occupent une si bonne partie de cet ouvrage, on rencontre quelques anecdotes piquantes, quelques sages réflexions. On doit toujours s'attendre à quelques dédommagemens dans les plus faibles productions de M. Goethe ; mais il est un point sur lequel je ne pourrais me taire sans être injuste envers lui. Je veux parler de son style, dont on a déjà beaucoup loué le mérite, mais qu'on ne saurait assez louer. C'est chez lui qu'il faut chercher la perfection de la prose allemande. Il l'embellit des qualités qui lui semblent les plus étrangères, de la clarté, de l'ordre, de la grâce et de l'harmonie ; il semble la purger de tous ses défauts : point de phrases longues et embarrassées, point de ces transpositions qui fatiguent l'attention la plus bienveillante, et le plus rarement possible le retour des mêmes sons. Je ne sais même si je me trompe, mais il me semble que cette perfection de style est encore plus frappante dans ce dernier ouvrage de M. Goethe que dans tous les autres ; et je conçois qu'avec un pareil talent

d'écrire, réuni à l'art de peindre que personne ne refuse à l'auteur, on vienne à bout de se faire lire, quel que soit d'ailleurs le fonds des choses que l'on écrit; mais il me semble aussi qu'en finissant l'ouvrage, tout lecteur sensé doit se dire à lui-même : quel dommage qu'un homme de génie se plaise à faire un pareil usage de son génie et de ses talens! C. V.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

MŒURS ET USAGES, ANECDOTES, etc. — La Fontaine disait autrefois :

Tout marquis veut avoir des pages.

Quel est aujourd'hui l'objet de tous les désirs, de toutes les ambitions? une VOITURE. On ne saurait vivre sans cela; et depuis le financier qui *brûle le pavé* avec un somptueux équipage, attelé de *superbes coursiers*, jusques aux pauvres bons bourgeois de la rue Bourg-l'Abbé, qui se réunissent au nombre de six pour prendre *un remise*, une fois tous les trois mois, il n'est personne dans la Capitale qui ne puisse dire : *Ma voiture*... Cette malheureuse manie ruine bien des familles.

— *Dorimont* jouissait de cinquante mille francs de rente en bien-fonds : il s'était d'abord contenté d'une bonne voiture avec deux paires de chevaux; mais Mme Dorimont voulut un équipage pour elle; décemment le bon mari ne pouvait s'y refuser. Elle n'eut pas plus tôt une jolie voiture coupée, qu'elle lui fit sentir que rien n'était plus agréable pour la promenade qu'une calèche à quatre chevaux; il acheta donc une calèche et quatre chevaux espagnols, deux bai-clair et deux gris-pommelés. Peu de tems après, ayant rencontré au *bois de Boulogne* une duchesse qui avait deux jockeis en suite et deux en avant, elle tourmenta son mari pour trancher de la duchesse. Si bien qu'en cinq années Dorimont fut obligé de vendre tous ses équipages et les trois quarts et demi de ses propriétés. Il est réduit présentement, ainsi que sa jolie compagne, à prendre *un fiacre* lorsque ses affaires ou ses relations sociales l'appellent un peu trop loin de chez lui.

— *Trafignac*, par son négoce, gagnait une quinzaine de mille francs par an ; il se contenta d'abord d'un modeste cabriolet. Peu de tems après il trouva que c'était trop mesquin, et que s'il avait un équipage il inspirerait plus de confiance, et conséquemment augmenterait ses revenus. Mais point du tout, un équipage doubla sa dépense ; les hommes prévoyans qui connaissaient les moyens de Trafignac, eurent moins de confiance en lui ; ses affaires allèrent mal ; il commença par suspendre ses paiemens plusieurs fois, et finit par faire banqueroute.

— *Finrenard* avait des talens, de l'esprit. Après avoir long-tems vécu d'intrigue, il eut le bonheur d'obtenir une place assez lucrative. Le voilà *premier commis*. Que va-t-il faire ? Sans doute, payer ses dettes, faire oublier sa vie passée. Non ; il force sa modeste épouse à prendre un appartement superbe ; il lui donne une voiture, en a une autre pour lui. Ce n'est tout : il lui faut une maîtresse ; il la choisit sur l'un de nos premiers théâtres, et bientôt l'actrice se montre à tout Paris dans le plus élégant équipage, traîné par des chevaux pleins de feu. Quelques mois après, *Finrenard* perd sa place. Sa malheureuse et honnête famille, après tant d'éclat, ne jouit pas même de l'aisance.

— Parlerai-je du médecin *Kantarides ?*... On le voit toujours en voiture ou au moins en cabriolet au commencement de l'année ; c'est qu'à cette époque ses malades lui font des présens qui le mettent à l'aise pour quelques mois ; mais, vers le mois de mai, il vend ses chevaux, met sa voiture sous la remise, et trotte modestement à pied.

— J'aime bien mieux Édouard ; il est jeune, bien fait ; on assure qu'il est le favori de toutes nos petites-maîtresses. Il touche ses rentes par quartier. Si vous le rencontrez le premier mois, vous le verrez en voiture ; le second mois, il n'a plus qu'un cabriolet ; et le troisième, il est à pied.

— Que la manie des voitures ruine quelques particuliers, cela ne fait rien au public ; tant pis pour celui qui est assez sot pour se laisser prendre aux embûches de la vanité : mais que mille impudens dévergondés, qui n'ont nul respect humain, au lieu de rester ensevelis dans leur profonde obscurité, affichent un luxe qui n'est pas fait pour eux, et éclaboussent les honnêtes-gens.... voilà ce qui afflige les regards de l'observateur.

Je ne m'occuperai pas de ce pauvre diable de solliciteur qui, pour assiéger les anti-chambres des ministres et des

directeurs-généraux, dépense, sans jamais rien obtenir, jusqu'à son dernier écu, pour aller en voiture.

Je ne dirai rien non plus de *Cidalise* qui vend ses bijoux pour faire une partie de bois de Boulogne.

Mais peut-on rencontrer sans humeur ce moderne *Jaquin* (1),

> Qu'on verrait de couleurs bizarrement orné
> Conduire le carrosse où l'on le voit traîné,

si le sort capricieux ne l'eût fait, de laquais qu'il était d'abord, secrétaire, ensuite associé d'un fournisseur célèbre ?...

Peut-on ne pas montrer au doigt cette *Célimène*, actrice sans talent et courtisane sans beauté, qui couvre d'or les habits de ses gens, et du haut de son élégant équipage qui *dévore l'espace*, regarde avec une impertinente hauteur, couvre de boue ceux même qui l'ont enrichie ? Digne récompense de leur ancienne folie !...

— Mais il est tems de finir ces tableaux qui n'ont rien d'exagéré, mais qui auraient entre eux de la ressemblance :

> *Cætera de genere hoc (adeo sunt multa) loquacem*
> *Dalassare valent Fabium.....*

Beaux-Arts. — Il n'y a point de ville dans le monde qui soit aussi riche en objets d'arts que notre antique Paris. Notre Muséum renferme, sans contredit, la plus admirable collection de tableaux et de statues. Je ne lui trouve qu'un défaut ; c'est d'offrir, entassés pour ainsi dire, une prodigieuse quantité de chefs-d'œuvre. Ne gagneraient-ils point à être dispersés ? on en pourrait former plus de trente galeries toutes également admirables. Dans ce vaste Muséum, l'œil enchanté ne peut s'arrêter sur un chef-d'œuvre, sans que mille autres viennent le distraire pour ne pas le captiver plus long-tems : désespérant de trouver le tems nécessaire pour les détailler, on en admire froidement l'ensemble, et l'on prend le parti d'errer en parcourant d'un seul coup-d'œil d'innombrables tableaux qui méritent chacun une attention particulière.

Il n'en est pas ainsi d'une petite galerie ; là, le regard se repose avec plaisir sur chaque chef-d'œuvre, et en quelques jours on a la satisfaction de les avoir gravés dans la mémoire.

(1) Voyez la Ire satire de Boileau, vers 37.

C'est ce que l'on éprouvera si l'on visite la riche *galerie Giustiniani*; dans le plus beau quartier de Paris (2), on distingue une très-jolie maison, construite avec élégance; une simple grille de fer vous donne l'entrée de sa grande cour, au milieu de laquelle un tapis ovale de gazon et quelques jeunes arbres et arbustes reposent un instant la vue. Dans quatre niches placées sous les fenêtres du premier étage, on voit, non sans plaisir, les bustes de Raphaël, du Titien, de Rubens et du Poussin. Un très-joli escalier, garni de fleurs et orné de tableaux, les moins précieux de la collection, vous conduit à cette belle galerie parfaitement éclairée, et disposée de manière que tous les tableaux sont en harmonie et placés dans leur véritable jour.

En entrant on est d'abord frappé de la sévère beauté d'un grand tableau du *Guide*, représentant saint Antoine et saint Paul dans la caverne de la Thébaïde, et la Vierge dans sa gloire. Ce tableau est non-seulement un des plus beaux de la galerie, mais ils est aussi un des plus grands chefs-d'œuvre du Guide, dans la forte manière de ce peintre.

Si l'on s'assied sur le canapé placé sous ce tableau, on est *ravi d'admiration* en contemplant le magnifique saint Jean ravi au ciel, peint par le grand *Raphaël*. Dans cette figure on voit briller, au plus haut degré, le grandiose et la beauté des formes, l'affabilité, la douceur, une noble et élégante simplicité qui caractérisent le vrai beau et qui distinguent tous les ouvrages de ce grand peintre.

Le maître qui a le plus fourni de grands tableaux à cette belle galerie, est *Michel-Ange de Caravage* : saint Joseph et saint Jean portant le corps de Jésus-Christ, saint Mathieu écrivant son évangile, Notre Seigneur au jardin des Olives, l'Amour profane et l'Amour divin, et sur-tout l'admirable saint Thomas, sont les principaux chefs-d'œuvre qu'on y voit de ce grand maître, dont les mâles compositions présentent tour-à-tour, vérité de caractère, savante opposition des ombres et des lumières, vigueur de coloris, touche large et moelleuse.

Dans notre prochaine chronique, nous reviendrons sur cette riche collection, et nous ferons connaître d'autres tableaux presqu'aussi admirables que ceux que nous venons de citer.

---

(2) Rue Neuve-Saint-Augustin, n° 55, entre la rue Napoléon et le boulevard des Capucines.

—Depuis plusieurs années on s'est fort occupé d'inventer des instrumens de musique et de perfectionner les pianos. Le mélodion, le panharmonicon, etc., sont de très-belles inventions, mais qui présentent beaucoup de difficultés à ceux qui veulent s'en servir. Il n'en est pas de même des pianos perfectionnés, et particulièrement de celui de M. Lemoyne, artiste connu par des compositions estimées et par une exécution d'une pureté rare.

C'est d'après ce piano qui a deux pédales nouvelles de l'invention de M. Lemoyne (le basson et la musique militaire), que plusieurs facteurs ont ajouté à quelques pianos la pédale du basson; mais cette pédale n'est à aucun autre instrument à clavier aussi extraordinaire qu'au piano de M. Lemoyne: ici, c'est le basson lui-même, et l'oreille la plus exercée s'y tromperait.

La pédale imitant la musique militaire (cymbale, grosse caisse, etc.) produit un effet merveilleux, on croirait entendre la musique d'un régiment. Plusieurs facteurs ont essayé d'imiter aussi cette dernière pédale, mais ils n'y sont parvenus que très-imparfaitement.

De la pression de deux pédales, M. Lemoyne tire un son imitant l'harmonica dans sa plus grande pureté. Les sons de cet instrument sont très-doux et très-moelleux pour l'*andante*, forts et brillans pour les morceaux d'éclat. Les sons du haut sont plus forts avec *une seule corde* qu'ils ne le sont avec trois cordes dans les pianos à queue ordinaire. Enfin, ce qui doit encore faire préférer ce piano perfectionné, à tous les autres, c'est que le clavier n'est point à échappement, ce qui fait que l'on peut à son gré diminuer, adoucir ou renforcer le son, et qu'il est facturé avec beaucoup plus de solidité que les autres.

M. Lemoyne, rue du Faubourg Saint-Denis, n° 120, se fait un plaisir de faire entendre ce piano aux amateurs qui peuvent désirer de connaître par eux-mêmes le degré de perfection qu'il est parvenu à lui donner.

NOUVELLES DIVERSES. — M. Degen (on doit prononcer *Deg'n*), a été pendant quelque tems l'objet de toutes les conversations; les uns décidaient hardiment qu'il ne volerait pas, d'autres assuraient que rien n'était moins impossible, et la partie saine du public qui n'est pas toujours la plus nombreuse, comme on sait, attendait, pour juger, d'avoir vu la première expérience.

Enfin, après avoir remis plusieurs fois ce *vol à tire*

d'ailes, on annonça qu'il aurait lieu le mardi 9 du courant; la foule ce jour-là se porta à Tivoli, parce qu'on n'avait pas lu une petite bande de papier que M. Degen avait fait appliquer sur son affiche, pour prévenir qu'un accident arrivé à l'une de ses ailes le forçait de remettre cette expérience au lendemain.

Ce contretems déplut au public, et le mercredi il y eut beaucoup moins de curieux : mais si la société ne fut pas très-nombreuse, au moins fut-elle bien choisie, car on y reconnut plusieurs savans et plusieurs hommes de marque.

M. Degen avait d'abord annoncé *qu'il volerait à tire d'ailes;* ensuite il avoua qu'il se servirait d'*un petit ballon* qui ne serait absolument que partie *accessoire* et pour établir un espèce d'équilibre : enfin, lorsqu'on vit que son ballon n'était pas aussi *petit* qu'il l'avait annoncé, alors il nous dit qu'à la vérité ce ballon jouerait le rôle principal, mais qu'*il se faisait fort de le diriger avec ses ailes.*

Ce charlatanisme indisposa les esprits les mieux intentionnés; cependant on eût été satisfait si M. Degen était parvenu à diriger son ballon; les gens raisonnables doutaient fort qu'il pût y parvenir avec des ailes qui, quoique très-ingénieusement faites, étaient non-seulement trop fragiles, mais auxquelles il était impossible d'imprimer assez de force pour maîtriser l'air. Il y a plus, quand elles seraient assez fortes, le mécanisme simple de M. Degen ne pourrait point le faire *monter, descendre, planer, tourner en tous sens et à volonté*, comme il nous l'avait annoncé dans son programme; pour y parvenir, il faudrait imaginer un mécanisme très-compliqué, il faudrait que toutes les parties des ailes pussent cingler l'air spontanément et avec beaucoup de force; mécanisme que nous croyons impossible d'inventer par un autre que par celui qui a inventé les oiseaux.

M. Degen avait annoncé son expérience pour sept heures; il fit attendre très-long-tems, sous le prétexte banal qu'il s'occupait de ses préparatifs; enfin le ballon tenu par une *douzaine d'hommes* fut adapté aux ailes, et après avoir fait attendre encore long-tems, et avoir impatienté le public par divers craquemens que l'on entendait dans les machines et qui faisaient croire que M. Degen pourrait fort bien ajourner encore son expérience, on le vit prêt à partir; alors les spectateurs craignirent que cette expérience ne lui devînt funeste; mais comme il était solidement suspendu à son ballon, il s'éleva en suivant la direc-

tion de l'air avec une très-grande rapidité, et disparut en moins d'un quart-d'heure.

Il agitait bien ses ailes dans les airs, mais il n'est parvenu à aucune espèce de résultat satisfaisant; et son prétendu vol à tire-d'ailes n'a offert d'autre spectacle que celui d'une ascension aérostatique ordinaire, avec un appareil différent de ceux qu'on a vus.

M. Degen est descendu à Chastenai près de Sceaux, sans qu'il lui soit arrivé rien de fâcheux.

On a prétendu, pour l'excuser, qu'il n'avait pas pu diriger son ballon, parce qu'*une traverse* qu'il devait avoir sous les pieds s'était *brisée* au moment de commencer son expérience; mais pourquoi ne prévoyait-il pas cet événement, et n'avait-il pas une douzaine de *traverses* pour remplacer celles qui pourraient se briser?... D'ailleurs, comme il était *en selle*, les *étriers* ne lui auraient pas donné beaucoup plus de force.

Des amis, sans doute, assurent aussi que le vent était trop fort.... Mais il nous avait dit, dans son programme, que si le vent était trop violent, il louvoierait: pourquoi ne l'a-t-il pas fait?.... Au reste, on parle d'une nouvelle expérience publique que doit encore faire M. Degen. Nous verrons....

— Les chapeaux de paille à jour sont fort à la mode; on les garnit de rubans écossais, ou de touffes de fleurs, ou de trois belles plumes blanches. Ces chapeaux sont très-légers et tiennent le visage beaucoup moins chaud que les autres. Les robes blanches avec une très-grande dentelle en falbala, une petite ceinture de ruban, un cachemire, et des brodequins blancs; voilà *la mise* la plus élégante et la plus distinguée qu'on remarque aux promenades. La très-jolie broderie blanche reprend faveur. M.

SPECTACLES. — *Théâtre Feydeau.* — Première représentation des *Aubergistes de qualité*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. de Jouy, musique de M. Catel.

Trois ouvrages dans une semaine, quelle bonne fortune pour les journalistes! N'être pas obligé de vivre sur l'ancien répertoire, pouvoir entretenir ses lecteurs de nouveautés, cela est plus agréable pour l'écrivain, et plus amusant pour les abonnés.

Des trois nouvelles pièces données sur différens théâ-

tres, je n'entretiendrai, cette fois, mes lecteurs que de l'opéra représenté, mercredi dernier, au théâtre Feydeau.

La scène se passe du tems de la Régence. Le marquis de Ravannes et le chevalier de Villeroi sont poursuivis par le cardinal Dubois pour s'être battus contre un de ses parens; ils veulent se réfugier en Espagne; mais ils trouvent plus singulier de s'arrêter dans un village à quarante lieues de Paris, et pour ne pas courir le risque d'être reconnus dans quelque auberge, ils prennent le parti d'en ouvrir une. On sent que de pareils aubergistes ne cherchent pas à faire fortune; aussi Ravannes et Villeroi, sous le nom des frères Robert, donnent-ils le vin au quart de sa valeur, et ils font encore crédit pour le reste; l'auberge de la Couronne ne désemplit pas, tandis que celle de la Providence reste déserte.

L'un des frères Robert, au milieu des plaisirs que leur procure un genre de vie aussi nouveau pour eux, regrette sans cesse Émilie de Favancourt qu'il aime et dont il est aimé; le chevalier de Villeroi est tendre et sentimental, le marquis de Ravannes est un roué spirituel; l'opposition de ces deux caractères jette beaucoup de gaîté dans l'ouvrage. Cependant des ordres ont été envoyés dans tout le royaume pour arrêter les deux fugitifs; ils échapperaient difficilement aux recherches dirigées contre eux, si Ravannes ne s'était pas rendu aussi nécessaire au brigadier de la maréchaussée du village, qui sait à peine lire, et qui s'enivre *gratis* à l'auberge de la Couronne, dont le maître lui sert de secrétaire. Comment ne pas avoir la plus entière confiance en ce bon Robert? c'est donc à lui que le brigadier fait part des ordres qu'il a reçus; Robert éloigne sans peine les soupçons, il a même le talent de les diriger sur un voyageur accompagné de sa fille, qui vient de descendre à l'auberge de la Providence. Ce voyageur est le comte de Favancourt, père d'Émilie; malgré son déguisement, elle a reconnu son amant. M. de Favancourt veut continuer sa route; les amans ne pourront donc pas se concerter. C'est alors que Robert persuade au brigadier que ce vieillard descendu à l'auberge de la Providence, est le jeune homme de vingt-huit ans qu'il a reçu ordre d'arrêter; c'est en vain que le comte veut s'expliquer; le brigadier le fait escorter très-poliment jusqu'à l'auberge de la Couronne, où il pourra surveiller son prisonnier, sans cesser de boire avec le cher Robert.

Au troisième acte, le comte est un peu surpris de trouver

des meubles dorés, des glaces dans une auberge de village : il se prépare avec gaîté à soutenir l'interrogatoire solennel que doit lui faire subir le brigadier; Ravannes et Villeroi, qui craignent qu'une explication ne fasse découvrir la vérité, le décident à prendre la fuite, mais pas assez promptement pour que le comte de Favancourt, qui s'est fait reconnaître pour le gouverneur de la province, n'aye le tems de les faire arrêter, et malgré les instances de sa fille, il est sur le point de les envoyer à Paris sous bonne escorte, lorsqu'on apprend que le cardinal est mort, et que le régent les rappelle à la cour. Les frères Robert, avant de partir, font cadeau de leur auberge et de tout ce qu'elle contient à un garçon du village, à condition qu'il épousera la fille du maître de l'auberge de *la Providence;* cette condition pourrait bien être pour l'acquit de la conscience de Ravannes qui trouvait la petite fort à son gré, ce qui n'étonnera plus lorsqu'on saura que c'est Mme Gavaudan qui remplit ce rôle.

Le succès a été des plus complets : j'ai pu donner une idée du plan, mais non du dialogue qui est semé des mots les plus heureux; au ton de l'ouvrage, on reconnaît aisément que cette production est d'un homme d'esprit qui fréquente la bonne compagnie. Nous ne ferions pas à l'auteur un mérite d'une chose qui devrait être toute naturelle, si malheureusement elle ne devenait pas tous les jours plus rare; les mœurs que le plus souvent on montre sur la scène, ne sont pas celles de la bonne société, et je plains certains auteurs de n'être pas à portée d'en observer d'autres. Il est difficile d'exciter le rire pendant trois actes, et cependant M. de Jouy y est parvenu; c'est une si bonne chose que le rire! depuis long-tems on en avait perdu l'habitude à Feydeau; rien de moins comique que la plupart des opéras qui portent ce nom.

La musique est de M. Catel; elle aurait suffi pour assurer le succès de l'ouvrage, s'il avait eu besoin d'auxiliaire; un grand air parfaitement chanté par Mme Duret, un duo charmant entre cette dernière et Mme Gavaudan, plusieurs morceaux, rendus avec talent par Elleviou, ont été particulièrement applaudis; les chœurs et les finales décèlent le profond harmoniste, tandis que la mélodie la plus pure respire dans le reste de l'opéra. Certains de mes confrères, accoutumés à juger d'après leurs préventions, ne manqueront pas de crier à *l'harmonie;* je voudrais savoir ce qu'ils

diraient, si l'on accompagnait un grand opéra avec deux violons et une basse.

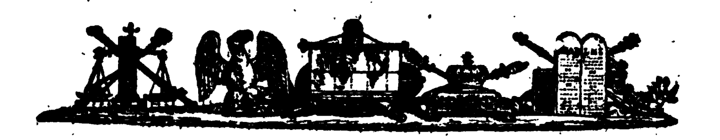
Un plan bien conçu et écrit avec esprit, une musique toujours en situation, et des acteurs aimés du public, tout promet aux *Aubergistes de qualité* que le public ira souvent se reposer chez eux.

Elleviou représente avec beaucoup de graces, d'aisance et de noblesse le maquis de Ravannes; il s'y montre non moins bon comédien que chanteur habile. Paul est bien placé dans celui de Villeroi. C'est Mme Duret qui joue Emilie; lorsqu'on entend sa voix pure et étendue, cette méthode si belle, il faudrait être bien mal organisé pour la musique, pour regretter les gargouillades de certaines chanteuses ultramontaines. Juliet a donné une couleur fort originale au rôle du vieux brigadier. B.

A MM. les Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, j'aurais été fort surpris de trouver dans votre journal *la Mort d'Hercule* sous le nom de Malfilâtre, si je n'avais lu en même tems la note qui accompagne le poëme, et où j'ai bientôt découvert la source de cette erreur. M. de Grainville, mon ami, aimait à tenir de moi les manuscrits de mes ouvrages, et, de mon côté, je me faisais un plaisir de les lui copier moi-même. C'est un de ces manuscrits, probablement sans signature, que son héritier aura trouvé et qu'il aura pris pour un ouvrage de Malfilâtre. Je pourrais citer ici des témoins oculaires de ce fait; mais je crois qu'ils sont peu nécessaires pour un ouvrage qui, sans aucune espèce de réclamation, a été imprimé depuis long-tems sous mon nom. Je prie seulement le parent de M. de Grainville, en cas qu'il retrouve quelqu'une de ces pièces, de vouloir bien m'en avertir par la voie de votre journal.

J'ai l'honneur d'être, etc. THEVENEAU.



POLITIQUE.

On redouble les préparatifs à Constantinople par mer et par terre. Les travaux de l'arsenal sont dans la plus grande activité. Tous les chefs de l'artillerie sont partis avec de nombreux transports pour le camp du grand-visir. Les mouvemens des troupes turques qui se portent sur ce point, annoncent que les opérations sont au moment d'être reprises. Les Russes n'ont fait aucune démonstration, et paraissent disposés à se tenir dans leur position sur une exacte défensive. Ainsi la politique turque, fidèle aux véritables intérêts de la nation, conserve un double but et un double principe, auxquels elle regarde comme attaché le salut de l'Empire; résistance à l'envahissement des Russes, résistance aux insinuations anglaises; indépendance du territoire, et indépendance du pavillon ottoman dans les mers de sa domination. En vain les Anglais se présentent comme amis, médiateurs, auxiliaires, commerçans, ils sont repoussés; on les redoute même dans leurs présens; leurs vaisseaux ne peuvent paraître dans le Bosphore, et s'ils demandent des grains aux pachas d'Egypte pour Malte et la Péninsule, ils n'éprouvent que des refus.

Sur une autre mer, dans la Baltique, les Anglais sont aussi également bannis des ports qu'ils cherchent pour asile, poursuivis dans des passages difficiles, observés sur les côtes qu'ils explorent; la marine danoise inquiète leurs vaisseaux de commerce, et tient en échec les bâtimens qui les accompagnent. Divers engagemens ont eu lieu; la prise de divers bâtimens anglais en a été le résultat. Devant Toulon leur flotte n'a pas un seul jour empêché celle de l'Empereur de sortir, de la reconnaître, et de se présenter au combat, qui toujours a été évité par un ennemi plus nombreux; cette flotte d'observation n'a empêché ni nos bâtimens de transport d'arriver des côtes d'Italie dans les ports de Gênes et de Toulon, ni les bâtimens légers de S. M. de faire des prises dans les parages d'Ajaccio, et ceux de la Toscane.

En rompant avec le Brésil, le gouvernement indépen-

dant de Buenos-Ayres a enlevé aux Anglais la dernière de leurs espérances sur le commerce, c'est-à-dire sur le monopole qu'ils prétendaient établir aux dépens de l'Amérique méridionale; les troupes portugaises ont resté trop long-tems sur le territoire de la Plata, pour y être considérées comme d'utiles auxiliaires, ou de sincères médiatrices. Les mesures prises contre le commerce du Brésil, contre ses facteurs et ses dépositaires, sont un coup porté aux Anglais, et qu'ils reçoivent au midi de l'Amérique, tandis qu'au nord, c'est la guerre que, selon le bruit public à Londres, on vient de leur déclarer.

Sous le pavillon américain, leurs frégates croisent devant les ports des Etats-Unis; elles y exercent les plus honteuses pirateries. Les mesures prises par le gouvernement protégeront à l'avenir le commerce américain contre de telles déprédations; dans l'intérieur, les levées se font avec activité, les milices se forment, les ordres sont partout exécutés; une grande harmonie règne entre tous les pouvoirs, les partis se sont réunis; les Américains n'ont plus qu'un esprit, celui qui doit animer les défenseurs armés pour la même cause, pour l'indépendance du pays et l'honneur de la nation.

Quant à l'Angleterre elle-même, dans l'impuissance où s'est vu le prince de réorganiser le ministère, dont le chef a succombé sous les coups d'un assassin, après avoir consulté tous les chefs de parti, après s'être adressé à tous les intérêts, à tous les amours-propres, après avoir flatté toutes les ambitions, il a trouvé par-tout l'idée du danger supérieure au courage nécessaire pour le surmonter; il a reconnu tacitement l'obligation de céder au vœu national en changeant de ministère; mais il a reconnu hautement l'impossibilité d'en trouver de nouveaux en conservant les anciens à peu d'exceptions.

Le nouveau cabinet est composé ainsi qu'il suit:

Lord Liverpool, premier lord de la trésorerie;

Lord Bathurst, secrétaire-d'état pour le département de la guerre et des colonies;

Lord Carstelreagh, secrétaire-d'état pour les affaires étrangères;

Lord Sidmouth, pour l'intérieur;

Le comte de Buchinghamsire, président du conseil du contrôle;

Lord Vansitard, chancelier de l'échiquier;

Lord Eldon, lord chancelier;

Lord Melleville, premier lord de l'amirauté ;
Le comte Vestmorland, garde des sceaux privés ;
Lord Mulgrave, grand-maître de l'artillerie ;
Lord Harwoi, président du conseil ;
Lord Campden aura siége au cabinet ;
M. Wellesley Pole se retire et sera remplacé par M. Arbuthnol ;
M. Peele doit être nommé secrétaire de la trésorerie.

On voit que, si l'on excepte une ou deux personnes qui ont consenti à se réunir aux anciens ministres, le cabinet est le même qu'avant la mort de M. Perceval, et sa politique sera la même aussi sans doute ; ainsi, dit *le Statesman*, on aura fait entendre de vaines plaintes, des extrémités des trois royaumes ; c'est en vain que des pétitions nombreuses auront accusé les ministres et demandé la révocation des ordres du conseil ; c'est en vain que les catholiques auront réclamé à grands cris l'égalité des lois pour les sujets du même souverain, pour les membres de la même nation ; c'est en vain qu'on aura fait sentir l'imminent danger d'une guerre avec l'Amérique, qu'on aura prouvé qu'elle aura pour résultat l'extinction totale du commerce, l'anéantissement des ressources, et la disette la plus cruelle, soit au sein de l'Angleterre, soit dans la Péninsule, où Anglais et Portugais resteront sans secours ; la voix publique sera sans force, les ordres du conseil seront maintenus, et les ministres encourent la responsabilité d'une guerre qui doit mettre le comble aux calamités de la patrie.

Le parlement, toutefois, ne peut se refuser à donner une attention quelconque aux pétitions qui attaquent les ordres du conseil. Les chambres s'en sont occupées ; toutes les pièces sont imprimées ; les délibérations s'ouvriront dans la quinzaine.

L'Impératrice de France s'est réunie à Prague le 6 juin à son auguste famille. L'Empereur Napoléon était le 6 à Thorn, il y passait en revue la garde impériale dont la tenue était aussi belle qu'à la parade de Paris ; dans sa longue marche, cette garde n'avait laissé que quinze hommes dans les hôpitaux. L'Empereur est arrivé à Dantzick le 7, à huit heures du soir ; il n'y était pas attendu. Le 8, depuis trois heures du matin jusqu'à midi, il a visité les fortifications ; à trois heures il a reçu le sénat, et passé une revue de troupes qui n'a fini qu'à huit heures du soir. Le 9, à la pointe du jour, S. M. est allée sur la côte et a vu les différens points de la rade ; elle était de retour à midi. On croit

qu'elle se rend à Kœnisberg. Le quartier-général s'est porté de Thorn à Osterode.

Le roi Charles IV résidait à Marseille avec sa famille ; il a exprimé le désir d'habiter un pays dont le climat lui offrît une analogie plus exacte avec celui de l'Espagne. S. M., suivie de sa famille, a quitté Marseille le 25 mai pour se rendre à Rome. Dans toutes les villes qu'elles ont traversées, LL. MM. ont reçu les honneurs qui leur étaient dûs. Le prince gouverneur-général des départemens au-delà des Alpes, les a reçues à sa résidence de Stupini ; à Parme, elles sont descendues au Palais-Impérial ; à Florence, elles ont été reçues par S. A. I. Mme la grande-duchesse de Toscane. Elles ont dû arriver à Rome le 17 de ce mois ; elles y occuperont le Palais et la Villa Borghèse.

Les progrès de la saison, la certitude d'une bonne récolte, les actes d'une administration ferme et prudente, paternelle et vigoureuse à-la-fois, ont fait disparaître toute trace d'inquiétude relativement aux subsistances ; mais cette administration a cru devoir signaler sa prévoyance, et prévenir les effets d'un empressement dangereux, que le besoin aurait pu excuser dans quelques parties de l'Empire. Le ministre des manufactures et du commerce a publié l'avis suivant :

« Au moment où la récolte des seigles va commencer, et où celle des autres grains n'est pas éloignée, on croit devoir indiquer à ceux qui se trouveraient dans la nécessité de les employer immédiatement à leur nourriture, les moyens d'éviter les maladies auxquelles ils s'exposeraient s'ils ne prenaient pas quelques précautions avant de faire convertir leurs grains en farines.

» La dessiccation des grains à l'ardeur du soleil, à la chaleur d'une étuve ou d'un four, suffira pour prévenir les accidens.

» Cette dessiccation présente encore plusieurs avantages ; le grain gagne en poids, et sur-tout en qualité ; plus sec, il n'engrappe pas les meules et ne graisse pas les bluteaux ; le son s'en détache avec plus de facilité ; il rend plus en pain, parce que la farine absorbe plus d'eau au pétrissage ; ainsi, l'économie se trouve d'accord avec la salubrité.

» Le procédé est facile ; il se réduit à exposer à la vive ardeur du soleil le grain étendu sur le sol ou sur des toiles ; si l'absence du soleil ne permet pas d'employer ce premier moyen, on doit avoir recours à la chaleur du four ou à